This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06183933 2

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DESASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le Tome dixième est accompagné de sept planches, dont deux doubles, trois triples et une quadruple; ce qui forme dix-huit planches.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME DIXIEME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1818.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME DIXIEME[1].

Pages.

Carte d'une partie du royaume de Naples (planche quadruple). 1
Plan de Naples et de ses environs. (planche triple). . 98
Carte de Syrie. 88
Plan du siége de Saint-Jean-d'Acre (planche triple). . . 108
Plan de la bataille de la Trebbia (planche double). . . 341
Carte de l'île de Corfou et du territoire de Butrinto (planche double). 437
Plan de la ville et du port de Corfou (planche triple). . 440

[1] Toutes ces Cartes sont dressées par M. Ambroise Tardieu, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DIXIÈME VOLUME.

CHAPITRE V.

1799.	An VII.		Pages.
Janvier.	Nivose.		
14	25	Suite des opérations dans le royaume de Naples; reddition de Gaëte; capitulation de Capoue; armistice entre les armées française et napolitaine, etc.	1
	Pluv.		
21	2	Insurrection des lazzaronis dans Naples; fuite du général Mack; rupture de l'armistice; combats sous les murs de Naples, etc.	19
23	4	Attaque et prise de Naples par l'armée française; création de la république parthénopéenne, etc.	28
Mars.	Germ.		
25	5	Ouverture de la campagne en Allemagne; combats de Feldkirch; bataille de Stokach, etc.	37

CHAPITRE VI.

Avril.			
1er	11	Expédition en Syrie; prise du fort El-Arich, de Gaza, de Jaffa, etc.; combat de Caïffa; investissement d'Acre, etc.	72
2	12	Suite des opérations militaires dans le royaume de Naples; insurrection dans les provinces de la Pouille et de la Calabre; invasion de la Pouille, etc.	121

1799. An VII. Pages.
Avril. Germin.
5 16 Ouverture de la campagne en Italie ; batailles de Verone, de Magnano ; occupation de la Toscane par les Français, etc. 138
Flor.
21 3 Suite des opérations de l'armée d'Helvétie ; Masséna est nommé commandant en chef des deux armées d'Helvétie et du Danube, après la démission du général Jourdan, etc., etc. 158

CHAPITRE VII.

28 10 Suite des opérations militaires en Italie ; l'armée russe entre en campagne ; Moreau remplace Scherer ; bataille de Cassano ; Milan occupé par l'armée austro-russe, etc. 168
Mai. Prairial.
21 2 Continuation du siége de Saint-Jean-d'Acre ; combats de Nazareth, de Loubi, de Cana ; bataille du Mont-Thabor ; Acre ravitaillé et secouru par les Anglais ; levée du siége de cette ville ; retraite de l'armée française, etc. 183
29 10 Suite des opérations militaires dans la Haute-Egypte ; combats de Souaki, de Tahta ; bataille de Samanhout ; Mourad-Bey chassé du Saïd ; combats de Thèbes, de Kéné, d'Aboumanah, de Benouth, de Béniadi, etc., ect. 224
Juin.
7 19 Suite des opérations militaires en Italie ; retraite de l'armée française sous Alexandrie ; prise de Peschiera, de Pizzighettone par les Austro-Russes ; combat livré entre les villes de Valence et Alexandrie ; retraite des Français sous Coni, sur le col de Tende, etc. 255
8 20 Suite des opérations militaires en Suisse ; les retranchemens de Lucisteig emportés par les Autrichiens ; les Français évacuent le pays des Grisons ; combat sur la Thur ; combat de Zurich ; l'archiduc Charles occupe cette ville, etc. 277

CHAPITRE VIII.

1799. An VII. Pages.
Juin. Prair.

Suite des événemens militaires en Egypte pendant la campagne de Syrie ; l'ange El-Mohdhy ; mort de cet imposteur ; retraite de l'armée de Syrie ; retour de Bonaparte au Kaire, etc. 297

Juillet. Messidor.

19 1er Suite des opérations militaires dans le royaume de Naples ; retraite de l'armée française, commandée par le général Macdonald ; bataille de la Trebbia, etc. 329

30 19 Suites de la bataille de la Trebbia et des opérations de l'armée d'Italie ; la citadelle de Turin se rend aux alliés ; retraite de Macdonald dans l'état de Gênes ; jonction des deux armées de Naples et d'Italie ; reddition de la citadelle d'Alexandrie ; siège et capitulation de Mantoue. 351

Relation des principaux événemens maritimes jusque vers le milieu de 1799 ; combat de la frégate la Seine contre trois frégates anglaises ; affaires de la Sensible et du Lodi ; prise du vaisseau anglais le Leander ; seconde expédition d'Irlande ; belle défense du Hoche, de la Bellone et de la Loire ; prise à l'abordage de la frégate anglaise l'Ambuscade par la corvette la Baïonnaise, etc., etc. 371

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIEME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms des Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le dixième volume.

A

Aanyeh (le l'), 318.
Abdallah-Bachi, 304.
Abdallah, pacha de Damas, 90, 91, 92, 95, 105, 120, 121.
Abou-Saab, 95, 97.
Aimé, 431.
Ali, kacheff de Khassan-Bey, 84.
Ali, pacha de Janina, 435, 436, 437, 439, 440, 442, 451.
Ali-Tchokhadar, 322.
Almeyras, 77, 78, 110.
Alvinzi, 276.
Andréossi, 107.
Anhalt (le prince d'), 63.
Annibal, 349.
Arcambal, 21.
Argod, 147.
Armagnac (d') 120.
Arnault, 381.
Asfeld-Thomas, 194.
Auffenberg, 42, 46, 47, 48.
Ayaydyet, 319.

B

Bagration (le prince), 173, 177, 262, 264, 265, 271, 272, 341, 342, 343, 345, 347.
Baker, 179, 180.
Baraguey d'Hilliers, 380, 381, 382.
Barbier, 410.
Barco, 289.
Bargean, 397.
Barbein (l'émir), 84.
Baron, 51.
Barthélemi, 105.
Beaulieu, 275.
Beaumont, 154.
Beauvais, 109.
Beauvoisin, 110.
Béchand, commandant, 270
Béchant, général, 185.
Bel-Layeh (le), 318.
Bellegarde, 56, 159, 161, 162, 166, 169, 170, 272, 276, 279, 281, 283, 284, 286, 287, 291, 340, 351, 354, 355, 361.

Belliard, 77, 227, 230, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 250, 259.
Berger, 131, 132, 135.
Bergevin, 397.
Bergier, 46.
Bernadotte, 38, 40, 49, 142.
Berrère, 134.
Berry, 385.
Berthier, 96, 97, 117, 121, 293, 311.
Bessières, 107.
Bigot, 376, 377, 378, 379, 380.
Billy, 54.
Billye, 319.
Blondeau, adjudant-général, 147, 349.
Blondeau, capitaine, 147.
Blumenstein (le chevalier de), 363.
Boisgerard, 9.
Bompard, 397, 398, 399, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 414, 424, 425.
Bon, 75, 76, 85, 88, 91, 95, 98, 99, 104, 105, 120, 197, 209, 215, 221, 310.
Bonaparte, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 82, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 118, 138, 139, 141, 146, 155, 185, 186, 187, 190, 193, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 210, 212, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 222, 223, 251, 258, 261, 266, 268, 273, 274, 275, 77, 297, 298, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 34, 315, 316, 317, 318, 319, 358, 364, 370, 371, 372, 373, 388.
Bonnami, 13, 36.
Bonnet, 82.
Bonnetaud, 405.
Bontemps, caporal, 82.
Bontemps, chef de bataillon, 52, 54.
Botelsky, 352.
Boucret, 173.
Boulon, 293.
Bourdet, 381, 382, 383.
Bourgain, 132.
Boyer, adjudant-général, 27, 77, 315.
Boyer, chef de brigade, 209.
Brachet, 82.
Broussier, 2, 3, 20, 26, 27, 28, 30, 36, 125, 127, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 323.
Bruix, 335, 388, 414.
Brunet, 295.
Bulliard, 242.
Buret, 82.
Burthe, 295.

C

Caffarelli Dufalga, 75, 96, 111, 112, 204.
Cambrai, 349.
Casabianca, 158.
Cavassini, 291, 293.
Chabot, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 446, 447, 449, 451, 453.
Chabran, 43, 45, 46, 280.
Chabrier, 20.
Championnet, 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 19, 20, 22, 23, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 121, 122, 123, 129, 130, 137, 138.
Charles (le prince), 41, 42,

47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 63, 64, 67, 70, 163, 164, 165, 166, 255, 272, 277, 278, 281, 284, 287, 288, 290, 291, 292, 293, 294, 295.
Charles, dragon, 137.
Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, 140, 275, 361.
Charlot, 137.
Chasteler (le marquis de),
Chateler, 149.
Chaussard, 54.
Chérin, 289, 292, 295.
Clausel, 334.
Clayc, 7.
Clément, général, 455, 456.
Clément, capitaine, 227, 228, 232, 235.
Clément de la Roncière, 397.
Coëhorn, 69.
Coindet, 147, 148.
Colli, 275, 358.
Compère, 58.
Conroux, 232, 233, 234.
Constantin (le prince), 261, 267.
Corbie, 431.
Cornwallis, 595.
Coste, 69.
Cotelle, 410.
Couchaud, 129, 134.
Coudein, 389.
Coutard, 325.
Coutheaux, 260.
Crépin, 432.
Crété, 53.
Croisier, 215.
Csuborow, 351.

D

Dachych, 318.
Daher, père, 113, 114.
Daher, fils, 114, 187, 189, 190.
Dalesme, 147, 154.
Danglars, 65, 66.
Darnaud, 15.
Daure, 202, 311, 312.
Davoust, 223, 225, 226, 228, 230, 231, 232, 245, 246, 247, 248, 249, 298, 307.
Decaen, 68, 69.
Decamps, 193.
Delmas, 146, 147, 152, 153, 154, 176.
Delort, 178.
Demont, 43.
Depéronne, 397.
Desaix, 77, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 293, 300, 306.
Desgenettes, 310, 311, 312, 313, 314.
Desnoyers, 190, 193.
Dessolles, 145, 148, 158, 159, 160, 161, 166, 170.
Destaing, 77, 315, 316.
Dewins, 147.
Djezzar-Achmed, 73, 74, 78, 79, 80, 85, 86, 87, 97, 101, 103, 106, 108, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 186, 187, 188, 194, 197, 205, 205, 206, 207, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 291, 319, 320, 321.
Dombrowsky, 334, 337, 342, 345, 346, 347, 349.
Dommartin, 75, 111.
Dorsenne, 233.
Drouin, 52.
Droult, 422.
Dubaland, 51.
Dubois de Crancé, 53, 59.
Ducos, 46.
Dufour, 392.

Dufresse, 9, 19, 20, 23, 26, 30.
Dugua, 77, 249, 298, 305, 307, 315, 316.
Duhesme, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 36, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 137, 138.
Dumesnil, 147.
Dursheim, 345.
Duvivier, 190, 193.

E

Eblé, 9, 15, 29.
El-Bekry, 322.
El-Beled-d'Abou-Girgé, 249.
El-Beled schieck, 114, 190.
El-Fayoumy, 322.
Elfi, 318, 319.
El-Hadji-Kadir, 87.
El-Hadji-Mohammed (d'), 87.
El-Hé-Azhar (d'), 318.
El-Marouky, 322.
El-Mohdhy, 254, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 317, 322.
Elnitz, 369.
El-Saouy, 322.
El-Scherkaoui, 322.
Eppler, 225, 241, 242, 250.
Ernouf, 59, 163, 292.
Escule, 118.
Eugène, 369.
Everck, 51.
Excelmans, 135.

F

Faypoult, 121, 157.
Ferdinand, grand-duc de Toscane, 140, 155, 156.
Ferdinand, roi de Naples, 12, 14, 19, 23, 34, 325, 375.
Ferino, 40, 50, 51, 57, 58, 61, 67, 69, 70, 71.
Ferrier, 366.
Fiorella, 259, 270, 271, 359, 360.
Foissac-la-Tour, 365, 367, 368, 369, 370, 371.
Fontaine, 390, 391, 393.
Fontana, 157.
Fontette, 231.
Forest, 9, 10, 13, 20, 127, 128, 129, 357.
Forster, 342, 343.
Fouler, 215.
François de Neufchâteau, 380.
Franquet, 193.
Friant, 229, 232, 233, 234, 235, 236, 243.
Frioul (le duc de), 397.
Frœlich, 149, 271, 274, 541, 342, 343, 344.
Frouin, 431.
Fugière, 77, 299, 305.
Furstemberg (le prince de), 51, 63.

G

Gabory, 441.
Gauteaume, 110.
Gardanne, 263, 561, 562.
Garrau, 263.
Gauthier, 155, 156, 157, 176, 331.
Gauthrin, 7, 8, 29.
Gentili, 434.
George III, roi d'Angleterre, 414.
Gerbault, 215.
Gergès-el-Gohary, 316.
Germain, 81.
Gesso, 13, 15.
Giaczeck, 288.
Gilbert, 193.

Girandon, 30.
Giroux, 442.
Gloutier, 101.
Gourdel, 10.
Grandjean, 349.
Grenier, 146, 151, 152, 153, 173, 179, 181, 184, 263, 264, 354.
Grésieu, 100.
Grils, 268.
Gros, 193.
Grouchy, 354.
Guidette de Ferrare, 362.
Guigner, 431.
Guillet, 120.
Guillotin, 389.

H

Haddick, 272, 355, 363.
Hadji, émir, 304, 305, 306, 317.
Hancelin, 82.
Hardy, 397, 402.
Hassan-Bey, 226, 230, 231, 232, 237, 239, 240, 243, 250, 307.
Hassan, neveu, 246, 247.
Hassan (le schérif), 226, 233, 234, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 252.
Hatry, 145, 146, 147, 152, 363.
Hautpoul (d'), 40, 50, 58, 65, 66.
Hennequin, 193.
Héron, 148.
Hiller, 294.
Hoche, 292, 388.
Hohenlohe (le prince de), 289.
Hohenzollern (le prince), 174, 178, 256, 259, 269, 270, 331, 333, 337, 338, 339, 348, 355, 356.
Hotte, 436, 442, 442, 443.
Hotze, 46, 47, 49, 55, 56, 57, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 286, 387, 288, 290, 294.
Hullin, 269.
Hombert, 285, 286, 294, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 402, 424.
Hutchinson, 391.

I

Ibrahim-Aga, 85, 86, 87.
Ibrahim-Bey, 74, 78, 82, 83, 90, 196, 319.
Ibrahim-Nizam, 87.
Ibrahim-Tchorbadji, 304.
Ingherami, 357.

J

Jacob, 397, 409, 410, 411, 412.
Jacopin, 69, 70.
Jellachich, 56.
Jordon, 60.
Joubert, général. 139, 140, 141, 142, 175.
Joubert, capitaine, 81.
Jourdan, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51.
Jullien, 303, 304, 305.
Junot, 76, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 199, 200.
Jussuf, 217, 322.

K

Kaïm, 147, 152, 169, 174, 261, 262, 264, 270, 271, 274, 340, 341, 355, 359, 361.
Kaiser, 81.
Karacksey, 262, 265, 271, 351.

Kellermann, 6, 23, 28, 30.
Kerpen, 294.
Khassan-Bey, 84.
Khoudyreh, 318.
Kienmayer, 165, 286.
Kinzelbach, 431.
Kirgener 397.
Kléber, 75, 76, 77, 78, 83, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 102, 103, 104, 105, 106, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 214, 219, 221, 314, 315.
Klein, 52, 53.
Klenau, 170, 255, 256, 267, 268, 269, 333, 334, 338, 355, 356.
Korsakow, 173.
Kray, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 166, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 260, 261, 270, 276, 331, 333, 334, 338, 339, 340, 363, 364, 365, 367, 368, 370, 371.

L

Lacroix, adjudant-général, 356.
Lacroix, chef de bataillon, 46.
Lacroix, caporal, 193.
Laffin, 82.
Lagrange, 75, 79, 80, 83.
Lahoz, 208.
Lake, 391.
Lamartillière, 59.
Lambert, chef d'escadron, 196.
Lambert, 20.
Lamotte, 82.
Lamé, 80, 81.
Lannes, 75, 76, 85, 88, 91, 93, 98, 99, 104, 105, 120, 207, 210, 211, 212, 221, 316.
Lanusse, 77, 299, 300, 303, 306, 307.
Lapoinie, 267.
Lapoype, 340, 352, 356.
Laprade, 239.
Largon, 82.
Larevellière-Lépaux, 157.
Larrey, 204.
Lasalle, 247.
Lattermann, 149, 269, 270, 331, 365
Laudon, 56, 159, 160, 161, 162.
Laugier, 118.
Lavy, 82.
Leblanc, 152.
Leclerc, 77.
Lecourbe, 42, 145, 148, 158, 159, 160, 161, 166, 170, 269, 270, 272, 277, 278, 279, 281, 283, 291, 293, 296.
Lecouture, 397.
Ledanseur, 429, 430.
Ledoux, 147.
Lefèbre, général, 50, 51, 52, 53, 54, 55.
Lefebvre, chef de brigade, 302, 303, 304, 306.
Legrand, général, 55, 58, 60, 61.
Legrand, capitaine, 397, 413, 422, 423.
Legrand, jeune, 58.
Lejeune, 98.
Lejolle, 386, 438, 450, 455, 456.
Lemoine, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 19, 327, 328.
Lepic, 147, 148.
Lerch, 429, 430, 431.
Letort, 183.
Letureq, 202.
Laval, 54, 59, 63, 69.
Liechtenstein (le prince), 165, 348.

Liptay, 147.
Loison, 42, 159, 160, 161, 166, 170, 269, 272, 274, 277, 278, 279, 281, 283, 291, 293, 295.
Lorcet, 290.
Lorge, 43, 44, 45, 46, 288.
Louis XIV, 248.
Lowenhier, 346.
Lusignan, 264, 274.

M

Macdonald, 3, 4, 5, 8, 19, 36, 130, 143, 144, 169, 176, 255, 256, 259, 260, 265, 266, 270, 274, 277, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 349, 350, 351, 352, 353, 355, 356, 357, 358, 359, 364, 366.
Mack, 4, 5, 8, 9, 12, 16, 32.
Mailly-Château-Renaud, jeune, 116, 117.
Mailly-Château-Renaud, 116, 117, 118.
Mainoni, 42, 159.
Maistral, 407, 408.
Mallet, 422.
Manfredini, 140, 155.
Manscourt, 77.
Marès, 44.
Marion, 67.
Marmont, 77, 84, 102, 304, 307.
Martin, 310.
Martin, lieutenant, 301.
Massena, 38, 40, 42, 44, 45, 47, 49, 55, 56, 58, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 170, 269, 277, 278, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 290, 291, 292, 294, 295.
Maurice-Mathieu, 3, 5, 6.
Meerfeld, 59, 60, 61.
Melas, 141, 144, 171, 174, 177, 179, 180, 255, 258, 261, 264, 265, 267, 271, 340, 341, 343, 347.
Ménage, 423.
Menard, 42, 43, 44, 55, 280, 281, 286, 287.
Menou, 77, 101, 315.
Mercantin, 152, 154.
Merlin, 53.
Meyer, 309.
Meynier, 191.
Michel, 31.
Miliano (le prince de), 13, 15.
Minckwitz, 147.
Miollis, 157, 331.
Miot, 309, 310.
Mollidor, 190.
Molitor, 53.
Mohammed, 84.
Mohammed-el-Kébir Bey, 235, 236, 300.
Monge, 314.
Monnier, 17, 18, 34, 209.
Montléger, aide-de-camp, 231.
Montrichard, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 208, 331, 332, 334, 335, 337, 338, 342, 347, 350.
Moore (John), 394.
Moraud, 235, 246.
Morandi, 238, 240.
Morard de Galles, 388, 400, 401.
Moreau, 139, 141, 142, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 168, 173, 177, 178, 180, 181, 182, 184, 185, 256, 257, 258,

259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 372, 373, 274, 276, 277, 278, 283, 332, 333, 334, 335, 336, 339, 340, 341, 344, 351, 352, 353, 354, 355, 357, 358, 361.
Morel, 147.
Mortier, 59, 63, 65.
Mouktar, 440, 441, 442.
Mourad-Abdallah, 304.
Mourad-Bey, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 235, 236, 247, 248, 251, 252, 254, 292, 306, 307.
Muller, 47.
Murat, 75, 76, 88, 91, 92, 95, 96, 188, 189, 195, 196, 197, 198, 202, 214, 308.
Mustapha-Bey, 298, 299, 300, 305.

N

Napper-Tandy, 396.
Nauendorff, 49, 165, 184, 287, 288, 290, 292.
Nelson, 12, 385.
Nerin, 11.
Netherwood, 97, 215.
Ney, 289, 290.

O

Olivier, général, 123, 124, 138, 323, 325, 327, 328, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 345, 347, 348, 349.
Olivier, capitaine, 84.
Olivier Bon, 387.
Ordonneau, 24, 131, 132.
Orlandini, 370.
Osman, 226.
Osman Bey-el-Bardisi, 236, 243, 250.
Ott, 173, 177, 178, 255, 256, 331, 332, 333, 334, 340, 341, 342, 344, 348, 355, 356, 364, 365.
Otto, 82.
Ouchacow, 449.
Oudinot, 43, 45, 47, 49, 56, 57, 289, 294.

P

Paillard, 289.
Papin, 389.
Paul Ier, empereur des Russies, 144, 261.
Paul, 82.
Pérignon, 266, 336.
Pernetty, 397.
Perrée, 78, 101, 110, 203, 312.
Petit, 147, 437.
Phelipeaux, 108, 109, 110, 111, 119, 186, 206, 210, 217.
Pichégru, 139.
Pie VI, 140, 157.
Pigeon, 147, 154.
Pignatelli (le prince), 4, 10, 13, 21.
Pinault, 215.
Pino, 268, 269.
Pinon, 233, 247, 248.
Pitt, 427.
Point, 8.
Poitou, 9, 11, 13, 23.
Pons, 146.
Potier de la Houssaie, 431.
Poussielgue, 298, 316.
Prince de Ligne (le), 280.
Progni, 17, 18.
Pustokin, 269.

47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 63, 64, 67, 70, 163, 164, 165, 166, 255, 272, 277, 278, 281, 284, 287, 288, 290, 291, 292, 293, 294, 295.
Charles, dragon, 137.
Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, 140, 275, 361.
Charlot, 137.
Chasteler (le marquis de),
Chateler, 149.
Chaussard, 54.
Chérin, 289, 292, 295.
Clausel, 334.
Clayc, 7.
Clément, général, 455, 456.
Clément, capitaine, 227, 228, 232, 235.
Clément de la Roncière, 397.
Coëhorn, 69.
Coindet, 147, 148.
Colli, 275, 358.
Compère, 58.
Conroux, 232, 233, 254.
Constantin (le prince), 261, 267.
Corbie, 431.
Cornwallis, 395.
Coste, 69.
Cotelle, 410.
Couchaud, 129, 134.
Coudein, 389.
Coutard, 325.
Coutheaux, 260.
Crépin, 432.
Crété, 53.
Croisier, 215.
Csuborow, 351.

D

Dachyeh, 318.
Daher, père, 113, 114.
Daher, fils, 114, 187, 189, 190.
Dalesme, 147, 154.
Dauglars, 65, 66.
Darnaud, 15.
Daure, 202, 311, 312.
Davoust, 223, 225, 226, 228, 230, 231, 232, 245, 246, 247, 248, 249, 298, 307.
Decaen, 68, 69.
Decamps, 193.
Delmas, 146, 147, 152, 153, 154, 156.
Delort, 178.
Demont, 43.
Depéronne, 397.
Desaix, 77, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 293, 300, 306.
Desgenettes, 310, 311, 312, 313, 314.
Desnoyers, 190, 193.
Dessolles, 145, 148, 158, 159, 160, 161, 166, 176.
Destaing, 77, 315, 316.
Dewins, 147.
Djezzar-Achmed, 73, 74, 78, 79, 80, 85, 86, 87, 97, 101, 103, 106, 108, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 186, 187, 188, 194, 197, 203, 205, 206, 207, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 291, 319, 320, 321.
Dombrowsky, 334, 337, 342, 345, 346, 347, 349.
Dommartin, 75, 111.
Dorsenne, 233.
Drouin, 52.
Droult, 422.
Dubaland, 51.
Dubois de Crancé, 53, 59.
Ducos, 46.
Dufour, 391.

Dufresse, 9, 19, 20, 23, 26, 30.
Dugua, 77, 249, 298, 305, 307, 315, 316.
Duhesme, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 36, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 137, 138.
Dumesnil, 147.
Dursheim, 345.
Duvivier, 190, 193.

E

Eblé, 9, 15, 29.
El-Bekry, 322.
El-Beled-d'Abou-Girgé, 249.
El-Beled, schieck, 114, 190.
El-Fayoumy, 322.
Elfi, 318, 319.
El-Hadji-Kadir, 87.
El-Hadji-Mohammed (d'), 87.
El-Hé-Azhar (d'), 318.
El-Marouky, 322.
El-Mohdhy, 254, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 317, 322.
Elnitz, 369.
El-Saouy, 322.
El-Scherkaoui 322.
Eppler, 223, 241, 242, 250.
Ernouf, 59, 163, 292.
Escule, 118.
Eugène, 369.
Everck, 51.
Excelmans, 135.

F

Faypoult, 121, 137.
Ferdinand, grand-duc de Toscane, 140, 155, 156.
Ferdinand, roi de Naples, 12, 14, 19, 23, 34, 325, 375.
Ferino, 40, 50, 51, 57, 58, 61, 67, 69, 70, 71.
Ferrier, 366.
Fiorella, 259, 270, 271, 359, 360.
Foissac-la-Tour, 365, 367, 368, 369, 370, 371.
Fontaine, 390, 391, 393.
Fontana, 157.
Fontette, 231.
Forest, 9, 10, 13, 20, 127, 128, 129, 337.
Forster, 342, 343.
Fouler, 215.
François de Neufchâteau, 380.
Franquet, 193.
Friant, 229, 232, 233, 234, 235, 236, 243.
Frioul (le duc de), 397.
Frœlich, 149, 271, 274, 341, 342, 343, 344.
Frouin, 431.
Fugière, 77, 299, 305.
Furstemberg (le prince de), 51, 63.

G

Gabory, 441.
Ganteaume, 110.
Gardanne, 263, 361, 362.
Garrau, 263.
Gauthier, 155, 156, 157, 176, 331.
Gauthrin, 7, 8, 29.
Gentili, 434.
George III, roi d'Angleterre, 414.
Gerbault, 215.
Gergès-el-Gohary, 316.
Germain, 81.
Gesso, 13, 15.
Giaczeck, 288.
Gilbert, 193.

Girandon, 30.
Giroux, 442.
Gloutier, 101.
Gourdel, 10.
Grandjean, 349.
Grenier, 146, 151, 152, 153, 173, 179, 181, 184, 263, 264, 354.
Grézieu, 100.
Grils, 268.
Gros, 193.
Grouchy, 354.
Guidette de Ferrare, 362.
Guigner, 431.
Guillet, 120.
Guillotin, 389.

H

Haddick, 272, 355, 363.
Hadji, émir, 304, 305, 306, 317.
Hancelin, 82.
Hardy, 397, 402.
Hassan-Bey, 226, 230, 231, 232, 237, 239, 240, 243, 250, 307.
Hassan, neveu, 246, 247.
Hassan (le schérif), 226, 233, 234, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 252.
Hatry, 145, 146, 147, 152, 363.
Hautpoul (d'), 40, 50, 58, 65, 66.
Hennequin, 193.
Héron, 148.
Hiller, 294.
Hoche, 292, 388.
Hohenlohe (le prince de), 289.
Hohenzollern (le prince), 174, 178, 256, 259, 269, 270, 331, 333, 337, 338, 339, 348, 355, 356.
Hotte, 436, 441, 442, 443.
Hotze, 46, 47, 49, 55, 56, 57, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 286, 387, 288, 290, 294.
Hullin, 269.
Humbert, 285, 286, 294, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 402, 424.
Hutchinson, 391.

I

Ibrahim-Aga, 85, 86, 87.
Ibrahim-Bey, 74, 78, 82, 83, 90, 196, 319.
Ibrahim-Nizam, 87.
Ibrahim-Tchorbadji, 304.
Ingherami, 357.

J

Jacob, 397, 409, 410, 411, 412.
Jacopin, 69, 70.
Jellachich, 56.
Jordon, 60.
Joubert, général, 139, 140, 141, 142, 175.
Joubert, capitaine, 81.
Jourdan, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51.
Jullien, 303, 304, 305.
Junot, 75, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 199, 200.
Jussuf, 217, 322.

K

Kaïm, 147, 152, 169, 174, 261, 262, 264, 270, 271, 272, 340, 341, 355, 359, 361.
Kaiser, 81.
Karacksay, 262, 265, 271, 351.

Kellermann, 6, 25, 28, 30.
Kerpen, 294.
Khassan-Bey, 84.
Khoudyryeh, 318.
Kienmayer, 165, 288.
Kinzelbach, 431.
Kirgener, 397.
Kléber, 75, 76, 77, 78, 83, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 102, 103, 104, 105, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 214, 219, 221, 312, 315.
Klein, 52, 53.
Klenau, 170, 253, 256, 267, 268, 269, 333, 334, 338, 355, 356.
Korsakow, 173.
Kray, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 166, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 260, 261, 270, 276, 331, 333, 334, 338, 339, 340, 363, 364, 365, 367, 368, 370, 371.

L

Lacroix, adjudant-général, 356.
Lacroix, chef de bataillon, 46.
Lacroix, caporal, 193.
Laffin, 82.
Lagrange, 75, 79, 80, 83.
Lahos, 268.
Lake, 391.
Lamartillière, 59.
Lambert, chef d'escadron, 106.
Lambert, 20.
Lamotte, 82.
Lami, 80, 81.
Lannes, 75, 76, 85, 88, 91, 93, 98, 99, 104, 105, 120, 197, 210, 211, 212, 221, 310.
Lanusse, 77, 299, 300, 305, 306, 307.
Lapointe, 267.
Lapoype, 340, 352, 356.
Laprade, 239.
Larçon, 82.
Lareveillère-Lépeaux, 157.
Larrey, 204.
Lasalle, 247.
Lattermann, 149, 269, 270, 331, 365.
Laudon, 56, 159, 160, 161, 162.
Laugier, 118.
Lavy, 82.
Leblanc, 152.
Leclerc, 77.
Lecourbe, 42, 145, 148, 158, 159, 160, 161, 166, 170, 269, 270, 272, 277, 278, 279, 281, 283, 291, 293, 295.
Lecouture, 397.
Ledanseur, 429, 430.
Ledoux, 147.
Lefèbre, général, 50, 51, 52, 53, 54, 55.
Lefebvre, chef de brigade, 302, 303, 304, 305.
Legrand, général, 55, 58, 60, 61.
Legrand, capitaine, 397, 413, 422, 423.
Legrand, jeune, 58.
Lejeune, 98.
Lejoille, 386, 438, 450, 455, 456.
Lemoine, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 19, 327, 328.
Lepic, 147, 148.
Lerch, 429, 430, 431.
Letort, 183.
Leturcq, 202.
Laval, 54, 59, 63, 65.
Lichtenstein (le prince), 165, 348.

Girandon, 30.
Giroux, 442.
Gloutier, 101.
Gourdel, 10.
Grandjean, 349.
Grenier, 146, 151, 152, 153, 173, 179, 181, 184, 263, 264, 354.
Grésieu, 100.
Grils, 268.
Gros, 193.
Grouchy, 354.
Guidette de Ferrare, 362.
Guigner, 431.
Guillet, 120.
Guillotin, 389.

H

Haddick, 272, 355, 363.
Hadji, émir, 304, 305, 306, 317.
Hancelin, 82.
Hardy, 397, 402.
Hassan-Bey, 226, 230, 231, 232, 237, 239, 240, 243, 250, 307.
Hassan, neveu, 246, 247.
Hassan (le schérif), 226, 233, 234, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 252.
Hatry, 145, 146, 147, 152, 363.
Hautpoul (d'), 40, 50, 58, 65, 66.
Hennequin, 193.
Héron, 148.
Hiller, 294.
Hoche, 292, 388.
Hohenlohe (le prince de), 289.
Hohenzollern (le prince), 174, 178, 256, 259, 269, 270, 331, 333, 337, 338, 339, 348, 355, 356.
Hotte, 436, 442, 442, 443.
Hotze, 46, 47, 49, 55, 56, 57, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 286, 387, 288, 290, 294.
Hullin, 269.
Humbert, 285, 286, 294, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 402, 424.
Hutchinson, 391.

I

Ibrahim-Aga, 85, 86, 87.
Ibrahim-Bey, 74, 78, 82, 83, 90, 196, 319.
Ibrahim-Nizam, 87.
Ibrahim-Tchorbadji, 304.
Ingherami, 357.

J

Jacob, 397, 409, 410, 411, 412.
Jacopin, 69, 70.
Jellachich, 56.
Jordon, 60.
Joubert, général, 139, 140, 141, 142, 175.
Joubert, capitaine, 81.
Jourdan, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51.
Jullien, 303, 304, 305.
Junot, 75, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 199, 200.
Jussuf, 217, 322.

K

Kaïm, 147, 152, 169, 174, 261, 262, 264, 270, 271, 272, 340, 341, 355, 359, 361.
Kaiser, 81.
Karacksay, 262, 265, 271, 351.

Kellermann, 6, 23, 28, 30.
Kerpen, 294.
Khassan-Bey, 84.
Khoudyrych, 318.
Kienmayer, 165, 288.
Kinselbach, 431.
Kirgener, 397.
Kléber, 75, 76, 77, 78, 83, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 102, 103, 104, 105, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 214, 219, 221, 312, 315.
Klein, 52, 53.
Klenau, 170, 255, 256, 267, 268, 269, 333, 334, 338, 355, 356.
Korsakow, 173.
Kray, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 166, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 260, 261, 270, 276, 331, 333, 334, 338, 339, 340, 363, 364, 365, 367, 368, 370, 371.

L

Lacroix, adjudant-général, 356.
Lacroix, chef de bataillon, 46.
Lacroix, caporal, 193.
Laffin, 82.
Lagrange, 75, 79, 80, 83.
Lahoz, 268.
Lake, 391.
Lamartillière, 59.
Lambert, chef d'escadron, 106.
Lambert, 20.
Lamotte, 82.
Lami, 80, 81.
Lannes, 75, 76, 85, 88, 91, 95, 98, 99, 104, 105, 120, 197, 210, 211, 212, 221, 310.
Lanusse, 77, 299, 300, 305, 306, 307.
Lapointe, 267.
Lapoype, 340, 352, 356.
Laprade, 239.
Larçon, 82.
Lareveillère-Lépaux, 157.
Larrey, 204.
Lasalle, 247.
Lattermann, 149, 269, 270, 331, 365.
Laudon, 56, 159, 160, 161, 162.
Laugier, 118.
Lavy, 82.
Leblanc, 152.
Leclerc, 77.
Lecourbe, 42, 145, 148, 158, 159, 160, 161, 166, 170, 269, 270, 272, 277, 278, 279, 281, 283, 291, 293, 296.
Lecouture, 397.
Ledanseur, 429, 430.
Ledoux, 147.
Lefèbre, général, 50, 51, 52, 53, 54, 55.
Lefebvre, chef de brigade, 302, 303, 304, 305.
Legrand, général, 55, 58, 60, 61.
Legrand, capitaine, 397, 413, 422, 423.
Legrand, jeune, 58.
Lejeune, 98.
Lejoille, 386, 438, 450, 455, 456.
Lemoine, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 19, 327, 328.
Lepic, 147, 148.
Lerch, 429, 430, 431.
Letort, 183.
Lefurcq, 202.
Laval, 54, 59, 63, 65.
Lichtenstein (le prince), 165, 348.

Liptay, 147.
Loison, 42, 159, 160, 161, 166, 170, 269, 272, 272, 277, 278, 279, 281, 283, 291, 293, 295.
Lorcet, 290.
Lorge, 43, 44, 45, 46, 288.
Louis XIV, 298.
Lowenher, 346.
Lusignan, 264, 274.

M

Macdonald, 3, 4, 5, 8, 19, 36, 130, 143, 144, 169, 176, 255, 256, 259, 260, 265, 266, 270, 274, 277, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 349, 350, 351, 352, 353, 355, 356, 357, 358, 359, 364, 366.
Mack, 4, 5, 8, 9, 12, 16, 32.
Mailly-Château-Renaud, jeune, 116, 117.
Mailly-Château-Renaud, 116, 117, 118.
Mainoni, 42, 159.
Maistral, 407, 408.
Mallet, 422.
Manfredini, 140, 155.
Manscourt, 77.
Marès, 44.
Marion, 67.
Marmont, 77, 84, 302, 304, 307.
Martin, 310.
Martin, lieutenant, 301.
Masséna, 38, 40, 42, 44, 45, 47, 49, 55, 56, 58, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 170, 269, 277, 278, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 290, 291, 292, 294, 295.
Maurice-Mathieu, 3, 5, 6.
Meerfeld, 59, 60, 61.
Melas, 141, 144, 171, 174, 177, 179, 180, 255, 258, 263, 264, 265, 267, 271, 340, 341, 343, 347.
Ménage, 423.
Menard, 42, 43, 44, 55, 280, 281, 286, 287.
Menou, 77, 101, 315.
Mercantin, 152, 154.
Merlin, 53.
Meyer, 309.
Meynier, 193.
Michel, 31.
Miliano (le prince de), 13, 15.
Minckwitz, 147.
Miollis, 157, 331.
Miot, 309, 310.
Mollidor, 120.
Molitor, 53.
Mohammed, 84.
Mohammed-el-Elfi-Bey, 235, 236, 300.
Monge, 314.
Monnier, 17, 18, 24, 209.
Montléger, aide-de-camp, 231.
Montrichard, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 208, 331, 332, 334, 335, 337, 338, 342, 347, 360.
Moore (John), 394.
Moraud, 235, 246.
Morandi, 238, 240.
Morard de Galles, 388, 400, 401.
Moreau, 139, 141, 142, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 168, 175, 177, 178, 180, 181, 182, 184, 185, 250, 257, 258,

259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 372, 373, 274, 276, 277, 278, 283, 332, 333, 334, 335, 336, 339, 340, 341, 344, 351, 352, 353, 354, 355, 357, 358, 361.
Morel, 147.
Mortier, 59, 63, 65.
Mouktar, 440, 441, 442.
Mourad-Abdallah, 304.
Mourad-Bey, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 235, 236, 247, 248, 251, 252, 254, 292, 306, 307.
Muller, 47.
Murat, 75, 76, 88, 91, 92, 95, 96, 188, 189, 195, 196, 197, 198, 202, 214, 308.
Mustapha-Bey, 298, 299, 300, 305.

N

Napper-Tandy, 396.
Nauendorff, 49, 165, 184, 287, 288, 290, 292.
Nelson, 12, 385.
Nerin, 11
Netherwood, 97, 215.
Ney, 289, 290.

O

Olivier, général, 123, 124, 138, 323, 325, 327, 328, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 345, 347, 348, 349.
Olivier, capitaine, 84.
Olivier Bon, 387.
Ordonneau, 24, 131, 132.
Orlandini, 370.
Osman, 226.
Osman Bey-el-Bardisi, 236, 243, 250.
Ott, 173, 177, 178, 255, 256, 331, 332, 333, 334, 340, 341, 342, 344, 348, 355, 356, 364, 365.
Otto, 82.
Ouchacow, 449.
Oudinot, 43, 45, 47, 49, 56, 57, 289, 294.

P

Paillard, 289.
Papin, 389.
Paul Ier, empereur des Russies, 144, 261.
Paul, 82.
Pérignon, 266, 336.
Pernetty, 397.
Perrée, 78, 101, 110, 203, 312.
Petit, 147, 437.
Phelipeaux, 108, 109, 110, 111, 119, 186, 206, 210, 217.
Pichégru, 139.
Pie VI, 140, 157.
Pigeon, 147, 154.
Pignatelli (le prince), 4, 10, 13, 21.
Pinault, 215.
Pino, 268, 269.
Pinon, 233, 247, 248.
Pitt, 427.
Point, 8.
Poitou, 9, 11, 13, 23.
Pons, 146.
Potier de la Houssaie, 431.
Poussielgue, 298, 316.
Prince de Ligne (le), 280.
Progni, 17, 18.
Pustokin, 269.

R

Rabasse, [illegible].
Rambeaud [illegible] 0, 212.
Rampon, 7[illegible], [illegible] 209, 221.
Rapp, 227.
Redon, 300.
Rehbinder, 364.
Reille, 45.
Reinhart, 157.
Renaud, 250.
Reuss (le prince de).
Rey, 5, 6, 8, 10, 16, 17, 20, 3[illegible]6, 397.
Reynier, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 90, 103, 197, 221, 293.
Reynolds, 303.
Richard, 430.
Richemont 442.
Richer (Edmond), 427, 428, 431.
Rieunat, 82.
Robin, 75, 101, 120, 223.
Roche, 147.
Rohan (le prince de), 269, 270, 363.
Rosemberg, 174, 177, 181, 183, 289, 342, 343, 346.
Rousse, 193.
Roustan, 316.
Royer, 319.
Rose, 436, 437, 445.
Ruby, 43, 45.
Russa, 26, 29, 30, 337, 338, 342, 345, 349.

S

Sabathier, 81.
Sableau, 82.
Sadat (le), 318.
Sahuc, 59.
Saint-Cyr, 41, 42, 50, 51, 54, 55, 57, 59, 60, 61, 64, 65, 67, 68, 70, 162.
Saint-Disier, 53.
Saint-Jullien, 170, 283, 367.
Salcette, 439, 440, 441, 442, 445.
Saleh-Bey, 307.
Salm, 341, 342, 345, 347, 348, 349.
Saluces (le marquis de), 150.
Samson, 111, 112.
Sarrazin, 188, 323, 326, 327, 390, 391, 392, 393, 395.
Savary, 389, 390, 424, 425, 426.
Say, 204.
Scherer, 38, 142, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 163, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 276.
Schmidt, major, 166.
Schmidt, général, 41.
Schwartzenberg, 50.
Schweikowski, 342, 343, 345.
Seckendorf, 177, 267, 350, 354.
Second, 397, 399, 401, 406, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422.
Seid-Ahmed, 322.
Sellier, 82.
Sempronius, 349.
Senes, 389.
Sennequier, 383, 384, 385.
Sercey, 375.
Serrurier, 139, 140, 146, 149, 150, 152, 153, 173, 176, 178, 179, 181, 182, 183.
Sibile, 146.
Sicre, 307, 308.
Sidney Smith, 106, 108, 109, 110, 118, 206, 208, 211, 213, 215, 217, 312.
Simon, 196.

Smith (le commodore), 174.
Sodeur, 166.
Souham, 50, 57, 58, 61, 67, 68, 69, 70.
Soult, général, 53, 54, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 67, 70, 282, 289, 292, 295.
Soult, chef d'escadron, 295.
Soworow, 171, 172, 174, 177, 178, 182, 184, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 331, 334, 336, 340, 341, 342, 344, 347, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 361, 362, 363, 364.
Soyez, 178, 183, 184.
Starray, 167, 296.
Steiger, 284.
Steil, 437.
Stendelet, 110.
Stirling, 376.
Stopford, 378.
Strauch, 166, 283.

T

Taberly, 120.
Teinturier, 193.
Tharreau, 51, 69, 288, 291.
Thiébault, 2, 7, 25, 31, 129, 130, 328, 329.
Tirot, 82.
Tissot, 440, 443, 444.
Touffet, 456.
Trémeau, 16, 17.
Trinqualie, 5.
Troye (de), 119.
Truguet, 375, 401.

V

Valat, 120.
Vandamme, 42, 59, 60, 67, 162.
Vaux, 75, 204.
Venoux, 198, 214.
Verdier, 75, 200, 214.
Vernet, 135.
Vernois, 97.
Verrières, 415, 437, 438.
Vial, 75, 119, 120, 188, 201, 209.
Victor, 145, 146, 147, 151, 152, 153, 173, 201, 264, 274, 333, 334, 335, 337, 341, 342, 343, 347, 349, 350, 351, 356.
Vignolles, 331.

W

Wallis, 294.
Walther, 54, 55, 60.
Warren (sir Robert Borlave), 398, 402, 404, 407, 424, 425.
Watrin, 327, 329, 342, 347.
Weber, 290.
Wedenfels, 337.
Williams, 165, 166.
Wilson (sir Robert), 309, 310, 311, 313.
Wouvermann, 348.
Wukassovich, 170, 177, 178, 181, 259, 260, 264, 265, 271, 273, 274, 340.
Wurmser, 276, 370.

X

Xaintrailles, 43, 50, 295.

Z

Zach, 362.
Zayouscheck, 77.

Zopff, 152, 169, 177, 178, 271, 365.
Zunato, 273.

Armées françaises et étrangères [1].

BATAILLONS. — Troisième de sapeurs, 53.
DEMI-BRIGADES LÉGÈRES. — Première, 60, 67, — deuxième, 75, 77, 190, 192, 214, — quatrième, 75, 77, 107, 302, — septième, 135, 325, — huitième, 325, — dixième, 190, — dix-huitième, 173, 185, — vingt-unième, 227, 232, 240, 241, 244, 250, — vingt-deuxième, 75, 77, 97, 98, — vingt-cinquième, 59, 61, 62, 63.
DEMI-BRIGADES DE LIGNE. — Première, 57, 282, — deuxième, 57, 68, — cinquième, 66, — sixième, 436, 443, — septième, 68, — huitième, 60, 65, 67, — neuvième, 75, 77, 80, 81, 82, 83, — douzième, 30, 160, — treizième, 75, 77, — quatorzième, 47, 286, — dix-septième, 20, 26, 28, 30, 129, 131, 132, 351, — dix-huitième, 75, 77, 120, 200, 201, 219, — dix-neuvième, 77, 190, 214, — vingt-troisième, 289, — vingt-cinquième, 65, 75, 77, 214, 252, — vingt-septième, 295, — trentième, 3, 4, 15, 328, 329, — trente-deuxième, 75, 120, 200, 201, 209, 252, — trente-septième, 46, — trente-huitième, 159, — trente-neuvième, 160, — quarante-quatrième, 166, — cinquantième, 60, — cinquante-troisième, 59, 62, 63, 65, — soixante-unième, 252, 235, 244, — soixante-quatrième, 25, 28, 125, 131, 134, 325, — soixante-septième, 52, 59, 60, 62, 63, 65, — soixante-neuvième, 75, 77, 105, 116, 117, 118, — soixante-treizième, 19, 25, 28, 30, 125, 131, 325, — soixante-quinzième, 75, 77, 79, 80, 83, 214, — soixante-dix-neuvième, 436, 437, 442, 443, — quatre-vingt-troisième, 69, — quatre-vingt-cinquième, 75, 77, 79, 81, 83, 208, — quatre-vingt-huitième, 234, 235, 247, — quatre-vingt-dix-septième, 3, 4, 11, — cent troisième, 46, cent neuvième, 44, 280.
CANONNIERS FRANCS AUXILIAIRES. — Première compagnie, 449.
CANONNIERS SÉDENTAIRES. — Deuxième compagnie, 448, — septième compagnie, 443.
CARABINIERS. — Premier régiment, 65, 66, — deuxième, 65, 66.
*CUIRASSIERS. — Autrichiens, 60.
CHASSEURS A CHEVAL. — Premier régiment, 51, 52, 59, — troisième, 391, 395, —

[1] Tous les corps étrangers sont désignés par un astérisque.

septième, 20, 27, 30, — huitième, 60, — dixième, 60, — treizième, 3, — dix-septième, 52, — vingt-deuxième, 230, 231, 247, — vingt-cinquième, 25, — francs auxiliaires, 449.
* Hulans, 59, 60.
Hussards. — Quatrième régiment, 52, 65, — cinquième, 51, 65, — septième, 46, 227, 244, — * de Seckler, 289.
Dragons. — Premier régiment, 168, — deuxième, 60, — troisième, 192, 193, — neuvième, 140, 149, 183, — — treizième, 249, — quatorzième, 190, 233, — quinzième, 230, 231, 233, 248, — seizième, 3, 4, 125, 131, 136, — dix-septième, 66, — dix-huitième, 233, 234, — vingtième, 225, 233, 234, — vingt-septième, 65.
Légions. — * De Bussy, 358. — * de Caraffa, 131, 132, 134, 135, — helvétique, 290, — maltaise, 77, — nautique, 77, 301, 302, — polonaise, 346, 347.
Régimens. — Cent septième, 375, — cent huitième, 375, — * de Brechenville, 43[illegible], — * de Gemmingen, 289, — * de Kerpen, 289, — * de Kiusky (dragons), 289, — * de Lowenher, 343, — * de Mitrowsky, 364, — de Nadasti, 364, — * d'Orange, 280, — * de Preiss, 337, 338, — * de Reisky, 364, — * de Sobkowitz, 348.

Marine française et étrangère [1].

* Le brick l'Aigle, 383, 384, 385.
Le cutter l'Aiguille, 414.
La frégate l'Alceste, 78, 203, 586.
— * L'Ambuscade, 371, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433.
Le brick l'Anacréon, 396, 397.
* Le vaisseau rasé l'Anson, 396 401, 402, 404, 405, 409, 413, 414, 415, 416, 421.
* La frégate l'Amelia, 398, 404, 405, 406, 409, 412.
La corvette la Baïonnaise, 371, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433.
Le bâtiment la Bellone, 371, 397, 406, 409, 410, 411, 412, 413, 414.
* Le vaisseau le Berwick, 386, — * le Beyrand, 452.
L'aviso la Biche, 397, 408, 424.
Le bâtiment la Bombarde, 44[illegible], 447, 448.
La corvette la Brune, 438, 448.
Le vaisseau le Canada, 404, 405, 407.
La frégate la Concorde, 389.
Le bâtiment la Coquille, 39[illegible], 408.

[1] Tous les vaisseaux étrangers sont désignés par un astérisque.

La frégate la Courageuse, 78, 203.
Le bâtiment la Dangereuse, 110, — les Deux-Frères, 110, — l'Ambuscade, 397, 408.
* La frégate l'Ethalion, 398, 401, 402, 404, 405, 409, 411, 412, — le Fish-Guard, 422, 423.
Le bâtiment la Foudre, 110.
* Le vaisseau le Foudroyant, 404, 405, 407, 409, 410, 411, 412, 414.
La frégate la Franchise, 389, — la Fraternité, 414.
Le vaisseau le Généreux, 385, 306, 447, 448, 449, 450, 451, 455, 456, — * le Laharpe, 452.
Le bâtiment le Hoche, 371, 397, 398, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 413, — l'Immortalité, 397, 399, 401, 402, 406, 409, 413, 422, 423, — l'Italie (la djerme), 237, 238, 242.
* La frégate le Jason, 376, 377, 378, 379, — la Junon, 78, 203.
* La corvette le Kangaroo, 417, 421.
* Le vaisseau le Leander, 371, 385, 386, — le Leander, 452.
Le brick le Lodi, 371, 383, 384.
Le bâtiment la Loire, 371, 397, 399, 401, 404, 406, 407, 409, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422.
* Le vaisseau le Magnanime, 404, 405, 406, 412.
Le bâtiment la Marie, 110.
La frégate la Médée, 389, — * le Melampus, 404, 405, 409, 410, 411, 413, — * la Mermaid, 376, 377, 378, 379, 417, 418, 419, 420, 423.
Le bâtiment la Négresse, 110.
* La frégate la Pique, 376, 377, 378, 379.
Le bâtiment la Résolue, 397, 403, 413, 422.
* La frégate la Révolution, 417.
Le bâtiment la Romaine, 397, 408, 409, 413, 424.
* Le vaisseau le Robust, 404, 405, 406, 407.
* La frégate le Sea-Horse, 380, 381, — la Seine, 371, 375, 376, 377, 378, 379, 381.
Le bâtiment la Sémillante, 397, 416, 424.
La frégate la Sensible, 371, 380, 381, 382.
* Le vaisseau le Stengel, 452.
Le bâtiment le Tagliamento, 252, — le Tauride, 110.
* Le vaisseau le Theseus, 106, 110, 111, 209, — * le Tigre, 106, 110, 111, 209, 312.
La frégate la Vénus, 389.
Le vaisseau la Victoire, 309.
Le bâtiment la Vierge-de-Grâce, 110.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU DIXIÈME VOLUME.

Segni
S E
Sezze
R O M A
Astura

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE SECOND.

SECONDE COALITION.

CHAPITRE V.

ANNÉE 1799.

Les opérations de l'armée française dans le royaume de Naples; reddition de Gaëte; capitulation de Capoue. Armistice entre les armées française et napolitaine, etc. — Insurrection des lazzaronis dans Naples; fuite du général Championnet; rupture de l'armistice. Combats sous les murs de Naples, etc. — Attaque et prise de Naples par l'armée française. Création de la république parthénopéenne, etc. — Ouverture de la campagne en Allemagne. Combats de Kirch; bataille de Stockach, etc.

Suite des opérations dans le royaume de Naples. Reddition de Gaëte; capitulation de Capoue. Armistice entre les armées française et napolitaine, etc. — Nous avons vu dans le volume précédent, que le général en chef Cham- 1799-an VII. 14 janvier. (25 nivose.) Italie.

[1] Mémoires du temps, — Histoire de France, — Campagnes d'Italie, — Histoire.

1799-an VII. Italie.

pionnet avait donné l'ordre aux divisions Duhesme et Lemoine de se réunir, et de s'avancer ensemble sur Capoue. Les deux généraux s'empressèrent d'exécuter ce mouvement. La division Duhesme marcha sur trois colonnes, qui arrivèrent le 9 janvier à Sulmona[1]. Le général Duhesme courut quelques dangers en sortant de cette dernière ville. Il s'était porté en avant pour communiquer avec le général Lemoine, lorsqu'il fut assailli tout à coup par une troupe de paysans insurgés. Il n'avait avec lui que quelques ordonnances, avec lesquelles il se fit jour l'épée à la main, pour rejoindre ses troupes, non sans recevoir plusieurs blessures, dont heureusement aucune ne fut dangereuse. Depuis la prise de Pescara et la dispersion de la dernière colonne napolitaine par le chef de

toire de la campagne de Naples, par le général Bonnamy, — Mémoires manuscrits du lieutenant-général Thiébault, — Relations, Notes et Documens communiqués, etc., etc.

[1] Nous ne devons point passer sous silence un trait qui honore singulièrement l'humaine prévoyance du lieutenant-général Thiébault. Cet officier distingué, alors chef d'état major du général Duhesme, en arrivant à Sulmona apprend que soixante blessés ou malades de la division Lemoine ont été abandonnés dans une maison de la ville. La colonne où se trouvait le commandant Thiébault était la dernière qui dût traverser la ville, et il était à craindre que les malheureux blessés ou malades, après le départ des Français, ne tombassent entre les mains des insurgés. Thiébault n'avait aucun moyen de transport, tous ceux qui auraient pu se trouver dans la ville ayant été enlevés par les colonnes précédentes, ou cachés par les habitans ; mais ce commandant s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il convoqua, sous le prétexte d'une communication importante qu'il avait à leur faire, tous les habitans valides, au-dessus de l'âge de dix-huit ans. Quand ceux-ci furent rassemblés dans l'église principale, Thiébault choisit trois cent soixante d'entre eux, les plus robustes, et leur donna l'ordre de porter les soixante Français malades jusqu'à Capoue. La nuit fut employée à faire des brancards, sur lesquels on plaça des matelas ; et, le lendemain matin, les soixante Français partirent au centre de la colonne, chacun sur un brancard, auquel six porteurs étaient attachés. Thiébault conduisit ainsi son précieux convoi jusqu'à Capoue, sans perdre un seul des malades qui le composaient.

brigade Broussier, la division n'eut plus d'affaires qu'avec des rassemblemens de paysans, espèce de *guerillas* plus redoutables dans ces contrées que des troupes régulières. Il est à remarquer que, dans cette campagne, les difficultés commencèrent quand il n'y eut plus d'armée napolitaine.

Tandis que les deux divisions Duhesme et Lemoine s'approchaient ainsi du quartier-général, Championnet avait ordonné au général Macdonald de reconnaître la place de Capoue, afin qu'on pût en commencer le siége. Macdonald prit avec lui, pour cette opération, le général Maurice Mathieu et sa brigade, et, marchant sur trois colonnes, il s'approcha de Capoue, le 3 janvier. La première colonne s'était dirigée par la droite de la route; la seconde, destinée à l'attaque principale, s'avança, précédée d'un escadron de cavalerie et de deux pièces d'artillerie légère, par la grande route, et la troisième, marchant à travers champs, se dirigea sur les retranchemens de la droite de l'ennemi.

Deux escadrons des régimens seizième de dragons et treizième de chasseurs à cheval furent placés à droite et à gauche des colonnes d'attaque pour les flanquer et pour surveiller l'ennemi, qui cherchait à s'étendre, à l'effet d'envelopper la brigade entière. L'attaque fut des plus vives. La trentième demi-brigade se porta avec la plus grande intrépidité sur la gauche du camp retranché de l'ennemi, la quatre-vingt-dix-septième à la droite du même camp, et la colonne principale, formée d'une partie de ces deux demi-brigades et dirigée par le général Maurice Mathieu, après avoir chargé et enlevé quelques pièces d'artillerie mises en batterie sur la route, marcha au pas de charge sur le retranchement qui la défendait, et en chassa l'ennemi. Le seizième de dragons chargea à son tour les Napolitains, et les mena le sabre aux reins jusqu'aux coupures et abattis qui défendaient les approches du camp. Ces derniers obstacles n'auraient point arrêté les intrépides

1799-an VII. Italie.

dragons, si le canon des remparts ne les eût forcés à rebrousser chemin; mais, en se retirant, ils chargèrent et sabrèrent encore plusieurs détachemens ennemis qui cherchaient à joindre le gros des troupes. Cette attaque, à laquelle Mack, retranché avec tous les débris de son armée devant Capoue, était loin de s'attendre, fit prendre à ce général la résolution d'abandonner son camp, et de retirer ses troupes dans la ville, laissant seulement quelques bataillons dans la forte redoute dite de *San-Antonio*. Cette redoute se trouvait fortement pressée par la trentième demi-brigade d'une part, et par les grenadiers de la quatre-vingt-dix-septième de l'autre; mais le feu croisé de deux bastions qui la protégaient ainsi que la grande route, fit beaucoup de mal aux colonnes françaises.

Cependant le général Mack, persuadé que les troupes qu'il avait devant lui étaient appuyées par d'autres qui, se succédant dans l'attaque, finiraient par le forcer, et voyant d'ailleurs que ce premier essai des Français avait introduit le désordre parmi ses Napolitains; Mack, disons-nous, se servit d'une ruse de guerre, qui sauva momentanément son armée, et empêcha peut-être la prise de Capoue dans cette même journée. Au moment où le général Macdonald, enhardi par le succès qu'il venait d'obtenir, allait donner l'ordre d'aborder à la baïonnette les derniers retranchemens de l'ennemi, le général en chef des Napolitains envoya son aide-de-camp, le prince Pignatelli, au général français, pour lui demander une suspension d'armes. Macdonald refusa sèchement cette proposition; mais Pignatelli insista, en disant que l'ambassadeur de la république cisalpine, arrivant de Naples, demandait passage pour se rendre à Milan; et il ajoutait que ce passage ne serait accordé qu'autant que les Français consentiraient à la suspension d'armes. Macdonald informa de suite son général en chef de cet incident, et Championnet, par égard pour la république cisalpine, voulut bien accorder l'armis-

lice, mais seulement pour le temps nécessaire à l'ambassadeur pour traverser les avant-postes des deux armées. Les hostilités furent donc suspendues. Mack profita de cet intervalle pour distribuer ses troupes dans des positions plus avantageuses, et pour rallier tous les détachemens dispersés. Toutefois, à peine l'ambassadeur cisalpin eut-il dépassé les avant-postes, que le combat recommença avec la plus grande vigueur, et devint général. La redoute de San-Antonio et tous les retranchemens furent enlevés; mais, lorsque les troupes napolitaines furent toutes retirées dans la ville, le canon des remparts tira avec plus de vivacité que jamais, et comme les Français n'étaient point encore en mesure de riposter avec avantage, ils essuyèrent une perte assez considérable. Le général Maurice Mathieu eut le bras fracassé d'un biscaïen; son aide-de-camp Trinqualie eut un cheval tué sous lui, plusieurs officiers supérieurs et d'état-major et un certain nombre de soldats furent blessés. 1799-an VII. Italie.

Macdonald, satisfait du résultat de sa reconnaissance, et convaincu de l'impossibilité de pénétrer de vive force dans la place, avec le peu de moyens qu'il avait à sa disposition, ordonna la retraite, emmenant avec lui l'artillerie prise dans les retranchemens. Cette affaire, meurtrière pour l'ennemi, coûta près de trois cents hommes aux Français, et l'armée fut privée pendant le reste de la campagne du brave général Maurice Mathieu, que sa blessure empêcha momentanément de servir.

Sur ces entrefaites, le général Rey, ayant reçu l'ordre de tenter un coup de main sur Gaëte, se présenta devant cette place, défendue par quatre mille hommes, soixante-dix pièces de canon et douze mortiers, avec des vivres et des munitions pour plus d'un an. Son port renfermait en outre sept felouques armées en guerre, beaucoup de bâtimens de transport, un équipage de pont, et des bateaux chargés de blé. Le gou-

1799 an VII. Italie.

verneur, sommé de se rendre, fit réponse qu'il était dans l'intention de se défendre. Le général Rey, dont l'artillerie était d'ailleurs peu nombreuse, fit mettre un seul obusier en batterie, et jeter quelques obus dans la place. Le feu, qui se manifesta dans plusieurs maisons, frappa de terreur les habitans, et sema le désordre parmi la garnison. Le général ennemi demanda alors à capituler. Rey lui fait dire de se rendre sans condition, ou de s'attendre à être traité avec toute la rigueur militaire. Le Napolitain obéit. La garnison demeura prisonnière; mais le gouverneur et soixante trois officiers obtinrent la honteuse faveur de retourner dans leurs foyers, sous promesse de ne pas servir contre la république française. On trouva dans la place, outre les objets dont nous avons déjà parlé, vingt mille fusils, et plus de cent milliers de poudre.

Championnet avait attendu, pour attaquer Capoue dans les règles, que les autres divisions de son armée l'eussent rejoint. Celle du général Rey arriva la première. Elle fut placée le long du Volturno, appuyant sa droite à la mer et sa gauche à Itri. Le général Kellermann, avec les troupes sous ses ordres, ne tarda point à venir se joindre à l'armée, et fut établi dans le terrain qui sépare la route de Calvi de celle d'Itri, à un demi mille de l'embranchement, sa gauche se liant avec la droite de la brigade du général Mathieu, qui avait repris sa position en avant de Calvi.

Cependant le général en chef français n'avait point encore reçu de nouvelles des divisions Duhesme et Lemoine, depuis qu'en partant de Rome il leur avait transmis ses instructions. Les paysans insurgés interceptaient les communications. Vingt courriers envoyés à ces divisions n'avaient pas pu les joindre ou avaient été enlevés. Les deux Abruzzes, citérieure et ultérieure, étant en insurrection ouverte, Championnet pouvait craindre que ces deux divisions ne se trouvassent bloquées; et

lui-même se voyait entouré d'un peuple qui supportait le joug français avec une grande impatience, excité sans cesse par les déclamations fanatiques des prêtres, et par les intrigues des nobles. L'aide-de-camp Claye avait été envoyé récemment vers le général Lemoine, et Championnet lui avait recommandé de tout tenter pour parvenir à son but. Cet officier aussi intelligent que brave, ne prenant conseil que de son dévouement, refusa l'escorte de grenadiers qu'on voulait lui donner, se travestit, et, prenant pour guide un paysan qu'il crut mettre dans ses intérêts en lui donnant beaucoup d'or, il arriva dans un village où il croyait pouvoir se reposer. Mais, trahi par le perfide auquel il s'était confié, le malheureux Claye fut arrêté, dépouillé et coupé en morceaux par des hommes plus semblables à des cannibales qu'à des peuples civilisés. Tel avait été le sort de la plupart des Français isolés tombés au pouvoir des paysans napolitains. 1799-an VII. Italie.

Enfin le chef d'escadron Gauthrin, à la tête d'un parti de chevaux, s'étant dirigé par Venafro et Isernia sur Sulmona, était parvenu jusqu'aux grand-gardes du général Lemoine, et, plus heureux que tous les autres officiers qui l'avaient précédé, échappant aux embuscades et aux poignards des insurgés, il était revenu au quartier-général informer le général en chef que l'aile gauche de l'armée s'avançait par Venafro. Nous avons rendu compte du mouvement de la division Duhesme sur cette ville. Le général Lemoine n'avait pas eu moins de difficultés à surmonter : il lui avait fallu traverser la plus forte chaîne des Apennins, par des chemins affreux et couverts, en certains endroits, de plus de quatre pieds de neige. Les habitans de ces montagnes, encore plus féroces que ceux de la plaine, allaient à la chasse des soldats égarés, et les égorgeaient souvent à vingt pas des colonnes. Les communications avec Aquila n'avaient pu être entretenues que par de forts détachemens qui affaiblissaient d'autant

1799-an v. Italie.

la division ; encore avait-on été obligé d'y renoncer. Cependant, malgré toutes ces difficultés, Lemoine était arrivé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à Bosio di Popolo. L'ennemi occupait en force le village ; il était pour lui de la plus haute importance pour empêcher la jonction des deux divisions françaises (Duhesme et Lemoine) : aussi ce poste fut-il défendu avec opiniâtreté. Il fallait passer le Pescara, sur un pont retranché. Une compagnie de grenadiers, commandée par le capitaine Point, s'avança à la baïonnette, et ne fut point arrêtée par la mort de son digne chef, qui fut tué à la première décharge. Le pont fut emporté et le village forcé. Lemoine, impatient d'opérer sa jonction, ne s'amusa point à poursuivre les Napolitains, et s'avança rapidement sur Venafro. C'est dans cette marche qu'il fut rencontré par le chef d'escadron Gauthrin.

L'armée française étant ainsi sur le point d'être réunie, Championnet se décida à faire une nouvelle attaque sur Capoue, afin d'accélérer la reddition ou la prise de cet important rempart, le seul qui restât aux Napolitains pour couvrir leur capitale. Le général français jugea convenable d'opérer le passage du Volturno, au-dessus de la ville, afin de surprendre les troupes ennemies campées en arrière de la place, sur la route d'Aversa, en même temps qu'il ferait attaquer de nouveau le camp qui défendait les approches sur la rive droite du fleuve, camp que Mack avait fait réoccuper après la retraite de Macdonald. En conséquence, la division de ce dernier général eut ordre de descendre de Calvi et de venir occuper Caiazzo, la montagne dite de Jérusalem, appuyant sa droite à la grande route de Capoue, et resserrant la ville le plus près possible. La division Rey fut placée à la même hauteur, longeant le Volturno jusqu'à la mer. Une forte réserve resta à Calvi ; le quartier-général était à Teano.

Le projet de Championnet était d'attendre à Cajanello, et

à l'embranchement des routes de Capoue à Venafro et à Santo Germano, l'arrivée des deux divisions de l'aile gauche (Duhesme et Lemoine). Jusqu'à l'arrivée des troupes de Lemoine, le général Forest occupa, avec un régiment de troupes légères, le poste intermédiaire de Vairano, afin de tenir la communication de Calvi à Venafro. Le général d'artillerie Éblé partit de suite pour Gaëte, où il devait monter et expédier de suite l'équipage de siège nécessaire pour réduire Capoue, si Mack s'obstinait à garder cette place. Le général Boisgerard, commandant en chef l'arme du génie, s'étant approché de la place pour reconnaître les points d'attaque les plus favorables, reçut, auprès du village de Cancello, une blessure dont il mourut quelques jours après. Cet officier général, dont le nom a déjà été cité honorablement dans cet ouvrage, et qui avait fait les premières campagnes avec autant d'habileté que de bonheur, fut sincèrement regretté par ses camarades et par toute l'armée. Malgré ce funeste événement, la reconnaissance avait eu lieu, et la première parallèle était déjà désignée.

Championnet se rendit alors à Venafro pour y conférer avec le général Lemoine, dont il venait d'apprendre l'arrivée. Il espérait aussi trouver dans cette ville le général Duhesme; mais celui-ci avait été retardé dans sa marche par les combats journaliers qu'il avait eus à soutenir contre les bandes insurgées. Le général en chef trouva la division Lemoine campée en avant de Venafro, et ordonna sur le champ le mouvement que ces troupes devaient faire le lendemain. L'infanterie, aux ordres du général Duhesme, devait traverser le Volturno au pont de la Casa di Carcia, et se diriger ensuite sur Alife et Piedimonte; la cavalerie, commandée par le chef de brigade Pouton, devait occuper Venafro avec deux pièces d'artillerie, et envoyer de fréquens détachemens dans la direction de Sulmona, pour essayer d'établir une communi-

Son arrivée.

1799-an VII. Italie.

nication avec le général Duhesme; enfin, le reste de l'artillerie de la division ne pouvant en suivre le mouvement par la rive gauche du Volturno, devait être conduit sous escorte du général Forest, qui l'attacherait à sa cavalerie, et se tiendrait prêt à marcher, au premier signal, sur Alife, par le gué d'el Lago. Ces dispositions prises, le général en chef revint à son quartier-général.

Cependant, pendant la courte absence que venait de faire Championnet, de vives alarmes s'étaient répandues parmi les troupes qui observaient Capoue. Le général Rey avait dépêché ordonnance sur ordonnance à Teano, pour informer le général en chef qu'un rassemblement immense d'insurgés se trouvait à Sessa, qu'ils menaçaient de couper les ponts sur le Garigliano, et que bientôt ils attaqueraient le quartier-général. De forts détachemens furent envoyés de suite au général Rey, qui reçut l'ordre de faire les plus grands efforts pour empêcher les paysans napolitains de s'avancer: mais déjà l'ennemi se trouvait trop nombreux; les détachemens envoyés contre lui furent battus et repoussés. Fiers de ce succès, les insurgés se portent au pont de Garigliano, le coupent, pillent le parc de réserve de l'armée, mettent le feu aux caissons, et commettent les plus grandes cruautés envers les Français tombés entre leurs mains. Gourdel, aide-de-camp du général en chef, envoyé auprès du général Rey; un chef de bataillon d'infanterie légère, et plusieurs autres officiers et soldats blessés et restés sur le champ de bataille, sont attachés à des arbres et brûlés vifs, tandis qu'à l'exemple des sauvages du Nouveau-Monde, les Napolitains poussent autour de leurs victimes des cris de joie et de victoire.

Au moment même où Championnet allait prendre les mesures les plus vigoureuses pour remédier à ce terrible incident, on vit sortir de Capoue, en parlementaires, des officiers supérieurs chargés par le vice-roi de Naples, Pignatelli, de pro-

cer un armistice, afin, dirent-ils, d'arriver à la conclusion 1799-an VII.
d'une paix solide et durable. Ils offraient de rendre la ville, Italie
et demandaient qu'une ligne militaire fût tracée pour que les deux armées pussent y attendre la décision de leur gouvernement respectif. Ces propositions, faites dans la circonstance critique où se trouvaient les Français, étaient fort acceptables. Toutefois, Championnet, pour en imposer encore plus aux parlementaires et dissimuler tout ce que sa situation présente avait de difficile, refusa d'entrer dans aucune discussion, à moins que les parlementaires ne fussent autorisés à traiter de la soumission et de la reddition de Naples. Les officiers napolitains se retirèrent et revinrent le lendemain faire les mêmes propositions; ils furent éconduits comme la veille. Ceci se passait pendant le trajet de Venafro à Teano. En arrivant à ce quartier général, Championnet le trouva occupé par les insurgés, et les officiers qu'il y avait laissés avaient pris la fuite pour éviter de tomber au pouvoir des Napolitains. Déjà un grand nombre de ces derniers couronnaient les hauteurs et se préparaient à attaquer le général en chef et son escorte; Championnet fit alors avancer quelques troupes de la réserve. Le chef de brigade Nerin, à la tête de deux bataillons de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade, marcha sur les insurgés, et les eut bientôt mis en fuite. On apprit le soir même que l'insurrection était générale, que toutes les communes avaient pris les armes, et que des officiers de ligne napolitains s'étaient mis à la tête de ces milices. Le général Lemoine mandait qu'il était assailli dans son quartier-général de Piedimonte au-delà du Volturno, et que sa position devenait très-critique. D'un autre côté le chef de brigade Poiton ne recevait aucune nouvelle du général Duhesme. Détachements, ordonnances, émissaires, rien n'avait pu pénétrer jusqu'à cette division. Il était présumable qu'entouré par les paysans, Duhesme se trouvait lui-même dans un grand embarras. Santo

1799-an VII. Germano et toutes les communes environnantes étaient sous
Italie. les armes : les équipages du général en chef et du quartier-général y avaient été pillés et brûlés.

Les paysans avaient reçu l'ordre de la cour de Naples de faire aux Français une guerre d'extermination : on trouva quelque temps après les événemens que nous retraçons, dans une correspondance interceptée, une ordonnance signée Ferdinand, portant qu'*aussitôt que les Français auront mis le pied sur le sol napolitain, toutes les communes doivent se lever en masse et commencer le massacre.* On a lieu de s'étonner encore aujourd'hui qu'un prince qui avait ouvert la campagne avec soixante-dix mille hommes contre seize mille, ait pu commander dans ses états une mesure aussi contraire aux lois de l'honneur, lorsqu'il avait tous les moyens de combattre avec gloire et de faire une guerre généreuse. N'était-ce pas provoquer les plus terribles représailles?

Ces ordres donnés par le souverain ne furent que trop bien exécutés. Les Français n'osèrent plus sortir de leurs camps que par gros détachemens qui continuaient d'affaiblir leurs forces. On manquait de vivres, et l'incendie du parc de réserve avait réduit le soldat à un seul paquet de cartouches. Les communications avec Rome étaient fermées, la jonction du général Duhesme devenait de plus en plus problématique. Les mouvemens de l'ennemi et les positions occupées par les insurgés ne permettaient pas de douter qu'une attaque générale aurait lieu incessamment. Championnet reçut la nouvelle que les sept mille hommes débarqués à Livourne par l'escadre de Nelson, et qui jusqu'alors s'étaient tenus dans une inaction complète, s'étaient rembarqués pour venir descendre à l'embouchure du Garigliano, et que, réunis aux insurgés, ils devaient marcher sur les derrières de l'armée française, tandis que le général Mack, débouchant de Capoue, l'attaquerait de front.

Dans cette position, une des plus critiques où puisse jamais se trouver une armée, Championnet, familiarisé avec des dangers pareils, ne désespéra point de sa fortune. Sûr du dévouement de ses troupes, de leur intrépidité, il résolut d'attendre les assaillans, et de leur faire payer cher la victoire qu'ils se promettaient. Le détachement de cavalerie du général Forest eut ordre de renforcer le général Lemoine sur la rive gauche du Volturno, et les troupes de celui-ci devaient se tenir serrées et prêtes à agir suivant les circonstances. Le chef de brigade Poitou, avec son régiment et ses deux pièces d'artillerie, dut quitter Venafro pour venir à Calvi augmenter la réserve. Toute la ligne était sur le *qui vive* : les Français avaient juré de vaincre ou de périr. 1799-an VII. Italie.

Mais lorsque l'armée républicaine n'avait plus, pour ainsi dire, d'autre ressource que son désespoir, les mêmes parlementaires que le général en chef regrettait de n'avoir pas accueillis les jours précédens, se présentèrent de nouveau aux avant-postes. Conduits devant Championnet, ils lui dirent qu'ils étaient autorisés par le vice-roi à consentir à toute demande de la part du chef de l'armée française, excepté à la reddition de la ville de Naples. Cette nouvelle démarche des chefs napolitains parut si extraordinaire à Championnet, qu'il hésita quelque temps à accepter les propositions qui lui étaient faites, dans la crainte qu'elles ne cachassent un piége tendu à sa bonne foi. Cependant, après avoir pris l'avis des généraux réunis en conseil de guerre, il chargea son chef d'état-major, le général Bonnami, de traiter avec les deux envoyés napolitains, le prince de Miliano et le duc de Gesso; et la convention suivante fut arrêtée entre ces trois plénipotentiaires :

Art. 1er. La ville de Capoue, telle qu'elle se trouve avec ses magasins de tout genre, sera remise demain 11 janvier, à dix heures du matin, à l'armée française. Il est bien entendu

1799-an VII Italie.

que l'artillerie et les munitions de guerre qui auraient pu être tirées pour le camp retranché seront restituées. Un (cier d'état-major et un commissaire des guerres français treront ce soir dans la place pour vérifier l'état des mage et des munitions, et les recevoir.

Art. 2. L'armée française, appuyant sa droite à la M terranée, occupera la rive droite de l'embouchure des napolitains, Acerra, et la chaussée de Naples qui passe Acerra, Arinno et Benevente ; elle tiendra garnison (toutes les villes et villages de ce pays.

Art. 3. La ligne de démarcation se continuera depuis nevente jusqu'aux bouches de l'Otanto, prenant la rive (che de cette rivière, et la rive droite du Lombardo.

Art. 4. Les troupes napolitaines qui pourraient se trou encore sur le territoire de la république romaine l'évacuer aussitôt.

Art. 5. Les ports des Deux-Siciles seront déclarés neut ceux du royaume de Naples, aussitôt après la signature présent acte, et ceux de la Sicile, aussitôt que le roi de Na aura envoyé de Palerme son ambassadeur à Paris, pour t ter de la paix. En conséquence, il ne sortira des ports deux royaumes aucun vaisseau de guerre napolitain, même qu'il n'y sera reçu aucun vaisseau des puissance guerre avec la république française ; et tous les vaisseaux ces puissances qui s'y trouveraient en ce moment, en s ront aussitôt.

Art. 6. Pendant tout le temps que durera l'armistice ne sera fait aucun changement aux autorités administrat sur le territoire occupé par les Français.

Art. 7. Aucun individu ne sera inquiété pour ses opin politiques.

Art. 8. Le roi des Deux-Siciles paiera à la republi française dix millions de livres tournois, dont cinq le ac

, présent mois, correspondant au 15 janvier 1799, et les 1799-an VII.
autres le 9 pluviose, correspondant au 25 janvier, même Italie.
. Ces paiemens se feront à Capoue, et le ducat sera
à raison de quatre livres de France.

Art. 9. Les relations ordinaires de commerce entre Naples
le territoire occupé par l'armée française, subsisteront
me par le passé, avec la réserve que l'approvisionnement
cette armée n'en souffrira pas. Il est également convenu
la réciprocité du commerce de l'armée française avec le
ritoire occupé par les Napolitains aura lieu, avec exemption de tout droit.

Art. 10. Le présent traité d'armistice sera soumis à l'approbation du gouvernement des deux puissances. Si l'une ou l'autre refuse de le ratifier, les généraux commandans s'en donneront réciproquement avis, trois jours avant de recommencer les hostilités.

Fait au camp sous Capoue, le 10 janvier 1799 (17 nivose an VII de la république française).

Signé CHAMPIONNET, le prince de MILIANO
et le duc de GESSO.

Dans la nuit même qui suivit la signature de cet acte, le général Eblé entra dans Capoue, accompagné d'un commissaire des guerres, à l'effet de prendre possession des magasins, et de surveiller l'exécution de l'article qui mettait les Français en possession de toute l'artillerie, des arsenaux, etc. Le lendemain, 11 janvier, Capoue reçut garnison française. Le chef de brigade de la trentième demi-brigade, Darnaud, qui, au combat de Cajazzo, avait été fait prisonnier, et venait d'être rendu, fut nommé commandant de la place. Le reste des troupes prit position en avant de Capoue.

Ainsi, par l'événement le plus inattendu, l'armée française se trouvait délivrée du plus grand péril qu'elle eût en-

1799-an VII. Italie.

core couru. Qui croirait cependant que le directoire exécutif, trompé par des rapports fallacieux, ou cédant aux intrigues de quelques ennemis secrets de Championnet, fut assez injuste pour blâmer ouvertement et presque sans mesure la conduite de ce général dans une circonstance aussi remarquable; et que l'heureux armistice conclu sous les murs de Capoue devint un des motifs, un des prétextes apparents que le gouvernement républicain allégua pour justifier la disgrace de ce brave et digne chef des guerriers français? Mais si la conduite du directoire en cette occasion paraît étrange, comment se rendre raison de celle du général Mack? Ce dernier pouvait-il ignorer les progrès des Napolitains insurgés et la position de l'armée française? Quelle raison put le déterminer à proposer un armistice aussi intempestif? Si l'on écarte le soupçon de séduction ou de corruption, il faudra toujours convenir qu'une pareille démarche suffit seule pour démontrer combien était mal fondée la grande réputation militaire dont le général autrichien jouissait alors chez les puissances liguées contre la France.

Débarrassé de l'ennemi qu'il avait en tête, par l'armistice qu'il venait de conclure, Championnet put s'occuper sérieusement du châtiment des Napolitains insurgés. Le général Rey se mit en mouvement avec sa division. Itri et Fondi, principaux refuges des bandes napolitaines, furent occupés, ainsi que les villes et villages qui se trouvaient sur cette route. Informé que les insurgés s'étaient retirés à Traëta, petite ville située dans les montagnes, sur la rive droite du Garigliano, le général Rey marcha sur ce point, attaqua les paysans napolitains, et dispersa ce rassemblement. Mais son aide-de-camp, le capitaine Tremeau, s'étant attaché à la poursuite des fuyards avec un détachement de trente à quarante hommes seulement, se trouva tout à coup entouré, et fut massacré ainsi que tous les siens. Rey se porta ensuite sur Castel-

rte, où se trouvait une bande considérable. Les insurgés 1799-an VII.
s défendirent en désespérés. La position de Castelforte ne Italie.
permettant pas au général français de faire usage de son ar-
tillerie, il fut obligé de faire donner plusieurs assauts à cette
place par l'infanterie française et polonaise. Après de pé-
nibles efforts, ces bataillons réussirent à pénétrer dans la
ville, dont une des portes fut enfoncée à coups de hache. Le
massacre du capitaine Tremeau et de son détachement avait
tellement irrité le général Rey, qu'il fit fusiller tous les habi-
tans pris les armes à la main, et mettre le feu à leurs mai-
sons. La prise de Castelforte était d'autant plus intéressante
pour les Français, qu'ils y trouvèrent un petit parc d'ar-
tillerie de montagnes, et des magasins considérables de
vivres.

Cependant la division du général Duhesme avait manœu-
vré de son côté pour étouffer l'insurrection. L'abandon de
Sulmona par la dernière colonne de cette division avait été
le signal d'une levée en masse dans les deux Abruzzes. Le
tocsin sonna dans toutes les paroisses. Les curés, les prêtres
et les moines, prêchèrent, le crucifix en main, de nouvelles
vêpres siciliennes. Le chef principal de ces insurgés était un
certain Progni, ancien voleur de profession, et connu par
plusieurs assassinats célèbres dans le pays. Des officiers de
l'armée napolitaine ne rougirent pas de servir sous les ordres
d'un pareil homme.

Le général Monnier faillit d'être pris par un parti de ces
paysans, qui suivaient les colonnes françaises à la manière des
Arabes bédouins, pour tomber à l'improviste sur ceux qui
avaient le malheur de rester en arrière.

Progni avait résolu de surprendre le quartier-général de
Duhesme, et indiqua, à cet effet, la ville de Chieti pour la
réunion de ses diverses bandes. Le chef d'état-major Thié-
bault ayant été averti à temps de ce projet par des espions

1799-an VII. Italie. qu'il avait dans le pays, Duhesme put faire toutes les dispositions nécessaires pour déjouer le dessein de Progni ; l'activité du général et la bravoure des troupes en imposèrent assez au chef des bandes napolitaines, pour que celui-ci renonçât à son entreprise.

La division se mit en marche, et la première colonne, commandée par le général Monnier, ayant trouvé sur son passage un corps nombreux d'insurgés qui avaient pris une position assez militaire en avant d'Isernia, les attaqua, les mit en déroute, et brûla un village où leur gauche se trouvait appuyée. Toutefois il fallut de grands efforts pour les chasser ensuite de la ville d'Isernia, dans laquelle ils s'étaient retirés, et barricadés de manière à rendre nul l'effet du canon. Les Français escaladèrent les murailles ; mais il fallut faire le siége des maisons, des églises et autres édifices, qu'ils avaient crénelés, et d'où partait un feu très-meurtrier. Toutes les ressources qu'enfante le désespoir furent employées par les insurgés pour défendre ces derniers retranchemens. Des pierres, des poutres, des tisons enflammés, l'eau et l'huile bouillantes, rendaient l'abord des rues plus difficile et plus dangereux que ne l'avait été celui des remparts. Un grand nombre de braves périrent dans cette occasion. Enfin de siége en siége, les Français parvinrent à se rendre entièrement maîtres d'Isernia. On conçoit tout ce qu'une pareille résistance dut provoquer d'excès de la part des soldats irrités. Tous les Napolitains qui furent pris les armes à la main devinrent les victimes de la fureur des troupes françaises. Il fut impossible au général Duhesme d'arrêter les massacres et le pillage des maisons : toutefois il empêcha que les soldats n'incendiassent la ville.

Cet engagement fut le dernier que le général Duhesme eut à soutenir dans sa marche pour rejoindre le gros de l'armée. Un nombre considérable d'insurgés avaient péri dans Isernia

dans les environs de cette ville; le reste se dispersa dans montagnes. Une bande avait vainement tenté d'arrêter la iante-treizième demi-brigade à Rionogo, au moment où lle-ci traversait le défilé qui est en avant de ce village. Les urgés furent repoussés, et les Français trouvèrent dans ionogo plusieurs canons et plus de trois mille fusils que ces ysans avaient abandonnés. N'étant plus retardée dans son ouvement, la division atteignit Venafro le 14 janvier, atre jours après la capitulation de Capoue. Le général Duesme se rendit le même jour auprès de Championnet, qui avait établi son quartier-général à Caserte, maison de plaisance du roi de Naples. 1799-an VII. Italie.

Insurrection des lazzaronis dans Naples ; fuite du général Mack ; rupture de l'armistice ; combats sous les murs de Naples, etc. — Lorsque le général Duhesme rejoignait ainsi l'armée sous Capoue, une mésintelligence dont les causes n'ont point été connues éclatait entre le général en chef Championnet et le général de division Macdonald. Celui-ci crut devoir donner sa démission immédiatement après la capitulation de Capoue; et le général de brigade Dufresse, qui jusqu'alors avait été employé à la suite du quartier-général, fut désigné pour remplacer le démissionnaire dans le commandement de sa division. Le général Lemoine fut en même temps envoyé à Paris, afin de pressentir le directoire sur le parti à prendre vis-à-vis du roi de Naples, et sur la forme de gouvernement qu'il conviendrait de donner aux Napolitains, dans le cas où le directoire jugerait à propos de les affranchir de l'autorité de ce souverain. 21 janvier. (2 pluviose.) Italie.

La réunion de tous les corps de l'armée permit enfin au général Championnet de s'occuper de sa réorganisation. La di-

[1] Journaux du temps, et autres documens indiqués dans le paragraphe précédent.

1799—an VII. Italie.

vision aux ordres du général Duhesme appuya sa droite à la mer, et fut chargée de garder, sur la rivière de Regi Lagni, les ponts Salin, Romo et Carbonara; celle du général Duhesme occupa Acerra, Maddaleni, Arienzo, et garda le pont Napoli. La réserve, commandée par le général Rey, ayant sous ses ordres le général Forest, fut établie au quartier-général de Caserte. Le chef de brigade Broussier fut détaché sur Benevente, à l'effet d'y enlever un trésor qu'on savait y être gardé. Précédé par le chef de bataillon Chabrier, de l'arme du génie, Broussier partit de Maddaleni avec la dix-septième demi-brigade de ligne et un détachement du septième régiment de chasseurs à cheval. Pour arriver à Benevente, il fallait traverser les gorges de l'Apennin connues sous le nom célèbre des *Fourches caudines*. Les officiers qui commandaient les bandes d'insurgés, connaissant toute l'importance de ce défilé, avaient fait occuper les hauteurs qui le dominent et qui en défendent l'approche aussi bien que le passage. La dix-septième pénétra d'abord dans le défilé, et parvint, non sans peine, à le franchir, malgré la résistance et tous les efforts des paysans armés qui le gardaient. Quarante soldats et cinq officiers français perdirent la vie dans cette rencontre. Le chef de brigade Broussier s'empara de Benevente et de ce que cette ville renfermait.

Pendant ce temps, le général Championnet crut qu'il était de l'intérêt de la France républicaine de préparer sourdement la révolution du royaume de Naples. Il organisa un comité à la tête duquel il plaça un nommé Lambert, Napolitain d'origine, patriote réfugié, et qui avait une certaine influence sur les mécontens du pays. Une correspondance fut bientôt établie entre ces derniers et le comité insurrecteur, qui fut informé journellement de ce qui se passait à Naples. Des émissaires secrets furent chargés de porter aux mécontens des instructions sur la conduite qu'ils avaient à tenir, et d'augmenter

le nombre de ceux qui se préparaient à accueillir les vues de la France.

Une circonstance particulière accéléra le mouvement révolutionnaire qu'on voulait opérer dans la capitale des Deux-Siciles. L'ordonnateur Arcambal avait été envoyé à Naples avec un sauf-conduit, pour hâter la rentrée de l'argent pris dans l'arsenal de Capoue. Cet administrateur fut parfaitement accueilli par le vice-roi; mais sa présence, et surtout l'objet de sa mission, excita les murmures du peuple napolitain. Celui-ci s'assembla tumultuairement, et faillit assassiner l'ordonnateur français, qui ne dut la vie qu'au dévouement de quelques partisans de la révolution. Dès ce moment, les deux partis furent en présence dans Naples. Un patriote fut massacré; il n'en fallut pas davantage pour jeter le peuple dans le délire de l'anarchie. Les uns voulurent venger la victime, les autres se déclarèrent pour l'assassin. La lutte devint terrible.

Les lazzaroni[1] s'emparèrent de toutes les armes, et signa-

[1] On donne le nom de lazzaroni à la partie des habitans de Naples la plus nombreuse et la plus pauvre. Ce nom vient du pauvre Lazare dont il est parlé dans l'Évangile. Les lazzaroni ont des lois particulières; ils s'assemblent toutes les fois qu'ils le jugent convenable, et le gouvernement n'a point la force de s'opposer. Ils sont si nombreux, que les magistrats ne résistaient point à leurs dépenses. Ils aident la police dans les émeutes populaires, dont les troubles du gouvernement ne sont pas la cause. Les lazzaroni sont très attachés au lieu [illegible] qui les unit, et sont pour plusieurs des privilèges des classes supérieures. [illegible] la commotion des révolutions, ils sont, en général, bons et honnêtes. Il ne faut point les confondre, en raison de leur pauvreté, avec la lie de la population napolitaine, qui se compose de bien plus malfaisans que ceux de Paris et de Londres.

Les lazzaroni se choisissaient un chef, pour lequel ils [illegible] beaucoup d'égards. Il a la ville de [illegible] [illegible] et d'impudence qu'il ne leur soit [illegible]. Il est [illegible] qu'on [illegible] lazzaroni se sont laissés corrompre. Il [illegible] [illegible] le plus utilement du peuple, sans rien [illegible] et sans [illegible]. Il a le droit de

1799—an VII. Italie.

lèrent Mack comme un traître, et les officiers de son armée comme des *jacobins* séduits par l'or des Français. Ils se disposèrent à arracher le général autrichien de son hôtel pour l'immoler à leur juste fureur; le vice-roi lui-même devint l'objet de leur animadversion: à peine eut-il le temps de se jeter dans un canot du port de Naples pour se sauver en Sicile. Les soldats de l'armée napolitaine, étrangers pour la plupart à la ville où ils se trouvaient, effrayés du mouvement des lazzaronis, crurent ne pouvoir pas prendre d'autre parti que celui de se jeter comme déserteurs dans les rangs français: ils furent accueillis avec bonté; on protégea leur fuite, et en deux jours cette armée, levée avec tant d'appareil et à de grands frais, fut complètement anéantie.

Le général Mack n'ayant plus un seul soldat pour se défendre, abandonné à la vindicte des lazzaronis, qui menaçaient de le brûler vif dans son hôtel, eut recours, dans sa détresse, au général Championnet, et lui fit demander un asile. Pressé de fuir, il arriva au quartier-général de Caserte, presque sur les pas de l'officier qu'il avait envoyé en avant. Le caractère franc et généreux du général en chef français lui fit accueillir son ennemi avec la loyauté qui est l'apanage du

faire des représentations aux ministres du roi; il se fait alors accompagner par un certain nombre de lazzaronis. Il a le droit d'assister à certaines cérémonies publiques. Lorsque la reine accouche, il se présente au palais, en grand cortége, pour s'assurer du sexe de l'enfant. Le royal poupon est remis entre les mains de ce chef, qui le présente au peuple. Le *capo lazzaro* assiste au tirage du *loto* et à plusieurs cérémonies religieuses. Ses vêtemens ne diffèrent point de ceux des lazzaronis ordinaires; mais il est partout respecté comme le chef de quarante mille hommes, auxquels se réuniraient au besoin les bateliers, les pêcheurs de Chiava, et un grand nombre d'individus des autres classes inférieures de la société.

Il ne faut pas croire que les lazzaronis soient constamment dégueuillés. Les dimanches et fêtes ils sont vêtus avec propreté, et même avec une certaine élégance, mais toujours dans leur costume particulier, avec des mouchoirs de soie, et des boucles d'argent aux souliers et aux jarretières.

mai guerrier. Championnet promit au général autrichien un passeport et une escorte pour l'accompagner jusqu'à Milan, où il demandait à se retirer, et où, quelque temps après, le directoire français eut la déloyauté de le faire arrêter comme prisonnier de guerre. 1799—an VII. Italie.

Les lazzaronis, furieux de voir échapper celui qu'ils regardaient comme l'auteur de tous les malheurs publics, se portèrent sur un des avant-postes français, placé au pont Rotto; ils culbutèrent les gardes avancés, les grand'gardes, et parvinrent jusqu'à la ligne, qui avait déjà pris les armes. Le chef de brigade Poiton, sans donner à cette multitude en désordre le temps de se reconnaître, la charge avec impétuosité, la disperse après en avoir tué une partie; mais il ne dépasse point la ligne de démarcation.

Cette agression imprévue des lazzaronis rompait nécessairement l'armistice; elle devint le signal de l'attaque de Naples. Le général Championnet se crut délié envers le roi Ferdinand, et ne balança point à envahir sa capitale. Les divisions reçurent en conséquence l'ordre de se mettre en mouvement.

Il était convenu, entre le général en chef et les partisans des Français que renfermait la ville, que ceux-ci chercheraient à s'emparer du château Saint-Elme, au moment où les troupes françaises s'ébranleraient pour attaquer Naples. Cette convention fut mise à exécution; les mesures étaient déjà prises à l'avance. Le 20 janvier, l'armée française se mit en marche vers Naples. La division commandée par le général Duhesme se porta en avant d'Aversa et campa sur deux lignes: l'avant-garde, commandée par le général Kellermann, fut poussée jusqu'au-delà de Melito, et dut investir la ville du côté du couchant. Cette division s'était emparée de deux équipages de pont, d'un train d'artillerie nombreux, et d'une grande quantité de caissons et de munitions. La division Duhesme s'avança, par la route d'Acerra, vers la porte Capuana,

1799—an VII. Italie.

dèrent de quartier qu'à cinq ou six cents Suisses qui avaient combattu dans les rangs des lazzaronis. Toutefois, les vainqueurs avaient aussi éprouvé une perte considérable. Plus de trois cents hommes tués en hors de combat compensaient bien l'avantage de rester maîtres des faubourgs et de la place Capuana. Le général de brigade Rusca éprouva moins de difficulté pour s'emparer de la portion d'investissement qui lui avait été indiquée : dès quatre heures du soir, il était établi au poste de Campo di Chiano.

La division du général Duffresse, où se trouvait le général en chef Championnet, n'avait eu que quelques escarmouches avec les lazzaronis : après les avoir mis en fuite, elle s'était établie aux portes d'Averna, de Melito et de Capo di Monte. Les lazzaronis, repoussés de ce dernier point, se réunirent aux paysans d'un village qui est au pied du Vésuve, et, faisant un long circuit, s'avancèrent sur les derrières de la division Duhesme, et vinrent attaquer ce général dans son quartier, mais le chef de brigade Broussier, qui revenait à ce moment de Benevente, ayant rencontré cette colonne ennemie, la chargea, la mit en fuite et la rejeta jusque dans la ville.

Broussier, instruit de la marche de l'armée sur Naples, avait quitté Benevente le 20 janvier. A peine était-il sorti de cette ville, qu'il fut attaqué par les paysans qui occupaient toutes les hauteurs environnantes. La dix-septième demi-brigade se fit jour à la baïonnette, mais elle perdit beaucoup de monde. Arrivé aux *Fourches caudines*, le chef de brigade ne vit pas sans alarme que le défilé était occupé par l'ennemi, et qu'il était presqu'impossible de le forcer. S'apercevant en même temps que cette fatale circonstance affectait le moral de ses soldats, déjà un peu fatigués du combat meurtrier qu'ils venaient de livrer aux insurgés, et qu'il était conséquemment dangereux, dans de pareilles dispositions, de

faire attaquer de nouveau ces derniers, Broussier, aussi judicieux qu'intrépide, eut recours à la ruse pour attirer son ennemi dans la plaine et le faire tomber dans une embuscade ; il fit coucher le second bataillon de sa demi brigade dans un fossé couvert par un épais buisson, et qui se trouvait sur le bord de la route ; en même temps, il donna ordre à un détachement de grenadiers et de chasseurs de faire une attaque momentanée, et de simuler ensuite une fuite complette, tandis que lui même réunirait ses hommes à cheval derrière une ferme, en arrière du bataillon embusqué. Cette ruse eut un plein succès. L'ennemi s'avança sur les prétendus fuyards, en poussant de grands cris : quand il fut à deux pas de l'embuscade, les soldats couchés dans le fossé se lèvent tout à coup et font une decharge à bout portant sur les paysans qui s'avançaient vers eux. On peut se faire une idée de l'effet que produit sur cette multitude une agression aussi imprévue ; le chef de brigade Broussier paraît alors avec les chasseurs du septième régiment, et charge avec impétuosité, tandis que l'infanterie continue de marcher à la baïonnette sur les insurgés, mis dans le plus grand desordre ; leur deroute devient complette : poursuivis pendant l'espace de trois milles, ils ne peuvent parvenir à se rallier, plus de huit cents d'entre eux restèrent morts sur le champ de bataille. Le commandant Boyer, aide-de-camp du général Duhesme, se trouvait à cette action, et y fit preuve d'une valeur extraordinaire. Entouré d'un groupe d'insurgés, il en tua douze de sa main, et mit les autres en fuite. Ceux des ennemis qui étaient restés à la garde des hauteurs, temoins de la deroute et du massacre de leurs camarades qui avaient donné dans le piege, furent frappés de terreur et laissèrent le passage libre sans réfléchir à tout l'avantage de la position qu'ils occupaient. Le combat avait eu lieu précisément sur le même terrain où les Romains passèrent sous le joug des Samnites. Plus prudent et plus ha-

1799-an VII. Italie.

1799-an VII. Italie. bile que les deux consuls Véturius et Posthumius, le chef de brigade Broussier avait été aussi plus heureux. Le grade de général fut la récompense de sa belle conduite. Avec moins de quinze cents hommes, il venait de défaire et de disperser un corps de plus de douze mille insurgés.

Nous avons dit qu'en arrivant devant Naples Broussier avait encore battu et dissipé un rassemblement de lazzaronis et de paysans qui menaçaient le quartier-général de Duhesme. Le lendemain de cette dernière action, le même chef de brigade eut ordre d'attaquer sur la gauche le grand pont situé près du quartier de la Madeleine, et qui sépare la ville de Naples de ses faubourgs. Ce pont était protégé par le fort del Carmine, et défendu par un bataillon d'Albanais à la solde du roi de Naples, un corps considérable de lazzaronis, et six pièces de canon. Cependant, une charge au pas de course et à la baïonnette, faite par six compagnies de grenadiers des dix-septième, soixante-quatrième et soixante-treizième demi brigades, décida, après six heures d'un combat opiniâtre, la victoire en faveur des Français. Les lazzaronis prirent la fuite, les Albanais seuls résistaient encore; mais lorsque les grenadiers s'avancèrent sur eux pour les percer de leurs baïonnettes, le bataillon demanda quartier en se jetant tout entier aux genoux des vainqueurs. Broussier les reçut prisonniers de guerre.

24 janvier. (4 pluviose.) Italie. *Attaque et prise de Naples par l'armée française; création de la république parthénopéenne, etc.* [1] — L'armée des lazzaronis, battue sur tous les points, ne présentait plus qu'une faible résistance. Un détachement commandé par le général Kellermann fut envoyé par Championnet du côté de la mer, pour s'emparer des forts del Ovo et Nuovo, tandis que le

[1] Journaux du temps, et mêmes documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

Caravia
Mare di Canale
Raule
Lago
d'Armano

général Rusca se rendrait maître du fort ou bastion del Carmine. Toutes les approches de Naples se trouvaient déjà au pouvoir des Français. Le général Eblé, commandant l'artillerie de l'armée, reçut l'ordre de faire avancer les pièces destinées à foudroyer la ville, et toute l'armée attendait avec impatience le signal d'une attaque générale. Naples, investie par des troupes dont la force numérique s'élevait à peine au vingtième de la population de cette grande cité, devait s'attendre à tous les excès qui se commettent dans une ville prise d'assaut. Cependant le général Championnet, avant d'en venir à cette extrémité, voulut tenter des moyens moins rigoureux; il fit une proclamation pour éclairer les Napolitains sur leurs véritables intérêts, et chargea le chef d'escadron Gauthrin, son aide-de-camp, de la porter aux magistrats de Naples. Mais ces magistrats n'avaient plus d'autorité; l'anarchie la plus effrénée régnait seule dans l'intérieur de cette malheureuse cité. Les habitans honnêtes et paisibles étaient renfermés dans leurs maisons, et gémissaient sur leur position. Les seuls lazzaronis, qui n'avaient rien à perdre, restaient encore armés, et leurs chefs avaient juré de se défendre jusqu'à la mort. Le chef d'escadron Gauthrin fut reçu à coups de fusil par ces furieux; une balle rompit l'arçon de sa selle, et il fut obligé de revenir sur ses pas. Toutefois le général Championnet remit l'attaque au lendemain, espérant toujours que l'appareil des forces déployées contre la ville, et la crainte d'un sac général amèneraient les habitans à une soumission nécessaire. Pendant ce temps, les Français élevèrent quelques retranchemens et batteries, et s'approchèrent le plus près possible de l'enceinte de la ville.

1799-an VII. Italie.

Dans la nuit du 22 au 23 janvier, le tocsin se fit entendre dans Naples avec une véhémence qui dénotait le désordre et le désespoir auxquels cette cité était en proie. Les lazzaronis tentèrent des sorties multipliées sur divers points, et furent

1799-an VII. Italie. partout repoussés avec une perte considérable. On apprit que les habitans partisans des Français s'étaient, d'après la promesse qu'ils en avaient faite, rendus maîtres du château Saint-Elme, et n'attendaient plus que le signal pour diriger le canon de ce fort sur la ville elle même. Championnet jugea qu'il était opportun d'ordonner une attaque générale.

A la pointe du jour, le général Broussier, avec la dix-septième de ligne, les grenadiers de la soixante-treizième, et le septième régiment de chasseurs à cheval, força l'entrée de la ville par le pont de la Madeleine, et vint achever l'investissement du fort del Carmine, que le général Rusca, avec une autre colonne de la division Duhesme, attaquait sur un autre point. Le général Kellermann, de son côté, après s'être avancé, comme nous l'avons dit, sur Castello Nuovo, l'emporta à la baïonnette. Deux bataillons de la douzième demi-brigade de ligne, commandés par le chef de brigade Girardon, après avoir marché sur le fort Saint-Elme pour s'y réunir aux patriotes napolitains, se précipitèrent ensuite dans les rues de la ville, tandis que le général Dufresse, à la tête d'une forte colonne, pénétrait par un autre point, et se portait au pas de charge sur le palais du roi. Une rage aveugle anima les lazzaronis à la vue des Français presque maîtres de Naples; ils se défendirent avec un courage surnaturel, et c'est sur leurs cadavres amoncelés qu'il fallut s'avancer dans les rues. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Il faudrait nommer tous les soldats, officiers et généraux, pour payer à chacun le tribut d'éloges que tous méritèrent dans cette sanglante journée.

Cependant le général en chef avait pénétré jusqu'à la place d'el Pigni; il y fut bientôt entouré par les habitans et quelques lazzaronis qui n'avaient point pris part à l'insurrection. Championnet leur parla avec douceur, en leur exprimant la volonté de leur épargner les funestes résultats d'une résistance

1799-an VII. Italie.

ıt ils n'étaient point les auteurs; il leur fit la promesse ennelle de pourvoir à la subsistance du peuple, et de les dommager de leurs pertes. Enfin, connaissant la vénération e tous les Napolitains portent au bienheureux Janvier San Gennaro), patron de leur ville, il jura de faire res- ecter l'église et les reliques de ce saint, et de mettre tous ı soins à faire respecter la religion et ses ministres.

Ces paroles produisirent un effet magique; la confiance tablit, se propagea; les têtes s'électrisèrent; on cria *vivent s Français!* Sur la demande de l'un des chef des lazzaronis, ommé Michel, une garde d'honneur fut placée à l'église du int, et reçut pour consigne : *respect à saint Janvier*[1]. La ouvelle de cette conduite inattendue se répandit à l'instant ıus tous les quartiers de la ville; les plus curieux d'entre les zzaronis se portent vers l'église pour vérifier le fait. Touchés u procédé du général en chef, ils mettent bas les armes et éclament l'amitié des Français. Michel fait signifier à tous

[1] Ce fut l'adjudant-général Thiébault que le général en chef chargea de cette mission, qui n'était pas encore sans quelques dangers. Cet officier se rendit à l'église de Saint-Janvier avec une compagnie de grenadiers, et au milieu des cris d'une populace dont on ne peut pas se faire une idée, si l'on ne connaît pas la ville de Naples. Cette marche avait lieu à travers des quartiers où les Français n'avaient point encore pénétré, et où l'on ignorait s'il y avait paix, guerre ou amnistie. Les habitans qui suivaient Thiébault et son détachement paraissaient animés des différens sentimens de la terreur, de la haine et de la stupeur. Les uns criaient : *vivent les Français!* Les autres parlaient de les mettre en pièces. Il est même à croire que l'effet aurait pu suivre ces dernières menaces, si l'adjudant-général Thiébault n'eût pas pris la précaution de faire précéder par Michel et quatre autres lazzaronis, qui annonçaient hautement sa mission et la paix, et de jeter parmi cette multitude des pièces de monnaie qu'il avait sur lui, et que lui fournirent les officiers qui l'accompagnaient. Ces largesses, faites à propos et lorsque le tumulte prenait un caractère trop sérieux, permirent au détachement français de parvenir jusqu'à l'église, et à l'adjudant-général de remplir avec toute la dignité que les circonstances pouvaient permettre, une mission à laquelle le salut de l'armée était peut-être attaché, ainsi que l'entière soumission de Naples.

1799—an VII. Italie.

les lazzaronis de cesser les hostilités : ses ordres sont exécutés. Bientôt à la consternation universelle succèdent les témoignages de l'allégresse publique. Le calme renaît de toutes parts et la guerre est terminée.

L'armée française fut sur-le-champ répartie dans la ville afin d'en assurer l'entière occupation et d'opérer le désarmement des lazzaronis, que Championnet venait d'ordonner. Nous devons faire remarquer que, malgré la vive et sanglante résistance éprouvée, et la perte d'un grand nombre de leurs camarades, les soldats français montrèrent dans cette occasion mémorable une modération et une discipline singulièrement exemplaires : aucun excès ne fut commis, aucune maison ne fut pillée, et il n'y eut d'asiles violés, que ceux où l'on fut obligé de forcer les lazzaronis armés et faisant feu.

La perte de l'armée dans les trois attaques de Naples s'éleva à six cents soldats environ tués, ainsi que plusieurs officiers ; le nombre des blessés fut aussi très-considérable. La perte des Napolitains fut immense : on employa plusieurs jours à déblayer les rues et les maisons encombrées de cadavres. Dans les différentes attaques, les Français avaient pris de vive force plus de soixante pièces de canon successivement mises en batterie, trois forts munis d'une nombreuse artillerie, six drapeaux et quatre mille hommes de troupes réglées. Dans les premiers moments, les soldats français ne faisaient point de quartier à tout combattant qui n'était point revêtu d'un uniforme.

Le 25 janvier, un *Te Deum* fut chanté solennellement dans toutes les églises de Naples, par ordre du général Championnet, pour rendre grâces à Dieu de la prise de cette ville et du retour du peuple napolitain à la liberté. Le même jour la proclamation suivante fut affichée dans tous les quartiers de la ville, et envoyée dans toutes les villes et villages au pouvoir des Français :

« Napolitains, 1799-an VII. Italie.

« Vous êtes libres; profitez, jouissez de ce précieux avantage : c'est le seul prix que le gouvernement français veut obtenir de la conquête qu'il vient de faire. S'il existe parmi vous des hommes amoureux de l'ancien gouvernement, qu'ils aient loin de vous. Si l'armée française prend aujourd'hui le titre d'*armée de Naples*, c'est l'effet de son engagement solennel de ne servir désormais que votre cause, de ne prendre ses armes que pour maintenir et consolider votre indépendance.

« Le peuple napolitain ne doit pas craindre que les Français attentent sur la liberté de son culte public ni sur les droits sacrés de sa propriété. Les autorités républicaines qui vont être créées rétabliront le bonheur et la tranquillité sur les bases d'une administration paternelle. Qu'elles dissipent les frayeurs de l'ignorance; qu'elles calment les fureurs du fanatisme avec un zèle égal à celui qu'employait la perfidie pour aigrir et irriter les Napolitains contre les Français. »

Le directoire avait ordonné que l'armée de Rome, aussitôt après l'envahissement de la capitale du royaume des Deux Siciles, serait proclamée armée de Naples. En conséquence, le général en chef fit prendre les armes à toutes les troupes, et leur ordonna de se rendre en grande tenue au lieu qu'il avait fixé pour cette cérémonie. L'appareil militaire déployé, la bonne discipline des différens corps, leur attitude fière et imposante, la musique guerrière qui animait leur marche, les salves d'artillerie répétées au loin par les échos de la plage napolitaine, l'aspect du Vésuve, qui, pour la première fois depuis cinq ans, vomissait ses flammes pittoresques ce jour-là même; la joie bruyante des patriotes napolitains, auxquels la valeur française venait de donner la liberté : cet ensemble d'actions et de sentimens divers formait un spectacle tout à

1799-an VII. Italie.

fait extraordinaire et nouveau, et commandait l'intérêt dans tous les cœurs. Ce fut dans ces grandes circonstances, et sous le plus beau ciel de l'univers, que l'armée de Rome fut proclamée, par le général en chef Championnet, armée de Naples. Une décharge générale de mousqueterie et d'artillerie, qui termina cette cérémonie imposante, dut porter au roi Ferdinand, réfugié dans Palerme, l'accablante nouvelle que les républicains étaient maîtres de ses états.

Afin de faire cesser plus promptement l'anarchie qui régnait dans Naples depuis le départ de la cour, Championnet s'empressa d'organiser un gouvernement. Comme à cette époque, sans consulter le vœu général de la nation, le directoire français constituait en républiques particulières les pays conquis, en les appelant assez plaisamment *les satellites de la grande république*, le général en chef choisit vingt-un citoyens pour composer provisoirement la représentation nationale de la nouvelle république, qui prit le nom de *Parthénopéenne*. Cette représentation devait rester investie de l'autorité législative et exécutive, jusqu'à l'organisation complète et définitive du gouvernement républicain. Toutefois, les formes de l'administration civile ne paraissant pas suffisantes pour contenir une population aussi remuante que celle de Naples, le général Championnet arrêta que les décrets de l'assemblée n'auraient force de loi que par la sanction du général en chef de l'armée française : c'était maintenir à Naples le régime militaire dans toute sa vigueur. Cette mesure parut un crime aux yeux du directoire de France. Tourmenté déjà par le sentiment de sa faiblesse, ce gouvernement craignait encore plus l'indépendance de ses généraux que les révoltes des peuples. Il parut avoir, dans cette occurrence, le pressentiment que sa chute serait peut-être accélérée par un général qui chercherait à s'affranchir de son autorité. Le directoire, déjà prévenu défavorablement contre Championnet, fut encore exaspéré

:onduite à Naples, et bientôt il saisit le premier pré- 1799-an VII.
ui se présenta, pour faire éclater tout son ressenti- Italie.
ontre ce général.

npionnet, dans sa marche victorieuse sur Naples, avait
vi, bien malgré lui, par cette même bande de spolia-
ui avaient causé tant de désordre dans Rome. A peine la
illité commençait-elle à s'établir dans la nouvelle con-
que s'organisèrent les mêmes pillages et les mêmes dé-
ons qui avaient occasioné à Rome, parmi les soldats
s, l'émeute que nous avons rapportée en son lieu. Les
tains firent entendre des plaintes semblables à celles des
ns. Les palais, les maisons des riches particuliers, les
s publics, étaient aussi devenus la proie des spécula-
éhontés que protégeaient ouvertement les commissaires
ectoire français : Championnet ne put pas rester tran-
spectateur de ces coupables dilapidations. Religieux
ateur de la promesse qu'il avait faite aux Napolitains
rer leur bonheur et leur tranquillité, il se déclara hau-
t l'ennemi des exacteurs. Dès ce moment il s'engagea
tte scandaleuse entre les commissaires civils, qui sou-
nt les hommes qu'ils appelaient *leurs employés*, et le
l intègre qui voulait les punir. Dans l'excès de son in-
ion, oubliant trop, peut-être, l'obéissance qu'il devait
gouvernement, et emporté par son zèle pour la gloire
m français, Championnet prit un arrêté, par lequel il
it de Naples la commission et tous ses agens; et il se
n droit d'employer les moyens militaires pour l'exécu-
le cette mesure.

n'en fallut pas davantage pour exciter toute la colère du
toire français, qui trouvait enfin l'occasion de punir lé-
nent, en quelque sorte, le général qui avait déjà mani-
des sentimens d'indépendance.

gouvernement, oubliant que lui-même avait précédem-

1799-an VII. Italie.

ment autorisé Championnet, par un arrêté spécial, à traduire devant un conseil de guerre les spoliateurs, quels que fussent leurs grades, emplois ou profession, ordonna, par un nouvel acte, que ce général serait mis en état d'arrestation et traduit devant un conseil de guerre, pour y être jugé et condamné comme coupable d'avoir employé la force pour empêcher l'action d'*un pouvoir légitime*. Le directoire parut vouloir ajouter encore à la sévérité de la mesure qu'il prenait, en chargeant de son exécution, et nommant pour remplacer Championnet, le général Macdonald, brouillé avec celui-ci à l'occasion de la capitulation de Capoue. Championnet se soumit sans résistance aux ordres du directoire. Arrêté à Naples le 16 mars, il fut conduit en France. Malgré tous les moyens qu'il avait pour justifier sa conduite, peut-être, eût-il été victime de la haine de ses ennemis, sans les changements qui survinrent plus tard dans le gouvernement directorial, et à la faveur desquels il fut acquitté honorablement, et rendu à ses fonctions. Le général de division Duhesme, et les généraux Broussier, et Boumani, chef d'état-major-général, avaient été enveloppés dans la glorieuse disgrâce du général en chef, et partagèrent son sort.

Différens événemens militaires avaient eu lieu pendant que le général Championnet s'occupait de l'organisation de la république parthénopéenne. Quelques expéditions avaient été dirigées soit contre des bandes d'insurgés qui continuaient de troubler les provinces de la Pouille et des Abruzzes, soit dans les autres parties du royaume qui n'étaient point encore soumises à la domination française. Nous parlerons sommairement de ces actions partielles, qui peuvent se rattacher aux événemens qui suivirent le commandement du général Macdonald, lorsque nous traiterons cette époque de la campagne de 1799.

Ouverture de la campagne en Allemagne, combats de Feldkirch; bataille de Stockach, etc. [1] — Le congrès de Rastadt était réuni depuis plus d'un an pour s'occuper, aux termes de l'article 20 du traité de Campo Formio, de la pacification générale entre l'empire germanique et la république française. Les considérations qui avaient déterminé l'empereur, et antérieurement d'autres puissances du continent à traiter avec le directoire, n'avaient point paru assez fortes ni assez urgentes aux cabinets de Londres et de Saint Pétersbourg, pour qu'ils abandonnassent l'espoir de réduire une nation qui, par ses divisions intestines, l'ambition et le fautes de son gouvernement, seul fait au contraire les invitait à préparer contre elle une nouvelle coalition.

(1 mois 1/2 environ) Allemagne.

L'Angleterre surtout, exclue du congrès, fit de nouveaux efforts pour prouver à l'Europe qu'il ne pouvait y avoir de pacification générale sans son concours, et la conduite du directoire vint hâter l'effet des intrigues ouvertes ou secrètes, des menées du gouvernement britannique, et des mesures hostiles de la Russie. L'Autriche, d'abord disposée, de bonne foi ou politiquement, à consolider le traité de Campo Formio, fut justement alarmée par le détrônement du pape, du roi de Sardaigne, par l'invasion de Naples, et par la multiplicité des républiques organisées par le directoire. Il ne fut pas difficile de lui persuader que l'équilibre européen allait être rompu, et que les gouvernemens monarchiques se trouvaient plus que jamais dans un péril imminent. L'Angleterre et la Russie trouvèrent donc bientôt un allié dévoué dans un monarque que son intérêt personnel avait engagé, comme plusieurs autres, à se séparer de la cause générale des souverains

[1] Journaux du temps. — Précis des opérations de l'armée du Danube. Précis militaire de Dumas. — Sièges et batailles. — Histoire de France. — Mémoires manuscrits. — Notes et documens communiqués.

1799-an VII. Allemagne.

Ainsi, tandis que la Prusse restait sous le charme de son ambition flattée par le directoire, l'Autriche faisait des armemens considérables, bien que les conférences de Rastadt fussent toujours en activité. Toutefois, pour donner à la Russie le temps de préparer ses moyens, le cabinet de Vienne ne levait point encore entièrement le masque. Le gouvernement français, qui, de son côté, cherchait aussi à gagner du temps, se prêtait volontiers à la prolongation des conférences. Les notes diplomatiques se multipliaient, mais sans aucun résultat, parce que les deux partis se trompaient mutuellement.

Enfin, par une dernière note remise aux plénipotentiaires de l'empereur, le gouvernement français demanda une explication décisive sur les mouvemens extraordinaires des troupes autrichiennes, et sur la présence d'une armée sur le Danube: le silence du cabinet de Vienne devint le prétexe d'une rupture ouverte, et le directoire se détermina à commencer lui-même les hostilités.

Ce gouvernement n'ignorait point, au surplus, l'alliance secrète faite entre la Russie, l'Angleterre, Naples et l'Autriche, et s'il avait paru conserver quelque espoir de ramener cette dernière puissance à des intentions plus pacifiques, ce n'avait été, comme nous l'avons dit, que pour se mettre en mesure de prendre une vigoureuse offensive.

En effet, trois corps d'armée considérables avaient été réunis à Mayence, sur le Haut-Rhin et en Suisse, sous le commandement des généraux Jourdan, Bernadotte et Masséna. Le général Schérer avait quitté le ministère de la guerre pour prendre le commandement de l'armée d'Italie.

La reprise des hostilités avec l'Autriche fut en quelque sorte dénoncée par les instructions suivantes que le directoire transmit aux généraux commandans les armées de la république:

« Le gouvernement autrichien n'ayant pas répondu à la note pressante qui lui a été remise par les ministres plénipotentiaires français à Rastadt, et son silence devant être regardé, aux termes de cette note, comme une agression hostile, 1799-an VII. Allemagne.

« Le général en chef de l'armée de Mayence portera, sans délai, l'armée qu'il commande au-delà des montagnes Noires, et occupera les sources du Necker et du Danube, et les positions indiquées par les instructions précédentes.

« Le général commandant l'armée d'Helvétie, appelé par le peuple grison pour purger le pays des factieux qui y ont appelé les troupes autrichiennes, s'emparera, avec un corps de troupes suffisant, du pays des Grisons. Il prendra sa ligne de défense militairement, et pourra même occuper, sur sa gauche, le pays appartenant à la maison d'Autriche dans le Voralberg, si cette ligne devient nécessaire à la sûreté de sa position. Il tiendra un autre corps de troupes aux environs de Schaffausen, pour seconder les mouvemens du Necker et du Danube.

« Comme le général de l'armée d'Helvétie aura été appelé par les Grisons pour délivrer leur pays de la force armée autrichienne qui l'opprime, il enverra un officier de son état-major au général commandant les troupes autrichiennes, à Coire, pour lui signifier son entrée dans le pays des Grisons, et lui intimer l'ordre de l'évacuer deux heures avant son entrée: faute de quoi, il se verra obligé de les repousser partout où il les trouvera.

« Le général de l'armée d'observation organisera, avec la plus grande promptitude, l'armée qu'il commande, 1, conformément aux instructions qu'il a reçues, il se portera aussitôt que faire se pourra, entre le Mayn et le Necker, pour seconder les opérations de guerre de l'armée de Mayence.

« Les troupes de l'armée d'Italie placées dans la Valteline

1799 avril. Allemagne.

secondèrent les mouvemens de l'armée d'Helvétie, en se portant en même temps jusqu'à Sainte-Marie. »

Jourdan fut nommé par le directoire commandant en chef des trois corps d'armée de Mayence, d'observation et d'Helvétie, et ce fut lui qui donna aux généraux Bernadotte et Masséna les ordres nécessaires pour l'ouverture de la campagne en Allemagne.

Bernadotte, qui commandait l'armée d'observation, s'avança en conséquence dans le Palatinat, occupa Manheim, et s'approcha de la forteresse de Philipsbourg. Le commandant se mit à couvert par les inondations dont il s'entoura. Le général français, après avoir laissé un corps de troupes pour bloquer cette place, continua sa marche, passa à Heidelberg, et vint prendre poste à Heilbron le 4 mars, après avoir pénétré jusque dans la vallée du Necker.

Sur ces entrefaites, l'armée de Mayence, qui bientôt allait prendre le nom d'armée du Danube, avait passé le Rhin le 1er mars. L'avant-garde, les deuxième et troisième divisions et la réserve, avaient traversé le fleuve sur le pont de Kehl; la première division, qui était cantonnée aux environs d'Huningue, débouche par le pont de Saale; et l'armée s'avança sur quatre colonnes : celle de droite, commandée par le général Ferino, se dirigea, à travers la Forêt-Noire, sur Blomberg, tandis que le général Masséna, commandant l'armée d'Helvétie, devait porter, d'après les ordres du directoire, une demi-brigade sur Schaffhausen, à l'effet d'établir et d'assurer les communications des deux armées d'Helvétie et du Danube; la seconde colonne, aux ordres du général d'Hautpoul, composée de la réserve et de deux escadrons de hussards, se dirigea, par la vallée de Freyburg et de Neustadt, sur Loffingen, Bremlingen et Huffingen; la troisième colonne, dirigée par le général en chef Jourdan en personne, et composée de l'avant garde, de la deuxième division et du parc d'artillerie,

se porta, par la vallée de la Kintzig, sur Willingen; enfin la quatrième colonne, aux ordres du général Saint-Cyr, se dirigea sur Rothweil, par Freudenstadt, la vallée du Kniebis et d'Oberkirch. Ce mouvement général eut lieu le 3 mars, et l'armée passa la nuit dans les positions où elle s'arrêta. Conformément aux ordres du directoire, Jourdan fit distribuer sur son front de bandière, comme il l'avait déjà fait dans sa marche, une proclamation ou plutôt une espèce de manifeste, dans lequel le gouvernement français accusait l'Autriche d'avoir, la première, rompu le traité de Campo-Formio, et forcé, par l'alliance qu'elle venait de faire avec la Russie, la république française à prendre les armes. 1799—an VII. Allemagne.

Cependant, l'archiduc Charles, qui commandait l'armée autrichienne, s'apercevant que le général Jourdan, par sa marche à travers les défilés de la Forêt-Noire, avait l'intention de s'avancer promptement sur le Danube; le prince Charles, disons-nous, se hâta de rassembler la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Lech, et effectua le passage de cette rivière dans les journées des 4 et 5 mars. Le dessein de l'archiduc était de s'avancer rapidement vers la Souabe; pour appuyer sa droite, il jeta des troupes dans Ulm, et marcha sur Memmingen, où le général Schmidt, chef de son état-major, établit, le 9 mars, le quartier-général de l'armée autrichienne, qui s'était dirigé sur ce point par Donawerth, Guntzburg et Mindelheim.

Les mouvemens simultanés des corps d'armée de Mayence et d'Helvétie indiquaient assez évidemment leur réunion prochaine pour s'avancer de concert et soutenir mutuellement leurs attaques: c'est pourquoi l'archiduc s'attacha particulièrement à distribuer ses troupes sur une ligne parallèle; il les plaça en conséquence dans des positions échelonnées dont l'extrémité gauche s'appuyait à Kempten, et la droite, comme nous venons de le dire, à la ville d'Ulm: le centre resta à

1799-an VII. Allemagne. Memmingen ; et, pour s'opposer aux ent s de Masséna, le prince détacha dans le pays des Grisons un corps de troupes sous les ordres du général Auffenberg, tandis qu'un autre corps, placé dans le Vorarlberg et qui formait la gauche de l'armée autrichienne, devait manœuvrer de manière à tenir constamment le lac de Constance entre les deux corps d'armée français.

Jourdan, bien convaincu de son côté que de la liaison de l'armée du Danube avec les troupes de Masséna dépendait entièrement le succès de la campagne, prit la résolution de diminuer l'étendue de sa ligne, et de resserrer ses troupes sur sa gauche, afin de conserver ses communications avec l'armée d'Helvétie, en restant maître de Schaffausen. Le général Saint-Cyr, qui commandait l'aile gauche de l'armée, reçut en conséquence l'ordre de s'avancer sur Moskirch, après avoir fait retrancher le défilé de Freudenstadt. Un corps de flanqueurs, commandé par le général de division Vandamme, fut laissé seulement sur la rive gauche du Danube. Les nouvelles que Jourdan reçut de Masséna contribuèrent beaucoup à faire accélérer ce mouvement.

Lorsque le général Jourdan s'était avancé vers le Danube, Masséna, suivant les instructions du directoire, avait quitté son quartier-général d'Altstetten, dans le Rhinthal, et s'était avancé vers le pays des Grisons. S'appuyant sur la neutralité des ligues Grises, il avait fait sommer le général Auffenberg d'évacuer ce territoire; mais n'ayant point obtenu satisfaction, le général français se mit en devoir d'attaquer les troupes autrichiennes, en prenant les dispositions suivantes :

La droite de son armée, commandée par le général de division Lecourbe, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Loison et Mainoy, devait se porter sur les deux Engadines; le centre, commandé par le général Ménard et formé

des brigades des généraux Lorge, Chabran et Demont, devait se diriger sur la rive droite du Rhin, depuis Reichenau jusqu'à la hauteur du Steig; la gauche, aux ordres du général Saintrailles, ayant sous lui les généraux Oudinot[1] et Ruby, devait marcher par la droite sur la même rive du Rhin, afin d'appuyer les opérations du centre. Elle devait en outre protéger le cours du fleuve jusqu'au lac de Constance et établir les communications avec l'armée du Danube, en portant, comme nous l'avons dit, une demi-brigade en avant de Schaffausen. 1799-an VII. Allemagne.

Le 6 mars, les troupes se mirent en mouvement sur tous les points. Le général Demont, commandant une des colonnes du centre, se porta sur le Rhin par Vettis et le mont Kunkel; après avoir longé par des sentiers étroits, des précipices affreux, il trouva l'ennemi retranché aux deux ponts de Reichenau, et il fallut toute l'intrépidité française pour forcer cette position formidable. Les Autrichiens, qui en connaissaient bien toute l'importance, revinrent trois fois à la charge pour la reprendre, mais ils furent constamment repoussés. L'objet du mouvement du général Demont étant de tourner l'ennemi dans la vallée de Disentis, il se dirigea sur ce point, battit les Autrichiens, fit prisonnier le lieutenant-colonel du régiment de Brechenville, qui avait commandé à Reichenau, enleva deux pièces de canon, deux drapeaux, et força tout ce qu'il y avait de troupes à mettre bas les armes.

La colonne commandée par le général Lorge devait passer le Rhin au gué de Flasch, tandis que les généraux Menard et Chabran le traverseraient vis-à-vis de Meyenfeld et à Azmoos, pour menacer de front la position des Autrichiens à Steig, que la brigade Lorge devait attaquer par derrière. Ce dernier

[1] Aujourd'hui duc de Reggio, maréchal de France, major-général de la garde royale, commandant-général de la garde nationale parisienne, etc., etc.

1799—an VII. Allemagne. mouvement parut si important au général Masséna, qu'il vint lui-même à Azmoos pour accélérer la construction du pont de chevalets, qu'il avait ordonnée. Ce pont n'était encore qu'à moitié lorsque les tirailleurs de la cent-neuvième demi-brigade s'élancèrent dans le Rhin, sans vouloir attendre que les travaux fussent terminés, et traversèrent le fleuve à deux gués qui avaient été reconnus la veille. Le Rhin se trouvait séparé dans cet endroit en deux bras. Le premier fut traversé assez heureusement; mais les eaux ayant grossi pendant la nuit, le second bras avait cessé d'être guéable, et plusieurs soldats furent emportés par le courant. Témoin de leur danger, Masséna fit entrer dans le fleuve un escadron de cavalerie pour rompre la rapidité de l'eau et sauver les fantassins qui se noyaient. Les tirailleurs revinrent sur la rive gauche, et, malgré leur intrépidité, il leur fallut attendre que le pont fût terminé.

La crue subite du Rhin avait également retardé le passage du général Lorge au gué de Flasch. Masséna ordonna alors au général Menard de faire faire une fausse attaque sur Meyenfeld, tandis qu'avec la brigade du général Lorge, qu'il fit venir à Azmoos, il attaquerait le front de la position de Steig. A trois heures de l'après midi, la tête de cette dernière colonne arriva au pied de Steig, que Masséna fit attaquer sur-le-champ par trois points à la fois. Les Autrichiens avaient dans cette position douze cents hommes et cinq pièces de canon, retranchés par des ouvrages en maçonnerie. Les Français firent d'abord quatre attaques infructueuses, et où ils perdirent beaucoup de monde; mais enfin, à l'entrée de la nuit, Masséna ayant fait avancer quelques compagnies de grenadiers qu'il tenait en réserve, les retranchemens ennemis furent emportés à la baïonnette. Un grand nombre de soldats autrichiens se firent tuer plutôt que de se rendre. Le chef de bataillon du génie Marés, qui était resté pendant tout le temps

de l'action à la tête des tirailleurs, fut le premier qui entra dans la redoute ennemie. 1799—an VII. Allemagne.

La position de Steig était d'autant plus difficile à enlever que cette espèce de fort, situé dans la partie élevée de la vallée entre deux escarpements qui la bouchent, était entouré d'un retranchement revêtu et fermé par un pont levis. Les Français y firent prisonniers huit cents hommes, parmi lesquels un certain nombre d'officiers. Le commandant de cette troupe avait préféré mourir les armes à la main, à l'obligation de se rendre aux vainqueurs.

Ce même jour, le général Ruby prit position en avant de Schaffhausen, et la communication se trouva établie avec l'armée du Danube. Le général Oudinot, dont l'objet était de prendre position sur la route de Feldkirch avec une partie de sa brigade, et de se porter avec le reste sur le fort de Steig, avait passé le Rhin au gué de Haag; il prit position sur la rive droite, après avoir repoussé quelques postes ennemis qui voulurent l'empêcher de s'y établir. La prise de Steig rendit inutile le mouvement qu'il devait faire sur ce fort.

Le lendemain, 7 mars, le général Masséna partit de Steig avec la brigade Lorge, marcha d'abord sur Meyenfeld, et ensuite sur la rivière de Languart; tandis que les généraux Menard et Chabran se disposaient à passer le Rhin à Meyenfeld et à Zollbruck, que le général Lorge devait préalablement occuper. A l'approche des troupes françaises, l'ennemi avait abandonné les deux positions pour se retirer derrière la Languart, ne laissant que quelques postes, qui furent enlevés par un détachement des guides du général en chef, commandé par l'aide-de-camp Reille. Masséna se disposait déjà à attaquer les Autrichiens de l'autre côté, lorsqu'il apprit que le général Oudinot, qui se mettait en mouvement pour se porter sur la route de Feldkirch, était vivement attaqué par

1799—an VII. Allemagne.

par son aile gauche, et, le 14 mars, elle vint se placer, la droite au lac de Constance, le centre à Stokach, et la gauche au Danube. L'avant-garde s'avança jusqu'auprès de Moskirch; les flanqueurs de gauche restèrent sur la rive gauche du Danube, et se portèrent à la hauteur de Fridingen; le quartier-général fut établi à Stokach. Les 15 et 16 mars furent employés à faire des reconnaissances; mais le 17, l'armée se mit en marche de nouveau : la droite fut placée en arrière de Marckdorf, le centre à Pfullendorf, et la gauche à Mengen. Jourdan établit son quartier-général à Pfullendorf.

L'armée du Danube ne se trouvait plus ainsi qu'à une journée de marche de l'armée de l'archiduc. Celui-ci, voulant conserver sa position parallèle, avait suivi tous les mouvemens de Jourdan. Les deux partis étaient en présence, et bientôt un choc général allait devenir inévitable. Toutefois, les deux généraux n'ayant point encore reçu de leur gouvernement respectif l'ordre officiel d'attaquer, se contentaient d'être sur leurs gardes. Les patrouilles se retiraient sans escarmoucher, lorsqu'elles se trouvaient en présence.

Cet état d'incertitude semblait tenir, au surplus, au caractère et à la position des deux généraux. On a vu, par le récit des campagnes précédentes, que l'archiduc, fidèle au système tâtonnier de l'école autrichienne, n'avait point encore ce qu'une plus longue expérience lui donna par la suite, cette activité qui sait prévenir les desseins d'un ennemi. Quoique les forces commandées par le prince fussent supérieures à celles de Jourdan, il hésitait encore à frapper les premiers coups. Jourdan, de son côté, rendu encore plus circonspect par les derniers revers qu'il avait essuyés, trouvait une excuse dans la faiblesse de son armée, et craignait de se compromettre en attaquant un ennemi plus nombreux : les deux adversaires paraissaient donc attendre pour se mesurer que le sort de Feldkirch fût décidé. L'archiduc manœuvrait pour

renforcer les troupes qui défendaient ce point; et Jourdan, pour appuyer celles qui devaient s'en emparer : conduite assez bizarre des deux côtés, mais surtout de la part de l'archiduc, lorsqu'une action générale entre les deux armées pouvait trancher promptement et d'une manière décisive la difficulté. 1799-an VII. Allemagne.

Afin d'augmenter ses moyens, Jourdan envoyait courriers sur courriers au général Bernadotte, pour qu'il détachât quelques corps de l'armée d'observation, et se mît à portée d'appuyer la gauche de l'armée du Danube; mais le petit nombre de troupes que commandait Bernadotte ne lui permettait pas d'obtempérer à ces demandes; et, loin d'être en mesure d'opérer la diversion que voulait Jourdan, il se voyait lui-même obligé de tenir une défensive assez désavantageuse.

Pendant que l'archiduc et Jourdan temporisaient ainsi, l'armée d'Helvétie avait renouvelé ses efforts contre l'importante position de Feldkirch. Masséna avait fait passer des renforts au général Oudinot, et celui-ci avait attaqué le général Hotze le 14 mars; mais le général autrichien, renforcé et appuyé lui-même par les troupes de l'archiduc, n'eut point de peine à rendre nulles les tentatives des Français. Oudinot avait fait jeter un pont sur l'Ill sous le feu de l'artillerie ennemie, et ses troupes s'étaient emparées d'une partie des retranchemens après des efforts incroyables; mais il lui devint impossible de se maintenir : et, pour ne pas perdre inutilement les braves qui s'opiniâtraient à repousser les Autrichiens, il ordonna la retraite.

Cet échec éprouvé par les troupes françaises convainquit l'archiduc de la bonté de sa ligne défensive du côté de Feldkirch; il résolut en même temps de renforcer sa droite du côté de Stokach, en envoyant sur ce point son avant-garde, commandée par le général Nauendorf, et établit son quartier-général à Ochsenhausen, où le gros de l'armée se concentra.

1799-an VII. Allemagne.

Jourdan vit dans ces mouvemens de l'armée autrichienne les préparatifs d'une attaque prochaine, et se mit en devoir de la prévenir. Le 20 mars, l'armée française s'ébranla sur toute la ligne : l'avant-garde, commandée par le général Lefebvre, vint prendre position sur le ruisseau d'Ostrach, en arrière du village de Mengen. La division Ferino s'établit sur le ruisseau d'Asch, qui prend sa source près de celle de l'Ostrach, et se jette dans le lac de Constance, près de Buchhorn: Férino devait occuper les débouchés sur Ravensburg. La division Souham vint camper en avant de Pfullendorf, à cheval sur la route qui conduit de cette ville à Ostrach. La division Saint-Cyr, qui était à Mengen, dut se lier avec les troupes de l'avant-garde ; et les flanqueurs de gauche, commandés par le général Vandamme, qui se trouvaient, comme nous l'avons dit, sur la rive gauche du Danube, furent placés en arrière du ruisseau qui se jette dans ce fleuve, au-dessous de Sigmaringen. La réserve de cavalerie, commandée par le général d'Hautpoult, vint prendre position aux environs de Pfullendorf. Cette réserve, ainsi que la seconde division, formaient la seconde ligne, et devaient renforcer les autres divisions au moment de l'attaque.

En conformité des ordres qu'il avait reçus du directoire, Jourdan, avant de commencer l'attaque, envoya demander au prince de Schwartzenberg, qui commandait l'avant-garde de l'archiduc, si la dépêche que le gouvernement français attendait de Vienne était arrivée [1]. Sur la réponse négative du prince, l'officier du général Jourdan déclara que les hostilités allaient commencer.

Les généraux Lefebvre, Gouvion-Saint-Cyr et Férino, reçurent aussitôt l'ordre d'attaquer vigoureusement les avant-

[1] C'était la réponse à l'*ultimatum* que les plénipotentiaires français au congrès de Rastadt avaient présenté aux plénipotentiaires autrichiens, et que ceux-ci avaient envoyé au cabinet de Vienne.

postes ennemis sur la rive droite de l'Ostrach et la rive gauche de l'Asch. Le général de brigade Tharreau, de la division Férino, commença l'attaque, avec une colonne composée d'infanterie et de quelques escadrons de cavalerie légère. Les Autrichiens, repoussés sur divers points, se replièrent en désordre sur le gros de leur division, après une perte assez considérable en soldats et en officiers. Le capitaine de carabiniers d'infanterie légère, Dubaland, fut tué en poursuivant l'ennemi avec trop d'ardeur. 1799-an VII. Allemagne.

Le général Saint-Cyr eut un succès égal dans son attaque; il balaya la rive droite de l'Ostrach, et resta maître de tous les villages qui servaient d'appui aux Autrichiens.

Le général Lefebvre éprouva plus de difficultés. Les troupes qu'il avait devant lui, occupant des positions avantageuses, se défendirent avec vigueur, et soutinrent jusqu'à la nuit un combat opiniâtre de part et d'autre. Enfin, une charge brillante qu'exécutèrent le chef d'escadron au cinquième de hussards, Everck, et le capitaine au premier de chasseurs à cheval, Baron, à la tête des pelotons de ces deux régimens, décida le succès; et les Français restèrent maîtres des positions de Holzkirchen, de l'abbaye de Ziesen, et de Bachhaupten. Toutefois, les Autrichiens se replièrent en bon ordre, et s'arrêtèrent en arrière de Bolstern, couvrant par des postes le village de Friedberg, et communiquant par d'autres postes avec leur division de droite. Le général Jourdan fit prendre position à ses troupes sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen.

Le lendemain 21, l'archiduc voulut prendre sa revanche en attaquant à son tour les Français. Les troupes autrichiennes, divisées en trois colonnes principales, marchèrent sur la position centrale de Pfullendorf. La colonne de gauche s'avança par le chemin d'Althausen à Pfullendorf; le prince de Furstemberg, à la tête de la colonne de droite, suivit le

1799-an VII. Allemagne. cours du Danube en passant près de Mingen ; l'archiduc conduisit en personne la colonne du centre par la chaussée de Sulgen, qui traverse les marais formés par l'Ostrach.

L'avant-garde de l'armée française, attaquée la première en avant de Friedberg, fut, au premier choc, obligée de se replier successivement sur Davidwiller, sur Ostrach et sur Einhart. Le général Lefebvre plaça quatre compagnies, sous les ordres du chef de bataillon Drouin, au pont d'Ostrach et à la tête de ce village, pour en défendre l'approche ; dix autres compagnies, longeant la rive gauche de l'Ostrach, s'étendirent sur la gauche pour défendre les débouchés qui de Vangen et Einhart conduisent vers Mogenbuch. Le général Klein fut placé en arrière d'Ostrach, avec le quatrième de hussards, le premier de chasseurs et deux escadrons du dix-septième, tandis que l'artillerie légère et celle de position, établies sur des hauteurs, devaient défendre l'approche du village, en prenant en flanc les troupes ennemies qui se présentaient.

Les Autrichiens attaquèrent Ostrach avec une vigueur et un ensemble qui devaient leur assurer l'avantage. Les quatre compagnies qui défendaient le pont et l'entrée de ce village, protégées par le feu de l'artillerie, soutinrent le choc avec une grande résolution, et pendant trois heures continrent et repoussèrent l'ennemi. Le brave Drouin, commandant de cette troupe, l'encourageait par ses discours et l'exemple d'une intrépidité à toute épreuve ; mais les Autrichiens, successivement renforcés par des troupes fraîches, finirent par s'emparer du village. Lefebvre fit avancer la soixante-septième demi-brigade pour le reprendre. Le chef de ce corps, Bontemps, exécuta une charge à la baïonnette qui jeta d'abord quelque désordre parmi l'ennemi ; mais la supériorité numérique de celui-ci lui rendit bientôt l'avantage. Le général Lefebvre, qui avait marché lui-même à la tête des grenadiers, reçut une

balle au bras gauche, qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Le général de brigade Soult prit alors le commandement de l'avant-garde. Cependant les Autrichiens faisaient des progrès du côté de Mogenbach. Les troupes que Lefebvre avait placées de ce côté, accablées par le nombre, se retiraient en désordre, lorsqu'elles furent rencontrées par l'adjudant-général Molitor [1], que le général en chef avait détaché de Pfullendorf avec quelques bataillons pour secourir l'avant-garde. Molitor voulut recommencer l'attaque; mais l'ennemi s'était déjà répandu dans les bois et s'y établissait en force : il fut impossible de l'en chasser. Les Autrichiens profitèrent de leur avantage pour diriger quelque cavalerie sur les hauteurs où était placée l'artillerie de l'avant-garde : un combat très-vif s'engagea sur ce point entre les deux partis. Le général Klein s'étant avancé contre les cavaliers ennemis, se battit en désespéré pour sauver les pièces françaises. Les chefs de brigade Merlin et Saint-Dizier, et le chef d'escadron Dubois de Crancé, furent blessés en combattant vaillamment à la tête des hussards et des chasseurs.

L'ennemi étendait continuellement ses ailes et couvrait la plaine de ses troupes : la partie n'étant plus égale, Jourdan ordonna au général Soult de faire replier l'avant-garde sur la position en avant de Pfullendorf.

Cette retraite, qui devait s'opérer en face d'un ennemi vainqueur et nombreux, devenait extrêmement difficile; toutefois elle s'exécuta avec tout l'ordre et la précision qu'on pouvait désirer. Une compagnie du troisième bataillon de sapeurs qui avait été chargée de couper les ponts sur l'Ostrach, fit cette opération sous le feu de la mitraille de l'ennemi. Le lieutenant Crété ne quitta les bords de la rivière que lorsque les ponts furent rompus. Les Autrichiens ayant passé l'Os-

[1] Aujourd'hui comte, lieutenant-général, etc.

1799-an VII. Allemagne.

trach à la faveur de plusieurs gués qu'ils reconnurent praticables, il fallut encore en venir aux mains avant de prendre la position de Pfullendorf. Les généraux Soult et Leval, à la tête de l'arrière-garde, combattirent comme des grenadiers. Le chef de brigade Boutemps et le chef de bataillon Chaussard furent grièvement blessés. Jourdan, qui était venu présider lui-même à cette retraite difficile, eut un cheval tué sous lui par un boulet.

Pendant que ceci se passait en avant de Pfullendorf, le général Gouvion Saint-Cyr était également attaqué; mais l'archiduc ayant employé une grande partie de ses troupes pour déposter le général Lefebvre, n'avait pu diriger contre Saint-Cyr que des forces à peu près égales à celles de ce général : aussi celui-ci résista-t-il avec avantage. Plusieurs fois les Autrichiens furent repoussés des villages qu'ils s'efforçaient d'emporter. Ce fut principalement sur la grande route d'Ulm que le combat devint plus sanglant et plus opiniâtre. Le général de brigade Walther et l'adjudant-général Billy repoussèrent l'ennemi dans ses attaques, et déjà Saint-Cyr, tranquille sur ce point, se disposait à marcher sur Friedberg, afin d'attaquer en flanc, et tâcher même de tourner les troupes qui étaient aux prises avec le général Lefebvre, lorsqu'il apprit que la division de ce général était en pleine retraite sur Pfullendorf : Saint-Cyr sentit alors la nécessité de porter des forces sur sa droite. Déjà les Autrichiens, vainqueurs du général Lefebvre, marchaient en partie de ce côté, et occupaient les villages situés sur la rive droite de l'Ostrach. Saint-Cyr réunit sa division sur la rive gauche, pour empêcher les Autrichiens de passer cette rivière de vive force; mais ceux-ci s'étendant sur leur gauche, passèrent l'Ostrach à la faveur des villages dont ils s'étaient emparés, et manœuvrèrent pour tourner la division et lui couper sa retraite sur Moskirch. Saint-Cyr fit suivre le mouvement de l'ennemi par la bri-

de Legrand, et fit appuyer à droite la brigade Walther. L'ennemi faisait des progrès sur la droite de Saint-Cyr, et commençait à pénétrer sur ses derrières par le village de Fulpengen, sur la grande route de Moskirch. Le général français, voyant qu'il ne pouvait plus se maintenir dans la position qu'il venait de prendre, concentra ses troupes sur la gauche, et suivit le mouvement de la division Lefebvre sur Pfullendorf.

1799-an VII. Allemagne.

Toujours circonspect, l'archiduc ne chercha pas à poursuivre les Français avec toute l'activité nécessaire dans une pareille circonstance, et laissa au général Jourdan le temps de se fortifier dans la position de Pfullendorf. Cette position était cependant moins favorable encore que celle d'Ostrach, où les Français n'avaient pu se maintenir; c'est pourquoi Jourdan résolut de l'abandonner, et, le 22 mars, il vint s'établir entre le Danube et le lac de Constance, sa droite appuyée au lac près de Bodman, son centre à Stokach, et sa gauche au fleuve, près de Fridingen. Mais cette nouvelle position, quoique la moins étendue de toutes celles qu'on pouvait prendre entre le lac de Constance et le Danube, ne paraissant pas encore assez avantageuse à Jourdan, il vint s'établir à Engen. La première division campa à Hohentwiel; la seconde, l'avant-garde et la réserve, furent placées sur les hauteurs qui avoisinent Engen; la troisième division s'établit sur les hauteurs de Tuttlingen, en arrière des villages de Neuhausen et de Lieptingen; les flanqueurs, toujours sur la rive gauche du Danube, occupèrent les environs de Freisingen.

Nous avons dit que le but principal de Jourdan était de faciliter l'attaque des retranchemens de Feldkirch par le général Masséna, en éloignant l'archiduc du lac de Constance: cette diversion avait réussi en partie. Le général Hotze, en apprenant le mouvement offensif fait le 20 mars par l'armée

1799—an VII. Allemagne.

du Danube, avait laissé aux généraux Jellachich, Bellegarde et Laudon, réunis à Feldkirch, le soin de défendre cette position, et s'était avancé par Bregentz sur Lindau, avec un corps de dix mille hommes, à l'effet de s'opposer au mouvement de la droite de l'armée française. Masséna, profitant de cette diminution dans les forces autrichiennes qui défendaient Feldkirch, avait renouvelé ses efforts contre les retranchemens qui couvraient cette ville. Le 22 mars, après un combat de plusieurs heures, le général Oudinot réussit à établir plusieurs batteries sur les hauteurs qui dominent le flanc gauche de la position de Feldkirch; malheureusement il n'avait pas assez de forces pour se maintenir sur ces hauteurs: attaqué par le général Jellachich, il fut obligé de les abandonner, après avoir fait la défense la plus honorable.

Masséna apprenant le premier mouvement rétrograde de Jourdan sur Pfullendorf, pensa qu'il devait, à tout prix, forcer l'ennemi d'abandonner Feldkirch, avant que le retour du général Hotze sur ce point rendît l'attaque de cette position encore plus difficile. Il rassembla, en conséquence, toutes les troupes dont il pouvait disposer, et vint lui-même tenter cette entreprise. Feldkirch fut attaqué avec une opiniâtreté, une fureur dont les annales de la guerre offrent peu d'exemples: on connaît, à cet égard, le caractère de Masséna. Il fut impossible à toute la valeur française de forcer l'ennemi dans sa position, et ce ne fut qu'après avoir vu périr l'élite de ses troupes au pied des retranchemens autrichiens, que le général français se détermina à abandonner son attaque. Plus de deux mille hommes avaient été écrasés par la mitraille partie des redoutes ennemies.

La jonction des deux armées devenait désormais impraticable. Jourdan, retiré du côté d'Engen, ôtait à Masséna l'espérance de se maintenir au-delà du Rhin; l'armée d'Helvétie repassa donc ce fleuve pour occuper le pays des Grisons. Le

général Oudinot fut laissé en arrière-garde à Rheineck, position avantageuse qui se trouve à l'embouchure du Rhin, dans le lac de Constance. Le général Hotze, qui avait pris une part active aux succès remportés par l'archiduc sur la droite de l'armée du Danube, rentra alors avec son corps dans la position de Feldkirch.

Cependant l'archiduc, continuant son mouvement en avant, avait pris position le 23 aux environs de Stokach. Le lendemain, dès la pointe du jour, il poussa, sur tout le front de l'armée du Danube, de fortes reconnaissances, qu'il fit soutenir par des corps considérables : ces reconnaissances occasionèrent un engagement qui faillit devenir général.

Le général Férino avait d'abord fait reployer ses troupes à l'approche de l'ennemi; mais les Autrichiens, ayant poussé les avant-postes français avec trop d'ardeur, furent reçus vigoureusement par la dixième demi-brigade, que Férino fit marcher pour soutenir les postes en retraite. L'ennemi, qui ne s'attendait point à cet obstacle, se retira en désordre sans penser à renouveler ses attaques de ce côté. Celles qui furent faites sur la division Souham n'eurent pas plus de succès. Les troupes légères de cette division se maintinrent dans les bois qu'elles occupaient en avant d'Engen, et repoussèrent même les Autrichiens jusqu'au village d'Aach, après leur avoir tué ou blessé beaucoup de monde. La gauche de l'armée, formée par la division Saint-Cyr, fut attaquée plus sérieusement. L'archiduc, ne pouvant point espérer de se porter sur la rive gauche du Danube, avant d'avoir forcé la division Saint-Cyr à se retirer, avait dirigé des troupes assez nombreuses sur le village de Lieptingen, placé sur la route de Stokach à Engen. Ce village, défendu par un bataillon de la première demi-brigade de ligne, et par de l'artillerie légère placée sur ses deux flancs, fut emporté après une vive résistance. Saint-Cyr fit retirer alors ses postes sur les hauteurs qui sont en

1799-an VII. Allemagne.

avant du village de Tuttlingen, et que le gros de la division occupait. Les Autrichiens tentèrent vainement de forcer cette position. Les généraux Legrand et Compère, qui se trouvaient l'un et l'autre à l'entrée des bois dont les hauteurs sont couronnées, repoussèrent l'ennemi avec perte, et le culbutèrent. Cette dernière action fut très-meurtrière, les Français y perdirent quatre cents hommes, le général Compère y reçut une blessure grave à la tête, et le général Legrand, auquel le succès était dû en grande partie, eut la douleur de voir tomber à ses côtés son jeune frère, qui servait auprès de lui comme aide-de-camp. Les deux armées passèrent la nuit dans leurs positions respectives.

Cette reconnaissance générale des Autrichiens annonçait assez l'intention qu'avait l'archiduc d'attaquer le lendemain l'armée française. Jourdan, dans l'irrésolution de recevoir cette attaque ou de continuer son mouvement de retraite, consulta ses généraux ; ceux-ci répondirent que l'intérêt de la patrie et l'honneur de l'armée commandaient de combattre. Le général en chef considérant que, lors même qu'il ne remporterait pas la victoire, sa retraite était assurée par Schaffausen et par les montagnes Noires, se détermina à courir les chances d'une bataille. Vaincu, il pouvait se retirer sans danger : vainqueur, il éloignait l'archiduc du lac de Constance, et ouvrait la campagne sous les plus heureux auspices.

Le 24 mars, dans la soirée, les dispositions suivantes furent arrêtées : le général Férino devait se porter sur Stokach, en passant par Steislingen ; le général Souham devait prendre la même direction par la route d'Engen ; Férino était désigné pour commander les deux divisions aussitôt qu'elles auraient opéré leur jonction. Le général Soult, commandant par interim la division Lefebvre, et le général d'Hautpoult, commandant la réserve de cavalerie, devaient se diriger sur

Emingen, et de là sur Lieptingen. Le général Gouvion Saint-Cyr, réunissant sous ses ordres les flanqueurs de gauche que commandait Vandamme, devait déboucher par Tuttlingen, Muhlen et Freidingen, afin de reprendre le village de Lieptingen, et s'avancer ensuite vers Stokach. 1799—an VII. Allemagne.

Le 25 mars, l'armée française se mit en mouvement; à la pointe du jour. Jourdan, accompagné de son chef d'état-major, le général Ernouf, du général d'artillerie Lamartillière, et de tous les officiers de l'état-major, marcha à la tête de l'avant-garde. Le général Soult, qui la commandait, rencontra les avant-postes ennemis à Emingen. Les troupes commandées par le général Meerfeld étaient placées en avant de Lieptingen, et leur front se trouvait couvert par le village d'Emingen, et par un bois, en partie marécageux, où se trouvaient embusqués trois mille hommes d'infanterie, soutenus par douze pièces de canon. Le général Soult fit attaquer Emingen par la vingt-cinquième demi-brigade d'infanterie légère, tandis que le chef de brigade Sahuc, à la tête de trois escadrons de son régiment, premier de chasseurs, se portait sur la droite pour charger un régiment de hulans qui défendait la gauche de l'infanterie autrichienne. Après une charge où Sahuc et un autre officier furent blessés et mis hors de combat, les chasseurs, conduits par le chef d'escadron Dubois de Crancé, dispersèrent les hulans, et le village d'Emingen fut emporté. Soult fit alors déboucher toute sa division, et s'avança pour attaquer le bois en avant de Lieptingen. Le général Mortier, à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade légère, se porta à la droite du bois pour tourner la gauche des troupes qui l'occupaient. Cette attaque fut faite avec tant de résolution et d'intrépidité, que les Autrichiens ne purent résister, et laissèrent les Français pénétrer dans Lieptingen. Dans le même moment, la brigade du général Leval, formée des cinquante-troisième et soixante-

1799-an VII. Allemagne. septième demi-brigades, débouchait sur quatre colonnes, et s'avançait à droite et à gauche de ce village. Le général Meerfeld, attaqué aussi vigoureusement, voulut se retirer en bon ordre; mais les Français, poursuivant leur avantage, mirent ses troupes dans une déroute complète : elles s'enfoncèrent confusément dans les bois qui sont entre Lieptingen et Stokach.

Le mouvement du général Saint-Cyr avait bien secondé cette attaque faite par la division d'avant-garde. La brigade du général Walther, ayant été réunie aux flanqueurs de gauche, sous le commandement du général Vandamme, celui-ci devait faire déboucher ses troupes par Muhlen et Fridingen, en même temps que le général Legrand, à la tête des huitième et cinquantième demi-brigades de ligne, huitième et dixième régimens de chasseurs, devait s'avancer sur Lieptingen par la grande route de Tuttlingen à Stokach. Le général Walther éprouva de grandes difficultés à la sortie de Muhlen. Son artillerie fut démontée en un moment, par l'artillerie beaucoup plus nombreuse que l'ennemi avait à la lisière du bois de Lieblingen; mais le général Vandamme, débouchant tout-à-coup par Fridingen, avec la première demi-brigade d'infanterie légère et quelques escadrons, tourna les troupes ennemies et rendit au général Walther la liberté de s'avancer.

Les dragons du deuxième régiment entamèrent une charge vigoureuse sur les cuirassiers autrichiens et les hulans, et les mirent en fuite. Vandamme alors, bien secondé par les généraux Jardon et Walther, se jeta sur le flanc de l'ennemi, qu'il mit en déroute; et ce fut ainsi que les troupes de Saint-Cyr contribuèrent à la défaite du général Meerfeld, qu'elles suivirent en tiraillant jusqu'à Schwandorf, sur le chemin de Tuttlingen à Moskirch. La brigade du général Legrand, qui débouchait alors, augmenta encore le désordre de cette re-

raite tumultueuse, ramassa un grand nombre de prisonniers, et s'empara de deux pièces de canon. 1799—an VII. Allemagne.

Ce premier succès avait déjà jeté l'épouvante dans l'armée autrichienne. Supposant que les première et deuxième divisions qui avaient ordre de marcher sur Stokach se trouveraient en mesure de soutenir le mouvement que venaient de faire les divisions d'avant-garde et de Saint-Cyr, Jourdan ordonna au général Soult de pénétrer dans les bois où les troupes de Meerfeld s'étaient jetées, et d'en chasser ces dernieres, tandis que le général Saint-Cyr allait se porter sur Moskirch, à l'effet de tourner l'armée de l'archiduc, et d'être à même de tomber sur elle au moment où elle effectuerait sa retraite sur Pfullendorf; mais fort malheureusement les deux divisions Souham et Férino n'avaient pas pu exécuter encore leur mouvement sur Stokach, et se trouvaient dans l'impuissance de seconder les généraux Soult et Saint-Cyr.

L'archiduc, qui pendant toute cette journée montra un sang-froid et un à-plomb dignes des plus grands éloges, avait jugé avec raison que de la conservation des bois où s'était retiré Meerfeld, dépendait tout le succès de la bataille. En conséquence, pendant que les troupes de ce général tiraillaient avec celles du général Legrand, le prince Charles s'était hâté d'envoyer des troupes fraîches dans les bois de Stokach, et il se rendit lui-même sur ce terrain pour diriger leur mouvement.

L'arrivée de ce renfort et la présence de l'archiduc rendirent le courage et l'espérance aux troupes dispersées du général Meerfeld : elles se rallièrent ; et, tandis que les bataillons se reformaient, le prince, voyant la division d'avant-garde s'avancer seule du côté de Stokach, résolut de marcher à sa rencontre.

Huit bataillons de grenadiers hongrois, faisant la tête d'une colonne formidable, eurent bientôt abordé la vingt-cinquième

1799-an VII. Allemagne.

demi-brigade légère, que le général Soult, dans l'ignorance où il était du dernier mouvement de l'archiduc, avait d'abord fait déboucher seule dans l'épaisseur du bois. Cette troupe, croyant n'avoir affaire qu'aux bataillons qu'elle venait de disperser, fondit avec confiance sur les grenadiers hongrois. Ceux-ci soutinrent le choc avec l'intrépidité qu'on devait attendre de pareils soldats, encouragés d'ailleurs par la certitude d'être fortement soutenus. Les Français virent tout-à-coup se déployer des forces bien plus nombreuses que celles qu'ils croyaient rencontrer, et cette circonstance inattendue causa d'abord parmi eux quelque hésitation. Le général Soult s'en étant aperçu, fit marcher deux bataillons pour soutenir la vingt-cinquième, qui, revenue de sa première surprise, revint à la charge avec une nouvelle ardeur. Le combat s'engagea plus vivement encore par une fusillade nourrie, meurtrière et très-prolongée. Les deux bataillons dont nous venons de parler appartenaient aux cinquante-trois et soixante-septième demi-brigades. Les autres bataillons de ces deux corps, voyant les premiers engagés, ainsi que la vingt-cinquième, témoignèrent au général Soult le désir de marcher à leur secours : mais déjà ce général avait reconnu le nombre et l'espèce d'ennemis qu'il avait devant lui; et, faisant avancer le reste de ses troupes, il vint se placer à la tête des combattans. Les trois demi-brigades, réunies, se reformèrent en colonnes d'attaque et enfoncèrent la première ligne ennemie; mais elles furent arrêtées par une seconde ligne non moins formidable, et obligées de reculer un peu en désordre : elles vinrent se rallier avec quelques compagnies qui avaient été laissées auprès de l'artillerie.

Le prince Charles voulut profiter de ce mouvement rétrograde pour étendre ses ailes et tâcher de déborder la ligne française; mais Soult envoya quelques compagnies qui para-

gèrent ce mouvement, et, ayant reformé ses colonnes, ce général ordonna une nouvelle attaque. Alors commença un des plus sanglans combats d'infanterie qui eussent encore eu lieu depuis le commencement de la guerre. L'archiduc mit lui-même pied à terre pour charger à la tête des grenadiers hongrois. Les princes d'Anhalt et de Furstemberg suivirent cet exemple, et conduisirent de même leurs troupes : ces deux généraux furent tués. Les Français firent, de leur côté, tout ce qu'on pouvait attendre de leur valeur et de leur énergie dans une pareille lutte. Le général Leval, à la tête de sa brigade (cinquante-troisième et soixante-septième demi-brigades), le général Mortier, conduisant la vingt-cinquième, Soult, à la tête de quelques compagnies d'élite, chargèrent à plusieurs reprises avec la plus grande intrépidité, mais inutilement. 1799-an VII. Allemagne.

Les bataillons ennemis, incessamment renforcés par les troupes fraîches que l'archiduc tirait de Stokach, ne cédèrent point le terrain ; et les Français se virent dans la nécessité de faire un nouveau mouvement rétrograde : ce ne fut, toutefois, que pour se rallier et pour prendre quelques instans de repos bien nécessaire après les efforts prodigieux qu'ils venaient de faire. Leur courage était si peu abattu, que, malgré la vue des renforts qui arrivaient toujours à leurs adversaires, le cri unanime, *en avant!* se fit entendre dans tous les rangs, au moment où ils furent reformés. La charge fut donc battue une troisième fois, et exécutée avec la même résolution que les précédentes.

L'archiduc, étonné d'une pareille opiniâtreté, craignit un moment de voir la victoire s'échapper de ses mains ; mais, rassuré par la supériorité numérique des braves qu'il dirigeait, il ploya son centre, et étendit ses ailes dans le dessein d'envelopper la division française qui mettait tant d'acharnement à lui disputer l'avantage. Le général Soult,

1799—an VII. Allemagne. qui, dans cette journée mémorable, commença à donner de grandes preuves du beau talent militaire qu'il a développé par la suite; Soult, disons-nous, pénétra l'intention du prince, et, pour éviter le danger d'être tourné et cerné, arrêta la marche de ses colonnes, les ramena hors du bois, dans le meilleur ordre, et se retira sur la réserve de cavalerie qui était restée dans la plaine, en avant du village de Lieptingen.

Tandis que la division d'avant-garde soutenait avec tant d'intrépidité et de gloire un combat aussi inégal, dans les bois de Stockach, le général en chef Jourdan, instruit de la position de Soult, avait envoyé, au général Gouvion Saint-Cyr, l'ordre de presser sa marche sur Moskirch, de porter un corps de troupes, par les bois, sur les derrières de l'ennemi, et d'envoyer, sur Neuhausen, une demi-brigade d'infanterie. Le général en chef espérait que Saint-Cyr arriverait assez tôt à Moskirch pour attaquer l'ennemi avant qu'il eût débouché du bois de Stokach, et pour donner, par conséquent, aux troupes du général Soult, le temps de se former dans les bois, à droite et à gauche de la plaine de Lieptingen. La cavalerie de l'avant-garde fut déployée dans cette plaine, et l'artillerie disposée de manière à battre tout ce qui sortirait du bois de Stockach. Deux régimens de cavalerie furent dirigés sur Emingen, afin d'observer les débouchés par lesquels l'ennemi aurait pu se porter sur les derrières des troupes françaises. Cependant le général Saint-Cyr n'ayant pu marcher assez promptement pour atteindre Moskirch aussitôt que l'avait espéré Jourdan, celui-ci se vit attaqué dans la position de Lieptingen, par les troupes de l'archiduc, que le feu de l'artillerie et des tirailleurs de l'infanterie n'avaient point empêché de déboucher du bois de Stokach. Elles vinrent s'établir, avec plusieurs pièces d'artillerie, en avant de ce bois, derrière lequel était un ravin. Fort heureusement la

demi-brigade détachée de la division Saint-Cyr arrivait, dans ce moment, à la gauche de la position. Dans cet état des choses, Jourdan crut devoir ordonner une nouvelle attaque générale. 1799-an VII. Allemagne.

La huitième demi-brigade eut ordre de pénétrer dans le ravin qui tournait le plateau sur lequel l'ennemi faisait marcher sa cavalerie. Le général Leval, qui se trouvait alors avec la soixante-septième, à la tête du bois, à gauche de la plaine, dut attaquer l'infanterie, qui commençait à déboucher, et la rejeter sur la huitième demi-brigade; les cinquante-troisième et vingt-cinquième, placées dans le bois, à droite, devaient, de leur côté, faire le même mouvement que la soixante-septième. Toutefois, cette attaque d'infanterie ne devait avoir lieu qu'après un mouvement de cavalerie, sur lequel Jourdan comptait principalement, et qu'allait exécuter la réserve du général d'Hautpoult, formée de la brigade des carabiniers et de deux régimens de cavalerie. Le vingt-septième de dragons, les quatrième et cinquième de hussards, attachés à l'avant-garde, et qui se trouvaient déjà dans la plaine, comme nous l'avons dit plus haut, devaient soutenir le mouvement de la cavalerie de réserve.

L'ennemi continuait toujours à déboucher des bois, et déjà les quatrième et cinquième régimens de hussards, conduits par le général Mortier, avaient tenté sans succès une charge sur les troupes qui se formaient devant la ligne française. Le colonel Danglara, commandant la brigade des carabiniers, avait demandé au général d'Hautpoult la permission de charger, et l'avait obtenue, peut-être un peu trop tard. Il partit en conséquence à la tête du premier régiment, tandis que le général d'Hautpoult le suivait avec le second régiment, qui se trouvait un peu en arrière de la ligne de bataille du premier.

A cinquante pas au plus de la ligne ennemie, un escadron

1799-an VII. Allemagne.

du dix-septième de dragons, qui s'y portait de son côté avec beaucoup d'ardeur, mais dans une direction oblique, masquant la droite du premier régiment, ce qui la retarda et l'obligea d'arriver à l'ennemi au pas. Un petit marais qui régnait sur le front des cuirassiers autrichiens, n'empêcha point la charge des Français, mais en rompit l'ensemble et en fit perdre toute l'efficacité. Les carabiniers abordèrent franchement les cuirassiers ennemis, et, après une mêlée de huit à dix minutes, voyant leurs efforts inutiles et leur flanc compromis par la marche d'une colonne considérable qui s'avançait, ils se retirèrent dans le moment même où le deuxième de carabiniers, conduit par d'Hautpoult, chargeait cette colonne d'infanterie, l'arrêtait et la sabrait dans un terrain bas et fangeux, où elle ne pouvait pas se déployer. Malgré cet effort, les troupes ennemies augmentant sans cesse, le deuxième régiment dut se retirer, comme le premier, après s'être rallié, et la brigade vint reprendre au pas la position qu'elle avait avant l'action. Le colonel Danglars, quoique blessé à la tête d'un coup de sabre, n'en continua pas moins de commander jusqu'à la fin de la journée [1].

La supériorité de l'ennemi lui permettait de gagner toujours du terrain, et il y eut du désordre dans quelques escadrons français. Le général en chef s'étant porté au-devant de plusieurs cavaliers qui fuyaient, fut entraîné par eux; il aurait peut-être été pris par les cavaliers ennemis, sans une charge d'infanterie qui fut faite à propos, et qui le tira du danger qu'il courait.

Sur ces entrefaites, la cinquième demi-brigade avait exé-

[1] Les détails de cette charge de la brigade des carabiniers ne sont pas les mêmes que ceux qui sont consignés dans le Précis des opérations de l'armée du Danube, publié en 1800; mais les renseignements positifs que nous avons obtenus nous ont mis à même de rectifier l'erreur où était tombé l'auteur de ce dernier ouvrage.

uté le mouvement qui lui avait été ordonné ; déjà elle tournait le plateau occupé par l'ennemi, lorsqu'un corps de quatre à cinq mille hommes, débouchant tout-à-coup sur cette troupe, vint la forcer à rétrograder. Le chef de bataillon Marion, qui commandait les Français, fut blessé assez dangereusement, et fait prisonnier. La huitième demi-brigade se retira sur Neuhausen, afin de se réunir à la division du général Soult.

Il n'y eut plus jusqu'à la nuit d'autres engagemens sur ce point, qu'une vive canonnade de part et d'autre. La division d'avant-garde et la réserve de cavalerie opérèrent leur retraite, vinrent s'établir sur les hauteurs de Tuttlingen, et occupèrent le village de Liepingen.

Nous nous sommes plus particulièrement attaché, dans cet exposé de la bataille de Stokach, à décrire de suite ce qui se passa sur le point central, sans entrer dans le détail simultané des mouvemens opérés par les autres divisions de l'armée française : le succès obtenu par les Autrichiens ayant entièrement dépendu des attaques soutenues par les troupes aux ordres du général Soult, nous n'avons point voulu détourner l'attention spéciale de nos lecteurs, en la portant sur des points moins importans, et interrompre ainsi intempestivement la narration principale. Toutefois nous devons parler maintenant des opérations des trois divisions Saint-Cyr, Souham et Férino.

On a vu plus haut que la division Saint-Cyr avait marché sur Meskirch. Ce général dirigea, d'après les derniers ordres de Jourdan, le général Vandamme avec la première demi-brigade légère, six escadrons et trois pièces de canon, sur les derrières de l'ennemi, au moment où celui-ci commençait à déboucher du bois de Stokach. Ce détachement obtint d'abord quelques succès ; mais l'archiduc fit avancer contre Vandamme des forces supérieures, qui l'obligèrent à la re-

1799-an VII. Allemagne.

traite. Ce fut alors que Jourdan, s'apercevant que les troupes autrichiennes s'étendaient du côté de Neuhausen, craignit avec raison que Saint-Cyr ne fût tourné vers Mœskirch, et lui envoya l'ordre précis d'opérer sa retraite sur la rive gauche du Danube, en venant passer ce fleuve à Sigmaringen. Saint-Cyr exécuta ce mouvement, dans la nuit du 25 au 26, avec beaucoup d'ordre et sans éprouver aucune perte.

La division Souham s'était mise en marche, ainsi que les autres, à la pointe du jour, et s'était d'abord dirigée sur Aach, afin de s'emparer de ce village, et de s'avancer ensuite vers Stokach. La brigade du général Decaen, composée des deuxième et septième demi-brigades de ligne, et du premier régiment de dragons, attaqua l'ennemi, et, après un combat très-vif, réussit à s'emparer du village et des hauteurs qui le dominent. Mais une colonne nombreuse, ayant tourné cette position, attaqua à son tour le général Decaen, et le contraignit à se retirer jusqu'au débouché du bois qui est en arrière d'Aach. Le général Souham, instruit des progrès faits dans la matinée par la division d'avant-garde et celle du général Saint-Cyr, ne voulut point rester en arrière, et fit renouveler l'attaque du village d'Aach, qu'il ne pouvait pas laisser derrière lui : il ne fallut pas moins que toutes les forces de la division pour faire réussir cette tentative. Après un combat très-opiniâtre et très meurtrier, dans lequel le général Decaen fut blessé à la jambe d'un coup de feu, Aach fut emporté, et les Autrichiens s'enfuirent en désordre jusque par-delà Eigeltingen, où le général Souham fit prendre position à ses troupes. Il est probable que ce succès ne fut obtenu qu'au moment où la division d'avant-garde, et la réserve de cavalerie opéraient leur mouvement rétrograde sur les hauteurs de Tutlingen : autrement il serait difficile d'expliquer pourquoi le général Souham s'arrêta ainsi à Eigeltingen, au lieu de continuer son mouvement sur Stokach.

Le chef de bataillon Coste, de la quatre-vingt-troisième demi-brigade, et l'aide-de-camp du général Decaen, Coëhorn [1], s'étaient particulièrement distingués dans l'attaque du village d'Aach. 1799-an VII. Allemagne

La première division, commandée par le général Férino, et formant l'aile droite de l'armée, s'était mise en marche dès quatre heures du matin. La brigade de droite, conduite par le général Tharreau, avait commencé l'attaque en poussant les avant-postes ennemis sur Steislingen, et s'était emparée de ce dernier village, qu'elle tourna sur ses deux flancs. La brigade du général Jacopin obtint un pareil avantage dans les marais qui sont à gauche de Steislingen. L'ennemi, poussé la baïonnette aux reins, voulut se rallier dans un village situé au-delà des marais; mais, poursuivi avec une nouvelle vigueur, il continua sa retraite sur Orsingen, en suivant la chaussée de Stokach. Toutefois les troupes autrichiennes se rallièrent dans ce dernier village, où elles se trouvaient en communication avec celles qui tenaient tête au général Souham, dans le moment où celui-ci attaquait Eigeltingen. La division Férino se forma sur un plateau en avant d'Orsingen, et une canonnade assez forte s'engagea aussitôt de part et d'autre. Férino fit marcher une colonne sur des bois qui sont entre la chaussée d'Orsingen et la route qui conduit d'Aach à Stokach, à l'effet de tourner Orsingen. Le combat devint très-vif et très-meurtrier, les troupes ennemies qui étaient dans le bois opposèrent la plus forte résistance : deux fois Férino fit avancer des troupes fraîches pour soutenir celles qui étaient engagées, et pour déposter les Autrichiens ; enfin, après une troisième charge, qui fut exécutée avec une impétuosité remarquable, l'ennemi fut culbuté, poursuivi jusqu'au-delà de Neuzingen, et les Français s'établirent sur les

[1] Depuis mort général de brigade.

1799-an VII. Allemagne.

hauteurs qui dominent ce village. Les Autrichiens, ralliés et renforcés, prirent position en formant une espèce de demi-cercle ou de fer à cheval à la droite de Stokach, derrière un petit ruisseau qui se jette dans la rivière de ce nom, et établirent sur leur front une batterie de vingt pièces de canon, qui ne permit pas aux troupes de Férino de déboucher du village de Neuzingen. C'est ici surtout qu'on peut avoir lieu de regretter que la division du centre (celle de Souham), parvenue à Eigeltingen, n'ait point continué de s'avancer, et que son général n'ait point cherché à s'approcher de Neuzingen, pour se lier avec le général Férino au moment où celui-ci s'emparait de ce village. Menacé alors sur Stokach par deux divisions, l'archiduc n'aurait pas pu disposer de toutes les forces qui venaient de contraindre les généraux Soult et Saint-Cyr à la retraite. Mais peut-être était-il trop tard. Dans tous les cas, on a lieu de s'étonner que le général en chef Jourdan ait préféré de suivre le mouvement de l'avant-garde, plutôt que de marcher avec la division Souham, dont le mouvement n'était pas moins essentiel, et d'où il aurait pu diriger d'une manière plus décisive les deux divisions du centre et de la droite : car on peut remarquer, d'après ce que nous venons d'exposer, qu'il était plus facile et plus prompt d'attaquer et de tourner l'ennemi par sa gauche que de percer par son centre.

Quoi qu'il en soit, les Autrichiens, qui s'aperçurent de ce défaut d'ensemble dans les mouvemens du centre et de la droite, ne manquèrent pas d'en profiter en s'avançant à leur tour contre le général Férino. Tandis qu'un corps de troupes marchait droit sur les hauteurs de Neuzingen, une autre colonne se portait sur Wahlwies, afin de tourner la droite de la division française. Férino, voyant ce mouvement, détacha aussitôt la brigade Jacopin, en donnant à ce général l'ordre d'attaquer l'ennemi à la baïonnette, dans le village

même de Wahlwies. Les Autrichiens furent d'abord repoussés de ce village; mais ayant reçu de nombreux renforts, ils le reprirent et s'y retranchèrent. Instruit du mouvement rétrograde des autres divisions de l'armée, Férino exécuta lui-même sa retraite. 1799-an VII. Allemagne.

Telle fut l'issue de la bataille de Stokach, où l'armée française, qui ne comptait pas quarante mille hommes, lutta long-temps avec avantage contre une armée de soixante-dix mille combattans. La perte en morts fut immense de part et d'autre; ce qui ne paraît pas étonnant d'après l'acharnement avec lequel on s'était battu. Le nombre total des morts, dans les deux armées, fut évalué à près de neuf mille hommes, dont cinq mille et quelques du côté des Français.

Ceux-ci, quoique vaincus, rentrèrent dans les positions qu'ils occupaient le matin, et bivouaquèrent à Tuttlingen et à Eugen. Mais Jourdan, convaincu qu'il ne pouvait pas reprendre l'offensive, se décida, le lendemain 26 mars, à faire un mouvement de retraite par sa droite sur Schaffausen (Schaffouse), par Eugen, Steislingen et Singen, et par sa gauche, en défilant sur le pont de Tuttlingen. Il continua à marcher le lendemain, et porta l'armée jusqu'au débouché des montagnes Noires.

Nous parlerons plus tard des opérations militaires en Suisse et sur le Rhin.

CHAPITRE VI.

SUITE DE L'ANNÉE 1799.

Expédition de Syrie; prise du fort d'El-Arich, de Gaza, de Jaffa, etc. Combat de Caïffa. Investissement d'Acre, etc., etc., etc. — Suite des opérations militaires dans le royaume de Naples; insurrection dans les provinces de la Pouille et de la Calabre; invasion de la Pouille, etc. — Ouverture de la campagne en Italie; batailles de Verone, de Magnano. Occupation de la Toscane par les Français, etc. — Suite des opérations de l'armée d'Helvétie. Masséna nommé au commandement en chef des deux armées d'Helvétie et du Danube, après la démission du général Jourdan, etc.

1799-an VII. 13 mars. (11 germinal) Égypte.

Expédition de Syrie; prise du fort d'El-Arich, de Gaza, de Jaffa, etc.; combat de Caïffa; investissement d'Acre, etc.[1]. — La grande influence exercée sur la Sublime-Porte par les cabinets anglais et russe; la négligence que le directoire français avait apportée dans ses relations diplomatiques avec le grand-seigneur depuis le commencement de l'expédition d'Egypte; l'orgueil des Turcs humilié par la conquête d'un pays précédemment soumis à leurs lois; les préjugés et le fanatisme : tout devait s'opposer au succès des tentatives faites par le général Bonaparte pour conserver la paix avec l'empire ottoman. On a vu, dans le volume précédent, que la Porte préparait, dès la fin de l'année 1798, un armement considérable contre les Français maîtres de l'Egypte : nous parlerons plus tard, au paragraphe des événemens maritimes,

[1] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Life of Nelson, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Egypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires et manuscrits de B*****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

de l'expédition contre les îles ex-vénitiennes, cédées à la France par le traité de Campo-Formio. Une flotte turco-russe s'était emparée de toutes ces îles dans les premiers mois de 1799. Tous les agens consulaires, les négocians, et autres individus de la nation française établis dans les différentes Echelles et dans les villes de la domination turque, avaient été incarcérés, déportés dans des châteaux ou des forteresses sur les frontières de l'empire, et persécutés de la manière la plus tyrannique. La légation française à Constantinople, d'après un usage de l'Orient que la politique européenne n'avait pas pu parvenir encore à faire abolir, se trouvait elle-même renfermée au château des Sept-Tours (la Bastille de Constantinople.) Enfin, le bagne de la capitale des états ottomans était encombré de tous les prisonniers que les chances de la guerre déjà commencée, le hasard ou la perfidie, avaient livrés ou fait tomber entre les mains des Turcs.

1799-an VII. Egypte.

Quel spectacle agréable offert aux regards des puissances coalisées contre la France républicaine! Les soldats qui les avaient loyalement et généreusement vaincues, étaient réduits à la déplorable condition des malfaiteurs, et condamnés, contre les droits de la guerre et ceux de l'humanité, aux travaux les plus durs et les plus humilians!

Alors même que les firmans du grand-seigneur et les ordres du divan de Constantinople n'eussent pas provoqué les mesures hostiles d'Achmed-Djezzar, l'intérêt de ce pacha, son orgueil, et sa méfiance naturelle, l'eussent engagé à regarder comme son ennemie personnelle une nation qui s'était emparée de l'Egypte sans une déclaration préalable; il devait supposer, avec raison, qu'après avoir affermi la domination française dans ce pays, Bonaparte tournerait ses armes vers la Syrie, et viendrait le priver d'un pouvoir qu'il ne devait lui-même qu'à la trahison, au brigandage et aux assassinats.

1799-an VII. Egypte. Djezzar avait donc répondu avec empressement aux sollicitations d'Ibrahim-Bey, aux intentions de la Sublime-Porte, et aux intrigues des agens anglais. Toutes les ressources de son pachalick avaient été employées pour organiser des moyens de résistance dans le cas d'une invasion des Français en Syrie. La protection accordée aux mameloucks réfugiés, et la conduite tenue envers ses propres envoyés, avaient d'ailleurs suffisamment démontré à Bonaparte que la force des armes pouvait seule le débarrasser d'un voisin aussi dangereux.

Nous avons dit que Bonaparte méditait déjà depuis quelque temps le plan d'une expédition sur la Syrie, lorsque, pendant son voyage à Suez, il avait appris que le pacha d'Acre, ayant mis ses troupes en mouvement, leur avait fait occuper le fort d'El-Arich, situé en Egypte vers les frontières de la Syrie. L'éloignement où ce fort se trouvait des dernières terres habitables de la province de Charieh, le petit nombre des troupes de la division Reynier, qui occupait cette province, n'avaient pas permis à Bonaparte de s'emparer lui-même d'un point aussi important, et il s'était contenté, ainsi qu'on l'a vu, de faire fortifier le village de Katieh, sur la lisière du vaste désert qui sépare ce même village du fort d'El-Arich. Toutefois, la présence de son ennemi sur le sol égyptien détermina le général français à presser les préparatifs de l'expédition de Syrie. Des ordres furent promptement donnés pour rassembler toutes les troupes destinées à ce but. La division Reynier, qui se trouvait la plus rapprochée, dut se mettre la première en mouvement pour former l'avant-garde du corps d'armée. Bonaparte, en partant de Suez, poussa jusqu'à Salahieh, où se trouvait déjà la plus grande partie de cette division; et, de retour au Kaire, il s'empressa de réunir les troupes qui devaient, dans ses espérances, le venger de Djezzar, anéantir le reste des mameloucks, et faire la conquête de la Syrie.

Quatre petites divisions d'infanterie, et un détachement de neuf cents chevaux, sous les ordres des généraux Reynier, Kléber, Bon, Lannes et Murat, formèrent cette armée d'expédition. 1799-an 7. Egypte.

Les neuvième et quatre-vingt-cinquième demi-brigades de ligne composaient la division du général Reynier, ayant sous lui le général de brigade Lagrange.

Le général Kléber, dont les généraux de brigade étaient Verdier et Junot, avait sous son commandement les deux premiers bataillons des deuxième légère, vingt-cinquième et soixante-quinzième de ligne.

La division du général Lannes comprenait les deux premiers bataillons de la vingt-deuxième légère, des treizième et soixante-neuvième de ligne. Ses généraux de brigade étaient Vaux, Robin et Rambaud.

Le général Bon avait sous ses ordres une partie des quatrième demi-brigade légère, dix-huitième et trente-deuxième de ligne, et les généraux de brigade Vial et Rampon.

Enfin, le général Murat commandait les détachemens des divers régimens de cavalerie de l'armée d'Egypte, au nombre de neuf cents chevaux.

Les généraux Dommartin et Caffarelli prirent eux-mêmes la direction de l'artillerie et du génie du corps d'armée de Syrie.

Le parc d'artillerie était formé de quatre pièces de 12, trois de 8, cinq obusiers et trois petits mortiers de cinq pouces. Chaque division d'infanterie avait en outre deux pièces de 8, deux obusiers de 6 pouces, et deux pièces de 3; le corps des guides à cheval et à pied du général en chef, quatre pièces de 8 et deux obusiers de six pouces; la cavalerie du général Murat, quatre pièces de 4.

Toutes ces forces réunies formaient un total d'à peu près treize mille hommes, répartis ainsi qu'il suit :

1799=an VII. Égypte.

l'on dut recourir à d'autres voies pour les faire arriver à leur destination. Bonaparte pensa à les faire embarquer sur quelques unes des frégates qu'il avait encore à Alexandrie. Ce projet d'affronter ainsi la croisière anglaise, était d'une exécution bien hasardeuse; mais le général ne trouva point de moyen préférable. En conséquence, le contre-amiral Perrée reçut l'ordre d'embarquer à Alexandrie l'artillerie de siége sur les frégates *la Junon*, *la Courageuse* et *l'Alceste*, d'appareiller avec ces bâtimens, complétement armés depuis quelque temps, de venir croiser sur les côtes de Syrie, et particulièrement devant Jaffa, et de se mettre en communication avec l'armée de terre, dont l'arrivée était calculée et indiquée.

L'adjudant-général Almeyras, commandant à Damiette, eut ordre, de son côté, de presser les travaux des fortifications de cette place et des points de la côte qui en dépendent, de faire embarquer des vivres et des munitions nécessaires aux troupes de l'expédition, et de profiter de la communication par le lac de Menzaleh, pour faire conduire ces approvisionnemens au port de Tinch, situé à l'extrémité orientale du lac, et d'où ils pouvaient ensuite être facilement transportés dans les magasins qui se construisaient à Katieh. C'était également par le lac Menzaleh que les troupes de la division Kléber, après s'être embarquées à Damiette, devaient se rendre à Katieh par Tinch. Leur arrivée à cette destination était fixée au 4 février.

Le général Reynier, dont la division faisait, comme nous l'avons dit, l'avant-garde de l'armée expéditionnaire, partit de Belbeis avec son état-major, le 31 janvier, pour se rendre à Salahieh. Le 6 février, toutes ses troupes, réunies à Katieh, se mirent en mouvement pour traverser le désert qui conduit à El-Arich, occupé par deux mille hommes environ des troupes du pacha Djezzar et d'Ibrahim Bey.

La division française bivouaqua le soir de cette même jour-

rivé au puits de Bir-el-Abd, où elle fut obligée de faire sa provision d'eau pour le lendemain, attendu qu'elle ne devait point en trouver jusqu'au puits de Messoudiéh, qu'elle n'atteignit que le 8, à midi. Quelques partis d'Arabes, ou de mamelouckes de la garnison d'El-Arich, qui s'étaient présentés en avant de ce puits, furent vivement repoussés par les tirailleurs français.

Ces deux premières journées de marche à travers le désert, avaient déjà fatigué beaucoup les troupes de Reynier. Les mêmes tourmens que la chaleur et la soif avaient fait éprouver aux Français dans la marche d'Alexandrie à Rahmanieh, s'étaient renouvelés pendant le trajet de Katieh au puits de Messoudiéh. Les soldats étaient haletans et avaient besoin d'un repos prolongé : aussi le général Reynier ne quitta-t-il le puits qu'à la chute du jour. La troupe, côtoyant la côte de la Méditerranée, dont Messoudiéh est très rapproché, put avancer alors avec plus de rapidité. Elle atteignit à minuit un bois de palmiers qui se trouve près de l'embouchure du torrent d'El-Arich, à quelque distance de ce fort, et elle y prit position.

Le 9 février, dès la pointe du jour, le général Lagrange, à la tête de deux bataillons de la quatre-vingt-cinquième, d'un autre de la soixante-quinzième, d'un détachement de sapeurs et deux pièces de canon, se porta avec rapidité par la gauche d'El-Arich sur les hauteurs sablonneuses qui dominent le fort, tandis que Reynier s'avançait directement sur ce même fort, avec le neuvième et le deuxième bataillon de la soixante-quinzième demi-brigade.

Les troupes de Djezzar occupaient une position avantageuse. Les maisons d'El-Arich, construites beaucoup plus solidement que la plupart de celles des autres villages égyptiens, étaient disposées en avant des faces nord et est du fort ou château. Le rempart qui dominait toutes ces maisons faci

1799. Expédition d'Egypte.

1799-an VII. Egypte.

litait la défense du village, dont toutes les issues étaient fermées par des murs épais, et les habitations crénelées. Les troupes syriennes étaient distribuées sur les murailles. On y voyait flotter leurs drapeaux, qui pouvaient faire juger de leur nombre, et de la vigoureuse résistance qu'allaient éprouver les assaillans.

Il fallait s'emparer du village d'El-Arich, avant de s'occuper du siége du château. Espérant qu'une attaque forte et instantanée jetterait la confusion parmi les soldats ennemis, le général Reynier, après avoir d'abord engagé le combat par une canonnade, fit avancer ses troupes, au pas de charge, contre le village. Tandis que le général Lagrange tournait le fort, le capitaine Lamy, aide-de-camp du général Reynier, conduisait les deux bataillons de la neuvième demi-brigade, et le deuxième de la soixante quinzième, à l'attaque de front.

La résistance de l'ennemi fut vive et prolongée. Enfin quelques brèches ayant été pratiquées, les murs sont escaladés. Chargés à la baïonnette, les soldats qui les défendaient, se laissent percer ou assommer plutôt que de se rendre. Les vainqueurs se précipitent dans le village et s'en croient déjà maîtres, mais de nouveaux obstacles les arrêtent. Les rues d'El-Arich sont étroites, et l'on y rencontre beaucoup d'impasses. Les soldats de Djezzar, retirés dans les maisons crénelées, font pleuvoir sur les assaillans, indépendamment d'une grêle de balles, des pierres ou des matières enflammées. Le courage des Français n'est point abattu par ce nouveau genre de difficultés : les portes des maisons sont enfoncées, les murs renversés, les Syriens massacrés.

On peut se faire une idée du carnage qui eut lieu dans cette circonstance. Les soldats ennemis refusaient de se rendre, et tout moyen de retraite leur était ôté, parce que, dès le commencement du combat, le commandant du fort avait pris la précaution d'en faire fermer les portes ; aussi ces malheureux

me temps les divisions des généraux Bon et Lannes, et le 1799-an VII.
c d'artillerie de l'expédition. Egypte.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire dès le 16, Reynier, de cert avec Kléber, avait de nouveau fait battre en brèche s murailles du fort, commencer quelques boyaux d'approche, et sommer le commandant, Ibrahim-Aga; mais la découverte d'une mine poussée jusque sous l'une des tours ana une nouvelle confiance aux assiégés : Ibrahim ne fit cune réponse à la sommation. Reynier fit alors serrer la ace de plus près, et attendit les ordres de Bonaparte pour ntinuer d'agir.

Le 18 février, l'armée d'expédition, entièrement réunie, rit position en avant d'El-Arich, et campa sur des monticules de sable entre le village et la mer. Une partie de l'artillerie de position fut mise en batterie pour foudroyer le château, et, lorsque la brèche fut commencée, Bonaparte fit sommer de nouveau Ibrahim-Aga de se rendre. La garnison était composée d'Arnautes[1] ou Albanais, et de Maugrabins. Ces soldats, plus farouches encore que les janissaires et les mamelouckes, ne connaissent aucun des usages et des principes des nations civilisées, pendant la guerre; ils se regardaient comme indépendans et n'obéissaient qu'autant qu'il leur plaisait aux ordres d'Ibrahim-Aga. Celui-ci se crut donc obligé de les consulter presque tous individuellement, selon la coutume consacrée parmi cette milice indisciplinée, avant de répondre à la sommation du général en chef français. Il s'établit alors entre Bonaparte et Ibrahim-Aga une correspondance bizarre et curieuse, qui suffirait seule pour donner une

[1] On appelle Arnautes les habitans de l'Albanie (l'ancienne Épire), et d'une partie de la Macédoine dans la Turquie d'Europe. Ce sont les descendans des anciens soldats du fameux Scanderberg. On les considère comme la meilleure troupe de l'empire turc. Djezzar-Pacha, qui connaissait leur valeur, en avait pris un corps à sa solde.

1799-an VII. Égypte.

Après la prise d'El-Arich, l'armée française resta encore campée autour de cette place pendant quatre jours, autant pour donner aux troupes le temps de se remettre de leurs fatigues, que pour attendre les détachemens qui pouvaient se trouver encore en arrière. Bonaparte ordonna qu'on rétablît et qu'on augmentât encore les fortifications d'El-Arich. Quelle que fût sa confiance dans la fortune et dans la valeur de son armée, il n'oublia point qu'un revers était possible, et, dans ce dernier cas, El-Arich, par sa position sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, par son voisinage de la mer, devenait un point extrêmement important : il fallait donc s'en assurer la possession ; et l'on verra qu'en effet la prévoyance du général en chef ne fut pas inutile.

Le 22 février, Kléber, remplaçant le général Reynier dans le commandement de l'avant-garde, se mit en marche avec sa division et une partie de la cavalerie du général Murat. Il devait arriver le soir à Kan-Younes, premier village de la Palestine sur le chemin qui conduit à Jaffa et à Saint-Jean-d'Acre ; mais, égarée par un guide ignorant ou perfide, l'avant-garde erra pendant quarante-huit heures dans le désert, et fut exposée à toutes les misères de la chaleur et de la soif. Dans ces contrées désertes, si l'on s'écarte de la route ordinaire des caravanes, on ne rencontre plus de puits, et il devient impossible de se procurer l'eau, dont une soif brûlante fait un besoin insurmontable. Furieux de ce contre-temps, et n'attribuant l'erreur du guide qu'au dessein manifeste de trahir, Kléber fit fusiller le malheureux qui l'avait ainsi fourvoyé.

Cependant Bonaparte, demeuré à El-Arich quelque temps après le départ des trois divisions Kléber, Bon et Lannes, était dans la persuasion qu'elles étaient rendues à Kan-Younes. En partant le 23 avec son quartier-général, il se dirigea en droiture sur le village que nous venons de nommer ; mais les

CARTE
de la
SYRIE
Echelle.
DESERT D'ARABIE
Antioche
Alep
Shaizar
Sermin
Apamée
Latakie
Tortose
Akkar
Kanobin
Mt Liban
Heliopolis
Beirout
Sidon
Tyr
DAMAS
Palmyre
Kariatein
Asrié
Kimeye
Route de Bagdad
Route de Basora par le grand Désert
Route de Djabar
Route de la Caravane de Damas à la Mekke
Jerusalem
Hebron
Hedjaz
Lac Asphaltite
Euphrate Fl.
Orontes Fl.
Tadmor ou Palmyre
Raqa
Bagdad
Basora
Kaibé

divisions qui suivaient le mouvement de l'avant-garde s'étaient égarées, ainsi que cette dernière, dans les sables du désert. Bonaparte, au lieu de son armée, ne vit à Kan-Younes que les débris du corps des mamelouckes qui s'y étaient retirés après le combat d'El-Arich. Surpris de cet événement, et conjecturant avec raison que l'armée s'était égarée dans le désert, Bonaparte hésita un moment sur le parti qu'il devait prendre en cette occurrence critique. Il n'avait avec lui que ses guides à cheval, et un faible détachement du corps des dromadaires; il devait craindre que les mamelouckes, s'apercevant de la faiblesse de son escorte, ne tombassent sur lui et lui fissent courir le risque d'être fait prisonnier. Quelques officiers étaient d'avis de retourner sur El-Arich; mais Bonaparte, ne désespérant point de sa fortune, repoussa ce timide conseil : il sentait que le parti de la fuite présentait aussi l'inconvénient d'attirer sur lui les mamelouckes. L'audace seule pouvait le tirer de ce mauvais pas : il s'arrêta donc à ce moyen plus honorable; et se mettant à la tête de ses guides, il s'avança rapidement sur le village de Kan-Younes. La fortune seconda cette résolution téméraire : les mamelouckes, prenant le faible détachement du général en chef pour l'avant garde de l'armée, qu'ils supposaient suivre en totalité ce mouvement offensif, abandonnèrent le village sans combattre, et s'enfuirent à toute bride vers le camp d'Abdallah Pacha, qui se faisait apercevoir à une lieue de là, sur la route de Gaza.

1799-an VII. Égypte.

Il était impossible d'occuper Kan-Younes à la vue, pour ainsi dire de l'ennemi, et sans avoir des nouvelles de la position de l'armée française; aussi Bonaparte prit-il le parti de se replier presque aussitôt sur le *Santon*, espèce de tombeau ou chapelle funéraire construite dans le désert, à trois lieues environ de Kan-Younes. Une avant garde de cavalerie venait fort heureusement d'arriver à ce même endroit, et le général en chef apprit alors ce qui avait égaré l'armée. Kléber, après

1799—an VII. Egypte.

avoir fait fusiller son guide, avait forcé quelques Arabes rencontrés par ses coureurs de lui indiquer la direction à prendre pour parvenir à Kan-Younes. Ce général ne tarda pas à arriver au Santon, et fut suivi des autres divisions. Toutes les troupes étaient excédées de fatigue, de chaleur et de soif : en un moment les puits du Santon furent mis à sec; il fallut creuser assez profondément dans le sable pour trouver quelques gouttes d'une eau saumâtre, malsaine, et qui ne pouvait procurer qu'un bien faible soulagement aux besoins et aux souffrances de l'armée. Toutefois, nulle plainte, nul murmure ne se firent entendre : les soldats français, accoutumés à ce fâcheux ordre de choses, ne pouvaient pas se décourager aussi promptement, et ils apportaient autant d'intrépidité dans leur lutte avec la nature qu'en combattant les ennemis.

La division Reynier était restée en arrière-garde à El-Arich, pour y attendre que les prisonniers de guerre eussent entièrement évacué cette place, que les fortifications fussent réparées, et que le parc d'artillerie fût entièrement en état. Bonaparte écrivit à Reynier de lui envoyer les provisions et rafraîchissemens dont l'armée avait un besoin pressant.

L'armée se remit en mouvement le 24 février, et vint à Kan-Younes, que les mameloucks, si audacieusement chassés la veille, n'avaient point réoccupé. Le camp du pacha Abdallah[1] était toujours dans la même position, et Kléber reçut l'ordre de l'attaquer. Mais le pacha ne crut pas devoir accepter le combat; il leva ses tentes, et se replia en toute hâte sur Gaza. Les Français trouvèrent, dans le camp abandonné, des approvisionnemens dont ils profitèrent avec empressement.

Soixante lieues d'un désert aride et brûlant venaient d'être

[1] Abdallah était pacha de Damas; il avait reçu du grand-visir l'ordre de marcher avec un corps de troupes pour s'opposer à l'invasion de la Syrie par les Français. Ce corps d'Abdallah formait le noyau de l'armée que la Porte préparait contre Bonaparte : Ibrahim-Bey et ses mameloucks s'y étaient réunis.

traversées par l'armée française, et ce ne fut pas sans les démonstrations du contentement le plus vif, que les soldats mirent le pied sur les terres fertiles qui avoisinent Gaza, et qu'ils aperçurent les sommets des montagnes boisées de la Syrie. Une pluie abondante qui vint rafraîchir l'air dans la matinée, contribua encore à augmenter le charme qu'éprouvait l'armée au sortir du désert qu'elle venait de parcourir. Les soldats, se dépouillant de leurs vêtemens, reçurent avec délices cette ondée bienfaisante, que le ciel semblait leur envoyer pour les rafraîchir et les purifier.

1799—an VII. Egypte.

Le 25, l'armée, bien reposée, quitta son bivouac de Kan-Younes, et continua gaiement sa marche. Les hymnes républicaines, ces chants *tyrtéens* par lesquels la victoire était fixée depuis si long-temps sous les enseignes françaises, retentissaient alors dans les mêmes vallons où les croisés européens faisaient jadis entendre les cantiques de la foi chrétienne. Ce souvenir enflammait encore davantage l'ardeur des guerriers français; l'amour de la liberté, la gloire de la patrie, provoquaient dans leurs cœurs le même élan qu'avaient fait naître chez nos aïeux l'espoir de conquérir le Saint Sépulcre, et l'ardent désir de faire triompher la religion du Christ. C'est dans cette disposition d'esprit que l'armée aperçut, vers deux heures du soir, un corps ennemi placé sur les hauteurs en avant de Gaza.

Bonaparte, suivant sa tactique ordinaire contre les Orientaux, fit former en carré chacune des divisions. Celle du général Kléber, placée à la gauche, eut ordre de marcher vers Gaza, sur la droite de l'ennemi, formée par les mamelouckes. La division Bon, placée au centre, marcha sur le front de la ligne d'Abdallah. La division du général Lannes, formant la droite, dut se diriger sur les hauteurs et essayer de tourner les positions qu'occupaient les troupes du pacha. Enfin, le général Murat, marchant avec sa cavalerie en avant de l'infante-

1799-an VII. Egypte. rie française, avec six pièces de canon, reçut l'ordre de commencer l'attaque en chargeant vigoureusement la cavalerie des mamelouckS.

La plus grande indécision paraissait régner dans les mouvemens de l'ennemi. Sa cavalerie avançait et reculait successivement, sans oser entamer franchement le combat qui lui était offert; enfin elle s'ébranla, et parut vouloir charger; mais, au moment où Murat s'avançait pour la recevoir, elle tourna bride tout-à-coup et s'enfuit au grand galop, comme pour prendre une autre position : le général Murat, dans l'espérance de l'atteindre et d'engager sérieusement l'action, la suivit, et ne tarda pas à la joindre. Mais les derniers cavaliers ennemis échangèrent seulement quelques coups de sabre, avec le peloton d'avant-garde français; le gros de cette cavalerie continua son mouvement de retraite jusqu'à la nuit, et disparut. Le général Kléber avait réussi à couper quelques tirailleurs, et en avait tué une vingtaine. Cette division avait suivi au pas de course le mouvement de la cavalerie.

Abdallah, en se retirant ainsi précipitamment, avait abandonné la ville de Gaza, et n'avait pas même laissé de garnison dans le fort; l'armée française l'avait traversée, en poursuivant les mamelouckS, et ne s'était arrêtée qu'à une lieue au-delà. Elle prit position sur les hauteurs qui dominent Gaza, et le quartier-général fut établi près de cette ville, où l'on trouva cent mille rations de biscuit, du riz et de l'orge en abondance. Ces provisions ne pouvaient se rencontrer plus à propos pour ravitailler l'armée. Le fort de Gaza est une enceinte circulaire flanquée de tours, d'environ quarante toises de diamètre. Il renfermait seize mille livres de poudre, une grande quantité de cartouches, d'autres munitions de guerre, et plusieurs pièces de canon mal montées.

La cavalerie d'Abdallah avait à peine quitté la ville, que les habitans s'étaient empressés d'envoyer une députation au

« Dieu est clément et miséricordieux. 1799-an VII. Egypte.

« Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître que le pacha Djezzar a commencé les hostilités en Egypte, en s'emparant du fort d'El-Arich; que Dieu, qui seconde la justice, a donné la victoire à l'armée française, qui a repris le fort d'El-Arich; que c'est par suite de la même opération qu'il est entré dans la Palestine, d'où il veut chasser les troupes de Djezzar-Pacha, qui n'aurait jamais dû y entrer; que la place de Jaffa est cernée de tous côtés; que les batteries de plein fouet à bombes et à brèche vont, dans deux heures, en renverser la muraille et en ruiner les défenses; que son cœur est touché des maux qu'éprouverait la ville entière en se laissant prendre d'assaut; qu'il offre sauvegarde à sa garnison, protection aux habitans de la ville; qu'il retarde, en conséquence, le commandement du feu jusqu'à sept heures du matin. »

Abou-Saab, pour toute réponse, fit couper la tête au turc porteur de cette sommation, et fit jeter son corps à la mer.

A sept heures du matin, l'ennemi n'ayant point répondu à la sommation du général Berthier, les pièces de 12, les seules qu'on eût pour battre en brèche, commencèrent à foudroyer la tour carrée, dont les murs élevés paraissaient peu solides et très-susceptibles d'être entamés. En effet, à quatre heures du soir, le général Bonaparte, qui s'était transporté dans la tranchée, jugea la brèche praticable et ordonna l'assaut. Les carabiniers de la vingt-deuxième demi-brigade légère s'élancent aussitôt pour exécuter cet ordre, qu'ils attendaient avec une noble impatience. Le général Rambeaud, l'adjudant-général Netherwood, et l'officier du génie Vernois les accompagnent; les ouvriers d'artillerie et du génie les soutiennent, et les chasseurs de la vingt-deuxième suivent.

1799-an VII. Egypte. Tous ces braves gravissent à l'envi la brèche, sous le feu de quelques batteries de flanc qu'on n'avait pas pu encore éteindre. Un combat terrible s'engage sur les murs écroulés; le chef de brigade de la vingt-deuxième, Lejeune, officier de la plus haute espérance, marchant à la tête de sa troupe, est renversé d'un coup de feu, en excitant par son exemple les intrépides carabiniers. L'ennemi faisait des efforts inouïs pour se maintenir, et peut-être même allait-il réussir à repousser ses valeureux assaillans, lorsqu'un événement imprévu decida le succès de l'attaque.

Quelques soldats de la division Bon, en rôdant le matin autour de la fausse attaque, avaient découvert une espèce de brèche sur le bord de la mer, et ils en avaient profité pour pénétrer audacieusement dans l'intérieur de la place; mais, repoussés par les habitans, la plupart avaient été égorgés. Ceux qui étaient parvenus à s'échapper accoururent au camp de la division, en demandant à grands cris que l'on vengeât leurs camarades indignement massacrés : c'était au moment où Bonaparte venait d'ordonner l'assaut. Le général Bon envoie reconnaître la brèche; on la juge praticable, et l'ordre est donné pour pénétrer dans la ville par ce côté. La garnison, occupée presque toute entière à repousser la principale attaque, n'avait que très-peu de monde sur ce point. En un instant les troupes du général Bon ont franchi la muraille et se logent sur le port, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à leur passage.

Le bruit se répand aussitôt dans la division Lannes que les soldats du général Bon sont dans Jaffa. Les carabiniers de la vingt-deuxième, qui forment la tête de l'attaque, redoublent d'efforts en apprenant qu'ils sont prévenus : appuyés fortement par le reste de la division, ils culbutent enfin les troupes qu'ils ont devant eux, et qui sont forcées de s'affaiblir pour faire face du côté du port. La tour carrée est prise, et tous

ceux qui la défendent sont égorgés ou jetés en bas de la mu- 1799-an VII
raille. Les troupes qui suivent ces premiers assaillans, secon- Egypte.
dées par le feu des batteries qui mitraillent l'ennemi dans la place, avancent aussi dans l'intérieur; et bientôt de rue en rue, de maison en maison, la division Lannes opère sa jonction avec celle du général Bon. La garnison, cernée, pressée de toutes parts, refuse de mettre bas les armes.

Alors commença l'épouvantable carnage des troupes de cette garnison et des habitans de Jaffa. Les soldats du général Lannes avaient à venger les pertes nombreuses que la division venait d'éprouver sur la brèche et dans la tour carrée; de leur côté, ceux du général Bon étaient animés par le souvenir si récent de la mort de leurs camarades, massacrés dans la place. Dans ce désordre affreux, occasioné par la fureur des assaillans et le désespoir des assaillis, il devint impossible aux généraux français de faire entendre la voix de l'humanité, de faire respecter leur autorité. Les soldats ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent las de tuer et épuisés par la fatigue. Les débris de la garnison, réfugiés dans les mosquées, mirent alors bas les armes en demandant quartier. Ces malheureux furent amenés devant le général en chef, qui s'entretenait avec le général Lannes, assis sur une petite pièce de 3, devant la principale brèche. Les Egyptiens furent soigneusement séparés des Maugrabins, Albanais, et autres soldats des nations que nous avons nommées plus haut, et ceux-ci furent confiés à la garde d'un fort détachement.

L'armée victorieuse bivouaqua dans l'intérieur de la place, sur ces trophées de carnage qu'elle venait d'élever à sa vengeance. Le pillage des maisons fut continué pendant toute la nuit, et se prolongea jusqu'au 9 d'une maniere vraiment effrayante. Peu de villes prises d'assaut ont présenté un spectable plus hideux des dévastations et des tristes résultats de la guerre. Des cris sourds et lamentables se faisaient entendre

1799-an VII. Egypte.

incessamment dans toutes les rues, dans tou les maisons; ils étaient poussés par ceux des habitans échappés aux premiers massacres, qui cherchaient à défendre encore leurs propriétés; par des pères ou des époux qui s'efforçaient de soustraire à la violence des soldats leurs filles ou leurs femmes immobiles de terreur, et dont les yeux desséchés par la plus profonde affliction ne pouvaient plus répandre de larmes.

Cette conduite des soldats français, vainqueurs si généreux en Egypte, que le motif de la vengeance ne peut pas même justifier, ne devint pas moins funeste à ceux-ci qu'aux malheureux qui en étaient les victimes. La peste, ce terrible fléau de l'Orient, commença dès le lendemain même de la prise de Jaffa à exercer ses ravages sur l'armée.

Quoique la contagion régnât à cette époque sur les côtes de la Syrie, les Français avaient été assez heureux pour ne pas éprouver ses atteintes; mais le pillage effréné auquel se livrèrent les soldats, développa en un instant les miasmes délétères que contenaient les fourrures et les vêtemens qui tentaient leur cupidité : l'effet mortel en fut rapide. Le malade qui en était atteint se voyait sur-le-champ couvert de pétéchies et de bubons. Le cri effrayant, *c'est la peste!* se répandit dans l'armée, et vint frapper de terreur les courages les plus indomptés, les imaginations les plus vigoureuses. L'adjudant-général Grézieu, sous-chef de l'état-major général, et que Bonaparte venait de désigner pour gouverneur de Ramleh, s'abandonna tellement à ce sentiment d'effroi, qu'il sortit de sa tente pour aller s'enfermer dans une maison, d'où il ne voulut communiquer à l'extérieur que par une espèce de guichet. Cette précaution devint inutile; il mourut le lendemain[1].

[1] La mort de l'adjudant-général Grezieu fut au moins profitable à l'armée, en ce qu'elle guérit la terreur du soldat. Voyant que les précautions ne servaient à rien, et ne faisaient, au contraire, qu'aggraver la maladie, les Français

Deux jour après la prise de Jaffa, Bonaparte avait déjà organisé l'administration civile et militaire du pays conquis. Le général Menou fut nommé gouverneur-général de la Palestine. Cet officier, se trouvait toujours à Rosette, et, par une bizarrerie inexcusable dans un homme de son âge et de son caractère, il s'était fait musulman. Il parut peu flatté de la marque honorable de confiance que lui donnait le général en chef. Aussi, prévoyant peut-être l'issue de l'expédition, ne se pressa-t-il point de se rendre à son poste : l'armée le rencontra à Katich, lorsque déjà elle revenait au Kaire. 1799—an VII. Egypte.

Un divan, composé, suivant l'usage, des hommes les plus notables du pays, fut établi à Jaffa, et devait avoir la suprématie sur ceux de Ramleh et de Gaza. Le général Robin fut nommé gouverneur particulier de Jaffa. Bonaparte nomma le sieur Gloutier, membre de la commission et de l'Institut des sciences et arts d'Egypte, administrateur-général des finances de la Palestine : place que les circonstances ne permirent point à ce savant distingué d'exercer.

Les Français avaient trouvé dans Jaffa quarante pièces d'artillerie, canons ou obusiers, formant l'équipage de campagne envoyé au pacha Djezzar par le grand-seigneur, et une vingtaine de pièces de rempart, tant en fer qu'en bronze. Il y avait aussi dans le port quinze petits bâtimens de commerce, la plupart chargés de vivres. Bonaparte donna les ordres nécessaires pour mettre la place et le port en état de défense, et pour établir dans la ville un hôpital et des magasins. On a vu que le contre-amiral Perrée avait reçu l'ordre de sortir d'Alexandrie et de se rendre à Jaffa avec sa petite escadre. Bonaparte voulait faire de Jaffa le port et l'entrepôt de tout ce qu'il comptait recevoir de Damiette et d'Alexandrie; et,

imitèrent le fatalisme des Turcs, et retrouvèrent ainsi leur énergie; ils raffermirent leur moral contre un mal qui, dès-lors, eut pour eux des suites moins funestes.

1799-an VII. Egypte.

comme la rade, peu sûre, était exposée en outre aux inc sions des bâtimens anglais, il prit toutes les mesures néc saires pour la mettre en état de défense.

La conquête de Jaffa était regardée par l'armée comme l'é vénement le plus heureux qu'elle pût désirer. Le génér Kléber, placé à Miski, écrivit à Bonaparte pour lui donn des détails sur la situation où il se trouvait[1]. Les Naplousai continuaient de montrer les intentions les plus hostiles. Pl sieurs reconnaissances poussées à fond avaient démontré qu les pachas de la Syrie entière se donnaient de grands mouve mens pour organiser leurs forces et accourir au secours d Saint-Jean-d'Acre. Naplous paraissait devoir être le rende vous général. Couverte par une grande forêt de chênes (la seul qui se trouve en Syrie), située dans un vallon formé par tro montagnes qui l'entourent, et défendue seulement par le murs des jardins qui l'environnent, et par des coupures, cette ville est à dix-huit lieues de Jaffa, quatorze de Jérusalem et à seize de Saint-Jean-d'Acre. Kléber annonçait à Bonapar le dessein de marcher contre les Naplousains, après toutefo s'être emparé de la forêt de chênes.

Mais Bonaparte avait pris la résolution de marcher sans délai sur Acre. Il lui tardait de se rendre maître de ce boulevard de la Syrie ; les efforts que faisaient les Anglais pour mettre cette ville dans un état respectable de défense, étaient connus : la promptitude seule pouvait suppléer la faiblesse de ses moyens. Au lieu donc de recourir à la force pour sou

[1] On a beaucoup parlé d'une prétendue mésintelligence qui aurait régné entre Bonaparte et Kléber, presque dès le commencement de l'expédition. Nous avons déjà fait remarquer la fausseté de cette assertion ; il nous serait facile de multiplier nos preuves. Dans la lettre dont il est question ici, Kléber disait :

« Vous avez fait une flère brèche aux remparts d'Acre, par la manière brillante dont vous venez d'emporter la place de Jaffa. Recevez-en mes félicitations sincères, etc. »

ettre les Naplousains, il résolut d'endormir leur sécurité r des négociations, et envoya au général Kléber la procla- ation que nous allons rapporter, pour la transmettre aux heicks, ulémas, et officiers militaires de Naplous :

1799-an VII. Egypte.

« Je me suis emparé de Gaza, Ramleh, Lidda, Jaffa, et toute la Palestine. Je n'ai aucune intention de faire la uerre aux habitans de Naplous ; car je ne viens en ces con- rées que pour repousser les mameloucks et Djezzar-Pacha, ont je sais que vous êtes les ennemis. J'offre donc aux habi- ans, par la présente lettre, la paix ou la guerre : s'ils veulent paix, qu'ils chassent les mameloucks de chez eux, et me le assent connaître en promettant de ne commettre aucune hos- lité contre moi ; s'ils veulent la guerre, je la leur porterai oi-même. Je suis clément et miséricordieux envers mes amis, ais terrible, comme le feu du ciel, envers mes ennemis. »

Une proclamation dans le même sens fut envoyée aux ha- itans de Jérusalem, cette antique et sainte cité dont la pos- ession paraissait flatter singulièrement l'ambition du général en chef, et qu'il ne put cependant pas obtenir, quoiqu'il ne s'en trouvât éloigné, par la suite, que de quelques lieues.

En se déterminant à marcher directement sur Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte ordonna au général Reynier, qui avait quitté El-Arich, de se rendre à Jaffa avec sa division. Le mouvement de l'armée sur Acre n'était pas sans inconvé- nient : elle s'avançait pour assiéger une ville qui se préparait à une vigoureuse résistance, et elle avait sur ses flancs une armée qui pouvait d'un moment à l'autre venir l'attaquer. Trop peu nombreuses pour être morcelées, les troupes fran- çaises devaient encore garder et traîner avec elles les prison- niers faits a Gaza, à Ramleh, et en dernier lieu à Jaffa. On sa- vait par expérience qu'il était imprudent de se fier à la parole donnée par ces défenseurs de la Syrie. Ils ne pouvaient être

1799-an VII. Egypte. renvoyés sans qu'on eût à craindre qu'ils ne profitassent de leur liberté pour se jeter dans l'armée des Naplousains, des pachas de Damas ou d'Alep, et qu'ils n'augmentassent ainsi le nombre déjà supérieur des ennemis que les Français avaient à combattre. D'un autre côté, la rareté des subsistances, la difficulté de s'en procurer dans un pays ennemi, et d'en faire venir à travers le désert, augmentaient encore la difficulté du transport de ces prisonniers sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. La guerre a des extrémités atroces, et c'est surtout dans le développement de ce fléau, que la terrible maxime *la nécessité contraint la loi*, reçoit son application. On prit donc la barbare résolution de se défaire, par le fer et par le feu, des malheureux prisonniers qu'on ne pouvait nourrir, ni renvoyer libres, sans compromettre également le salut de l'armée [1].

Le 14 mars, les deux divisions Lannes et Bon partirent de Jaffa pour venir joindre l'avant-garde à Miski. Le général Kléber avait envoyé une reconnaissance vers Naplous; mais, aux approches de la forêt de chênes dont nous avons déjà parlé, les Français rencontrèrent l'ennemi en force, furent repoussés, et obligés de se replier en toute hâte sur le gros de la division. On sut que les Naplousains présentaient

[1] Loin de nous la pensée de vouloir atténuer l'horreur d'une telle mesure! mais qu'il nous soit permis de récriminer sur le soin que nos éternels rivaux, les Anglais, ont pris de présenter cette détermination du chef de l'armée française sous les couleurs sombres d'une indignation peut-être trop exagérée. Combien d'exemples, pris surtout dans leur histoire, pourraient entrer en parallèle! Les *généreux* conquérans de l'Indoustan pensent-ils que nous, contemporains, nous ayons pu oublier le régime affreux des pontons, où tant de soldats et de marins français ont éprouvé le supplice d'une mort lente et calculée?.....

Jetons donc un voile funèbre sur le sort des prisonniers syriens à Jaffa et sur le traitement des prisonniers français en Angleterre! Gémissons sur les atrocités de la guerre et sur les crimes de la politique!.....

un corps d'armée assez considérable, et qu'Abdallah-Pacha était sur le point d'opérer sa jonction avec eux. 1799-an VII. Egypte.

Cette nouvelle, transmise au général en chef, engagea celui-ci à presser sa marche, et, le 15, l'armée s'avança sur Zeta. Vers midi, les gardes avancées eurent connaissance d'un corps nombreux de cavalerie. C'était celui d'Abdallah, qui, pour retarder la marche des Français, était accouru prendre position sur les hauteurs de Qâquoun, s'appuyant aux montagnes de Naplous, occupées par les troupes de cette dernière ville. Bonaparte ordonna sur-le-champ un mouvement à droite, et, s'éloignant momentanément des bords de la mer, il fit ses dispositions pour attaquer promptement le pacha.

Les divisions Kléber et Bon, formées en carrés, durent marcher sur la cavalerie d'Abdallah, tandis que la division Lannes, appuyant sur la droite du pacha, manœuvrerait de manière à couper celui-ci des Naplousains. Le général Lannes reçut l'ordre de se borner à ce mouvement, sans entreprendre de suivre les Naplousains dans les gorges de leurs montagnes. La marche des deux carrés, Bon et Kléber, suffit pour dissiper et mettre en fuite la cavalerie d'Abdallah ; il en fut de même de la division Lannes, vis à-vis des Naplousains. Toutefois les troupes de cette division, emportées par leur ardeur, oubliant l'ordre qui leur avait été donné, s'élancèrent à la poursuite des Naplousains, et s'engagèrent imprudemment dans les défilés des montagnes. L'ennemi, faisant alors volte-face, attaqua à son tour les Français, les força de rétrograder, et les poursuivit vivement jusqu'au débouché des montagnes. Le chef de brigade de la soixante-neuvième, Barthelemi, fut tué dans cette retraite, avec cinquante ou soixante de ses soldats. Cet échec, que les Français devaient à l'imprudence et à la désobéissance de quelques-uns d'entre eux, leur était d'autant plus funeste, qu'exaltant la fierté et

1799-an VII. Egypte. la confiance des Naploussains, elle éloignait toute espèce d'accomodement avec eux.

L'armée et le quartier-général français bivouaquèrent, dans la soirée du 15, à la tour de Zeta, à une lieue de Qâqnoun, et vinrent s'établir, le 16, à Nabata, village situé au débouché des gorges du mont Carmel, sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre. L'avant-garde s'avança le même jour jusqu'à Caïffa, ville placée au pied du Carmel, fermée d'une bonne muraille flanquée de tours, et que le pacha d'Acre venait de faire évacuer, après en avoir désarmé le château, qui défend le port et la rade. Les Français y trouvèrent de grands magasins de riz et de biscuit, que Djezzar n'avait pas pris le soin de faire évacuer ou de détruire. Bonaparte mit garnison dans Caïffa, y fit construire des fours, organiser des hôpitaux. La situation de cette place la rendait un point très-important pour l'armée française. Le commandement en fut confié au chef d'escadron des dromadaires Lambert, qui réunit aussi celui d'un petit fort, situé sur le revers du mont Carmel, dans une position qui domine Caïffa.

En arrivant sur cette place, l'avant-garde avait aperçu une division anglaise qui croisant sur les côtes de Syrie, avait mouillé la veille dans la rade de Caïffa. Elle était commandée par le commodore sir Sidney Smith, et faisait partie de l'escadre qui venait de tenter le bombardement d'Alexandrie; elle s'en était détachée pour venir secourir le pacha Djezzar. On put distinguer en mer les deux vaisseaux de ligne, *le Thescus* et *le Tigre*. Les chaloupes de ce dernier s'avancèrent même assez près du rivage pour reconnaître l'avant-garde française, défilant au pied du mont Carmel, et tentèrent, par leur feu, d'inquiéter sa marche.

Le 17 mars, l'armée se mit en mouvement pour s'avancer sur Saint-Jean-d'Acre. Les mauvais chemins et le temps brumeux ne permirent aux divisions d'arriver que fort tard à

l'embouchure de la rivière Kerdanneh, qui coule à quinze cents toises de la place dans un fond très-marécageux. Un moulin en fort bon etat, qui se trouvait sur cette rivière, fut occupé sur-le-champ par un poste français, afin de servir à la mouture des grains destinés à la subsistance de l'armée. 1799-an VII. Egypte.

L'intention de Bonaparte était de bivouaquer le soir même sous les murs d'Acre. Mais il fallait traverser le Kerdanneh, et ce passage était d'autant plus difficile, que des tirailleurs ennemis, fantassins et cavalerie, occupaient la rive opposée. Le général Andréossi reçut l'ordre de reconnaître et de sonder les gués, et passa la rivière avec le deuxième bataillon de la quatrième demi-brigade légère. La nuit s'approchait : Andréossi parvint à s'emparer d'une hauteur sur laquelle l'ennemi paraissait avoir eu un camp retranché. Le chef de brigade Bessières, avec une partie des guides à cheval et deux pièces d'artillerie, vint se placer entre la rivière, qu'il traversa, et la hauteur dont nous parlons. Toutefois, on fut obligé de remettre au lendemain le passage des divisions, et pendant toute la nuit on s'occupa de construire un pont propre à faciliter cette opération.

Elle s'effectua le 18, à la pointe du jour. Bonaparte se porta de suite sur une hauteur qui dominait Saint-Jean-d'Acre à mille toises de distance, et il fit l'examen de cette place avec une attention particulière. Il vit que les troupes du pacha occupaient tous les jardins qui entourent la ville, et donna sur-le-champ l'ordre d'attaquer ces différens détachemens et de les rejeter dans Acre. L'exécution de cette mesure n'éprouva presque point de difficultés ; l'ennemi fut chercher un abri plus sûr dans l'intérieur de la place.

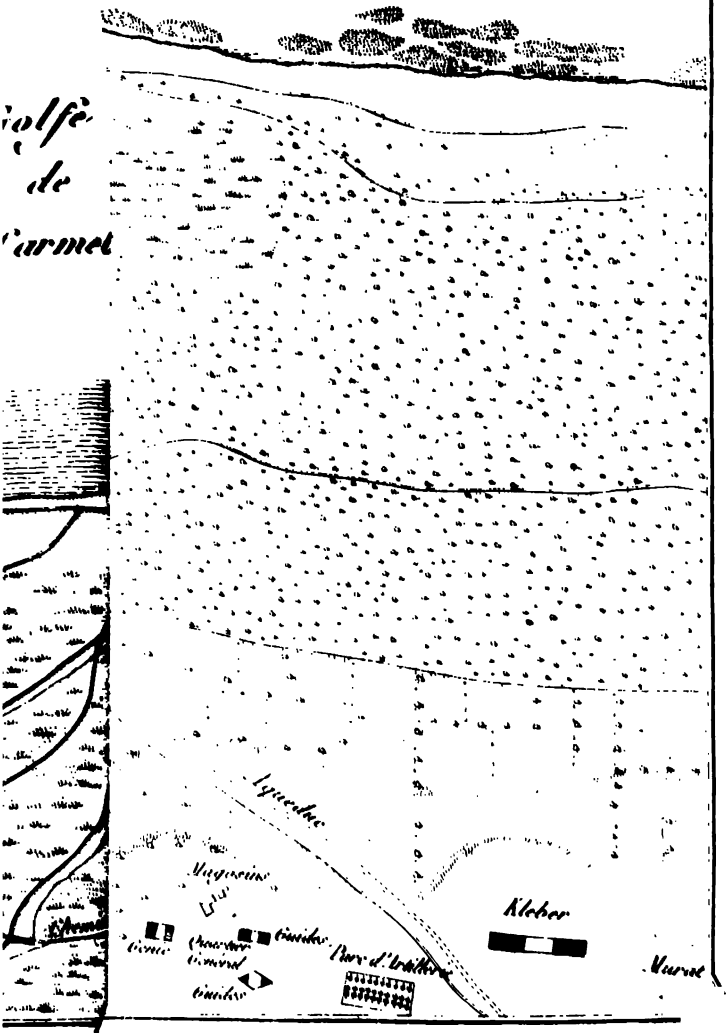
Bonaparte fit alors avancer l'armée sur la même hauteur d'où il venait de faire une première reconnaissance d'Acre. Cette position s'étendant au bord de la mer, et se prolongeant au nord jusqu'au cap Blanc, domine, à l'ouest, une plaine

1799-an VII. Egypte. bornée par la chaîne des montagnes qui sont entre la vill le Jourdain. Le général en chef fit en outre occuper le c teau de Chefanner, clef des débouchés de la route de Dam qu'il était important d'éclairer.

L'armée française était remplie d'une noble ardeur, et confiait dans les événemens de cette nouvelle guerre : les d niers succès avaient encore exalté son courage, et l'aspect murs de Saint-Jean-d'Acre ne pouvait point ralentir espérances. En effet, les fortifications de cette place para saient aussi faibles que celles de Jaffa, et l'on devait p sumer que le siége en serait aussi court, et se terminer d'une manière aussi heureuse.

Toutefois les circonstances n'étaient malheureusement p les mêmes. Indépendamment de sa nombreuse garnison, Sai Jean-d'Acre renfermait deux hommes, qui, seuls, valaie une armée musulmane, et allaient opposer aux vaillans effo des assiégeans toutes les difficultés, tous les obstacles que génie et l'art des Européens peuvent susciter pour la défe des places assiégées. Le premier des deux personnages d nous parlons, et qui devaient donner au siége d'Acre une grande célébrité, était le commodore Sidney Smith, comma dant la division navale anglaise; le second était un Franç nommé Phelipeaux, que nous avons déjà signalé comme l' des principaux chefs de l'insurrection royale du Berri en 17 Renfermé avec sir Sidney dans la prison du Temple, à Pa en 1797, Phelipeaux, par ses intrigues et son adresse, av puissamment contribué à l'évasion du commodore. Unis p le double lien de la reconnaissance et des bienfaits, ces de hommes ne s'étaient plus quittés depuis cette époque. Phe peaux avait suivi son ami dans l'Orient; il l'avait accompag dans sa mission extraordinaire à Constantinople, et dans croisières sur les côtes d'Égypte et de Syrie. Officier du ré ment d'artillerie de Besançon (troisième) avant la révolutio

PLAN DU SIÈGE DE ST. JEAN D'ACRE



rt instruit dans cette arme, Phelipeaux fut présenté par le commodore à Djezzar-Pacha, comme l'homme le plus capable de diriger la défense de la place d'Acre. Le général français ne tarda point à s'apercevoir qu'il avait un adversaire redoutable dans la personne d'un compatriote, d'un ancien camarade [1]. 1799-an VII. Egypte.

En effet, Phelipeaux, qui avait reçu de l'Angleterre, par les soins de sir Sidney, le brevet de colonel d'artillerie, ne fut pas plutôt agréé par le pacha, qu'il s'occupa du soin de réparer la place d'Acre, fortifiée, à la manière du douzième siècle, avec de mauvaises courtines flanquées de tours carrées. De grands ouvrages supplémentaires furent entrepris; et l'ingénieur-artilleur français établit une nouvelle ligne de fortifications presque complète derrière la vieille enceinte de la

[1] L'un des principaux rédacteurs de cet ouvrage (le général Beauvais), prisonnier de guerre au château des Sept-Tours, eut une entrevue avec ce même Phelipeaux dans le cabinet du premier secrétaire-interprète de la Sublime Porte à Constantinople. L'ami de sir Sidney, dans l'espérance d'obtenir adroitement quelques renseignemens sur l'Égypte, avait sollicité cette entrevue, dont le prétexte apparent était de s'assurer si le prisonnier des Turcs n'était point un ancien officier du régiment de Besançon, porteur du même nom, et que lui, Phelipeaux, aurait connu autrefois dans ce corps. Le piége tendu par le futur défenseur de Saint Jean-d'Acre était trop grossier, et l'adjudant-général Beauvais avait trop de délicatesse et d'honneur pour s'y laisser prendre. La conversation, qui ne fut pas telle que Phelipeaux se l'était promise, roula donc sur des sujets insignifians et presque étrangers au but caché qui l'avait fait naître. Les interlocuteurs entrèrent dans des détails qui leur étaient personnels. Beauvais raconta les circonstances de sa prise, et Phelipeaux fit le récit de l'évasion du commodore. Ils parlèrent l'un et l'autre des événemens des campagnes précédentes, et se séparèrent, l'un pour rentrer dans sa prison, d'où il ne sortit qu'en 1801, et l'autre pour aller défendre d'une manière si brillante la ville d'Acre, où il mourut de la peste quelques jours après la levée du siége. Phelipeaux avait connu Bonaparte lorsque celui-ci était encore dans l'artillerie, et cette circonstance, éveillant dans le cœur de l'ami de Sidney Smith les sentimens d'une noble émulation, contribua beaucoup aux efforts extraordinaires qu'il fit pour faire échouer l'entreprise de son illustre rival.

1799—an VII. Égypte. ville. Le commodore avait fait fournir, par *le Thoseus* et *le Tigre*, l'artillerie, les munitions, et tout ce qui était nécessaire pour augmenter et compléter les moyens de défense.

Cependant les travaux entrepris par Phelipeaux, et les secours fournis par les Anglais eussent été probablement insuffisans pour mettre Djezzar dans le cas de repousser victorieusement une attaque régulière, si la fortune n'avait pas réservé aux ennemis des Français une circonstance heureuse qui, en augmentant les moyens dont pouvait disposer le défenseur d'Acre, allait diminuer ceux sur lesquels comptait Bonaparte. Au moment même où celui-ci s'occupait de l'investissement d'Acre, la flottille qui portait l'artillerie de siége et les munitions tomba au pouvoir des Anglais. Les bâtimens de cette flottille doublaient le mont Carmel, lorsqu'ils furent aperçus par le vaisseau *le Tigre*, qui croisait vis-à-vis Caïffa. Poursuivis, et atteints par le canon, sept de ces bâtimens furent forcés d'amener leur pavillon; une corvette et deux barques réussirent seules à s'échapper. Cette perte était irréparable : elle avait été pressentie par Bonaparte; car, le 18 février, il écrivait au contre-amiral Gantheaume d'empêcher le capitaine de frégate Stendelet, qui commandait la flottille, de sortir de Damiette; et, dans le cas où le départ aurait eu déjà lieu, d'envoyer à ce même capitaine l'ordre de revenir, après avoir déposé son chargement à Jaffa [1].

La capture de l'artillerie de siége française et des munitions

[1] La division du contre-amiral Perrée était bien chargée d'une partie de l'artillerie de siége; mais il avait fallu prévoir le cas où cet amiral n'arriverait point en temps utile à Jaffa. En conséquence, on avait réuni un autre parc de siége qu'on avait embarqué sur les bâtimens de la flottille que l'adjudant-général Aimeyras faisait équiper à Damiette. Les bâtimens capturés par les Anglais étaient *la Négresse*, *la Foudre*, *la Dangereuse*, *la Marie*, *la Vierge de Grâces*, *les Deux-Frères* et *la Taurade*. Les officiers pris à bord de ces bâtimens furent renvoyés par Sidney Smith, sous la promesse de ne pas porter les armes jusqu'à parfait échange.

décida du sort de Saint-Jean-d'Acre. Le colonel Phelipeaux s'empressa de faire servir à la défense de la place les moyens même qui devaient causer sa destruction. Les pièces, les matériers pour les plates-formes, les munitions furent débarqués sur-le-champ et distribués dans divers postes. Les bâtimens qui portaient ces différens objets furent armés et employés à inquiéter les postes français sur la côte, intercepter les communications et les convois par mer. Le commandant de Caïffa réussit un jour à s'emparer de l'un de ces bâtimens croiseurs.

700-an VII. l'Egypte.

La confiance du général en chef dans le succès de son attaque ne parut pas diminuée par la perte de son artillerie de siége. Le 19 mars, il adressa aux habitans du pachalick de Djezzar une proclamation, dans laquelle on doit remarquer ces passages : « Dieu donne la victoire à qui il veut ; il n'en doit compte à personne : les peuples doivent se soumettre à sa volonté. En entrant avec mon armée dans le gouvernement d'Acre, mon intention est de punir Djezzar-Pacha de ce qu'il ose me provoquer à la guerre, et de vous délivrer des vexations qu'il exerce envers le peuple. Dieu, qui tôt ou tard punit les tyrans, a décidé *que la fin du règne de Djezzar est arrivée*. Vous, bons musulmans, vous ne devez pas prendre l'épouvante ; car je suis l'ami de tous ceux qui ne commettent pas de mauvaises actions, et vivent tranquilles..... »

Le même jour, le général en chef, accompagné des généraux Dommartin et Caffarelli, fit de la place une reconnaissance plus exacte, dont le résultat fut la résolution d'attaquer le front est de la ville, embrassant l'angle saillant du rectangle, dont deux côtés, baignés par la mer, et flanqués par le feu des deux vaisseaux anglais, *le Theseus* et *le Tigre*, rendaient très-difficile le développement des attaques.

Le chef de brigade du génie, Samson, fut chargé de reconnaître la contrescarpe, et effectua, pendant la nuit, cette

1799-an VII. Égypte.

opération. En se traînant sur ses mains et sur ses genoux, il parvint, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche lente et périlleuse, assez près des remparts pour s'apercevoir qu'il n'en était plus séparé que par le fossé. Au moment où il sentait, en tâtonnant, un talus plus rapide, qui lui fit conclure que le fossé était sans revêtement, une balle lui traversa la main de part en part. Un seul cri pouvait perdre l'investigateur; Samson eut la présence d'esprit et le courage de supporter la douleur sans plainte et de continuer sa mission. Toutefois la difficulté de sa posture, et la grande obscurité de la nuit, l'empêchèrent de reconnaître parfaitement la situation de la contrescarpe et de mesurer sa hauteur.

L'ouverture de la tranchée fut commencée, le 20 mars, à environ cent cinquante toises de la place, en profitant des jardins, des fossés de l'ancienne ville, et d'un aqueduc qui traversait les glacis. La ville était serrée de manière à repousser les sorties avec avantage, et à empêcher toute communication. On travailla bientôt avec ardeur aux batteries de brèche et contre-batteries. L'ardent et infatigable général Caffarelli semblait avoir communiqué à tous les travailleurs le feu et l'activité de son caractère : cet excès de zèle devint même funeste aux assiégans. Les chemins couverts ne furent point perfectionnés; les soldats de tranchée étaient obligés de marcher courbés pour n'être pas vus des assiégés.

Les difficultés qu'on éprouva dans les différens travaux convainquirent enfin l'armée que le siége d'Acre serait plus long que celui de Jaffa, et les soldats durent s'occuper de leurs logemens avec cette active industrie qui leur est familière, et dont les troupes françaises avaient déjà donné, en Égypte, des preuves remarquables. En quelques jours, ils eurent pratiqué, dans le sol sur lequel ils étaient campés, des cavités qui leur servirent de baraques; ils les tapissèrent et les couvrirent de branchages d'arbres, abattus dans les montagnes

voisines. La petite rivière de Kerdannch fournissait l'eau à la gauche de l'armée, et le ruisseau de Tanouh, à la droite. Les convois de vivres attendus d'Égypte n'étaient pas encore arrivés; mais, au moyen des magasins trouvés à Jaffa, Caïffa, et dans le fort de Chefamer, où l'on plaça les maugrabins qui avaient pris parti pour les Français à El-Arich [1], les troupes n'éprouvèrent point de disette.

Une autre circonstance contribua aussi à rendre, dans les commencemens du siége, la situation des soldats français, très-supportable. Plusieurs des villages qui environnent la ville de Saint-Jean-d'Acre, et d'autres plus éloignés, vers le Liban, sont habités par les Druses, nation syrienne qui professe le culte chrétien dans un rite particulier, et avec un certain mélange de paganisme. Soit par haine des mahométans, soit par attachement pour des hommes de la même religion qu'eux, les Druses témoignèrent beaucoup d'empressement à communiquer avec les Français; ils accoururent en foule au camp, apportant des provisions de différentes espèces, et bientôt il s'établit sur les bords du Kerdannch un marché fort bien approvisionné, au moyen duquel l'armée put se procurer à bas prix toutes les choses nécessaires à la vie.

Bonaparte voulut serrer encore plus fortement le lien fraternel qui unissait les soldats et les Druses. Un homme encore en grande vénération parmi ce peuple, le scheick Daher, avait étendu autrefois se domination sur une grande partie de la contrée soumise, à l'époque dont nous parlons, au pacha Djezzar. Défait par les Turcs, Daher eut la tête tranchée, et

[1] Si le massacre des hommes pris à Jaffa eût été aussi odieusement réfléchi qu'on a voulu le représenter, qui empêchait le général en chef de joindre ces Maugrabins d'El-Arich aux victimes d'une fureur atroce et aveugle? C'était donc moins la soif qu'on lui a supposée pour le sang, que des considérations, affreuses sans doute, mais commandées par une terrible nécessité, qui avaient fait ordonner la mort de ces infortunés.

1799-an VII. Egypte. Djezzar, qui commandait les troupes du grand-seigneur, tint les états du scheick en récompense de cette expédit Il était donc naturel que les Druses détestassent le p d'Acre, élevé sur les ruines de la fortune de leur prince. fils de Daher était venu, à la tête des Druses du Liban, plorer la protection et l'appui du général en chef franç Bonaparte accueillit le jeune Daher avec une extrême b veillance, le combla de présens, ainsi que les hommes d suite, et lui promit de le rendre aussi puissant que l'avait son père. Il commença par le faire scheick ou prince de la bériade, et annonça cette nomination au peuple druse p proclamation suivante :

« Omar Daher, qui, pendant tant d'années, a comman Acre, dans la Tibériade et dans la Galilée, homme rec mandable par ses grandes actions, les talens distingués q avait reçus de Dieu, et la bonne conduite qu'il a tenu tout temps envers les Français, dont il a constamment enc ragé le commerce; Daher a été détruit et remplacé par Djez Pacha, homme féroce et ennemi du peuple : Dieu, qui tô tard punit les méchans, veut aujourd'hui que les choses ch gent. J'ai donc choisi Abbas-el-Daher, fils d'Omar Daher. considération de son mérite personnel, et convaincu qu'il s comme son père, ennemi des vexations et bienfaiteur du p ple, pour commander dans toute la Tibériade : en attend que je puisse le faire aussi grand que son père, j'ordonne la présente au scheick El-Beled, et au peuple de la Tibéri de reconnaître le scheick Abbas-el-Daher pour leur schei nous l'avons en conséquence revêtu d'une pelisse. J'ordo également au scheick El-Beled de Nazareth de lui faire mettre les maisons, jardins et autres biens que son pèr scheick Omar Daher possédait à Nazareth. »

Dans une autre proclamation, Bonaparte promettait de r

re la nation druse indépendante, d'alléger pour elle le fardeau des tributs, et de lui rendre le port de Baruth et autres villes nécessaires pour les débouchés de son commerce. Cette conduite du général en chef lui gagna entièrement l'affection des Druses; elle ne se démentit point pendant toute la durée du siége, et ce peuple ne cessa point de rendre les plus grands services aux Français [1].

Cependant les travaux du siége étaient poussés avec une vigueur qui ne se ralentissait pas. Le 26 mars, les assiégés, conduits par Djezzar en personne, tentèrent une sortie pour détruire les ouvrages commencés; ils furent presque aussitôt repoussés et contraints à rentrer en désordre dans la place. La tranchée n'était ouverte que depuis sept jours, et déjà les batteries de brèche et les contrebatteries, armées seulement, comme devant Jaffa, de quatre pièces de 12, huit pièces de 8, et quatre obusiers, étaient prêtes à commencer le feu. Le 28, cette artillerie fut démasquée, et l'on battit en brèche la tour contre laquelle se dirigeait la principale attaque. Quoique les canons qui armaient cette tour fussent d'un calibre plus fort que ceux des Français, les assiégeans réussirent pourtant à les démonter, et à trois heures du soir la tour présentait une brèche assez satisfaisante. Dans l'incertitude où étaient les ingénieurs sur l'existence d'une contrescarpe, ils avaient cependant poussé un rameau de mine pour la faire sauter. Cette mine joua; mais elle ne fit qu'un entonnoir

[1] Quelques historiens ont avancé que les Druses descendaient d'une colonie de croisés français, en s'appuyant sur une étymologie fausse, sur la ressemblance du mot *druse* avec le nom de Dreux, qui était celui d'un seigneur croisé, le comte de Dreux, supposé avoir été le chef de cette colonie française dans le Liban. Il est fâcheux pour les ingénieux auteurs de cette fable, qu'un voyageur, antérieur au temps des croisades, ait consigné dans son itinéraire le nom de *Druse*, comme celui du peuple qu'on veut faire descendre des Français, et qui existait, par conséquent, long-temps avant que les prédications de l'ermite Pierre eussent conduit les croisés en Palestine.

1799-an VII. Égypte.

dans le glacis. On crut toutefois que la contrescarpe était entamée, et un cri de joie se fit entendre dans l'armée française. Les grenadiers, excités par le souvenir glorieux de l'assaut de Jaffa, et se persuadant qu'il ne leur serait pas plus difficile de monter à celui d'Acre, sollicitaient comme une grâce qu'on leur permît de tenter cette entreprise.

Depuis le matin, Bonaparte et son état-major étaient dans la tranchée. Le général en chef hésitait à donner l'ordre de l'assaut; enfin, pressé par le capitaine d'état-major Mailly-Châteauvieux[1] Renaud, qui était de tranchée, et qui vint lui dire qu'il ne pouvait plus retenir les grenadiers, Bonaparte se décida, vers quatre heures, à donner cet ordre. A l'instant même, les grenadiers de la soixante-neuvième demi-brigade s'élancent vers la brèche; mais, à leur grande surprise, ils sont arrêtés par l'escarpement du fossé, dont on n'a point reconnu l'existence. La mine n'avait, pour ainsi dire, point fait d'effet, et le revêtement n'était point entamé.

Ces braves grenadiers ne se laissent point abattre par cet obstacle inattendu. A l'aide des échelles dont ils sont porteurs, ils descendent dans le fossé, abordent la brèche, et se préparent à pénétrer dans la tour, malgré le feu terrible que les assiégés dirigent contre eux par la brèche et du haut des remparts. Le capitaine d'état-major, Mailly, monté le premier, est atteint d'une balle et renversé dans le fossé.

[1] Le capitaine Mailly, officier d'une très-grande espérance, vaillant et beau comme Achille, avait un frère, qui, destiné à la carrière des consulats, l'avait accompagné en Égypte. Ce jeune homme fut envoyé par Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre, quelque temps avant l'expédition de Syrie, pour renouveler, auprès du pacha, la démarche dans laquelle avait échoué le chef de bataillon Beauvoisins. Djezzar avait retenu le jeune Mailly prisonnier jusqu'à l'arrivée des Français devant Acre. A cette époque, le barbare fit couper la tête à son prisonnier, ordonna qu'elle fût mise dans un sac, ainsi que le corps, et que ce sac fût jeté à la mer. Quelques jours avant l'assaut, des soldats se promenant sur le rivage de la mer, aperçoivent comme une espèce de ballot que les flots s'ef-

1799-an VII. Egypte.

les grenadiers assaillans avaient pu être soutenus par les autres troupes commandées pour l'assaut, peut-être eussent-ils réussi à escalader la tour; mais, séparés de ces mêmes troupes par le fatal escarpement, ils ne pouvaient espérer être appuyés, et cependant ces guerriers intrépides n'en continuaient pas moins leurs efforts pour avancer.

L'attitude menaçante de ces grenadiers, et surtout le souvenir de la sanglante victoire remportée par eux à Jaffa, avaient inspiré tant d'effroi aux troupes de Djezzar, qu'au moment où les Français descendirent dans le fossé, elles avaient évacué la tour. Mais le pacha, dans cette circonstance critique qui pouvait décider de son sort, les avait ramenées sur la brèche, en tirant deux coups de pistolet et en s'écriant :

tâchaient de rejeter sur le rivage; ils s'en emparent, et bientôt, à l'ouverture du sac, un spectacle horrible s'offre à leurs regards avides : c'était le cadavre et la tête du malheureux Mailly. Son frère, en apprenant cette affreuse nouvelle, se livre d'abord aux premiers transports d'un juste désespoir; mais il pense que la chance des combats va lui offrir dans peu une noble occasion de se venger : cette idée modère l'effet de sa douleur. Depuis ce moment, il attendait avec la plus vive impatience la circonstance que nous venons de relater. Le général Berthier, de son côté, avait promis au capitaine Mailly le grade de chef d'escadron à la première affaire. La blessure que cet officier reçut sur la brèche n'avait d'autre inconvénient que de l'empêcher de marcher, la balle l'ayant frappé au pied; mais, lorsque les grenadiers se virent forcés d'abandonner le fossé, l'infortuné blessé implora le secours d'un de ces braves, qui consentit à le porter, et qui devint victime de ce généreux dévouement. Ne marchant qu'avec peine au milieu des décombres de la brèche, le grenadier fut atteint d'une balle, qui le renversa avec le précieux fardeau qu'il avait sur ses épaules, et Mailly resta dans le fossé, sans qu'il fût possible de le secourir. Pendant une partie de la soirée, on put entendre de la tranchée et des remparts les cris plaintifs et déchirans du capitaine Mailly, implorant la mort, qui seule pouvait venir à son secours, et dont la marche lui paraissait trop lente. Ses vœux furent enfin exaucés. Pendant la nuit, les Turcs, descendant par la brèche dans le fossé, vinrent, suivant l'usage des Orientaux à la guerre, trancher la tête, non seulement à Mailly vivant, mais encore au grenadier et aux autres Français étendus morts.

1799-an VII. Égypte.

« Lâches, que craignez-vous? Regardez, ils ont fui. » En effet, les soldats qui devaient suivre les grenadiers de la soixante neuvième, n'ayant point comme eux les moyens de descendre dans le fossé, et restant exposés à tout le feu des remparts sur le glacis, cherchaient à se mettre à couvert dans la tranchée. Mais les grenadiers conduits par Mailly étaient toujours au pied de la tour, faisant des efforts inouïs pour gravir l'intervalle de douze à quinze pieds qui les séparait de la brèche. Alors tous les coups des Turcs sont dirigés sur ces assaillans : la plupart tombent renversés du haut des échelles; les adjudans-généraux Escale et Laugier sont tués. Les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres, de grenades, de morceaux de bois goudronnés et enflammés ; ils emploient même la résine et l'huile bouillante. Il fallut bien se décider à la retraite. Les grenadiers rentrèrent dans le chemin couvert, non sans peine, et avec le regret de n'avoir pu mettre à fin leur glorieuse tentative. Les Turcs, descendus dans le fossé, coupèrent la tête aux malheureux qui y étaient restés, et Djezzar fit présenter ces hideux trophées de sa victoire au commodore Sidney Smith, qui les repoussa avec horreur et indignation.

La rapidité avec laquelle les Français s'étaient emparés de Jaffa leur avait inspiré une confiance, devenue, comme on vient de le voir, bien funeste. C'est parce qu'ils avaient regardé le siége de Saint-Jean-d'Acre comme une entreprise facile, qu'ils avaient précipité leurs mesures d'attaque et brusqué un assaut. Les difficultés qui venaient de s'offrir changèrent toutes les idées et firent sentir le besoin de la prudence et de la circonspection dans l'attaque d'une place qui, loin de pouvoir être emportée par un coup de main, avait au contraire autant de moyens de défense. Bonaparte, qui venait de se convaincre que le génie européen secondait les efforts de Djezzar, sentit la nécessité d'une attaque régu-

ère. Les travaux furent donc repris avec ardeur, et, la nuit même qui suivit l'assaut, on prolongea de plusieurs toises les tappes et les chemins couverts. 1799-an VII. Février.

Toutefois, si la forte résistance qu'ils venaient d'éprouver avait diminué la trop grande confiance des Français, celle du pacha et de ses soldats s'était singulièrement accrue. C'est un fait généralement reconnu que les Turcs, et les peuples de l'Orient en général, placés derrière des murailles, se regardent comme invincibles. Depuis qu'ils avaient repoussé les Français à l'assaut, les soldats de Djezzar étaient plus que jamais dans cette croyance. Le pacha et Phelipeaux voulurent mettre à profit l'enthousiasme de ce premier succès, en ordonnant une sortie. Le 30 mars, à midi, les assiégés, protégés par une vive canonnade, se précipitèrent hors de la place et attaquèrent vigoureusement les travaux de tranchée. Leur premier choc fut si violent, que les soldats français ne purent le soutenir et se replièrent. L'entrée de la galerie de mine, et un boyau qui se trouvait devant la batterie de brèche, restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Mais ce premier avantage ne fut pas de longue durée. Le général Vial, qui commandait la tranchée, eut bientôt rallié les soldats, revenus de leur première surprise. Le poste du Santon [1], qui s'était replié au moment où l'ennemi s'était emparé du boyau devant la batterie de brèche, fut repris, malgré la résistance des Turcs qui l'occupaient, et plusieurs de ces derniers, coupés du fossé par les grenadiers français, furent tués ou faits prisonniers. Il était plus difficile de chasser les assaillans de l'entrée de la galerie de mine : soutenus par l'artillerie de la place, ils repoussèrent d'abord tous les efforts faits pour les déposter. Le chef de l'état-major du génie, de Troye, s'étant avancé avec plusieurs soldats de son arme,

[1] Nous avons déjà dit qu'on donne ce nom aux tombeaux ou petites chapelles funéraires consacrés aux saints de la foi musulmane.

1799-an VII. Egypte. fut renversé mort, ainsi qu'une douzaine des siens. L
néral Vial se vit dans l'obligation d'appeler à son aide
ques troupes de la division Lannes. Les Turcs, attaqu
front tandis que la brigade du général Robin les prena
flanc sur la droite, abandonnèrent enfin la galerie de
et les petits postes qui étaient à côté ; mais ils firent leu
traite en bon ordre, et s'arrêtèrent même dans les cimet
de la ville pour tirailler avec les Français. Les déch
meurtrières qui partaient des remparts empêchèrent qu'
les poursuivît avec plus de chaleur, et ils purent rentrer
la ville sans être inquiétés.

La trente-deuxième demi-brigade, qui avait à la tran
quatre cent cinquante hommes, s'était montrée, dans
journée, digne de sa réputation : aussi fit-elle une perte
sidérable; douze à quinze hommes, parmi lesquels se tro
le capitaine de grenadiers Guillet, avaient été tués, et
rante-neuf grièvement blessés. Le valeureux chef de
demi-brigade, d'Armagnac, se couvrit de gloire. Le
lieutenant Valat et le sergent Taberly méritèrent une
tion particulière dans le rapport du général de division. V
dangereusement blessé d'un coup de feu, n'avait point v
abandonner son poste ; et Taberly, resté seul au milieu d
peloton, dont les soldats étaient tués ou renversés auto
lui, avait continué de se battre en héros, en amoncelan
corps de ses adversaires sur ceux de sa troupe. Valat, s
demande du général Bon, fut fait lieutenant, et Tab
sous-lieutenant.

La dix-huitième demi-brigade, qui avait aussi quatre
cinquante hommes de tranchée, étant protégée par l'aqu
dont nous avons parlé plus haut, éprouva une perte m
considérable que la trente-deuxième; mais elle n'avait
combattu avec moins de vaillance. Le sous-lieutenant Mol
s'était surtout distingué : blessé une première fois dan

poste du boyau, il l'avait été une seconde dans un autre poste appelé *le Puits*, où son détachement s'était replié, et il ne s'était retiré que parce que, frappé au bras, il ne pouvait plus faire usage de ses armes. 1799-an VII. Egypte.

[1] Cependant tous les partisans de Djezzar en Syrie, et le pacha de Damas, nommé généralissime de l'armée du grand-seigneur, faisaient des rassemblemens de troupes, et se disposaient à marcher au secours de la place assiégée. Les Druses rapportaient que l'armée d'Abdallah, réunie à celle des Naplousains, tenterait bientôt un grand effort pour faire lever le siége. Tout prenait une attitude menaçante autour de la faible armée française, et la situation de cette dernière allait devenir singulièrement critique. Nous raconterons, dans un autre article, les événemens importans qui se préparaient alors sur ce théâtre de la guerre, et nous revenons en Italie, où des faits d'un intérêt peut-être encore plus direct nous rappellent.

Suite des opérations militaires dans le royaume de Naples; insurrection dans les provinces de la Pouille et de la Calabre; invasion de la Pouille, etc., etc.[2]. — Un mois s'était écoulé depuis l'occupation de Naples par l'armée française. Fort malheureusement pour les intérêts de la France dans ce pays, le temps que Championnet avait cru devoir donner à l'établissement du régime républicain à Naples, et ses dissensions avec le commissaire du directoire, Faypoult, 2 avril. (12 germinal) Italie.

[1] Le *Tableau des siéges* fait mention d'un deuxième assaut livré aux murs d'Acre, le 31 mars; mais, ne trouvant aucune trace de cette action dans les Mémoires de Berthier, ni dans les précieux documens que nous avons sous les yeux, nous pensons que les compilateurs de ce recueil ont été induits en erreur.

[2] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Histoire des campagnes d'Italie, — Précis du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Annual-Register, — Mémoires politiques et militaires de Ritchie, — Mémoires manuscrits, — Notes et renseignemens communiqués, etc.

1799-an VII. Italie.

avaient empêché ce général en chef de porter une attention sérieuse sur ce qui se passait dans les provinces du royaume que n'avait point envahies l'armée victorieuse. La surprise et la terreur, répandues d'abord dans les deux provinces de la Pouille et de la Calabre par la prise de Naples, avaient, il est vrai, favorisé la cause des Français. Ceux des habitans de ces contrées qui, par inclination ou par calcul, avaient cru devoir embrasser les principes révolutionnaires, profitant de la stupeur générale, proclamèrent la république dans la plupart des villes. La cocarde tricolore fut arborée, on planta des arbres de la liberté, et l'on détruisit, suivant l'usage, tout ce qui pouvait rappeler le gouvernement royal. Les amis de ce dernier gouvernement, trop pusillanimes pour s'opposer au torrent de la révolution nouvelle, se tinrent pendant quelque temps dans une complète inaction; mais l'absence des Français, attendus toutefois de jour en jour dans cette partie du royaume, ayant empêché qu'on pût organiser une administration régulière, des intrigans, encore plus inhabiles qu'ils n'étaient ambitieux, s'emparèrent presque partout de l'autorité; et les désordres de l'anarchie remplacèrent le calme du gouvernement royal. Les nombreux partisans que le monarque napolitain, retiré en Sicile, conservait sur le continent, mirent à profit ces diverses circonstances pour susciter des ennemis à la république. L'inaction dans laquelle l'armée française restait à Naples, ayant rendu aux hommes dont nous parlons la confiance et l'audace, ils ne tardèrent point à fomenter l'esprit de révolte, en représentant au peuple que l'inaction des Français provenait de leur faiblesse, et que dès-lors il devenait facile de secouer leur joug. En peu d'instans l'étendard royal fut relevé dans toute l'étendue des deux provinces de la Pouille et de la Calabre. Excités par les prêtres, et gagnés par les nobles, les paysans se levèrent en masse, et une guerre à mort fut déclarée à tous ceux qui les

premiers avaient embrassé le parti de la révolution. Le pillage, les dévastations, le meurtre, et tous les excès qui accompagnent d'ordinaire les mouvemens de cette nature, signalèrent bientôt ce commencement de guerre civile. La cocarde tricolore fut proscrite, les arbres de la liberté furent coupés, et, par une réaction soudaine, naturelle dans un pays aussi volcanique au moral qu'au physique, on vit succéder généralement tous les attributs de la royauté à ceux du républicanisme. 1799-an VII. Italie.

Cette insurrection complète de la Pouille et de la Calabre était d'autant plus fâcheuse pour l'armée française, que la première de ces provinces était, par la richesse de ses productions agricoles, considérée comme le grenier de Naples, et que l'interruption des communications pouvait occasioner une famine prochaine dans cette cité populeuse : il devenait donc urgent de prendre des mesures vigoureuses pour ramener l'ordre dans les provinces révoltées, et rendre à Naples la faculté de s'approvisionner par elles.

Championnet donna l'ordre au général Duhesme de se porter, avec sa division, dans la province de la Pouille, et au général Olivier de marcher, avec ses troupes, sur la Calabre. Ce dernier général était, en outre, chargé d'organiser tout le pays qui se trouve entre Naples et Reggio, sur les côtes de la Méditerranée ; tandis que Duhesme avait la même mission pour tout le pays que baigne l'Adriatique, et devait en outre ouvrir une communication bien assurée avec la Pouille. Les deux généraux devaient opérer leur jonction sur les côtes de la mer dite Ionienne; et les instructions de Duhesme, qui prendrait alors le commandement supérieur des deux divisions, portaient qu'il se fortifierait dans une position telle, qu'il pût, au besoin, se porter sur les trois mers, c'est-à-dire la Méditerranée proprement dite, l'Adriatique, et celle dite Ionienne. Les deux divisions partirent de

1799-an VII. Italie.

Naples le 19 février, et se dirigèrent, l'une sur la Pouille, l'autre sur la Calabre. L'expédition du général Olivier ayant été presque nulle, nous ne parlerons que de celle du général Duhesme.

Convaincu que, du maintien d'une discipline sévère dépendait principalement le succès de sa mission, Duhesme fit fusiller, le jour même de son départ, trois soldats convaincus de pillage; et, par une fermeté qui ne se démentit point, par les soins qu'il prit pour que ses principes austères fussent bien connus dans les campagnes, ce général put espérer que les habitans des contrées qu'il allait parcourir verraient dans lui, non un chef de dévastateurs, mais un homme bien déterminé à faire respecter religieusement leurs personnes et leurs propriétés.

L'organisation des gardes nationales, des autorités municipales, la reprise de la cocarde tricolore, une nouvelle érection d'arbres de la liberté, les renseignemens à prendre dans les communes à portée de la marche des troupes, les instructions à donner aux agens civils et militaires, tous ces objets demandaient un travail aussi important, qu'immense dans ses détails. Duhesme forma auprès de sa personne une commission, qui fut uniquement chargée de ces diverses opérations. Cette mesure produisit tout le bien qu'on pouvait en espérer, par le rétablissement de la confiance et de la tranquillité.

Il était nécessaire de châtier quelques communes dont la rébellion avait un caractère plus violent que les autres, et, dans sa marche, le général Duhesme s'occupa de ce soin. Les troupes de l'avant-garde formaient pendant le jour des colonnes mobiles, et faisaient pendant la nuit l'expédition indiquée : le lendemain, elles marchaient en arrière-garde. Par ce moyen, Duhesme soumit ces communes insurgées; et une trentaine d'individus convaincus d'avoir été les principaux moteurs des troubles, y furent arrêtés et condamnés à

mort par jugement d'une commission militaire, toujours en permanence auprès de chaque colonne. 1799-an VII. Italie.

Pour ôter aux habitans la possibilité de reconnaître la faiblesse des troupes françaises, Duhesme multipliait ses colonnes et les faisait marcher sur plusieurs points à la fois. Il avait, à cet effet, partagé sa division en trois colonnes principales : la première, formée de la brigade Broussier, se dirigea sur Avellino, Ariano, Bovino, pour gagner Foggia, où elle arriva le 23 février; la seconde, composée de la soixante-quatrième demi-brigade et d'une partie du seizième régiment de dragons, passant par Arienzo, Benevente, Troja, se rendit le même jour à Lucera; la troisième, formant réserve, se composait de la soixante-treizième demi-brigade, du parc d'artillerie et de l'autre partie du seizième de dragons : elle suivit la première colonne à un jour de distance, et opéra son mouvement sur Foggia, en passant par Arienzo, Benevente, Ariano et Bovino.

Le succès des mesures adoptées par le général Duhesme fut aussi prompt que l'avait été le mouvement de ses troupes. Troja, Lucera et Bovino, trois points insurgés, et d'autant plus importans, qu'ils sont les clefs de la province de la Pouille, se soumirent avant même l'arrivée des troupes françaises. Duhesme fut reçu, à Foggia, en libérateur. Cette ville, ainsi que Baretta et Manfredonia, renfermait un grand nombre de partisans du système français, et se trouvait sur le point d'être attaquée par les royalistes, comme n'ayant pas voulu prendre une part décidée à l'insurrection.

L'habileté développée par le général Duhesme dans ses mesures politiques, contribua beaucoup à lui concilier les esprits. Il fit servir à ses desseins la superstition et l'influence des prêtres, armes terribles d'une contre-révolution. En flattant l'ambition des curés et la vanité des évêques, il en obtint tout ce qu'il voulut. Par une singularité fort remarquable

1799—an VII. Italie.

dans l'histoire de ce temps, on vit des ministres de l'église romaine donner des mandemens et débiter des sermons, dans lesquels ils prêchaient la liberté et l'égalité, démontraient l'accord de la morale du Christ avec la morale républicaine, et le rapport entre les dogmes de la liberté et ceux de l'Évangile. La révolution, ainsi présentée par eux comme la sœur, l'amie et la protectrice de la religion catholique, perdit, aux yeux d'un peuple fanatique, la couleur odieuse que ces mêmes hommes lui avaient donnée quelque temps auparavant. C'est de cette manière que Duhesme parvint à détruire momentanément les préjugés contre les Français, regardés comme des conquérans barbares, impies, destructeurs de toute harmonie sociale, de tout culte religieux. Cette influence, exercée par le général sur la classe des ecclésiastiques, fut telle, qu'il obtint un mandement par lequel des évêques annonçaient qu'ils refuseraient l'absolution à tous ceux qui n'obéiraient pas aux ordres donnés par le chef français pour un désarmement général. Un système de justice et de modération fut suivi dans la levée des impositions. Duhesme s'appliqua à ne demander que le strict nécessaire, et ménagea surtout les endroits de passage. En inspirant ainsi la confiance, et la justifiant par une conduite soutenue, le général réussit sans beaucoup d'efforts [1].

Tous les pays situés entre Naples et la Pouille furent bientôt soumis et pacifiés. Partout les signes de la liberté furent rétablis, et les communications renouées avec la capitale; mais la situation intérieure de la Pouille n'était pas satisfaisante. Les villes de Foggia, de Manfredonia et de Barletta

[1] Nous sommes entrés dans tous ces détails pour faire remarquer le bien qu'un général sage peut opérer en pays conquis, quand il sait concilier à propos les intérêts de son gouvernement avec ceux des habitans, et réprimer avec fermeté les abus de l'administration subalterne et les excès des soldats, qui ont presque toujours leur source dans la mauvaise conduite des chefs.

étaient les seuls points où fussent arborés les attributs de la république : tout le reste était en pleine révolte, et rejetait toute idée de soumission. Les Français étaient sans cesse exposés aux embûches des insurgés, que n'intimidait pas la présence des troupes. Duhesme sentit la nécessité de faire un grand exemple : les villes de San-Severo et Trani lui en offrirent l'occasion ; l'une et l'autre étaient un point principal de rassemblement. En soumettant d'abord San-Severo, le général rétablissait ses communications avec la province des Abruzzes, dont il ne connaissait pas la situation, et d'où il attendait des nouvelles et quelques troupes. Les Français marchèrent donc en premier sur San-Severo. 1799-an VII. Italie.

Les rebelles qui se trouvaient réunis dans cette petite ville avaient pris le titre d'armée coalisée de la Pouille et des Abruzzes. Cette troupe se composait de quelques débris de l'armée napolitaine, de forçats, dont le roi avait fait briser les chaînes quelque temps avant de quitter Naples, de la population entière de San-Severo, et des royalistes prononcés qui avaient été chassés des villes soumises. Tout cela formait un corps d'à peu près douze mille hommes, occupant une position, dont le choix annonçait, dans les principaux chefs, quelques connaissances militaires. C'était un mamelon couvert d'oliviers, et dominant une plaine étendue et unie. L'artillerie des insurgés était placée de manière à commander la principale entrée de la plaine, que tenait une cavalerie assez nombreuse.

Le 25 février, Duhesme marcha sur cette position, laissant à Foggia le général Broussier, pour contenir la populace en fermentation, par suite de la nouvelle du mouvement de San-Severo. Le général Forest, parti de Lucera avec cinq cents hommes, infanterie et cavalerie, arriva le premier au rendez-vous ; et comme il manœuvrait pour s'étendre sur la gauche de la position afin de la tourner, les insurgés accoura-

1799-an VII. Italie.

rent avec audace, en poussant de grands cris : au même instant le tocsin se faisait entendre à San-Severo et dans toute la campagne environnante. Le général Duhesme ne tarda point à joindre le général Forest, et à contenir ce premier élan des Napolitains, sans toutefois leur faire perdre du terrain. L'attaque commença, et l'ennemi se défendit avec résolution; mais bientôt tout l'acharnement de ces troupes mal formées ne put résister à l'intrépidité et aux manœuvres de corps réguliers : les Français dispersèrent ce grand rassemblement et le mirent en fuite. Le général Forest, achevant le mouvement qu'il avait commencé, arriva à l'instant où les Napolitains, débandés, débouchaient dans la plaine, et leur coupa la retraite. Le reste de la journée ne fut plus qu'un massacre horrible, qui ne se termina qu'alors que les Français se laissèrent fléchir par un groupe de femmes et d'enfans accourus de San-Severo pour implorer la grâce de leurs époux, de leurs pères, de leurs fils. Trois mille insurgés restèrent sur le champ de bataille : leur cavalerie perdit ses étendards pendant l'action, l'infanterie avait des nappes d'autel en guise de drapeaux.

Duhesme avait résolu de brûler San-Severo, comme principal foyer de l'insurrection générale, et parce que les habitans avaient fusillé tous ceux qui penchaient pour la soumission, et massacré des prêtres et leur évêque, qui avaient prêché dans le même sens. Mais le sort d'une population de vingt mille âmes toucha le cœur du général français : Duhesme pardonna à l'égarement du patriotisme.

Cette victoire produisit l'effet le plus rapide, et, secondant merveilleusement les mesures déjà prises, elle amena les résultats les plus satisfaisans. Tous les habitans du Gargano, des monts Liburniens, de Corvino, etc., envoyèrent des députés et fournirent des otages en preuve de leur soumission. Duhesme put communiquer avec Pescara, et exécuter les

dres que venait de lui transmettre le général en chef, pour faire faire à Manfredonia un chargement de vivres destinés à la division française qui occupait les îles de la mer Ionienne (Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, etc.) [1].

1799-an VII. Italie.

Il ne restait plus aux insurgés que Trani, Andria et Molfetta, points occupés par dix à douze mille hommes, qui, profitant de l'éloignement des troupes françaises, exerçaient impunément leurs brigandages. Les autres communes de la province suppliaient le général Duhesme d'achever la destruction de ces bandes. La ville de Lecci, entr'autres, avait envoyé des députés pour annoncer qu'elle n'attendait pour se soumettre, que d'être délivrée des brigands qui l'opprimaient. Duhesme ne différa pas plus long-temps la réduction des trois villes que nous venons de nommer.

La circonstance était d'autant plus favorable, que les renforts attendus des Abruzzes venaient d'arriver : le général français fit donc ses dispositions pour attaquer ce reste d'insurgés. Le général Forest eut ordre de se porter en colonne mobile sur Termoli, le général Broussier fut chargé de soumettre Trani,

[1] Duhesme chargea l'adjudant-général Thiébault, son chef d'état-major, de ce ravitaillement. En quelques heures, douze barques furent préparées, prêtes à mettre à la voile, et chargées de grains, de salaisons, de liquides. Au moment du départ de ce convoi, l'adjudant-général Thiébault fut informé qu'une polacre portant huit canons, montée par quatre-vingts hommes d'équipage, et mouillée près de l'un des villages du mont Gargano, n'attendait qu'un vent favorable pour se rendre à Trieste. Sur ce bâtiment, était un habitant de Manfredonia avec toute sa fortune, et beaucoup d'effets appartenant au roi de Naples. Thiébault fit sur-le-champ armer deux barques, sur chacune desquelles il fit embarquer dix-huit grenadiers de la dix-septième, dont la moitié étaient déguisés en pêcheurs et armés de pistolets; il monta lui-même sur un des bâtimens, et confia le commandement de l'autre au capitaine du génie Couchaud. La polacre fut prise à l'abordage pendant la nuit, et entra le matin dans le port de Manfredonia. Thiébault la fit monter par quarante soldats, et donna des ordres pour qu'elle fût, sans retard, complétement armée en guerre et approvisionnée de vivres pour un mois.

1799 an VII. Italie.

et l'adjudant-général Thiébault dut marcher sur Andria. La brigade Broussier avait pris position le 4 mars à la Cirignola, et la réserve dirigée par Duhesme devait suivre ce mouvement, lorsque ce général reçut l'ordre d'évacuer la Pouille et de revenir le plus promptement possible sur Naples. Ce mouvement était la suite des changemens survenus dans l'armée de Naples. Le général Macdonald avait remplacé, comme nous l'avons annoncé, le général Championnet dans le commandement en chef des troupes, et il avait jugé convenable de concentrer ses forces autour de la capitale.

Cet ordre d'évacuation de la Pouille était d'autant plus intempestif, qu'on ne pouvait pas espérer d'y voir la tranquillité maintenue autrement que par la force; sous un autre rapport, Naples tirant la plus grande partie de ses approvisionnemens de cette province, il était très important d'en conserver la possession. Toutefois, le général Duhesme ne balança point à exécuter les ordres qui lui étaient transmis; mais, convaincu qu'il ne fallait pas perdre de vue la Pouille, il prit toutes les mesures qui pouvaient assurer les communications de la capitale avec cette province. Une petite garnison fut laissée à Foggia, le général Forest resta à Ariano, la réserve fut placée à Avellino, et la brigade du général Broussier à Nola. De la position qu'elle occupait ainsi sur les Apennins, la gauche de l'armée de Naples menaçait également les bords de l'Adriatique et ceux de la Méditerranée.

Les insurgés, qui occupaient Andria et Trani, considérèrent le départ de la division Duhesme comme une victoire complète, et leur audace s'en accrut, ils réussirent si bien à persuader que le retour des Français était désormais impossible, que le nombre de leurs partisans augmenta singulièrement, et que bientôt ils purent menacer la garnison française. Enhardis par l'impunité, et excités par la vue de plusieurs vaisseaux ennemis qui croisaient sur leurs côtes et leur pro-

1799-an VII. Italie.

ettaient de prochains débarquemens[1], ils s'avancèrent en
rce vers Foggia, et manœuvrèrent dans l'intention de couper
e nouveau les communications de Naples avec la Pouille.
es dévastations exercées par ces insurgés devinrent si fré-
uentes, qu'il fallut se décider à les battre ou à leur aban-
onner entièrement la province. Ce dernier parti ne pouvant
as être adopté, les dix-septième et soixante-quatrième demi-
rigades, les grenadiers de la soixante-treizième, le seizième
e dragons et six pièces d'artillerie légère, filèrent successive-
ent sur la Cirignola, où la division fut rassemblée et opéra
a jonction avec le détachement venu des Abruzzes sous la
onduite du chef de brigade Berger, et la légion napolitaine
e Caraffa. Le général Broussier fut mis à la tête de cette
xpédition : il eut besoin de faire les plus grands efforts pour
urmonter les obstacles qui lui furent opposés; car les in-
urgés étaient deux fois plus nombreux qu'ils ne l'avaient
té à la première arrivée des troupes françaises dans la Pouille :
ls avaient employé le temps qu'on leur avait laissé, à rétablir
es anciennes fortifications des places d'Andria et de Trani,
t à en élever de nouvelles. Les portes de ces villes, à
'exception d'une seule, étaient murées; on avait construit
errière chacune un large fossé, bordé d'un parapet; les rues
taient coupées, les maisons crénelées et leurs portes barri-
adées.

La mission de Broussier était de s'emparer de ces villes;
es troupes les moins exercées furent employées à garder les
communications. L'aide-de-camp Ordonneau, ayant amené
es compagnies de grenadiers des dix-septième et soixante-
treizième demi-brigades, le général se trouva en mesure d'at-

[1] C'étaient des bâtimens de l'armée navale turco-russe, qui venait de prendre Corfou et de s'emparer de la totalité des îles ex vénitiennes cédées à la France par le traité de Campo-Formio, ou bien quelques frégates anglaises ou napolitaines.

1799—an VII. Italie.

taquer, et marcha sur Andria, le 21 mars. Le lendemain, au point du jour, cette ville fut cernée; les dragons aux ordres du chef de brigade Leblanc, furent placés de manière à intercepter toute communication entre les insurgés d'Andria et ceux de Trani.

Une colonne, formée de deux bataillons de la dix-septième et de la légion Caraffa, fut chargée de l'attaque de la porte Comoza, tandis que le général Broussier, avec une autre partie des troupes, devait attaquer la porte de Trani, et qu'un bataillon, conduit par l'aide-de-camp du général Duhesme, Ordonneau, s'avançait vers la porte de Barra. L'attaque du général Broussier fut très-vive, et déjà les échelles allaient être dressées contre la muraille, lorsqu'un obus renversa heureusement la porte de Trani. Les Français se précipitèrent par cette ouverture, et, après un combat meurtrier, soutenu au passage du fossé creusé derrière la porte, ils pénétrèrent jusque sur la place, où ils s'établirent. Plus de douze officiers, un grand nombre de soldats, furent grièvement blessés en cette occasion, et notamment le capitaine d'artillerie légère, Bourgain, officier de distinction, qui avait rendu les plus grands services à la division depuis le commencement de la campagne. La colonne conduite par Ordonneau n'ayant pu, malgré les plus grands efforts, réussir à enfoncer la porte de Barra, était venue s'appuyer aux troupes de Broussier, et était entrée dans la ville avec elle. Le chef de brigade Berger, qui commandait l'attaque de la porte de Comoza, avait d'abord échoué dans une première tentative; mais, ayant ordonné l'assaut, il monta le premier sur la muraille, et, malgré une blessure dangereuse qu'il reçut, s'empara d'un drapeau, et vint se réunir aux deux autres colonnes à travers une grêle de balles dirigées sur lui de toutes les maisons crénelées.

Il n'avait fallu rien moins que toute l'intrépidité des troupes

françaises, et l'opiniâtreté de leurs chefs, pour ne pas abandonner cette attaque meurtrière, même après que les portes de la ville eurent été forcées. Dix hommes barricadés dans une maison furent assiégés par un bataillon entier, et tinrent jusqu'à la dernière extrémité. Cette rage frénétique des habitans d'Andria répondit parfaitement aux mesures prises par les chefs de l'insurrection pour l'exciter. 1799-an VII. Italie.

Un autel surmonté d'un grand crucifix avait été dressé sur la place, et, la veille du combat, on avait publié les prétendus miracles opérés par le signe de la rédemption des hommes. Une lettre qu'on avait placée dans une des mains du Christ annonçait au peuple que les coups des Français seraient impuissans contre lui, et qu'il devait d'autant moins craindre, que des renforts considérables allaient arriver. En effet, cette dernière prédiction se trouva justifiée par l'envoi de quatre cents hommes d'élite détachés en poste de l'armée que les insurgés rassemblaient du côté de Bitonto. Après une longue lutte dans les rues et dans les maisons, Andria fut enfin complétement occupée par les Français; mais la prise de cette ville leur coûta trente officiers et deux cent-cinquante sous-officiers et soldats. Cette perte considérable porta au plus haut degré chez les soldats la soif de la vengeance, et celle qu'ils exercèrent fut terrible et atroce. Six mille habitans furent passés au fil de l'épée, et toute la ville devint la proie des flammes. Les vieillards, les enfans, les femmes et douze des habitans incarcérés, pour leur opinion, par leurs concitoyens, échappèrent seuls à cet épouvantable massacre.

Cependant, un exemple aussi terrible, loin d'intimider les habitans de Trani, sembla redoubler, au contraire, leur fanatisme et leur dévouement. Cette ville était regardée comme le boulevart de l'insurrection, et comme la principale place d'armes des révoltés. Entourée d'un mur bastionné, protégée par un petit fort régulier, et défendue par plus de huit mille

1799—an VII. Italie.

hommes familiarisés avec les armes, puisque la plus grande partie étaient des matelots, des corsaires et d'anciens soldats de l'armée napolitaine, la place de Trani eût exigé peut-être un siége régulier, dans tout autre moment. La défense devait être d'autant plus opiniâtre, que de très-bons officiers s'y étaient rendus pour diriger les opérations des insurgés. Ceux-ci avaient en outre dans le port une petite flottille, composée de plusieurs barques et brigantins armés de canons. Cette circonstance, qui rendait nécessaire l'emploi d'un même moyen pour bloquer le port, força le général Broussier à retarder de quelques jours l'attaque de Trani, et il ne se mit en marche que le 31 mars.

Les troupes françaises, partagées en trois colonnes, se dirigèrent sur Trani par trois chemins différens, afin d'investir complétement cette ville. Dans la journée du 1er avril, les premiers postes français étaient à portée de pistolet de la place. La nuit fut employée à établir plusieurs batteries, sous la direction du capitaine du génie Couchaud, qui fit, en cette occasion, le double métier d'ingénieur et d'officier d'artillerie. Le 2 avril, au point du jour, ces batteries commencèrent à jouer sur la ville, du côté de Bisceglia, tandis que, sur un autre point, la légion napolitaine de Caraffa et le bataillon commandé par le chef Barrère, engageaient avec les assiégés un feu violent de mousqueterie. Ces deux attaques avaient pour but de masquer la principale, conduite par Broussier en personne. Ce général s'avança avec quelques compagnies de grenadiers, qu'il fit soutenir par le soixante-quatrième demi-brigade, et qui portaient avec eux des fascines pour combler le fossé, et des échelles pour monter à l'assaut. Les assiégés avaient pénétré l'intention du général français, et s'étaient portés en force sur le point menacé. Les premiers grenadiers qui parurent en vue de la muraille furent tués ou blessés par le feu de la mousqueterie parti des remparts. Le capitaine de

grenadiers Vernet, atteint de deux balles à la fois, fut renversé au milieu de ses soldats : les grenadiers, étonnés, s'arrêtèrent ; et le général Broussier les dirigea alors sur un petit fortin bâti sur le bord de la mer, et que les assiégés avaient négligé d'occuper en force ; mais déjà les intrépides chasseurs de la septième légère faisant partie des détachemens du colonel Berger, venus des Abruzzes, avaient remarqué cette faute de l'ennemi : ils s'étaient jetés à la mer, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, et avaient grimpé sur le fortin par les embrasures. Les insurgés, en voyant les chasseurs escalader le fort par la mer, jetèrent de grands cris : alors les grenadiers, excités par l'audace des chasseurs, s'avancèrent vers la muraille, dressèrent leurs échelles, et montèrent hardiment à l'assaut. L'aide-de-camp Excelmans [1], qui s'était mis à leur tête, fit aussitôt tourner les pièces du fort contre les insurgés. En même temps, la légion Caratta recevait l'ordre d'appuyer cette attaque, tandis que la flottille, réunie par le général Broussier, s'approchait du port pour le bloquer et empêcher les bâtimens ennemis d'agir. Tous ces mouvemens furent exécutés ; les Français étaient sur les remparts de Trani, mais cette ville tenait encore ; ses maisons, comme celles d'Andria, étaient crénelées, les rues défendues par du canon et des coupures : il fallait perdre beaucoup de monde pour surmonter ces obstacles. Broussier s'avise d'un expédient qui doit épargner ses intrépides soldats : il fait enfoncer les premières maisons, et les soldats français montent sur les faîtes, qui sont disposés en terrasses, suivant la construction de la plupart des maisons en Italie. En marchant de terrasses en terrasses, les grenadiers balayent successivement tous les rebelles qui s'y trouvent, et rendent nuls tous les moyens intérieurs de résistance.

1799-an VII. Italie.

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1799-an VII. Italie.

Cependant, le fort de Trani était encore occupé, et tirait avec la plus grande vivacité sur les assiégeans, placés sur les terrasses; mais ceux-ci, continuant toujours à s'avancer de la même manière, arrivent près du fort et engagent la fusillade avec les insurgés qui le défendent. C'était un spectacle assez extraordinaire que celui d'un combat livré, pour ainsi dire, dans les airs, sur les toits d'une ville. Le succès ne tarda pas à couronner les efforts des valeureux Français. Les défenseurs du fort, étonnés de tant d'audace, presque tous blessés, se précipitent dans les barques qui garnissaient le port, et forcent de rames pour échapper et gagner la pleine mer; mais la flottille française était en mesure d'agir avec avantage. La plupart des barques ennemies sont prises à l'abordage ou coulées bas, d'autres s'échouent sur le rivage, où les dragons du seizième régiment sabrent tous ceux qui cherchent à gagner la terre. Onze embarcations seulement se sauvèrent à Molfeta, et y furent prises par les habitans, qui venaient de se déclarer pour les Français. Le sort de Trani fut le même que celui d'Andria. Cette ville fut réduite en cendres, et tout ce qui était en état de porter les armes, passé au fil de l'épée: châtiment terrible, sans doute, mais devenu indispensable par l'obstination des rebelles, et pour ne pas éterniser une guerre désastreuse!.... Les Français trouvèrent dans Trani cinquante pièces de canon, douze drapeaux, une grande quantité de munitions, de fusils, et d'armes de tous genres.

Le général Broussier[1] se rendit, après cette expédition, dans la terre de Bari, dont les habitans étaient restés fidèles au parti des Français, mais dans le voisinage de laquelle était un corps d'insurgés, commandés par un homme qui se disait faussement le prince héréditaire du royaume des Deux-Siciles. La ville de Carbonara était le quartier-général de ce rassem-

[1] Mort lieutenant-général, en 1814.

blement, et passait, dans le pays même, pour avoir été dans tous les temps le repaire des brigands et des assassins qui désolent cette malheureuse contrée. Broussier envoya contre ces rebelles le chef de brigade Charlot. Attaqués à l'improviste, ils firent cependant une résistance vigoureuse; mais, enfoncés par les troupes françaises, ils se débandèrent, abandonnèrent deux pièces de canon, et se retirèrent sur Ceglie, où ils furent attaqués de nouveau et mis en fuite. Carbonara et Ceglie furent pillées, brûlées, et les habitans fusillés. Au milieu de ces scènes d'horreur que reproduisait la résistance des villes, nous devons citer un trait d'humanité qui honore les soldats français. Un dragon du seizième régiment, nommé Charles, apercevant un enfant de cinq ans enveloppé par les flammes d'une maison incendiée, et sur le point de périr, met pied à terre, se précipite au milieu du feu, au risque d'être écrasé par la maison qui s'écroulait, enlève l'enfant, et l'apporte, sain et sauf, au milieu des rangs des dragons. 1799-an VII. Italie.

Tous ces avantages remportés sur les insurgés, et les exécutions qui en avaient été la suite, épouvantèrent tellement les partisans du roi des Deux-Siciles, qu'ils disparurent ou s'éloignèrent à une grande distance des cantonnemens français. La province de la Pouille était désormais à couvert, et l'on pouvait considérer l'approvisionnement de la ville de Naples comme assuré. Toutefois, le général Duhesme ayant appris qu'il se formait encore de nouveaux rassemblemens du côté de Bitetto et de Rutigliano, se disposait à diriger des troupes sur ces deux points, lorsqu'il reçut, ainsi que le général Broussier, l'ordre de quitter son commandement, et de se rendre à Naples. Ces deux braves officiers, qui, toujours en action, n'avaient pris aucune part dans les différens élevés à Naples entre le général Championnet et le commissaire civil Faypoult, furent cependant impliqués dans cette mal-

1799-an VII. Italie. heureuse affaire par les intrigues de ce commissaire. Partageant la noble disgrâce de Championnet, Duhesme et Broussier furent destitués comme lui, et remplacés dans leur commandement : le premier, par le général Olivier ; et le second, par le général Sarrazin. Ces deux généraux, en prenant la direction des troupes qui occupaient encore la Pouille, reçurent l'ordre d'effectuer définitivement l'évacuation de cette province, et de ramener les troupes vers Naples. Nous dirons plus tard quelles étaient les causes de cette mesure, et comment elle fut mise à exécution.

5 avril. (16 germinal) Italie. *Ouverture de la campagne en Italie ; batailles de Verone, de Magnano ; occupation de la Toscane par les Français, etc., etc.* [1] — Nous sommes arrivés à une époque bien désastreuse pour les armes françaises : elles vont éprouver sur ce même sol, témoin des exploits les plus extraordinaires des temps modernes, des défaites sanglantes et multipliées ; et les ennemis de la république concevront l'espoir d'anéantir toutes ses institutions, et de ramener les peuples affranchis, ou conquis sous le joug monarchique de leurs anciens maîtres, ou sous la domination olygarchique de leurs précédens magistrats.

L'Autriche, décidée à recommencer la guerre avec la France, avait pensé, avec raison, que c'était surtout en Italie qu'il lui convenait de porter ses principales forces et de tenter les efforts les plus vigoureux. L'éloignement du général qui avait si promptement détruit quatre armées impériales, inspirait au cabinet de Vienne la plus grande confiance. De son côté, le directoire, privé de l'appui du guerrier dont tant de victoires signalées avaient rendu le nom si redoutable avait d'abord placé à la tête de l'armée d'Italie l'un des géné-

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Siéges et batailles, — Précis du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Histoire des campagnes d'Italie, — Mémoires politiques et militaires de Ritchie, — Vie de Suworow, — Mémoires du général Del ***, — Notes et documens communiqués, etc.

raux qui avaient le mieux secondé Bonaparte dans les dernières campagnes, celui qui, surtout dans l'expédition du Tyrol, avait donné des preuves d'une haute capacité. Loin de se trouver humilié de la préférence accordée à son jeune compagnon d'armes, Serrurier, déjà officier-général lorsque le nouveau commandant en chef dont nous venons de parler, Joubert, commençait à peine sa carrière militaire; Serrurier, dont la division s'était associée d'une manière si brillante à tous les exploits de l'armée d'Italie, particulièrement dans le siége de Mantoue, approuve hautement le choix du directoire, le fortifie de toute son influence, demande et regarde comme une faveur l'honneur de servir sous les ordres du général en qui ce gouvernement paraît avoir placé ses espérances : exemple remarquable de patriotisme, de modestie et de grandeur d'âme, bien rare dans l'antiquité même et chez les modernes! Ce dut être aussi l'hommage le plus flatteur pour Joubert, et le plus propre à lui attirer la confiance et le respect de ses subordonnés.

1799-an VII. Italie.

Nous devons faire remarquer aussi que, dans le même temps, l'illustre général de l'armée du Rhin s'honorait, au profit de la patrie, par la même abnégation de tout intérêt personnel. Il avait été destitué de son commandement en chef, pour avoir révélé trop tard la trahison de Pichegru. Mais pouvait-il, avant d'avoir des preuves de la dernière évidence, signaler à toute la France, comme un traître, son camarade, son ami, le guerrier qui, après avoir garanti de l'invasion étrangère le sol de la patrie, avait si glorieusement soumis la Hollande? Moreau n'avait fait au directoire cette incroyable révélation qu'à la dernière extrémité, le cœur navré d'amertume, et l'esprit intimement convaincu. Quoi qu'il en soit, privé du commandement en chef, il avait accepté les fonctions d'inspecteur-général à l'armée d'Italie, et il les remplissait de telle sorte, que son amour-propre ne paraissait

1799-an VII. Italie.

point blessé d'être réduit à un rôle secondaire, après avoir occupé la première place avec tant de distinction.

On a vu, dans le neuvième volume, que le général Joubert, à peine arrivé en Italie, avait, d'après les ordres du directoire, envahi la capitale et les places du Piémont, et détrôné le roi Charles-Emmanuel IV. Cette expédition avait été conduite avec autant de secret que d'habileté : ce qu'elle peut avoir d'odieux ne doit point retomber sur le général, qui ne faisait qu'obéir à des ordres rigoureux, que de graves conjonctures politiques pouvaient peut-être justifier, et rendaient nécessaires dans les intérêts de la France.

Le général Serrurier recevait en même temps l'ordre de réunir sa division à Modène, de franchir les Apennins, et de s'établir dans la république de Lucques, en passant par Pistoïa. Des députés envoyés par le grand-duc de Toscane, justement alarmé de cette invasion, vinrent trouver le général français à Pistoïa, et promirent, au nom de leur souverain, de donner pleine et entière satisfaction au directoire sur l'objet de ses récriminations [1]. Serrurier occupa la ville de Lucques sans éprouver la moindre résistance ; il y arriva en poste, précédé et suivi d'un détachement du neuvième de dragons. Suivant l'usage consacré à cette époque de renverser les gouvernemens établis, celui de la petite république de Lucques le fut aussi. Au lieu du gonfalonier ou premier magistrat, et des sénateurs patriciens qui les régissaient depuis plusieurs siècles, on donna aux Lucquois un directoire, des ministres, un corps législatif divisé en deux conseils ; le tout à l'instar de la constitution de l'an III, modèle

[1] Les prétendus griefs du directoire français étaient d'avoir laissé les Napolitains occuper le port de Livourne et d'avoir donné asile au pape Pie VI. Le grand-duc Ferdinand envoya son ministre, Manfredini, à Paris, pour offrir toutes les réparations que le gouvernement français pourrait exiger. Cette dernière démarche fut inutile, comme on le verra plus tard.

unique de tous les gouvernemens imposés par le directoire de France. 1799-an VII. Italie.

Cependant le cabinet de Vienne avait envoyé en Italie une armée nombreuse, composée de l'élite de ses troupes : le général Mélas la commandait, et elle était cantonnée dans les états de terre-ferme de l'ancienne république de Venise, cédés à l'Autriche par le traité de Campo-Formio. Forte de plus de soixante mille hommes, cette armée occupait les belles positions situées sur le Bas-Adige, et qu'avait gardées, défendues ou réattaquées Bonaparte, dans la campagne de 1796. Le directoire ne pouvait opposer à des forces aussi considérables qu'une armée d'à peu près quarante milles hommes, disséminée sur un grand espace, et occupée à contenir dans l'obéissance des peuples qui commençaient à supporter difficilement le nouveau joug qu'on leur avait imposé. Le général Joubert, contrarié dans ses vues généreuses, et fatigué des dégoûts que lui faisaient éprouver tous ces agens immoraux que, sous le nom de commissaires, le directoire envoyait auprès des généraux en chef et des administrations des pays conquis, moins pour surveiller leurs opérations que pour exercer des vexations et des déprédations de tout genre; Joubert, disons-nous, écrivait à son gouvernement qu'il lui était impossible de faire le bien et de maintenir la gloire du nom français avec de tels auxiliaires. En adressant de Turin, où il avait établi son quartier-général, sa démission au directoire, Joubert désignait le général Moreau pour son successeur, consultant en cela les intérêts de l'armée : « C'est le seul homme, disait-il dans sa lettre, que je reconnaisse vraiment digne du commandement, le seul dont la réputation militaire offre, à mon avis, la garantie nécessaire dans les grandes circonstances où se trouve placée la république. » Moreau accepta provisoirement le périlleux fardeau que lui remit Joubert en quittant Turin. Aimé du soldat, dont il savait prévoir et satisfaire les

1799-an VII. Italie.

besoins, Moreau eût peut-être évité une partie des désastres dont la France était alors menacée; mais le directoire se montra très-éloigné d'approuver le choix fait par Joubert. Il offrit d'abord le commandement de l'armée d'Italie au général Bernadotte, dont la réputation commençait dès-lors à balancer celle des premiers généraux de la république; mais ce général adroit, connaissant la situation des affaires en Italie, craignant d'exposer sa bonne renommée à un échec, s'était refusé au désir du directoire, et avait préféré le commandement de l'armée d'observation rassemblée dans le Palatinat. Le général Schérer, alors ministre de la guerre, s'était mis de lui-même sur les rangs, et fixa le choix du directoire, qui crut pouvoir tirer un parti utile du vainqueur de Loano. L'opinion publique n'était point en faveur du nouveau général en chef. On lui reprochait un défaut peu compatible avec l'imperturbable sang-froid qu'exige toujours le commandement des troupes [1]. Il était soupçonné d'avoir, ainsi que l'un des cinq directeurs, fermé les yeux sur ce système de pillage et de dévastation qui avait excité l'indignation des peuples de la Suisse et de l'Italie, et fait gémir les soldats et les officiers français fidèles aux sentimens de l'honneur et de la véritable gloire nationale. Ces préventions fâcheuses suivirent Schérer à l'armée d'Italie [2].

A peine le nouveau général en chef eut-il pris les rênes du commandement sur ce théâtre de la guerre, qu'un mécontentement général se manifesta dans l'armée et dans toutes les parties de l'Italie soumises à la domination ou à l'influence française. On vit arriver, à la suite de Schérer, une seconde

[1] *Haud tolerabili vini capulatate fœdavit.* Quin. Curt., lib. 5.

[2] Il y avait beaucoup d'injustice dans ces reproches et dans ces préventions. Schérer est mort en 1804, dans sa terre de Chauny, et n'a laissé qu'une fortune médiocre.

que de ces déprédateurs qui dévoraient depuis si long temps pays avec un cynisme sans exemple. Le premier acte du général, en arrivant à Turin, fut d'exiger du gouvernement provisoire du Piémont une contribution extraordinaire de x cent mille francs. Contraints à payer, avec les formes s plus impératives et les plus vexatoires, les Piémontais ppelèrent, sur les exacteurs, la vengeance de l'Autriche. Loin de chercher à apaiser ou à diminuer les plaintes qui s'éraient de toutes parts, les commissaires du directoire, par ur morgue et leur insolence, attisèrent le feu de la révolte, ui commençait à se déclarer depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine, et étouffèrent les sentimens de bienveillance ui restaient encore dans le cœur des partisans de la république. Les insurrections qui éclatèrent à la fois sur divers oints durent être moins attribuées aux intrigues des agens e la seconde coalition, qu'à la conduite impolitique des dé ués du directoire.

1799-an VII. Italie.

Cependant Scherer avait réuni les troupes qui devaient composer son armée; d'après les ordres du directoire, il vint prendre des positions sur les frontières de la république cisalpine, et chercha à se mettre en communication avec l'armée de Naples, commandée par Macdonald, et qui avait été mise sous sa direction supérieure. Il est certain que si cette dernière armée avait pu, sans danger, abandonner sa conquête, et se joindre avec l'armée d'Italie, les Français se seraient trouvés à même d'opposer des forces à peu près égales à celles que les Autrichiens avaient réunies dans les états de Venise. Nous avons fait voir que les troupes aux ordres du général Macdonald étaient déjà insuffisantes pour contenir le pays, à l'occupation duquel le directoire attachait une haute importance. Il était donc impossible de distraire quelques détachemens de cette armée; et l'on verra plus tard qu'alors que sa participation fut jugée indispensable pour repousser les efforts

1799—an VII. Italie. de l'ennemi dans la haute Italie, il fallut que Macdonald évacuât entièrement le royaume de Naples.

Malgré sa supériorité numérique au commencement de la campagne, l'armée autrichienne ne se hâtait point de commencer les hostilités, et, à la fin de mars, les deux armées étaient encore cantonnées dans leurs positions respectives. Ce retard du côté des Autrichiens peut être attribué à la double intention d'attendre l'arrivée du corps auxiliaire promis par l'empereur Paul Ier, et le résultat des premières opérations en Allemagne. L'arrivée des premières colonnes russes ne devait avoir lieu que le 12 avril, et cette circonstance détermina le général français à prendre l'initiative, en attaquant les Autrichiens sur le Bas-Adige, et en manœuvrant de manière à les rejeter sur la Brenta.

Les deux armées occupaient, au 25 mars, les positions suivantes :

L'armée autrichienne, que commandait par intérim le général Kray pendant l'indisposition du général en chef Melas, était campée sur la rive gauche de l'Adige, derrière les places de Verone et Legnago, dont les fortifications étaient réparées. Un camp était placé à Par-d'Arqua, dans la Polesine [1], à deux milles du confluent de la Polesella et du canal Bianco; un second, à Bevilaqua, dans le Véronais, à cinq milles au-delà de Legnago; un troisième, à Conselve, dans le Padouan; un quatrième, enfin, vers Bussolengo, près le lac de Garda; différens détachemens occupaient les villages de Santa-Lucia et de San-Massimo, en avant de Verone; un autre assez considérable était posté sur les hauteurs de Pastringo : cette dernière position, naturellement formidable, avait été encore fortifiée par une double ligne de retranchemens et de redoutes bien garnis d'artillerie.

[1] La Polesine ancienne, province vénitienne dont Rovigo était la capitale.

ix bataillons placés à Bussolengo liaient la communication avec Verone[1]. 1799-an VII. Italie.

Deux ponts de bateaux avaient été jetés sur l'Adige : un, vis-à-vis Polo; l'autre, vers Santa-Lucia[2], dans la direction de Pastringo, à douze milles de Verone : tous les deux étaient défendus par une double tête de pont, garnie d'artillerie. D'autres retranchemens occupaient, avec du canon, les hauteurs intérieures entre Lazise et Calmisino. Ainsi la droite de l'ennemi touchait au lac de Garda, sa gauche à l'Adige; le centre occupait Verone, San-Massimo et Santa-Lucia. Un corps d'avant-garde occupait Legnago et les postes qui se trouvent en avant de cette place.

Schérer avait établi son armée derrière les places de Peschiera et de Mantoue, où était le quartier-général. Regardant les montagnes du Bergamasque et du Bressan comme impraticables dans cette saison, il n'avait laissé dans Brescia et Bergame que quatre bataillons. Il pensait d'ailleurs que son flanc gauche serait suffisamment garanti par la division de l'armée d'Helvétie, commandée par le général Dessolles, qui occupait la Valteline, et par les troupes de la même armée, que le général Lecourbe avait ordre de lui envoyer à sa première réquisition.

Ayant pris la résolution d'attaquer l'armée autrichienne, le général Schérer divisa la sienne en deux corps. Le premier, composé des divisions Montrichard, Victor et Hatry, sous la direction du général Moreau, devait effectuer une fausse attaque sur Verone et sur Legnago, afin d'arrêter et de tenir en échec les secours que l'ennemi pouvait diriger de ces places sur Pastrengo, par la rive droite de l'Adige; le

[1] *Voyez* la carte placée tome VII, page 37.

[2] Ce n'est pas le village du même nom dont nous venons de parler, qui est auprès de Verone, sur la rive droite de l'Adige, et que nous allons encore désigner plus bas.

1799-an VII. Italie.

second corps, composé de trois divisions commandées par les généraux Delmas, Grenier et Serrurier, sous la direction du général en chef lui-même, devait attaquer et tourner les positions de la droite des Autrichiens sur le lac de Garda.

Le 26 mars, à la naissance du jour, les redoutes et le camp retranché des Autrichiens furent attaqués par les divisions Delmas et Grenier. Cette entreprise n'était pas facile : chacune des redoutes fut assaillie au pas de charge avec une grande résolution, et malgré tout le feu de la mitraille ennemie. Après quatre heures d'un combat sanglant, les Français s'emparèrent des positions occupées par les Autrichiens et de leurs deux ponts sur l'Adige. Poursuivis alors sur la rive gauche, une partie des vaincus fut menée, l'épée dans les reins, jusqu'à la Chiusa, et se retira en désordre à Peri.

Pendant cette attaque, la division Serrurier balayait la chaîne de montagnes qui, partant de Lazise, remonte jusqu'à Rivoli et à la Corona. Les postes autrichiens, dans cette partie, coupés par le mouvement des deux autres divisions françaises, se retirèrent, après avoir toutefois tenté de se défendre, et suivirent la marche rétrograde des troupes du camp retranché. Le général Serrurier s'arrêta sur le plateau de Rivoli, dans cette même position rendue si célèbre par la victoire que Bonaparte y avait remportée en 1796. Le nouveau succès obtenu dans les montagnes qui bordent le lac de Garda avait été secondé par la flottille que les Français entretenaient sur le lac, et que commandaient le capitaine de frégate Sibile et le lieutenant Pons.

Dans le même temps que la gauche de l'armée française culbutait ainsi la droite de l'armée ennemie, les divisions Victor et Hatry d'une part, et celle du général Montrichard, placée à l'extrême droite, dirigées par Moreau, avaient combattu les troupes sorties de Verone et de Legnago. Celles de Verone s'étaient postées à Santa-Lucia et à San-Massimo ;

s furent attaquées vigoureusement par les généraux Vic- 1799-an VII.
et Hatry. Santa-Lucia fut enfin emportée après quelques Italie.
ires d'un combat opiniâtre. Les généraux ennemis Minck-
z et Liptay furent blessés dangereusement dans cette ac-
n. San-Massimo, disputé avec plus d'acharnement en-
e, finit par rester aux Autrichiens, après avoir été pris et
ris jusqu'à sept fois. Le général autrichien Kaïm y fut
lement blessé. Les Français bivouaquèrent autour de Santa-
cia.

Le général Montrichard avait d'abord réussi à culbuter les
upes sorties de Legnago, et les avait poursuivies jusque sur
glacis de cette place ; mais le général Kray, ayant dirigé
ce point des forces considérables, les Français se virent
aqués par des troupes fraîches, et, après une résistance
i se prolongea jusqu'à la nuit tombante, ils furent obligés
se retirer dans leur position du matin.

Ainsi, par ce premier mouvement offensif de l'armée fran-
se, Schérer avait battu, repoussé ou contenu les forces au-
chiennes. S'il faut en croire le rapport de ce général, l'ar-
e ennemie aurait essuyé une perte très-considérable [1]. Le
néral autrichien Dewins fut tué. La perte des Français fut
timée de deux à trois mille hommes : les généraux français
elmas et Dalesme avaient été blessés. Le général Schérer fit
ne mention particulière du général de brigade Pigeon, des
djudans-généraux Argod et Blondeau, des chefs de brigade
lorel et Petit, des chefs d'escadron Lepic [2] et Coindet, des
hefs de bataillon Ledoux et Damesnil, du capitaine Blon-
eau, frère de l'adjudant général, et des capitaines Roche

[1] Schérer écrivit au directoire que l'armée autrichienne avait perdu près de neuf mille hommes, dont quatre mille cinq cents prisonniers, deux drapeaux et douze pièces de canon.

[2] Aujourd'hui lieutenant général, etc.

1799-an VII. Italie.

et Heron. Lepic et Coindet furent promus au grade de chef de brigade sur le champ de bataille [1].

Cependant Schérer ne sut pas mettre à profit les avantages qu'il avait remportés dans cette journée du 26 mars. Effrayé par les rapports qu'il reçut de l'armée d'Helvétie, et qui lui annonçaient l'impossibilité où se trouvaient les généraux Dessolles et Lecourbe d'appuyer son mouvement offensif, il résolut de concentrer ses forces, et donna l'ordre aux divisions qui avaient passé l'Adige de revenir sur la rive droite, en se retirant par Peschiera. Le motif de Schérer en prenant cette mesure, que rien ne devait faire précipiter encore, fut la crainte de voir couper ses divisions de gauche depuis qu'elles ne se trouvaient plus appuyées dans la Valteline par le général Dessolles. Moreau n'était point de cet avis : il avait judicieusement proposé au général Scherer de conserver sa position devant Verone, et de s'y maintenir, tandis que les divisions de gauche attaqueraient cette ville par la rive gauche de l'Adige, pour en chasser les troupes ennemies. Schérer persista dans son dessein, et voulut effectuer sa retraite.

Le général Kray avait conduit en personne les troupes de renfort devant lesquelles s'était retirée la division Montrichard, et il s'était bien aperçu que le principal effort de la droite des Français avait eu Verone pour direction, et non Le-

[1] Parmi plusieurs traits de courage et de dévouement qui signalèrent cette journée, à laquelle on donna le nom de bataille de Verone, nous rapporterons celui-ci. A l'attaque du camp retranché de Pastringo, une compagnie de grenadiers marchait sur une redoute dont le feu était extrêmement meurtrier. Un jeune conscrit s'était glissé dans les rangs de ces vieux soldats, et marchait intrépidement avec eux ; quelques grenadiers, l'apercevant à leurs côtés, lui dirent : « Jeune homme, que viens-tu faire parmi nous? ce n'est point ta place ; retourne à ton rang, et laisse-nous faire. » Le conscrit, humilié de l'apostrophe, s'élance avec la rapidité de l'éclair, escalade en un moment l'épaulement de la redoute, et se met à crier à ceux qu'il a laissés derrière lui : « A bas les grenadiers ! à moi les conscrits ! la redoute est à nous. »

nago. En conséquence, après avoir repoussé Montrichard, il était revenu sur la première des villes que nous venons de nommer, pour être en mesure de s'opposer avec succès à une seconde attaque des Français sur ce point. Peut-être ce mouvement du général Kray avait-il contribué à faire prendre à Schérer la résolution de faire quitter à Moreau la position de Santa-Lucia. 1799 an VII. Italie.

Afin de masquer son mouvement de retraite, Schérer donna l'ordre au général Serrurier d'exécuter une fausse attaque sur Vérone, en lui recommandant de n'engager ses troupes qu'autant qu'il le faudrait pour amuser et retenir l'ennemi. Serrurier, après avoir laissé quelques bataillons à la garde des ponts de Polo et de Pastringo, passa l'Adige avec le reste de sa division, et s'avança, en suivant le cours de cette rivière, jusque vis-à-vis Bussolengo. Les Français attaquèrent avec intrépidité, et déjà ils marchaient sur les hauteurs qui couvraient le flanc droit des Autrichiens, et par conséquent la route de Vérone et le camp qu'occupait le gros de l'armée, lorsque, s'abandonnant imprudemment et malgré les ordres du général Serrurier, à une poursuite irrégulière, ils trouvèrent devant eux la division du feld-maréchal lieutenant Frœlich, que le général Kray envoyait pour secourir le point attaqué. Ces troupes, qui sortaient de Vérone, et où se trouvaient les généraux Chateller et Lattermann, attaquèrent les Français sur trois colonnes. L'infanterie du général Serrurier, malgré le désordre où son trop d'ardeur l'avait jetée, tint ferme pendant quelque temps, mais, bientôt accablée et rompue par les forces supérieures qu'elle avait devant elle, elle fut mise en déroute, et ramenée au pas de charge. Le neuvième régiment de dragons et quelques détachemens de cavalerie piémontaise essayèrent d'arrêter les Autrichiens, ils furent obligés de suivre le mouvement de retraite, qui se fit assez heureusement pour qu'une partie des troupes françaises

1799 au VII. Italie.

pût repasser l'Adige. Un corps de pontonniers, soutenu par un détachement qu'envoya le général Kray sur les derrières des Français, dès le commencement de l'action, avait détruit un des ponts que le général Serrurier avait sur ce fleuve. Une partie de la division, coupée et enveloppée, fut obligée de se rendre prisonnière de guerre, après avoir vainement essayé de se défendre ou de se jeter dans les montagnes [1]. L'armée française perdit près de cinq mille hommes par cette espèce d'échauffourée, que ne put empêcher la prudence reconnue du général Serrurier.

Les cinq autres divisions étaient arrivées, sur ces entrefaites, dans leurs nouvelles positions. Le centre se trouvait près d'Isola della Scala, une division en réserve sur sa droite; deux divisions aux ordres de Moreau, en équerre sur le flanc gauche, occupant le village de Buttapreda et les sources du Tartaro, veillaient sur tout ce qui pouvait sortir de Vérone. Schérer avait établi son quartier à Isola della Scala. Ainsi, les forces françaises se trouvaient concentrées entre l'Adige, qui coulait sur son front, et le Tartaro sur ses derrières. Cette position couvrait Mantoue, et donnait à Schérer la facilité d'attaquer l'ennemi quand il le jugerait convenable.

La retraite de l'armée française fit faire aux Autrichiens un

[1] Cette partie de la division se composait de bataillons piémontais placés, avec quelques escadrons commandés par le marquis de Saluces, sous les ordres du général Serrurier.

M. le comte Mathieu Dumas, dans son Précis militaire de la campagne de 1799, porte la perte de la division Serrurier dans cette affaire à sept mille hommes. Ce nombre est évidemment exagéré, et l'auteur a été trompé par les rapports étrangers, auxquels il a donné trop de crédit. Un officier digne de foi, présent à l'action, nous a assuré sur son honneur que la perte ne s'élève pas à plus de cinq mille hommes; et cette version est d'autant plus admissible, que l'on verra plus bas la division Serrurier agir avec assez de vigueur pour faire supposer qu'elle n'avait pas éprouvé une diminution aussi considérable que l'avance le général Mathieu Dumas.

ion du matin ; mais elles furent 1799-an VII.
plaine, et obligées de se retirer Italie.
. Dans ce moment, le général
ie sur Villa-Franca. Repoussé
après une charge vigoureuse à
ce bourg, et à faire à l'ennemi

atrichiens contre la division
ait presque debordée. Toute-
is ne fût parvenu à réunir la
heures après midi, il se battit
froid, qu'il repoussa toutes les
es de canon et fit douze cents

rement à la droite de l'armée
avait envoyé une colonne de
ono, où bientôt Victor et Gre-
a plus grande vigueur. Debordés
ca par une supériorité de forces
sur ce point, furent obligés de se
La division Delmas, jusqu'alors
nemi, ne put, après l'avantage
ie se déployer en arrière à droite
deux autres divisions sur Due-
vano.

néral Moreau, après son succès
qui lui étaient opposées, avait
. murs de Verone, et il se pré-
qui s'y était rallié, lorsque le
éprouvé par les deux divisions
flanc droit entièrement décou-
rer sa retraite. Moreau devait
jusqu'à la nuit tombante, afin

1799-an VII. Italie.

l'Adige pour tenir en respect les troupes qui tenteraient de percer de ce côté. Le général Delmas, qui, malgré ses blessures du 26 mars, avait voulu conserver le commandement de sa division, devait remplacer à Buttapreda la division Montrichard, pour ensuite protéger, en marchant sur Dossobono, l'attaque des divisions Victor et Grenier, et au besoin celle du général Moreau. Celui-ci, avec les divisions Hatry et Montrichard, était chargé d'attaquer l'ennemi à Somma-Campagna et à Somma, tandis que le général Serrurier, placé avec les débris de sa division sous les ordres du général Moreau, devait s'emparer de Villa-Franca.

L'attaque avait été fixée à six heures du matin, le 5 avril; mais les mauvais chemins ayant retardé la marche des divisions Grenier et Delmas, elles ne purent arriver à leur destination qu'à onze heures. A cette époque de la journée, les deux armées se trouvèrent en présence, et le combat s'engagea sur tous les points.

Les troupes autrichiennes étaient divisées en trois fortes colonnes sous les ordres des généraux Kaim, Mercantin et Zopff. Les divisions Grenier et Victor s'avancèrent, suivant leurs instructions, sur San-Giacomo, en chassèrent l'ennemi et occupèrent ce village. Pendant que cette attaque réussissait sur la droite, deux colonnes ennemies s'étaient portées, par un mouvement circulaire, sur le camp d'où le général Moreau était parti le matin pour attaquer celui-ci par ses derrières, en même temps que la division Delmas était attaquée sur son front, à mesure qu'elle se formait à la tête du village de Buttapreda. Cette position critique ne troubla point le général Moreau, et il s'en tira par une manœuvre habile. Au lieu de continuer à se porter directement sur Somma-Campagna et Somma, il laissa ces deux villages sur la gauche, et, par un mouvement à droite, il attaqua lui-même les deux colonnes autrichiennes. Celles-ci, prises par leur flanc droit, voulu-

rent rétrograder sur leur position du matin ; mais elles furent enfoncées, dispersées dans la plaine, et obligées de se retirer en grand désordre sur Verone. Dans ce moment, le général Serrurier exécutait son attaque sur Villa-Franca. Repoussé d'abord, il réussit cependant, après une charge vigoureuse à la baïonnette, à s'emparer de ce bourg, et à faire à l'ennemi environ neuf cents prisonniers. 1799-an VII. Italie.

Cependant l'attaque des Autrichiens contre la division Delmas continuait, et celle-ci était presque débordée. Toutefois, quoique le général français ne fût parvenu à réunir la totalité de ses troupes qu'à deux heures après midi, il se battit avec tant de courage et de sang-froid, qu'il repoussa toutes les attaques, s'empara de cinq pièces de canon et fit douze cents prisonniers.

Les choses se passaient autrement à la droite de l'armée française. Le général Kray avait envoyé une colonne de troupes fraîches sur San-Giacomo, où bientôt Victor et Grenier se virent attaqués avec la plus grande vigueur. Débordés sur leur flanc droit, accablés par une supériorité de forces irrésistible, les Français, sur ce point, furent obligés de se replier sur Isola della Scala. La division Delmas, jusqu'alors fortement engagée avec l'ennemi, ne put, après l'avantage qu'elle venait d'obtenir, que se déployer en arrière à droite pour protéger la retraite des deux autres divisions sur Due-Castelli et Castiglione Mantovano.

Sur ces entrefaites, le général Moreau, après son succès sur les troupes autrichiennes qui lui étaient opposées, avait suivi celles-ci jusque sous les murs de Verone, et il se préparait à attaquer l'ennemi qui s'y était rallié, lorsque le général Schérer, après l'échec éprouvé par les deux divisions Grenier et Victor, voyant son flanc droit entièrement découvert, lui envoya l'ordre d'opérer sa retraite. Moreau devait toutefois conserver son terrain jusqu'à la nuit tombante, afin

1799-an VII Italie.

de laisser au reste de l'armée le temps d'effectuer en bon ordre son mouvement rétrograde. Cette mesure fut mise à exécution avec tant de bonheur que, n'ayant quitté le champ de bataille qu'à sept heures du soir, Moreau fit sa retraite sans perdre un seul homme, quoiqu'il fût harcelé par les troupes légères de l'ennemi.

La bataille de Magnano, ainsi appelée, parce que le quartier-général français avait été établi la veille dans ce village, occasiona une perte considérable aux deux partis. On a vu que les Français avaient fait deux mille prisonniers et pris sept pièces de canon aux Autrichiens; ceux-ci perdirent en outre trois mille hommes, tués sur le champ de bataille. Le feld-maréchal-lieutenant Mercantin, deux généraux-majors et sept officiers de l'état-major avaient été blessés grièvement.

Du côté des Français, le nombre des morts et des prisonniers fut à peu près le même que celui de l'ennemi, mais la perte en artillerie fut un peu plus considérable. Les généraux Beaumont, Dalesme et Pigeon étaient au nombre des blessés, et le brave général Delmas avait été frappé de nouveau par une balle.

Le grand résultat de la bataille de Magnano fut la retraite de l'armée française vers le Mincio; augure bien encourageant pour les Autrichiens, des triomphes qu'ils allaient remporter en Italie.

Décidé à prendre la ligne du Mincio, le général Schérer dut songer à mettre Mantoue dans un état de défense respectable. En conséquence, indépendamment de la garnison qui se trouvait déjà dans cette place, il y fit entrer six mille six cents hommes, et il la fit approvisionner de munitions de guerre et de bouche pour plus d'un an. Cette augmentation de la garnison de Mantoue, et les pertes faites en morts, blessés, ou prisonniers, dans les journées des 26 mars et 5 avril, réduisaient l'armée française à moins de vingt huit

mille hommes, Schérer fut donc obligé de supprimer trois de ses divisions, et d'en distribuer les troupes dans les trois autres qui restaient : c'était sans doute le cas d'attirer à lui l'armée de Naples, qui se trouvait aussi sous son commandement, et dont la présence dans le royaume des deux Siciles était beaucoup plus funeste qu'avantageuse aux intérêts de la république. En se décidant à attaquer le premier les Autrichiens, Schérer aurait dû également ordonner au général Gauthier, qui commandait une division sur les frontières du grand-duché de Toscane, de venir le joindre avec ses troupes pour renforcer d'autant son armée, puisque ces renforts pouvaient le mettre à même, sinon de vaincre l'ennemi, au moins de se maintenir contre ses efforts, mais l'insatiable avidité du directoire en avait ordonné autrement. Les instructions du général en chef lui prescrivaient d'envahir le grand-duché de Toscane, et pour frapper des contributions extraordinaires sur Florence et les autres villes de cet état, Schérer s'était privé des moyens de conserver l'Italie à la république.

1799 an VII. Italie

En effet, pendant que les Français occupaient ainsi le terrain situé entre l'Adige et le Mincio, le grand-duché de Toscane, respecté naguère par Bonaparte, était envahi par la division du général Gauthier. Un des premiers soins de Schérer en arrivant en Italie, avait été de signifier au grand-duc Ferdinand la résolution prise par le directoire de s'emparer des états de ce prince. Le ministre Manfredini avait offert en vain toutes les réparations que pouvait exiger le gouvernement français : nous avons rapporté plus haut quels étaient les torts dont on avait déclaré le grand-duc coupable envers la république. Ce prince, obligé d'obéir à la nécessité, jugea convenable d'apprendre lui-même à ses sujets le changement qu'ils allaient éprouver, et il fit publier la touchante proclamation que nous plaçons ici, comme un monument précieux des vertus de ce digne souverain.

1799-an VII. Italie.

« Au moment de l'entrée des troupes françaises à Florence, nous regardons comme une preuve de fidélité, d'attachement et d'affection de la part de nos chers sujets, si, en secondant nos paternelles intentions, ils conservent la plus parfaite tranquillité et respectent la division française et tous les individus qui la composent, en s'abstenant de tout acte qui pourrait donner lieu à quelque plainte que ce soit. Cette conduite sage leur assurera, s'il est possible, de nouveaux droits à notre bienveillance. »

Cette proclamation fut publiée en même temps que plusieurs autres des généraux Schérer et Gauthier, dans lesquelles ces derniers s'efforçaient de persuader au peuple toscan que les Français n'envahissaient le grand-duché que pour son bonheur et sa prospérité.

Le 29 mars, trois mille hommes, sous les ordres du général Gauthier, se présentèrent aux portes de Florence. Ce détachement se composait d'infanterie et de cavalerie, et avait en tête plusieurs pièces de canon. Le général, qui s'attendait peut-être à trouver des obstacles par la résistance des Florentins, rangea sa troupe en bataille, et fit sommer la ville de se rendre; mesure bien inutile, puisque toutes les portes étaient déjà ouvertes par l'ordre du grand-duc. Les troupes françaises entrèrent dans Florence comme dans une ville amie, et le général Gauthier fit occuper sur-le-champ les portes, le vieux palais, les deux châteaux et les établissemens publics. Les troupes toscanes placées à ces différens postes déposèrent leurs armes et furent réunies dans des quartiers particuliers. Deux piquets de troupes françaises furent établis sur les places de Sainte-Croix et de Sainte-Marie-Majeure, et l'on plaça une garde devant le palais Pitti, qu'occupait encore le grand-duc. Ce prince passa la nuit dans Florence, et ne quitta la ville que le lendemain avec la grande duchesse et ses enfans, pour se rendre, sous l'escorte d'un détachement français, hors

du territoire occupé par l'armée française. Cette noble famille se retira à Venise, pour passer de là en Autriche. 1799—an VII. Italie.

Le pape Pie VI, qui se trouvait, comme on le sait déjà, dans le grand-duché, fut considéré comme prisonnier de guerre [1].

Dans le même temps que le général Gauthier s'emparait ainsi de Florence, quatre mille hommes commandés par le général Miollis prenaient possession du port de Livourne, après avoir désarmé la garnison toscane. Tous les émigrés français qui se trouvaient dans la ville reçurent l'ordre d'en sortir en vingt-quatre heures, sous peine d'être fusillés. La plus grande partie des Anglais que Livourne renfermait également, s'étaient déjà embarqués à la première nouvelle de l'approche des Français; mais toutes les marchandises qui leur appartenaient, aussi bien que celles des Autrichiens, des Russes, des Portugais, des Turcs et autres peuples en guerre avec la France, furent confisquées, et l'on annula tous les actes de vente et les marchés qui pouvaient avoir été conclus depuis quinze jours.

Un commissaire du directoire français, Reinhart, fut chargé de l'organisation civile du grand-duché de Toscane. Le régime français fut mis en vigueur, chaque ville eut sa municipalité, et le savant Fontana fut nommé président de celle de Florence. Mais ces institutions étaient déjà menacées

[1] Victime de la haine que lui portait le directoire, et particulièrement le chef de la secte des théophilanthropes, Lareveillère-Lépaux, ce respectable vieillard fut arraché du couvent où il s'était retiré, et où il ne s'occupait plus que des intérêts célestes. On le conduisit à l'armée, en lui promettant de le laisser vivre tranquille dans cette résidence; mais des ordres vinrent bientôt de Paris pour lui faire traverser les routes glacées des Alpes, et le renfermer d'abord à Briançon, ensuite à Valence, où il mourut des suites des persécutions qu'il avait éprouvées, et des fatigues d'un voyage pénible, bien au-dessus de ses forces.

1799—an VII Italie.

dans leur existence, et l'on verra plus loin avec quelle rapidité elles furent anéanties.

21 avril. (3 floréal.) Suisse. Allemagne.

Suite des opérations de l'armée d'Helvétie ; Masséna est nommé commandant en chef des deux armées d'Helvétie et du Danube, après la démission du général Jourdan, etc.[1]. — On a vu, dans l'article précédent, que le général Schérer, en attaquant les Autrichiens sur l'Adige, avait compté sur la coopération des troupes que les généraux Lecourbe et Dessolles commandaient à la droite de l'armée d'Helvétie ; nous devons expliquer pourquoi le mouvement qu'espérait le général de l'armée d'Italie n'avait pas eu lieu.

Après la destruction du corps de troupes autrichiennes commandé par le général Auffenberg dans le pays des Grisons, la droite de l'armée du Danube, aux ordres du général Lecourbe, s'était avancée rapidement vers cette partie du Tyrol qui confine aux Grisons et à la Valteline. Les succès obtenus par cette division auraient eu de grands résultats pour l'armée d'Italie, si les revers de l'armée du Danube n'avaient pas mis le général Lecourbe dans la nécessité de faire un mouvement rétrograde, ainsi que nous allons le rapporter.

Le but du général Masséna, en ordonnant au général Lecourbe de s'avancer dans l'Engadine et dans la Valteline, avait été de faire remonter ses troupes jusqu'aux sources de l'Inn et de l'Adige, et de se trouver ainsi en possession d'une position regardée comme la clef de l'Allemagne et de l'Italie. Pour assurer son flanc avant de pénétrer plus avant, Lecourbe avait envoyé le général Casabianca dans la Haute-Engadine pour s'emparer du poste de Bormio. Le général autrichien

[1] Journaux du temps, etc., — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Précis du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Opérations de l'armée du Danube, — Campagnes dans les Grisons, — Mémoires, Documens et Notes communiqués, etc.

ıudon, qui le défendait, se retira dans le Wintschgaw, où 1799-an VII.
général Bellegarde, commandant une division dans cette Suisse. Allemagne.
ntrée, fut obligé de faire marcher une partie de sa réserve,
ıur s'opposer à la marche des Français.

A cette époque, le général Lecourbe, ayant reçu quelques
taillons de renfort, combina une attaque générale sur toute
ligne ennemie qu'il avait devant lui. Les généraux Loison
Dessolles eurent ordre de se diriger sur le Munster-Thal,
ıe le général Laudon occupait encore avec cinq mille hom-
es. Lecourbe marcha lui-même sur Martinsbruck avec le
ste de ses troupes. L'attaque dirigée sur ce dernier point
anqua, parce que la brigade de gauche ne put faire sa jonc-
on à temps. Après un combat très-meurtrier qui dura jus-
'au soir, les Français furent obligés de se retirer, et bivoua-
èrent à quelque distance du village.

Lecourbe était dans l'intention de renouveler son attaque
lendemain 16 mars; mais il fut lui-même prévenu par l'en-
emi, qui déboucha de Martinsbruck, en même temps que
eux autres colonnes se portaient sur Schuls et Zernets, situés
ır la rive gauche de l'Inn. Le général Laudon ayant évité
s colonnes de Loison et de Dessolles, s'était porté en per-
onne sur le poste de Schuls, que défendait le général Mai-
oni, avec trois compagnies de grenadiers. Surpris par l'en-
emi, qui déboucha à l'improviste par les montagnes, Mai-
oni eut à peine le temps de se reconnaître, et fut fait pri-
onnier avec son aide-de-camp et presque tous les officiers :
ı plupart des grenadiers réussirent à s'échapper par le che-
ain qui conduit à Fettau. Lecourbe, en apprenant cet événe-
nent, accourut aussitôt avec un bataillon de la trente-hui-
ième demi-brigade. Le village fut repris; mais il fut impos-
sible d'enlever aux Autrichiens les prisonniers qu'ils venaient
de faire. Les deux attaques vers Martinsbruck et sur Zernets
avaient été repoussées avec avantage.

1799-an VII. Suisse. Allemagne.

Toutefois, le mouvement offensif que venait de faire le général Laudon sur les troupes de Lecourbe ne garantissait point le premier du danger qu'il courait. En effet, tandis qu'il dégarnissait le Munster Thal, les généraux Dessolles et Loison, achevant leur mouvement, se disposaient à l'attaquer. Pour pénétrer dans le Munster Thal, les Français avaient eu à surmonter des obstacles et des dangers propres à effrayer les voyageurs les plus intrépides. Il fallait gravir, à travers les neiges et les glaces, une des plus hautes montagnes des Alpes dites *Juliennes*, le Wormser-Joch, qui sépare les sources de l'Adda de celles de l'Adige. Les passages praticables sont si étroits, qu'à peine deux hommes peuvent y passer de front. Cependant les troupes françaises parvinrent au sommet de la montagne, et réussirent à y transporter deux pièces de 3. L'ennemi occupait au bas de la montagne des retranchemens formidables, garnis de dix-huit pièces de canon. La gauche de ces retranchemens était appuyée à un torrent, dont la direction suivait le flanc de sa ligne. Après avoir reconnu cette position, le général Dessolles resserra ses postes, et manœuvra pour s'avancer le plus près possible. Les troupes françaises se laissèrent glisser, ou plutôt se précipitèrent des hauteurs qu'elles venaient de gravir. Dessolles, ralliant tout ce qui avait pu descendre ainsi, rangea son monde sur le bord du torrent dont nous venons de parler, et commença l'attaque. La douzième demi-brigade s'élança la première, culbuta les premiers postes sans brûler une amorce, et pénétra, à l'abri du feu d'artillerie, jusqu'à la hauteur des retranchemens de Glarus, elle déboucha ensuite et tourna la première redoute, tandis que le premier bataillon de la trente-neuvième demi-brigade marchait en bataille sur le front de cette même redoute, qui fut enlevée dans un instant. La douzième demi-brigade, continuant son mouvement oblique, était déjà parvenue sur les derrières de l'ennemi. Alors le général Des-

telles, s'avançant avec le reste de ses troupes, attaqua de front les retranchemens de Gluruns et de Taufers. Les Autrichiens s'y défendirent avec opiniâtreté, mais, étant entourés de toutes parts, ils furent obligés de se rendre. Cette journée, qui fit beaucoup d'honneur au général Dessolles, valut aux Français plus de quatre mille prisonniers, dix-huit pièces de canon avec leurs attelages et leurs caissons : douze cents morts autrichiens restèrent sur le champ de bataille.

Le général Laudon, revenant sur ces entrefaites de son expédition sur Schuls, faillit à tomber lui-même entre les mains des Français. En effet, tandis que Dessolles s'emparait des retranchemens de Gluruns et de Taufers, le général Loison, de son côté, avait entouré Nauders; et le général Lecourbe ayant renouvelé son attaque sur Saint Martinsbruck, s'était emparé de ce poste et avait poursuivi vivement l'ennemi dans sa retraite sur le Munster-Thal. Pressé en tout sens par les troupes françaises, le général Laudon, avec un petit nombre de fantassins et quelque cavalerie légère, ne réussit qu'avec peine à percer le cordon qui l'entourait, auprès de Gluruns, et se retira dans la vallée de Venusta, sur laquelle le général Bellegarde s'avançait de son côté pour le dégager. Le général Lecourbe se porta alors jusqu'à Schluderns, et se trouva ainsi maître des deux grandes vallées du Tyrol.

Cependant Masséna avait appris la perte de la bataille de Stokach et le mouvement rétrograde qui en avait été la suite. Voyant dès-lors que le général Lecourbe occupait des positions trop avancées, où il pouvait se trouver compromis, il ordonna à celui-ci de suivre le mouvement de retraite qu'il était obligé de faire lui-même.

En conséquence, le général Lecourbe se retira dans l'Engadine, après avoir brûlé le pont de Finstermunz. Dessolles qui s'était replié sur le Munster Thal, où il s'était retranché dans les défilés, fut attaqué par les troupes réunies de Lau

1799-an VII Suisse. Allemagne.

don et de Bellegarde, et fit sa retraite dans la Haute-Engadine. Masséna manœuvra alors pour concentrer ses troupes, attendant pour agir que l'armée du Danube eût fait un mouvement en avant ou en arrière.

Nous avons déjà dit que le général en chef Jourdan s'était décidé, après la bataille de Stokach, à faire rétrograder ses troupes jusqu'au débouché des montagnes Noires. Au 1er avril, il prit les dispositions suivantes : la première division devait se retirer sur Neustadt, et manœuvrer de manière à interdire à l'ennemi l'entrée de la vallée de ce nom ; la deuxième division reçut l'ordre de camper sur les hauteurs de Bretzeben ; la troisième devait garder la forte position de Tryberg et les autres postes qui pouvaient garantir la droite de l'armée. La division d'avant-garde fut chargée de garder Schramberg, afin d'appuyer la gauche du camp et d'occuper les bois qui couvraient le pont sur la Kintzig, près Schiltach. Le général Vandamme eut ordre de s'établir dans les défilés qui conduisaient sur Schiltach, tandis que le général Saint-Cyr devait porter une brigade sur Freudenstadt et le Kniebis. Comme il était impossible de faire subsister la cavalerie dans ces montagnes, et que d'ailleurs son service y était à peu près inutile, Jourdan la fit rétrograder jusqu'à Offenburg, et établit lui-même son quartier-général à Hornberg.

L'échec éprouvé par l'armée du Danube pouvait être attribué en grande partie à la disproportion qui existait entre les forces françaises et celles des Autrichiens : les mêmes causes que nous avons déjà signalées avaient amené les mêmes résultats. Indépendamment de l'infériorité numérique des troupes républicaines, celles-ci n'avaient point cette discipline si nécessaire aux succès, et cet état de choses provenait encore de l'incurie du directoire. Au Rhin comme en Italie, les soldats français éprouvaient les plus grandes privations, et ils se voyaient dans la nécessité de remédier eux-

mêmes à la coupable imprévoyance d'un gouvernement dont ils étaient cependant le seul appui. De là cette habitude du pillage qui faisait le désespoir des officiers. On trouve, dans les rapports que les généraux en chef adressaient à ce sujet au directoire, des plaintes plus ou moins virulentes sur ce fléau destructeur des armées; et si le respect que ces chefs devaient aux membres du gouvernement, les retenait au point de ne pas accuser certains d'entre eux de favoriser les malversateurs, ils se répandaient en reproches sur les agens, et notamment sur le ministre de la guerre, qu'ils déclaraient devoir être responsable des événemens. On a prétendu même que, si Schérer, alors ministre, sollicita si vivement le poste de général en chef de l'armée d'Italie, ce fut pour se mettre à l'abri de cette responsabilité, qui aurait pu lui devenir funeste. Quoi qu'il en soit, les deux généraux des armées du Danube et d'Helvétie, lassés de voir leurs plaintes sans effet, transmirent en même temps leur démission au directoire, en la motivant sur l'impossibilité où ils étaient de rien faire d'utile pour la république avec des troupes qu'on laissait mourir de faim, et sans vêtemens. Le directoire ne voulut recevoir que la seule démission du général Jourdan, et en conjurant avec instance Masséna de rester à son poste, il confia à ce dernier le commandement en chef des deux armées du Danube et d'Helvétie. Jourdan quitta son quartier-général pour reprendre son poste au conseil des Cinq-Cents, et remit provisoirement le commandement de l'armée entre les mains du général Ernouf, son chef d'état-major.

1799—an VII. Suisse. Allemagne.

Informé que l'archiduc se disposait à attaquer l'armée du Danube dans la journée du 3 avril, Ernouf prit le parti d'ordonner la retraite sur Kehl et Neubrisach, où il attendit l'arrivée du général Masséna pour lui remettre le commandement. La république se trouvait alors dans une position assez critique. Tandis que son armée en Italie était forcée d'aban-

1799-an VII. Suisse. Allemagne.

donner une partie de ses conquêtes, ses troupes d'Allemagne revenaient sur ce fleuve, d'où elles étaient parties avec l'espérance de la victoire. Toutefois l'archiduc, en voyant reculer devant lui des adversaires encore redoutables, quoiqu'il fût dans ses intérêts de mettre sa supériorité à profit dans une occasion aussi favorable, fit à peine quelques mouvemens pour troubler la retraite de l'armée du Danube [1].

Les opérations sur le Rhin parurent suspendues après la retraite de l'armée du Danube. Masséna dut modérer son impétuosité naturelle, par la considération de la faiblesse numérique de ses troupes, et s'occuper spécialement de la défense du cours du Rhin. Voulant conserver ses lignes en rapport avec celles que prenait l'armée d'Italie, il s'appliqua à fortifier toutes ses positions, déterminé à ne les abandonner qu'autant qu'il y serait engagé par des événemens étrangers à ses propres troupes. Il établit son quartier-général à Bâle, et donna aux divisions de l'armée d'Helvétie l'ordre de se maintenir, autant qu'elles le pourraient, à la hauteur des positions de l'armée d'Italie. Il fit occuper le Rhinthal, et particulièrement la forte position de Rheineck, à l'extrémité supérieure du lac de Constance. La ville de ce nom fut mise dans un état de défense respectable; celle de Schafthausen, retranchée et fortifiée autant que le permettait sa situation, fut gardée par une division française. Bâle, mise à l'abri de toute insulte, reçut aussi une garnison suffisante pour répondre de

[1] L'archiduc a cherché son excuse dans le défaut de vivres et de munitions; mais on sait avec quel soin la prévoyante Autriche prépare toujours à l'avance ces deux objets, si nécessaires à la guerre. Le prince aurait dû nous faire connaître, au moins, les causes qui avaient pu entraver, à cet égard, l'activité ordinaire de l'administration autrichienne. Dans l'obscurité où il nous laisse, nous ne pouvons nous empêcher de voir encore ici cette irrésolution que nous avons déjà reconnue dans ses opérations, et dont il ne s'était pas encore corrigé à cette époque.

sa sûreté. Enfin, Masséna distribua ses troupes dans tous les postes avantageux qui se rencontrent sur la rive gauche du Rhin. 1799-an VII. Suisse. Allemagne.

Les deux armées française et autrichienne restèrent dans l'inaction pendant à peu près la première quinzaine d'avril. L'archiduc se borna à faire faire quelques reconnaissances dans le Brisgaw, et aux environs du lac de Constance; il chercha en même temps à faire naître quelques inquiétudes sur ses desseins ultérieurs, en occupant les hauteurs qui dominent Constance, et en faisant avancer près de cette place la flottille autrichienne sous les ordres du colonel Williams. Enfin, l'archiduc se détermina à faire faire un mouvement offensif sur Schaffhausen: le corps d'armée aux ordres du général Nauendorff eut ordre d'investir cette place et de s'en emparer. A midi, l'avant-garde autrichienne, commandée par les généraux Kienmayer et prince de Lichtenstein, parut sur les hauteurs qui environnent Schaffhausen, et deux trompettes furent envoyés successivement pour sommer le commandant français de rendre la place. Sur le refus de celui-ci, le général Nauendorff fit commencer une vive canonnade en même temps que ses troupes s'engageaient avec les avant-postes français; ces derniers se replièrent après avoir perdu quelques hommes tués ou blessés, et les Autrichiens, s'avançant à leur poursuite, parvinrent jusqu'aux portes de la ville, qu'ils enfoncèrent. Un combat assez vif s'engagea alors dans les rues; mais le commandant français, qui avait ordre de ne prolonger sa résistance qu'autant que l'ennemi ne serait pas en forces très-supérieures, fit retirer ses troupes à travers la ville jusque sur la rive gauche du Rhin, après avoir eu soin de détruire le pont.

Pendant ce temps, la ville de Constance était également attaquée, et se défendait avec vigueur. Les troupes autrichiennes renouvelèrent plusieurs fois cette attaque, que pro-

1799-an VII. Suisse. Allemagne.

tégeait la flottille du colonel Williams, et toujours sans succès. Cet événement fut le dernier qui eut lieu sur le Rhin, dans le cours du mois d'avril. Les deux partis continuèrent à se fortifier dans les postes qu'ils occupaient sur les deux rives du fleuve.

Cependant la guerre se faisait alors avec plus d'activité dans la partie de la Suisse qui se rapproche des frontières du Tyrol et de l'Italie. Sans lui laisser un instant de repos, le général Bellegarde, après avoir envoyé plusieurs détachemens pour appuyer les opérations du général Kray sur l'Adige et le Mincio, se trouvait encore en mesure de harceler le général Desolles, qu'il avait contraint à se retirer sur Zernetz. D'après ses ordres, le colonel Strauch, ayant pénétré dans la vallée de l'Oglio, réussit à déposter les Français de Menzano, et à s'emparer du défilé entre Edolo et Ponte di Legno. Toutefois, le général autrichien échoua dans les diverses tentatives qu'il fit pour expulser le général Lecourbe de l'Engadine. Une attaque générale avait été ordonnée, dans la nuit du 21 au 22 avril, sur les points principaux occupés par le général français. Une colonne réussit à s'emparer du village de Remus, après en avoir déposté les Français; mais un bataillon de la quarante-quatrième demi-brigade, commandé par le chef Sodeur, marcha sur l'ennemi et le rejeta dans les montagnes dont il venait de descendre, après avoir repris au pas de charge le village de Remus. Les Français obtinrent encore un plus grand succès dans un autre poste qu'ils occupaient non loin de ce dernier. Le major Schmidt, qui commandait cette attaque, après avoir été vivement repoussé, fut enveloppé, ainsi que le bataillon sous ses ordres, et obligé de se rendre prisonnier.

Pour empêcher les Français d'augmenter leurs forces en Suisse, l'archiduc avait étendu sa ligne sur le Bas-Rhin, et semblait menacer les places de Manheim, Mayence, Ehren-

breistein, et même Dusseldorf. Il faisait passer quelques renforts aux paysans armés du Bergstrass, et donnait ordre au général Starray de pousser ses avant-postes jusqu'aux environs de Francfort. 1798-an VII. Suisse. Allemagne.

Masséna, après avoir terminé ses mesures de défense sur le Rhin, transporta son quartier-général de Bâle à Zurich, en cherchant à retenir, autant qu'il était en son pouvoir, les Autrichiens dans l'angle rentrant du Brisgaw, en les menaçant continuellement sur la rive droite, où les places d'Huningue, de Neubrisach et de Kehl lui présentaient un passage continuel.

Tous ces mouvemens peu décisifs en Suisse et sur le Rhin démontraient assez que la France et l'Autriche allaient diriger leur principale attention et leurs plus grands efforts du côté de l'Italie. On va voir en effet que les opérations sur ce point se poussaient avec la plus grande vigueur.

CHAPITRE VII.

SUITE DE L'ANNÉE 1799.

Suite des opérations militaires en Italie. L'armée russe entre en cam Moreau remplace Schérer. Bataille de Cassano. Milan occupé par l austro-russe, etc. — Continuation du siége de Saint-Jean-d'Acre; c de Nazareth, ou Loubi, et de Cana. Bataille du Mont-Thabor; Acr taillée et secourue par les Anglais. Levée du siége; retraite de l'arm çaise, etc. — Suite des opérations militaires dans la Haute-Egypte; c de Soccaki, de Tahta; bataille de Samhoud. Mourad-Bey chassé du combats de Thèbes, de Kéné, d'Abouminah; de Benouth, de Benéha Occupation du port de Kosseir, sur la mer Rouge, etc. — Suite des opé en Italie; retraite de l'armée française sous Alexandrie. Prise de Peschi Piazighettone par les Austro-Russes; combat entre Valence et Alex retraite des Français sous Coni, etc. — Suite des opérations en Suisse des retranchemens de Lucienstei par les Autrichiens. Les Français évi le pays des Grisons; combat sur la Thur; combat de Zurich: cette v occupée par l'archiduc Charles, etc., etc., etc.

1799-an VII. 28 avril. (9 floréal.) Italie.

Suite des opérations militaires en Italie; l'armée entre en campagne; Moreau remplace Schérer; ba de Cassano; Milan occupé par l'armée austro-russe, — Nous avons dit dans le chapitre précédent qu'après l taille de Magnano, Schérer crut devoir faire prendre à armée la ligne du Mincio. En conséquence, le lende même de l'action, 6 avril, les positions de Villa-Fran d'Isola della Scala furent évacuées, et les troupes firent retraite sur Roverbella, où l'arrière-garde s'arrêta da journée du 7 avril. Mais, tandis que le gros de l'armée çaise effectuait son passage à Goïto, le général Kray f

[1] Journaux du temps, etc. — Histoire de France, — Sièges et batail Précis historique de Mathieu Dumas, — Opérations de l'armée d'Ita Mémoires politiques et militaires de Ritchie, — Annual Register, — Mé manuscrits du général D ***, — Notes et Documens communiqués, etc.

traverser le Mincio, vers Valeggio, à une forte avant-garde autrichienne destinée à commencer l'investissement de Peschiera. Les troupes des généraux Zopf et Kaïm achevèrent de bloquer cette forteresse sur la rive droite, et investirent la partie orientale de Mantoue, de manière à couper les communications avec Ferrare. Le général Klenau s'empara de Governolo; et le général Bellegarde, commandant, comme on l'a vu plus haut, dans le Tyrol, fit marcher un corps de troupes par la vallée de Rocca-d'Anfo, et le dirigea sur Brescia, en arrière du flanc gauche de l'armée française. 1799-an VII. Italie.

Ce dernier mouvement, que le général Schérer ne sut ni prévoir ni empêcher, fut d'une très-grande conséquence pour l'armée française. Le 8 avril, à la pointe du jour, toute la chaîne des postes français et cisalpins, depuis Barnico jusqu'aux lacs d'Idro et de Garda, fut attaquée par les Autrichiens. Les troupes étant trop peu nombreuses pour soutenir cette attaque avec quelque avantage sur une ligne aussi étendue, abandonnèrent leurs positions et se retirèrent sur Brescia, laissant l'ennemi maître des retranchemens de San-Antonio, et du petit fort de Rocca-d'Anfo, situé sur la rive droite du lac d'Idro.

Ainsi débordé sur sa gauche, et sur le point d'être tourné, Schérer resta convaincu que la ligne du Mincio n'était plus tenable, et se détermina à la quitter. Les divisions reçurent l'ordre de se retirer derrière l'Oglio, en même temps que les autres troupes disponibles dans l'intérieur de l'Italie s'avançaient à marches forcées sur l'Adda, pour garder les ponts de cette rivière et couvrir Milan.

L'abandon de la ligne du Mincio sans combat préalable porta un grand découragement dans les rangs de l'armée française; et ce mouvement rétrograde allait encore avoir pour résultat l'isolement de l'armée de Naples aux ordres de Macdonald, et la perte des moyens de communication avec Gênes,

1799-an VII. Italie.

et fanatiques qu'il conduisait. Ardent, infatigable, impassible dans le malheur, confondant dans sa manière de combattre les peuples civilisés et les hordes barbares, le vainqueur d'Ismaïlow, le héros de la Russie, s'était créé un système de guerre propre à déconcerter, par sa bizarrerie, les combinaisons savantes des tacticiens les plus expérimentés. L'armée autrichienne, placée sous le charme de cette renommée extraordinaire, vit dans Soworow l'ange tout à la fois tutélaire et exterminateur dont l'épée flamboyante allait lui frayer le chemin de la victoire. L'enthousiasme des guerriers allemands fut porté au plus haut degré par le récit fastueux des brillantes campagnes de leur chef suprême ; un fanatisme religieux et militaire embrasa tous les cœurs. Aucune circonstance plus favorable ne pouvait se présenter à Soworow pour justifier cet enthousiasme et l'éclatante réputation qui le faisait naître. La faiblesse numérique des troupes françaises et cisalpines lui promettait des succès faciles, et le nom de son adversaire, déjà vaincu par la seule armée autrichienne, n'était pas assez imposant pour faire craindre que des manœuvres habiles pussent suppléer à l'infériorité des forces.

L'armée russe, composée de troupes d'élite, était de quarante mille hommes, et ce nombre, joint à celui de soixante mille, formant l'effectif de l'armée que les Autrichiens avaient déjà en Italie, présentait un total de cent mille combattans. Affaiblis par les revers essuyés depuis l'ouverture de la campagne, les Français n'avaient guère plus de vingt-huit à trente mille hommes, non compris les troupes cisalpines, à opposer à une masse aussi effrayante que celle des Austro-Russes.

Soworow s'empressa de mettre à profit sa grande supériorité, en suivant l'exécution du plan déjà commencé avec succès par le général Kray. Dès le 18 avril, il donna l'ordre

ix troupes campées à Cavriana de s'avancer sur Brescia, que 1799-an VII.
général Scherer s'obstinait assez mal à propos à vouloir Italie.
défendre. Le général Kray fut chargé par le généralissime, e diriger cette attaque. Le 20, le corps autrichien du général Ott, soutenu par des pulks [1] de cosaques et des détachemens le grenadiers russes commandés par les généraux Bagration et Korsakow, se présenta devant Brescia. Le chef de brigade Boucret occupait cette ville avec environ douze cents hommes. Sommé de se rendre, le commandant français répondit négativement et se prépara à résister. Après une vive canonnade, la porte dite *de Peschiera* fut enfoncée à coups de hache, et la garnison, abandonnant la ville, se renferma dans le château. Promptement attaqués dans cet asile et menacés d'être pris par escalade, les Français demandèrent à capituler et furent faits prisonniers. Les alliés trouvèrent, tant dans la ville que dans le château, quarante canons, dix-huit mortiers et une grande quantité d'armes et de munitions.

Sur ces entrefaites, le général Schérer s'était définitivement retiré derrière l'Adda, et n'avait laissé qu'une faible arrière-garde sur la rive gauche, entre Pizzighettone et Cremone. Cette dernière ville avait été évacuée le 16. Les mouvemens progressifs de l'ennemi et un nouvel échec essuyé près de Cremone, firent bientôt rappeler l'arrière-garde derrière la rivière, où Schérer chercha à se fortifier. L'armée prit alors les positions suivantes :

La division Serrurier occupa la tête du pont de Lecco et se prolongea jusqu'à Vaprio. La division Grenier, chargée de défendre le pont de Cassano, devait se lier par sa gauche avec la droite du général Serrurier, et porter elle-même sa droite vis-à-vis de Rivalta, pour se lier avec la gauche du général Victor, qui occupait le pont de Lodi en prolongeant son avant-garde vers le Pô. Schérer établit son quartier-géné-

[1] On appelle ainsi les régimens de cosaques.

1799-an VII. Italie. ral à Lodi, espérant pouvoir tenir encore quinze jours dans sa nouvelle position, et recevoir à temps les secours que lui promettait le directoire français. Mais son adversaire n'était point d'humeur à lui donner cette relâche.

Soworow, après la prise de Brescia, avait ordonné au général Kray de presser vigoureusement le siége de Peschiera. La seconde parallèle était déjà ouverte devant cette place, et la garnison avait en vain demandé à se retirer à Milan avec les honneurs de la guerre. Kray avait été établir son quartier-général à Valeggio, et se trouvait également à portée de Peschiera et de Mantoue, dont l'investissement était complet. Le généralissime s'était porté à Montechiaro, à trois lieues de Brescia. Le 24 avril, le gros de l'armée ennemie passa l'Oglio sur deux colonnes. La première, aux ordres du général russe Rosemberg, marcha par Palazzolo du côté de Bergame; et la seconde, commandée par le général Melas, s'avança par Ponte-d'Oglio, Martinengo, Sola, jusque sur le Serio. Des corps commandés par les généraux Kaïm et Hohenzollern furent dirigés sur Plaisance et sur Cremone.

Schérer craignant de voir forcer tous les ponts qu'il avait sur l'Adda les fit rompre, et porta son quartier-général à Milan. L'armée française en Italie ne s'était point encore trouvée dans une position aussi critique. Pressée par un ennemi quatre fois plus nombreux, elle avait encore à se défendre contre les mouvemens insurrectionnels qui commençaient à se manifester dans les pays où elle se trouvait cantonnée. En effet, les revers que les Français venaient d'éprouver, avaient rallumé toutes les passions. Les hommes dépouillés de leur influence, croyant le moment favorable pour la ressaisir, avaient levé l'étendard de la révolte. Des partis puissans étaient déjà formés jusque dans Milan; des rassemblemens étaient organisés dans le pays d'alentour, et les paysans du Ferrarais avaient livré aux alliés la capitale

de ce duché, dont le château restait seul au pouvoir des français. Les prétextes ne manquaient point pour exciter et fomenter l'insurrection : les longues exactions exercées dans ces contrées par les agens du gouvernement français, n'avaient que trop disposé les esprits à écouter les insinuations des émissaires que l'Autriche y avait dirigés. 1799-an VII. Italie.

Dans cet état de crise, Schérer eut du moins le bon esprit de reconnaître qu'il ne pouvait pas sauver l'armée française. Effrayé de l'immense responsabilité qui commençait à peser sur sa tête, et mettant tout amour-propre de côté, ce général envoya sa démission au directoire, et remit provisoirement le commandement de l'armée à Moreau. C'était une singulière destinée que celle de l'ex-général de l'armée du Rhin : deux fois les hommes choisis par le directoire français, réparaient ainsi d'eux-mêmes l'injustice de ce gouvernement envers un guerrier que sa grande réputation appelait au commandement en chef des troupes en Italie. L'honorable confiance du général Schérer dans les talens du Fabius français reçut les mêmes applaudissemens qu'avait excités la précédente déférence du général Joubert; et les directeurs, en cette circonstance, ne crurent pas devoir s'opposer au vœu général qui appelait Moreau à un poste peu envié. La nomination du nouveau commandant en chef eut une influence marquée sur le moral des soldats, consternés de leurs précédentes défaites. A la première revue qu'il passa des différentes divisions de l'armée, Moreau fut salué par les acclamations unanimes de *vive Moreau! vive le sauveur de l'armée d'Italie! il nous sauvera comme il a sauvé l'armée du Rhin dans la forêt Noire.*

De pareils témoignages de confiance, en flattant l'amour-propre du général, ne lui fermèrent pas les yeux sur l'extrême difficulté de la tâche qui lui était imposée. Il savait qu'il lui était presque impossible de se maintenir contre une masse

1799-an VII. Italie.

aussi forte que celle qu'il avait devant lui. Quelque temps avant l'arrivée du corps auxiliaire des Russes, lui-même avait proposé, dans un conseil de guerre convoqué par Schérer, de retirer toute l'armée française en Piémont, et d'éviter tout engagement ultérieur, jusqu'à ce que le directoire eût réuni les moyens de reprendre une offensive vigoureuse. Mais au moment où il venait de prendre le commandement en chef, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Une retraite précipitée compromettait l'armée de Naples, et la livrait, pour ainsi dire, à la discrétion de l'ennemi. Cette considération puissante lui fit garder ses positions, et chercher à défendre le plus long-temps possible le passage de l'Adda, afin de donner à la division Dessolles, que devait envoyer Masséna, le temps d'arriver en ligne pour défendre la gauche, tandis que les troupes du général Gauthier, auquel l'ordre d'évacuer la Toscane fut transmis, arriveraient à marches forcées pour joindre la droite de l'armée.

Moreau prit les dispositions qu'il jugea les plus convenables au but d'assurer sa retraite et d'avoir les moyens de se rapprocher des Apennins et de la côte de Gênes, afin de faciliter la jonction de Macdonald avec l'armée d'Italie. La tête du pont de Cassano, déjà couverte par le Canale-Ritorto, qu'occupaient des avant-postes retranchés, fut complétement fortifiée et garnie d'artillerie. La gauche, aux ordres de Serrurier, fut étendue jusque sur la rive droite de la branche orientale du lac de Como; la droite, aux ordres du général Delmas, fut renforcée par des troupes tirées du centre. C'est dans cette position que Moreau attendit les entreprises ultérieures de l'ennemi.

On ne peut guère se dissimuler que les dispositions prises par Moreau ne remplissaient point l'objet que ce général s'était proposé. En admettant la possibilité de se défendre avec trente mille hommes contre des forces plus que triples, tou-

ors est-il évident que la ligne française était trop étendue : 1799—an VII. Italie.
isque son point de retraite était Alexandrie, le général
nçais devait concentrer ses troupes à Cassano et sur le
Storto, au lieu de les disséminer, comme il le faisait, depuis
lac de Como jusqu'à Pizzighettone, dans un espace de près
vingt lieues de longueur : c'était suivre maladroitement
s erremens vicieux de son prédécesseur, et exposer la faible
mée française à une entière destruction.

Cependant le maréchal Soworow avait porté son quartier-
néral à Triviglio. Bergame et son château, attaqués vive-
ent, avaient été emportés malgré la vigoureuse résistance
s troupes que Moreau avaient commises à la défense de
tte place. Le 25 avril, l'armée alliée arriva toute entière sur
s bords de l'Adda. Le généralissime ayant fait reconnaître,
reconnu lui-même en partie la position de l'armée fran-
ise, divisa ses troupes en trois fortes colonnes correspon-
ntes aux trois points principaux de la ligne française. La
olonne de droite, commandée par le général russe Rosom-
rg, et dont le général Vukassovich dirigeait l'avant-garde,
porta vers la pointe du lac de Lecco, vis-à-vis le poste de
nom ; la colonne du centre, composée des divisions autri-
hiennes Zopf et Ott, se dirigea sur Vaprio ; enfin, la colonne
u corps de gauche, conduit par le général Mélas, marcha
r Triviglio et vint se placer vis-à-vis les retranchemens de
Cassano. Soworow, dans l'intention d'attaquer le lendemain,
t bivouaquer ses troupes devant les avant-postes français.

En effet, le 26, à la pointe du jour, les bataillons de gre-
adiers russes, aux ordres du prince Bagration, attaquèrent
Lecco, et ne purent emporter ce poste, où ils éprouvèrent
une perte très-considérable par l'effet de l'artillerie des re-
tranchemens, et par l'opiniâtre résistance des soldats fran-
çais. Dans le même temps, le général Seckendorf, détaché du
camp de Triviglio, marchait sur Crema, en chassait les Fran-

1799-an VII. Italie.

çais, et poussait ses avant-postes jusqu'au pont de Lodi. Le général Hohenzollern, sortant de Cremone, avait passé le Po pour faire une incursion dans le duché de Parme.

Toutefois les mouvemens ordonnés par Suworow ne purent être entièrement achevés dans la journée du 26, ce qui fit différer l'attaque générale jusqu'au lendemain.

Le général Serrurier, dont la division avait défendu les retranchemens et la tête de pont de Lecco, en était parti, suivant les instructions qu'il avait reçues, avec les deux tiers de son monde, pour se rapprocher, en longeant la rive droite de l'Adda, du centre de l'armée; il ne laissa, dans Lecco, que la dix-huitième demi-brigade légère et un détachement de dragons, sous les ordres du chef de brigade Soyez [1], et du capitaine d'état-major Delort [2].

Le général Vukassovich fit rétablir, dans la nuit du 26 au 27, le pont que les Français avaient détruit à Brivio, et s'en servit pour passer l'Adda, à la pointe du jour. Le marquis de Chasteler, quartier-maître général de l'armée alliée, avait également fait travailler à la construction d'un pont placé à deux milles au-dessous du château de Trezzo. La force du courant et l'escarpement des deux rives de l'Adda, en cet endroit, ne purent empêcher les travaux, et le pont fut achevé sans que les postes français en eussent aucun soupçon. Les divisions des généraux Zopf et Ott, masquées par le village de San-Gervasio, pendant l'établissement du pont, passèrent alors l'Adda, attaquèrent le château de Trezzo, battirent le détachement qui l'occupait, et le poursuivirent jusqu'à Ponso: il n'était guère que cinq heures du matin lorsque ce dernier événement avait lieu.

Le général Moreau, averti de ces attaques sur sa gauche,

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.
[2] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

à marcher la division du général Grenier sur Brivio. Ces troupes rencontrèrent, chemin faisant, celles du général Serrurier, qui venaient d'être repoussées de Trezzo. Les deux généraux réunis attaquèrent alors les divisions ennemies qui avaient passé le pont construit par le général Chasteler. Une action très-vive s'engagea entre les deux partis. Les ennemis commençaient à plier, et déjà le général Grenier, par un mouvement habile, menaçait d'envelopper une des divisions ennemies qu'il avait débordée et presque tournée, lorsqu'un renfort, conduit par le général Chasteler, vint rétablir l'équilibre, et faire tourner la chance en faveur des Austro Russes. Grenier, attaqué à son tour par des forces supérieures, n'en continua pas moins de combattre avec la plus grande vigueur. Le village de Pozzo, pris et repris plusieurs fois, finit par rester au pouvoir des alliés, après un carnage affreux, où les deux partis firent une perte à peu près égale. Un colonel autrichien y fut blessé mortellement, et le général français, Baker, y fut fait prisonnier. Grenier, ayant rallié ses troupes au village de Vaprio, y fut attaqué de rechef, et forcé de l'évacuer. Cette retraite devint très-fatale aux Français, en ce qu'elle sépara la division Grenier de celle du général Serrurier, comme nous le dirons plus bas. 1799—an VII. Italie.

Pendant que ceci se passait à la gauche de la ligne française, le général Mélas avait attaqué les deux forts postes de Cassano et de Ritorto-Canale. On sait que les Français avaient conservé, sur ce point, un pont qui débouchait sur la rive gauche, et dont ils occupaient fortement la tête. Trois bataillons de grenadiers autrichiens conduits par Mélas en personne, s'avancèrent pour attaquer cette tête de pont. Après avoir combattu avec toute l'énergie du désespoir, et jonché la terre de grenadiers ennemis, les Français furent forcés dans leurs retranchemens, et vinrent se placer à l'entrée du pont, où ils combattirent encore avec la dernière intrépidité, en-

1799-an VII. Italie.

couragés par la présence du général en chef, qui eut plusieurs de ses aides-de-camp tués à ses côtés. Cette résistance avait jeté quelque désordre dans les rangs ennemis; mais, renforcés par des troupes fraîches, et soutenus par le feu d'une artillerie nombreuse, les Autrichiens s'avancèrent à la baïonnette, se servant des corps de leurs camarades tués pour escalader le parapet. Cette dernière attaque fut si impétueuse, que Moreau ne crut pas devoir résister plus long-temps, et ordonna la retraite. Les Français passèrent le pont et en firent sauter une des arches. Les troupes se ralliaient sur la rive droite, lorsque la colonne ennemie, qui venait de passer l'Adda à San-Gervasio, vint prendre les Français à dos et en flanc. Le combat recommença, pour repousser ces nouveaux assaillans; mais, pendant ce temps, Mélas faisait rétablir le pont de Cassano, et bientôt sa colonne put traverser la rivière. Pris de front, en flanc et à dos, Moreau eut alors besoin de tout son sang-froid et de la valeur de ses troupes pour échapper au péril imminent où il se trouvait. Entouré, pour ainsi dire, sur tous les points, il faillit tomber lui-même au pouvoir des ennemis, et ne dut son salut qu'au dévouement des soldats qui se firent exterminer pour protéger sa retraite. Mélas voyant son adversaire s'échapper, et sentant combien ses troupes, fatiguées d'une lutte aussi opiniâtre, avaient besoin de repos, donna l'ordre de cesser le combat, et s'arrêta sur les bords de la rivière, dans les villages de Cassano, d'Inzago et de Gorgonzola, où il établit son quartier-général. Moreau se retira jusque derrière la rivière de Ticino ou Tesin, au-delà de Milan.

La perte des Français, dans cette journée désastreuse, fut proportionnée à l'acharnement qu'ils avaient apporté dans la défensive. Deux généraux avaient été tués, trois mille hommes faits prisonniers, parmi lesquels un grand nombre d'officiers, et le général Baker, déjà cité; deux mille morts étaient restés sur le champ de bataille; et Moreau, obligé de se retirer pré-

pitamment, avait abandonné plus de cent pièces de canon et plusieurs obusiers. Toutefois ces pertes, déjà si considérables, allaient être augmentées par les suites de l'isolement où se trouvait placé le général Serrurier après la retraite du général Grenier. 1799-an VII. Italie.

On a vu que, séparé du gros de l'armée française après l'évacuation du village de Vaprio, Serrurier devait nécessairement se trouver exposé à tous les efforts des troupes que commandaient les généraux Rosemberg et Vukassovich, qui avaient passé l'Adda à Brivio. Serrurier, attaqué avec chaleur, soutint ce combat disproportionné avec tant de bonheur et de résolution, que, le soir de la bataille, il était parvenu jusqu'au village de Verderio, sans avoir éprouvé une perte trop sensible. Ignorant la situation des affaires au centre, ce général s'était retranché dans cette position, et s'y défendit toute la nuit avec moins de deux mille cinq cents hommes qui lui restaient. Le lendemain, 28 avril, il espérait encore que le général Moreau, qui ne pouvait pas ignorer sa situation critique, viendrait le dégager; mais il apprit bientôt la retraite précipitée du général en chef, et, se voyant enveloppé par plus de dix mille hommes, il réfléchit qu'en résistant plus long-temps il exposerait les braves qu'il commandait à une mort certaine et inutile. Toutefois, avant d'en venir à la fâcheuse résolution de mettre bas les armes, ce digne général assembla ses officiers, et ouvrit le premier l'avis de se frayer un passage, l'épée à la main, à travers les rangs pressés de l'ennemi. Cette détermination généreuse et hardie ne fut point accueillie, et Serrurier dut alors former la demande d'une capitulation. Il obtint que tous les officiers, au nombre desquels se trouvait un général piémontais, auraient la liberté de se retirer en France sur leur parole, et que les soldats prisonniers seraient échangés les premiers contre un pareil nombre de soldats des armées alliées. Par cette capitulation,

1799. — en Italie.

deux mille cinq cents hommes environ, quinze canons et plusieurs caissons de munitions tombèrent encore au pouvoir de l'ennemi [1]. Ainsi la détermination prise de défendre la ligne de l'Adda coûtait aux Français près de neuf mille hommes; perte énorme, et que ne pouvaient pas compenser les secours attendus par Moreau.

Pendant que les Autrichiens effectuaient ainsi le passage de l'Adda, et forçaient le général Moreau à se retirer en toute hâte sur le Tesin, les Russes attaquaient de nouveau et avec acharnement la tête de pont de Lecco, qui avait résisté jusqu'à ce moment. Excités par les succès que leurs troupes venaient d'obtenir sur les autres points, ils se portèrent à cette attaque avec une audace dont il serait difficile de donner une idée; mais la résistance des soldats français était dans la même proportion que la téméraire intrépidité de leurs ennemis : aussi tous les environs de la redoute, toutes les avenues par où ils cherchaient à déboucher sur la tête du pont étaient non pas jonchées, mais encombrées de cadavres entassés les uns sur les autres; jamais un espace aussi resserré n'a présenté autant d'hommes tués, et ce combat de Lecco doit être un exemple mémorable de tout ce que l'attaque a de plus audacieux et de plus terrible, de tout ce que la défense a de plus énergique et de plus opiniâtre. Enfin, consternés par tant de pertes, il fallut bien que les soldats russes renonçassent à enlever les retranchements de vive force; et, ce qui met le comble à la

[1] Après cette capitulation, le maréchal Sowarow fit l'accueil le plus distingué au général Serrurier, et l'invita à dîner. Pendant le repas, la conversation tomba naturellement sur les événemens de la veille et sur la capitulation du matin. Sowarow, par un mouvement de jactance excusable dans un général tel que lui, dont l'instruction et les conceptions ne s'étendaient guère au-delà d'un champ de bataille; Sowarow, disons nous, demanda au général français où il comptait se retirer : « A Paris, répondit Serrurier. — Tant mieux, ajouta le généralissime; j'espère vous y voir bientôt. — Je l'espère de même, reprit le vaincu, avec autant de finesse que de dignité. »

gloire de cette défense héroïque, le détachement du neuvième de dragons laissé, comme nous l'avons dit, avec la dix-huitième demi-brigade légère, à la défense de Lecco, et conduit par le capitaine Letort, sortit des retranchemens après le dernier effort des Russes, les chargea, les mit en fuite, en tailla une partie en pièces, et ramena avec lui une trentaine de grenadiers, dont quelques-uns étaient décorés de la médaille d'Iamaïlow [1], preuve authentique de leur bravoure éprouvée. 1799=an VII. Italie.

Cependant, le petit nombre de Français qui venaient de résister si opiniâtrément à des efforts si extraordinaires, ne voyant rentrer aucune des ordonnances qui avaient été envoyées pour avoir des nouvelles et prendre les ordres du général de division Serrurier, en lui rendant compte de ce qui venait de se passer, commencèrent à considérer avec plus d'attention la situation critique dans laquelle ils se trouvaient. Toutes les munitions de guerre étaient épuisées, et, quoique depuis quelques heures les ennemis eussent cessé de tirer sur les retranchemens, le colonel Noyes soupçonna les événemens désastreux qui venaient d'avoir lieu sur la ligne française, et dès-lors il songea à une résolution hardie. Profitant de l'obscurité de la nuit, il rassembla quelques barques qui se trouvaient sur le lac de Como, et y fit d'abord transporter tous ses blessés. La dix-huitième légère s'embarqua ensuite promptement et dans le plus grand ordre : un profond silence dérobait ce mouvement aux ennemis. Au point du jour, toutes les embarcations étaient au large, à l'exception d'une seule, qui avait été laissée pour recevoir l'officier de génie, les artilleurs et les sapeurs, chargés de faire sauter la tête de pont. Cette dernière opération réussit complétement. Les pièces enclouées furent ensevelies sous les débris des retran=

[1] On sait que les Russes sont dans l'usage, à la fin de chaque campagne, de distribuer des médailles à ceux de leurs soldats qui s'y sont le plus distingués.

1799-an VII. chemens détruits par la mine. La dernière barque rejoignit
Juillet. les autres, et pas un individu, quelque graves que fussent ses blessures, ne fut abandonné à l'ennemi. La troupe du colonel Soyez, après avoir couru quelques dangers, rejoignit l'armée sur les bords du Tesin.

Les tristes résultats de la bataille de Cassano ont attiré au général Moreau les reproches d'un grand nombre d'historiens militaires. Ils le blâment de n'avoir pas su prévoir ni empêcher l'établissement du pont que l'ennemi jeta sur l'Adda, dans la nuit du 26 au 27, à l'endroit le plus difficile de la rivière, sous un château gardé par des Français, et à peu de distance d'un de leurs camps. Cette opération de l'ennemi dénote, de la part des Français, une négligence de précautions et de surveillance qu'il est fâcheux d'imputer au général dont la prudence s'est rarement trouvée en défaut d'une manière aussi capitale.

Moreau, en se retirant derrière le Tesin, annonçait qu'il désespérait de pouvoir défendre l'invasion de la capitale de la Lombardie. Il emmena avec lui les membres du directoire cisalpin, et cette fuite des autorités constituées sema la terreur et l'effroi parmi tous ceux qui, ayant pris part à la première révolution, redoutaient, avec raison, la vengeance du gouvernement autrichien. La foule des malheureux habitans de Milan qui abandonnaient cette ville occasiona un tel désordre dans la division Grenier, formant l'arrière-garde, et chargée par conséquent de protéger leur marche, que cette troupe eût été infailliblement enlevée au passage du Tesin, si l'ennemi eût mis plus d'activité dans sa poursuite. Mais cédant, comme presque tous les vainqueurs, au sentiment qui est l'écueil de la prévoyance de ceux-ci, Soworow, fier d'entrer en triomphateur dans Milan, négligea les moyens de troubler la retraite des Français. Il prit possession de la capitale de la république cisalpine le 28 avril, au nom de l'em-

pereur d'Allemagne, et il publia de suite la proclamation que l'on va lire, dans laquelle il est facile de remarquer les traits distinctifs du caractere original du héros moscovite : 1799—an VII. Italie.

« L'armée victorieuse de l'empereur apostolique et romain est ici : elle combat uniquement pour le rétablissement de la sainte religion, du clergé, de la noblesse, et de l'antique gouvernement de l'Italie.

« Peuples, unissez-vous à nous pour Dieu et pour la foi. Nous sommes arrivés avec une grande puissance à Milan et à Plaisance, pour vous secourir. »

Cependant les Français tenaient encore la citadelle de Milan; une garnison de quinze cents hommes l'occupait sous les ordres du général Béchant, qui avait promis au général en chef de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Nous allons suspendre le récit des opérations militaires en Italie, en Suisse et sur le Rhin, pour continuer celui des événemens de l'Orient, où les armes françaises, par une fatalité remarquable, éprouvaient aussi des échecs assez fâcheux, mais au moins compensés par les brillans exploits dus à la rare et pour ainsi dire romanesque intrépidité des plus vaillans soldats du monde.

Continuation du siége de Saint-Jean-d'Acre; combats de Nazareth, de Loubi, et de Cana; bataille du Mont-Thabor; Acre ravitaillée et secourue par les Anglais; levée du siége; retraite de l'armée française, etc. [1]. — Le siége d'Acre, que Bonaparte s'était flatté de terminer en quelques jours, traînait en longueur. Encouragés par les succès obtenus dans la 21 mai. (2 prairial.) Syrie.

[1] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Egypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires et manuscrits de B*****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

1799-an VII. Syrie. journée du 31 mars, Djezzar, Phellipeaux, et les soldats musulmans, redoublaient d'efforts pour prolonger leur résistance et sortir victorieux de leur lutte avec les Français. Les troupes du pacha, contre l'ordinaire de cette milice indisciplinée, exécutaient avec intelligence et la plus grande docilité les ordres et les dispositions de l'habile ingénieur européen qui les dirigeait. Des ouvrages immenses avaient été construits en peu de temps; jour et nuit l'ennemi s'occupait sans relâche de l'achèvement de l'enceinte nouvelle dont nous avons parlé, et qui s'élevait derrière les anciennes murailles. Plusieurs sapes conduites entre la ville et le camp étaient même destinées à détruire, par des contre-attaques, les ouvrages des assiégeans. Tout annonçait la résolution bien prise de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

De leur côté, les Français travaillaient avec ardeur à perfectionner leurs ouvrages et à se mettre dans le cas d'attaquer avec succès; mais on sait fort bien qu'il n'en est pas d'un siége comme d'une bataille. Dans le premier, le courage n'étant que secondaire, doit être toujours soutenu par les moyens physiques et materiels, qui sont indispensables pour renverser les murailles et triompher des obstacles opposés par l'art. Or, l'armée française manquait malheureusement de tout ce qui constitue l'attirail d'un siége régulier; elle avait perdu avec la flottille sortie de Damiette toutes les pièces de grosse artillerie; la tour carrée n'avait été battue en brèche que par des pièces de campagne, et l'expérience venait de démontrer combien ce moyen était insuffisant. Les munitions commençaient même à manquer par la difficulté des communications, les boulets étaient devenus si rares, qu'on laissait passer des jours entiers sans répondre au feu de la place et des deux vaisseaux anglais, qui ne cessaient point de tirer sur les ouvrages de tranchée. Pour remédier autant que possible à cette pénurie de projectiles, Bonaparte fit mettre

à l'ordre du jour l'invitation de ramasser avec soin tous les boulets de l'ennemi, et, pour intéresser les soldats dans cette recherche, il promit une prime proportionnée au calibre des projectiles apportés au parc d'artillerie. 1799-an VII. Syrie.

Indépendamment de cette disette de munitions de guerre, celle des vivres commençait aussi à se faire sentir : les magasins de Caïffa étaient presque épuisés, et les paysans des environs d'Acre, qui d'abord s'étaient empressés de pourvoir le camp de subsistances, avaient sensiblement ralenti leur zèle depuis que le premier assaut repoussé leur eut fait craindre que la victoire ne restât à Djezzar. Les Druses seuls continuèrent à se montrer attachés à la cause des Français, et, à partir du 28 mars, il n'y eut plus que les individus de cette nation qui fréquentassent le camp et y apportassent des vivres. Le jeune scheick Daher montrait surtout un dévouement à toute épreuve, et c'est aux soins de cet ami généreux que les Français durent de ne pas être atteints par la famine pendant une partie du siége.

Daher avait dans tout le pays qui entoure Saint-Jean-d'Acre des émissaires qui servaient utilement le général en chef. Ce fut par eux que Bonaparte apprit que les Syriens formaient des rassemblements considérables sur plusieurs points, et qu'ils devaient, après s'être réunis aux Naploussins, attaquer l'armée pour faire lever le siége d'Acre. Ils annoncèrent que Djezzar avait envoyé de tous les côtés des agens pour insurger tout le pays, en excitant les vrais croyans à prendre les armes pour exterminer les ennemis du saint prophète. L'or appuyait ces intrigues ; et déjà les villes de Saïde (Sidon), véritable chef-lieu du pachalick de Djezzar, d'Alep, de Damas, avaient fourni de nombreux contingens, qui s'avançaient avec d'autant plus de sécurité, que les envoyés du pacha leur annonçaient qu'il n'y avait pour eux aucun danger. « Les Français, disaient-ils, ne sont qu'une poignée d'hommes, ils n'ont

1799-an VII. Syrie. point d'artillerie, et Djezzar est soutenu par de nombreuses troupes anglaises; il suffira de vous montrer et d'agir pour exterminer l'impie Bonaparte et son armée. »

Ces rapports, exagérés encore par l'emphase orientale, causèrent quelque inquiétude au général en chef; et, pour s'assurer du véritable état des choses, en même temps qu'il diminuait le nombre des bouches inutiles autour de la place, Bonaparte résolut de faire quelques détachemens destinés à parcourir le pays, et à reconnaître la force et la position des ennemis nouveaux qu'on lui annonçait. Ainsi, le général Vial fut envoyé vers le nord, pour prendre possession de Sour (l'ancienne Tyr); le général Murat prit sa direction vers le nord-est, pour s'assurer du poste de Zafet; et le général Junot marcha vers le sud, avec l'ordre de s'emparer de Nazareth et d'observer tout le pays environnant.

Vial rencontra peu de difficultés dans sa mission. Après avoir traversé les montagnes du cap Blanc avec assez de peine, il était arrivé, le 3 avril, en vue de la ville de Sour. A son approche, la plupart des habitans, effrayés, prirent la fuite. Le général français employa ceux qui étaient restés à aller rassurer ceux qui s'étaient enfuis. Il fit promettre à ces derniers paix et protection, s'ils rentraient dans leurs foyers; et il eut la satisfaction de les voir revenir en foule. Vial laissa dans la ville une garnison de deux cents *Mutualis*, tribu particulière qui avait embrassé le parti des Français, et rentra au camp sous Acre, avec le reste de son détachement, le 6 avril.

Murat ne fut pas moins heureux que Vial dans son expédition : il parvint sans malencontre jusqu'au fort de Zafet, et quelques coups de canon suffirent pour en chasser la garnison. Composée presque en entier de Maugrabins, cette troupe savait qu'un grand nombre des leurs avaient pris parti pour les Français : cet exemple les décida, et ils proposèrent à Murat de se mettre sous ses ordres. Ce général accepta;

mais ne se fiant pas à leur fidélité, il les dirigea sur le camp de Saint-Jean-d'Acre, tandis qu'il laissait dans Zafet une garnison plus sûre. L'occupation de ce poste fournit aux Français des vivres assez abondans. Murat continua sa marche, et, après avoir laissé sur sa gauche un lac appelé par les Arabes Bahr-el-Houley, il pénétra par la plaine d'Iacoub (Jacob), jusqu'au lac de Genezareth ou lac de Tibériade (en arabe, Bahr-el-Tabarieh), et fit faire halte à ses troupes sur les bords du Jourdain : quelques coureurs poussèrent même jusqu'au pont d'Iacoub sur le même fleuve, et cette reconnaissance n'ayant rien fait apercevoir qui pût faire croire au rassemblement de troupes dont on menaçait l'armée, Murat revint sur Zafet, et bientôt après au camp d'Acre, où il était de retour le 6 avril. 1799—an VII. Syrie.

Cependant il existait réellement un fort rassemblement vers le point que Murat avait été chargé de reconnaître, et l'événement prouva bientôt que ce général avait abandonné trop précipitamment le pont d'Iacoub. Le jour même où son détachement rentrait au camp d'Acre, les troupes de Damas, conduites par le fils du pacha de cette ville, effectuèrent le passage du Jourdain sur les deux ponts d'Iacoub et d'El-Medjameh, et établirent leurs magasins dans la ville de Tabarieh (l'ancienne Tibériade.)

Junot, suivant les instructions qu'il avait reçues, s'était emparé de Nazareth, et avait ce même jour, 6 avril, envoyé dans un village à quelque distance de cette dernière ville un détachement de soixante-dix chevaux, sous la conduite du scheick Daher et de son frère. Arrivé dans la plaine qui sépare les montagnes de Naplous de celles de Nazareth, Daher aperçut une avant-garde de l'armée de Damas, au nombre d'environ cinq cents chevaux. Trop faible pour aller à la rencontre de cette troupe, Daher se jeta dans les montagnes, et fit donner avis à Junot de sa rencontre, et de la position dans

1799-an VII. Syrie.

laquelle il se trouvait. Junot, à cette nouvelle, partit de Nazareth le 8 avril, avec cent cinquante grenadiers de la dix-neuvième de ligne, cent cinquante carabiniers de la deuxième légère, commandés par le chef de brigade Desnoyers, et à peu près cent chevaux, commandés par le chef de brigade du quatorzième de dragons, Duvivier. Il fut rejoint par le scheick Daher et son frère, et quelques-uns de leurs cavaliers.

Junot arriva au village de Cana à huit heures. Le scheick El Beled [1] vint au-devant du général pour l'engager à ne pas avancer plus loin, attendu, disait-il, que l'ennemi se trouvait dans la plaine, au nombre de deux ou trois mille chevaux. Cet avis ne pouvait pas intimider Junot, qui continua sa marche. Avant de partir de Nazareth, il avait eu soin de faire prévenir le général en chef de la présence des Damasquins, et de sa résolution de s'avancer à leur rencontre en attendant l'arrivée des secours qu'il sollicitait.

Arrivés au débouché de la vallée de Cana à Loubi, les Français virent effectivement deux ou trois mille cavaliers divisés en plusieurs corps, et caracolant dans la plaine qui se trouve entre Loubi et le Mont-Thabor. Pour mieux juger de leur nombre, Junot monta sur la hauteur où est situé le village de Loubi, et n'ayant point reconnu qu'ils fussent en effet plus nombreux qu'ils l'avaient paru au premier aspect, il plaça son infanterie en bataille sur quatre rangs, la cavalerie à gauche, faisant face au Mont-Thabor. Dans cet ordre, il se disposait à s'avancer dans la plaine pour tourner la montagne, et pour s'assurer s'il n'existait point derrière le Mont-Thabor quelque réserve ennemie, lorsqu'il aperçut derrière lui, venant du village de Loubi, un corps de cavalerie ennemie, composé de mamelouckes, de turckmens et de Maugrabins. Cette nouvelle troupe paraissait forte de deux mille hommes

[1] On appelle ainsi le principal chef d'un village arabe.

au moins; elle marchait en masse, et, contre la coutume des Orientaux, au petit pas et en bon ordre. On apercevait dans les rangs une grande quantité d'étendards, dont quatre ou cinq des plus apparens étaient portés devant les chefs. 1799-an VII. Syrie.

Dans cet état de choses, Junot crut devoir faire quelques changemens à ses dispositions premières. La cavalerie, qui était sur la gauche, passa à la droite, et il ordonna aux trois derniers rangs de son infanterie de faire demi-tour à droite. Le terrain que venait de quitter la cavalerie fut occupé par un détachement de grenadiers, placé en potence, de manière à pouvoir flanquer le nouveau front présenté à l'ennemi. Junot avait bien jugé, en apercevant le dernier corps ennemi, que son attaque pourrait être la seule dangereuse, et qu'un rang de grenadiers suffirait de reste pour contenir les deux mille cavaliers aperçus d'abord, et que l'on reconnut pour des Arabes, qui se contenteraient de harceler la troupe française pendant le combat. Le général recommanda aux soldats le silence le plus absolu. Le moment était difficile, et chacun sentit qu'il fallait entièrement s'en rapporter à son chef; aussi, pendant le combat, aucun soldat ne fit un mouvement qui ne lui fût commandé : la confiance et l'intrépidité paraissaient sur tous les visages. L'ennemi s'attendait à n'éprouver qu'une faible résistance de la part de cette poignée d'hommes, qu'il supposait immobiles de terreur; mais il fut bien déconcerté quand, s'étant avancé jusqu'à portée de pistolet sans essuyer aucun feu, il fut accueilli tout à coup par la décharge la plus vive et la plus meurtrière. En un instant plus de trois cents des siens jonchèrent la terre en avant du front des Français, et il se retira à quelque distance.

Junot mit à profit le moment de répit que lui donna la surprise de ses nombreux adversaires, pour rétablir ses rangs, et surtout ceux de sa cavalerie, qui, n'ayant pas un feu aussi redoutable à opposer que celui de l'infanterie, avait reçu le

1799-an VII. Syrie.

choc des chevaux ennemis, et y avait résisté avec une fermeté digne des plus grands éloges. L'ennemi, bientôt revenu de son premier étonnement, et fort de sa supériorité, ne tarda pas à recommencer l'attaque. Junot, en le voyant s'ébranler, rappela d'un mot aux grenadiers et aux carabiniers que leur sang-froid venait de les sauver, et qu'il importait de le conserver. Cette exhortation était inutile : les troupes de Damas furent reçues à cette seconde charge avec plus d'intrépidité encore, si cela était possible, et perdirent deux cents hommes.

Dans cette charge, un maréchal-des-logis du troisième régiment de dragons arracha un des principaux étendards à un cavalier ennemi, qui le défendit vaillamment. Les deux guerriers restèrent pendant plusieurs minutes serrés corps à corps, l'un voulant enlever l'étendard, et l'autre employant toutes ses forces pour le conserver. Pendant cette lutte singulière les deux chevaux s'abattirent, mais les deux cavaliers ne vidèrent point les arçons. Enfin le Français, plus leste que le mamelouck, gêné dans ses vêtemens, dégage sa main droite et passe son sabre au travers du corps de son adversaire, qui, en perdant la vie, tenait encore son étendard.

Une centaine des plus hardis de la troupe ennemie ne se retirèrent point avec le gros de leurs camarades, et revinrent encore escarmoucher, au moment où Junot commençait lui-même son mouvement de retraite dans l'ordre le plus parfait. C'est alors seulement que quelques carabiniers de la deuxième légère s'élancèrent hors des rangs pour avoir l'honneur d'un combat corps à corps avec les cavaliers ennemis. Il y eut en effet sept à huit engagemens partiels, dans lesquels les Turcs ou les mameloucks furent toujours vaincus.

Junot s'était écarté un moment de son infanterie, pour voir de plus près la lutte de ses intrépides carabiniers avec les cavaliers dont nous parlons; deux de ces derniers, reconnaissant le général à son panache et à ses marques distinctives,

se précipitent sur lui avec furie. Junot, d'un coup de pistolet, renverse le premier qui se présente, et assène un coup de sabre sur la tête du second, qui fuit à toute bride. 1799-an VII. Syrie.

Le combat avait commencé entre neuf et dix heures du matin, et Junot n'opéra sa retraite qu'à trois heures de l'après-midi, après avoir eu l'attention de faire construire un brancard pour emporter un carabinier qui avait eu la cuisse passée d'un coup de feu. Les chefs de brigade Duvivier et Deanoyers s'étaient particulièrement distingués dans cette brillante action, qui rappelle véritablement les combats héroïques du Tasse, les exploits fameux des croisés français. Les Français n'y eurent que douze hommes tués et quarante-huit blessés, dont aucun ne le fut assez grièvement pour ne pas suivre la retraite, qui s'opéra sur Cana. Junot, dans son rapport, fit une mention particulière de son aide-de-camp, Teinturier; des maréchaux-de-logis de dragons, Rousse et Decamps; du sergent-major Franquet et du caporal Lacroix. Le capitaine Gilbert, du troisième de dragons, fut au nombre des tués. [1]

Sur ces entrefaites, les travaux du siége d'Acre n'avaient point été discontinués. L'artillerie avait battu en brèche et fait sauter une partie de la contrescarpe, et l'on se préparait à faire un nouvel effort pour se loger dans la tour carrée.

[1] Cette relation a été rédigée d'après le propre récit du général Junot, confirmé par plusieurs témoins oculaires et acteurs de ce combat mémorable.

Junot reçut une récompense bien honorable, qui était sans exemple, et qui fut sans résultat. Un arrêté de Bonaparte, premier consul, ordonna l'exécution d'un tableau commémoratif du combat de Nazareth, ou plutôt de Loubi. Un concours fut ouvert en l'an IX, et une douzaine d'esquisses de différens maîtres furent exposées au salon du Louvre, cette même année. Les peintres concurrens étaient Gros, Hennequin, Meynier, etc. Un jury, formé dans la classe des beaux-arts de l'Institut national, décerna le prix à l'esquisse de Gros; mais cet artiste, après avoir esquissé le tableau et peint même la tête de Junot, n'acheva point ce monument historique.

1799-an VII. Syrie.

Mais les Turcs l'avaient tellement remplie de bois, de sac à terre, et même de balles de coton, que l'entreprise échoua et qu'il fut résolu qu'on attendrait l'arrivée de quelques pièces d'un plus fort calibre que celles dont on disposait, et d'autres munitions, pour renouveler une attaque. On travailla à pousser un rameau, à l'effet d'établir une mine sous la tour pour la faire sauter.

Djezzar avait souvent cherché à troubler les travaux par des sorties qui n'avaient eu aucun résultat important; mais lorsqu'il apprit la marche des troupes d'Alep et de Damas sur Acre, ce pacha sentit la nécessité d'occuper assez les assiégeans pour les empêcher de se porter au-devant de ces puissans renforts, avant que ceux-ci ne fussent réunis en armée de secours. Le 7 avril, les assiégés firent une sortie générale sur trois colonnes, à la tête desquelles se trouvait un détachement anglais tiré des équipages et des garnisons des vaisseaux du commodore Smith. Ces troupes s'avancèrent sous la protection de l'artillerie des remparts servie par des canonniers anglais.

Les colonnes ennemies attaquèrent avec vigueur les premiers postes et les travaux avancés. Les détachemens qui gardaient ces ouvrages, trop inférieurs pour résister au choc, se replièrent; mais l'artillerie française dirigea, des places d'armes et des parallèles, un feu si bien nourri sur les assaillans, que les premiers rangs de ceux-ci furent renversés. Les deux colonnes de droite et de gauche firent demi-tour pour regagner les remparts, celle du centre s'obstina seule à avancer; elle était conduite par le major anglais, Thomas Asfield, et devait s'emparer de l'entrée du rameau de mine. S'avançant rapidement à la tête de quelques braves de sa nation, à travers une grêle de balles et de mitraille, Asfield touchait déjà à l'entrée de la mine, lorsqu'il fut renversé mort aux pieds des siens. Cet événement fut le signal d'une

déroute complète. Les soldats anglais et musulmans, ayant perdu toute leur audace, rentrèrent précipitamment dans la place, laissant les revers des parallèles couverts de leurs morts et de leurs blessés. 1799-an VII. Syrie.

Cependant le rapport du combat de Nazareth était parvenu au général en chef, qui sentit la nécessité d'envoyer des secours au général Junot, et de s'opposer à l'irruption des troupes de Damas et d'Alep. Le général Kléber reçut en conséquence l'ordre de partir avec sa division, dont faisait partie le détachement commandé par Junot, et de joindre en toute hâte ce dernier à Nazareth.

Kléber se mit en marche le 9 avril au matin, et fut bivouaquer le soir même à Bedaoui, près de Safarieh; il arriva le lendemain à Nazareth. Ayant été informé par Junot que le corps avec lequel celui-ci avait été engagé n'avait point quitté la position de Loubi, le général de division prit la résolution de marcher sur ce village. Le 11, les Français s'avancèrent jusqu'à la hauteur de Seid-Jarra, à un quart de lieue de Loubi et à une lieue et demie de Cana, et rencontrèrent l'armée des pachas forte de cinq mille chevaux et d'environ mille fantassins, descendant dans la plaine et étendant ses ailes pour envelopper ses adversaires, qu'elle avait aperçus la première; mais Kléber ne lui donna pas le temps d'achever ce mouvement. Il fit attaquer de suite le village de Seid-Jarra, où s'était jetée l'infanterie ennemie, en même temps qu'une partie de la division, formée en carré, chargeait la cavalerie. Après un engagement assez vif, où les Français signalèrent leur intrépidité accoutumée, le village fut emporté et les troupes ennemies culbutées et forcées de se retirer en désordre jusqu'au bord du Jourdain. Dans ce combat, Junot eut deux chevaux et un dromadaire tués sous lui, et reçut trois balles mortes dans ses habits.

Le manque de munitions empêcha le général Kléber de

1799-an VII. Syrie. poursuivre vivement les vaincus. Il se replia sur Nazareth et fit fortifier la position de Safarieh. Quant aux troupes ennemies, les unes se retirèrent sur Tabarieh, les autres vers le pont d'el Medjameh, le plus grand nombre vers le Bayzard. Ce dernier point devint le rendez-vous général des différens rassemblemens. L'armée dite *des pachas*, composée des mameloucks d'Ibrahim-Bey, des janissaires de Damas, de ceux d'Alep, et des Arabes de différentes tribus de Syrie, opéra sa jonction avec celle des Naploussains, et ces deux corps réunis vinrent camper le 14 avril dans la plaine de Fouli, autrefois nommée Esdrelon.

Le capitaine Simon, laissé par le général Murat à Zafet pour en commander la garnison, fut attaqué vers ce temps par un détachement assez considérable; il abandonna la défense du village pour ne s'occuper que de celle du fort, où il retira tout son monde. Ce fut en vain que l'ennemi tenta l'escalade à plusieur reprises; toujours repoussés avec perte, les Turcs se vengèrent de cette résistance en brûlant le village, en ravageant le pays et en tenant le capitaine Simon étroitement bloqué.

Le général Kléber informa le général en chef de ce dernier événement, et de l'impossibilité où il se trouvait de secourir le capitaine; il lui annonça également qu'il avait reconnu l'armée ennemie, qu'elle pouvait monter à une trentaine de mille hommes, dont vingt mille au moins de cavalerie, en le prévenant en même temps des mouvemens qu'il allait faire (lui Kléber) pour tourner le gros de cette armée et tenter de surprendre son camp. Ce général terminait sa dépêche en exposant qu'il convenait de renforcer sa division pour la mettre à même d'opérer avec succès.

Bonaparte acheva de se convaincre, par ce dernier rapport, qu'il était urgent d'en venir à une action générale et cisive, pour éloigner une masse aussi formidable, qui pou-

vait venir l'attaquer lui-même dans son camp. Il conjecturait qu'une fois vaincues, ces hordes indisciplinées, qu'on ne peut conduire malgré elles à de nouveaux combats, perdraient promptement toute la confiance que Djezzar était parvenu à leur inspirer, et le désir de se mesurer de rechef avec des adversaires aussi redoutables que les Français. Mais, en reconnaissant la nécessité d'une grande bataille, le général en chef avait trop d'expérience pour ne pas voir tout l'inconvénient de la livrer sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, où les assiégés pouvaient seconder les efforts des pachas réunis. Il résolut donc de prendre avec lui toutes les troupes du siége dont il pouvait disposer à la rigueur sans compromettre cette opération, et de les conduire à l'ennemi extérieur pour forcer celui-ci à repasser irrévocablement le Jourdain. 1799-an VII. Syrie.

Murat fut d'abord envoyé en avant avec mille hommes d'infanterie, une pièce d'artillerie légère et un détachement de dragons, avec ordre de marcher à grandes journées sur le pont d'Iacoub, de s'en emparer, de prendre à revers les troupes qui bloquaient Zafet, et d'opérer, s'il était possible, sa jonction avec la division Kléber. Bonaparte, ne laissant devant Acre que les divisions Lannes et Reynier, partit le 15 avril avec le reste de la cavalerie, la division Bon toute entière, et huit pièces d'artillerie, et vint prendre position sur les hauteurs de Safarieh, où il bivouaqua. Le 16, à la pointe du jour, il marcha sur Fouli, en suivant les gorges qui tournent les montagnes, parce que l'artillerie ne pouvait pas franchir ces dernières. A dix heures du matin, il arriva sur des hauteurs d'où il put découvrir la plaine de Fouli ou d'Esdrelon, et le mont Thabor. Il aperçut, à trois lieues de distance environ, la division Kléber, forte à peine de deux mille hommes, aux prises avec la masse entière de l'armée ennemie. A deux lieues en arrière du champ de bataille, le camp des mamelouckes se faisait remarquer au pied des montagnes de Naplous.

1799-an VII. Syrie. A la vue de l'ennemi, et surtout à l'aspect des dangers que courait la division Kléber, le petit corps d'armée conduit par Bonaparte demanda à grands cris de marcher de suite au combat pour secourir et délivrer ses compagnons d'armes. Le général contint cet enthousiasme, du plus favorable augure, ordonna aux troupes de prendre quelques instans de repos, devenu nécessaire par la marche fatigante de la matinée, et prépara ses dispositions pour l'attaque. Il forma deux grands carrés de tout son monde, et les dirigea de manière à présenter, avec la division Kléber, les trois angles d'un triangle équilatéral de deux mille toises de côté. Par cette manœuvre, l'ennemi se trouvait au centre de la figure, et Bonaparte espérait l'isoler de son camp, lui couper la retraite sur Tabarieh, où étaient ses magasins, et le rejeter sur le Jourdain, où il devait être prévenu par le corps détaché sous les ordres de Murat. On va voir le prompt et mémorable résultat de ces savantes dispositions.

Le général Kléber avait reçu dans son camp de Nazareth des munitions, quatre pièces de canon, et un renfort de cavalerie; il en était parti le 15 et s'était avancé vers Fouli, dans l'intention d'attaquer l'ennemi le lendemain à la pointe du jour, quelle que fût d'ailleurs la force de ce dernier; mais égaré par ses guides, il n'arriva sur le camp ennemi qu'à six heures du matin, et ne put par conséquent effectuer la surprise qu'il avait projetée. Cependant, voulant mettre à profit un premier moment de confusion, il commença son attaque et s'empara d'un petit fortin, dans lequel il s'empressa de jeter une centaine d'hommes, commandés par le chef de brigade Venoux. Ce fortin dominait la plaine, était inaccessible à la cavalerie, servait naturellement de point d'appui, et, en cas d'échec, pouvait protéger le mouvement de retraite de la division. Kléber avait partagé ses troupes en deux carrés, et s'avança dans la plaine, où le combat fut bientôt engagé;

quatre mille cavaliers ennemis y étaient déjà descendus, et 1799-an VII.
furent promptement suivis de trois mille autres, puis d'un Syrie.
troisième corps, enfin de la masse entière de cavalerie. Jamais les Français ne s'étaient vus assaillis par des forces aussi nombreuses, et sans doute il fallait tout leur héroïsme pour ne pas céder à un premier mouvement de surprise et de terreur. Indépendamment de cette nuée d'hommes à cheval, l'ennemi avait encore un grand nombre de fantassins, qui engagèrent une fusillade très-vive avec les tirailleurs que Kléber avait jetés sur le front de ses carrés.

Il y a peu d'exemples d'une scène pareille à celle qui s'offrait alors aux regards de Bonaparte et de sa troupe, placés, comme nous venons de le dire, sur les hauteurs qui dominent la plaine de Fouli : une poignée de Français affrontant ainsi, avec une fermeté au-delà de toute expression, une masse immense d'ennemis déterminés qui l'enveloppaient de toutes parts! Pendant long-temps, les Turcs essayèrent d'entamer les deux carrés par des charges, tantôt partielles et tantôt générales, qu'ils fournissaient en poussant, à la manière des Barbares, les cris les plus épouvantables. Chaque fois, la contenance stoïque des valeureux Français, les feux de file et celui de l'artillerie chargée à mitraille, forçaient l'ennemi à reculer, et portaient dans ses rangs pressés un ravage terrible. Vers le milieu du jour, les carrés français se trouvaient naturellement retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux. Toutefois, Kléber s'apercevant que l'un de ces carrés, celui de Junot, était trop petit pour renfermer les chevaux, caissons, et autres équipages, prit le parti de ne former qu'un seul carré des deux, et continua, après ce mouvement que ne put empêcher l'ennemi, d'opposer une résistance insurmontable, tout en recommandant de ménager avec soin les munitions. Kléber savait que les musulmans, suivant leur usage, cesseraient de combattre au coucher du soleil, et

1799-an VII. Syrie. il voulait se maintenir jusqu'à ce moment de la journée, afin de mettre à profit la retraite, toujours un peu désordonnée, de l'ennemi, en se jetant avec impétuosité à sa poursuite.

Il était à peu près une heure de l'après-midi, lorsque le canon se fit entendre dans le lointain. Les soldats de Kléber, accablés des fatigues d'un combat aussi opiniâtre que celui qu'ils soutenaient depuis le matin, ressentent une nouvelle ardeur à ce signal inattendu : tous s'écrient avec enthousiasme et le front rayonnant d'espérance : c'est Bonaparte ! Aux acclamations d'allégresse qui s'élèvent spontanément des carrés français, l'ennemi, qui, dans ce moment même, tentait encore un effort, l'ennemi étonné s'arrête, et bientôt l'effroi le plus prononcé va succéder à son irresolution.

En effet, le bruit entendu était celui d'une salve ordonnée par Bonaparte, au moment où, après avoir fait toutes ses dispositions, il avait ébranlé ses deux carrés. Le général en chef voulait, par cette décharge, informer Kléber du secours qu'il lui portait. Celui-ci, saisissant parfaitement l'intention de Bonaparte, et cédant à l'impatience de ses soldats, prend aussitôt l'offensive. Le général Verdier, à la tête de quatre compagnies de grenadiers, se détache du carré, et attaque audacieusement le village de Fouli, occupé par l'infanterie ennemie ; Kléber fait soutenir cette attaque par un piquet de cavalerie que commande Junot. En quelques minutes, le village est emporté à la baïonnette, et tous ceux qui cherchent encore à se défendre sont massacrés.

A ce moment même, Bonaparte arrivait sur le champ de bataille. La trente-deuxième demi-brigade, conduite par l'intrépide général Rampon[1], s'élance au pas de charge et

[1] Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour rectifier une erreur qui nous est échappée, dans un des volumes précédens, sur la foi de documens inexacts. En donnant la situation de l'armée d'Italie, au 20 juillet 1796 (VIe volume, page 230), nous avons placé les dix-huitième et trente-deuxième demi-

attaque l'ennemi en flanc et à dos. Le général Vial, à la tête de la dix-huitième, marche sur le village de Noures, pour pousser l'ennemi vers le Jourdain par le chemin d'Erbed; enfin les guides à pied et la cavalerie se portent précipitamment vers Jennin, pour couper la retraite sur ce point. 1799-an VII. Syrie.

Si deux mille hommes immobiles dans la plaine de Fouli n'avaient pu être entamés par l'innombrable cavalerie ennemie, celle ci pouvait-elle espérer d'arrêter dans leur élan les nouveaux braves qui venaient de paraître devant elle? En un instant le plus grand désordre s'introduit dans les rangs de cette troupe indisciplinée. L'ennemi, poursuivi, prévenu dans toutes les directions, ne sait plus de quel côté fuir pour échapper aux Français, qui le poursuivent de toutes parts. Coupé vers les montagnes de Naplous, coupé de Dgenine, de son camp, de ses magasins, il parvient cependant à s'échapper en se précipitant derrière le Mont-Thabor, d'où, toujours poursuivi, il gagne pendant la nuit le pont d'El-Medjameh. La terreur des fuyards était si forte, qu'encombrés au passage du pont, un grand nombre se jetèrent dans le Jourdain pour gagner plus promptement l'autre rive, et s'y noyèrent.

L'armée française, harassée des fatigues de la journée, s'arrêta au pied du Mont-Thabor; elle y passa la nuit du 16 au 17 avril, et c'est de ce lieu solennel, à jamais célèbre dans les fastes de la gloire nationale, que Bonaparte adressa l'ordre du jour aux différens corps de l'armée d'Orient en Syrie, dans la Basse et

brigades de ligne sous les ordres du général Victor, tandis qu'il est de fait incontestable que ces deux corps ont été constamment sous les ordres du général Rampon jusqu'à la fin de la campagne de 1797, et que la trente-deuxième n'a point cessé d'y être ensuite en Suisse et en Egypte. Jamais ce corps si renommé n'eut d'engagement sérieux dans les contrées que nous venons de nommer, sans que son ancien chef, le preux et loyal Rampon, n'ait partagé ses dangers. On peut dire que la gloire de la trente-deuxième est inséparable de celle du général qui l'a commandée si long-temps.

1799-an VII. Syrie.

Haute-Egypte. Résultat brillant d'une admirable combinaison de mouvemens, la victoire du Mont-Thabor était véritablement le plus beau fait d'armes des troupes, qui, depuis leur entrée en Egypte, n'avaient point cessé de triompher. Il faut convenir que, si la froide intrépidité de Kléber avait commencé le succès, le génie actif de Bonaparte l'avait seul terminé; et cependant il est bien remarquable que, dans son rapport au directoire, le général en chef eut la rare modestie d'attribuer presque toute la gloire de cette journée à son digne lieutenant.

Dans les règles d'une justice distributive, nous devons dire que le général Murat, de son côté, avait contribué à rendre la victoire décisive. Parti du camp d'Acre le 13 avril, il avait débloqué le château de Zafet, chassé l'ennemi du pont d'Iacoub, surpris le fils du pacha de Damas, à la tête d'un fort détachement, et poursuivi ses troupes jusque sur la grande route qui conduit à cette capitale de la Syrie. Ce dernier avantage, remporté la veille de la bataille du Mont-Thabor, avait privé l'ennemi d'un de ses principaux points de retraite. Réuni le soir de la bataille à un détachement de cavalerie commandé par l'adjudant-général Leturcq, que Bonaparte avait envoyé sur le camp des mameloucks, Murat avait tué un grand nombre de ces derniers, fait trois cents prisonniers, arrêté un convoi de cinq cents chameaux, et enlevé tous les riches bagages, les munitions, les vivres qui se trouvaient dans le camp. Le lendemain 17, le même général courut s'emparer des magasins immenses que l'ennemi avait formés à Tabarieh : la garnison s'enfuit à son approche. Les provisions trouvées dans cette ville étaient en si grande quantité, que le commissaire des guerres Miot écrivit à l'ordonnateur en chef Daure, qu'il lui était impossible d'en dresser des états, mais qu'il y en avait assez pour nourrir toute l'armée pendant un an.

La bataille du Mont-Thabor venait de coûter à l'ennemi us de six mille hommes, les Français en avaient perdu à ine deux cents : fait incroyable, s'il n'était pas attesté par s témoignages irrécusables ! Les troupes musulmanes, terfiées, se dispersèrent dans les différentes provinces d'où les étaient sorties, et ne parurent plus pendant toute la irée du siége. Bonaparte laissa le général Kléber, avec sa vision, à Nazareth, lui ordonna de continuer à occuper les nts d'Iacoub et d'El-Medjameh, les forts de Zafet et Tabarieh, et de garder avec soin la ligne du Jourdain. près ces dispositions, le général en chef rentra, avec le ste des troupes, dans son camp sous Saint-Jean-d'Acre, 20 avril. 1799—an VII. Syrie.

L'éclatante victoire remportée sur les alliés de Djezzar ima la confiance et excita le zèle des troupes de siége ; l'adance revint dans le camp, par suite de la prise des imnses magasins de Tabarieh : aussi les travaux furent-ils pris avec plus de vivacité que jamais. Le jour même du tour du général en chef devant Acre fut marqué par un nement heureux. Bonaparte venait d'apprendre et d'annoncer à l'armée que le contre-amiral Perrée, débarrassé de croisière anglaise devant Alexandrie, était sorti de ce port ec les trois frégates *la Courageuse*, *l'Alceste* et *la Junon*, était arrivé devant Jaffa, où il avait débarqué de l'artillerie siége avec des munitions suffisantes. Ce convoi, attendu puis si long-temps, arriva bientôt au camp, et répandit e alégresse universelle dans l'armée.

La mine à laquelle les assiégeans travaillaient depuis longmps pour faire sauter la tour carrée, fut enfin achevée le avril : on y mit le feu ; mais un souterrain dont on n'avait oint connaissance, et qui se trouvait sous la mine même, bsorba l'effet de l'explosion. Un seul côté de la tour sauta, t la brèche ne se trouva guère plus praticable qu'auparavant.

1799-an VII. Syrie. Ainsi, le hasard servit les assiégés mieux que n'auraient pu le faire toutes leurs combinaisons.

Toutefois, Bonaparte voulant au moins profiter de la pre mière terreur que l'explosion, quoique imparfaite, avait d occasioner, ordonna de reconnaître comment la tour se tro vait liée au corps de la place. Trente grenadiers parvinre à se loger dans les décombres sous la voûte du premier étag mais l'ennemi, qui communiquait par la gorge et occup les débris des voûtes supérieures, lança dans l'étage infériu des matières inflammables, qui forcèrent les grenadiers d' vacuer ce poste.

Le 25, les batteries continuèrent à démolir la tour e brèche. Le soir, les travailleurs essayèrent de se loger da le premier étage, et y restèrent jusqu'à une heure du matin mais l'ennemi renouvela la scène de la veille avec le mê succès. Ecrasés par les obus, les grenades, et autres matiè enflammées qui pleuvaient sur eux des étages supérieurs, l travailleurs furent encore obligés d'abandonner la tour. L général Vaux fut dangereusement blessé en cette occasion.

Le 27 avril fut une journée de deuil pour toute l'armée elle avait à pleurer la perte du général Caffarelli-Dufalg commandant l'arme du génie [1].

[1] Ce brave officier, que ses talens distingués et surtout ses qualités tou chevaleresques rendaient cher à tous les Français de l'Orient, était malade d puis le 9 avril. Ce jour-là, en visitant la tranchée, il s'était approché du p que l'on creusait pour faire la nouvelle mine. Ayant appuyé son bras droit s le revers du boyau, il ne voulut pas le retirer, ainsi que l'engageaient à le fai les soldats de garde, en l'assurant que l'ennemi tirait avec beaucoup d'adres sur le plus petit point qu'on lui offrait. A peine lui avait-on donné cet avi qu'il fut en effet atteint d'une balle, qui lui fracassa le coude. Le chirurgi en chef Larrey jugea l'amputation nécessaire, et, dix-huit jours après, Caff relli mourut des suites de cette opération. Il fut enterré devant les tentes d quartier-général. Cette perte fut rendue plus sensible encore par celle du chef d l'état-major de la même arme, Say, qui mourut le 29, également des suites d l'amputation du bras gauche.

Cependant les assiégés, pour défendre leur front d'attaque, dont presque toutes les pièces étaient démontées, étaient parvenus à établir une place d'armes en avant de leur droite. Ils travaillèrent ensuite à en établir une seconde sur la gauche vis-à-vis le sérail de Djezzar. Des batteries y furent établies; et à la faveur de leur feu et de celui de la mousqueterie, ces ouvrages purent flanquer avec avantage la tour et la brèche. Des cavaliers furent élevés, des sapes furent prolongées pour augmenter les feux de revers; enfin les assiégés s'appliquèrent à marcher en contre-attaque sur les boyaux des assiégeans. 1799—an VII. Syrie.

L'ennemi avait un très-grand avantage pour pousser ses ouvrages extérieurs, par la protection du feu de mousqueterie partant de ses tours et de ses murailles, d'où il plongeait facilement sur les assiégeans. Pour éteindre ces feux et parvenir à se loger dans ces ouvrages, il aurait fallu une grande supériorité d'artillerie et beaucoup plus de munitions que n'en avaient les Français. On parvenait quelquefois à enlever quelques-uns de ces travaux après des prodiges de valeur; mais les moyens de s'y maintenir manquaient, et l'ennemi ne tardait pas à y rentrer.

Le dernier espoir des assiégeans reposait presque entièrement sur l'effet de la grosse artillerie, qui ne put être mise en batterie que le premier mai. Quatre pièces firent ce même jour un feu terrible contre la place; mais on commit la faute de s'obstiner à ne battre encore que cette fatale tour, où l'on n'avait pu parvenir jusqu'alors à se loger. Elle fut démolie presque en entier, et vingt grenadiers furent commandés pour s'en emparer; mais l'ennemi, profitant du boyau qu'il avait poussé dans le fossé, fusilla les grenadiers presqu'à bout portant, et les contraignit de se retirer dans la tranchée.

Dans ce même moment les assiégés, ayant opéré une sortie sur leur droite pour attaquer les ouvrages français, commen-

1799—an VII. Syrie. çaient à faire quelques progrès, lorsque deux compagnies de grenadiers s'avancèrent, et les attaquèrent eux-mêmes si brusquement, qu'une grande partie furent coupés de la place, et culbutés dans la mer. Djezzar perdit dans cette sortie cinq cents de ses plus braves soldats.

Il était bien reconnu que la tour carrée, qu'on avait attaquée jusqu'alors comme le vrai point de défense de la place, n'offrait aucun débouché, quoiqu'elle fût presque entièrement détruite. Bonaparte ordonna donc qu'on fît une seconde brèche dans la courtine de l'est, et une sape pour marcher sur les fossés, y attacher le mineur, et faire sauter la contrescarpe. Les travaux des assiégeans et des assiégés se poussèrent, jusqu'au 4 mai, avec une égale ardeur; mais l'armée vint à manquer de poudre et de munitions, et l'on fut obligé de ralentir le feu des batteries de brèche. L'invitation déjà faite aux soldats de ramasser tous les boulets lancés par les assiégés et par les vaisseaux anglais, fut renouvelée. Cette circonstance donna lieu à un spectacle peut-être unique. Excités par la prime qui leur était promise, les soldats épiaient avec une particulière attention chaque décharge des canons ennemis, et s'élançaient avec empressement de la tranchée ou de leurs baraques, pour courir après les boulets qui leur étaient adressés.

L'ennemi mit à profit le ralentissement du feu des batteries françaises pour travailler aux sapes avec une nouvelle ardeur. Il s'appliqua surtout à pousser rapidement celle de droite, dont le but était de couper la communication de la sape des assiégeans avec la nouvelle mine.

Afin de détruire ces nouveaux ouvrages, Bonaparte ordonna une attaque de nuit, qui devait se faire par les grenadiers de l'armée. Il comptait beaucoup sur le préjugé des Musulmans, qui leur interdit le combat après le coucher du soleil; mais Sidney Smith et Phelipeaux étaient parvenus à

comprendre à Djezzar tout l'inconvénient d'un pareil 1799—an VII.
gé, vis-à-vis surtout des Européens; et les soldats de ce Syrie.
se tenaient sur leurs gardes la nuit comme le jour,
à repousser vigoureusement les attaques des assiégeans.
ar avait même poussé les précautions jusqu'à faire éta-
out autour des remparts un cordon de lanternes, pour
toute surprise dans l'obscurité. Toutefois l'attaque or-
ée par le général en chef eut d'abord un plein succès :
de ennemie, assaillie avec vivacité, fut culbutée et en
égorgée. Les Français s'emparèrent des ouvrages éta-
u commencés, et enclouèrent même trois pièces d'artil-
; mais le feu de la place, disposé de manière à plonger
ces ouvrages, ne permit pas aux grenadiers de s'y main-
assez long-temps pour les renverser et les détruire. A la
e du jour, l'ennemi sortit de la ville, occupa de nouveau
uvrages et travailla à les réparer. Les assiégés cher-
nt avec obstination tous les moyens possibles de chemi-
ur le logement de la mine destinée à faire sauter la con-
rpe construite vis-à-vis la nouvelle brèche de la cour-
le l'est. Dans la matinée du 6 mai, Djezzar essaya en-
une sortie, qui fut repoussée. Il prit alors le parti de
couper la contrescarpe le plus près possible de la mine.
ois heures du soir, les assiégés débouchèrent par une
ouverte sur le masque de la mine, et réussirent à s'en
rer. Ce fut inutilement que deux compagnies de grena-
, pendant la nuit, chassèrent l'ennemi de son nouveau
nent : le mal était fait, la mine éventée, les châssis dé-
, et le puits comblé.

et événement était d'autant plus funeste, qu'il rendait
les les travaux commencés pour ouvrir la brèche sur
urtine de l'est; il fallut revenir à l'ancienne tour carrée,
rmais le seul point où l'on pût continuer l'attaque. Bo-
rte, qui semblait lutter opiniâtrément avec la fortune

1799-an VII. Syrie. contraire, ne put être découragé par tous ces échecs, auxquels il n'était cependant pas accoutumé. Il ordonna que l'on fît, dans la nuit du 6 au 7, une nouvelle tentative pour s'emparer des places d'armes de l'ennemi, des boyaux que celui-ci avait établis pour flanquer la brèche, et particulièrement de celui qui couronnait le glacis de la première mine. Cette attaque, faite par les éclaireurs et les grenadiers de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade, réussit d'abord : tous les ouvrages furent emportés, à l'exception toutefois du boyau qui couronnait le glacis de l'ancienne mine, et qui prenait la brèche à revers; mais cet avantage momentané eut le résultat de ceux obtenus déjà de la même manière. Le feu plongeant des assiégés rendit nuls tous les efforts des soldats français; il fut impossible de détruire les ouvrages, et encore plus de s'y maintenir.

A partir de cette dernière tentative, de nouveaux obstacles allaient encore rendre plus difficile un siége dont la longueur, indépendamment des fatigues éprouvées, commençait à exciter les murmures du soldat. Le 7 mai, à midi, on aperçut du rivage de la mer plus de trente voiles à l'horizon; dans le même moment, les deux vaisseaux anglais stationnés devant le port d'Acre levèrent l'ancre et prirent le large. Par suite de l'imagination confiante des Français, le bruit se répandit tout à coup dans l'armée que la flotte signalée était composée de bâtimens apportant des renforts et des munitions au général en chef. Ce qui paraissait fortifier encore cette présomption, c'était la disparition subite de la division du commodore Sidney Smith, fuyant, pensait-on, pour ne pas tomber au pouvoir de la flotte française. Cette illusion, bien naturelle dans les circonstances où se trouvait placée l'armée, répandit une joie délirante dans tous les rangs; mais combien elle dura peu! Le pavillon ottoman, réuni à celui des Anglais, se fit bientôt remarquer à la poupe et aux mâts des bâtimens mal-

rencontreux, qui, poussés par un vent favorable, s'avan- 1799-an VII.
çaient à toutes voiles vers la place, pour la ravitailler et la Syrie.
secourir.

En effet, la flotte aperçue n'était autre qu'un convoi de trente voiles turques, escorté par quelques bâtimens de guerre, venant de l'île de Rhodes, et apportant aux assiégés un renfort de troupes, des munitions et des vivres. Les vaisseaux le *Théseus* et *le Tigre* n'avaient quitté le port que pour aller au devant de ce convoi et rentrer avec lui. Il devenait urgent de chercher à s'emparer de la place avant que les troupes de secours fussent réunies à celles de la garnison. Aussi le général en chef ordonna-t-il sur-le-champ qu'on renouvelât l'attaque des places d'armes et des boyaux du glacis par les dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades, sous les ordres des généraux Bon, Rampon et Vial : à dix heures du matin, tous les ouvrages étaient enlevés, comme dans les attaques précédentes. Cette fois, les Français pénétrèrent même jusque dans la tour, après avoir comblé les boyaux et les places d'armes des cadavres de leurs ennemis. Plusieurs drapeaux furent enlevés, des canons pris, d'autres encloués. La résistance des assiégés, le feu terrible de leurs remparts, rien n'avait pu arrêter l'impétueuse ardeur et le courage obstiné des braves soldats, des dignes officiers de la division Bon et de ses généraux. Jamais on ne vit déployer une audace et une valeur plus surnaturelles ; jamais les champs de la Palestine n'avaient été témoins d'une lutte pareille et d'exploits aussi grands, alors même que l'enthousiasme religieux, dans son énergie la plus prononcée, excitait si puissamment les deux partis à faire triompher l'étendard de la croix ou celui du prophète. Généraux, officiers, soldats, tous combattaient pêle-mêle dans la tranchée, tous faisaient des prodiges. Le chef de la dix-huitième demi-brigade, Boyer, succomba dans cette mêlée, avec dix-sept officiers et plus de cent cinquante

1799-an VII. Syrie.

soldats de son corps. Enfin la terrible tour était au pouvoir des assiégeans, qui s'y étaient logés en se servant, pour épaulement, des cadavres de leurs adversaires amoncelés dans les décombres. La nuit se passa dans cette situations de choses.

Le jour du 8 mai retrouva les deux partis aux prises, et le combat se renouvela avec plus d'acharnement encore. Un convoi de poudre et d'autres munitions venait d'arriver de Gaza : Bonaparte fit battre à la fois en brèche et la courtine, la droite de la tour, et la tour elle-même dans sa partie supérieure. Au bout de deux heures de la plus violente canonnade, la courtine s'écroula en partie, et offrit trois brèches qui furent jugées praticables; Bonaparte vint lui-même les reconnaître, et ordonna à Lannes de conduire sa division à l'assaut. L'intrépide général y marche avec joie, précédé de ses éclaireurs et de ses grenadiers, à la tête desquels se place le général Rambeaud. Les soldats logés sur l'emplacement de la tour fusillent et balayent les remparts et la brèche, pour empêcher la garnison de se porter à sa défense ou de tenter une sortie. Rambeaud et Lannes s'avancent au pas de charge; leurs soldats se jettent dans les boyaux, escaladent le rempart, et deux cents grenadiers, que précède toujours le valeureux Rambeaud, pénètrent enfin dans la place.

Alors des cris de victoire se font entendre, et les Français se flattent déjà d'être maîtres de Saint-Jean-d'Acre, lorsque les grenadiers sont tout-à-coup arrêtés par un obstacle auquel ils ne s'attendaient guère. Une seconde enceinte se présente à leurs regards : c'était celle que le colonel Phelipeaux avait fait construire derrière l'ancienne, et qui devait, dans cette journée, décider du sort de la ville. Pendant que les grenadiers, moins étonnés qu'excités encore par ce nouvel obstacle, se précipitent pour le franchir, les Turcs, qui tiennent encore dans les débris d'un bastion, et ceux qui sont postés dans les places d'armes, engagent un feu très-vif de mousqueterie,

, filant dans le fossé, prennent la brèche à revers, arrêtent escalade et l'impulsion des troupes qui doivent soutenir les grenadiers de Lannes. Un nouveau feu, dirigé des maisons, des rues, des barricades, et du sérail même de Djezzar, prend de face et à revers les grenadiers et ceux qui escaladent la première enceinte, et occasione parmi ces derniers un mouvement d'hésitation qui paralyse leur ardeur. On a dit que quelques soldats anglais revêtus d'uniformes français, après avoir réussi à se glisser dans les rangs des soldats au milieu du bruit et de la fumée, firent entendre ces cris si souvent jetés aux soldats français : *Nous sommes tournés, sauve qui peut.* Sidney Smith, a-t-on ajouté, crut devoir employer cette ruse de guerre, parce qu'il connaissait depuis longtemps l'effet terrible de ces mots dans une armée française. Nous nous refusons à croire cette assertion très-invraisemblable : les Français étaient trop peu nombreux et se connaissaient trop bien entre eux pour se laisser abuser aussi grossièrement, et pour céder à des insinuations que l'état même des choses rendait inutiles, pour ne pas dire trop dangereuses pour ceux qui les auraient faites. 1799-an VII. Syrie.

N'obéissant plus à ce premier élan qui seul peut conduire au-delà du possible, les soldats s'étaient arrêtés, incertains encore s'ils devaient avancer ou rétrograder. Mais les troupes qui se trouvaient à la brèche étaient redescendues promptement dans le fossé ; ceux qui étaient parvenus sur l'ancien rempart se crurent abandonnés, et commencèrent alors à revenir en désordre sur leurs pas. Deux canons et deux mortiers dont ils s'étaient emparés sur les remparts y furent laissés sans avoir même été encloués. Le général Lannes, placé encore sur la brèche, s'efforçait de rétablir l'ordre au milieu de cette funeste confusion. Il parvint à rallier les soldats dans le fossé ; mais il ne put leur rendre cette première confiance et cette ardeur impétueuse qui les avait portés sur le

1799-an VII. Syrie.

rempart. Bonaparte envoya vainement ses guides à pied pour soutenir les assaillans; il devenait impossible de rétablir avec avantage un combat où les soldats ne portaient plus le même enthousiasme. D'ailleurs, l'ennemi s'était rallié; une partie des renforts amenés par le convoi était débarquée, s'était jointe à la garnison, et tous ensemble garnissaient déjà le rempart de la seconde enceinte. Sur ces entrefaites, le général Lannes, blessé d'un coup de feu à la tête, se vit forcé d'abandonner le fossé, et les soldats le suivirent jusque dans les tranchées.

Cependant, les deux cents grenadiers qui avaient pénétré les premiers à travers la brèche et s'étaient trouvés arrêtés par la deuxième enceinte, avaient profité du désordre et de la terreur que leur témérité avait inspirés aux soldats ennemis qu'ils avaient devant eux : encouragés par l'exemple et les exhortations du digne général qui marchait à leur tête, ils avaient escaladé cette seconde enceinte, et sans doute la place d'Acre allait être le prix glorieux de leur intrépidité, si le général Lannes eût pu les faire appuyer à temps. Déjà ils étaient parvenus jusque vis-à-vis le sérail du pacha : ne se voyant point suivis par leurs camarades et perdant tout espoir d'être secourus, ces deux cents héros et leur chef, dignes d'un meilleur sort, prirent toutefois la sublime résolution de se maintenir dans la place ou d'y périr jusqu'au dernier. Ils marchent sur une mosquée, dont ils s'emparent, s'y barricadent, et s'y défendent en lions contre les efforts des tigres nombreux que le pacha Djezzar dirige sur eux dans l'espoir de venger les pertes qu'il a essuyées dans cette journée désastreuse.

Déjà le noble Rambeaud et plusieurs de ses vaillans compagnons avaient succombé; la mosquée allait être forcée, et c'en était fait du reste de ses défenseurs, si, par l'effet des sentimens humains et généreux qui caractérisent éminemment

a guerriers civilisés, le commodore Sidney Smith, apprenant l'extrémité à laquelle cette poignée de braves se trouvait exposée, ne se fût empressé d'accourir avec un détachement de soldats anglais, pour engager les grenadiers à se rendre, en leur démontrant toute l'inutilité de leur défense [1].

1799—an VII. Syrie.

Le commodore devint ainsi le sauveur des grenadiers français; car il ne faut point douter que le féroce Djezzar, suivant, au surplus, en cela la pratique des Turcs et de presque tous les peuples de l'Orient, n'eût fait impitoyablement massacrer tous ceux que renfermait la mosquée; et les Français, qui ne l'ignoraient pas, étaient tous déterminés à se faire tuer plutôt que de rendre leurs armes aux soldats de ce pacha.

Après les pertes multipliées et irréparables que l'armée française venait de faire, il était, pour ainsi dire, impossible de conserver l'espérance de réduire une place défendue avec tant d'acharnement, et sans cesse ravitaillée ou secourue du côté de la mer. Saint-Jean-d'Acre, protégé par les Anglais, tirait de leurs bâtimens et des navires turcs tous les secours et toutes les ressources qui manquaient à l'armée assiégeante. Aussi pouvait-on dire sans exagération que, depuis l'arrivée du convoi et des derniers bâtimens turcs, le pacha était plus dans le cas de tenir les Français assiégés dans leur camp, que ceux-ci de continuer le siége de la place.

Bonaparte ne pouvait pas s'étourdir sur les difficultés de sa position; mais ayant constamment réussi jusqu'alors dans ses entreprises, et se confiant, comme César, dans sa fortune, il n'était pas homme à renoncer ainsi à ses desseins sans avoir forcé, pour ainsi dire, le sort jusque dans ses derniers retran-

[1] Il nous est doux de pouvoir signaler cette démarche d'un guerrier qui fut long-temps l'un de nos plus généreux adversaires, et que ses qualités distinguées rendent digne de toute notre estime, comme de la reconnaissance de ceux qu'il a personnellement obligés.

1799-an VII. Syrie.

chemens. Il ordonna de continuer le feu pendant la journée du 9 mai et la nuit suivante, conservant d'autant mieux quelque esperance, qu'il avait rappelé à lui la division Kléber, et que ce renfort lui paraissait suffisant pour contrebalancer les secours que Djezzar venait de recevoir.

Le 10 mai, à deux heures du matin, le général en chef vint dans la tranchée pour reconnaître par lui-même les progrès du feu de la veille et de la nuit. Il s'avança jusqu'au pied de la brèche, et cherchant à exalter le dévouement de ses troupes par l'exemple de son intrépidité, il resta quelque temps en but au feu des remparts et donna ses ordres pour un nouvel assaut. Les éclaireurs des quatre divisions, les grenadiers des soixante-quinzième et dix-neuvième demi-brigades de ligne, et les carabiniers de la deuxième légère s'élancèrent sur la brèche. L'intention de Bonaparte était de surprendre les assiégés et de se loger en force sur le rempart détruit.

Le général Verdier, qui conduisait cet assaut, pénétra jusqu'au point indiqué. Les postes ennemis furent surpris et égorgés, et les Français s'avançaient avec audace dans l'espérance de pénétrer dans la place; mais les obstacles qui avaient empêché l'effet de l'assaut précédent subsistaient toujours, et les assaillans se virent contraints de rétrograder.

Le feu des batteries de brèche continua jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment, les grenadiers de la vingt-cinquième demi-brigade de ligne qui faisait partie de la division Kleber, sollicitèrent et obtinrent l'honneur de monter à l'assaut à leur tour. Le chef de ce corps, au moment de partir pour cette noble entreprise, dit au général Murat, son ami : « Si la place d'Acre n'est pas prise ce soir, sois assuré que Venoux est mort. » Acre ne fut point enlevé, et Venoux périt en effet de la mort des braves, sur la brèche. Ses grenadiers furent arrêtés à la seconde enceinte, et, malgré tous leurs efforts

pour la franchir, ils durent abandonner à la fin ce théâtre de carnage. 1799-an VII. Syrie.

Ces derniers assauts, presque successifs, livrés et repoussés avec une opiniâtreté égale des deux côtés, avaient encore augmenté la perte des Français. Le nombre des morts s'élevait à plus de cinq cents, et celui des blessés était bien plus considérable. Outre les officiers de marque que nous avons déjà cités, on avait encore à regretter la perte du général Bon, blessé à mort d'un coup de feu qui lui traversa le bas-ventre; de l'adjudant-général Fouler, tué sur la brèche; du chef de bataillon Croisier, aide-de-camp du général en chef; des officiers d'état-major Netherwood, Pinaûlt, Monpatris et Gerbault.

Toutefois ces pertes n'étaient pas les seules calamités qui affligeassent l'armée. Un fléau plus terrible et plus destructeur que celui de la guerre, la peste, étendait alors ses ravages dans le camp, et remplissait les esprits d'une sombre terreur. Cette maladie endémique était encore augmentée par l'infection des cadavres turcs et français putréfiés dans les fossés et dans les tranchées ennemies. Comme le feu de la place ne permettait pas d'y pénétrer pour les nettoyer et brûler ou couvrir les cadavres de terre, Bonaparte voulut entrer en négociation avec Djezzar à ce sujet; mais, dans le système de fatalisme des Orientaux, la peste était pour le pacha un auxiliaire trop puissant pour qu'il consentît à l'éloigner. Il fit d'abord tirer sur le parlementaire qui se présenta de la part de Bonaparte, et ne consentit à le recevoir ensuite dans la place que pour l'y retenir prisonnier [1].

Le 15 mai, Djezzar ordonna une sortie, qui fut repoussée

[1] Quelques historiens passionnés ont prétendu que Sidney Smith n'avait point été étranger à la détermination de Djezzar; mais ce qu'on vient de lire tout à l'heure du généreux procédé du commodore envers les Français, doit détruire l'effet de cette imputation, qui nous paraît calomnieuse.

1799-an VII. Syrie.

et n'eut d'autre résultat que de donner aux assiégés la facilité de jeter dans la tranchée et de répandre parmi les soldats français une proclamation du grand-visir, imprimée en français, et ainsi conçue :

Le ministre de la Sublime-Porte aux généraux, officiers et soldats de l'armée qui se trouve en Égypte.

« Le directoire français, oubliant entièrement le droit des gens, vous a induits en erreur, a surpris votre bonne foi, et, au mépris des lois de la guerre, vous a envoyés en Égypte, pays soumis à la domination de la Sublime-Porte, en vous faisant accroire qu'elle-même avait pu consentir à l'envahissement de son territoire.

« Doutez-vous qu'en vous envoyant ainsi dans une région lointaine, son unique but n'ait pas été de vous exiler de France, de vous précipiter dans un abîme de dangers, et de vous faire périr tous tant que vous êtes? Si, dans une ignorance absolue de ce qui en est, vous êtes entrés sur les terres d'Égypte; si vous avez servi d'instrumens à une violation des traités inouïe jusqu'à présent parmi les puissances, n'est-ce point un effet de la perfidie de vos directeurs? Oui, certes; mais il faut pourtant que l'Égypte soit délivrée d'une invasion aussi inique. Des armées innombrables marchent en ce moment, des flottes immenses couvrent déjà la mer. Ceux d'entre vous, de quelque grade qu'ils soient, qui voudront se soustraire au péril qui les menace, doivent, sans le moindre délai, manifester leurs intentions au commandant des forces de terre et de mer des puissances alliées : qu'ils soient sûrs qu'on les conduira dans les lieux où ils désireront aller, et qu'on leur fournira des passeports pour n'être pas inquiétés pendant leur route par les puissances alliées, ni par les bâtimens armés en course; qu'ils s'empressent donc de profiter à temps des dispositions bénignes de la Sublime-Porte, et

qu'ils regardent comme une occasion propice de se retirer de l'abîme affreux dans lequel ils sont plongés. 1799-an VII. Syrie.

« *Signé* JUSSUF, *visir*. »

Au bas était écrit :

« Je soussigné, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre, près la Porte-Ottomane, et actuellement commandant de la flotte combinée devant Acre, certifie l'authenticité de cette proclamation et garantis son exécution.

« A bord du *Tigre*, le 10 mai 1799.

« *Signé* SYDNEY SMITH. »

Ici, nous ne pouvons point dissimuler notre étonnement, en voyant un militaire aussi loyal et aussi judicieux que le commodore Sydney Smith se prêter ridiculement à une manœuvre usée, et dont il ne pouvait consciencieusement espérer aucun résultat. Qu'un général, en entrant dans un pays ennemi, cherche à séduire les habitans par des promesses fallacieuses, et réussisse à entraîner dans son parti cette foule d'intrigans et d'hommes sans patrie et sans aveu, toujours prêts à se jeter dans les bras du vainqueur et à déserter leurs propres drapeaux, cela se conçoit, et l'histoire des temps anciens et modernes en fournit de tristes et nombreux exemples : mais, dans la circonstance dont nous parlons, le commodore pouvait-il concevoir la folle espérance de séduire ces vieux soldats républicains qui, depuis six ans, combattaient avec tant de gloire et de dévouement pour l'illustration du nom français ? Que le pacha Achmed-Djezzar, dans ses conceptions vulgaires et étroites, ait regardé comme un moyen puissant et presque irrésistible la proclamation insultante d'un visir fanfaron, il n'y a rien là que de très-naturel ; mais qu'un ancien officier français, le colonel Phelipeaux, ait pu méconnaître le caractère de ses compatriotes au point d'oser les soupçonner d'une lâcheté insigne, et ne se soit point servi de son

1799-an VII. Syrie.

influence pour détourner le pacha d'une démarche inutile, ou pour empêcher du moins son ami d'y attacher son nom : voilà ce qu'il nous est difficile d'expliquer [1].

A la lecture de la proclamation du visir, ainsi apostillée par le commodore anglais, les soldats français ne purent contenir leur indignation, et demandèrent unanimement qu'il leur fût permis de venger cet outrage, en se portant à un nouvel assaut, où ils voulaient prouver aux Turcs et à leurs alliés les Anglais que les vainqueurs d'Italie et d'Égypte préféraient la mort au déshonneur. Mais, depuis les assauts du 10 mai, Bonaparte, bien convaincu que tous les efforts étaient désormais inutiles pour prendre Saint-Jean-d'Acre, avait résolu de lever le siége ; et l'armée dut ajourner les témoignages de son ressentiment.

La résistance prolongée et indomptable des Turcs renfermés dans Saint-Jean-d'Acre, et les pertes considérables essuyées par l'armée d'expédition, n'étaient pas les seules causes qui déterminèrent Bonaparte à prendre une résolution si coûteuse à son amour-propre. Les nouvelles qu'il recevait journellement du Kaire et d'Alexandrie lui annonçaient que la Basse-Égypte se préparait à un mouvement insurrectionnel, que les côtes étaient continuellement menacées d'un débarquement, et que sa présence dans le pays devenait d'une nécessité presque indispensable. Il avait appris, d'un autre côté, que l'armée des pachas, dispersée au Mont-Thabor, se rassemblait de nouveau dans les montagnes qui bordent le Jourdain ; enfin il était informé, par une voie sûre, que le convoi entré le 8 mai dans le port d'Acre portait un détachement d'une armée turque, dont le rassemblement s'effectuait à Rhodes, et qui était destinée à être incessamment débarquée en Égypte.

[1] Le lecteur nous pardonnera cette digression en faveur du motif qui nous l'a fait faire.

Toutes ces nouvelles ne purent qu'affermir le général en chef dans une résolution devenue urgente par la situation même des choses devant Acre. Le rappel de la division Kléber au camp, avait été le prélude de la retraite déjà méditée. Kléber avait reçu l'ordre de brûler les magasins établis à Jour, Zafet, Tabarieh et Nazareth. Le dernier assaut livré à la place par les troupes de ce général avait été plutôt un coup de désespoir qu'une opération combinée; mais, afin d'assurer tous ses moyens de retraite en donnant le change à l'ennemi sur ses intentions, Bonaparte fit continuer le feu des batteries de brèche jusqu'au 16 mai, jour où il fit retirer sa grosse artillerie, en la remplaçant par des pièces de campagne. 1799—an VIII Syrie.

Le 17 mai, l'ordre du jour que nous allons rapporter fut publié dans toutes les divisions de l'armée.

« Soldats!

« Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

« L'armée, qui était en marche pour envahir l'Égypte, est détruite; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux;

« Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert;

« Vous avez dispersé aux champs du Mont-Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte.

« Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins: une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

« Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri

1799-an VII Syrie.

la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons entrer en Égypte : la saison des débarquemens m'y rappelle.

« Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devais y perdre me sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations essentielles.

« Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à parcourir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

« Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent part à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire. »

Trois jours furent employés pour faire toutes les dispositions de retraite, et pendant ce temps l'artillerie de campagne placée dans les ouvrages ne cessa de tirer sur la place pour en imposer à l'ennemi. Celui-ci, de son côté, comme s'il eût eu connaissance du projet du général en chef, fit dans ces trois jours plusieurs sorties, qui furent constamment repoussées avec la même intrépidité dont les soldats avaient donné des preuves si fréquentes. A la dernière de ces sorties, qui eut lieu dans la matinée du 20 mai, les Turcs éprouvèrent une perte assez considérable pour les mettre dans l'impossibilité d'en tenter une nouvelle, au moins pendant un certain temps. Cette circonstance était d'autant plus favorable au dessein de Bonaparte, que par là les soldats perdaient la crainte d'être poursuivis et harcelés dans leur retraite.

L'armée, après avoir laissé à Djezzar et aux Anglais ce dernier souvenir de sa valeur, après soixante jours de tranchée ouverte, leva enfin le siége de Saint-Jean-d'Acre. Moins heureuse que l'armée des croisés, elle ne put, comme elle, planter ses drapeaux sur les murs de l'antique Ptolémaïs, quoique ses exploits eussent au moins égalé ceux des anciens preux qui avaient marché sous les bannières du Christ. La division du général Lannes se mit en marche sur Tentoura (Dor), et fut suivie à quelque distance par les gros équipages de l'armée et par la division Bon, que commandait le brave Rampon, depuis la mort du général divisionnaire. 1799-an VII. Syrie.

La division du général Kléber et la cavalerie prirent position, la première, en arrière du dépôt de tranchée; la seconde, devant le pont de Kerdanneh, à quinze cents toises de la place. La division Reynier fut la dernière qui quitta la tranchée : elle se replia dans le plus grand silence, portant à bras l'artillerie de campagne, et dépassa la division Kléber, qui la suivit. Ce dernier général ne laissa derrière lui qu'une centaine de chevaux, pour protéger les ouvriers chargés de détruire le pont de Kerdanneh.

Cette retraite fut effectuée pendant la nuit, parce que, ayant à parcourir un espace d'environ trois lieues sur le rivage de la mer, le général en chef craignait que ses colonnes ne fussent maltraitées par les chaloupes canonnières de l'ennemi, qui n'auraient pas manqué de suivre le mouvement, s'il se fût opéré de jour. Cette mesure donnant d'ailleurs une avance fort utile aux Français, les assiégés ne s'aperçurent de l'abandon de la tranchée qu'au jour. L'artillerie des remparts avait fait un feu terrible pendant toute la nuit; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les résultats du combat de la veille, mettaient Djezzar dans la presque impossibilité de faire poursuivre l'armée française.

Celle-ci arriva le 21 à Tentoura, petit port où l'on avait

1799-an VII. Syrie. débarqué précédemment des objets envoyés de Damiette et de Jaffa, et sur lequel Bonaparte venait de faire évacuer l'artillerie de siége et les quarante pièces de campagne turques prises à Jaffa. Il eût été bien intéressant de pouvoir emmener toute cette artillerie en Égypte; mais il était presque impossible de lui faire traverser le vaste désert qui sépare ce pays de la Syrie. Bonaparte voulut que les faibles moyens de transport qui se trouvaient encore disponibles fussent réservés de préférence pour les malades et les blessés. Toutes les pièces qu'on ne put emmener furent jetées à la mer, et les affûts et caissons brûlés sur le port de Tentoura.

Nous dirons plus tard quelles furent les suites de la retraite de l'armée française sur l'Égypte, et nous rapporterons en même temps les événemens survenus dans la Basse-Égypte, et qui contribuèrent à la détermination prise par Bonaparte de lever le siége d'Acre et de revenir sur le Kaire. Nous devons maintenant transporter nos lecteurs dans le Saïd ou Haute-Égypte, et leur retracer les exploits du général Desaix dans ces contrées; exploits bien propres à relever le courage de l'armée d'Orient, si l'échec éprouvé en Syrie avait pu l'abattre un seul instant.

29 mai. (10 prairial.) Égypte. *Suite des opérations militaires dans la Haute-Égypte; combats de Souaki, de Tahta; bataille de Samalhout; Mourad-Bey chassé du Saïd; combats de Thèbes, de Kéné, d'Abouménah, de Benouth, de Beniadi, etc.; occupation du port de Kosseïr sur la mer Rouge, etc., etc.* [1]. — Au moment du départ de Bonaparte pour l'expédition de Syrie, la Basse-Égypte et le pays du milieu étaient soumis et paraissaient subir avec résignation le joug modéré qui leur était imposé; mais le Saïd ou Haute-Égypte n'était pas dans une

[1] Journaux du temps, et autres documens indiqués dans le paragraphe précédent.

situation aussi tranquille. Tandis que l'armée d'expédition se consumait en glorieux mais vains efforts pour achever la conquête de la Syrie, le général Desaix livrait de son côté des combats presque continuels; toutefois l'illustre adversaire de Mourad-Bey avait su maîtriser la fortune et se la rendre favorable. 1799—an VII. Egypte.

Quoique battu complétement à la bataille de Sediman, le fier Mourad n'avait point renoncé au dessein de disputer opiniâtrément la possession du Saïd à Desaix. Nous avons déjà dit[1] que, profitant du moment où ce général venait de quitter le Faïoum pour parcourir, en remontant le Nil, les autres provinces, et s'occuper du soin de les organiser et d'y lever les impôts, le bey ayant réuni à ses mameloucks quelques tribus d'Arabes et plusieurs rassemblemens de fellahs, s'était avancé vers le Faïoum pour chercher à s'en emparer; nous avons également raconté la glorieuse résistance que le général Robin et le chef de brigade Eppler avaient opposée à cette tentative inutile. Desaix sentit la nécessité d'avoir constamment une masse réunie pour contenir et rejeter Mourad dans le désert toutes les fois qu'il se présenterait : il fit provisoirement de la ville de Benisouef sa principale place d'armes, et se rendit, à cette époque, auprès du général en chef, au Kaire, pour solliciter lui-même les renforts dont il avait besoin pour achever de soumettre toute la Haute-Egypte. Bonaparte, qui s'occupait alors des préparatifs de l'expédition de Syrie, ne crut pas devoir accorder à Desaix la totalité des forces que celui-ci demandait; mais le général Davoust, qui se trouvait en ce moment au Kaire, partit de cette ville avec douze cents chevaux, trois cents hommes d'infanterie, tirés des dépôts de la division, six pièces de canon, et six djermes ou canges[2] armés et bastingués. Ce renfort mettait le général

[1] *Voyez* volume IX, page 179.

[2] Bateaux de guerre ou de commerce, particuliers à la navigation du Nil.

1799-an VII. Egypte. Desaix à même de pousser ses progrès dans la Haute-Egypte, et de chercher et de combattre avec avantage les mameloucks et les troupes auxiliaires de Mourad.

Telle était la situation des choses dans la Haute-Egypte vers le commencement de 1799. Tandis que Desaix activait ainsi ses dispositions contre Mourad, celui-ci songeait également à renouveler ses tentatives. Il était parvenu, malgré ses défaites précédentes, à rallier à son parti presque toutes les tribus arabes du Saïd; il s'était mis en correspondance avec les Anglais en croisière devant Alexandrie, et avec les insurrections partielles du Delta et des provinces de la Basse-Egypte. Ses émissaires, répandus jusqu'au-delà des cataractes, inspiraient aux Nubiens la crainte d'une invasion dans leur pays de la part des nouveaux dominateurs de l'Égypte, et entraînait les paisibles habitans du tropique dans une querelle qui leur était bien étrangère. Enfin, les Arabes d'Yambo et de la Mecque, déjà prévenus par les firmans de la Porte-Ottomane, débarquant au port de Kosseïr, accouraient en hâte vers le Nil. En attendant l'arrivée et la réunion de tous ces secours, Mourad-Bey avait établi son camp dans le désert, sur la rive gauche du canal de Jussef, et près des frontières du Faïoum; ses mamelloucks se répandaient en éclaireurs dans le pays, et y levaient des contributions et des vivres.

Le premier soin de Desaix, à son retour du Kaire, fut d'avancer dans la Haute-Egypte, afin d'isoler Mourad-Bey des secours que celui-ci attendait; mais, quelque rapidité que le général français voulût mettre dans ses mouvemens, il ne pouvait pas se passer de sa flottille, dont la marche lente et contrariée n'était pas toujours en rapport avec l'impétuosité des troupes de terre : on était alors dans la saison où la baisse des eaux du Nil en rend la navigation difficile. Les vents du nord, toujours si nécessaires pour remonter ce fleuve, ne soufflaient plus que très-rarement : la mousson était termi-

pée. Cependant l'armée ne pouvait pas marcher éloignée de la flottille, qui portait ses vivres, ses munitions, et tous les objets de campagne. Les soldats, faisant une grande consommation de chaussure, manquaient souvent de souliers, et quoiqu'on fût dans le premier mois de l'année, et par conséquent en hiver, la chaleur du sable, pendant le jour, brûlait encore la plante des pieds. Desaix, ayant donc pris un peu d'avance sur sa flottille, fut obligé d'envoyer le général Davoust à la rencontre de celle-ci, afin de hâter l'approche de tous les moyens offensifs qu'elle portait. 1799-an VII. Egypte.

Davoust revenait alors d'une reconnaissance que le général de division l'avait chargé de faire dans le pays où Mourad rassemblait ou entretenait des partisans. Ayant rencontré un rassemblement d'Arabes et de fellahs au village de Souaki, Davoust n'hésita point à attaquer cette troupe, quoiqu'elle lui présentât une force d'à peu près deux mille chevaux et cinq mille hommes à pied. Les Arabes, auxquels Mourad-Bey avait fait annoncer que la division française était presque anéantie, furent très-surpris de se voir assaillis ainsi à l'improviste : ils se battirent toutefois avec quelque résolution ; mais, après avoir contraint, par une charge impétueuse, la troupe à cheval à prendre la fuite, Davoust tomba sur les malheureux fellahs et en fit un carnage horrible.

Suivant l'ordre qu'il venait de recevoir, Davoust fut à la rencontre de la flottille, et se dirigea sur le village de Tahta. Au moment où il allait entrer dans ce village, il fut averti qu'un corps considérable de cavalerie chargeait sa petite arrière-garde, formée d'un détachement du vingtième de dragons. Faire faire demi-tour à ses colonnes, et se précipiter sur l'imprudent ennemi qui l'attaquait, fut pour Davoust l'affaire d'un moment. Les assaillans, c'étaient des Arabes, furent taillés en pièces, et plus de mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. C'est en poursuivant le petit nombre

1799-an VII. Egypte. des fuyards que Davoust aperçut la flottille à la haut
Siout. Le vent étant devenu plus favorable, la flottille a
et arriva le 19 janvier, avec la colonne de cavalerie, à (
où Desaix avait établi son quartier-général.

Cependant Mourad-Bey avait levé son camp des fro
du Faïoum, et, remontant le Nil en longeant les terres
tées sur la rive gauche de ce fleuve, il était venu p
position au village de Hou, à dix lieues environ au-de
Girgé. La population entière de tout le pays, à pa
village que nous venons de nommer jusqu'aux cata
était réunie en armes autour du bey, qui avait avec lui
les mameloucks de sa maison, ceux de plusieurs autre
Les troupes françaises ne s'élevaient guère qu'à quatr
hommes, et Mourad se flattait de vaincre ces redoutab
versaires, dont le séjour prolongé à Girgé lui inspir
core une plus grande confiance. Il résolut, en conséq
de prendre lui-même l'offensive et de marcher sur
Ainsi, par un effet assez bizarre, le retard de sa flottil
précisément fait atteindre au général français le but
tant de combattre Mourad, pour ainsi dire corps à
Averti du mouvement de ce bey, Desaix résolut de
venir en se portant en avant de Girgé.

Partis de cette ville le 22 janvier, les Français ren
rent l'armée de Mourad auprès du village de Sam
Nous venons de dire que cette dernière se composait
pendamment de la maison de Mourad, des mamelouck
man, des deux Hassan, et de plusieurs autres beys,
bitans insurgés du pays, et d'un grand nombre de
arabes. Il faut ajouter à ces troupes des Maugrabi
Nubiens, et les Arabes de Djedda et d'Yambo, do
avons annoncé le débarquement à Kosseïr. Tous ce
réunis montaient à près de cinquante mille hommes.
que effrayant que pût paraître un pareil rassemblem

mbats précédens avaient inspiré aux Français tant d'assurance envers de tels adversaires, qu'à la vue de leur avant-garde, celle de Desaix n'hésita pas un moment à charger celle de Mourad. Pendant que ces deux troupes en venaient aux mains, le général français disposa sa petite armée en trois carrés : la cavalerie au centre, aux ordres du général Davoust, fait flanquée de huit pièces de canon à chacun de deux de bataillons ; à droite et à gauche, étaient les carrés d'infanterie, le premier commandé par le général Belliard, et le second par le général Friant. 1799-an VII. Egypte.

Ces dispositions étaient à peine arrêtées, lorsque Desaix aperçut que l'immense cavalerie de Mourad, après s'être développée sur les ailes des Français, commençait à entourer tous les carrés ; déjà même une colonne d'infanterie, composée en partie des Arabes d'Yambo et de la Mecke, commandés par les schérifs et les scheiks de ces pays, après s'être jetée dans un canal profond et desséché qui se trouvait entre le village de Samnhoud et le carré du général Belliard, placée dans ce poste comme dans un chemin couvert, faisait de là un feu terrible sur les soldats français. Cette fusillade occasionant quelque désordre dans les rangs du carré, Desaix ordonna à son aide-de-camp Rapp de se mettre à la tête d'un escadron du septième régiment de hussards et de charger l'ennemi en flanc, pendant que le capitaine Clément, avec les carabiniers de la vingt-unième demi-brigade légère, s'avanceraient en colonne serrée dans le canal, et enfonceraient les Arabes qui l'occupaient. Cette manœuvre eut tout le succès que Desaix pouvait en attendre : les Arabes abandonnèrent le canal. Un carabinier qui était parvenu à enlever le drapeau des Meckains, fut tué d'un coup de poignard, et sa perte fut la seule que les Français eussent à regretter dans cette action, qui les rendit maîtres du village de Samnhoud.

Cependant les Arabes n'avaient été que repoussés : peu dé-

1799—an VII. Egypte.

couragées par cet échec, leurs colonnes nombreuses revinrent à la charge, en poussant, selon leur usage, des cris effroyables; peu s'en fallut qu'ils ne reprissent le village. Le capitaine Clément et ses braves carabiniers eurent besoin de toute leur intrépide sang-froid pour résister à cette masse, qui menaçait de les écraser. Dans le même moment, les deux carrés d'infanterie étaient attaqués; celui de droite par les mameloucks, et celui de gauche par les Maugrabins, les Nubiens, et les fellahs insurgés. L'artillerie légère démasqua alors ses pièces, pour joindre son feu à celui de la mousqueterie des carrés; et ces deux décharges combinées portèrent un tel ravage dans les rangs ennemis, qu'ils s'arrêtèrent et rétrogradèrent ensuite. Prompt à saisir tous les incidens du combat qui pouvaient lui en assurer le succès, Desaix ordonne au général Davoust de charger les mameloucks avec toute sa cavalerie. Cette charge fut si impétueuse, que les beys, et Mourad lui-même, désespérèrent de la soutenir, et tournèrent bride dans le plus grand désordre, entraînant dans leur fuite le reste de cette armée si nombreuse et si menaçante. Desaix les poursuivit jusqu'à plus de six heures de marche de Girgé, au village de Farchou, où la lassitude seule put engager les Français à s'arrêter.

Réduits, par cette défaite mémorable, à reprendre la guerre de partisans, les mameloucks et les Nubiens s'enfuirent jusqu'aux cataractes. Les rassemblemens de fellahs se dispersèrent; les Arabes d'Yambo et de Djedda repassèrent sur la rive droite du Nil et prirent la direction de Kosseïr, pour de là regagner leur pays; les Maugrabins, et une partie des Arabes du grand désert se répandirent dans la Haute-Egypte, pour y exercer leurs brigandages sur les malheureux habitans, au secours desquels ils disaient être venus.

Desaix, décidé à ne pas s'arrêter tant qu'il n'aurait pas mis les mameloucks dans l'impossibilité de l'attaquer de nouveau,

continua de les poursuivre le lendemain même de la bataille de Samnhoud. Il arriva le 29 janvier à Esneh, où il laissa le général Friant et sa brigade, se dirigea le lendemain vers Sienne ou Assouan, et entra le 2 février dans cette dernière ville de l'Egypte méridionale, après avoir essuyé des fatigues excessives en traversant des pays déserts, poussant toujours devant lui son ennemi. 1799—an VII. Egypte.

Cet acharnement des Français, qui ne laissaient ainsi aucun instant de repos aux mameloucks, commençait à jeter ceux-ci dans le désespoir, et leur prouvait que l'intention de leurs adversaires était de rester entièrement maîtres du pays. En abandonnant le Kaire et l'Égypte du milieu, Mourad avait cru que l'invasion des Français n'avait point d'autre motif que celui de piller et de ravager la partie la plus riche et la plus fertile de cette contrée, et qu'ils se rembarqueraient après avoir obtenu ce résultat. Il s'était donc flatté de rester maître de la Haute-Egypte, et la bataille de Sediman n'avait même pas pu faire évanouir cette illusion. Il fut bien étonné lorsque, après la bataille de Samnhoud, Desaix, non satisfait encore de l'immense terrain dont les Français acquéraient par-là la possession, s'opiniâtrait à lui enlever celle du pays à moitié désert qui se trouve entre Esneh et Assouan. Convaincus à la fin qu'il n'y avait point de salut pour eux tant qu'ils se trouveraient sur le territoire égyptien, Mourad et les siens s'enfoncèrent dans l'affreux pays des Barabras, nation qui habite la partie basse de la Nubie, contiguë à l'Egypte, et qui est aussi connue sous le nom de Baibes [1].

Le 3 février, Desaix se dirigea sur l'île de Philé. Cette île est située sous le tropique, et servait autrefois de dernière limite au vaste empire romain. Les Français s'emparèrent

[1] Ce peuple forme une race distincte de tout ce qui l'entoure, et son origine est encore inconnue.

1799-an VII. Égypte. d'une grande quantité de barques que les Mamelouckes avaient remontées avec des peines infinies jusqu'en cet endroit du Nil; mais la saison n'étant point favorable à la navigation, et Philé, défendue par les Barabras qui en sont les habitans, ne pouvant être enlevée par un coup de main, Desaix laissa au général Belliard le soin de s'en emparer. Glorieux sans doute d'avoir le premier donné aux conquêtes des Français républicains les mêmes bornes que les Romains avaient fixées aux leurs, il redescendit vers Esneh, où il arriva le 9 février avec sa cavalerie, qu'il avait partagée en deux colonnes sur l'une et l'autre rive du Nil : la première sous sa direction particulière, et la seconde sous celle de l'adjudant-général Rabasse.

Cependant tous les mamelouckes n'avaient point dépassé les cataractes. Hassan-Bey était resté dans le Saïd, et Mourad l'avait chargé d'entretenir des intelligences dans ce pays, et d'y ranimer les espérances de leurs partisans, par la promesse de secours considérables qui leur arriveraient incessamment. Hassan, en longeant la lisière des terrains habités, s'était approché d'Esneh : Desaix, informé de sa présence, envoya contre lui le général Davoust, à la tête du vingt-deuxième de chasseurs et du quinzième de dragons.

Davoust s'acquitta de cette mission avec son zèle et son intelligence accoutumée. Il chassa devant lui les mamelouckes d'Hassan, et atteignit ce dernier au village de Luxor, auprès des ruines de Thèbes, sur la rive droite du Nil, aux confins même du désert. Les mamelouckes avaient avec eux un convoi considérable de vivres qu'ils avaient ramassés dans le pays, et toute leur ambition devait être de le sauver. Aussi, en voyant approcher la colonne française, Hassan fit enfoncer les chameaux dans le désert, et voyant avec quelque satisfaction qu'il n'avait point affaire à la redoutable infanterie, il eut l'audace de venir lui-même au-devant de Davoust, qui s'avançait, de son côté, pour le combattre.

Le choc de ces deux corps de cavalerie, dont l'un était animé par le courage du désespoir, et l'autre par l'amour de la gloire, fut terrible. Le quinzième régiment de dragons, qui formait la première ligne française, fait un temps d'arrêt devant les mameloucks, pour décharger sur eux ses armes à feu, et renverse, par cette fusillade, le premier rang presque en entier. Les mameloucks, sans se déconcerter, entament la charge, et, suivant leur tactique, ils cherchent à déborder les ailes de la troupe française pour envelopper cette dernière. Le vingt-deuxième de chasseurs s'ébranle alors au grand trot pour paralyser cette manœuvre : la mêlée devient générale. Le chef d'escadron Fontette est tué d'un coup de sabre qui lui fend le crâne ; Hassan-Bey a son cheval tué sous lui, et bientôt est blessé lui-même dangereusement. On combat corps à corps ; le sol est jonché de cadavres d'hommes et de chevaux. Après trois heures d'un engagement aussi meurtrier, les mameloucks, ayant d'ailleurs atteint leur but, qui était de sauver leur convoi, abandonnent le champ de bataille, où ils laissent un grand nombre des leurs, parmi lesquels étaient plusieurs kachefs. 1799-an VII. Egypte.

La perte éprouvée par Davoust ne fut pas moins considérable que celle des mameloucks, dans cette action où la cavalerie française se vit seule engagée avec ces guerriers si redoutables à cheval : le jeune Montleger, aide-de-camp du général Davoust, s'était distingué d'une manière particulière. Blessé au fort de la mêlée, et ayant eu son cheval tué sous lui, cet officier avait renversé un mamelouck d'un coup de pistolet, s'était emparé du cheval de celui-ci, et, échappant ainsi à la mort qui l'attendait sous les pieds des chevaux, il avait continué de combattre avec autant de bonheur que d'intrépidité.

Hassan-Bey se jeta sur les traces de son convoi, et se retira dans l'intérieur du désert, où il campa près d'une fon-

1799-an VII Egypte.

taine appelée *la Cuitta*. Il était à présumer que, ne pouvant pas vivre long-temps au milieu des sables, Hassan-Bey remonterait la rive droite du Nil et traverserait ce fleuve pour se rendre dans un village qui était sa propriété, près d'Edfou. En conséquence, Desaix fit occuper ce même village par un détachement de la vingt-unième légère, fort de cent soixante hommes, et commandé par le capitaine Clément, son aide-de-camp. Lui-même, après avoir laissé une garnison à Esneh, partit pour Kous avec le général Davoust, qui revenait alors de son expédition contre Hassan-Bey.

Cependant les Arabes d'Yambo et les Meckains, qui avaient d'abord pris la direction de Kosseïr, s'étaient réunis aux Arabes Ababdeh, dans la vallée qui se trouve entre Kéné et Kosseïr, et avaient formé le dessein d'enlever la première de ces deux villes. Desaix avait prévu ce mouvement, et déjà il avait envoyé d'Esneh le général Friant, pour le prévenir et occuper Kéné avec la plus grande partie de sa brigade. Toutefois, la soixante-unième demi-brigade était à peine arrivée dans cette ville, que les Arabes et les Meckains y accoururent pour s'en rendre maîtres ; le combat s'engagea à la chute du jour : les Français s'y portèrent avec leur intrépidité ordinaire. Le chef de la demi-brigade, Conroux, officier plein d'ardeur et d'intelligence, y reçut sur la tête un coup de lance qui l'étendit à terre. Cette chute, en excitant encore davantage la fureur des soldats français, devint bien fatale à l'ennemi. Les grenadiers se précipitent sur la masse épaisse qui les environnent, l'enfoncent et la mettent dans le plus grand désordre : les Arabes prennent la fuite. L'obscurité était alors si grande, qu'on ne pût les poursuivre à une certaine distance. Revenus de leur première terreur, et n'étant pas accoutumés à cette circonspection de la part des Français, les Arabes s'imaginèrent que la crainte retenait ceux-ci ; et, dès que la lune se fut montrée sur l'horizon, ils revinrent à la

charge, en poussant les hurlemens les plus épouvantables; mais les Français étaient restés sous les armes, prêts à recevoir ce choc. Le chef de bataillon Dorsenne remplaçait alors le chef de brigade Conroux : il accueillit les assaillans par une fusillade; et, marchant ensuite sur eux en colonne serrée, il les mit dans une déroute complète. Trois cents Meckains, qui s'étaient retranchés, en fuyant, dans un petit bois de palmiers, y furent taillés en pièces. Le chef de bataillon Dorsenne fut blessé assez grièvement dans ce combat, qui finissait lorsque le général Friant arriva avec le reste de ses troupes. 1799-an VII. Egypte.

Sur ces entrefaites, Desaix, parti le 15 février d'Esneh, était arrivé à Kous avec les quatorzième et dix-huitième régimens de dragons; les quinzième et vingtième, sous les ordres du colonel Pinon, avaient été détachés, chemin faisant, vers Sulehié, point extrêmement important, et qui était un des débouchés du désert de la Guitta. Toutefois, les combats précédens, et les courses que cette cavalerie venait de faire, l'avaient singulièrement fatiguée. Un grand nombre de dragons étaient démontés, et la plupart des autres avaient des chevaux qui ne pouvaient presque plus marcher. Desaix envoya les ordres les plus pressans aux intendans des provinces du Saïd, pour accélérer la levée des chevaux et la rentrée des impositions en argent, afin de mettre les soldats à même de se procurer les soulagemens dont ils avaient besoin. Tout en suivant les opérations militaires, Desaix n'oubliait point les détails administratifs qui pouvaient en assurer le succès.

Après le combat de Kéné, les Arabes et les Meckains, ralliés par le schérif Hassan, trompèrent la vigilance des Français, en franchissant le désert à la hauteur du village d'Aboumanah. Le schérif, homme exalté, entreprenant, avait su réunir à sa troupe un grand nombre de fellahs et quelques

1799-an VII. Egypte. mamelouckes égarés et sans asile. Pour relever le courage de ses soldats, il leur avait prophétisé la destruction des Français, et leur avait annoncé l'arrivée prochaine d'un puissant renfort.

Desaix envoya sur ce rassemblement le général Friant, qui l'avait déjà vaincu en grande partie. Les Français, en arrivant devant Aboumanah, trouvèrent l'armée d'Hassan déjà rangée en bataille, et les attendant de pied ferme. Mais cette contenance ne fut pas de longue durée; il suffit de quelques coups de canon, et d'une charge à la baïonnette opérée par les grenadiers, que conduisit le chef de brigade Conroux, à peine guéri de la blessure qu'il avait reçue à Kéné, pour jeter l'épouvante parmi les troupes du schérif Hassan. Au premier choc, les fellahs et la cavalerie arabe prirent la fuite: les hommes d'Yambo tinrent seuls pendant quelque temps; mais, abordés au pas de charge, ils ne purent soutenir l'attaque, et abandonnèrent aussi le champ de bataille pour se retrancher dans le village, où ils furent presque tous taillés en pièces. Le schérif eut lui-même beaucoup de peine à se sauver et à regagner le désert, vers la Guitta.

Le chef de brigade de la quatre-vingt-huitième, Silly, s'était mis, sur ces entrefaites, à la poursuite de cette partie des vaincus qui avaient pris la fuite au commencement du combat, et il s'y était livré avec tant d'acharnement, qu'après avoir fait plus de six lieues dans le désert, il arriva au camp des Arabes d'Yambo, où, fort heureusement pour sa troupe, il trouva de l'eau, du pain, et plusieurs autres provisions dont les soldats avaient le plus grand besoin. Ceux-ci en usèrent amplement; et le chef de brigade, emmenant avec lui tout ce qu'on put transporter de ces provisions, rejoignit le lendemain le général Friant, qui commençait à être très-inquiet sur le sort de son détachement; car, ne le voyant point de retour la veille, ce général avait dû craindre

qu'il n'eût été enveloppé par les Arabes, ou du moins qu'il ne se fût égaré dans les sables du désert. 1799-an VII. Égypte.

Après le combat d'Abounnaah, le général Friant eut ordre de balayer toute la rive droite du Nil, en descendant jusqu'à Girgé, où il arriva le 21 février. Il laissa un bataillon de la quatre-vingt-huitième demi-brigade, sous les ordres du chef de brigade Morand, pour garder ce point essentiel, et se dirigea, le 26, sur Farchout, d'où il renvoya les deux bataillons de la soixante-unième demi-brigade sur Kéné.

Vers le même temps, le général Desaix apprit que les mamelouks réfugiés dans le pays des Baraberas, après avoir levé un grand nombre d'hommes de ce pays et de Nubiens à cheval, s'étaient présentés tout à coup, le 26 février, vis-à-vis Kaneh, sur la rive droite, dans l'intention de traverser le fleuve; mais que les cent soixante hommes commandés par l'aide-de-camp Clément s'étant mis en devoir de disputer le passage, les beys n'avaient point osé se mesurer avec eux, et étaient venus effectuer leur traversée au village d'Erment. Le général Belliard, dont ce corps ennemi avait trompé la vigilance à Assouan, en évitant cette ville par le désert de droite, se mit aussitôt à leur poursuite, sur l'avis qu'il reçut du général Desaix.

Le bey Mohammed el-Kébir, créature de Mourad, et son favori, avait été séparé de ce dernier dans la déroute de Samanhoud, et était venu chercher un asile dans la petite Oasis. Informé, par ses émissaires, qu'il ne paraissait plus de détachements français au-dessous de Girgé, il accourut s'établir à Siout, où il levait de l'argent et des chevaux. Les Arabes de Qoraïm et de Beniwassel étaient venus le joindre. Ces tribus, jointes aux levées de fellahs que le bey fit dans le pays, le mirent bientôt dans le cas d'entreprendre quelques opérations de guerre, et il informa Mourad de sa nouvelle situa

1799-an VII. Égypte.

tion : c'était pour lui donner la main que celui-ci avait q
subitement le pays des Barabras.

Desaix, en apprenant, à Kous, le rassemblement de
hammed, et le mouvement de Mourad, devina l'inten
que les deux beys avaient d'opérer leur jonction à Siou
résolut donc de marcher sur cette dernière ville, afin de
venir leur réunion, ou de combattre à la fois Mohamme
Mourad, si déjà elle était effectuée.

Le 4 mars, ce général passa sur la rive gauche du Nil e
porta sur Farchou, où il arriva le lendemain, laissant
rière lui, pour marcher plus vite, la flottille qui le suiv
Il s'avança, en effet, si rapidement, qu'il atteignit S
avant que Mourad et Mohammed n'y fussent arrivés. Le
nier de ces beys avait fait une excursion dans le pays pou
levée d'impôts dont nous avons parlé ; et la ville n'était o
pée que par les fellahs insurgés, sous le commandement
principaux scheicks du pays.

Le général Friant, qui commandait l'avant-garde d
colonne de Desaix, forma trois petits détachemens pour
velopper les fellahs et les empêcher de gagner le désert.
peu d'instans, le rassemblement fut mis en déroute et
culé au Nil. Les fellahs se jetèrent dans le fleuve ; qu'ils
tèrent de traverser à la nage ; mais la plupart périrent, eut
nés par le courant, ou fusillés par l'infanterie qui garni
la rive.

Le général Friant, immédiatement après ce coup de m
s'étendit dans les terres qui séparent le Nil du désert, afi
couper les mamelouks et de rendre la réunion des deux
impossible. Cette manœuvre eut un plein succès : Moham
fut obligé de retourner dans la petite Chaia, où il fut
par quelques kachefs et mamelouks du bey Osman-Djedda
qui, ayant précédé la colonne de Mourad, s'en trouv
coupés.

Celui-ci fut rencontré le lendemain par Desaix, auprès de Syout, mais il refusa le combat, et se retira avec environ cent cinquante de ses mamelouks dans la grande Oasis. Le reste de la troupe, c'est à dire, un autre détachement de mamelouks, les Baradiens et les Nubiens auxiliaires, se jetèrent dans le désert, au dessus de Benadi, et y éprouvèrent une telle famine, que la plupart des mamelouks désertèrent pour venir se réfugier et se cacher dans les villages autour de Siout. Forcés de vendre leurs armes pour subsister, presque tous prirent, dans la suite, du service dans l'armée française.

Mais ces derniers avantages, que venait de remporter Desaix, allaient être cruellement balancés par le désastre de la flottille, que ce général avait laissée derrière lui, comme nous venons de le dire. Elle était composée de la djerme *l'Isis*, et de plusieurs autres bateaux armés, qui portaient presque toutes les munitions de sa division, beaucoup d'objets d'artillerie, les blessés et les malades. Un vent violent, qui régnait depuis plusieurs jours dans la partie du Nord, avait retardé la marche de ces bâtimens, en les empêchant de descendre plus bas que le village de Benouth.

Le scherif Hassan, que nous avons laissé fuyant dans le désert vers la Cénitte, avait reçu d'Yambo un renfort de quinze cents hommes, auxquels s'étaient joints tous ceux qui avaient échappé au massacre d'Abommanah. Il venait de se rapprocher du Nil, lorsque ses coureurs l'avertirent de la position critique de la flottille française : il fait aussitôt prévenir le bey Hassan, pour que celui-ci vienne le joindre avec ses mamelouks; et, marchant sur Benouth, il attaque la flottille par une vive fusillade. Une bordée de la djerme *l'Isis* renverse les Arabes les plus rapprochés du rivage; mais cette perte n'arrête point ceux qui les suivent. Ils se précipitent dans le fleuve, s'emparent de presque tous les bâtimens de transport,

Défaite

1799-an VII. Egypte. dont ils enlèvent les munitions, et s'en servent pour venir à l'abordage de *l'Italie*. Le capitaine de ce bâtiment, l'intrépide Morandi, redouble ses décharges à mitraille et sème la mort parmi les assaillans qui environnent déjà la djerme. Morandi conçoit un moment l'espoir de se faire jour à travers ces bâtimens, qui le pressent; mais presque tous ses matelots sont blessés : il ne peut pas manœuvrer assez promptement, et le vent jette le bâtiment sur un banc de sable, où il échoue. Les Arabes abordent alors de tous les côtés. N'ayant plus d'espoir de salut, Morandi mit lui-même le feu à la sainte-barbe, et périt avec la consolation de venger sa mort et celle de son équipage par l'anéantissement des ennemis qui encombraient à cet instant son bord. Ainsi, la fatalité semblait poursuivre alors la marine française en Égypte, jusque dans ses débris. Hassan se crut appelé, après une pareille victoire, à vaincre tous les Français; et, deux jours après, il annonça, d'un ton d'inspiré, qu'il allait anéantir la colonne qui dans ce moment même s'avançait vers les Arabes.

Cette colonne était celle du général Belliard, à qui Desaix avait envoyé l'ordre de chercher les Arabes d'Yambo et de les combattre partout où il les trouverait. Arrivé malheureusement trop tard pour empêcher les désastres de la flottille, Belliard se trouvait au moins à même de venger promptement et d'une manière éclatante les infortunés qui venaient de succomber.

Ce général avait appris, le 7 mars, entre Thèbes et Kous, le fatal événement de Benouth, la présence d'Hassan sur le Nil, et il s'était empressé de marcher à la rencontre de ce dernier. A son passage dans Kous, les habitans de ce bourg, presque tous chrétiens, et de la race égyptienne appelée *cophte*, vinrent au-devant de lui, lui parlèrent de la troupe du schérif avec une exagération qui prouvait leur propre terreur et l'intérêt qu'ils portaient aux Français, et lui annon-

rent que le matin même (8 mars) les mamelouckes d'Hassan-Bey, au nombre de cinq cents, s'étaient réunis aux Arabes d'Yambo, après avoir passé le Nil à Edfou. Les cophtes engageaient Belliard à ne point attaquer un ennemi plus fort que lui, et à ne pas s'exposer à une destruction qui leur paraissait certaine ; mais ce général n'était pas homme à se laisser intimider par de pareils avis, et plus les timides habitans de Kous lui peignaient avec détail les atrocités commises par les Arabes sur les Français échappés au désastre de la flottille, plus il ressentait le besoin de la vengeance.

L'orgueilleux schérif n'éprouvait pas une moindre impatience d'attaquer la colonne française, et les deux troupes se trouvèrent en présence, un peu au-dessous de Kous. Belliard forme aussitôt sa petite troupe en bataillon carré, flanqué seulement d'une pièce de 3 et de quinze hommes de cavalerie. Les Arabes engagent la fusillade. Belliard détache deux compagnies d'éclaireurs, qu'il soutient avec le carré, qui s'avance à leur suite. A la vue des tirailleurs français, Hassan détache lui-même cent de ses plus braves fanatiques, et leur ordonne solennellement d'égorger les infidèles qui se présentent. Les tirailleurs se réunissent et attendent de pied ferme le choc qui les menace. Alors s'engage un combat corps à corps, dont le succès était encore indécis, lorsque les quinze dragons qui flanquaient un des côtés du carré chargent avec impétuosité, séparent les combattans, sabrent un grand nombre d'Arabes, et donnent le temps aux éclaireurs de se reformer et d'attaquer à leur tour. Plus des deux tiers des Arabes agresseurs sont massacrés. L'adjudant-major Laprade en tue deux de sa main : trois drapeaux restent au pouvoir des éclaireurs.

Pendant cette première action, des coups de canon bien dirigés empêchaient le schérif de secourir ses seïdes engagés. Quand ceux-ci furent tués ou dispersés, Belliard fit avancer vivement le bataillon carré, qui, après avoir franchi plusieurs

1799-an VII. Égypte. fossés et canaux, dont les Arabes disputèrent le passage, arriva devant Demouth, où était réuni le gros des troupes d'Hassan. Là, de nouveaux obstacles bien plus difficiles à surmonter attendaient le général Belliard. Il ne s'agissait pas seulement d'attaquer un grand rassemblement de fantassins mal armés, et une cavalerie sans tactique, il fallait encore affronter une artillerie bien servie et bien approvisionnée; car Hassan avait fait débarquer et mettre en position les canons de la flottille de Moraudi, et se servait des munitions trouvées à bord des bâtimens capturés. Les Arabes avaient établi sur la berge d'un canal large et profond une batterie, dont le feu jeta d'abord quelque désordre parmi les assaillans. Belliard fit former les carabiniers de la vingt-unième légère en colonne d'attaque, et les fit marcher sur la batterie, en même temps que le reste du carré passait le canal et cherchait à tourner l'ennemi.

Les carabiniers, s'élançant au pas de charge, allaient s'emparer des canons, lorsque les mamelouckes d'Hassan-Bey, qui venaient de faire un mouvement rapide sur les derrières de cette colonne d'attaque, la chargèrent avec impétuosité. C'est ici qu'on pourra surtout apprécier l'avantage immense de la valeur régulièrement dirigée, sur le courage indiscipliné. Les carabiniers, loin d'être intimidés par cette charge, s'arrêtent brusquement, en faisant face en arrière, et font un feu de peloton si bien dirigé, que les mamelouckes tournent bride, laissant un grand nombre d'hommes et de chevaux sur le terrain. Les carabiniers font alors demi-tour; et, se précipitant sur la batterie, massacrent tous les Arabes qui la défendent, s'emparent des pièces et les pointent à l'instant même sur l'ennemi. Épouvantés par ce coup audacieux, les Arabes cherchent un refuge dans les maisons du village, s'amoncèlent dans la mosquée, et dans un grand bâtiment appartenant aux mamelouckes, et servant autrefois de

sidence au kachef qui gouvernait le pays pour les beys : 1799-an VII.
Hassan avait fait créneler les murailles de ce dernier local, Egypte.
il y avait déposé tous ses bagages, ses munitions de guerre et de bouche.

Sur ces entrefaites, Belliard ayant franchi le canal avec le reste de sa troupe, l'avait partagée en deux colonnes : l'une, destinée à entourer la maison fortifiée, et l'autre à pénétrer dans le village pour enlever de vive force la mosquée et toutes les maisons occupées. Les Français s'avancent au pas de charge, et bientôt le combat devient une scène horrible de carnage. Les Arabes se défendent dans chaque maison et font feu de tous les côtés : excités par le plus ardent fanatisme, ils ne veulent ni fuir ni se rendre ; et les soldats français sont forcés d'employer à la fois le fer et la flamme pour les réduire ; mais c'est surtout la mosquée qui exige le plus d'efforts. Déjà le brave chef de la vingt-unième légère, Eppler, entré le premier dans Benouth, avait été repoussé par une fusillade terrible, dirigée de toutes les ouvertures sur les carabiniers. Ceux-ci reviennent à la charge avec des brandons, mettent le feu à l'édifice, et tous les Arabes qu'il renferme périssent étouffés par la fumée et dévorés par les flammes. Toutes les autres maisons ont le même sort. En peu d'instans, le village ne présente plus qu'un monceau de ruines fumantes, et les rues sont encombrées de cadavres. Depuis que les Français étaient maîtres de l'Egypte, il n'y avait pas encore eu d'exemple d'une scène aussi hideuse.

La grande maison des mameloucks restait encore occupée, intacte, et semblait braver tous les efforts des Français. C'est le chef Eppler que Belliard charge du soin de la réduire. Les carabiniers s'avancent sur la grande porte, et les sapeurs de la demi-brigade la brisent à coups de hache, pendant que les sapeurs du génie font écrouler la muraille de gauche, et que des soldats de la vingt-unième mettent le feu à une petite

1799-an VII. Egypte.

mosquée ou chapelle attenante, qui servait de magas
munitions à l'ennemi : la flamme gagne bientôt les pou
la chapelle saute en l'air avec tous les Arabes qu'elle ren
ou qui l'entourent.

Ceux des ennemis qui occupaient le grand bâtim
malgré ce dernier événement, et quoique réduits à la der
extrémité, le fusil à la main, le sabre ou le poignard dan
dents, et entièrement nus, disputaient chaque pièce du
au chef de brigade Eppler, maître de la grande cour
voyait à leur tête le scherif Hassan, les animant de sa vo
de son exemple. Ils furent à la fin poussés jusque dans
réduits, où ils furent tous massacrés. Le scherif fut tr
parmi les morts, qui montaient à plus de douze cents,
compter une immense quantité de blessés. Les vainqu
avaient acheté chèrement ce succès ; ils eurent trente-
hommes tués et une centaine de blessés. On comptait p
les morts le capitaine des carabiniers Bulliand, renverse
coup de feu lors de la prise de la batterie ennemie. Tout
cette perte était bien compensée par la destruction des Ar
d'Yambo et de leur redoutable chef, par le recouvrem
de l'artillerie et de tous les bâtimens de la flottille
l'exception de la djerme *l'Italie*. On doit ranger la jou
de Benouth parmi les événemens les plus glorieux de l'e
dition d'Egypte.

En se retrouvant maître de la flottille, le général Bed
s'aperçut avec douleur que toutes les munitions en avaient
débarquées, et que par conséquent elles venaient d'être
traites dans l'incendie et l'explosion de la chapelle qui
servait de magasin. Celles de la troupe française étaient
sommées, et cependant le général avait lieu de croire qu
corps des Arabes d'Yambo et de la Mecke n'était pas com
ment détruit. Dans cette incertitude, il résolut de hatter
pays jusqu'à Keneh, dont les habitans lui donnèrent les ren

ont il avait besoin en vivres, et l'informèrent que ces mêmes mamelloucks qui avaient fui dès le commencement du combat de Benouth, avaient rallié les Arabes d'Yambo et de la Mecke, et qu'un nouveau rassemblement se disposait à quitter le puits de la Guitta pour se rapprocher du Nil. 1799-an VII. Egypte.

Le général Belliard avait envoyé au général Desaix, alors à Siout, le rapport de l'affaire glorieuse qu'il venait d'avoir avec le schérif Hassan, à Benouth, et l'avait instruit de sa propre situation. Desaix s'empressa de réunir toutes les munitions dont il pouvait disposer, les chargea sur des barques, et vint, en remontant le Nil, joindre Belliard à Kéné, le 30 mars, amenant avec lui deux bataillons de la brigade du général Friant. Le général de division sentit que, pour parvenir à détruire entièrement un ennemi qui, sans cesse défait, revenait sans cesse à la charge, il fallait le faire attaquer par plusieurs détachemens successifs; et il fit par conséquent poursuivre les Arabes et les mamelloucks dans diverses directions, afin de les forcer à rentrer dans le désert, en leur faisant perdre l'espoir de pouvoir s'établir sur le Nil.

Les Meckains, dispersés après le combat de Benouth, s'étaient réunis de nouveau sous la direction d'un neveu du schérif Hassan, dans le pays entre Girgé et Kéné, où ils avaient été joints par Osman-Bey-el-djeddaoui, vers Abou-manah. Le bey Hassan était toujours à la Guitta avec ses mamelloucks et ceux d'un autre bey. Sans ces derniers, les Arabes d'Yambo et de la Mecke n'étaient qu'une troupe de vagabonds sans audace, et qui ne pouvaient pas causer une inquiétude sérieuse. Aussi Desaix se borna-t-il à diriger contre eux quelques-uns de ses détachemens volans; mais il s'attacha à poursuivre lui-même plus particulièrement les mamelloucks avec une colonne plus forte.

La circonstance était favorable, puisqu'une grande partie de ces anciens dominateurs de l'Egypte se trouvaient réunis

1799—an VII. Egypte. à la Guitta, espèce d'Oasis inhabitée, mais qui est cependa la station la plus importante de la vallée déserte qui co munique du Nil au port de Kosseïr sur la mer Rouge. De Guitta à Kosseïr on ne trouve, pendant trois journées et dem de marche, que deux mauvais puits d'eau saumâtre. Il ét donc impossible qu'une troupe sans approvisionnemens p gagner Kosseïr sans éprouver les plus grands besoins; mais chemin qui conduit de la Guitta au Nil offre plus de ressourc La Guitta est, comme nous l'avons dit, une citerne d'une ass grande capacité, auprès de laquelle se trouve une espèce caravanseraï pour les voyageurs; placée à dix lieues envir de distance du Nil, elle est le point de réunion de plusieu vallées : la première, se dirigeant au sud-ouest, aboutit village de Redizy; la seconde, à l'ouest, à celui de Nagad la troisième, au nord-ouest, conduit à Bir-el-Bahr [1], situé s la limite du désert et des terres cultivées, à deux lieues Nil. De Bir-el-Bahr partent trois chemins, dont l'un mène Kous, l'autre à Keft, et le troisième à Kéné. Pour parven jusqu'aux mameloucks et les tenir comme bloqués, Desaix occuper tout ces débouchés. Le général Belliard eut ordr d'aller s'emparer de celui de Nagadi avec la vingt-unièm légère et le vingtième régiment de dragons. Desaix, avec deu bataillons de la soixante-unième, le septième de hussards le dix-huitième de dragons, se mit en marche pour s'assure de Bir-el Bahr; il crut n'avoir pas assez de monde pour fair occuper Redizy, et ce fut un grave inconvénient. En effet, quoique ce débouché fût le moins important, puisqu'en le prenant les mameloucks s'isolaient des Arabes, nous verron cependant que l'ennemi sut profiter de cette négligence.

Les mameloucks, instruits que les Français s'avançaient

[1] Ce mot signifie *Puits du fleuve*. Il y en a peu qui aient été autant défigurés dans les relations. On lit *Birembal*, *Birebal*, *Birbah*, *Berabas*.

le désert, quittèrent leur asile et vinrent le 1er avril à la teur de Bir-el-Bahr, qu'ils laissèrent sur leur gauche, dans dessein de rejoindre les Meckains. Desaix marcha sur eux le lendemain et les joignit à une lieue de Bir-el-Bahr. e partie de sa cavalerie formait l'avant-garde : emportés leur ardeur et le désir de se mesurer seuls avec ces fiers versaires, les cavaliers français ne voulurent point attendre rrivée du gros de la colonne, malgré les ordres précis du néral Desaix. Le chef de brigade, Duplessis, à la tête de te avant-garde, charge impétueusement les mameloucks et ébranle ; mais il est renversé mort par la décharge d'un mblon, et cet événement jette quelque désordre parmi les ns. Le général Davoust, qui commandait la cavalerie, accourt ur soutenir l'avant-garde ; les mameloucks, chargés de nouau par les dragons et les hussards réunis, sont culbutés, jetés en désordre dans le désert, et vont chercher de rechef asile à la Guitta.

1799-an VII. Egypte.

Le combat était terminé lorsque Desaix arriva avec son fanterie. Afin d'empêcher les mameloucks de rallier de nouau les Arabes, il résolut de se rendre entièrement maître la vallée qui conduit à Kosseïr, en faisant occuper ce point aritime, et en construisant un fort à Kéné : il revint donc ur ce dernier village, en ordonnant à Belliard de suivre les mameloucks dispersés à Bir-el-Bahr, et à Davoust de se porter ur Aboumanah, où il savait que les Arabes du schérif Hassan e trouvaient encore.

Mais les mameloucks, devinant sans doute l'intention du néral Desaix, n'avaient point séjourné à la Guitta. Profitant de la négligence que nous avons signalée plus haut, ils suivirent la vallée de Redizy, et gagnèrent Assouan, en évitant avec soin les postes français placés sur les rives du Nil. Le général Belliard suivit leurs traces jusqu'à Kom-Ombos ; mais, ne pouvant pas rester plus long-temps éloi-

1799-an VII. Égypte.

gué du général Desaix, il les abandonna pour redescendre vers Kéné.

Cette retraite des mamelouckes sur Assouan ou Syenne laissait les Meckains d'Hassan livrés à eux-mêmes. Ces Arabes, effrayés de leur isolement, et surtout de la marche du général Davoust, voulaient se disperser dans l'intérieur des terres, et attendre le départ prochain de la caravane de la Mecque pour se joindre aux pèlerins et retourner dans leur pays. Toutefois, le neveu du schérif Hassan, jeune homme plein d'ardeur et non moins fanatique que son oncle, ne partagea point cette opinion. Il ranima le courage abattu de ses compagnons, et, leur promettant l'appui du prophète, jusque-là sourd à leurs prières, il les conduisit à Bardys, pendant que Desaix dirigeait une expédition sur Kosseïr, et que Belliard suivait les mamelouckes fuyant vers Assouan.

Le chef de brigade Morand, qui commandait à Girgé, apprit la marche des Meckains vers Bardys, et se porta aussitôt sur ce village, à la vue duquel il arriva le 5 avril. N'ayant avec lui qu'un détachement d'infanterie sans artillerie, il reconnut bientôt qu'il n'était pas assez fort pour repousser les Arabes et la population des villages qu'ils avaient entraînée dans leur parti, et se détermina à revenir sur Girgé, pour augmenter ses moyens d'attaque; mais sa retraite ayant donné de l'audace aux Meckains, il fut suivi si vivement, que ceux-ci arrivèrent devant Girgé presque aussitôt que le détachement y fut rentré : un parti pénétra même jusque dans l'intérieur de cette ville. Morand n'eut que le temps de diviser sa troupe en deux colonnes : l'une, pour faire face à l'ennemi du dedans, et l'autre, pour marcher sur celui du dehors. L'engagement ne fut pas long : tous les Arabes qui étaient entrés dans Girgé furent massacrés, et ceux de l'extérieur, après quelque résistance, furent culbutés et mis en fuite. Toutefois, le neveu d'Hassan parvint à rallier

1799-an VII. Egypte.

ne partie de ces fanatiques, et les conduisit au village de Tahta, d'où le chef de brigade Lasalle, qui commandait dans ce dernier poste, venait de partir pour voler au secours du chef de brigade Pinon, menacé dans Sioutb par un rassemblement de fellahs ou Arabes indigènes révoltés.

Lasalle ne tarda pas à être informé de l'occupation de sa résidence ordinaire, et il apprit en même temps que tout le pays d'alentour était soulevé, par suite des prédications ou des menaces du jeune neveu du schérif Hassan. Il se mit aussitôt en marche, ayant avec lui un bataillon de la quatre-vingt-huitième demi-brigade, son régiment de chasseurs (le vingt-deuxième), et une pièce de canon. Cette colonne arriva à Gehemi, grand village au-dessous de Tahta, où se trouvaient déjà les Meckains. La cavalerie cerne toutes les issues du village, tandis que Lasalle pénètre dans l'intérieur avec son infanterie. Les Arabes se jettent dans un grand enclos qu'ils ont crénelé, et s'y défendent long-temps avec un acharnement pareil à celui qu'ils avaient montré à Benouth : plus de trois cents d'entre eux y perdirent la vie ; et le neveu du schérif, renversé comme son oncle, en combattant à la tête des siens, fut trouvé parmi les morts.

Les Français pouvaient espérer, après cette dernière action, qu'ils seraient délivrés, au moins pour long-temps, d'une horde de barbares, devenue par ses excès un fléau plus redoutable encore pour les gens du pays que pour les soldats qui les combattaient. Mais plus de deux cents de ces féroces Meckains étaient encore parvenus à se soustraire au carnage et à se porter sur le village de Beniadi, où se trouvait déjà une partie du rassemblement considérable d'Arabes et de nègres de la caravane du Dar-Four, que Mourad-Bey avait organisé pendant son séjour dans la grande Oasis, et à la tête duquel il se disposait à marcher.

Cependant, le général Davoust, poursuivant les Arabes

1799-an VII. Egypte.

d'Yambo et de la Mecke depuis Aboumanah sans avoir pu les atteindre ni assister à leur défaite de Gehemi, marcha sur Beniadi, où cette fois il put les rencontrer, le 18 avril. Les Meckains et d'autres Arabes à pied occupaient le village, tandis que les derrières, du côté du désert, étaient couverts par une grande quantité d'Arabes à cheval et quelques mameloucks. Davoust avait réuni à sa troupe plusieurs détachemens, et la partagea en deux colonnes : la première devait pénétrer dans Beniadi; la seconde, marcher droit contre la cavalerie ennemie. Le chef de brigade du quinzième de dragons, Pinon, était à la tête des hussards, lorsqu'en passant près d'une maison, cet officier, que son zèle et ses talens rendaient cher à ses chefs et à toute l'armée, fut atteint d'une balle et tomba roide mort. L'adjudant-général Rabasse n'en chargea pas moins avec la plus grande intrépidité la cavalerie de Mourad, fatiguée de la longue traite qu'elle venait de faire à travers le désert : aussi les mameloucks ne montrèrent-ils pas leur courage accoutumé; à peine reçurent-ils le choc des cavaliers français, que, tournant bride aussitôt, ils s'enfuirent de nouveau avec leur chef, vers l'Oasis qu'ils venaient de quitter. Rabasse ne s'amusa point à les poursuivre, et revint sur-le-champ pour fermer les issues du village.

La première colonne y avait pénétré; mais les maisons étaient crénelées, et les obstacles se multipliaient à mesure qu'on avançait dans les rues. Comme à Benouth, il fallut recourir à l'incendie pour vaincre la résistance de l'ennemi. Plus de deux mille Arabes meckains, maugrabins, dar-fouriens, mameloucks démontés et habitans de Beniadi, périrent ainsi dévorés par les flammes; le village fut détruit en entier, et les Français y firent un butin considérable.

Le petit nombre d'ennemis qui échappèrent à ce dernier désastre cherchèrent un asile dans la province de Minieh, en descendant le Nil, et tâchèrent de profiter de l'ignorance

des habitans, pour leur persuader que les Français venaient d'être vaincus, et pour les exciter à l'insurrection; mais le chef de brigade Destrées, commandant de la province, marcha sur ces misérables débris, et les poussa vers le territoire de Benisouef, dont les habitans n'étaient pas moins disposés que ceux de Minieh à accueillir les ennemis des Français. 1799—an VII. Egypte.

Destrées n'étant point assez en force pour les suivre dans ce nouvel asile, en donna avis au général Davoust; et celui-ci marchait sur Benisouef, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter en chemin pour punir les habitans d'Abou-Girgé, qui, dans la persuasion que les Français se retiraient vaincus, lui avaient refusé des vivres, et avaient même maltraité l'interprète qu'il leur avait envoyé. Toutefois, avant d'employer des voies rigoureuses, Davoust voulut se servir de celles de la douceur; il chargea un Cophte de représenter au scheick-el-beled d'Abou-Girgé son imprudence, et la nécessité de se soumettre. Ce second envoyé fut encore plus maltraité que le premier. Alors, les Français marchant à la baïonnette sur le village, tous les habitans, au nombre de plus de mille, furent égorgés et leurs maisons livrées aux flammes.

Ce terrible exemple produisit d'ailleurs un effet salutaire. Les Arabes et leurs partisans de Benisouef, effrayés par un pareil acte de vengeance, renoncèrent au projet de se défendre, et passèrent en désordre sur la rive droite du Nil. Trop faibles pour tenir encore la campagne, ils se dispersèrent et ne reparurent plus : événement d'autant plus heureux pour les Français, qu'à cette époque le général Dugua, qui commandait au Kaire en l'absence du général en chef, alarmé des troubles qui se manifestaient dans la Basse-Egypte et dans celle du milieu, allait prendre le parti de réclamer les secours du général Desaix. Nous dirons, dans un autre article, quels étaient ces troubles, et comment, avec la participation du général Davoust, ils furent dissipés. Pendant que

1799-an VII. Egypte. ce général délivrait ainsi les provinces de Minieh et de Beni-souef du ramas d'Arabes, de Maugrabins et de Dar-Fouriens qui désolaient ces contrées, un dernier engagement achevait l'expulsion des mamelouckes d'Osman et d'Hassan-Bey.

On a vu plus haut qu'après le combat de Bir-el-Bahr, ces Mamelouckes s'étaient retirés à Assouan ou Sienne, en s'y rabattant par la vallée de Redizy. Le chef de brigade Eppler avait été laissé par Belliard à Esneh, avec cinq cents hommes de la vingt-unième demi-brigade, pour les observer, tandis que ce général allait lui-même rejoindre le général Desaix à Kéné. Long-temps retenu par la nécessité d'en imposer aux habitans du pays, Eppler n'avait point été en mesure d'inquiéter les mamelouckes dans leur asile ; mais, informé que les beys Osman et Hassan, un peu remis de leurs fatigues, commençaient à renouveler leurs courses aux environs, il donna ordre au capitaine Renaud de marcher sur Assouan avec deux cents hommes, pour les chasser de ce poste et les rejeter au-delà du tropique.

Renaud arriva près d'Assouan le 16 mai, et, étant averti, à une demi-lieue de cette ville, que les mamelouckes venaient à sa rencontre, il se prépara à les bien recevoir. A peine achevait-il ses dispositions qu'il les vit, en effet, accourir à toute bride ; mais, opposant à cette aveugle impétuosité un calme imperturbable, la petite troupe de Renaud reçut la charge en fusillant les mamelouckes à bout portant : le premier rang fut mis presque tout entier hors de combat. Chargeant lui-même avec la plus grande vigueur, le capitaine français fit achever par la baïonnette ce que la mousqueterie avait commencé. Hassan-Bey eut son cheval tué sous lui, et fut blessé d'un coup de baïonnette ; Osman, ayant reçu deux coups de feu, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Ceux des mamelouckes qui purent échapper se réfugièrent à Philé, d'où, chassés par la misère, ils vinrent quelque temps après se

rendre, les uns après les autres, à la discrétion des vainqueurs. 1799-an VII. Égypte.

Ainsi, le général Desaix, ses dignes lieutenans, et les troupes intrépides qu'il avait sous ses ordres, venaient de terminer glorieusement la tâche difficile et périlleuse que leur avait imposée Bonaparte : la Haute-Égypte était conquise ; les mamelouckes et les Arabes ne pouvaient plus oser, au moins de long-temps, en venir disputer la possession aux Français. La grande nation des temps modernes avait planté ses drapeaux sur les mêmes limites où le peuple roi avait jadis fixé ses aigles. Toutefois, le plus vaillant des chefs mamelouckes, Mourad-Bey, restait encore indompté, quoiqu'il eût fui le sol égyptien ; et Desaix ne pouvait pas compter sur une grande tranquillité, tant que cet adversaire opiniâtre ne serait pas anéanti. Convaincu depuis long-temps de toute l'influence qu'exerçait Mourad dans le pays, alors même qu'il n'y paraissait pas en armes, Desaix résolut de ne pas prendre de repos qu'il n'eût enfin mis ce bey dans l'impossibilité la plus absolue de recommencer ses hostilités ou de fomenter de nouveaux troubles. Il forma le dessein d'aller le relancer jusque dans son dernier refuge, la grande Oasis ; et il se préparait à cette expédition en même temps qu'il ordonnait celle de Kosseïr, méditée depuis long-temps, lorsqu'un nouvel incident le contraignit à porter toute son attention sur cette dernière.

Kosseïr, situé sur la mer Rouge, est le point de communication entre l'Arabie et l'Égypte. C'était dans ce port que les Arabes d'Yambo et de la Mecke avaient débarqué pour venir joindre les mamelouckes, et que les caravanes de Darfour, et autres pays musulmans de l'intérieur de l'Afrique, s'embarquent annuellement pour aller visiter le tombeau de leur prophète, et les deux cités saintes de Médine et la Mecke. Bonaparte avait précédemment reconnu toute l'importance de ce passage ; mais les tentatives qu'il avait ordonnées, pour s'en

1799-an VII. Egypte.

emparer, avaient été prévenues ou rendues inutiles [1]. Depuis que, par la défaite des mameloucks et des Arabes, Desaix se trouvait, pour ainsi dire, sans ennemis dans la Haute-Égypte, les Anglais, qui veillaient sans cesse, et qui étaient comme les agens invisibles de cette résistance générale opposée aux Français, avaient judicieusement prévu que le général songerait à faire occuper Kosseïr. Ils s'empressèrent donc de former une expédition pour prévenir ce dernier, en s'emparant eux-mêmes de la ville et du port. Des bâtimens de cette nation se présentèrent devant Kosseïr, le 9 mai; mais, soit imprévoyance, soit lâcheté, l'officier commandant l'expédition hésita à débarquer ses hommes, et se borna à s'aboucher avec quelques habitans du pays, à l'effet d'y entretenir quelques intelligences.

Desaix, apprenant que les Anglais avaient paru en vue de Kosseïr, soupçonna l'intention d'un débarquement de leur part : il crut devoir, en conséquence, abandonner momentanément son projet contre Mourad; et, se joignant au général

[1] Une flottille, équipée à Suez pour cette expédition, était arrivée devant Kosseïr, dès le 7 février; mais il était trop tard, et déjà les Arabes d'Yambo et les Meckains, commandés par le schérif Hassan, y avaient débarqué. Voyant le rivage de Kosseïr couvert d'un grand nombre d'hommes armés, les bâtimens français s'approchèrent pour reconnaître si cette troupe était amie ou ennemie. Reçue par une vive décharge d'artillerie, la flottille riposta par une bordée de toute la sienne. Le courant portait les bâtimens à terre, et, ne pouvant pas tenir sous voiles, ils durent s'embosser. Malheureusement la djerme *le Tagliamento*, que montait le commandant, prit feu, et sauta presque aussitôt. Un chef de bataillon de la vingt-cinquième demi-brigade, un capitaine de la trente-deuxième, un sergent, un caporal, quatorze soldats, huit canonniers, l'officier commandant la flottille, un aspirant de marine, et vingt-neuf matelots périrent dans cette explosion. Quelques-uns étaient parvenus à se sauver sur le rivage, mais ils y furent impitoyablement massacrés. Les autres bâtimens coupèrent alors leurs câbles, et retournèrent à Suez. Cet accident funeste était encore une nouvelle preuve de la fatalité attachée à la marine française, en Egypte.

Belliard, qui, dans le principe, devait être seul chargé de l'opération sur Kosseïr, il marcha à grandes journées, par le chemin de la Guitta, sur Kosseïr, où il arriva le 29 mai. Les Anglais croisaient toujours sur la côte; et ce fut, pour ainsi dire, en leur présence que les Français prirent possession de ce port. Desaix y laissa le général Belliard et l'adjudant-général Donzelot, après avoir donné les ordres nécessaires pour mettre le fort en état de commander l'entrée du port et les environs. 1799-an VII. Égypte.

Dès ce moment, toutes les tribus arabes qui habitent le désert entre le Nil et la mer Rouge, et qui jusqu'alors avaient suivi le parti des mameloucks, s'en détachèrent entièrement, se rapprochèrent des Français, et parurent servir ces derniers avec le même zèle qu'ils avaient manifesté envers les anciens maîtres de l'Égypte. Il faut bien convenir que les belles qualités qui distinguaient si éminemment Desaix, son amour de la justice, sa loyauté, et l'inviolable générosité de son caractère avaient, plus que la force des armes, amené ce changement de dispositions dans les esprits. Ce général fut bientôt aimé, craint et respecté de tous les peuples qui avoisinent la Haute-Égypte; et ces hommes à demi sauvages avaient une telle idée de ses vertus, qu'ils ne le désignaient jamais que sous le nom de *sultan juste*. Le souvenir de cette dénomination, qui ne fut point une concession de la crainte ni l'hommage d'une basse flatterie, subsiste encore chez ces Arabes [1].

Les résultats de la sage et bienfaisante administration du général Desaix furent immenses pour les Français. Ceux-ci n'eurent plus d'ennemis à craindre du côté des Arabes. Le

[1] Le *sultan juste* figure dans les récits romanesques par lesquels ces peuples du désert, dont l'imagination est si vive et si brillante, charment les loisirs de leur vie nomade; et c'est au rang des personnages les plus distingués et les plus classiques qu'ils le placent.

1799-an VII. Égypte. schérif de la Mecke lui-même, désavouant les incursions faites par ses sujets, parut oublier que les nouveaux dominateurs de l'Égypte étaient des infidèles. Il rechercha l'amitié de Desaix, entra en relation directe, et s'entendit avec lui pour donner au commerce des deux pays une nouvelle activité. Sûres désormais de trouver assistance et protection en traversant le sol occupé par les Français, les caravanes religieuses et marchandes reprirent leur cours accoutumé ; et le port de Kosseïr redevint un entrepôt où l'on voyait s'échanger les cafés de Moka, les marchandises de la Perse et de l'Inde, contre les blés et d'autres productions de l'Égypte [1], avec autant de confiance que si la guerre eût cessé depuis long-temps.

Toutefois, les soins que Desaix crut devoir donner à l'administration de la Haute-Égypte ne lui avaient point fait perdre de vue son grand projet d'expédition contre Mourad-Bey : les préparatifs en étaient même déjà faits, lorsque le général français apprit que le chef des mamelouckS avait quitté la grande Oasis pour se jeter dans la Basse-Égypte, et qu'il avait traversé les provinces de Siout, de Minieh et de Faïoum avec une telle rapidité, qu'il n'avait pu être atteint par aucun des détachemens stationnés dans ces contrées. Par cette marche précipitée, l'intention de Mourad était de se réunir avec un Arabe fanatique, qui se faisait appeler l'ange El-Mohdy, et dont nous parlerons bientôt dans un autre chapitre.

[1] On pourra se faire une idée de l'activité du commerce à Kosseïr, quand on saura que, dans l'espace de deux mois, les produits de la douane de ce port s'élevèrent à quatre-vingt-dix-sept mille sept cent vingt-quatre francs, d'après un état que nous avons sous les yeux. La douane de Suez, établie depuis le mois de janvier 1799, n'avait produit, jusqu'au mois d'août de la même année, que la somme de cent dix-neuf mille six cent soixante-onze francs. Les droits de la douane française étaient beaucoup plus modérés que ceux qui avaient été imposés précédemment par les beys.

Suite des opérations militaires en Italie; retraite de 1799—an VII.
armée française sous Alexandrie; Prise de Peschiera, 7 juin.
Pizzighettone par les Austro-Russes; combat entre (19 prairial.)
Valence et Alexandrie; retraite des Français sous Coni, Italie.
le col de Tende, etc., etc. [1]. — Nous avons laissé le maréchal Soworow recueillant à Milan les félicitations et l'hommage de la reconnaissance du parti nombreux que l'Autriche avait en Lombardie. Après ces premiers momens consacrés au triomphe de l'amour-propre du vieux guerrier, le généralissime des Austro-Russes, abandonnant au général Mélas le soin de s'occuper de la réorganisation administrative du pays conquis, poursuivit sa marche victorieuse et dirigea le gros de son armée sur Novare et sur Pavie. Développant alors le plan de campagne qu'il avait conçu, il porta ses forces sur quatre points à la fois, afin d'atteindre, par ces mouvemens différens, les buts distincts et très-importans qui devaient assurer la réussite de l'ensemble.

Il détacha au Nord et sur la droite des colonnes pour occuper successivement les vallées au-dessus des lacs, pénétrer dans les gorges et dans les passages vers la Suisse, se lier à la gauche de l'armée de l'archiduc Charles, au-delà du Saint-Gothard, faciliter les mouvemens de ce prince, et contenir les troupes françaises déjà inquiétées par la fermentation qui commençait à se manifester dans les petits cantons.

Vers le sud, et par sa gauche, il envoya le général Ott, avec une division, pour soutenir le général Klenau, chargé d'observer l'arrivée de l'armée de Macdonald, se retirant de

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Précis du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Histoire des campagnes d'Italie, — Mémoires politiques et militaires de Ritchie, — Vie de Soworow, Moreau, etc. — Annual-Register, — Mémoires, Notes et autres Documens manuscrits et communiqués, etc.

1799—an VII. Italie. Naples, et de lui couper la retraite sur la Haute-Toscane et sur Gênes, en s'emparant des défilés des Apennins.

A l'est, et sur ses derrières, le généralissime renforça les troupes qui devaient assiéger Mantoue et s'emparer des villes de Bologne et de Ferrare. Le général Klenau, chargé de ces deux dernières opérations, devait y apporter la plus grande activité, comme étant préliminairement indispensables au succès de sa mission spéciale contre Macdonald.

Enfin, à l'ouest, et sur son front de bandière, Soworow devait, avec ses forces principales, poursuivre avec vigueur le général Moreau, et lui faire abandonner les plaines du Piémont et le pays de Gênes, avant que l'armée française eût pu recevoir des renforts. Ainsi la guerre allait étendre ses ravages sur tous les points du vaste territoire contenu entre les Alpes et les Apennins, et la plus belle partie de l'Italie, en proie aux factions et à tous les fléaux qui marchent à la suite des bouleversemens politiques, allait être de nouveau inondée de sang et ravagée par des armées étrangères à son indépendance.

Les Austro-Russes occupèrent, dès le 3 mai, la ville de Pavie. En abandonnant ce poste, les Français avaient fait sauter une arche du pont sur le Tesin, que le général Soworow s'empressa de faire rétablir. Le même jour, les villes de Plaisance et de Parme furent occupées par le prince de Hohenzollern, et le général Ott détacha une colonne de sa division pour aller s'emparer des villes de Reggio et de Modène.

La terreur inspirée par les armées ennemies, et peut-être aussi l'inconstance et la légèreté d'un peuple envers lequel les agens du directoire français n'avaient pas toujours agi avec prudence et modération, favorisaient encore les progrès rapides des alliés. Soworow, marchant au nom de la religion, et se déclarant l'ange exterminateur des républicains, était accueilli par les acclamations d'une population superstitieuse

dégoûtée du joug français. A mesure que le général Moreau 1799-an
précipitait sa retraite, on voyait les Italiens accourir au-de- Italie.
ant du vainqueur, préparant des arcs de triomphe sur son
assage, et le proclamant avec solennité le libérateur de l'Italie
oprimée. Malheur aux Français qui se trouvaient alors isolés
u milieu de cette explosion des passions et de la haine! ils
aient impitoyablement massacrés, et devenaient ainsi les
ctimes des fautes commises par le directoire et par ses agens.
e mouvement contre les anciens dominateurs fut presque
niversel dans la Lombardie et dans la Toscane. Dans tous les
roits où les soldats français n'étaient point en force, ils
rent enveloppés et taillés en pièces par des bandes armées,
ur les drapeaux desquelles on remarquait, d'un côté, une
roix, et, de l'autre, les armes de l'Autriche.

Soworow avait fait la guerre de Pologne en 1794. C'était
a premier et heureux essai des moyens à employer pour
ouffler les élans de la liberté chez un peuple envahi; aussi
e généralissime des Austro-Russes avait-il acquis l'expé-
ence nécessaire pour diriger vers un but convenable à ses
ues les mouvemens insurrectionnels qui se manifestaient
autour de lui. Il se servit de toute son influence pour propa-
er encore plus l'esprit de révolte contre les Français, et le
ire tourner au profit de la cause dont il se proclamait le dé-
enseur. C'est à cet effet qu'il fit répandre dans toute l'Italie la
roclamation dont nous allons citer quelques passages :

« Peuples d'Italie!

« Aux armes! aux armes! accourez; venez vous ranger
ous les drapeaux de la religion et de la patrie, et vous tri-
ompherez d'une nation perfide. Les armées alliées des deux au-
ustes empereurs combattent pour vous, versent leur sang
our la défense de la religion, pour recouvrer vos propriétés
t pour le rétablissement de votre ancien gouvernement. Les

1799-an VII. Italie.

Français ne cessent de vous opprimer; ils vous accal d'impôts, de réquisitions; et, sous le vain prétexte d liberté, d'une égalité chimériques, ils portent la désol dans vos familles, arrachent les enfans à leur père, et les cent à porter les armes contre leurs souverains légiti Peuples d'Italie, consolez-vous! il est un dieu qui vous tége, des armées qui vous défendent; et ces armées son nombrables. »

Dans ses proclamations, Bonaparte avait parlé de gloi d'amour de la patrie aux Italiens, témoins des prodiges rés par les soldats français avec ces deux véhicules : Sow présentait à ces mêmes peuples les images de la religion trône restaurés et entourés par les baïonnettes victori des Russes et des Autrichiens. Ce dernier langage, da circonstance où se trouvaient les habitans de la Lomba du Piémont et des autres Etats du Nord, et du milie l'Italie, devait être plus éloquent et plus persuasif pour que le souvenir des promesses qui leur avaient été faites surer à jamais leur liberté et leur indépendance. Le gé lissime trouva donc de nombreux partisans et un appui cace dans ces mêmes habitans, dont une grande partie croy racheter leur conduite passée et se réconcilier avec le ci marchant à la suite des vainqueurs. Des bataillons, org et commandés par des officiers que Mélas avait envoyés les bourgs et villages, se joignirent à l'armée combiné prirent part à ses succès, en inquiétant et harcelant sans les Français dans leurs communications.

Cependant la retraite de l'armée française, après le pa de l'Adda et l'évacuation de Milan, s'était faite en bon sur trois colonnes. Celle de droite avait marché de L Plaisance; celle du centre, sur Voghera, par la rou Milan à Gênes; celle de gauche, par Vigevano sur Nov où Moreau avait établi son quartier-général le 2 mai :

1799-an VII. Italie.

) principales se trouvaient dans la direction de Gênes.
mouvement, Moreau se rendit à Turin, où s'étaient
nifestés quelques troubles. Ayant rétabli l'ordre, il
ux chefs militaires et civils les instructions néces-
ur l'évacuation de cette capitale du Piémont, et fit
n état de défense la citadelle, dont il confia le com-
ent au général Fiorella. Des mesures furent prises
ntenir les partis qui cherchaient à empêcher l'arrivée
urs attendus de la France et de la Suisse, à travers
s.

ernières pertes essuyées par l'armée en défendant le
de l'Adda, et les garnisons jetées dans quelques
laissaient à peine au général Moreau une vingtaine
hommes. Avec des forces aussi inférieures, il deve-
difficile de garder les débouchés des Alpes, de dé-
s places du Piémont, de couvrir le pays de Gênes et
rver les moyens de pouvoir donner, en temps utile,
au général Macdonald, opérant sa retraite du royaume
s. Moreau vit donc la nécessité de resserrer et de con-
es troupes; et, quittant le 7 mai la ville de Turin,
tout-à-coup son aile gauche, et porta son quartier-
à Alexandrie. Il fit prendre ensuite position sous les
Tortone au gros de ses troupes, dans la résolution de
ntenir le plus long-temps possible, en étendant sa
ers les Apennins, afin de favoriser la jonction de
le Naples.

row avait fait suivre les mouvemens du général Mo-
si rapidement que possible. Le prince Hohenzollern,
oit occupé Plaisance, remonta la rive droite du Pô,
les avant-postes français jusqu'au-delà de Voghera
près de Tortone. Vers le même temps, une forte co-
commandée par le général Vuk[illegible]wich, passait le
ers le lac majeur, s'emparait des postes d'Arona et

1799-an VII. Italie.

de Mortarà dans la Lomelline, trouvait Vercelli sans défen et, poursuivant sa marche, s'emparait d'Ivrea, de Crescenti de Chivasso et de Trino, évacués par les troupes françai Vukassowich suivit ensuite la rive gauche du Pô ; et, rem tant le fleuve jusque sous les murs de Turin, il manœuv pour déborder l'aile gauche de l'armée française, et forç ainsi le général Moreau de revenir sur ses derrières. Sow row fit occuper en outre la position de Bobbio sur la route Plaisance à Gênes, pour se trouver en mesure de s'empar des défilés des Apennins et d'empêcher la jonction des de armées de Moreau et de Macdonald.

Pendant que Soworow méditait les moyens d'attaquer Mo reau avec succès dans la position défensive que celui-ci venai de prendre, le général Kray poussait avec vigueur les opéra tions de siége dont il était chargé. Il avait resserré Peschier du côté de terre, tandis que la flottille autrichienne tenai cette place bloquée du côté du lac de Garda. Le 4 mai, l batteries des assiégeans commencèrent à jouer et continuè rent jusqu'au 7 à battre en brèche. Tout étant disposé pou tenter un assaut, le général Kray fit sommer l'adjudant-gé néral Coutheaux, commandant de la place, de se rendre. Ce officier, ne se croyant pas en mesure de résister, consentit l ouvrir les portes, sous la condition que la garnison, fort d'à peu près mille hommes, sortirait avec les honneurs de l guerre, et serait escortée jusqu'aux frontières de France en prenant toutefois l'engagement de ne point servir de si mois contre les alliés. Les Autrichiens trouvèrent dans Pes chiera soixante-quinze canons, deux mille deux cents fusils vingt chaloupes canonnières, une galère et deux chebecks.

Après cette reddition, le général Kray s'avança sur Man toue avec son corps d'armée. Il s'établit à Borgoforte et au environs, et res[illegible]a la place du côté du lac formé par l Mincio, au moyen de la flottille française, dont il s'était em

eschiera, et à laquelle il avait fait descendre la rivière. 1799-an VII.
ème jour où Peschiera ouvrait ses portes au général Italie.
a forteresse de Pizzighettone se rendait au général
Celui-ci avait ouvert la tranchée le 3 mai. Après quatre
un bombardement assez vif, le commandant français
encore de se rendre, lorsque l'explosion soudaine d'un
à poudre le força à capituler. La garnison, forte seu-
de six cents hommes, obtint de sortir de la place aux
conditions que celle de Peschiera. Avec plus de moyens
nse, et attaquées avec moins de vigueur, les places
, de Ravenne, de Bologne et d'Ancône tenaient encore.
nt à peu près vers cette époque, que le jeune prince
ntin, fils de l'empereur de Russie Paul Ier, arriva au
r-général de Soworow, alors à Pavie. Il venait faire
mières armes sous les yeux et la direction du général,
mpereur, son père, regardait comme le premier de
pe, et auquel ce monarque avait recommandé de ne pas
énager son élève qu'un de ses officiers ordinaires. Aussi
ow, en abordant le prince, lui dit-il avec la brusque
se qui lui était ordinaire : « Les dangers que va courir
ltesse m'ordonnent de vaincre. Il me serait impossible
a survivre, prince, s'il vous arrivait quelque malheur
carrière périlleuse que vous allez parcourir. » On croira
nt que la présence du jeune fils de Paul dans l'armée
edoubla encore l'enthousiasme dont celle-ci était animée.
circonstance de l'arrivée du prince Constantin fut un
de plus pour Soworow d'agir promptement et avec
r contre le général Moreau. Ce dernier, après avoir
son quartier-général à Alexandrie, avait d'abord con-
sa troupes dans la position de Marengo, entre ce
e que Bonaparte devait rendre si illustre l'année sui-
, et la place de Tortone ; il vint ensuite s'enfermer dans
spèce de camp retranché derrière le Pô et le Tanaro,

1799-an VII. Italie. entre Alexandrie et Valence. Soworow manœuvra pour serrer les Français, et résolut de faire un effort pou chasser de la forte position qu'ils occupaient.

Dans la croyance que Moreau n'avait laissé dans Tor qu'une faible garnison, le généralissime ordonna au p Bagration, qui était à Pavie, de passer le Pô, et de se p sur la première de ces villes; mais, arrivé à Voghera, le p apprit que les Français se trouvaient encore en mesure d fendre la ville de Tortone. Il en donna avis à Soworow, s'avança avec le général Mélas et le gros de l'armée combi à l'effet d'appuyer l'attaque projetée. Bagration tint Tor bloquée pendant quatre jours, et, le 10 mai, le marquis teler, quartier-maître général de l'armée, en fit saute portes sous le feu de la citadelle, se rendit maître de la et commença aussitôt le siége de cette même citadelle. l convenu toutefois entre les deux partis que les alliés ne p raient point l'attaquer du côté de la ville, sur laquel commandant français s'engagea pareillement à ne point

Le 11 mai, la plus grande partie des troupes alliée étaient au camp de Voghera, et auxquelles venait d joindre la division du général Kaïm, après la prise de l ghettone, passèrent la Scrivia, et vinrent camper à Tor Garofoldo. La division du général Karacksay fut dét pour s'emparer de Gavi, de Seravalle et de Novi.

Ces divers mouvemens de l'ennemi ne purent point en Moreau à renoncer au projet de se maintenir le plus l temps possible sur la droite de la position qu'il occupa devina que les nombreuses démonstrations que Sow faisait de ce côté n'étaient qu'une ruse de guerre pour at son attention, tandis que le véritable dessein du géné simo était de surprendre le passage du Pô à la gauch l'armée française, et d'engager le général en chef lui-m dans une action générale et décisive. Moreau résolut en

séquence d'attendre son adversaire et de le voir manœuvrer. Placée entre Asti et Alexandrie, la droite de l'armée française était appuyée à cette dernière ville, et sa gauche à Valence. De forts détachemens avaient été jetés tant à Casale qu'à Verrua. 1799-an VII. Italie.

Dans son projet d'attaque sur la gauche des Français, Soworow comptait beaucoup sur le concours des insurgés piémontais. A l'approche des Austro-Russes, plusieurs cantons s'étaient soulevés en faveur de ceux-ci.

Les habitans des environs de Mondovi, de Ceva, de Cherasco et d'Oneille s'étaient levés en masse, et avaient déjà fait mettre bas les armes à un bataillon français qui rejoignait l'armée. Ces mouvemens insurrectionnels qui avaient lieu sur les derrières du général Moreau, mettaient celui-ci dans une position telle, que le moindre échec lui coupait la retraite en deçà et au-delà des Apennins.

Soworow fit attaquer la gauche de l'armée française dans la matinée du 11 mai. Une forte colonne russe, sous les ordres du général Rosemberg, passa le Pô au-dessus de Valence, et attaqua les troupes de la division Grenier. Ce dernier général ayant reçu l'ordre de ne point se compromettre, se tint d'abord sur la défensive; mais s'apercevant que le mouvement du général russe n'était que partiel, et point soutenu par d'autres troupes, il fit sortir du camp une colonne sous les ordres de l'adjudant-général Garrau, qui marcha avec résolution sur les Russes, les battit, et les éloigna avec perte.

L'effort des Russes le lendemain fut plus considérable. Une colonne de sept mille hommes passa le Pô à Bassignana, près du confluent de ce fleuve et du Tanaro; marchant ensuite entre Valence et Alexandrie, afin de couper la ligne des Français, cette colonne attaqua de nouveau la division Grenier, qui soutint seule long-temps le choc des assaillans. Renforcé par quelques bataillons commandés par le chef de brigade Gardanne, Grenier commençait même à repousser l'en-

1799-an VII. Italie.

nemi, lorsque la division du général Victor, envoyée par le général en chef Moreau, vint mettre les Russes dans une position assez critique, en les prenant en flanc. Le combat devint très-vif de part et d'autre : plusieurs postes furent pris et repris avec un égal acharnement; enfin le général qui commandait les Russes ayant été tué, ceux-ci, épouvantés, s'enfuirent jusqu'au Pô, où le général Grenier qui les poursuivit en culbuta un grand nombre.

Cet échec, auquel Soworow était loin de s'attendre, lui fit renoncer à son projet d'attaque sur ce point; mais voulant à toutes forces contraindre le général Moreau à sortir de son camp retranché, et à continuer sa retraite, il se décida à porter la plus grande partie de ses troupes sur la rive droite du Pô, et à marcher sur Turin. Le 16 mai, le général Mélas effectua le passage et se dirigea sur Candia, tandis que le général Vukassowich devait attaquer Casale, Verrua et Ponte-Stura. De son côté, le général Moreau ayant pénétré le dessein de son adversaire, et voulant tenter un coup de main pour délivrer Tortone et ramener les alliés sur son front, avait fait jeter, dans la nuit du 15 au 16, un pont sur la Bormida près d'Alexandrie. Il passa lui-même cette rivière à la tête d'une colonne de sept mille hommes, attaqua et repoussa les postes avancés des Cosaques sur Marengo et les poursuivit jusqu'à San-Giuliano, tandis que l'aile droite française, ayant passé le Tanaro, attaquait avec impétuosité les divisions ennemies des généraux Kaïm et Lusignan. Cette dernière attaque eut d'abord un plein succès, et les deux généraux autrichiens se retirèrent avec perte; mais le prince Bagration étant venu à leur secours avec sept bataillons russes, rallia les divisions rompues, les ramena au combat, et devint à son tour l'agresseur des Français : ceux-ci résistèrent long-temps avec avantage, mais de nouveaux bataillons renforcèrent l'ennemi, qui put prendre ses adversaires en flanc :

ceux-ci furent culbutés et contraints à la retraite, en partie sur leur front dans Alexandrie, et partie dans la vallée de la Bormida et sur Ceva. Dans ce combat, les Français perdirent environ mille huit cents hommes, tant tués que blessés, et près de mille prisonniers. 1799. — Italie.

Il paraissait difficile que Moreau pût rester désormais dans sa position. En effet, pendant qu'il avait combattu à Marengo, les généraux Melas et Vukassowich avaient opéré leur mouvement; ce dernier avait chassé les Français de Casale, tandis que le prince Bagration et le général Karacsay s'étaient dirigés sur Novi, Gavi et Seravalle, et sur le chemin de Seravalle à Acqui. Le camp des Français se trouvant alors menacé sur tous les points, et Moreau n'ayant point de forces assez nombreuses pour résister, se vit dans l'obligation d'abandonner sa ligne, et fit sa retraite le 19 mai, après avoir pourvu à la défense de la citadelle d'Alexandrie, et porté le gros de son armée par Asti et Cherasco sur Coni, où il arriva le 22. Un corps qu'il avait détaché sur sa droite pour occuper Ceva et Mondovi, et rétablir les communications avec la rivière de Gênes, interrompues par les insurgés, fut poursuivi par le général Mélas, atteint et battu près de Montenotte. Toutefois, après cet échec, ce même corps se replia assez heureusement sur Mondovi, et occupa cette place.

Le général Moreau, en s'opiniâtrant à défendre son camp retranché entre le Pô et le Tanaro, avait obtenu, comme nous allons le démontrer, l'objet le plus important qu'il pût désirer dans les circonstances critiques où il se trouvait. Il avait donné au général Macdonald le temps nécessaire pour se rapprocher de l'armée d'Italie, achever sa retraite par la Toscane, et tenter sa jonction par le pays de Gênes, sans trouver d'autres obstacles jusqu'alors que les détachemens peu considérables envoyés par Soworow à sa rencontre. Le séjour de l'armée près d'Alexandrie avait en outre donné au général

1799-an VII. Italie. Pérignon, arrivé depuis peu de jours à Gênes avec une division de l'intérieur, le temps et la facilité de fermer tous les débouchés d'Alexandrie du côté des montagnes. Ainsi, par cette sage temporisation, Moreau conservait une place importante, mise dans un état de défense respectable, et qui lui assurait les positions les plus avantageuses où les deux armées d'Italie et de Naples pussent opérer leur jonction.

Maintenant il est difficile d'imaginer comment, avec des forces aussi considérables que celles dont il pouvait disposer, le généralissime des Austro-Russes avait pu donner à Moreau le loisir d'obtenir des résultats aussi importans. Ceci tenait au système de guerre alors presque généralement usité en Europe, et dont cependant Bonaparte avait commencé à s'écarter : système dont on a reconnu depuis les inconvéniens dans les mouvemens plus rapides, et par conséquent plus décisifs, des grandes invasions actuelles. Il est évident qu'au lieu d'employer une partie de ses forces à faire les siéges de Mantoue, Milan, Tortone et Turin; au lieu de faire occuper les défilés de Pignerol et de l'Assiette, et d'envoyer à l'avance un détachement contre le général Macdonald, Soworow aurait dû plutôt réunir ses masses, envelopper la faible armée de Moreau, ou du moins la contraindre à évacuer le Piémont et l'état de Gênes, trop heureuse si elle avait pu dans ce cas arriver en débris jusque dans le comté de Nice et sur les frontières de la Provence et du Dauphiné. Ce résultat ne devait pas être problématique aux yeux du vieux général des Austro-Russes; l'énorme supériorité de ses forces, et le soulèvement des peuples d'Italie, qui pouvait être mieux utilisé en le faisant servir au blocus étroit des places dont nous avons parlé, auraient assuré le succès de la grande opération dont il est question : et dès-lors l'armée de Naples, restant entièrement isolée, ne trouvait plus d'issue, et se voyait réduite à capituler, ainsi que toutes les places de guerre occu-

pées encore par les Français en Italie. Mais, comme nous venons de le dire plus haut, Soworow n'était point à la hauteur de ces conceptions hardies; il suivit l'ancienne méthode de n'avancer contre son ennemi qu'après s'être emparé des forteresses occupées par celui-ci et qu'on ne veut pas laisser derrière soi. 1799-an VII. Italie.

Conséquemment à ce principe, après avoir forcé Moreau à lever son camp retranché, Soworow crut devoir s'assurer d'Alexandrie, avant de faire marcher ses colonnes à la poursuite des Français; lui-même s'avança sur cette ville, et y fit son entrée le 21 mai, accompagné du grand-duc Constantin et du général Mélas. Les Français s'étaient retirés dans la citadelle, dont le généralissime confia le blocus à une division russe. En même temps il dirigea la division du général Seckendorf du côté d'Acqui.

Pendant ce temps, les alliés continuaient toujours les opérations relatives à l'entière occupation du pays envahi. Le général Kleinau, chargé d'agir sur la rive droite du Pô, vers la partie méridionale de l'Italie, avait d'abord fait cerner Ferrare par les bandes insurgées du pays; mais il jugea convenable de s'avancer lui-même sur cette ville, où déjà la disette de vivres commençait à se faire sentir. Le 22 mai, il y entra par capitulation, à la tête d'un corps de deux mille hommes de troupes réglées, sous la condition que les portes en seraient fermées aux insurgés. Le commandant français, Lapointe, se retira dans la citadelle, avec la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais, après deux jours de bombardement, le feu ayant pris à un magasin à poudre, la garnison, forte de quinze cents hommes, crut devoir capituler, à peu près aux mêmes conditions que celles qu'on avait obtenues à Peschiera et à Pizzighettone. L'ennemi trouva dans Ferrare quatre-vingt-dix bouches à feu et des magasins considérables. C'était véritablement une chose déplorable, que cette

1799-an VII. Italie.

facilité avec laquelle plusieurs des forteresses occupées par les Français se rendaient à l'ennemi, et il est assez difficile d'expliquer les motifs de ces promptes reddition. Peut-être n'avait-on pas apporté une assez grande attention dans le choix des commandans qui se conduisaient ainsi. Nous devons le présumer, puisque nous verrons plus tard d'autres officiers de tête et de cœur résister plus longuement et plus fortement, avec des moyens aussi faibles que ceux dans lesquels les commandans dont nous venons de parler plaçaient leur excuse.

Le général Klenau, après la prise du château de Ferrare, s'avança dans le Bolonais pour presser la reddition du fort d'Urbin. Le lieutenant-colonel Grils, détaché avec un bataillon sur Ravenne, prit possession de cette ville le 26, et y fit prisonniers cent cinquante soldats piémontais qui s'y trouvaient. Étendant sa gauche jusqu'à Cervia, sur l'Adriatique, le général autrichien fit occuper Cesene et Rimini. L'occupation de ces deux derniers postes favorisa singulièrement les menées des alliés pour fomenter les divisions intestines, et augmenter encore la mésintelligence qui s'était déjà manifestée entre les troupes cisalpines et françaises. Les généraux Lahoz et Pino, qui commandaient deux brigades de soldats cisalpins à Pesaro, venaient d'être suspendus de leurs fonctions par le général de division français Montrichard, gouverneur du Bolonais : ils étaient soupçonnés de trahir les intérêts de la république. Lahoz, sur le point d'être arrêté, s'enfuit vers Fano, et se mit à la tête d'un corps insurgé. Cet intrigant, qui ne manquait point d'une certaine bravoure, devait sa fortune militaire aux Français, et paya ce bienfait de la plus odieuse ingratitude : autant il avait montré de zèle pour la république lors de la conquête de l'Italie par Bonaparte, en 1796, autant il manifesta par la suite de haine et d'acharnement contre elle. Nous aurons plusieurs fois l'oc-

sion de signaler la conduite de ce lâche transfuge. Pino, loin de chercher dans la trahison les moyens de se venger, prouva qu'il avait été soupçonné injustement, en allant offrir ses services au général Monnier, commandant à Ancône, qui prit sur lui d'employer le généreux cisalpin à la défense de cette place, alors assiégée et bombardée par une escadre turco-russe de sept vaisseaux de ligne et six frégates, sous les ordres du contre-amiral russe Pustokin. Nous relaterons plus tard les circonstances de ce siége mémorable. 1799-an VII. Italie.

Vers ce même temps, les troupes du général Kleinau occupèrent encore Lugo et Forli, battirent une colonne mobile commandée par l'adjudant-général Hullin[1], qu'ils poursuivirent jusqu'aux environs de Bologne.

Soworow avait confié le siége du château de Milan au prince de Hohenzollern, et avait ajouté aux troupes que commandait déjà ce général six bataillons de renfort ; mais la présence de quelques troupes françaises de l'armée de Masséna dans les bailliages italiens, vint suspendre momentanément les opérations de ce siége. Le prince de Rohan, émigré français au service de l'Autriche, commandait entre les lacs de Côme et de Lugano un détachement de troupes de cette nation, renforcé par les insurgés du pays. Attaqué à plusieurs reprises, et avec succès, par des détachemens du général Lecourbe, il était à craindre que M. de Rohan ne fût dans la nécessité d'abandonner entièrement sa position : c'est pourquoi le prince de Hohenzollern, convertissant en blocus le siége de la forteresse de Milan, et laissant dans cette partie le général Latternann, s'avança vers la frontière des bailliages, pour secourir le corps menacé. Parti de Milan le 15 mai, il joignit le prince de Rohan après une marche forcée de seize heures, et rencontra les postes de celui-ci à Ponte-Tresa, sur

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, ancien commandant de place de Paris, etc.

1799—an VII. Italie.

la rivière ou canal qui unit le lac de Lugano au lac Majeur. Les deux généraux attaquèrent ensemble, à Taverne, une forte colonne du corps de Lecourbe, commandée par le général Loison; mais ils furent repoussés avec perte jusque sous les murs de Lugano. Le 19 mai, les Autrichiens renouvelèrent leur attaque, et les Français, battus à leur tour, se retirèrent sur Bellinzona, au-delà du Mont-Cenere. Après avoir rétabli M. de Rohan à Lugano, en lui laissant quelques renforts, le prince de Hohenzollern ramena ses troupes à Milan, et ouvrit la tranchée devant le château, dans la nuit du 20 au 21 mai. Le 23, soixante pièces d'artillerie étaient en batterie et commencèrent à tirer sur la place.

Dès le lendemain, le commandant Béchand, qui y commandait, demanda à capituler, et obtint pour sa garnison, forte de deux mille hommes, les honneurs de la guerre, et un libre passage jusqu'aux frontières de France, sous la condition de ne point servir d'une année contre les armées impériales. Les Français, escortés par un détachement de cavalerie autrichienne, rentrèrent en France; mais les Piémontais qui faisaient partie de cette garnison se débandèrent en route et rentrèrent dans leurs foyers. Le général Lattermann conduisit la plus grande partie des troupes qui venaient de faire le siége au général Kray devant Mantoue.

Soworow connaissait toutes les ressources que pouvait lui fournir la possession de la ville de Turin pour pousser avec vigueur les siéges des forteresses d'Alexandrie, de Tortone et de Mantoue; et, d'un autre côté, méditant déjà de se porter lui-même à la rencontre de l'armée de Macdonald, il ne voulait pas laisser aux Français, par son absence, le loisir de secourir et de ravitailler ce point important. En conséquence, il fit filer le gros de ses troupes sur Turin, par les deux rives du Pô. Les grandes pluies retardèrent un peu la marche combinée des colonnes; mais, le 26 mai, les divisions Kaïm et

Frœlich, sous la direction du général Mélas, ayant passé la Scia, se réunirent sur la Stura. Le corps de Vukassowich, s'avançant par la rive gauche du Pô, vint occuper la hauteur des Capucins, qui domine la ville de Turin. Quoique ce dernier général n'eût avec lui aucun des moyens nécessaires pour entreprendre le siége de la citadelle, il eut cependant l'audace de sommer le général Fiorella de se rendre. Une telle proposition fut reçue comme elle devait l'être. La division russe du général Karacksay, après avoir passé la Stura et la Dora, prit position en avant de la Chartreuse. 1799-an VII. Italie.

Le même jour, 26 mai, Soworow partit d'Alexandrie avec une forte colonne, et vint joindre les troupes qui investissaient déjà la ville. Seize pièces de canon qu'il avait amenées avec lui furent mises en batterie, et le général français reçut une seconde sommation, qui ne fut pas mieux accueillie que la première. Le généralissime fit bombarder Turin pendant toute la nuit du 26 au 27. Le feu ayant pris à quelques maisons près de la porte du Pô, le peuple s'émeuta, et quelques bourgeois armés, qui gardaient cette porte et celle dite *du Palais*, profitèrent du désordre pour les ouvrir toutes deux aux Russes. La garnison, forte de trois mille hommes, et composée de Français et de Cisalpins, s'enferma précipitamment dans la citadelle; mais quelques cavaliers français, qui n'eurent pas le temps de gagner cet asile, furent hachés dans les rues par le peuple soulevé. La division Kaïm occupa la ville; celle du prince Bagration, les dehors de la citadelle; et les divisions des généraux Zopf et Frœlich formèrent un camp d'observation sur la route de Turin à Pignerol. Soworow fit élever dans Turin même plusieurs batteries pour tirer sur la citadelle. Les Français répondirent par un feu terrible qui, endommageant un grand nombre de maisons, obligea le généralissime d'inviter le général Fiorella à cesser de tirer sur la ville, prenant lui-même l'engagement de faire retirer ses batteries et de

1799-an VII. Italie.

choisir un autre point d'attaque. Cent dix-huit pièces de canon de siége, deux cents pièces de moindre calibre, une immense quantité de poudre, et des munitions de guerre de toute espèce, tels furent les avantages de l'occupation de la ville de Turin pour l'armée austro-russe. Soworow confia le siége de la citadelle au général Kaïm, et fit transporter sous les murs de Tortone et de Mantoue le surplus de l'artillerie employée à cet effet.

On se rappelle que le général Bellegarde avait eu, dans le pays des Grisons, la mission de manœuvrer pour opérer sa jonction avec l'armée alliée en Italie. Le succès de cette entreprise fut retardé pendant quelque temps; mais lorsque, affaibli par ses pertes successives, le général Moreau s'était vu forcé d'abandonner ses communications avec la Suisse, et par conséquent de s'éloigner du général Lecourbe, qui tenait tête au général Bellegarde, celui-ci descendit tout-à-coup du Saint-Gothard, avec dix-huit bataillons et quatre mille chevaux, pour venir établir son quartier-général à Chiavenna, le 30 mai, et effectua ainsi heureusement la grande jonction de l'armée du prince Charles en Allemagne, avec celle des alliés en Italie. Par suite de ce mouvement, le corps de Bellegarde se rendit bientôt devant Tortone, pour en accélérer le siége, après avoir successivement traversé Milan et Pavie. La division du général Haddick resta en communication à Domo-d'Ossola, prête à rejoindre également l'armée austro-russe, ou à remonter en Suisse, suivant les circonstances.

Après l'occupation de la ville de Turin, Soworow, dans le dessein d'assurer encore plus ses communications avec l'archiduc, dirigea des colonnes dans les vallées d'Aoste, de Maurienne, de Suze et même de Lucerna. Il menaçait de traverser les Alpes et de tourner par la Savoie la dernière ligne de défense de la Suisse, et cherchait ainsi à répandre l'alarme jusque sur les frontières de France. Il ne resta à Turin que la

e division de Vukassowich, regardée comme suffisante 1799-an VII.
' resserrer la citadelle. Ce fut le prince Bagration qui Italie.
cha vers Suze; le colonel Zanato fut dirigé sur Pignerol,
oworow, avec le gros de l'armée, se mit en mouvement
r attaquer directement Moreau. La forte position de Suze
enlevée en un jour; le détachement français qui la défen-
, trop faible pour opposer une plus longue résistance, se
ia sur le mont Cenis et sur le mont Genèvre. Le prince
ration, poussant ses avantages, occupa la Brunette, le
de l'Assiette et Cezanne. Quelques partis de Cosaques
étrèrent même jusqu'aux frontières du Dauphiné, où leur
arition répandit la plus grande terreur, et fit croire un
ment que Soworow s'avançait en personne, avec l intention
avahir la France par les départemens des Hautes-Alpes
lu Mont-Blanc.

L'expédition contre Pignerol présenta plus de difficultés
: troupes alliées. Elles ne pouvaient pas espérer d'être se-
dées par les habitans du pays et par ceux des quatre vallées
identales du Piémont, dites *vaudoises*, parce qu'étant
sque tous de la religion protestante, ces mêmes habitans
nient embrassé avec chaleur le parti des Français. Quatre
lle d'entre eux avaient pris les armes, et promettaient de
endre vigoureusement l'entrée de leurs vallées. Il fallut
ne renforcer les troupes chargées de les soumettre, et l'en-
mi perdit beaucoup de monde dans cette tentative. Toute-
s, Pignerol ayant succombé, les Russes purent pénétrer
ns les quatre vallées et forcer les habitans de déposer leurs
mes. Soworow, qui dans cette campagne parut vouloir
iter quelques-unes des mesures politiques de Bonaparte,
ressa aux Vaudois désarmés une proclamation, dans la-
elle il faut remarquer le passage suivant :

« Peuples! quel parti avez-vous embrassé? Montagnards
arés, vous protégez donc les Français dévastateurs, les

1799-an VII. Italie.

ennemis de la paix publique, lorsque le pos seul peut surer votre bien-être! Les Français se déclarent ennemis dieu crucifié; et l'attachement de vos pères à la doctrine d tienne a toujours été la source de votre bonheur, et vo procuré la protection de l'Angleterre. »

L'occupation de Pignerol mit le général Lusignan à m de pénétrer dans la vallée de Cluson, et de s'avancer avec troupes jusque sous Fenestrelles. Le général Frœlich, a s'être porté sur Fossano et Savigliano, poussa ses ava postes jusque devant Coni.

Sur ces entrefaites, le général Moreau avait détaché de armée la division Victor, chargé d'aller, en traversant le ritoire génois, au-devant de l'armée de Macdonald. Le gé ral Victor était parvenu à Mondovi, et se préparait à repr dre Ceva, occupé par l'ennemi, lorsqu'une colonne, détac du corps de Vukassowich, vint au secours de cette derni place, força les Français d'abandonner Mondovi, et la di sion Victor de continuer le mouvement qui lui était ordon Réunie alors à la division Frœlich, la colonne autrichie occupa Carmagnola, Alba et Cherasco.

Soworow s'étant porté, comme nous l'avons dit, su gros de l'armée française, arriva le 7 juin devant la posit que cette dernière occupait sous Coni; mais Moreau, enc plus affaibli par le détachement qu'il venait de faire, ne tait pas cru en mesure de pouvoir s'y défendre avec quel apparence de succès, et s'était déjà retiré sur le col de Ten en laissant une garnison dans le fort de Coni.

Ainsi, soixante-dix jours après le commencement des h tilités sur l'Adige, les Austro-Russes étaient arrivés à la des frontières de la France. L'Italie se trouvait conquise Soworow en moins de temps qu'il n'en avait fallu à Bo parte dans la campagne de 1796; mais quelle différence situation, de succès et de gloire! Qu'il nous soit permis

ppeler quelqu détails à cet égard, moins pour réfuter les 1799-an VII.
nteurs prétendus français, qui, dans l'aveuglement de leur Italie.
aine, ont voulu comparer ces deux campagnes, et donner
a palme au général russe, que pour placer sous les yeux de
os lecteurs le tableau exact et vrai de la position des deux
énéraux dans l'exécution d'une entreprise glorieuse de part
t d'autre, mais non pas au même degré.

En 1796, trente et quelques mille Français occupaient, sans
vêtemens et sans vivres pour ainsi dire, les versans des
Alpes, du côté de l'Italie. Ils avaient devant eux deux ar-
mées : celle du roi de Sardaigne, commandée par Colli, et
elle de l'empereur d'Allemagne, aux ordres de Beaulieu,
résentant ensemble un effectif de près de cent mille combat-
ans. A la tête de l'armée française vient se placer un général
e vingt-sept ans, qui n'a pas même commandé jusqu'alors
ne division. Il montre à ses soldats, avec ce geste qui com-
ande la victoire, les riches et fertiles plaines du Piémont et
e la Lombardie; et les masses ennemies fuient culbutées et
emplies de terreur. Le roi de Sardaigne implore la paix; le
énéreux vainqueur la lui accorde. Beaulieu tente encore de
e défendre sur le Pô, il est vaincu; sur l'Adda, sur le Min-
io, il est vaincu. Il laisse assiéger Mantoue; et les monta-
nes du Tyrol peuvent seules lui offrir un refuge. Mais bien-
ôt une seconde armée autrichienne, forte de cinquante
ille hommes, composée en grande partie de ces vieilles
andes qui n'ont point combattu sans gloire dans les pre-
ières années de la guerre, commandée par le vétéran et l'un
s meilleurs généraux de l'empereur, accourt pour recueillir
s débris de Beaulieu, et menace à son tour d'anéantir les
ainqueurs, un peu dispersés par suite de l'occupation du
ays conquis. Bonaparte lève le siége de Mantoue, joint
nnemi à Castiglione, le bat, coupe ses colonnes à Rove-
edo, lui fait vingt mille prisonniers, et force le vieux Wurm-

1799—an VII. Italie. ser à s'enfermer lui-même dans Mantoue. Cette seconde armée, sur laquelle un si grand espoir était fondé, est détruite comme la première. C'est encore en vain que l'Autriche, avec une persévérance digne d'éloges, envoie le maréchal Alvinzi avec une troisième armée, formée à Vienne, sous les yeux du souverain, excitée par tous les sentimens qui ordonnent de vaincre ou de mourir pour le salut de la patrie et l'honneur national : Arcole, Rivoli, la Favorite, voient encore se dissiper cette troisième masse avec non moins de rapidité que les premières. Wurmser, le fier Wurmser lui-même, est forcé de rendre hommage au génie de son adversaire ; il capitule dans Mantoue, et l'Italie reste au pouvoir des Français.

Examinons maintenant comment Soworow parvint à ravir cette belle conquête à la république.

Au commencement de la campagne, Schérer, placé sur l'Adige, n'a sous ses ordres qu'environ quarante mille hommes, dont il est loin d'exalter le courage, puisqu'il ne possède pas leur confiance. Soixante mille Autrichiens, commandés par Kray, sont campés sur l'autre rive du fleuve, et menacent le front de la ligne française, tandis que, sur les confins du Tyrol et des Grisons, le corps du général Bellegarde inquiète son flanc gauche. Par une imprudence que nous avons signalée, le général français s'obstine à défendre deux fois le passage de l'Adige : il est vaincu, et devait l'être, avec les dispositions des soldats et des généraux à son égard. Deux défaites successives ont réduit son armée à trente mille hommes, et Schérer donne sa démission. Moreau le remplace, l'ardeur et la confiance des troupes se raniment. Mais Soworow, accouru du fond du Nord avec quarante mille Russes, vient se joindre aux nombreux Autrichiens, déjà vainqueurs, et prendre le commandement général. Moreau pourra-t-il, avec des forces aussi disproportionnées que les siennes, résister à l'énorme masse qu'il a devant lui ? Il a la

ble audace de le tenter. Ce n'est qu'après la glorieuse lutte de Cassano, qu'il se détermine à continuer une retraite devenue indispensable pour le salut de l'armée, pour celui de la patrie. L'Italie est évacuée presque toute entière ; Moreau vient s'acculer aux Alpes. Mais qu'y a-t-il donc, après tout, de si extraordinaire dans les opérations du général russe, de ce fier rival que l'on veut comparer au héros de la campagne de 1796. Avec cent mille hommes, il ne peut réussir à en envelopper trente mille. Il laisse échapper sa proie, quand, dans une circonstance pareille, et avec moins de moyens peut-être, Bonaparte eût forcé une armée aussi faible que celle de Moreau à passer sous le joug. Nous ferons voir bientôt quels furent les résultats de cette conquête de soixante-dix jours, et comment, sous les murs de Zurich, l'*enfant chéri de la victoire*, Masséna, si bien secondé par son lieutenant Lecourbe, eut la gloire d'abaisser l'orgueil de ces redoutables guerriers du Nord, qui s'étaient déjà flattés de fouler le sol français et de renverser les institutions républicaines.

1799-an VII. Italie.

Suite des opérations militaires en Suisse ; les retranchements de Lucisteig emportés par les Autrichiens; les Français évacuent le pays des Grisons ; combat sur la Thur ; combat de Zurich ; l'archiduc Charles occupe cette ville, etc., etc. [1]. — Si la guerre, comme on l'a vu dans l'article précédent, avait été poussée avec une grande vigueur en Italie, les opérations sur le Rhin et en Suisse étaient loin d'avoir reçu une pareille impulsion à la même époque. Tout démontre que l'armée autrichienne, cantonnée sur la rive gauche du Rhin, avait attendu, pour agir, que l'armée combinée d'Italie fût en mesure de se lier avec elle, et de favori-

8 pluv. (an prairial.) Suisse.

[1] Journaux du temps, etc., — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Précis du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Opérations de l'armée du Danube, — Campagnes dans les Grisons, — Mémoires, Documens et Notes communiqués, etc.

1799-an VII. Suisse.

ser les entreprises que projetait l'archiduc sur le pays des Grisons. De son côté, le général Masséna, trop inférieur en forces pour hasarder de nouveau le passage du Rhin, avait jugé convenable de se tenir sur une stricte défensive, en attendant l'arrivée des secours promis par le directoire. Quelques renforts arrivèrent enfin, et, réunis aux bataillons auxiliaires levés en Suisse, portèrent l'armée française d'Helvétie à un effectif de cinquante-cinq à soixante mille hommes.

Cette force pouvait mettre le général en chef dans la position d'entreprendre un grand mouvement; mais, en considérant les nombreux revers essuyés par l'armée de Moreau, et la situation critique de cette dernière, Masséna ne crut pas devoir prendre une offensive hasardeuse, et se borna, pour le moment, à attendre le parti qu'allait prendre l'archiduc, d'après les événemens d'Italie.

En effet, sortant enfin de sa longue indécision, le prince Charles venait d'ordonner quelques mouvemens de troupes pour se rapprocher de ce théâtre de la guerre active, et pour se rendre maître des débouchés qui pouvaient assurer ses communications avec le maréchal Soworow. Masséna vit alors dans quelle position il se trouvait lui-même placé. La retraite de Moreau laissait ouverts les lacs et les vallées qui conduisent aux principaux débouchés de la Suisse. De cette manière, la droite de l'armée du Danube, aux ordres de Lecourbe, perdait, pour ainsi dire, toutes ses communications, et se voyait enlever chaque jour ses convois de subsistances et autres transports. C'était en vain que, pour couvrir son flanc droit et les passages de la Valteline dans la Haute-Engadine, Lecourbe avait détaché le général Loison à Tirano, sur l'Adda : il allait reconnaître qu'il lui était impossible de résister aux attaques combinées contre lui.

L'archiduc chargea le général Hotze, commandant le camp retranché de vingt mille hommes, placé en avant de Feld-

rch, des opérations contre le corps français dans le pays des Grisons. Hotze devait se concerter à cet effet avec le général Bellegarde, qui se trouvait, au commencement de mai, dans la Basse-Engadine. Ce dernier général n'avait point cessé d'inquiéter Lecourbe dans ses positions, et le principal but de tous ces mouvemens avait été de lier la droite du corps qu'il commandait avec la gauche de celui qui était aux ordres de Hotze. C'est pour y parvenir qu'il avait fait de grands efforts pour s'emparer des hautes montagnes qui séparent les eaux de l'Inn de celles de la Lanquart et de l'Albula, deux rivières qui coulent vers le pays des Grisons et se jettent dans le Rhin, au-dessus et au-dessous de Coire; mais, jusque-là, Lecourbe avait opposé aux tentatives de Bellegarde une résistance mise tellement en harmonie avec la situation même du terrain, qu'il avait étudié en général habile, que son adversaire avait presque toujours échoué dans ses attaques. L'archiduc, voulant absolument pénétrer dans les Grisons, vit bien qu'il fallait le concours de forces plus imposantes, et ce fut alors qu'il fit avancer le général Hotze pour opérer, de concert avec Bellegarde, une attaque générale sur tous les points de la ligne française dans ce pays. 1799-an VII. Suisse

Le 1er mai, le général Bellegarde mit la plus grande partie de ses troupes en mouvement sur la Basse-Engadine, et engagea le combat avec celles des Français qui occupaient les positions de Velten, de Fettau et de Schuls. Ces postes, attaqués avec la plus grande vigueur, furent emportés à la baïonnette, et les détachemens qui les occupaient contraints de se retirer dans les retranchemens de Zernetz; mais tous les efforts des Autrichiens échouèrent contre ce dernier poste, où se trouvait le général Lecourbe en personne. Ils renouvelèrent leur attaque; cinq bataillons de grenadiers s'avançant au pas de charge, la baïonnette en avant, furent repoussés et mis en

1799-an VII. Suisse.

désordre. Les Français, sortis des retranchemens pour les poursuivre, leur firent cinq cents prisonniers, parmi lesquels se trouvait le jeune prince de Ligne, major du régiment de ce nom, et dix autres officiers.

Une attaque faite sur la position de la Veronka, à droite de Zernetz, n'eut pas plus de succès; quatre fois les Autrichiens voulurent l'emporter d'assaut, et quatre fois ils furent repoussés avec une perte considérable. Ils se jetèrent alors dans le vallon de Scharla, et s'emparèrent de Traps, vieux château fort sur la rive droite de l'Inn.

Le même jour, le général Hotze s'était dirigé, avec des forces considérables, sur Balzers, à l'entrée de la vallée des Grisons. Le but principal de son mouvement était de s'emparer du fort et des retranchemens de Lucisteig. Il divisa en conséquence ses troupes en deux colonnes : la première, dirigée par lui-même, devait s'avancer sur le défilé, tandis que la seconde devait déboucher par Flasch, tourner le Ehlberg par le vallon de la Lanquart, afin d'attaquer Lucisteig à revers et d'intercepter les secours.

Le général Menard, qui commandait dans le pays des Grisons, fut d'abord surpris par cette attaque inopinée : ses premiers postes, repoussés du Ehlberg, se replièrent sur Malans; mais la colonne autrichienne qui devait se réunir à celle du général Hotze pour attaquer Lucisteig à revers, ne put point opérer son mouvement assez vite. Les Français, ralliés à Malans et à Meyenfeld, renforcés d'ailleurs par des troupes fraîches, venues de Coire, attaquèrent à leur tour les Autrichiens dans la vallée. Le général Chabran, à la tête de la cent neuvième demi-brigade de ligne, chargea ces derniers à la baïonnette, en les prenant en flanc, tandis que les autres troupes les assaillaient de front. Le régiment d'Orange, commandé par le brigadier général Saint-Julien, fut fait prisonnier presque en entier; l'ennemi eut beaucoup de peine à se

sauver à travers les défilés. Les Français rentrèrent alors dans leurs premières positions. 1799-an VII. Suisse.

Les habitans du pays des Grisons et des autres petits cantons devaient favoriser ce premier mouvement offensif des Autrichiens, si heureusement repoussé et rendu infructueux par l'énergie des troupes françaises; mais les insurgés n'étaient point encore en mesure : s'ils eussent été prêts à temps, les généraux français auraient plus difficilement fait échouer les attaques que les généraux Bellegarde et Hotze venaient de tenter. Dans le plan arrêté, ces paysans, armés et soudoyés par l'Autriche, devaient attaquer les Français sur leurs derrières et intercepter tous les points de retraite, s'ils étaient poussés sur leur front; mais la rapidité avec laquelle les généraux Lecourbe et Menard repoussèrent les Autrichiens, fit avorter tout ce plan d'attaque. Cependant, le lendemain, c'est-à-dire le 2 mai, environ deux mille de ces paysans, déjà réunis, se portèrent tout-à-coup à Disentis et à Ilanz, où ils surprirent les détachemens français, qui se retirèrent sans combattre. Les insurgés, commandés par des officiers autrichiens, manœuvrèrent alors pour couper les communications entre les généraux Menard et Lecourbe. Rassemblés jusqu'au nombre de six mille, ils s'étendirent jusqu'au pont de Reichenau, en même temps qu'ils se fortifiaient à Disentis.

Ce mouvement parut assez sérieux au général Masséna pour qu'il crût nécessaire de se porter lui-même sur les lieux. Il fit les dispositions nécessaires pour renforcer sa gauche; la garnison de Lucisteig fut augmentée, et Menard chargé de dissiper le rassemblement des paysans suisses et grisons. Ce dernier général vint attaquer le 4 mai, à six heures du soir, le poste de Richenau, où les insurgés se défendirent avec résolution; mais, obligés de céder à la valeur française, ils se replièrent d'abord sur Ilanz, d'où ils furent chassés de nouveau, et poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'à Di-

1799-an VII. Suisse. sentis. Les Français se mirent, le [illegible] main, en devoi forcer cette dernière position, occupée par la masse ea des paysans, et le général Menard dut faire les plus gr efforts pour s'en rendre maître. Après un combat soutenu acharnement par les insurgés, Disentis resta au pouvoir Français. Deux cents paysans avaient été tués; le reste pr fuite et se dispersa dans les montagnes.

Masséna avait chargé le général Soult de marcher au Suisses des petits cantons, rassemblés à Schwitz, auprè lacs. La colonne française rencontra l'ennemi, retranché une hauteur en avant de Rosthurn. Sommés de mettre ba armes, les insurgés firent d'abord quelques difficultés; enfin, convaincus qu'ils n'étaient pas assez en force pou sister, ils acceptèrent les conditions que Soult leur offrai s'engagèrent à rentrer dans leurs foyers après avoir dé les armes. Le général Soult entra le 8 mai à Schwitz, disposa à marcher sur un autre rassemblement dans le ca d'Altorf. Il fallait traverser le lac de Lucerne. Le pre bataillon de la première demi-brigade débarqua à la hau de Seedorf, et se porta sur Attinghausen, en suivan deux rives de la Reuss. Le deuxième bataillon, suivi détachement de chasseurs, de sapeurs, et d'un train d'a lerie, débarqua à la gauche de Fluelen, et se porta en a pour couvrir la vallée de Schachen-Thal. Les insurgés nombre de plus de quatre mille, bien armés, et ayant eux quatre pièces de canon, firent de vains efforts pour poser au débarquement. Les Français, descendus à t chargèrent les Suisses à la baïonnette, en tuèrent un ce nombre, dispersèrent le reste après s'être emparés de leu tillerie. Les débris de ce corps d'insurgés se retirèrent par steg sur Wasen. Soult les poursuivit jusqu'à la vallée d seren, en remontant la Reuss, pour empêcher qu'ils n'a sent s'emparer du passage du Saint-Gothard.

Ces événemens se passaient en Suisse au moment où la re- 1799-an VII.
traite de Moreau, après la bataille de Cassano, permettait Suisse.
aux Austro-Russes de faire occuper la rive orientale du lac de Como, et par conséquent leur donnait la facilité de faire ter des troupes dans la Valteline. Le général-major Strauch nt ordre de s'avancer de ce côté, et ayant surpris les avant-postes du général Loison, il réussit à s'emparer du fort de Fuentes. Nous avons dit que Loison était à Tirano. Se croyant menacé par des forces supérieures, ce général se retira précipitamment par Chiavenna, non sans rencontrer de grands obstacles de terrain, qui l'obligèrent de placer son artillerie sur des traîneaux. Il parvint ainsi, en longeant la rive droite du Rhin jusqu'à Tusis, au-delà du mont Splugen. Ce mouvement des alliés dans la Valteline compromettant désormais l'aile droite de l'armée du Danube, Masséna donna l'ordre aux divisions qui la composaient de se rapprocher du centre. Le général Lecourbe évacua la Haute-Engadine et porta rapidement sa division sur Bellinzona, d'où il se trouvait à portée de couvrir le passage du Saint-Gothard, et de contenir à la fois et les cantons révoltés et les bailliages italiens qui menaçaient de prendre part à l'insurrection.

Mais, tout en prenant ces dispositions sur sa droite, Masséna cherchait à attirer l'attention de l'archiduc sur sa gauche, pour le distraire du projet qu'il lui supposait avec raison sur le pays des Grisons. Il fit faire des reconnaissances au-delà du Rhin; quatre mille hommes s'avancèrent vers la forêt Noire, et manœuvrèrent comme s'ils étaient dans l'intention d'envahir le Brisgaw; mais le prince Charles ne prit point le change sur ces démonstrations et ces attaques simulées : ferme dans son plan de reprendre le pays des Grisons, il ne donna qu'une médiocre attention à ce qui se passait plus haut, et fit au contraire passer de nouveaux renforts à Feldkirch. En même temps il donnait l'ordre aux généraux Bellegarde et

1799—an VII. Suisse. Hotze de renouveler l'attaque de Lucisteig : elle devenait beaucoup plus facile depuis que Bellegarde s'était avancé jusqu'à Lentz, sur l'Albula, après la retraite des Français, et qu'il avait reçu de nombreux renforts d'insurgés, accourus pour se mettre sous la protection de ses armes. Hotze avait reçu de pareils renforts, et, comme il était d'origine suisse, cette circonstance lui donnait encore plus de crédit dans le pays. L'avoyer de Berne, Steiger, commandait un de ces corps de paysans suisses, et lui avait donné une organisation régulière, qui l'assimilait presque aux troupes de ligne. Steiger sollicita l'honneur de marcher le premier, avec son monde, à l'attaque des retranchemens de Lucisteig.

Ce dernier poste était un des plus forts de la ligne française, autant par la nature de sa position que par les travaux que Masséna y avait fait faire pour en augmenter les défenses. Lucisteig est placé au débouché d'un défilé très-étroit et formé par des rochers taillés à pic, et dont les arêtes du côté de l'est se lient avec les sommités escarpées qui ceignent et ferment la vallée. On avait barricadé par un retranchement revêtu ce défilé, qui a près d'une demi-lieue de longueur. Le retranchement se liait par d'autres aux rochers escarpés de Meyenfeld, et à un mamelon détaché, dont le pied est baigné par les eaux du Rhin. Fermé par un pont-levis jeté en travers de la route, le fort de Lucisteig était garni d'une nombreuse artillerie, bien disposée pour battre tous les points d'approche.

C'était par-là qu'il fallait passer pour pénétrer dans le pays des Grisons, dont ce poste est la clef. Il s'agissait de tenir le général Masséna sur le qui-vive, et de l'empêcher de porter des secours sur le véritable point d'attaque. En conséquence, l'archiduc fit faire de grands mouvemens sur le front de sa ligne. Nauendorf, qui se trouvait à Engen, s'avança avec une forte avant-garde sur Schaffhausen, et avec une partie de son

artillerie de réserve, comme pour effectuer le passage du Rhin. Masséna, en fortifiant le petit Bâle, s'était mis en mesure de paralyser cette démonstration, qui ne parut point, au surplus, lui causer une inquiétude sérieuse. 1799-an VII. Suisse.

Le 14 mai était le jour fixé pour l'attaque de Lucisteig, et le général Hotze prit la veille les dispositions suivantes : il divisa son corps d'armée en quatre colonnes; la première devait faire d'abord une fausse attaque à la tête du défilé, et menacer les flancs de la position des Français; la seconde, passant sur les montagnes de Meyenfeld, devait faciliter, par les revers, l'attaque sur le front, qui devenait ainsi la principale; la troisième colonne était destinée à franchir la montagne de Zizers; la quatrième enfin, avec laquelle marchaient la cavalerie et l'artillerie, devait se frayer un chemin par le Schlopiner-Joch.

L'exécution de ces divers mouvemens paraissait présenter de grandes difficultés; mais avec l'assistance et la coopération active des habitans, principalement de ceux du Montafunerthal, qui servirent de guides aux soldats autrichiens à travers les sentiers étroits et escarpés qu'il fallut suivre, après onze heures de marche, les colonnes ennemies atteignirent heureusement les différens points qui leur étaient indiqués. Le général Jellachich, chargé de l'attaque par les derrières de la position, parut le premier. Les Français ne s'attendaient guère à être attaqués par des chemins regardés comme impraticables. Le général Humbert, qui commandait le poste de Lucisteig, se disposait à repousser vigoureusement la troupe de Jellachich, lorsqu'il se vit obligé de partager ses forces et son attention pour faire face à la colonne commandée par Hotze en personne, qui attaquait par le défilé, en même temps que les deux autres colonnes, parvenues sur les sommités, augmentaient encore l'étonnement et les dangers des assaillis, par un feu violent d'artillerie, et même

1799—an VII. Suisse.

la fusillade, qu'elles dirigèrent à l'instant sur ceux-ci. Humbert était un de ces hommes de tête et de cœur que l'aspect des dangers les plus imminens ne peut intimider : attaqué à la fois sur tant de points, il se portait partout où le feu lui paraissait le plus vif avec une activité surnaturelle, et se multipliait en quelque sorte. Partout les Français opposaient une résistance opiniâtre aux efforts réitérés des ennemis. Enfin, le général Hotze ayant pénétré avec un bataillon jusqu'au pont-levis du retranchement, réussit à l'abattre à coups de canon, et entra dans l'intérieur la baïonnette en avant. De ce moment, le combat devint une véritable boucherie ; la quatorzième demi-brigade, chargée de défendre le fort, se fit tailler en pièces avant de songer à se rendre. Les Autrichiens restèrent maîtres du poste et de toute l'artillerie qui en garnissait les retranchemens.

Il était désormais impossible au général Menard, avec sa seule division, de se maintenir dans le pays des Grisons, contre les forces supérieures qui allaient déboucher sur lui. Il fit donc sa retraite en bon ordre au-delà du Rhin, sur trois colonnes ; la première, passant par Sargans, se dirigea sur Wallenstadt ; la deuxième, ou celle du centre, traversa la gorge de Vettis ; et celle de gauche, la troisième, remontant le Rhin, se dirigea par Reichenau, Ilanz et Disentis. Le général Hotze, immédiatement après la prise de Luciateig, s'étant porté sur le général Menard, atteignit l'extrême arrière-garde de celui-ci sur les bords de la Lanquart, et empêcha les Français d'achever la destruction des ponts sur cette rivière.

Sur ces entrefaites, pour appuyer le mouvement du général Hotze et en assurer le succès, le général Bellegarde avait eu l'intention de se porter dans la vallée des Grisons, et de manœuvrer de manière à couper aux Français leur retraite par la haute vallée du Rhin, à s'emparer des passages des petits

mantons, et par conséquent des communications du Saint-Gothard. Sortant de la vallée de l'Inn, le général autrichien franchit la montagne d'Albula-Berg, afin de se porter sur Lentz; mais ce mouvement ne se fit pas assez promptement pour permettre au général d'atteindre le but proposé. Il ne déboucha dans la vallée de l'Albula que le lendemain de la prise des retranchemens de Lucisteig, et ses colonnes ne s'avancèrent qu'au moment où la gauche de la division française évacuait Coire et Reichenau. Cependant quatre compagnies de cette même division furent surprises à Reichenau et faites prisonnières. Bellegarde établit son quartier-général, le 16 mai, à Coire. Dans le même temps, Hotze passait le Rhin avec une forte avant-garde, et, traversant Sargans, que les Français venaient d'incendier, il se portait sur le lac de Wallenstadt. 1799-an VII. Suisse.

Bellegarde quitta Coire, remonta le Rhin pour suivre la troisième colonne de Ménard, occupa la vallée de Disentis, se rendit maître des sommités du mont Sentis et des sources de la Reuss, et successivement de toutes les vallées qui débouchent en Italie par le Saint-Gothard, et des hauteurs qui dominent les sources du Rhin et de la Reuss.

L'évacuation du pays des Grisons contraignit Masséna à concentrer ses forces afin de pouvoir s'opposer aux entreprises que l'archiduc allait former ultérieurement contre lui. Les troupes qui venaient d'évacuer les Grisons repassèrent le Saint-Gothard pour se rallier au gros de l'armée du Danube; la dernière colonne française arriva le 19 mai à Reracren, dans la vallée de la Reuss. De son côté, l'archiduc rapprochait du centre de son armée le corps du général Hotze, afin d'avoir sous la main tous les moyens nécessaires à une grande attaque, si l'occasion de l'engager se présentait.

Le général Nauendorf eut ordre de passer une seconde fois le Rhin à Schaffhausen et à Stein. Ce mouvement s'effectua le

1799-an VII. Suisse.

22 mai, et le même jour, le général Hotze, qui venait d'occuper Saint-Gall, fit également passer le Rhin au reste de son corps d'armée sans éprouver aucune résistance. Le général Lorge, d'après l'ordre de Masséna, ayant évacué le Rhin-Thal, Hotze établit un poste à Werdenberg, pénétra par les sources de la Thur dans le Toggenburg, et poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Jean. Une autre division tenant le cours de la Thur, s'avança à marches forcées dans le Thurgaw, pour se réunir à l'avant-garde de Nauendorf, qui avait pris poste à Andelfingen, afin de couvrir le passage du Rhin.

Masséna ne pouvait pas se dissimuler l'importance de cette liaison des troupes de Hotze avec celles de Nauendorf, et il dut prévoir qu'elle amènerait la prochaine attaque de ses propres lignes sur la Limmat. Pour s'y opposer et retarder le plus long-temps possible le grand mouvement offensif de l'archiduc, Masséna attaqua à la fois les deux corps autrichiens (Nauendorf et Hotze). Le 22 mai, deux fortes colonnes, conduites, l'une par le général en chef en personne, l'autre par le général Tharreau, marchèrent sur le général Nauendorf déjà établi au-delà de la rive gauche de la Thur. Masséna devait prendre l'ennemi en flanc du côté d'Églisau par Kaiserstuhl, tandis que Tharreau l'attaquerait de front près de Zurzach. Les avant-postes de Nauendorf furent d'abord repoussés : ce général fit avancer une partie de sa cavalerie sous la conduite des généraux Kienmayer et Giaczeck ; mais après une charge assez vigoureusement entamée, ces deux généraux ayant été blessés, la cavalerie ennemie fut repoussée et jetée dans la Thur. Les Français rentrèrent dans Andelfingen, mais ils ne purent s'y maintenir sous le feu de l'artillerie autrichienne placée sur l'autre rive de la Thur. Les Autrichiens perdirent dans cet engagement trois à quatre cents hommes tués, et cinq cents prisonniers, dont trois cents de cavalerie.

Rassuré sur ce point, Masséna se transporta à Winterthur

ec son chef d'état-major le général Chérin, et ordonna une 1799. Suisse.
aque sur la ligne ennemie depuis Frauenfeld jusqu'à Alti-
on. Le géneral Oudinot, à la tête de l'avant-garde, dut se
rter sur le premier de ces villages, le général Ney sur le
cond, et le général Paillard marcher sur Andelfingen. Le
néral Soult fut chargé de soutenir ces trois attaques avec
troupes sous ses ordres. Le 26 mai, à la pointe du jour,
Français se mirent en mouvement, culbutèrent les avant-
stes autrichiens, et le général Ney poursuivit avec tant
impétuosité ceux qu'il avait devant lui, que la plupart des
oupes légères de l'ennemi furent jetées dans la Thur, et s'y
yèrent avec leurs chevaux. Le général Paillard rencontra
lus de résistance sur son point d'attaque. Les troupes enne-
ies y étaient plus rapprochées qu'à Frauenfeld, et, s'ap-
uyant mutuellement, elles se maintinrent plus long-temps
ontre les efforts vigoureux des Français. Cependant le gé-
éral Soult étant arrivé avec deux escadrons du treizième de
ragons et la vingt-troisième demi-brigade de ligne, le com-
at devint extrêmement meurtrier des deux côtés. Les régi-
mens de Kinsky, dragons; ceux de Gemmingen et de Kerpen,
infanterie, enveloppés près de Schwarzenbach sur la route
de Constance, furent taillés en pièces et presque entièrement
détruits. Le prince de Rosenberg, colonel des dragons de
Kinsky, fut blessé grièvement dans cette journée, où l'on se
battit depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du
soir. Les troupes impériales abandonnèrent la rive gauche de
la Thur, après une perte considérable : deux pièces de canon,
deux drapeaux, quinze cents prisonniers environ, au nombre
desquels se trouvaient le colonel des hussards de Barco; le
prince de Hohenlohe, capitaine dans ce régiment; le major du
régiment de Seckler, hussards [1]. Les Français eurent un

[1] C'est le même régiment dont un détachement avait assassiné les plénipo-

1799-an VII. Suisse.

nombre à peu près égal de tués et de bl s : parmi les p miers se trouva l'adjudant-général Weber, commandant légion helvétique.

Toutefois, l'avantage que les Français venaient de re porter ne devait pas avoir de grands résultats. En appren que les troupes de Nauendorf avaient quitté les rives de Thur, l'archiduc accourut le lendemain avec un renfort douze cents hommes, reprit tous ses postes sur la rive gau de cette rivière, et se porta à l'appui du général Hotze, venait lui-même d'attaquer les Français à Winterthur. combat durait depuis la pointe du jour, et déjà Hotze e prince de Reuss avaient poussé les Français jusqu'à la m tagne de Steig-Toss, lorsque l'archiduc arriva à une he après midi, et commença de suite l'attaque de la montag Les Français avaient établi au sommet une batterie, don feu plongeait sur les assaillans; les bois de droite et de gau étaient en outre garnis de tirailleurs français et suisses. obstacles ne purent arrêter l'élan des troupes autrichies combattant sous les yeux de leur prince, et de l'autre les Français opposèrent la résistance la plus opiniâtre. Le néral Ney reçut deux blessures et eut deux chevaux tués lui, et l'adjudant-général Lorcet fut également blessé grièvement. La nuit ne faisait point cesser le combat; m à dix heures du soir, Masséna s'apercevant que l'ennemi e chait à tourner ses ailes, ordonna d'abandonner le Steig-T et se replia à une très-petite distance sur la rive gauche d Toss. Ce succès, qui fut acheté chèrement par les Autrichi eut pour résultat la jonction définitive du corps de Hotz

potentiaires français au congrès de Rastadt, le 29 avril de cette même année 1799. Nous n'avons pas eu l'occasion de parler de cet événement, étr à notre objet principal, quoiqu'il ait eu beaucoup d'influence sur les cir tances de l'époque que nous traitons. On peut en voir les détails dans L telle et autres historiens.

pos de l'armée ennemie. Celle-ci prit position sur la rive 1799-an VII.
nche de la Thur, et l'archiduc établit son quartier-général Suisse.
Winterthur.

Vers ce temps, le général Bellegarde s'étant emparé du
int-Gothard, excitait par sa présence les habitans des
etits cantons à reprendre les armes contre les Français. Après
tentative de ce général sur Zurzach et sur Eglisau, il se
rta sur Glaris, que défendait le général Tharreau. Plusieurs
taillons autrichiens et de milice suisse, sous les ordres du
lonel Cavassini, emportèrent ce poste et s'y maintinrent,
algré tous les efforts que firent les Français pour le re-
endre. Le 28 mai, Bellegarde, continuant son mouvement
avant, attaqua les positions d'Airolo et de Schweitz. L'at-
que faite sur le premier de ces deux postes échoua; mais
chweitz ayant été attaqué par des forces trop supérieures,
s Français qui le défendaient furent obligés de se retirer, et
rent se rallier aux troupes qui occupaient Lucerne. Le-
ourbe, instruit de ce dernier événement, accourut avec un
enfort, attaqua à son tour les Autrichiens à Schweitz, et
s repoussa jusqu'à Glaris. Il prit alors position à Wasen,
dans la vallée d'Urseren, sur la route qui conduit de la
Suisse à Milan, en passant par Airolo, Bellinzona, Lugano
et Como.

Le cours de la Limmat forme la seconde des trois princi-
pales lignes de défense de la Suisse, du côté de l'Allemagne.
Dans la position présente de l'armée autrichienne, cette li-
gne (de la Limmat) était compromise par la droite, et dès
lors l'archiduc se trouvait à même de déborder les ailes de
l'armée française. Masséna prit la résolution de s'éloigner de
la Limmat pour venir prendre une nouvelle position der-
rière la Glatt; mais cet habile général ne tarda pas à s'aper-
cevoir que cette dernière ligne était insuffisante; et il vint s'é-
tablir dans le camp retranché qu'il avait fait construire devant

1799-an VII. Suisse. Zurich. L'archiduc, dont tous ces mouvemens de retr augmentaient la confiance et l'activité, porta sur-le-ch un corps sur la Glatt, en avant de Bassersdorf et de K ten, à une lieue et demie de Zurich, et poussa l'avant-g du général Nauendorf jusque sur les hauteurs de Reg berg, à la vue de Baden.

Le 2 juin, les Autrichiens, concentrés dans leurs n velles positions, attaquèrent le camp retranché de Zur Après avoir harcelé pendant quelque temps les avant-p de Masséna, ils se jetèrent tout à coup sur la droite d position, et attaquèrent avec vigueur la division du gé Soult, qui la défendait. Les villages de Waltiken, de ken et de Ripach, pris et repris plusieurs fois à la b nette, furent le théâtre d'un combat des plus sanglans e plus opiniâtres. Cependant, l'archiduc ayant envoyé des forts à ses premières troupes, l'attaque recommença sur les points de la ligne. Masséna, de son côté, voyant que gagement prenait un caractère sérieux, fit sortir des tr de ses retranchemens, et fondit avec elles sur les assail Ce mouvement impétueux s'exécuta avec tant d'ensem d'énergie, que les colonnes ennemies lâchèrent pied, et donnèrent tout le terrain dont elles s'étaient d'abord e rées. L'action fut très-meurtrière pour les deux partis, Français eurent surtout à regretter la perte du chef d major général de l'armée, Chérin, officier d'une haute tinction, qui, blessé dangereusement d'un coup de f chargeant à la tête d'un escadron, mourut six jours des suites de cette blessure[1].

[1] Après la mort de Hoche, son ami, dont il était le chef d'état-majo rin était passé en la même qualité à l'armée d'Helvétie; Masséna, en pre commandement de l'armée du Danube, réunie à cette dernière, avait d au directoire de conserver son propre chef d'état-major, de préférence néral Ernouf, qui remplissait ces fonctions auprès du général Jourdan.

Le même jour (2 juin), le général Lecourbe avait été taqué dans la vallée d'Urseren, et le général Loison, obligé évacuer Airolo et l'Hospital, avait fait sa retraite jusqu'à Altorf. Toutefois, Lecourbe résista avec succès dans la position centrale de Wasen, et repoussa l'ennemi jusqu'à Goschenen, après un combat opiniâtre, où il fut blessé au bras, le chef de brigade Boulon à la cuisse. L'ennemi, poursuivi avec chaleur, laissa entre les mains des Français environ deux mille des siens, qui ne purent effectuer leur retraite assez vite. Les Autrichiens voulurent renouveler l'attaque le lendemain sur Wasen et sur Altorf, Lecourbe repoussa l'ennemi au-delà de la Reuss, et, pour lui ôter l'envie de revenir à la charge, il fit rompre le pont jeté sur cette dernière rivière à Wasen. Loison se maintint dans Altorf, quoique blessé pendant l'action qui avait eu lieu sur ce point. La position des troupes de Lecourbe dans la vallée d'Urseren appuyait ainsi la droite de la nouvelle ligne de défense, au centre et en avant de laquelle se trouvait le camp retranché de Zurich.

1799—an VII. Suisse.

Cependant l'archiduc avait réussi à porter une division de sa gauche sur la partie orientale du lac de Zurich : il avait fait occuper Staefa et plusieurs autres villages sur les bords de ce lac; le colonel Cavassini avait eu ordre de marcher de Glaris sur Notre-Dame-des-Limites, et s'y était établi, malgré les efforts des Français pour l'en empêcher. Enfin, le 4 juin, l'archiduc, déterminé à renouveler son attaque sur

des plus belles qualités, et d'autant de talens pour la direction d'un état-major que les généraux Reynier et Alexandre Berthier, les seuls qu'on pût lui comparer à cette époque, Chérin emporta dans la tombe les vifs regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Sa mémoire fut honorée publiquement par l'hommage qui fut rendu, dans le sein du corps législatif, à ses talens militaires, à son noble caractère, lorsque la nouvelle de sa mort parvint au gouvernement français.

1799-an VII. Suisse.

le camp retranché occupé par Masséna, poussa de nombreuses reconnaissances jusqu'en vue des avant-postes français et fit occuper toutes les hauteurs qui pouvaient dominer la ligne de son adversaire. Cette reconnaissance générale de la position des Français donna au prince la mesure des difficultés que présentait l'attaque d'un camp, qui, déjà fort par la nature du terrain, l'était encore plus par les travaux que Masséna y avait fait faire.

Toutefois, le 7 juin, à la pointe du jour, l'archiduc attaqua, avec la plus grande partie de ses forces réunies, les retranchemens français : une nombreuse artillerie soutenait cette attaque et commença l'engagement. Les Français répondirent à la canonnade ennemie par le feu de toutes leurs batteries : bientôt les deux partis en vinrent aux mains sous ce double et redoutable feu. Les Français repoussèrent d'abord les premières troupes autrichiennes; mais celles-ci arrivant successivement sur le terrain, le combat devint plus vif. Les Français, sortis de leurs retranchemens, abordèrent les colonnes ennemies, les ébranlèrent, et auraient peut-être réussi à les repousser complétement, si l'archiduc, disposant son artillerie de manière à prendre ses adversaires en écharpe, ne les eût point forcés à se mettre à l'abri dans leurs retranchemens. Il n'y eut plus alors qu'une forte canonnade sur toute la ligne jusqu'à la nuit. Peu d'affaires avaient été plus meurtrières que cette dernière, en raison de l'acharnement avec lequel on combattit de part et d'autre. Quoique la perte n'ait point été évaluée, il paraît cependant qu'elle fut plus forte du côté des Autrichiens; et cela est facile à concevoir, puisque les Français combattirent long-temps sous la protection de leurs ouvrages. Les généraux Hotze, Wallis, Kerpen et Hiller furent grièvement blessés, ainsi que les généraux Oudinot et Humbert, du côté des Français. Masséna donna, sur le champ de bataille, au chef de brigade de la

vingt-septième, Brunet, le grade de général de brigade, et celui de chef d'escadron aux capitaines Burthe et Soult : le premier, aide-de-camp du général en chef ; le second, du général Soult son frère. 1799 — an VII. Suisse.

Quoique Masséna eût réussi à conserver son camp devant Zurich, il n'en jugea pas moins convenable de prendre position sur la chaîne des montagnes de l'Albis, convaincu, comme il l'était, de l'impossibilité de se maintenir plus longtemps dans sa position de Zurich.

En conséquence, dans la nuit du 7 au 8, les troupes françaises évacuèrent le camp et la ville, et vinrent prendre position en arrière, leur droite appuyée au lac de Zug, et la gauche au Rhin. Masséna établit son quartier-général à Brunsarten. L'intention de l'archiduc avait été de recommencer son attaque le lendemain du combat de Zurich ; mais lorsqu'il vit que le camp et les villes étaient évacués, il fit occuper les retranchements abandonnés et établit lui-même son quartier-général à Zurich le 8 juin.

Telle était la position générale de l'armée française après son dernier mouvement. Un corps séparé, sous les ordres du général Xaintrailles, que Masséna avait précédemment chargé de dissiper les insurgés du Valais, occupait ce dernier canton, et devait chercher à maintenir quelques communications entre l'armée du Danube et celle d'Italie. L'aile droite de Masséna, formée de deux divisions réunies sous les ordres du général Lecourbe, s'appuyait au lac de Lucerne, dont elle n'occupait toutefois que la partie inférieure ; car le haut du lac était au pouvoir de l'ennemi, qui s'avançait sur la rive droite jusqu'à Brunnen, où il avait un poste assez considérable et de l'artillerie. De là la ligne française s'étendait en avant du lac de Zug, et gagnait les bords de la Sihl. Le centre de l'armée occupait les sommités de l'Albis jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Uthberg, d'où la ligne, passant à Albis-

1799-an VII. Suisse.

rieden, rejoignait par Altstetten les bords de la Limmat : de là les Français occupaient la rive gauche de cette rivière jusqu'à son confluent avec l'Aar, et la rive gauche de l'Aar jusqu'à son embouchure dans le Rhin. Un corps détaché, placé dans le Frick-Thal, défendait les bords du Rhin depuis l'Aar jusqu'à Rheinfelden. Enfin, l'aile gauche de l'armée, dont le quartier-général était à Bâle, occupait la tête de pont du Petit-Bâle, et gardait une bonne position sur la rive droite du Rhin, entre Lorrach et Rheinfelden.

Au-dessous d'Huningue commençait l'arrondissement de la nouvelle armée du Rhin, dont nous parlerons par la suite, et qui, devenue indépendante de celle du Danube, avait devant elle le corps d'observation du général autrichien Starray.

CHAPITRE VIII.

SUITE DE L'ANNÉE 1799.

Suite des événemens militaires en Egypte pendant la campagne de Syrie; l'ange El-Mohdhy; mort de cet imposteur. Retraite de l'armée de Syrie; retour de Bonaparte au Kaire, etc. — Suite des opérations militaires dans le royaume de Naples; retraite de l'armée française, commandée par le général Macdonald; bataille de la Trébia, etc., etc. — Suites de la bataille de la Trébia et des opérations de l'armée d'Italie; la citadelle de Turin se rend aux alliés. Retraite de Macdonald dans l'état de Gênes. Jonction des deux armées de Naples et d'Italie; reddition de la citadelle d'Alexandrie; siége et capitulation de Mantoue, etc. — Relation des principaux événemens maritimes jusque vers le milieu de 1799. Combat de la frégate *la Seine* contre trois frégates anglaises. Affaires de *la Sensible* et du *Lodi*. Prise du vaisseau anglais *le Leander*. — Seconde expédition d'Irlande. Belle défense du *Hoche*, de *la Bellone* et de *la Loire*. Prise à l'abordage de la frégate anglaise *l'Embuscade* par la corvette *la Bayonnaise*. — Invasion des îles Ioniennes par les Russes et les Turcs réunis. Reddition de la ville de Corfou, etc., etc., etc.

Suite des événemens militaires en Egypte pendant la campagne de Syrie; l'ange El-Mohdhy; mort de cet imposteur; retraite de l'armée de Syrie; retour de Bonaparte au Kaire, etc., etc.[1]. — Nous avons dit quelle était la situation intérieure de l'Egypte, au moment du départ de l'expédition que Bonaparte avait préparée pour

1799-an VII. Juin. (Prairial.) Egypte.

[1] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Egypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires et manuscrits de B****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

1799-an VII. Égypte. la Syrie, et nous avons rapporté les exploits glorieux de la division Desaix dans le Saïd pendant cette même expédition : il nous reste à parler des événemens survenus dans la Basse-Égypte vers la même époque, à rendre compte des motifs qui avaient déterminé le bey Mourad à se rapprocher de cette contrée, et des causes qui avaient appelé le général Davoust dans les provinces qui avoisinent le Kaire. Nous terminerons ensuite ce qui nous reste à dire de l'infructueuse campagne de Syrie, jusqu'au retour de l'armée sur le sol égyptien, et de Bonaparte au Kaire.

Grâces aux soins et à l'activité du général Dugua, chargé par Bonaparte du commandement supérieur du Kaire et des provinces environnantes, pendant son absence, et à ceux de l'administrateur général Poussielgue, la tranquillité publique n'avait point été troublée dans la capitale de l'Egypte et dans son district particulier ; mais il n'en fut pas de même dans quelques-unes des provinces de l'Égypte inférieure. Un seul homme faillit exciter un soulèvement général, dont l'explosion complète aurait pu conduire aux résultats les plus fâcheux.

En partant pour l'expédition de Syrie, le général en chef avait exigé que le lieutenant de l'ancien pacha d'Égypte, Mustapha-Bey, nommé par lui émir-hadji (prince de la caravane), l'accompagnât dans son expédition. Celui-ci, sous différens prétextes, avait retardé son voyage et s'était arrêté dans la province de Charqieh, où il s'était ménagé depuis long-temps des intelligences. Ayant réussi à réunir autour de lui une troupe de mécontens ou de gens séduits, il répandit une espèce de manifeste, dans lequel il déclarait qu'il n'avait pas cru faire une mauvaise action en servant les Français, tant que le grand-seigneur, son maître, avait paru autoriser l'envahissement de l'Egypte sur les mameloucks usurpateurs ; mais qu'ayant appris positivement, et par les voies les plus

dres, que la Sublime-Porte avait déclaré la guerre aux nouveaux agresseurs, il était de son devoir, comme de celui de tout bon musulman, de prendre parti contre ces infidèles; et qu'en conséquence il faisait un appel à tous les vrais croyans, pour se réunir à lui et seconder les efforts du sultan protecteur des deux cités saintes, la Mecke et Médine. Sa bande se composa bientôt d'un grand nombre de fellahs, d'Arabes du désert, et même de mamelouckes, dispersés ou cachés dans les provinces. Mustapha se crut alors en état de tenir la campagne; il parcourut tout le pays entre la branche orientale du Nil et le désert, et arrêta, à Mit-Kramr, deux barques, dans lesquelles il massacra vingt Français, et prit six pièces de canon destinées à l'armée de Syrie. Enfin, il souleva presque entièrement tout le Charqieh, et il devint impossible de descendre désormais le Nil avec sûreté, même avec de l'artillerie. 1799-an VII. Égypte.

La province de Charqieh, après le départ du général Reynier, son gouverneur, et des troupes sous ses ordres, était restée presque sans défense; aussi, l'officier supérieur qui commandait la faible garnison de Belbeïs, chef-lieu de la province, se vit-il dans la nécessité de réclamer le secours des généraux Fugières et Lanusse, gouverneurs des provinces voisines, pour se mettre à l'abri des entreprises de l'émir-hadji contre lui. Ces deux généraux étaient eux-mêmes aux prises avec des ennemis intérieurs, contre lesquels ils avaient besoin de déployer toutes leurs forces; cependant, Lanusse crut l'invitation qui lui était faite assez motivée et assez urgente pour ne pas refuser d'y obtempérer. Il entra dans le Charqieh, et s'attacha à la poursuite de Mustapha-Bey avec une colonne de six cents hommes. L'émir-hadji allait être atteint dans son camp de Djésireh-el-Bily, lorsque, averti de la marche des Français par un Arabe, il s'enfuit avec sa bande, et parvint à éviter le châtiment qui l'attendait. La-

1799-an VII. Egypte.

nusse suivit pendant quelque temps les traces des rebelles; mais celui-ci ayant déjà gagné les montagnes des Arabes bilys se réfugia dans le petit désert qui sépare la province de Charqieh de celle de Qélioubeh, où il résolut d'attendre Mohammed-Elfy-Bey et les débris de la troupe de ce dernier, échappés, comme on l'a vu, à la poursuite de Desaix dans la Haute-Egypte. La bande de Mustapha se dispersa en pelotons sur la branche du Nil dite *de Damiette*, et continua à rendre les communications très-difficiles. Lanusse, pressé de retourner dans le Delta pour arrêter les progrès de l'insurrection qui s'y manifestait, et de l'ennemi nouveau qui désolait sa propre province, ne voulut pas cependant quitter le Charqieh sans avoir vengé les Français massacrés et l'enlèvement des canons à Mit-Kramr. Ce village fut brûlé et détruit de fond en comble. L'adjudant-général Duranteau fut laissé dans le pays, avec une petite colonne, pour poursuivre et dissiper les partisans qui infestaient la branche de Damiette.

L'ennemi que le général Lanusse allait combattre dans l'intérieur du Delta, plus redoutable sans doute que l'émir-hadji, était un fanatique qui se disait l'ange El-Mohdhy, dont la venue sur la terre est promise aux hommes dans le livre de la loi musulmane (le Koran)[1]. Cet habile imposteur, dont on n'a jamais bien connu l'origine, ayant débarqué tout-à-coup à Derne, s'était avancé à travers le désert jusque sur les terres d'Egypte, et avait annoncé avec assurance qu'il descendait du ciel pour remplir sa mission. A sa voix, la plus grande partie des tribus arabes du désert de Barca s'étaient rassemblées autour de lui, et, se croyant invincibles sous un tel chef, avaient marché à sa suite pour coopérer à l'anéantissement des Français.

[1] Ce *Messie* doit, selon Mahomet, délivrer les vrais croyans, et exterminer toute la race des infidèles.

Il était nécessaire que des miracles appuyassent la divine mission de l'ange prétendu, et celui-ci n'ignorait pas l'efficacité d'un pareil moyen pour prolonger l'élan fanatique de ses sectateurs. Il essaya d'abord de leur faire croire que son corps était immatériel, malgré sa forme apparente; pour toute nourriture, il se bornait à tremper ses doigts dans un vase rempli de lait, et se frottait légèrement les lèvres avec cette liqueur. Dépouillé de toute espèce de vêtement, il assurait que les balles des Français, loin de l'atteindre, retourneraient sur les infidèles, et qu'en jetant quelques grains de poussière devant les canons, il paralyserait l'effet de leur formidable artillerie. Il avait commencé par faire d'abondantes largesses à ceux qui, les premiers, s'étaient réunis à lui, en disant que c'était l'or du ciel qu'il leur distribuait.

Quelques jours avaient suffi à l'ange El-Mohdhy pour former une espèce d'armée, à laquelle vinrent se joindre les mamelouckes d'Osman-Bey-el-Bardisi, et les Arabes des tribus Djeouabis, Ouadalis, Anadis et Foadis. Cette bande de fanatiques se porta dans le Delta, et, après avoir exercé les plus grands ravages sur son passage, elle se présenta, dans la nuit du 24 au 25 avril, devant la ville de Damanhour, défendue seulement par un détachement de soixante hommes de la légion nautique. L'ange, après avoir promis aux siens une victoire facile, leur ordonna de pénétrer dans la ville. Ce fut vainement que les malheureux marins, presque surpris, opposèrent au débordement de ces furieux une résistance héroïque. Retirés dans une mosquée, les Français s'y étaient barricadés et faisaient un feu terrible sur les assaillans. Le prétendu missionnaire divin ordonna qu'on incendiât l'édifice, et bientôt les flammes eurent dévoré le détachement et le lieutenant Martin qui le commandait.

Après ce premier essai du pouvoir de son guide céleste, la bande d'El-Mohdhy s'avança vers le Nil, dans l'intention de

1799—an VII. Egypte.

remonter ce fleuve ou de pénétrer dans le Delta. Le chef de brigade Lefebvre parcourait alors la province de Baheireh avec une colonne mobile de deux cents hommes, pour la levée des contributions : il arriva à Damanhour quelques heures seulement après le départ des brigands, et il ne trouva dans cette ville, désertée par ses habitans, que les débris fumans de la mosquée où avaient péri les soldats de la légion nautique. Trop faible pour tenir la campagne et affronter l'ennemi, Lefebvre se dirigea sur Rahmanieh, et se renferma dans la redoute construite en cet endroit, déterminé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, si l'ange venait l'y attaquer.

Cependant la nouvelle du désastre de Damanhour était parvenue à Alexandrie. Le général Marmont fit partir aussitôt le troisième bataillon de la quatrième demi-brigade légère, trois compagnies de grenadiers et deux pièces de canon, sous les ordres du chef de bataillon Redon, pour renforcer la petite troupe du chef de brigade Lefebvre. Le commandant Redon se mit en marche le 27 avril au matin, et il n'était plus qu'à une lieue de Damanhour lorsqu'il aperçut les hordes d'El-Mohdhy, qui était revenu sur cette ville. Emporté par l'excès d'un courage imprudent, le chef de bataillon attaqua de suite son ennemi, sans considérer l'énorme supériorité de ce dernier ; mais, après un combat qui dura plus de cinq heures, accablé par le nombre, il fut obligé d'ordonner la retraite ; et par une nouvelle faute, au lieu de se rapprocher du chef de brigade Lefebvre, comme il en avait reçu l'ordre, il reprit le chemin d'Alexandrie, non sans avoir éprouvé une perte assez forte.

Le général Marmont, très-mécontent du retour du commandant Redon, voulait, dans le premier moment, se porter lui-même sur Rahmanieh avec une partie de la garnison d'Alexandrie ; mais il fut retenu par la crainte que cette dernière ville ne fût attaquée, pendant son absence, par un

corps de Maugrabins que l'on disait s'avancer à travers le désert sur la gauche d'Alexandrie. Il se borna donc à ordonner à l'adjudant-général Jullien, commandant de Rosette, d'envoyer sur-le-champ trois cents hommes et quatre pièces de canon à Rahmanieh. Ce secours arriva sans accident à sa destination; et le chef de brigade Lefebvre, se voyant à la tête de cinq cents hommes et d'une artillerie convenable, se crut en mesure de pouvoir attaquer El-Mohdhy, et marcha, le 2 mai, contre cet imposteur. Nous avons dit que l'ange était revenu sur ses pas : les deux partis se rencontrèrent, le 3 mai, au village de Sanhour, à quelque distance de Damanhour. La troupe des fanatiques montait à près de quatre mille chevaux, et à douze à quinze mille fellahs ou Arabes à pied. Cette masse énorme n'effraya point le chef de brigade Lefebvre, qui, plein de confiance dans la valeur de sa troupe, engagea le premier le combat. L'action fut terrible, et dura plus de sept heures. Les Arabes étaient si persuadés de l'infaillibilité des promesses de leur chef, qu'ils ne firent aucune attention aux morts et aux blessés qui succombaient dans leurs rangs. L'ange n'avait point oublié de les prévenir que tous ceux qu'ils verraient atteints ainsi par le fer et le feu des infidèles étaient des hommes d'une foi peu robuste et qui avaient besoin de cette épreuve expiatoire pour mériter la palme du martyre : aussi tous ces hommes crédules se battaient-ils avec la fureur la plus aveugle, et le mépris le plus absolu de la mort. Les Français, formés en bataillon carré, se portaient successivement sur les différens pelotons ennemis, et semaient partout le carnage sans se laisser entamer. Peut-être auraient-ils forcé les fanatiques à la retraite, si l'ange El-Mohdhy n'eût employé un moyen assez sûr pour empêcher par lui-même les manœuvres de ses adversaires, et les contraindre à quitter le terrain sur lequel ils combattaient. On était alors dans la saison de la moisson, et les champs étaient couverts des dif-

1799—an VII. Egypte.

1799—an VII. Égypte.

férentes productions céréales du pays. El-Mohdhy ayant examiné la direction du vent, prit cet avantage sur les Français, et fit mettre le feu aux guérets sur plusieurs points de l'immense plaine où l'action était engagée. Pour échapper à l'incendie et éviter la fumée, qui leur venait dans les yeux, les Français se jetèrent dans un champ d'oignons encore verts, où le feu ne pouvait plus les atteindre, et d'où ils continuèrent à canonner et fusiller leurs ennemis : ceux-ci ripostaient par une pièce de 8 prise à Damanhour, et qu'ils avaient placée sur un traîneau attelé de bœufs, parce que, dans leur première fureur, ils en avaient brûlé l'affût. Le combat se prolongea ainsi jusqu'à la nuit. Accablés de fatigue et ayant épuisé toutes leurs munitions, les Français songèrent alors à se retirer ; mais, pour effectuer cette retraite, il fallait encore un dernier effort, et se faire jour à travers la foule immense qui les entourait. Lefebvre fit disposer son artillerie aux quatre angles de son carré, et, s'avançant la baïonnette croisée, il passa sur le ventre des Arabes, et parvint à gagner Rahmanieh sans avoir perdu plus de cinquante à soixante hommes. L'ennemi avait eu plus de deux mille hommes tués ou blessés : parmi les premiers se trouvèrent Ibrahim-Tchorbadji et Abdallah-Bachi, scheicks de Damanhour, et Mourad-Abdallah, scheick des Arabes Anadis.

El-Mohdhy, après le combat de Sanhour, envoya un détachement de sa bande du côté de Rosette, qu'il savait dégarnie, depuis que l'adjudant-général Jullien avait été obligé de faire partir les trois quarts de sa garnison pour secourir Lefebvre. Quant à lui, il resta à Damanhour, dont il avait résolu de faire sa place d'armes, pour y attendre les renforts que ses nombreux émissaires devaient faire arriver de toutes les provinces de l'Égypte.

Cependant Marmont avait fait passer quelques troupes à l'adjudant-général Jullien, pour remplacer la partie de la

ranison de Rosette dirigée sur Rahmanieh. Lorsque le deta- 1799-an VII.
chement de l'ange se présenta devant la première de ces villes, Égypte.
allieu marcha à sa rencontre, le battit, et le força à se retirer
vec quelque précipitation : El-Moldhy allait bientôt être
ttaqué lui-même dans Damanhour, et chassé de cette place,
a première conquête.

Le général Dugua, apprenant au Kaire l'apparition et les
rogrès du nouveau prophète qui menaçait d'envahir l'Égypte,
rit sur-le-champ toutes les mesures convenables pour étouffer
lans son principe ce foyer d'insurrection générale. C'est ainsi
u'il avait envoyé au général Lanusse l'ordre d'abandonner
on entreprise sur l'emir Hadji, pour se porter sans délai sur
a branche occidentale du Nil, en traversant le Delta. Un
areil ordre fut transmis au général Fugières, commandant
lans la province de Garbieh; et celui-ci était déjà à Rahma-
nieh lorsque le général Lanusse, parti le 5 mai de Mit-Kramr,
rriva dans le même endroit le 9 au soir. Il réunit alors sous
on commandement les troupes de Fugières, de Lefebvre,
vec celles qu'il avait amenées lui-même, et se mit aussitôt
n marche sur Damanhour.

Il arriva le 10 devant cette ville, où il entra après avoir
atbuté tout ce qui voulut lui opposer de la résistance. Les
oldats français étaient exaspérés au dernier degré; le désir
le venger les soixante marins, dont les dépouilles étaient en-
core sous leurs yeux, leur fit massacrer impitoyablement tous
les fanatiques qui tombèrent en leur pouvoir. Les habitans
de Damanhour, qui avaient tous pris parti pour ces derniers,
ne furent pas épargnés. Ils avaient, les premiers, donné à toute
la province de Baheireh l'exemple de l'insurrection : hommes,
femmes, enfans, tout fut passé au fil de l'épée, et Daman-
hour, livré aux flammes, n'offrit plus qu'un amas épouvan-
table de pierres, de cendres et de cadavres.

Toutefois, El-Moldhy ne se laissa point abattre par ce

1799-an VII. Egypte. revers. Il avait pris la fuite au commencement du combat, accompagné de tous les Arabes à cheval, et, profitant de la résistance qu'opposaient encore les Maugrabins et les habitans de Damanhour, il s'était retiré, sans être inquiété, dans la partie supérieure du Baheireh. Après la destruction de Damanhour, où l'on retrouva la pièce de 8 dont nous avons déjà parlé, et deux canons en fer amenés par les Maugrabins, l'infatigable Lanusse s'attacha à la poursuite de l'ange, et l'atteignit, le 20 mai, sur les confins de la province. Les rebelles furent encore vaincus; l'auteur de tous ces désastres, l'homme qui se disait l'envoyé du Tout-Puissant sur la terre, et dont le corps était invulnérable, percé d'une balle, resta mort sur le champ de bataille. La chute de l'ange El-Mohdhy devait, selon toute apparence, faire tomber l'échafaudage de sa mission divine; mais il est bien difficile de pouvoir calmer promptement des têtes exaltées par le fanatisme. La bande de ce misérable resta persuadée qu'il n'était point anéanti, mais qu'il était remonté au ciel, d'où il allait diriger avec plus de certitude les coups des vrais croyans. Tous les fanatiques qui avaient survécu au massacre restèrent donc en armes, et se répandirent par petits pelotons sur les rives du Nil, et jusqu'aux environs de Damiette. Ils y exercèrent long-temps leurs brigandages, continuant de troubler la tranquillité des provinces du Delta, en excitant les fellahs à la révolte.

La source de tous ces mouvemens insurrectionnels était dans le gouvernement ottoman, incité et dirigé par les Anglais. Ceux-ci, en attendant que l'armement extraordinaire préparé dans l'île de Rodes fût achevé, cherchaient à donner la main aux mameloucks de la Haute-Egypte, par l'entremise des habitans du Baheireh. C'était ce même motif qui avait engagé Mourad-Bey à quitter la grande Oasis, où il avait été forcé par Desaix de se confiner. Instruit de la levée de boucliers faite par l'émir Hadji dans la province de Charqieh, et

parte trouvait dans ces terribles mesures l'avantage d'ôter aux troupes ennemies les moyens de le poursuivre et de troubler sa retraite. 1799 - an VII. Egypte.

L'armée arriva le 25 mai devant Jaffa. Un pont avait été été à l'avance sur la rivière de la Hogia, qui a son embouchure dans la Méditerranée, au nord de la ville, où l'armée logea presque toute entière. On y séjourna les 26 et 27 mai, autant pour achever de ruiner le pays des Naplousains, que pour faire sauter toutes les fortifications de la place : l'artillerie en fer qui se trouvait sur les remparts fut jetée à la mer [1].

[1] C'est ici le lieu de parler d'un événement auquel la malignité la plus pervertie nous paraît avoir donné une trop grande célébrité. Un officier anglais, connu depuis sous des rapports d'un tout autre intérêt, a imprimé, dans un ouvrage accueilli avec avidité, que des malades français, pestiférés ou blessés, *au nombre de cinq cent quatre vingts*, furent empoisonnés à Jaffa par les ordres précis et positifs de Bonaparte, qui voulait éviter ainsi les soins d'un transport difficile et dangereux. Sir Robert Wilson, qui avance ce fait extraordinaire, monstrueux, l'appuie de tous les détails qui peuvent faire croire à sa réalité. Il cite les lieux et quelques noms des personnages qui ont figuré dans cette scène tragique, et, parmi ces derniers, il invoque des témoignages respectables. Il termine par ce passage : « S'il restait encore quelques doutes sur la vérité de cet exposé, que l'on demande aux membres de l'Institut du Kaire ce qui se passa à la première séance, après le retour de Bonaparte. » Voilà, sans contredit, des choses bien concluantes, et l'on ne doit pas s'étonner si le récit du colonel anglais a trouvé tant de *vrais croyans*.

Opposons à la relation de sir Wilson, qui n'a écrit que sur des *ouï dire*, et auquel on peut raisonnablement supposer toutes les préventions de la haine, le récit d'un témoin oculaire, qui est d'autant moins suspect, qu'on trouve, dans les Mémoires qu'il a publiés sur les campagnes d'Egypte et de Syrie, des déclamations souvent oiseuses, et qu'il a poussées jusqu'à l'injustice :

« Il y avait, dit M. le commissaire des guerres, Moot (c'est le nom de l'auteur des Mémoires que nous citons), il y avait dans nos ambulances, et particulièrement au mont Carmel, des blessés et des malades hors d'état de faire la route, autrement qu'en litière. La plupart étaient attaqués de la peste, et leur transport exigeait au moins huit hommes pour se relayer en chemin. Je sais que, à l'époque de notre départ, *on fit courir le bruit* (qui a été répété depuis)

1799 an VII. Égypte. L'armée se remit en marche le 28 mai. La division du général Reynier marchait à gauche, en s'avançant par Ramleh;

qu'on administra aux malades désespérés des médicamens composés exprès pour accélérer leur triste fin, et leur éviter, par une mort admirablement préparée, celle plus cruelle qui les attendait en tombant entre les mains de leurs féroces ennemis. Je sais qu'*on disait encore* qu'il fallait, pour le salut d'un seul pestiféré, exposer huit hommes et même douze aux atteintes presque inévitables d'un fléau dont les effets étaient si rapides. J'ai été le témoin *de toute l'horreur qu'inspirait cette fatale résolution*..... ; mais il est de la droiture de mes sentimens, et il appartient à la franchise, à la simplicité avec lesquelles j'ai peint jusqu'ici tout ce que j'ai vu, de déclarer que je n'ai d'autres preuves évidentes de l'empoisonnement de nos blessés, que *les propos* sans nombre que j'ai entendu tenir dans l'armée. »

Ce passage pourrait ébranler un peu la confiance que doit inspirer l'assertion si positive de sir Robert; mais un second témoignage vient à l'appui de cette dernière. Le sieur Martin a publié, en 1815, une nouvelle relation des campagnes d'Égypte et de Syrie, dans laquelle il confirme le fait de l'empoisonnement. A la vérité, il ne parle pas comme témoin oculaire; mais il était membre de la commission d'Égypte, et il a recueilli sur les lieux tous les renseignemens convenables. Ces renseignemens pourraient toutefois n'être autres que *les bruits* dont parle le commissaire Moot, et le sieur Martin ne nous paraît pas d'ailleurs exempt de préventions fâcheuses, puisqu'il dit, en parlant de celui qui commanda l'empoisonnement : « Un général qui eût fait la guerre avec bravoure n'eût pas craint de confier ces malheureux *à la générosité* de ses ennemis. » Nous ignorons si le sieur Martin a eu beaucoup à se louer de la générosité turque, syrienne ou arabe, mais il nous permettra de ne pas le croire sur parole. Toute l'Europe civilisée (sans en excepter les Anglais) sait à quoi s'en tenir sur ce sentiment, qu'il prête si libéralement à ces peuples de l'Orient.

Et nous aussi, nous avons recouru aux témoignages les moins suspects, à ceux mêmes invoqués par les auteurs que nous venons de citer, et nous allons donner le résultat de tous les documens exacts et véridiques dont nous nous sommes entouré, afin de fixer (autant qu'il sera en notre pouvoir) l'opinion générale sur un point d'histoire qui n'a jamais été bien éclairci.

Les troupes françaises étaient encore devant Saint-Jean-d'Acre, lorsque, ayant pris la résolution de lever le siége de cette place, Bonaparte, justement alarmé du danger qu'il y aurait à faire transporter les soldats atteints du terrible fléau de la peste, eut une conversation *extrêmement confidentielle* à ce sujet, avec le docteur Desgenettes, médecin en chef de l'armée.

Le général en chef, ainsi que le dit fort bien sir Wilson, s'appesantit sur

Les divisions Bon et Lannes restèrent au centre, ainsi que le quartier-général; la cavalerie tint la droite, en suivant le bord 1799 an VII. Égypte.

des dangers de la contagion, et abordà la question de l'empoisonnement, mais d'une manière beaucoup moins brusque et moins inhumaine, pour ainsi dire, que ne le raconte l'officier anglais. Nous allons essayer de rapporter quelques-unes des paroles des interlocuteurs, d'après la communication qui nous en a été faite par celui des deux qui est le moins récusable : « Quant à moi, dit Bonaparte, avec mes principes et dans ma manière de voir, j'avoue que, dans une situation semblable, je regarderais comme un bienfaiteur celui qui viendrait hâter le terme de mon existence, et m'épargner les angoisses d'une mort certaine. » Desgenettes combattit cet argument : « Comme simple individu, dit il, et à part les considérations métaphysiques qui pourraient peut être s'opposer à cette résolution dans mon esprit, je ne dis pas encore le parti que je prendrais en une occurrence aussi difficile; mais, comme homme public, comme médecin en chef de l'armée, je dois vous faire observer, général, qu'une pareille détermination, prise *in globo*, envers des malheureux qu'il ne convient même pas de consulter sur ce prétendu service qu'on veut leur rendre, est odieuse et contraire, je ne dis pas seulement aux lois divines, mais aux devoirs de l'humanité : c'est vous assurer que je ne puis, ni ne veux y entrer pour rien. » Après cette réplique énergique, faite par le courageux Desgenettes, Bonaparte n'osa point insister, et se contenta de dire avec un mélange d'ironie et d'aménité « J'avais conçu une tout autre idée de vos principes philosophiques, docteur, et je vois que je me suis trompé. » Il y a loin, comme on peut le voir, de ce langage modéré du général en chef, *à la persistance et aux menaces* dont parle sir Robert. Au moment où Desgenettes se levait pour prendre congé de Bonaparte, celui-ci apostrophe le général Berthier, qui était présent, et qui venait d'être le témoin muet de la conversation : « Et vous, Berthier, vous partagez sans doute l'opinion du docteur ? — Oui, général, c'est la mienne ; et je dois confesser que si depuis long temps je me suis aperçu qu'il me manque beaucoup de choses pour être *un grand homme*, aujourd'hui, à l'instant même, j'en acquiers la conviction intime. » Wilson attribue ces paroles, qu'il amplifie et dénature presque, au docteur Desgenettes, qui les restitue dans toute leur pureté au général Berthier.

Tous les malades et blessés, *indistinctement*, furent transportés à la suite de l'armée jusqu'à Jaffa, et Bonaparte donna ses propres chevaux pour faciliter cette opération.

Ici l'accusation va reprendre une partie de sa gravité.

Des mesures furent prises à Jaffa par l'ordonnateur en chef de l'armée, Daure, pour l'évacuation des blessés et des pestiférés sur Damiette par mer, et

1799-an VII. Egypte. de la mer; la division Kléber, destinée à faire l'arrière-garde, ne quitta Jaffa que le 29. Ce même jour, le gros des troupes

sur El Arich par terre. Cinquante pestiférés environ avaient été jugés intransportables, d'après les progrès effrayans qu'avait faits le mal sur chaque individu, et ils restèrent dans l'hôpital. Daure proposa alors au général en chef d'envoyer à sir Sidney Smith un parlementaire pour demander une sauvegarde. Bonaparte répondit, qu'indépendamment de la répugnance que lui, général français, éprouvait pour entrer en communication avec le commodore, dont il avait à se plaindre, cette démarche entraînerait trop de longueurs, puisque sir Sidney Smith avait levé sa croisière devant Saint-Jean-d'Acre pour se jeter à la poursuite de la division du contre-amiral Perrée, et qu'il devenait par conséquent fort difficile d'atteindre le vaisseau *le Tigre*, que commandait cet officier.

Un comité *secret*, composé de plusieurs personnages dont l'opinion dans cette circonstance délicate pouvait être de quelque poids, fut convoqué par Bonaparte. Desgenettes n'y fut point appelé; et cela devait être, puisque l'avis de ce docteur dans la question à débattre était déjà connu. Le général en chef renouvela la proposition d'empoisonnement, en ajoutant à ses considérations précédentes la circonstance du sort affreux réservé aux victimes, si elles tombaient vivantes entre les mains des féroces ennemis qui allaient occuper Jaffa après le départ de l'armée. Les personnages consultés (nous ne les nommerons point, parce que plusieurs sont encore vivans, et que nous ne voulons pas discuter les motifs qui les déterminèrent en cette occasion) furent unanimement de l'avis de Bonaparte. Le sieur Royer, pharmacien en chef, fut appelé. Il n'avait point, à la vérité, d'*opium* pour préparer la liqueur connue sous le nom de *laudanum de Sydenham*; mais il s'adressa à un médecin turc qui lui en fournit, et des potions furent administrées à trente des pestiférés environ. Plusieurs eurent une crise salutaire qui les sauva; quinze ou dix-huit succombèrent. Voilà l'exacte vérité, et nous pourrions adjurer les conseillers dont nous venons de parler plus haut, et qui nous sauront gré, sans doute, d'avoir tu leurs noms, de confirmer ces détails.

Royer, dont on a parlé jusqu'à présent en termes trop modérés, était un misérable, qui manqua d'être fusillé devant Saint-Jean-d'Acre, pour avoir vendu à l'armée de mauvaises liqueurs, au transport desquelles il avait fait servir les chameaux d'ambulance de la pharmacie. Il ne revint point en France, parce qu'il avait fait des spéculations commerciales qui le retinrent en Egypte, où il n'est pas mort de chagrin, ainsi qu'on l'a prétendu, mais où il fut étranglé comme voleur et double espion des Turcs et des mamelouckes.

Il nous reste à parler maintenant de cette fameuse séance de l'Institut de

campa à El-Madjdl et arriva le lendemain à Gaza. Gaza, ville de Syrie la plus rapprochée de la frontière de l'Egypte, 1799-an VII. Egypte.

Kaire, citée par le colonel Wilson, et qui doit, selon lui, jeter un si grand jour sur le fait qui nous occupe.

Nous allons présenter fidèlement les détails précieux qui nous ont été fournis, à ce sujet, par l'homme qui joue le rôle le plus remarquable dans cette scène d'un grand intérêt, et nous supplécrons par-là à ce que le colonel anglais n'a fait qu'indiquer d'une manière vague.

Au retour de Syrie, le médecin en chef put remarquer dans l'accueil froid que lui fit Bonaparte le ressentiment que celui-ci gardait de la franchise avec laquelle lui, Desgenettes, s'était expliqué au camp devant Saint Jean-d'Acre. Il entendit même que l'on dissertait beaucoup sur ses propres talens et sur sa conduite comme médecin, et qu'il était question de faire faire sur la peste, par quelques membres dévoués de l'Institut, un travail qui rejetterait sur cette maladie inconnue, ou reconnue trop tard, les non-succès de l'expédition et du siége de la place d'Acre. L'Institut fut convoqué peu de jours après le retour de Bonaparte au Kaire, et le général proposa en effet la nomination d'une commission pour s'occuper du travail dont nous venons de parler. Le président de l'Institut crut devoir comprendre le docteur Desgenettes dans la liste des commissaires: c'était le forcer à sceller de sa signature un récit apocryphe. Le médecin en chef reconnut le piége qui lui était tendu, et s'expliqua, dans sa réponse, de manière à dévoiler en partie sa pensée à cet égard. Vainement, dans l'espèce de discussion qui s'établit, Bonaparte eut-il recours à des sarcasmes banaux contre la médecine et les médecins; la tête de Desgenettes se monte, et, au milieu d'un nombreux auditoire, qu'étonnait sa véhémence, il repousse les sarcasmes du général par d'autres plus amers et plus accablans. Il laisse entrevoir qu'il s'est noblement refusé à des actions criminelles à ses yeux; que le mépris de certains principes de morale conduit à d'autres oublis..... Bonaparte essaye d'imposer silence au fougueux orateur. Celui-ci continue au milieu des cris du président et du général en chef, qui le somment, l'un impérieusement, l'autre fraternellement, de se taire. On entend dans l'assemblée les mots d'*adulation mercenaire*, de *despotisme oriental*, de *gardes armés jusque dans l'enceinte d'une société paisible et littéraire* (quelques guides du général en chef l'avaient accompagné à l'Institut). Alors Desgenettes, prenant un ton plus calme, dit : « Je sais, messieurs, je sais, général, puisque vous êtes ici autre chose que membre de l'Institut, et que vous voulez être le chef partout, je sais que j'ai été porté à dire avec chaleur des choses qui retentiront loin d'ici; mais je ne rétracte pas un seul mot. Je ne crains aucun ressentiment, et je puis vous dire comme Philippe le médecin dit à un autre homme comme vous, Alexan-

1799-an VII. Egypte. de tenter avec si peu de succès : Dugua avait reçu des ordres en conséquence.

A trois heures du matin, le 14 juin, la générale fut battue dans tous les quartiers du Kaire, et les Français se rassemblèrent, ainsi que les principaux habitans, sur la place Esbekieh, qui offrit alors le spectacle assez curieux d'un mélange d'Européens, de janissaires, de Grecs, de Cophtes, de fellahs, de Maugrabins, de Nubiens, et autres peuples d'Afrique, de mamelouck même à pied et à cheval.

La musique des corps français et celle des Egyptiens se faisaient entendre à la tête du cortége, composé des membres des diverses administrations civiles et militaires, du grand divan, de la nation cophte, des principaux négocians, et de tous les personnages distingués par leur naissance et leurs richesses, et conduit par les généraux Dugua, Destaing, et l'administrateur général Poussielgue. Cette troupe sortit à cinq heures du matin, par la porte de Boulaq, passa devant le fort Sulkowski, et s'avança vers la Qoubbeh, où l'on aperçut dans le lointain l'armée rangée en bataille. Les chefs français et égyptiens se portèrent aussitôt au-devant du général en chef pour le complimenter. Le scheick-el-bekry, le premier et le plus respecté de la nombreuse famille issue du prophète, offrit en présent à Bonaparte un magnifique cheval arabe noir, et couvert d'une housse brodée d'or, de perles et de pierreries : ce cheval était conduit à la main par un mamelouck, nommé Roustan [1], esclave du scheick, et que Bonaparte paraissait avoir désiré avant son départ pour la Syrie. L'intendant général cophte, Gergés-el-Gohary, offrit aussi au général en chef deux beaux dromadaires, très-richement harna-

[1] C'est le même mamelouck que Bonaparte amena avec lui en France, que nous avons vu investi de toute la confiance de son maître, et qui l'accompagna dans toutes ses campagnes ; il ne l'a point suivi dans son exil, et vit encore aujourd'hui retiré dans une propriété aux environs de Paris.

chés. Bonaparte monta sur-le-champ le cheval dont le scheick lui faisait hommage, et, prenant la tête du cortége, il fit son entrée triomphale dans le Kaire, par la porte dite *Bab-el-Nassar* (porte de la Victoire). Soit crainte, soit curiosité ou intérêt réel, une foule immense s'était portée dans toutes les rues par lesquelles le cortége devait passer. Imitateur, en ce moment, du peuple des grandes capitales de l'Europe, celui du Kaire, naturellement grave et silencieux, se laissant entraîner par le mouvement des Français, fit retentir l'air de bruyantes acclamations, vraies ou fausses, qui suivirent le général en chef jusque sur la place Esbekieh. Nous avons déjà dit que le palais de Bonaparte était situé sur cette place, où de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent l'arrivée du maître, après quatre vingt quatorze jours d'absence. 1799—an VII. Égypte.

D'après l'intention où se trouvait le général en chef de donner le change au peuple égyptien, en lui faisant croire que l'armée revenait victorieuse de ses ennemis en Syrie, il ne négligea aucun des moyens qui pouvaient accréditer cette opinion. Les drapeaux enlevés dans les différentes actions de la campagne furent exposés dans une des principales mosquées du Kaire, et tous les prisonniers furent promenés avec affectation dans les différens quartiers de la ville, afin de justifier l'annonce déjà faite des victoires signalées que l'armée avait remportées sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Enfin, Bonaparte fit rédiger une espèce de *Bulletin*, contenant l'exposé exagéré des avantages obtenus par les Français en Syrie, et chargea le grand divan de répandre cette pièce, imprimée en arabe, dans les provinces où les troubles excités par l'emir Hadji et par l'apparition de l'ange El Mohdhy, n'étaient pas encore dissipés. Nous croyons devoir donner ici la traduction de ce bulletin remarquable :

« Le divan de la ville du Kaire, la bien gardée, aux pro-

1799-an VII. vinces de Charqieh, Garbieh, Menoufieh, Qelioubeh, Gizeh et Beheireh.

« Les conseils sont ordonnés par la loi.

« Dieu a dit dans le Koran : Ne suivez pas les traces de Satan ; Dieu a dit : N'écoutez pas les conseils des méchans, ils font le mal sur la terre et sont incapables du bien. Il est du devoir des bons de prévenir le mal avant qu'il arrive ou qu'il soit irréparable ; nous vous prévenons, vrais croyans, pour que vous n'écoutiez les paroles des menteurs, parce que vous vous réveillerez dans le repentir.

« Il est arrivé au Kaire, la bien gardée, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet ; il s'est arrêté avec ses soldats à Qanblet et à Adelych, bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Kaire par la porte de victoire, le vendredi 10 du mois de Moharram de l'an 1214 de l'hégire avec une suite et une pompe des plus grandes : ça été une fête de voir les soldats bien portans. Il avait avec lui les savans d'El-Hé-Azhar, le sadat, le bel-eryeh, le l'aanyeh, le démir Da'chyeh, le khoudyryeh, le ahhmedyeh, le refa'yeh, le qaderyeh, les sept odjeiqlys du sultan, les principaux habitans, les négocians et le divan. Ce jour a été un très-grand jour, on n'en a jamais vu de pareil : tous les habitans du Kaire sont sortis à sa rencontre : ils ont vu et reconnu que c'était le même général en chef Bonaparte, en propre personne ; ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte était faux. Son cœur étant porté pour les musulmans, Dieu le comble de ses faveurs. Ceux qui avaient répandu de fausses nouvelles sur son compte sont les Arabes voleurs et les mamelouckes fuyards, dont les desseins sont la destruction du peuple, de ceux qui suivent les vrais principes de la religion et d'empêcher la perception du droit du fisc, ne voulant nullement la tranquillité des créatures. Dieu a dé-

ruit leur puissance à cause des crimes qu'ils commettaient, et sa justice est terrible. Nous avons appris que l'Elfi est allé dans la Charqieh avec quelques mauvais sujets des Arabes Billys et Ayaydyet, roulant d'un lieu à l'autre pour faire le mal, pillant le bien des musulmans; mais Dieu les en punira. Il répand dans les campagnes de fausses lettres, voulant faire croire aux paysans que les troupes du sultan sont en route: la vérité est qu'il n'en existe pas, n'y ayant rien de plus faux que ces bruits. Son intention est de faire naître du trouble pour amener la destruction du peuple, comme faisait Ibrahim-Bey pendant son séjour à Gaza, d'où il envoyait des sermons pleins de fausetés et de mensonges, disant que c'était du consentement du sultan. Les paysans trompés et les mauvais sujets qui ajoutaient fois pour ne pas en prévenir les suites, se jetaient dans le malheur. Les habitans de l'Egypte supérieure ont chassé les mameloucks pour leur sûreté, celle de leur famille et de leurs enfans, parce que la punition des méchans entraîne la perte des bons, leurs voisins. La punition divine est tombée sur les méchans, nous demandons à Dieu d'en préserver les bons. Les habitans de l'Egypte supérieure ont montré par cette conduite plus de jugement et de prudence que ceux de la Basse-Egypte. 1799-an VII. Egypte.

« Nous vous informons que Djezzar-Pacha (djezzar en arabe signifie boucher), qui a été ainsi nommé à cause de ses grandes cruautés, ne faisant aucun choix des victimes, avait rassemblé un grand nombre de mauvais sujets, soldats osmanlys, arabes et autres, voulant venir s'emparer du Kaire et des provinces de l'Egypte, en les encourageant par la promesse du pillage et du viol; mais Dieu s'est refusé à ses projets, faisant exécuter sa volonté à son choix. Les graces de Dieu sont infinies, et tout dépend des bonnes intentions. Il avait envoyé une partie de ses soldats dans le fort d'El-Arich, dans l'intention de prendre Katieh. Le général en chef Bonaparte

1799-an VII. Egypte. partit, battit les soldats de Djezzar qui étaient à El-Arich, et qui criaient à la fuite après que leur plus grand nombre fut tué ou blessé. Ils étaient environ trois mille hommes. Il prit le fort d'El-Arich et tous les approvisionnemens de Djezzar qui s'y trouvaient. Le général en chef se porta ensuite à Gaza, battit ce qu'il y trouva de troupes de Djezzar, qui fuirent devant lui comme les oiseaux et les souris fuient devant les chats. Etant entré dans le fort de Gaza, il fit publier et assurer sûreté et protection au peuple, ordonna que la religion musulmane fût respectée, et combla d'honneurs les savans, les principaux et les négocians. Etant ensuite arrivé à Ramleh, il s'empara des approvisionnemens de Djezzar, en biscuit, orge, riz, et deux mille outres fort belles qui étaient pour sa route sur l'Egypte; mais Dieu ne l'a pas voulu. Il fut ensuite à Jaffa, en fit le siége pendant trois jours; s'en étant emparé, il prit tous les approvisionnemens qui s'y trouvaient faits par Djezzar. Les habitans égarés n'ayant pas voulu le reconnaître, ayant refusé sa protection, il les livra, dans sa colère et par la force qui le dirige, au pillage et à la mort; il en est péri aux environs de cinq mille. Il a détruit leur rempart et fait périr tous ceux qui s'y trouvaient; c'est l'ouvrage de Dieu, qui dit aux choses d'être, et elles sont. Il a épargné les Egyptiens qui s'y sont trouvés, les a honorés, nourris et vêtus, et les a embarqués sur des bâtimens pour les reconduire dans leur patrie, les a fait escorter, crainte que les Arabes ne leur nuisent, et les a comblés de bien. Il se trouvait à Jaffa environ cinq mille hommes de troupes de Djezzar, il les a tous détruits; bien peu se sont sauvés par la fuite. De Jaffa il se porta à la montagne de Naplous, détruisit ce qui s'y trouva de troupes de Djezzar dans un endroit appelé Qaquoun, et brûla cinq villages de la montagne: ce qui était dans les destins a eu lieu. Le Dieu de l'univers agit toujours avec la même justice. Après, il a détruit les murs d'Acre, le château

jezzar qui était très-fort; il n'a pas laissé à Acre pierre sur 1799-an VII.
ierre et en a fait un tas de décombres, au point que l'on de- Egypte.
ande s'il a existé une ville en ce lieu, où il avait resté envi-
n vingt ans pour la bâtir; il y vexait les habitans et les créa-
ures : voilà la fin des édifices des tyrans. Lorsque sont venus
lui les partisans de Djezzar, de tous côtés il les a complète-
ent battus et n'en a laissé échapper aucun; il est tombé sur
ux comme la foudre du ciel, et ils ont eu ce qu'ils méritaient.
l est retourné ensuite en Égypte pour deux motifs : le pre-
ier, pour tenir la promesse qu'il avait faite aux Égyptiens
retourner dans quatre mois, et ses promesses sont des enga-
mens sacrés; le second, c'est qu'il apprit que divers mau-
is sujets mameloucks et arabes semaient le trouble et la
dition pendant son absence dans diverses provinces et vil-
es. Son arrivée les a tous dissipés comme des nuages aux
miers rayons du soleil et pendant le jour; toute son ambi-
n est toujours la destruction des méchans, et son envie de
re le bien aux bons. Son amour pour le Kaire, l'Égypte,
n fleuve, ses productions et ses beautés, le porte à vouloir
'il prospère jusqu'au jugement dernier. Il a amené avec lui
antité de prisonniers, des drapeaux et des canons qu'il a
is sur l'ennemi. Toutes les peines sont pour ceux qui lui
nt contraires, et le bonheur sera le partage de ceux qui lui
nt unis. Retournez donc, créatures de Dieu, vers Dieu;
mettez-vous à ses ordres, la terre lui appartient; suivez
volontés, et sachez qu'il dispose de la puissance et la
ne à qui il veut : c'est ce qu'il nous a ordonné de croire. Ne
z pas l'occasion de l'effusion de votre sang; ne faites pas
e du malheur de vos familles et de vos enfans; n'écoutez
les propos des mameloucks fuyards; ne marchez pas sur
traces des pervers; ne marchez pas dans de mauvaises in-
tions; n'écoutez pas ceux qui disent que détruire les Fran-
est une œuvre ordonnée par votre religion; c'est le con-

1799-an VII. Egypte. traire : ces conseils ne peuvent que vous conduire à vo abaissement, et entraîner la destruction des vrais croy grands et petits. Les mameloucks et les Arabes vous égar pour vous piller, et, lorsqu'ils le voient venir, ils fui comme s'ils voyaient le diable, vous abandonnant à la col des soldats ; ce qui est déjà arrivé plusieurs fois. Dieu n suffit, et il suffit pour punir les méchans. Lorsque le gén en chef est arrivé au Kaire, il a fait connaître aux membres divan qu'il aime les musulmans, qu'il chérit le prophète auq s'adresse le salut, qu'il s'instruit dans le Coran, qu'il le tous les jours avec attention. Il a ordonné l'entretien de t le nécessaire des mosquées, l'entrée de toutes les fondation leur application à conserver tous les droits des odjaklys s'est occupé du bonheur du peuple ; voyez cette source biens, elle sera complétée par le créateur. Nous savons q est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura pas d'é au monde, et d'embrasser la religion musulmane.

Signé, par les scheicks, El-Bekry, El-Scherkaoui, l Moodhy, El-Saony, El-Fayoumy, Ali-Tchokmad Seid-Ahmed, El-Marouky, Jussuf, bach-tchaou

19 juin. (1er messidor) Italie. *Suite des opérations militaires dans le royaume de N ples ; retraite de l'armée française, commandée pa général Macdonald ; bataille de la Trebbia, etc., etc.*[1] Nous allons reprendre le récit des opérations de l'armée fr çaise dans le royaume de Naples, au point où nous l'av laissé, c'est-à-dire au moment où le général Macdonald la résolution de faire évacuer la Pouille par les troupes occupaient cette province, pour les rapprocher de Naples

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — I du lieutenant-général Mathieu Dumas, — Histoire des campagnes d'Italie Mémoires politiques et militaires de Ritchie, — Vie de Soworow, Moreau — Annual-Register, — Mémoires, Notes et autres Documens manuscr communiqués, etc.

motif de cette mesure du général en chef était la situation présente de l'armée d'Italie, battue, comme on l'a vu, sur les bords de l'Adige, à Verone et à Magnano, sous le commandement du général Schérer. Macdonald, d'après ces échecs au nord de l'Italie, avait parfaitement senti tout l'inconvénient de rester dans un pays où il était menacé par des insurrections continuelles, et où il ne pouvait plus espérer de recevoir des renforts et des secours. Subordonné d'ailleurs au général Schérer, le général de l'armée de Naples venait d'en recevoir l'injonction d'évacuer le royaume de Naples, et de faire sa retraite sur la Lombardie, le plus tôt qu'il lui serait possible, sans se compromettre. Macdonald avait donc transmis d'abord au général Olivier l'ordre d'abandonner la province de la Pouille, parce que ce général, se trouvant le plus éloigné de Naples, devait presser le mouvement qui le réunissait au gros de l'armée, déjà rassemblée sous les murs de cette capitale. 1799-an VII. Italie.

Le général Sarrazin, successeur du général Broussier dans le commandement de l'avant-garde de la division Olivier (ci-devant Duhesme), évacua en conséquence la ville de Brindisi, dans la terre d'Otrante, où il venait de se rendre, pour enlever un parti d'insurgés qui harcelait sans cesse les troupes françaises. Le reste de la division, sous la direction du général Olivier, suivit ce mouvement, à un jour de marche. Le 17, l'avant-garde occupa Mola et Polignano. La division était le 20 à la Cirignola et Foggia, où elle séjourna, et d'où le général Olivier envoya au général Coutard l'ordre d'évacuer les Abruzzes, et de se retirer avec ses troupes droit sur Florence, pour y attendre les autres brigades. Enfin, le 24 avril, le général Olivier prit position à Avellino, et y attendit les ordres ultérieurs de Macdonald.

Au moment d'abandonner Naples, le général en chef avait déjà pris toutes les mesures que lui permettaient les circonstances pour assurer la tranquillité de cette capitale. La veille

1799-an VII. Italie.

de son départ, il convoqua une nombreuse assemblée de citoyens, pour aviser encore aux derniers moyens à employer dans une position aussi critique que celle où les Napolitains allaient se trouver. Plusieurs impôts qui pesaient sur les dernières classes du peuple furent supprimés, la nouvelle constitution fut publiée; enfin, dans une dernière proclamation adressée au peuple napolitain, Macdonald s'efforça de lui démontrer que le bonheur et la prospérité de la république parthénopéenne dépendaient entièrement de la paix, de la tranquillité d'esprit, et d'une entière soumission à l'ordre de choses consenti par la majorité du peuple.

Mais ces conseils devaient rester sans effet sur un peuple dont le caractère enthousiaste, inconstant, se livre toujours aux nouvelles impressions qu'il reçoit[1]. Déjà même, après l'évacuation de la Pouille et des autres provinces, l'insurrection avait éclaté avec des mouvemens si violens aux environs

[1] Le général en chef Macdonald avait déjà quitté Naples, et se trouvait au château de Caserte lorsqu'il reçut, du président du gouvernement parthénopéen, l'invitation de revenir à Naples pour assister au miracle de Saint-Janvier, qui devait s'opérer le 6 mai : on sait l'influence que ce miracle exerce sur l'esprit du peuple napolitain; Macdonald, se rendant au désir du gouvernement, vint à Naples, accompagné seulement de quelques officiers et ordonnances. Tout était prêt pour effectuer la jongleric sacerdotale. La population entière de la ville était réunie dans l'église cathédrale de Saint Janvier ou dans les alentours, lorsque le général et sa suite arrivèrent.

Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur le prétendu miracle qui s'opère deux fois chaque année à Naples : le 19 septembre, jour de la fête du saint, et le 6 mai, jour où il fut déclaré patron du royaume. Deux fioles, réputées contenir du sang de saint Janvier, sont conservées dans une niche qui est derrière le maître autel de l'église cathédrale. On avance la tête du saint, placée dans une espèce d'ostensoire, près des deux ampoules qui renferment son sang, et la liquéfaction de ce sang s'opère aussitôt, si toutefois le saint patron n'est point fâché contre ses élèves : dans ce dernier cas, la liqueur reste coagulée. Voici comment notre savant Lalande a expliqué ce miracle : il suppose les fioles remplies d'un amalgame d'or et de mercure avec du cinabre, qui imite, par sa couleur, le sang coagulé. Pour rendre cet amalgame fluide, il y a dans le cœur

d'Avellino, que le général Olivier se vit dans l'obligation de prendre des mesures pour les apaiser. Une colonne, composée de deux bataillons de la septième demi-brigade légère, un de la soixante-treizième, trois escadrons de chasseurs, et une compagnie d'artillerie légère, fut envoyée du côté de Nola, à l'effet de dissiper le rassemblement d'insurgés qui s'y trouvait : cette colonne fut même regardée comme insuffisante, puisque le général Olivier la fit appuyer par la soixante-quatrième demi-brigade de ligne, et un bataillon de la huitième légère. Ces troupes réunies attaquèrent les insurgés et réussirent à les disperser, après une résistance assez vigoureuse de la part de ces derniers. 1799-an VII. Italie.

Toutefois, ces mouvemens insurrectionnels ne se manifestaient point spontanément par la seule cause de la retraite des Français : ils avaient surtout pour but de favoriser le débarquement qui venait d'avoir lieu à Castel a Mare. Deux bâtimens anglais s'étaient approchés de la côte, et avaient jeté sur le rivage quelques troupes siciliennes, et même un détachement de soldats anglais. Informés de la présence de ces auxiliaires, les

de la boulme de l'ostensoire qui renferme la tête du saint, un réservoir de mercure avec une soupape, qui obéit à volonté le mercure dans les fioles : l'amalgame se liquéfie alors.

On conçoit toute l'importance que le gouvernement républicain de Naples devait attacher à l'opération miraculeuse. Les fioles furent tirées de la niche, la tête du saint mise en présence de son sang : plusieurs minutes s'étaient écoulées sans que la liquéfaction se fît ; le président du gouvernement s'approche alors du cardinal, archevêque de Naples, qui présidait à la cérémonie, et lui dit à voix basse, en montrant un pistolet qu'il tenait à sa main, mais de manière à ce que cette arme ne fût vue que de celui qu'elle menaçait : « Monseigneur, exécutez-vous, que le sang se liquéfie, ou votre éminence a cessé de vivre. » Ce miracle eut lieu sur le champ ; et le cardinal, s'adressant à la multitude, qui faisait éclater sa joie : « Vous le voyez, mes frères, *notre grand saint veut la révolution*. » Le peuple de Naples, excité par cet heureux augure, opposa en effet quelque résistance au rétablissement du gouvernement royal ; mais elle ne fut pas de longue durée : la masse des habitans suivit bientôt l'impulsion des provinces insurgées en faveur de Ferdinand.

1799-an VII. Italie.

mécontens napolitains s'étaient levés en masse. Conduits par des officiers que la cour de Naples avait précédemment envoyés de Palerme, ces insurgés s'étaient portés en tumulte sur Castel-a-Mare : après s'être réunis au détachement dont nous venons de parler, ils attaquèrent promptement le fort qui commande le môle de la ville. La petite garnison qui se trouvait dans ce poste essaya en vain de se défendre : foudroyés par le feu des frégates anglaises, et pressés du côté de terre par les insurgés, les Français furent obligés de se rendre. Telle était la disposition des esprits, que, malgré la présence des Anglais, les Napolitains furieux égorgèrent tous leurs prisonniers, à l'exception d'un seul officier qui parvint à s'échapper.

Cependant les habitans du parti des Français s'étant retranchés dans un des quartiers de la ville, se défendaient avec énergie, et ripostaient au feu des Anglais par celui de quelques chaloupes canonnières qui se trouvaient dans le port. Cette résistance n'aurait pu se prolonger long-temps, si l'officier dont nous venons de parler, et qui avait réussi à se sauver, ne fût venu avertir le général Macdonald : celui-ci se hâta de faire passer du secours aux patriotes napolitains. Deux chaloupes canonnières et deux galiotes à bombes longèrent la côte, tandis que, dans la nuit du 27 au 28 avril, le général Sarrazin s'avança sur la ville avec une colonne d'infanterie et de cavalerie. Macdonald revint de Caserte à Naples, et s'étant transporté à la tour de l'Annonciade, ordonna toutes les dispositions nécessaires pour repousser l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le général Sarrazin était arrivé sur les bords du Sarno, et s'avançait pour attaquer les insurgés. Ceux-ci, et les troupes de Sicile amenées par les Anglais, avaient garni la route d'artillerie; mais les Français, passant par les jardins, tournèrent les batteries, attaquèrent de flanc, et, après avoir culbuté les insurgés, parvinrent à rentrer dans le fort. Un des bâtimens anglais qui s'était approché de la

tour de l'Annonciade, se voyant maltraité par les chaloupes canonnières et les galiotes à bombes, gagna la pleine mer, et fut suivi par l'autre frégate. Pendant que ceci se passait, une autre colonne française, sous les ordres du général Watrin, s'était dirigée sur la Cava, Vietri et Salerne, pour dissiper un autre rassemblement qui se formait sur ce point. Un détachement d'Anglais récemment débarqués en formait le noyau, et cherchait à étendre le feu de l'insurrection, en recrutant au nom du roi des Deux Siciles, organisant des régimens, et distribuant des armes et des munitions. Watrin marcha sur les différentes bandes déjà formées, les battit, et leur tua deux mille hommes. Toute l'artillerie, les armes et les munitions débarquées par les Anglais tombèrent entre les mains des troupes françaises. Après ces deux expéditions, les généraux Watrin et Sarrasin vinrent joindre le quartier général à Caserte, où arriva également le reste de la division Olivier.

(Juin an XIII. Italie.)

Macdonald ne crut pas devoir retarder plus long-temps sa retraite; et, le 9 mai, il leva son camp de Caserte, en laissant garnison dans les forts de Naples, à Capoue, Gaëte et Pescara. L'armée marcha sur deux colonnes : la première, où se trouvaient les deux divisions Olivier et Lemoine, prit la route de droite par San Germano et Isola; la seconde, composée du quartier-général, du grand parc d'artillerie, de la réserve et de la division de cavalerie, suivit la route de gauche, dite de la *Marine*, parce qu'elle s'éloigne rarement du rivage de la mer. La division Olivier, marchant en tête de la colonne de droite, bivouaqua, le 10 mai, au village de Torre, situé sur une hauteur. Le lendemain, l'avant garde de cette division, en débouchant dans la plaine qui est en avant de San Germano, fut accueillie par un feu très-vif d'artillerie, partant des remparts de cette petite ville, déjà occupée par les insurgés, qui voulaient démontrer ainsi aux Français la résolution de leur interdire le passage. Les généraux Olivier, Watrin, et

1799-an VII. Italie. l'adjudant-général Thiébault, se portèrent en avant avec un escadron de chasseurs et quelque artillerie légère, pour reconnaître les dispositions de l'ennemi. Un obusier qui tira sur la ville, mit de suite le feu à quelques maisons, et l'incendie effrayant les insurgés, ceux-ci abandonnèrent précipitamment la ville, où le detachement français entra presque aussitôt. Les chasseurs sabrèrent une partie de l'arrière-garde ennemie, au moment où celle-ci atteignait les montagnes qui sont derrière San-Germano.

Les deux divisions Olivier et Lemoine bivouaquèrent, le 11, à Arce, et se portèrent le lendemain sur Isola. Cette ville, forte par la position que son nom indique, est placée à l'endroit où le Garigliano, tombant d'une hauteur de plus de cent pieds, forme une des plus belles cascades connues en Europe : les insurgés du pays en avaient fait leur quartier-général. De grandes difficultés s'opposaient à ce que les Français s'emparassent de cette ville : le Garigliano n'était pas guéable ; les insurgés paraissaient vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et cependant c'était le seul point par où l'artillerie, l'ambulance, et les bagages des deux divisions, pussent effectuer leur passage. Dans la nécessité où les Français se trouvaient de tenter cette entreprise, il convenait que l'attaque fût prompte ; car les troupes étaient sans distributions depuis deux jours, et tout retard aurait exposé l'armée à se débander pour chercher à subsister : une pluie abondante qui tombait depuis quelque temps avait abîmé tous les chemins, et il eût été presque impossible de rallier les troupes.

Le général Olivier, arrivé le premier devant Isola avec sa division, marchant toujours en tête, résolut donc d'attaquer Isola par les deux rives du Garigliano. La trentième demi-brigade de ligne fut chargée de l'attaque sur la rive droite ; mais il fallait passer cette rivière, et nous avons dit qu'elle n'était point guéable ; l'intelligence des officiers et le

zèle des soldats parvinrent à surmonter cet obstacle. On construisit quelques radeaux, et le passage s'effectua, moitié à pied sec et moitié à la nage. Le reste de la division suivit la rive gauche, et arriva devant la ville à dix heures du matin. La trentième demi-brigade, placée sur la rive droite, devait servir à couper la retraite à l'ennemi, si la division parvenait à forcer ce dernier. Le général Watrin fit les dispositions d'attaque; mais, avant de la commencer, il envoya un parlementaire, pour exposer aux insurgés que, l'armée se retirant, ils n'avaient rien à gagner en s'opposant à son passage, et qu'il était même de leur intérêt de le favoriser. La ville fit feu sur le parlementaire, et ne lui permit pas de remplir sa mission; il fallut donc employer la force. Les insurgés se défendirent avec un acharnement tel, que l'attaque, qui avait commencé à dix heures et demie, se prolongea jusqu'à trois heures; Isola n'avait cependant pour défense qu'une mauvaise muraille et des maisons crénelées. Les Français parvinrent néanmoins à débusquer les insurgés des postes qu'ils occupaient jusqu'au pont de la ville, qui avait été coupé: heureusement il en restait encore deux poutrelles, sur lesquelles passèrent quelques compagnies de grenadiers, conduites par l'adjudant-général Thiebault, malgré la difficulté et les périls d'une pareille traversée. Thiebault fit aussitôt rétablir le pont, sous le feu même des assiégés, qui résistaient toujours, et le général Watrin pénétra alors avec le reste de la division. Malheureusement la trentième demi-brigade, retardée dans son mouvement, n'arriva pas à temps au point qui lui avait été assigné, afin de couper la retraite aux insurgés. Ceux-ci réussirent à se sauver par le côté opposé à celui de l'attaque. La ville d'Isola eut à souffrir de cette entreprise de vive force, dont le général Watrin voulait si généreusement lui épargner le résultat. Animés par le désir de la vengeance et par le souvenir de la conduite atroce que les in-

1799-an VII. Italie.

1799-an VII. Italie. surgés avaient tenue jusqu'alors envers eux, les soldats français se répandirent dans les différens quartiers de la ville, pour la mettre au pillage et massacrer les habitans rebelles : le vin, qu'ils trouvèrent en abondance, et qui les plongea dans l'ivresse, augmenta encore la fureur et le désordre ; il devint impossible d'arrêter le cours de tous les excès dont les soldats, devenus sourds à la voix de leurs officiers et des généraux, se rendirent coupables. Enfin dans la nuit, malgré les torrens de pluie qui tombaient depuis vingt-quatre heures, les flammes achevèrent de faire d'Isola un monceau de cadavres, de bouc et de ruines.

Cette petite ville était la dernière du royaume de Naples que les Français eussent à traverser, et c'est par cette raison que les insurgés s'y étaient portés, dans l'espérance d'arrêter l'armée et de la désorganiser. Le lendemain, 13 mai, l'avant-garde entra sur les terres de l'Etat ecclésiastique. Elle devait se porter à Veroli, à sept milles d'Isola ; des chemins affreux, des montagnes escarpées à franchir, rendaient ce trajet fort difficile. Cependant les Français arrivèrent le soir même et le lendemain dans cette ville, et y furent accueillis par les habitans avec des démonstrations de joie et de bienveillance, qui contrastaient singulièrement avec les dispositions des habitans du pays qu'on venait d'abandonner [1].

Après avoir traversé rapidement les villes de Ferentino, Valmontone et Frascati, l'armée de Naples arriva successivement à Rome dans les journées des 16 et 17 mai. Macdonald, pressé de se rendre en Toscane, séjourna fort peu de temps dans la capitale du monde chrétien, et, pour rendre désormais sa marche plus rapide, il y abandonna la plus

[1] Ce fut dans le trajet de Veroli à Rome, que les deux colonnes de l'armée de Naples se rejoignirent. Celle où se trouvait le général Macdonald, en suivant, comme nous l'avons dit, le bord de la mer, n'avait rencontré aucun obstacle dans sa route.

rd, jointes à la division du général 1799-an VII.
reau de l'armée d'Italie, et qui s'é- Italie.
ane, allaient mettre Macdonald en
e.

, le général Kray ayant établi son
réserve à Castelluccio, s'occupait,
dit, du double soin de surveiller le
de presser les Français dans le Bolo-
les efforts des troupes envoyées à cet
chien n'avait pu réussir à se rendre
l'occupation de cette ville par les Fran-
ment le flanc des colonnes de Macdo-
à l'espoir de s'emparer de Bologne,
les postes qui avoisinent cette
Lugo, entre Ravenne et Bo-
furent tous occupés par les
ination des forces de Kray,
était toujours la conséquence
ns, empressés de former des
stes sans motifs, et elle les
ontre Macdonald. Le gros de
ampé à Fornovo, se trouvait
e l'importante position de
parer. Les généraux Ho-
fort inutilement les du-
ls mettaient à contribu-
. On évalue à plusieurs
ché de Parme.

tte négligence de ses ad-
accès en deçà et au-delà
mmunication sur Gênes,
Moreau pour les opérations
française, formée par les

1799-an VII. Italie. que ce dernier avait atteint le territoire toscan : les villes de Livourne et de Lucques avaient été mises en état de défense, afin de se ménager une dernière retraite vers la mer, si la jonction des deux armées ne pouvait pas s'effectuer.

De son côté, le général Ott s'avança vers Modène et Reggio, pour s'emparer de ces deux villes. Informé que les Français occupaient le poste important de Pontremoli, dans les Apennins, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'état de Gênes, le général autrichien y dirigea un fort détachement, chargé de s'en rendre maître, ainsi que des positions de Massa et de Carrara sur la route de Pise. Cette entreprise réussit : les Français, trop inférieurs en nombre, abandonnèrent ces positions; mais elles étaient trop importantes pour la communication de la Toscane avec le territoire ligurien, pour que le général français ne fît point de grands efforts pour les réoccuper. On verra plus bas quel fut le résultat de cette attaque.

Macdonald était à peine arrivé à Florence, qu'il s'occupa des moyens d'améliorer sa position, et de se mettre en communication avec le général Moreau. Tous les détachemens inutilement disséminés dans la Toscane furent réunis à l'armée; le même parti avait été pris à l'égard d'une partie des troupes que le général de l'armée de Naples avait trouvées cantonnées dans l'État ecclésiastique ou république romaine. Ces divers détachemens, formant neuf à dix mille hommes, furent placés sous les ordres du général Montrichard, et portèrent ainsi la force effective de l'armée de Macdonald à vingt-huit mille hommes environ : car, après avoir laissé des garnisons au fort Saint-Elme de Naples, à Capoue et à Gaëte, pour contenir la population insurgée; à Rome, à Civita-Vecchia, et dans d'autres postes, pour protéger la retraite de ses arrière-gardes, il restait encore au général en chef dix-huit mille hommes et trente pièces de canon. Ces forces et celles

commandées par Montrichard, jointes à la division du général Victor, détachée par Moreau de l'armée d'Italie, et qui s'était avancée vers la Toscane, allaient mettre Macdonald en état de tenir la campagne. 1799—an VII. Italie.

Vers ce même temps, le général Kray ayant établi son quartier-général et sa réserve à Castellucio, s'occupait, ainsi que nous l'avons dit, du double soin de surveiller le blocus de Mantoue et de presser les Français dans le Bolonais. Toutefois, malgré les efforts des troupes envoyées à cet effet, le général autrichien n'avait pu réussir à se rendre maître de Bologne, et l'occupation de cette ville par les Français couvrait puissamment le flanc des colonnes de Macdonald. Obligé de renoncer à l'espoir de s'emparer de Bologne, le général Kray se rabattit sur les postes qui avoisinent cette ville, tels que Forli, Cervia, Lugo, entre Ravenne et Bologne, Cesena et Rimini, qui furent tous occupés par les troupes impériales. Cette dissémination des forces de Kray, étendue encore à d'autres points, était toujours la conséquence du système fautif des Autrichiens, empressés de former des cordons, de multiplier leurs postes sans motifs, et elle les empêcha de rien entreprendre contre Macdonald. Le gros de la division du général Ott, campé à Fornovo, se trouvait éloigné de plus de quinze lieues de l'importante position de Pontremoli, dont il venait de s'emparer. Les généraux Hohenzollern et Kleinau occupaient fort inutilement les duchés de Parme et de Plaisance, qu'ils mettaient à contribution, au lieu de marcher à l'ennemi. On évalue à plusieurs millions le pillage fait dans le seul duché de Parme.

Macdonald sut mettre à profit cette négligence de ses adversaires, en cherchant à dégager les accès en deçà et au-delà des Apennins, et à s'ouvrir une communication sur Gênes, afin de s'entendre avec le général Moreau pour les opérations ultérieures. La droite de l'armée française, formée par les

1799-an VII. Italie.

troupes du général Montrichard, s'avança dans le Bolon dans les premiers jours de juin, attaqua la division du g néral Klenau, qui tenait Bologne assiégé, repoussa les A trichiens, et les força également à lever le siége du f d'Urbin. La brigade du général Clausel fut laissée dans logne, et Montrichard, avec le reste de ses troupes, se m la poursuite de Klenau, et le força de rentrer dans les duc de Parme et de Plaisance. La gauche, commandée par le néral polonais Dombrowsky, fut chargée de reprendre la sition de Pontremoli, dont l'occupation devenait nécess pour passer dans l'état de Gênes. On a vu que le général se trouvait trop éloigné pour s'opposer à temps à cette en prise ; aussi le détachement laissé par lui à Pontremoli fu obligé de capituler après une courte résistance. Dombrow occupa également Massa et Carrara, postes non moins es tiels pour rester maître de la chaîne des Apennins qui sé la vallée de la Varra de celle du Taro. Le général Victor, s'était avancé, de son côté, par la rivière du Levant, alors opérer sa jonction avec le général Dombrowsky, et, ce moment, la communication avec Gênes fut rétablie.

Macdonald en profita pour proposer au général Moreau plan d'opérations qui ne tendait à rien moins qu'à débloc Mantoue et à couper la ligne d'opérations de Soworow Italie. Voyant que ce généralissime avait partagé ses fo en deux grands corps, dont l'un, sous son commanden direct, était en Piémont, et l'autre, commandé par K était dans le Mantouan, les duchés de Parme, Plaisa Modène, la légation de Bologne, etc., le général en che l'armée de Naples pensa qu'en se jetant précipitamment d l'intervalle de ces deux corps, on pourrait peut-être réus les battre successivement, et délivrer ainsi l'Italie par manœuvre hardie, digne des conceptions du vainqueur d' cole, de Rivoli et de la Favorite. Macdonald invita donc l

1799. — an VII. Italie

rau à s'avancer, avec l'armée d'Italie, par la rivière du Levant sur Pontremoli, en suivant la même route qu'avait suivie le général Victor, et de descendre ensuite par la vallée de l'Arno, pendant que lui, général en chef de l'armée de Naples, après avoir traversé les Apennins à la hauteur de Modène, et culbuté les corps autrichiens qui se trouvaient dans cette direction, marcherait par Reggio et Parme, pour opérer la réunion des deux armées entre cette dernière ville et Plaisance.

Moreau parut d'abord adopter ce plan, dont il saisit toute l'importance. Quittant sa position du col de Tende dans les premiers jours de juin, renforcé de quelques bataillons qui étaient arrivés depuis peu à Nice, et qui marchèrent par Oneille sur Gênes, il défila par sa droite et entra dans le pays ligurien. Son armée suivit le pied des Apennins, dont il était maître, et qui couvraient sa gauche, et vint prendre une position avantageuse à la tête de la vallée et vers les sources du Tanaro, par delà Ceva, et à quelques lieues des côtes de la Méditerranée. Pour donner le change à l'ennemi et l'empêcher de rendre ce mouvement inutile, Moreau ne fit d'abord d'autres démonstrations que celles qui pouvaient faire penser qu'il n'avait d'autre but que de recevoir quelques secours attendus par mer. La flotte partie de Brest sous le commandement de l'amiral Bruix, et qui, peu de temps auparavant, était entrée à Toulon, venait de sortir de ce port. Moreau fit répandre à dessein le bruit que cette flotte lui amenait un renfort de quinze mille hommes, et cette nouvelle fut même annoncée dans les papiers publics, avec toutes les circonstances qui pouvaient la rendre vraisemblable [1]. C'était

[1] La flotte de Bruix se trouvait effectivement alors sur les côtes de Ligurie, ainsi qu'on le verra dans la relation des événements maritimes annoncés à notre prochain volume; le récit général de l'expédition de Bruix devant, d'après la marche suivie dans cet ouvrage, être reporté à la date du dernier événement, c'est à dire à l'époque de la rentrée à Brest de la flotte combinée française et espagnole.

1799-an VII. Italie.

ainsi que le général de l'armée d'Italie espérait dérober le véritable but de sa marche, et attirer sur lui seul toute l'attention de Soworow. Il donna par suite toute la publicité possible à son arrivée sur le territoire ligurien, et manœuvra ostensiblement comme si, dans l'attente présumée des secours arrivant de Toulon, il avait dessein de pénétrer dans le Montferrat, et de marcher sur Alexandrie pour en débloquer la citadelle. Ces moyens réussirent en effet à tromper les Austro-Russes au point que le général Mélas, dans une dépêche qu'il adressait à Soworow, engageait celui-ci à prendre des mesures pour renforcer son camp d'Alexandrie.

Pendant que les alliés se disposaient ainsi à recevoir dans le Montferrat le général Moreau, celui ci marcha rapidement sur Gênes avec à peu près vingt mille hommes, appelant à lui les troupes liguriennes et le petit nombre de Français que le général Pérignon commandait dans cette partie. A son arrivée à Gênes, le général en chef prit les mesures les plus efficaces pour étouffer les germes de mécontentement qui commençaient à éclater dans cette république; et, pour continuer à cacher le but de ses opérations ultérieures, il publia une proclamation par laquelle il s'efforçait de relever le courage et d'exciter le dévouement des Génois, en leur annonçant l'arrivée de puissans renforts envoyés par le gouvernement français, et l'intention où il était lui-même d'empêcher les alliés d'envahir le territoire ligurien. Toutefois, le plan d'opérations conçu par Macdonald, et qui devait changer la face des affaires en Italie, allait échouer par une fatalité qu'on ne peut cependant pas s'empêcher d'attribuer à la trop grande circonspection, tranchons le mot, à l'irrésolution du caractère de Moreau, défaut capital de ce guerrier, et que nous avons déjà signalé, dans sa campagne d'Allemagne, en 1796.

Vers le 8 juin, Macdonald avait arrêté à peu près toutes les dispositions de ce plan concerté avec Moreau, et que celui-

paraissait disposé à exécuter en ce qui le concernait. Après voir laissé à Florence une partie des troupes commandées ar le général Rusca, le général en chef de l'armée de Naples artit de son quartier-général de Lucques, joignit son camp San-Pelegrino, près de Pistoïa, et s'avança avec le centre e son armée dans la direction de Modène. La droite, formée ar la division Montrichard et par l'autre partie des troupes u général Rusca, quitta, ce même jour (8 juin), Bologne et Castel-Franco : elle devait tourner Modène, et passer le Tanaro entre cette ville et le Pô. Les deux divisions Victor et Dombrowsky, qui formaient la gauche, se dirigèrent, la première, de Pontremoli sur Fornovo; la seconde, de Feviziano sur Reggio. 1799-an VII. Italie.

En descendant la partie des Apennins qui sépare, du côté de Pistoïa, la Toscane du Modénois, la division du centre, commandée par le général Olivier, rencontra, le 10 juin, les avant-postes du prince Hohenzollern, et les repoussa jusqu'à Casino-Brunetti, à une petite demi-lieue de Modène. Le lendemain, une action assez vive s'engagea entre cette même division et le corps autrichien : la cavalerie des deux partis fournit plusieurs charges, dont l'avantage resta aux Français, commandés par le général Forest; mais le prince Hohenzollern ayant fait avancer le régiment d'infanterie de Preiss, commandé par le colonel Wedenfels, celui-ci fit charger à la baïonnette la cavalerie française, qui se replia. Ce mouvement, que le général autrichien fit appuyer par d'autres bataillons, le rendit maître de Sessuolo, ce qui lui permit de conserver sa communication avec Reggio, par l'occupation de plusieurs autres postes intermédiaires. Le 12, Macdonald renouvela cette attaque contre Hohenzollern avec toutes les troupes du centre : le combat fut opiniâtre et sanglant, et la cavalerie surtout montra un acharnement extraordinaire. Le général Forest fut tué, et Macdonald lui-même fut blessé

1799—an VII. Italie. assez grièvement [1]. Contraints de faire leur retraite, le trichiens abandonnèrent Modène, qui avait été envi pillé pendant le combat. Le prince Hohenzollern eût été sur la rive gauche de la Secchia, par les troupes fran qui occupaient Rubiera et Scandiano, si le général Kl en arrêtant les deux divisions Montrichard et Rusca, c naient de Bologne, n'eût favorisé la retraite de la di autrichienne du côté de la Mirandola. Suivi de près Français, le prince de Hohenzollern ne dut peut-êt salut qu'au régiment de Preiss, déjà cité, formant l'a garde, et qui se fit hacher pour sauver le reste des tr Ce fut pendant ce temps que Klenau s'avança, après repoussé les deux divisions que nous venons de no mais il dut suivre le mouvement de Hohenzollern, et tira lui-même sur Cento et Ferrare.

Le général Kray, à la première nouvelle du mouven

[1] Ce fut par suite d'un incident assez bizarre. Le prince Hohenzoller nombre de ses troupes un corps d'émigrés français, connu sous la déno de *légion de Bussy*. Une cinquantaine de cavaliers de cette légion avaie tachés pendant l'action. Lorsque les Autrichiens furent repoussés, le dét se trouva coupé, et séparé, non-seulement de son corps, mais aussi des troupes de Hohenzollern. Ces Français expatriés, dans la convic n'y avait plus de salut pour eux que dans le courage du désespoir, de se faire jour à travers les nombreux ennemis dont ils étaient entour jetèrent donc sur les premiers postes qu'ils rencontrèrent, avec une sité telle, qu'il fut impossible de les arrêter. C'est ainsi qu'ils parvir qu'au lieu où se trouvait le général en chef Macdonald, qui n'avait e ment avec lui que quelques officiers d'état-major et quelques soldats nance. Cette petite troupe mit sur-le-champ le sabre à la main pour l'agression des chasseurs de Bussy. Il s'engagea une lutte dans laquell nald, combattant à la tête des siens, fut blessé. Les chasseurs, a perdu quelques-uns d'entre eux, poursuivirent leur course impétueu sèrent Modène, alors occupé par les troupes françaises, et où il leur fa battre encore; enfin, ayant fait des prodiges de valeur, et réduits au n sept, ces braves, dignes du nom de Français, rejoignirent le quartier-g trichien, vers la Mirandola.

1799-an VII. Italie.

Macdonald, avait fait retirer l'artillerie de siége des attaques de Mantoue, enlever le pont de Casal-Maggiore et tous les bacs sur le Pô, et était venu prendre position sur la rive gauche, avec un corps de dix mille hommes et quelques bandes de paysans armés, afin d'empêcher le passage du fleuve et de couvrir toujours le blocus de Mantoue. En examinant la situation des choses, on peut remarquer qu'il était facile à Macdonald, après avoir repoussé le général Hohenzollern, d'exécuter le passage du Pô, de battre le général Kray, de marcher sur Mantoue, et, débloquant cette place, d'y faire entrer des vivres, renforcer la garnison, et contraindre le général autrichien à renfermer ses troupes dans les places de Borghetto, Ferrare, Peschiera, Vérone et Porto-Legnago. Plusieurs militaires distingués ont blâmé le général français de n'avoir point exécuté cette opération, au lieu de suivre le plan concerté avec Moreau; ils se fondent sur ce que ce dernier plan présentant de grandes difficultés, comme l'expérience l'a démontré, l'opération dont nous parlons devait être préférée, comme la plus sûre, sauf à combiner ensuite de nouveaux moyens de concert avec le général en chef de l'armée d'Italie.

Quoi qu'il en soit, l'avantage remporté sur le général Hohenzollern ayant rendu la grande route libre, Macdonald s'avança, ainsi qu'il en était convenu avec Moreau, entre Parme et Plaisance. Il rassembla son armée vers Reggio, entra le 14 à Parme, et le 15 à Plaisance. Le lendemain de son arrivée dans cette dernière ville, il ordonna de commencer les attaques contre le château; mais auparavant, et pour que sa marche ne fût point retardée, il avait détaché sa division d'avant-garde à la poursuite de Hohenzollern, en ordonnant au général Olivier de répandre le bruit que cette division se rendait à San-Benedetto pour y passer le Pô et essayer de débloquer Mantoue.

1799-an VII. Italie.

Macdonald fut très-surpris, à son arrivée dans Plaisance, de ne point y trouver de nouvelles du général Moreau. Il devait d'autant mieux s'attendre à rencontrer les éclaireurs de l'armée d'Italie, que sa propre marche sur Plaisance avait nécessairement laissé libre la route que les troupes de Moreau auraient pu suivre; mais celui-ci avait réfléchi qu'en s'avançant sur Plaisance il pouvait lui-même compromettre Gênes, et s'exposer à perdre toutes ses communications avec la frontière de France. Au lieu donc de répondre à l'attente de Macdonald, il était resté à Gênes, et s'était contenté d'envoyer sur Bobbio et la vallée de la Trebbia, un détachement sous les ordres du général Lapoype. Cette modification singulière, apportée dans un plan convenu et arrêté d'avance, allait avoir un résultat funeste pour Macdonald, et l'exposer à l'obligation de recommencer une retraite bien aventureuse.

En effet, les alliés n'avaient pas pu fermer les yeux sur la marche du général Macdonald vers Plaisance. Dès le 10 juin, le général Mélas s'était mis en mouvement sur Alexandrie; et les renforts qu'il avait envoyés de cette ville au général Ott firent replier la division du général Olivier, en marche, comme nous l'avons dit, sur San-Benedetto. Le général Bellegarde s'était également rendu à Alexandrie; et Soworow, qui avait cru devoir presser par sa présence le siége de la citadelle de Turin, averti par le général Kray du succès de la marche de Macdonald, laissa au général Kaïm le soin de continuer le siége, et se dirigea aussi sur Alexandrie avec un corps de troupes assez considérable. Le général Seckendorf reçut l'ordre d'aller se placer avec sa division entre Ceva et Orti, afin d'inquiéter le général Moreau, que le général Wukassowich devait en outre harceler du côté d'Ormea. Soworow arriva, par une marche forcée, le 16 juin au matin, à Alexandrie. Dans la soirée du 17, il porta son quartier ge-

S. Colombano
Corte Olona
Olona R.
S. Zenone
Mozzano
PÒ
Parpanese
Colombarone
Parpanese
Castel S. Giovanni
Borgonovo
Scano
Castelnovo
Vico Marengo
Tidone
Arvello

1799-an VII. Italie.

astel-San-Giovanni, à deux petites lieues en deçà de , sur la rive gauche du Tidone. La plupart des co- l'armée alliée se trouvaient rassemblées entre Tor- aisance, et pouvaient former un total de quarante- iquante mille hommes, dont dix mille de cavalerie. était décidé à livrer bataille sur les bords du Ti- quittant Turin et remettant au général Kaïm le élérer la prise de la citadelle, il avait écrit à celui-ci : er Kaïm, je pars pour Plaisance ; je vais battre Mac- orenez promptement la citadelle de Turin, afin que nte pas le *Te Deum* avant vous. » Arrivé à Castel- anni, le généralissime adressa à ses troupes un ordre rminé par cet étrange passage : « On ne fera point er, ce n'est pas mon habitude ; mais, au contraire, t, attaquez avec le sabre et la baïonnette, taillez en orgez vos ennemis, en poussant les cris accoutumés : *urra !!!* »

nald, privé de la coopération du général Moreau, pas moins la résolution de combattre, en épargnant ow le soin de le prévenir. Le 17 juin, après avoir le gauche, commandée par Victor, il s'établit avec : sur la rive droite de la Trebbia. Le général Ott, comme on l'a vu, par les Français, formait alors arde de Soworow, et se trouvait en avant du Tidone. ld fit attaquer cette troupe, qui se replia sur Roto- repassa le Tidone vers Castel-San-Giovanni, où elle uivie par les troupes légères que commandait le gé- n ; mais, à ce moment, le général Ott se trouva sou- l'avant-garde du général Mélas, commandant la e l'armée alliée, formée des divisions du prince Ba- t du général Frœlich. Cette circonstance permit à pousser à son tour le général Salm, qui se replia ra- sur le gros de l'armée. Ce premier succès engagea

1799-an VII. Italie.

Soworow à faire avancer ses troupes pour tenter
champ le passage de la Trebbia, guéable partout. Ma
avait rangé ses troupes en bataille sur l'autre rive, e
dait son ennemi de pied ferme. Son artillerie, disp
les bords du torrent, commença sur les colonnes austr
un feu d'autant plus meurtrier, que la position do
rive opposée. Pendant ce temps, le général Salm ra
troupes derrière la ligne française : le feu de l'artille
pour arrêter les colonnes ennemies; effrayés du rava
mitraille opérait dans leurs rangs, les Austro-Russe
rèrent entre la Trebbia et le Tidone. La brigade du
Salm avait beaucoup souffert, lui-même avait été
mais la perte de l'ennemi, écrasé par l'artillerie, é
moins celle des Français.

Le lendemain 18, le combat dut recommencer
de vivacité et d'acharnement : Soworow avait fait p
nuit toutes les dispositions nécessaires pour livrer
taille décisive, et Macdonald s'était également pré
recevoir. L'aile droite de l'armée française, comp
division Olivier et de la brigade détachée du géné
s'étendait vers le Pô; l'aile gauche était formée par le
polonaises du général Dombrowsky, et par la divi
mandée par le général Rusca; au centre se trouvaie
visions Montrichard et Victor; la réserve était sous
du général Watrin; Macdonald avait son quartie
entre Plaisance et la Trebbia. Soworow avait partag
mée en quatre fortes colonnes; les deux de gauche
ordres de Mélas, et composées des divisions Ott et
devaient se diriger sur l'onte di Nura par Calendas
la chaussée à droite de Plaisance; celles de droite,
par le généralissime, étaient composées des divisio
aux ordres des généraux Rosemberg, prince Bagratio
ter et Schweikowski : elles avaient ordre de se dirig

Vaccari, et par la droite sur Rivalta et San-Gior- 1799-an VII. Italie.
envelopper l'aile gauche des Français.

és voulaient entamer l'action par leur droite, sur
de leurs adversaires. Toutefois, la difficulté des
la fatigue des troupes avaient tellement retardé leur
r ce point, que le prince Bagration, formant l'a-
, n'arriva qu'à deux heures après midi en présence
nis : ceux-ci, voyant les Russes s'approcher, s'é-
tés en avant, et ils engagèrent l'action par une vive
Le feu fut si vif et si bien dirigé, que d'abord la
se mit dans les premiers bataillons ennemis : les
voulurent en profiter pour charger à la baïonnette ;
prince Bagration fit charger sa cavalerie, dont les
ne purent soutenir le choc, et qui les força à se re-
leur ligne. Macdonald, qui vit cet échec, envoya
ts tirés de la division Victor. Le combat continua
eur, et il durait depuis plusieurs heures lorsque le
Rosemberg, qui commandait l'infanterie russe, fit
l'attaque par la division du général Schweikowski :
'y eut plus d'autres manœuvres qu'un choc furieux
deux lignes. Le carnage se prolongea jusqu'à la nuit,
upes de l'aile gauche française, désespérant de se
r, se retirèrent sur les deux rives de la Trebbia.

dant la colonne du lieutenant-général russe Forster,
. marché vers le centre, précédée d'une avant-garde
es légères (de pulks de cosaques et d'un escadron
ent de Lowenher), avait attaqué les grand'gardes
al Olivier, entre le Tidone et la Trebbia. Les Fran-
ussèrent d'abord cette colonne ; mais Forster, ayant
renfort que lui envoya le général Frolich, revint à
, fit plier le général Olivier, et le força à se retirer
centre de l'armée.

gauche des alliés, qui, indépendamment des deux

1799-an VII. Italie. divisions Ott et Frœlich, réunissait encore une tr cosaques et quatorze escadrons, avait attaqué égale droite de l'armée de Macdonald. Après une résistan temps opiniâtre de la part des Français, le comba mina par la retraite de ceux-ci sur la Trebbia, d'aprè qu'ils en reçurent du général en chef.

Cette lutte sanglante, qui avait duré sur toute jusqu'à la nuit close, était cependant sans résultat, les deux partis se retirèrent également dans leur po matin. La perte des Français et des Austro-Russ avoir été balancée; mais la gloire du combat était s du côté des premiers, puisque, avec moins de tre hommes et une cavalerie bien inférieure à celle de l Macdonald avait soutenu, sans perdre de terrain, l près de cinquante mille combattans.

Un pareil essai devait peut-être suffire au géné çais, et sa réputation ne pouvait pas être compro prenant alors la détermination à laquelle il fut for quatre heures plus tard, il eût renoncé à l'espoir u sardé de repousser l'armée nombreuse de son adversa Macdonald, comptant toujours sur la coopération d Moreau, s'attendait d'un moment à l'autre à le voi et ne pouvait pas penser que celui-ci, renonçant à tion du plan convenu entre eux, n'aurait pas même lui donner avis de ce changement d'opinion. Macdo gnait, en se retirant devant les Austro-Russes, de mettre le général Moreau, qu'il supposait en march joindre, et de l'abandonner ainsi au choc des force par Soworow. Il résolut donc de disputer de no champ de bataille, et de tenter les chances d'un combat, espérant que, pendant l'action, Moreau venir attaquer lui-même les Austro-Russes sur le rières. Dans cette dernière hypothèse, le succès

ıit plus douteux, et il fit toutes ses dispositions en 1799-an VII.
ıence. Italie.

9 juin, toute la ligne française s'ébranla à peu près
même ordre que la veille : l'infanterie légère du gé-
ılm, disposée en tirailleurs, commença l'attaque. Vers
heures du matin, elle repoussa d'abord les avant-
les alliés; les divisions françaises s'avancèrent ensuite
ırdre; la première ligne de bataille entra dans le grand
orrent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et le tra-
ılgré la mitraille et les obus que les Austro-Russes
nt sur elle. Les troupes françaises se déployèrent en-
r la rive opposée, attaquèrent les batteries que l'en-
ait disposées en avant de sa ligne, et les emportèrent
plupart à la baïonnette. Ce mouvement impétueux,
par un feu très-vif, jeta quelque désordre dans les
ı rangs de l'infanterie russe. Les troupes polonaises du
Dombrowski, formant une partie de l'aile gauche
ɔ, manœuvrèrent alors dans l'intention de tourner le
ıit des alliés, tandis que la division Olivier, qui avait
Trebbia à son embouchure, cherchait à déborder leur
che, appuyée au Pô. Le prince Bagration, opposé au
Dombrowski, répondit d'abord à l'attaque de ce der-
un feu très-vif de son artillerie, qui força les Fran-
êter leur mouvement. Une partie de la division Rusca
enir les Polonais, qui, au moyen de ce renfort, marchè-
pas de charge sur la division russe du général Schwei-
la culbutèrent, et taillèrent en pièces un régiment
ıui fut poursuivi jusqu'au village de Casaliggio, sur
de Bobbio. Bagration fit alors avancer sa cavalerie,
ı temps qu'une brigade autrichienne, commandée par
al major Durasheim, accourait au secours du prince.
e devint terrible. Après des efforts héroïques de part
e, les alliés parvinrent cependant à faire reculer l'in-

1799—an VII. Italie.

trépide infanterie polonaise et française. Bientôt ralliée par le vaillant Dombrowski, elle revint une seconde fois à la charge, et ébranla à son tour les bataillons autro-russes. A ce moment, plusieurs batteries d'artillerie russe, conduites par le général Rosemberg, dirigèrent leur feu sur le centre de la ligne française, qu'elles parvinrent à rompre. Ramenant une troisième fois ses troupes à la charge, Dombrowski essaya vainement de percer la ligne ennemie : tous ses efforts furent inutiles. Enveloppée par les troupes russes qui la débordaient de toutes parts, la légion polonaise se forma en carré, se défendit long-temps avec tout le courage du désespoir, et fut presque anéantie. Forcée alors de se retirer, toute la gauche des Français quitta le champ de bataille, après y avoir perdu mille morts, cinq cents prisonniers, un canon et trois drapeaux. D'après l'acharnement avec lequel on avait combattu de part et d'autre, on doit présumer que la perte des alliés en tués et en blessés ne fut guère moins considérable.

Le centre de l'armée française n'avait pas obtenu plus de succès. Au moment où les troupes, après avoir traversé le torrent de la Trebbia, se développaient sur le champ de bataille, l'avant-garde de ce même centre, après avoir protégé le passage avec son artillerie, s'était avancée sur les premières gardes ennemies et les avait repoussées ; mais la ligne austro-russe, déjà formée, reçut de pied ferme les Français. L'action devint alors des plus vives : à la fusillade succéda immédiatement une charge à la baïonnette, que les Russes reçurent avec une égale intrépidité ; le combat ne fut plus qu'une véritable boucherie : les soldats se prenaient pour ainsi dire corps à corps, et ne cédaient qu'en perdant la vie. Pendant ce terrible engagement, le colonel autrichien Loweuher, à la tête d'une colonne de cavalerie, s'étant avancé à la faveur d'un terrain coupé qui dérobait son mouvement à la vue des

Français, chargea impétueusement la cavalerie qui flanquait la division Montrichard et la culbuta. Une demi-brigade d'infanterie légère que la fuite de la cavalerie française laissait à découvert, se croyant tournée, au lieu de se former en carré pour résister aux Autrichiens, prit l'épouvante et se mit à fuir dans le plus grand désordre. L'étrange retraite de ce corps entraîna le reste de la division du général Montrichard, qui, malgré tous ses efforts pour rallier les fuyards, fut emporté par ces derniers. Souvorow se trouvait alors au centre de l'armée alliée; il s'aperçut de cette déroute, et en profita pour se jeter dans le vide de la ligne française avec sa réserve d'infanterie. La division Victor, qui combattait toujours et soutenait valeureusement les efforts que faisait le général Dombrowski sur la droite de l'ennemi, fut obligée de céder à des forces aussi imposantes que celles qui étaient conduites par Souvorow. C'est alors que la légion polonaise, combattant si vaillamment les troupes de Bagration, s'était trouvée enveloppée et avait succombé presque toute entière. Les troupes du centre, poursuivies par la cavalerie ennemie, ne purent se rallier qu'après avoir repassé la Trebbia. 1799-an VII. Italie.

Disons maintenant ce qui s'était passé à la droite. On a vu que cette aile de l'armée française avait traversé la Trebbia vers son embouchure, pour essayer de déborder l'aile gauche des alliés, et la priver de son appui sur le Pô. Le général Olivier, outre sa division, avait sous ses ordres la brigade du général Salm, et la réserve, commandée par le général Watrin, devait marcher en seconde ligne pour l'appuyer. Le général Melas, posté sur la rive gauche de la Trebbia avec une artillerie formidable, avait d'abord foudroyé les assaillans sans pouvoir toutefois les empêcher de passer le torrent et de se former sur la rive. L'infanterie autrichienne, intimidée par l'audace des Français, céda, et le général Salm, mettant à profit ce mouvement rétrograde, longeait déjà la chaussée du Pô, afin d'en

1799—an VII. Italie.

velopper la gauche du général Ott, lorsque le prince Hohenzollern, à la tête de la cavalerie autrichienne, chargea cette infanterie et la fit reculer. La cavalerie française s'étant avancée, les Autrichiens recommencèrent à charger sur elle et la culbutèrent sur les fantassins; mais comme la division Olivier avançait toujours, précédée de l'artillerie légère, elle protégea le ralliement des troupes culbutées, et plusieurs décharges à mitraille arrêtèrent le mouvement du prince Hohenzollern; le désordre se mit même dans les rangs de la cavalerie ennemie, au point que, pour éviter le feu meurtrier de l'artillerie légère, les cavaliers autrichiens traversèrent les grenadiers du général Wonvermann, qui vit ainsi ses rangs rompus avant de s'être engagé. Si l'infanterie française eût continué d'avancer au pas de charge pour profiter de ce désordre causé par son artillerie, il y a lieu de croire que le succès eût couronné cette manœuvre, facile à exécuter. Quoi qu'il en soit, l'ennemi eut bientôt reformé ses rangs; les grenadiers autrichiens vinrent rétablir le combat; et le prince de Lichtenstein soutenant cette attaque avec le régiment de Sobkowitz, l'ennemi força la division Olivier, après deux heures d'un choc terrible, à se retirer derrière la Trebbia comme le centre et la gauche de l'armée. La brigade du général Salm, qui, après son ralliement, s'était soutenue contre la division du général Ott, cessant tout à coup d'être appuyée, et craignant d'être enveloppée par la cavalerie ennemie, suivit le mouvement de la division Olivier.

Tous les différens corps des deux armées avaient été aux prises dans cette sanglante bataille, tous avaient combattu avec un dévouement et une bravoure dignes d'éloges. La campagne entre le Tidone et Plaisance était jonchée de morts et de blessés, le lit de la Trebbia en était encombré, et pendant quelques heures les eaux de ce torrent prirent l'horrible teinte du Phlégéton de la fable. Plus de quinze mille hommes

vaient péri dans les trois journées du 17 au 19 juin, et, 1799-an VII.
malgré tous les avantages que donnait à l'ennemi sa grande Italie.
supériorité numérique, sa perte égalait au moins celle des Français. Ceux-ci eurent plus de trois mille blessés, au nombre lesquels se trouvèrent les généraux Olivier, Victor, Dombrowski, Rusca, Salm, Grandjean et l'adjudant-général Blondeau. Macdonald lui-même, toujours souffrant de la blessure qu'il avait reçue le 10 juin devant Modène, et qui l'avait contraint à se faire transporter sur un brancard pendant l'action; Macdonald, disons-nous, avait failli être blessé par l'explosion d'un obus tombé à ses côtés. Le général Cambray fut tué en chargeant avec intrépidité à la tête de sa brigade.

Du côté des alliés, les Autrichiens comptèrent dix officiers supérieurs tués sur le champ de bataille et soixante-dix blessés; les Russes, un colonel et quarante officiers tués, trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors et trente-cinq officiers blessés.

La bataille de la Trebbia, à laquelle les alliés donnèrent le nom de San-Giovanni, fut livrée à peu près sur le même terrain où, deux mille ans auparavant, Annibal vainquit les Romains, commandés par le consul Sempronius. Comme la bataille d'Arcole, elle avait duré trois jours, et, malgré l'énorme différence du résultat de ces deux engagemens mémorables et les fautes graves commises dans le dernier, nous répéterons qu'on ne peut pas refuser de payer un tribut d'éloges aux trente mille Français commandés par Macdonald, pour le courage et la constance avec lesquels ils disputèrent la victoire à cinquante mille Austro-Russes. On calcula que, dans les trois jours de combat, il avait été brûlé de part et d'autre plus de cinq millions de cartouches de fusil, et tiré au moins soixante-dix mille coups de canon. Les divisions françaises manquèrent un moment de munitions, et c'est alors qu'avaient eu lieu ces

1799-an VII. Italie.

velopper la gauche du général Ott, lorsque le prince Hohenzollern, à la tête de la cavalerie autrichienne, chargea cette infanterie et la fit reculer. La cavalerie française s'étant avancée, les Autrichiens recommencèrent à charger sur elle et la culbutèrent sur les fantassins ; mais comme la division Olivier avançait toujours, précédée de l'artillerie légère, elle protégea le ralliement des troupes culbutées, et plusieurs décharges à mitraille arrêtèrent le mouvement du prince Hohenzollern ; le désordre se mit même dans les rangs de la cavalerie ennemie, au point que, pour éviter le feu meurtrier de l'artillerie légère, les cavaliers autrichiens traversèrent les grenadiers du général Wouvermann, qui vit ainsi ses rangs rompus avant de s'être engagé. Si l'infanterie française eût continué d'avancer au pas de charge pour profiter de ce désordre causé par son artillerie, il y a lieu de croire que le succès eût couronné cette manœuvre, facile à exécuter. Quoi qu'il en soit, l'ennemi eut bientôt reformé ses rangs ; les grenadiers autrichiens vinrent rétablir le combat ; et le prince de Lichtenstein soutenant cette attaque avec le régiment de Sobkowitz, l'ennemi força la division Olivier, après deux heures d'un choc terrible, à se retirer derrière la Trebbia comme le centre et la gauche de l'armée. La brigade du général Salm, qui, après son ralliement, s'était soutenue contre la division du général Ott, cessant tout à coup d'être appuyée, et craignant d'être enveloppée par la cavalerie ennemie, suivit le mouvement de la division Olivier.

Tous les différens corps des deux armées avaient été aux prises dans cette sanglante bataille, tous avaient combattu avec un dévouement et une bravoure dignes d'éloges. La campagne entre le Tidone et Plaisance était jonchée de morts et de blessés, le lit de la Trebbia en était encombré, et pendant quelques heures les eaux de ce torrent prirent l'horrible teinte du Phlégéton de la fable. Plus de quinze mille hommes

avaient péri dans les trois journées du 17 au 19 juin, et, malgré tous les avantages que donnait à l'ennemi sa grande supériorité numérique, sa perte égalait au moins celle des Français. Ceux-ci eurent plus de trois mille blessés, au nombre desquels se trouvèrent les généraux Olivier, Victor, Dombrowski, Rusca, Salm, Grandjean et l'adjudant-général Blondeau. Macdonald lui-même, toujours souffrant de la blessure qu'il avait reçue le 10 juin devant Modène, et qui l'avait contraint à se faire transporter sur un brancard pendant l'action; Macdonald, disons-nous, avait failli être blessé par l'explosion d'un obus tombé à ses côtés. Le général Cambray fut tué en chargeant avec intrépidité à la tête de sa brigade. 1799-an VII. Italie.

Du côté des alliés, les Autrichiens comptèrent dix officiers supérieurs tués sur le champ de bataille et soixante-dix blessés; les Russes, un colonel et quarante officiers tués, trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors et trente-cinq officiers blessés.

La bataille de la Trebbia, à laquelle les alliés donnèrent le nom de San-Giovanni, fut livrée à peu près sur le même terrain où, deux mille ans auparavant, Annibal vainquit les Romains, commandés par le consul Sempronius. Comme la bataille d'Arcole, elle avait duré trois jours, et, malgré l'énorme différence du résultat de ces deux engagemens mémorables et les fautes graves commises dans le dernier, nous répéterons qu'on ne peut pas refuser de payer un tribut d'éloges aux trente mille Français commandés par Macdonald, pour le courage et la constance avec lesquels ils disputèrent la victoire à cinquante mille Austro-Russes. On calcula que, dans les trois jours de combat, il avait été brûlé de part et d'autre plus de cinq millions de cartouches de fusil, et tiré au moins soixante-dix mille coups de canon. Les divisions françaises manquèrent un moment de munitions, et c'est alors qu'avaient eu lieu ces

1799-an VII. Italie. engagemens à la baïonnette, et même au sabre, qui rendirent le carnage si effrayant.

Qui croirait que, malgré toutes les pertes qu'il avait éprouvées, malgré l'excessive fatigue de ses troupes et la pénurie où il se trouvait de munitions de guerre, Macdonald, rentré dans ses positions du matin, était encore d'avis de recommencer un quatrième combat? Ce général regrettait de se voir contraint à quitter les bords de la Trebbia avant d'avoir reçu des nouvelles de la marche de Moreau; mais dans un conseil de guerre tenu à Plaisance, et où assistèrent les généraux, presque tous blessés, il fut reconnu que le salut de l'armée et l'intérêt même de la république commandaient impérieusement une retraite devenue indispensable. Macdonald ne se rendit point volontiers à cet avis général; cependant ne voulant point se charger seul de la responsabilité d'aussi grands intérêts, il sanctionna la délibération et donna l'ordre de commencer le mouvement rétrograde; mais, pour dérober à l'ennemi la connaissance de cette détermination, le général en chef fit masquer sa ligne par une chaîne de postes distribués sur les bords de la Trebbia. A minuit, l'armée se mit en marche sur deux colonnes dans le meilleur ordre possible: la première suivit la grande route de Parme; la deuxième, longeant le pied des montagnes, devait rentrer par les Apennins dans la haute vallée du Taro. La division Victor, formant l'arrière-garde, reçut l'ordre de prendre cette dernière direction. L'artillerie et les bagages, partis à l'avance, devaient filer par la route qui de Bologne conduit en Toscane, sous la protection de la division Montrichard, qui les suivait.

Soworow, ayant pensé que l'armée française allait se retirer, voulait la faire poursuivre immédiatement après la bataille; mais les troupes alliées, au moins aussi harassées que celles de Macdonald, ne purent exécuter à temps cette résolution: les hommes et les chevaux, tombant de fatigue,

éprouvaient le besoin impérieux d'un repos momentané. Le 20, à la pointe du jour, le vieux guerrier russe, impatient de joindre les Français, se mit lui-même à la tête de ses cosaques et de la cavalerie légère, et fit une telle diligence, qu'il atteignit l'arrière-garde du général Victor auprès de la Nura, vers San-Giorgio, à deux lieues de Plaisance. Les Français se défendirent avec leur bravoure accoutumée; la dix-septième demi-brigade, s'étant placée dans une position avantageuse, arrêta Soworow et sa troupe, et donna le temps aux autres corps de défiler, en soutenant seule tous les efforts de l'ennemi : toutefois, le dévouement de ces braves Français leur devint fatal. Le général russe Canborow, ayant tourné la position qu'ils occupaient, se jeta entre eux et le reste de la division Victor : la dix-septième se trouva entourée par suite de ce mouvement, elle se défendit long-temps avec une intrépidité qu'admira Soworow lui-même; enfin, accablée par le nombre, elle se vit forcée à mettre bas les armes et se rendit prisonnière. Le général Karacksay, qui s'était jeté à la poursuite de l'autre colonne française marchant par la route de Parme, chercha vainement à l'entamer, et fut repoussé dans toutes ses attaques. 1799-an VII. Italie.

Suites de la bataille de la Trebbia et des opérations de l'armée d'Italie; la citadelle de Turin se rend aux alliés; retraite de Macdonald dans l'état de Gênes; jonction des deux armées de Naples et d'Italie; reddition de la citadelle d'Alexandrie; siége et capitulation de Mantoue [1]. — Nous avons dit dans le paragraphe précédent que le général Moreau, au lieu de répondre complétement à l'attente de Macdonald, s'était borné à détacher sur Bobbio, dans la vallée de la Trebbia, un petit corps de troupes composé en grande 30 juillet. (12 messidor)

[1] Journaux du temps, et autres documens indiqués dans le paragraphe précédent.

1799-an VII. Italie. partie de Liguriens et commandé par le général Lapoype. Ce détachement s'était arrêté à Bobbio, et il est bien difficile d'expliquer comment le général, suivant les précautions ordinaires de la guerre, n'avait point cherché à s'éclairer et à prendre des renseignemens tant sur la position de l'armée ennemie, que sur celle des troupes de Macdonald, qu'il savait ou devait savoir arriver par les duchés de Parme et de Plaisance, à l'effet d'opérer la jonction des deux armées de Naples et d'Italie. Il paraît encore plus inconcevable que, pendant les journées du 17, du 18 et surtout du 19 juin, le général Lapoype, aux premières nouvelles de ce qui se passait à quelques lieues de lui sur les bords de la Trebbia (en admettant même que le bruit du canon n'ait point été entendu par ses avant-postes), ne se soit pas porté avec rapidité vers le terrain du combat pour y prendre part : les causes de ce singulier retardement n'ont jamais été bien connues. Cependant Lapoype se mit en mouvement le 20 au matin, lendemain de la bataille, et s'avança vers Plaisance, en longeant la rive gauche de la Nura, sur les bords de laquelle il rencontra quelques bagages de l'armée alliée, dont il s'empara. Soworow, promptement informé de la marche de cette colonne, envoya deux régimens cosaques pour la reconnaître; mais les Liguriens n'attendirent point les Russes, et rétrogradèrent sur Bobbio, où, bientôt atteints par le général Botelzky, ils furent mis en fuite après quelque résistance, et se jetèrent dans les montagnes vers Rovegno et Borgo di Stefano.

Moreau, en renonçant au plan proposé par Macdonald, paraît avoir été déterminé par la considération de diviser l'attention de l'ennemi, en faisant une diversion, qu'il jugea plus importante, pour le moment, que la jonction des deux armées [1].

[1] Nous croyons devoir citer un passage du général Jomini, qui mettra ma

Pendant la lutte engagée entre Soworow et Macdonald sur 1799-an VII.
s rives de la Trebbia, Moreau s'était mis en mouvement avec Italie.
on armée forte d'à peu près vingt-cinq mille hommes par
a jonction de quelques renforts arrivés des frontières de
'rance. Il déboucha par la Bocchetta, Gavi et Novi, se
irigeant sur Tortone, dont le général autrichien Bellegarde
ouvrait le siége avec un corps d'environ quinze mille hom-
nes. Le 18 juin, Moreau attaqua les Autrichiens : après un
ombat où ceux-ci se défendirent long-temps avec résolution,
es Français forcèrent Bellegarde à abandonner San-Giuliano,
e mirent en déroute, le poursuivirent vivement dans la plaine
le Marengo, et lui firent repasser la Bormida. Le résultat
le cet engagement fut la levée du siége de Tortone. Il est cer-
ain que si le maréchal Soworow eût été battu sur la Trebbia,
ou seulement arrêté plus long-temps sur ce point, ce géné-
alissime des alliés se serait vu dans l'obligation de combattre
en tête et en queue (par suite de l'avantage que venait d'ob-
enir Moreau) sans pouvoir opérer de mouvement soit au-
delà du Pô, soit vers les montagnes, en présence de ses deux
adversaires; mais il fallait pour cela que Macdonald fût

lecteurs à même de juger si Moreau, en opérant la diversion dont il est question, agit conséquemment aux grands principes de l'art de la guerre :

« Le principe fondamental, dit le judicieux auteur du Traité des grandes opérations militaires, par l'application duquel toutes les combinaisons de la guerre sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif*.

« On comprendra bien qu'un général habile peut, avec soixante mille hommes, en battre cent mille, s'il parvient à mettre cinquante mille hommes en action sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité numérique des troupes non engagées devient, en pareil cas, plus nuisible qu'avantageuse, car elle ne fait qu'augmenter le désordre, comme la bataille de Leuthen (gagnée par le roi de Prusse, le 4 décembre 1757) l'a prouvé. »

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très-nombreux, et le général Jomini les indique à la suite du passage que nous venons de citer.

1799-an VII. Italie. prévenu de la diversion, et que Moreau attaquât plu
dans tous les cas, la jonction des deux généraux franç
la Trebbia était un parti préférable.

Le général Bellegarde, retiré de l'autre côté de la Bor
s'y arrêta, et sentant combien il importait aux intéré
alliés que le général Moreau ne fît pas de progrès, il d
avec une opiniâtreté digne d'éloges le passage de la r
Le 21 juin, il osa prendre l'initiative du combat s
adversaire malgré la supériorité éprouvée des forces
dernier, et il ordonna au général Seckendorf de passer l
mida avec une forte avant-garde et d'attaquer la divis
général Grouchy dans la position de San-Giuliano, enl
18 aux Autrichiens. Les Français surpris furent d'abo
poussés; mais le général Grenier étant accouru au s
de Grouchy, le combat se rétablit, et Seckendorf eut
à son tour d'être appuyé par le reste des troupes du g
Bellegarde. Celui-ci parvint à s'emparer non-seulem
San-Giuliano, mais encore de plusieurs autres postes, t
Cassina-Grande et Spinetti. Moreau se porta alors
champ de bataille avec le reste de ses forces; l'engag
devint sérieux, et les Français durent faire de grands
pour reprendre l'avantage. Moreau eut un cheval tué s
Cependant, Grouchy qui avait rallié sa division, revi
charge, culbuta les Autrichiens qu'il avait devant
décida l'action. Poursuivies jusqu'à la Bormida, les t
de Bellegarde traversèrent cette rivière précipitamment
réserve s'était portée au village de Bosco : elle y fut
en partie, et obligée de s'ouvrir un passage de vive
quelques bataillons mirent bas les armes. Bellegarde
dans cette affaire quatre mille hommes, dont deux mi
sonniers et cinq pièces de canon.

Toutefois Soworow, informé du mouvement offe
Moreau, accourait en grande hâte au secours du

Bellegarde, et allait forcer une seconde fois les Français à la retraite. 1799-an VII. Italie.

Le généralissime des alliés, attaché comme nous l'avons dit à la poursuite de Macdonald, était parvenu le 21 juin à Fiorenzola, entre Plaisance et Parme, et il avait l'intention de suivre sans relâche son ennemi, qu'il espérait atteindre et combattre sur le Taro (en attirant à lui les divisions d'Hohenzollern et de Kleinau) avant que le général français ne s'enfonçât dans les Apennins, lorsqu'il reçut la nouvelle du succès obtenu par Moreau, le 18, sur le général Bellegarde. Remettant alors au général Ott l'exécution de son dessein, Soworow rétrograda, le 23 juin, avec une partie de ses forces, pour se porter à la rencontre du général Moreau. Ce mouvement ne fut pas moins rapide que les précédens : l'extrême activité était une des qualités remarquables du héros de la Russie. Après avoir marché pendant toute la nuit du 23 au 24, il arriva le 25 sur les bords de la Scrivia, en présence des troupes de Moreau. Le 26, il rallia à son corps d'armée les troupes du général Bellegarde, entre Tortone et Alexandrie, et attira à lui la division Kaïm, devenue disponible par la reddition de la citadelle de Turin, qui avait ouvert ses portes le 23, et appela aussi le corps du général Haddick, descendu du Saint-Gothard pour venir renforcer le général Bellegarde : toutes ces troupes réunies présentaient un total de quarante mille combattans. Trop faible pour résister à une masse aussi imposante, Moreau n'attendit point l'attaque de Soworow ; il se replia d'abord sur Novi, qu'il abandonna bientôt pour rentrer, par la Bocchetta, dans l'état de Gênes.

Sur ces entrefaites, Macdonald avait effectué sa retraite vers la Toscane. Arrivé le 23 juin sur les bords de la Secchia, il y rencontra une partie de la division du général Kleinau, qui se mit en devoir de lui disputer le passage : les Français, supérieurs en nombre, n'eurent pas de peine à l'emporter.

1799—an VII. Italie. Ils forcèrent le pont de Rubiera, et contraignirent Klenau de se retirer avec ses troupes. Le lendemain 24, l'avant-garde française entra dans Modène et frappa la ville d'une contribution payable en six heures. L'adjudant-général Lacroix reçut du général en chef la mission d'enlever tous les petits détachemens que le général prince Hohenzollern avait disséminés çà et là pour observer la marche des Français. Lacroix entra dans Reggio, et, en enlevant ou dispersant les postes autrichiens, il poussa jusqu'à Sassuolo, point fort essentiel, puisque c'était par là que les alliés espéraient gagner, avant Macdonald, les débouchés des Apennins. Cependant le général Klenau, ayant été renforcé par les troupes du général Ott, marcha sur Modène pour en chasser les Français. Le général en chef, satisfait des succès obtenus par l'adjudant-général Lacroix, et ayant d'ailleurs jeté quelques renforts dans Bologne et dans le fort d'Urbin, ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi, continua sa retraite, et reprit ses anciennes positions à Pistoïa où il arriva le 28 juin, et à Lucques.

La division Victor, formant l'arrière-garde, remonta la vallée du Taro, où elle rallia la division ligurienne du général Lapoype, et occupa avec elle les défilés des Apennins. Dès ce moment, il ne fut plus possible aux alliés de s'opposer à ce que Macdonald opérât sa retraite sur l'état de Gênes par Sarzana, la Spezia et Sestri di Levante, en côtoyant la Méditerranée. Les détachemens laissés devant les généraux Hohenzollern, Ott et Klenau, furent vivement pressés et forcés par ceux-ci d'évacuer Modène et Bologne. Le fort d'Urbin résista plus long-temps, et ne se rendit au général Ott que le 9 juillet.

Macdonald, après avoir passé les Apennins, ne devait ni ne pouvait espérer de se maintenir long-temps en Toscane; déjà même les habitans du pays, excités par les proclamations de Soworow et par les intrigues encore plus actives des

Anglais, commençaient à s'insurger et à inquiéter les communications et les derrières de l'armée française : pressé d'ailleurs de se réunir au général Moreau, qu'il savait être dans le pays de Gênes, il se décida à évacuer totalement la Toscane : les Français abandonnèrent donc Florence le 8 juillet, et l'armée commença à défiler par Lucques sur Sarzana. Cette marche fut lente et difficile, et les dernières colonnes de Macdonald n'arrivèrent aux environs de Gênes qu'à la fin de juillet. Malgré la vigilance des croisières anglaises devant Livourne, l'artillerie et les bagages de l'armée avaient été embarqués dans ce port et arrivèrent heureusement à Gênes. La garnison de Livourne et celle de Porto-Ferrajo formèrent les dernières arrière-gardes en marchant, comme l'armée, par Sarzana. Livourne avait été évacué le 17 juillet conformément à une convention arrêtée avec l'ancien gouverneur pour le grand-duc. La rentrée de la garnison de Porto-Ferrajo, capitale de l'île d'Elbe, le soin et le libre retour des malades furent également garantis. Après l'évacuation de Pise et de Lucques, la Toscane se trouva entièrement occupée par les troupes alliées et par un corps d'insurgés fort d'à peu près trente mille hommes, qu'un général appelé Ingherami, espèce d'aventurier, était parvenu à organiser.

1799-an VII. Italie.

L'armée de Naples, en quittant la Toscane après toutes les pertes qu'elle venait d'essuyer, se trouvait réduite à dix-sept mille hommes, de vingt-huit mille qu'elle comptait avant la bataille de la Trebbia ; mais elle avait eu la gloire d'effectuer une des plus singulières et des plus difficiles retraites qu'on ait jamais entreprises, à la vue d'une armée presque toujours supérieure et dans des pays dont presque toute la population insurgée était peut-être encore plus redoutable que des troupes régulières. Macdonald, qui avait conduit cette armée de Naples jusqu'à Gênes, la remit entre les mains de Moreau, et, malade encore, tant des suites de la blessure

1799-an VII. Italie. qu'il avait reçue dans l'échauffourée de Modène, que d longues fatigues qu'il avait essuyées, ce général en cl quitta l'Italie pour se rendre à Paris.

Moreau avait d'abord eu l'intention de s'établir dans camp retranché, formé dans les environs de Savone ; m il jugea plus convenable de porter son quartier-généra Cornegliano, et de faire prendre à ses troupes, entre Volt Savone, Vado et Loano, les mêmes positions, à peu pr qu'occupait l'armée française, en 1796, lorsque Bonap vint en prendre le commandement. Toutefois Moreau, quittant Gênes, ne négligea point de garder avec cette v des communications assurées. Le général piémontais Co au service de la république, occupait, avec un corps d ché, une position retranchée entre Seravalle et la Boech qui était fortifiée ; d'autres détachemens occupaient les tres défilés des Apennins ; et c'est dans cette attitude dé sive que le général en chef de l'armée d'Italie se tint pr recevoir les alliés, s'ils se présentaient pour le chasser territoire génois.

Soworow voyant que Moreau avait abandonné la posi au-dessus de Savone, vint camper sur la petite rivière d'O à l'entrée de la vallée de ce nom. Cette position entre N Acqui et Alexandrie, le mettait à même de protéger le s de la citadelle de cette dernière place, et de la forteress Tortone. Mais, comme nous venons de le dire, le gén français trop faible pour hasarder un mouvement offen laissa ces deux places livrées à leur propre défense, e maintint dans les nouvelles positions qu'il venait de pren

Pendant que Moreau et Macdonald manœuvraient, a que nous l'avons rapporté, pour opérer la réunion des armées qu'ils commandaient, les divisions austro-ru avaient poussé avec vigueur le siége des différentes pl occupées encore par les Français sur les derrières de l'a

alliée. En voyant les deux généraux en chef abandonner successivement les diverses contrées de l'Italie, les commandans français de ces forteresses durent naturellement désespérer d'être secourus, et cette idée était bien propre à prédominer dans leur détermination, lorsque d'ailleurs, pressés vivement par des corps assiégeans, ils s'exposaient par une résistance trop opiniâtre à toutes les rigueurs des lois de la guerre. 1799-an VII. Italie.

Nous avons dit que la citadelle de Turin avait ouvert ses portes le 23 juin. Ce fut la première des places dont nous parlons, qui tomba au pouvoir des alliés. Kaïm (à qui Soworow en partant pour combattre Macdonald sur la Trebbia, avait, comme on l'a vu, laissé le soin de ce siége), n'avait avec lui que sa seule division, quelques bataillons russes, et cinq à six mille paysans insurgés, presque tous employés aux travaux de tranchée. Le général autrichien excité par les pressantes recommandations du généralissime, redoubla d'efforts pour soumettre la forteresse qu'il assiégeait. Malgré plusieurs sorties audacieuses de la garnison, les lignes de circonvallation étaient achevées, et la tranchée ouverte le 16 juin. Le lendemain, trois cents bouches à feu commencèrent sur la place un feu nourri qui continua presque sans interruption le 18 et le 19. Le général Fiorella sommé de se rendre suivant l'usage, avait répondu négativement; mais les batteries de la place ayant été presque toutes démontées avec perte d'un grand nombre de canonniers et d'officiers d'artillerie, la troisième parallèle fut alors achevée sans obstacles, et après vingt-neuf heures d'un bombardement continu, Fiorella demanda lui-même à capituler. Il y eut d'abord des conférences sans résultat. Le 20, à onze heures du soir, le feu recommença avec une nouvelle violence, et dura toute la nuit. Les bombes et les boulets firent un ravage épouvantable. Les assiégés qui avaient rétabli leurs batteries, ripostèrent par des décharges à mitraille qui tuè-

1799 - an VII. Italie.

rent beaucoup de monde dans les ouvrages de tranchée. Dans la matinée du 21, tout était prêt pour tenter l'escalade : le feu de la nuit avait démonté de nouveau les batteries de la place, et fait de larges brèches aux fortifications. Tous les feux étant éteints, la garnison abandonnant les remparts et refusant le service, Fiorella se trouvait dans la situation la plus critique. Enfin, après de longs pourparlers et de grands débats, les deux partis arrêtèrent, le 23, les articles d'une capitulation semblable à celle qu'avaient obtenue les garnisons de Milan et de Ferrare [1].

Le même jour, des commissaires autrichiens chargés de prendre possession des magasins de la place, y entrèrent avec

[1] Cette capitulation de la citadelle de Turin donna lieu, dans le temps, à de graves inculpations, qui forcèrent le général Fiorella à entrer dans des détails justificatifs. Il présenta, comme une des causes qui l'avaient déterminé dans sa résolution de rendre la place, la défection de la plupart des canonniers, qui, presque tous piémontais, désertèrent, ou refusèrent le service. Cette défection, disait-il, ayant empêché la citadelle de répondre convenablement au feu des assiégeans, ceux-ci purent pousser leurs travaux et diriger leurs batteries sans obstacle.

On a prétendu que les gargousses des canons, préparées depuis long temps, ne contenaient qu'un tiers de poudre, et que le surplus n'était que du poussier de charbon. Les cartouches de l'infanterie, pareillement confusées, ne contenaient, disait-on encore, que des balles de bois recouvertes d'une feuille de plomb, en sorte que les boulets n'allaient pas à plus de cinquante pas, et les balles à vingt-cinq. A la séance du conseil des Cinq-Cents, du 28 messidor (17 juillet 1799), Français (de Nantes), membre de ce conseil, présenta une de ces balles, trouvée dans les cartouches des soldats : elle était effectivement de bois, et recouverte d'une légère feuille d'étain, il n'y avait de poudre qu'aux deux extrémités de la cartouche, le reste était rempli de sable. D'après les renseignemens ultérieurs que nous nous sommes procurés, nous sommes fondés à croire que ces bruits, injurieux à l'honneur du général Fiorella, qui d'ailleurs avait fait ses preuves, et même la démonstration officielle faite au conseil des Cinq-Cents, n'étaient que les résultats d'une jonglerie et d'une manœuvre politique du directoire, pour faire croire que la mauvaise volonté des soldats, défenseurs de la citadelle de Turin, n'avait eu aucune part dans la reddition de cette place; ce qui pourtant nous paraît avéré.

quelques bataillons russes, et le 24, les Français l'évacuèrent. Il fut aisé d'apercevoir les terribles effets du bombardement. L'intérieur de la citadelle ne présentait plus qu'un monceau de décombres. On y trouva trois cent soixante-quatorze pièces de canon de tout calibre, cent quarante-trois mortiers, quarante obusiers, trente mille fusils, quarante mille quintaux de poudre, et une grande quantité d'autres munitions de guerre et de bouche. On découvrit, en outre, beaucoup d'effets précieux appartenant au roi de Sardaigne [1]. Nous avons déjà dit qu'immédiatement après la prise de la citadelle de Turin, Kaïm se mit en marche pour rejoindre Soworow sur les bords de la Bormida. 1799-an VII. Italie.

Après la retraite que Moreau venait de faire de nouveau dans l'état de Gênes, par suite de l'arrivée de Soworow sur la Bormida, le général Bellegarde avait repris le blocus de la citadelle d'Alexandrie. Soworow s'était rendu lui-même dans cette ville pour presser les opérations du siége, et animer les soldats par sa présence. Vingt-mille Austro-Russes et cent vingt pièces d'artillerie attaquaient avec vigueur cette importante forteresse, dont la prompte reddition était jugée indispensable pour le succès de l'entreprise que le généralissime méditait contre la république ligurienne. Le 14 juillet, la première parallèle fut achevée, et le lendemain les batteries étaient prêtes à tirer sur la place. Le général Gardanne qui la commandait, ayant répondu convenablement à la sommation d'ouvrir ses portes, le feu commença avec beaucoup de vivacité sur les ouvrages extérieurs. Le bombardement eut lieu le 16 juillet, après l'ouverture de la seconde parallèle.

[1] Quelques historiens ont rapporté que la plupart des diamans de la couronne sarde faisaient partie de ces objets découverts; mais le fait nous paraît apocryphe. Les commissaires du gouvernement français, si connus par leurs rapines, n'eussent certainement pas manqué de s'emparer de ces joyaux, en supposant que le roi de Sardaigne ne les aurait point emportés avec lui lorsqu'il quitta Turin.

1799-an VII. Italie. Plusieurs batteries des assiégés furent démontées, et une bombe fit sauter un magasin à poudre. Cette explosion ayant endommagé une partie des fortifications, l'ennemi crut devoir renouveler sa sommation, qui fut accueillie comme la première. Le 17 juillet, la seconde parallèle fut perfectionnée; mais les alliés firent ce jour-là une perte remarquable dans la personne du marquis de Chasteler, quartier-maître général (chef d'état-major) de leur armée. Il fut tué d'un coup de feu qui l'atteignit au moment où il visitait les travaux. Soworow regretta particulièrement cet officier distingué, dont la bravoure, l'activité et les talens lui avaient été d'un grand secours depuis le commencement de la campagne. Le général Zach remplaça le marquis dans le poste de quartier-maître général, et fut rappelé à cet effet, du corps d'armée devant Mantoue, dont il dirigeait les travaux de siége.

Le 20 juillet, les alliés ayant poussé leurs ouvrages avec la plus grande vigueur devant la citadelle d'Alexandrie, emportèrent de vive force le chemin couvert, s'y logèrent, et conduisirent une sappe au pied des remparts. Les batteries de brèche étaient déjà disposées, et le feu de la place ne répondait presque plus à celui de la tranchée; Soworow ordonna alors toutes les dispositions d'un assaut général qui devait avoir lieu le lendemain 21. Ce jour-là, le général Gardanne ne croyant pas avoir les moyens nécessaires pour repousser cette attaque, envoya un parlementaire pour proposer une capitulation qui fut arrêtée et conclue le 22. La garnison réduite à mille hommes par la perte de six cents soldats morts pendant le siége, resta prisonnière de guerre, et fut envoyée dans les états héréditaires de l'empereur d'Allemagne. Sur quatre cents soldats cisalpins qui faisaient partie de cette garnison, deux cent soixante-dix avaient été tués, et parmi ces derniers se trouvait le brave chef de bataillon Guidetti de Ferrare. Les alliés trouvèrent dans la citadelle

d'Alexandrie une artillerie considérable, et des munitions de guerre en abondance. Toutefois ce dernier siége leur avait coûté un peu plus cher que les précédens : ils y perdirent plus de deux mille hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs, outre le marquis de Chasteler dont nous avons rapporté la mort. 1799-an VII. Italie.

Les soins que Soworow avait donnés au siége d'Alexandrie ne l'avaient point distrait de la surveillance qu'il exerçait sur d'autres objets non moins importans. Une partie de son armée avait été dirigée sur d'autres points du Piémont ; la forteresse de Coni était investie, et le fort de Fenestrelles attaqué. Le général Haddick avait remonté la vallée d'Aoste pour pénétrer dans le Valais, que le prince de Rohan, avec son corps détaché, avait envahi en partie. Ces deux généraux réunis attaquèrent le petit Saint-Bernard, et augmentèrent par cette entreprise l'alarme que les revers de l'armée d'Italie avaient répandue sur la frontière de France. On crut voir l'intention bien positive de la part des alliés, d'envahir le territoire républicain par le Dauphiné ; et ces craintes étaient d'autant mieux fondées, que le général français, Hatry, qui commandait dans cette partie, était loin d'avoir à sa disposition les forces suffisantes pour repousser cette agression. En effet, les forces que Soworow avait dirigées dans le Valais pouvaient maintenant être augmentées par la réunion des troupes occupées jusqu'alors au siége de Mantoue.

Après la prise de Peschiera, le général Kray s'était porté à Borgo-Forte, ainsi que nous l'avons dit ; et il réunit à ses troupes la garnison de Porto-Legnago. La flottille française prise à Peschiera était descendue, par le Mincio, dans le lac qui entoure Mantoue. Ces bâtimens commandés par le chevalier de Blumenstein, étaient destinés à bombarder la place.

Malgré les obstacles qu'opposait la nature du sol, malgré le feu de la place, le général Kray avait réussi à faire cons-

1799-an VII. Italie.

guerre très-active à l'extérieur, où souvent il avait obtenu l'avantage. Une flottille qu'il avait organisée et armée, secondait ses mouvemens et facilitait ses sorties; il avait perfectionné les défenses du fort Saint-Georges, de la citadelle, de l'île du Thé et de Migliaretto; toutes les digues étaient réparées et couvertes d'artillerie. Plusieurs attaques tentées par l'ennemi, telles que celles vers la tour de Cérèse et sur l'ouvrage à cornes de Pradella [1], avaient été repoussées et avaient servi à encourager la garnison.

A l'époque de l'avantage remporté par Macdonald auprès

[1] Le capitaine Ferrier (aujourd'hui maréchal-de-camp), du septième de dragons, se distingua d'une manière particulière dans cette dernière action. Il commandait un escadron de son régiment avec un autre de carabiniers piémontais, et formait l'avant-garde de la colonne sortie par la porte de Pradella pour repousser l'ennemi. Lorsque le commandant de cette colonne jugea convenable de rentrer dans la place par la porte de Cérèse, le détachement du capitaine Ferrier, marchant alors en arrière-garde, chargea avec impétuosité une troupe ennemie, accourue pour mettre obstacle à la rentrée des Français dans Mantoue, et la mit en déroute. Le brave capitaine eut son cheval tué sous lui. L'ennemi, plus nombreux, revint à la charge, et força l'infanterie à se retirer par des chemins marécageux, coupés par des fossés profonds, et où elle fut obligée d'abandonner son artillerie et ses blessés. Par cette retraite précipitée, le détachement de Ferrier se trouva isolé, et abandonné à ses propres forces. Le capitaine, dans une position aussi délicate, n'hésita point sur le parti qu'il devait prendre. Malgré la grande disproportion du nombre, il entame une charge vigoureuse sur la colonne autrichienne, qui emmenait l'artillerie française qu'elle venait de prendre, par le chemin de Cérèse. Sabrant tout ce qui lui opposait de la résistance, Ferrier s'empare d'une pièce de canon, la tourne sur-le-champ contre le gros de la colonne, et la fait servir avec avantage par quelques-uns de ses cavaliers. L'ennemi montre une grande incertitude, pendant laquelle Ferrier attire à lui les tirailleurs de l'infanterie française, qui lui donnent plus de facilité pour contenir ses adversaires. Il rassemble les blessés, se remet en marche, non vers la porte de Cérèse, parce que l'ennemi est sur ce point, mais sur celle de Pradella, et il rentre dans la place avec son canon, les blessés, et quelques prisonniers qu'il a faits sur les Autrichiens. Cette belle conduite du capitaine Ferrier fut mise à l'ordre du jour de la place de Mantoue, et valut, quelque temps après, à ce vaillant officier, le brevet de chef d'escadron.

de Modène, Latour-Foissac fit proposer à ce général d'aller au-devant de lui avec six mille hommes, s'il jugeait à propos de se diriger sur Mantoue pour en faire lever le blocus; mais la nouvelle du revers de la Trebbia fit perdre toute espérance au commandant de Mantoue; et bientôt, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il fut resserré dans la place par une armée dont la force et les succès remportés par les alliés augmentaient encore la confiance. 1799—an VII. Italie.

Le 10 juillet, le général Kray attaqua la place du côté du sud, et le général Saint-Julien réussit à emporter de vive force les retranchemens de la porte de Cérèse, ainsi que la tête de pont qui couvrait l'écluse. Dans la nuit du 13 au 14, la première parallèle fut ouverte en face des ouvrages de l'île du Thé. Le général Foissac fit diriger sur les travailleurs un feu continu, qui partait principalement du ravelin de Pradella et du bastion de Saint-Alexis; mais il ne put empêcher l'achèvement des première et deuxième parallèles, qui, dès le 17, furent liées et perfectionnées. Le 18, l'ennemi démasqua quatre batteries qui ouvrirent leur feu à trois cents toises des ouvrages de la citadelle; plusieurs autres batteries établies sur le canal de Pajolo, croisant leur tir avec celui des chaloupes canonnières, battaient de front et de revers les retranchemens de l'île du Thé et de Migliaretto.

Toutefois le général Kray, d'après l'opinion des principaux officiers du génie et de l'artillerie, choisit pour son attaque principale le front de Pradella, jugé le plus faible, et dont l'occupation favorisait l'approche de la partie de l'enceinte la moins flanquée. Un seul ouvrage à cornes défendait ce point, et son feu se trouvait dominé par les batteries établies par l'ennemi sur les hauteurs de Belfiore. Le corps de la place n'avait pour défense de ce côté que le bastion de Saint-Alexis et la demi-lune dite de *Pradella*; mais ces deux ouvrages, liés entre eux par une courtine qui n'était point terrassée, se

Russes emportaient à la baïonnette l'ouvrage à cornes de la porte de Cérèse, et s'emparaient d'un autre ouvrage garni de cinq pièces de canon. Un bataillon italien, commandé par le chef de brigade Eugène, et qui se trouvait à portée, accourut pour repousser l'ennemi et reprendre les ouvrages occupés. 1799-an VII. Italie.

Cette troupe rentra dans l'ouvrage à cornes et y fit cent dix prisonniers; mais, pendant ce temps, les assiégeans avaient poussé deux boyaux de tranchée, et s'étaient logés au pied du glacis de Pradella : leurs batteries avaient achevé d'écraser le bastion de Saint-Alexis, et des coupures faites vers Cérèse faisaient écouler les eaux du Pajolo, dont les écluses étaient trop étroites pour les relever. Un magasin de paille, embrasé par l'explosion d'une bombe, mit le feu à deux magasins à poudre; un troisième allait sauter, et, par sa situation, aurait détruit une partie de la ville, sans le généreux dévouement de quelques soldats français, qui ne craignirent pas de s'exposer à une mort presque certaine, pour arrêter les progrès de l'incendie. C'est alors que le général Foissac, attaqué et pressé si vivement, se décida à faire évacuer entièrement le fort Saint-Georges, que le général Elnitz se disposait à emporter d'assaut. La garnison de ce fort, commandée par le général de brigade Meyer, fut distribuée dans l'île du Thé, à Migliaretto, et sur le front de Pradella.

Un dernier moyen qui restait encore pour prolonger la défense de Mantoue fut employé, mais inutilement : il s'agissait de faire une coupure à la digue du lac supérieur, et de submerger ainsi les approches. Les mesures prises à ce sujet manquèrent : la principale coupure, au lieu de former un nouvel obstacle, servit à l'ennemi de tranchée contre le saillant de la demi-lune de Pradella.

Cependant le feu des assiégeans redoublait de violence : les batteries tiraient jusqu'à douze mille coups dans les vingt-quatre heures. La porte de Pradella fut détruite et les mai-

1799-an VII. Italie.

sons qui l'avoisinaient réduites en cendres. Les batteries de l'île du Thé furent démontées; les manœuvres d'artillerie devinrent impraticables par la quantité de bombes qui tombèrent dans cette partie. Toutes les défenses étaient à-peu-près ruinées, les revêtemens écroulés, la ville presque ouverte. Les travailleurs, découragés, refusaient le service sous la grêle de bombes et de boulets qui les écrasaient. Depuis le commencement du bombardement, on comptait quatre cents hommes par jour mis hors de combat par le feu ou par les maladies; la garnison se trouvait par là réduite à trois mille cinq cents combattans, nombre bien insuffisant pour espérer de soutenir l'assaut général dont on était menacé [1].

Dans cet état de choses, le général Kray, intéressé au salut d'une place qu'il regardait comme la légitime propriété de l'empereur son maître, envoya le lieutenant-colonel Orlandini, officier du génie autrichien, porter au général Latour-Foissac une dernière sommation, avec ordre de lui fournir la preuve officielle que la retraite des deux armées françaises au-delà des Apennins ne lui laissait plus d'espoir d'être secouru.

Le commandant de Mantoue fit assembler un conseil de guerre, composé de quarante-cinq officiers supérieurs, et lui soumit la question de savoir si, avec les forces qui restaient, on pouvait espérer de se défendre contre un prochain assaut. Sur les quarante-cinq membres du conseil, il y eut six officiers qui déclarèrent qu'on pouvait tenir encore deux ou trois jours; et tout le reste, à l'exception de deux, convint qu'il était nécessaire de capituler. Fort de cette majorité d'opinions, Foissac-Latour fit proposer au général Kray de prendre pour base de la capitulation les conditions que le général Bonaparte avait accordées en 1797 au maréchal Wurmser, dans une position à-peu-près semblable. Il de-

[1] Le plan placé tome VIII, page 50, peut servir à l'intelligence du siége de Mantoue.

mandait que la garnison fût renvoyée par le chemin le plus court, et par marches militaires, à l'armée française dans le pays de Gênes; mais le général Kray, moins généreux que Bonaparte ne l'avait été envers le vieux maréchal autrichien, refusa net les propositions de Foissac. Il fallut donc céder à l'impérieuse nécessité; et, par une capitulation conclue à Castel-Lucio entre les deux généraux, il fut convenu que la garnison française serait considérée comme prisonnière de guerre jusqu'à parfait échange, et renvoyée en France sous escorte autrichienne; mais que les officiers ne s'y rendraient, sur leur parole de ne pas porter les armes contre les alliés, qu'après avoir séjourné pendant trois mois dans les états héréditaires en qualité d'otages. Le 30 juillet, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, par la citadelle, et déposa les armes sur les glacis. 1799—an VII. Italie.

La chute de Mantoue mettait le complément aux succès obtenus par les alliés en Italie. La nouvelle de la reddition de cette place répandit l'alarme et la consternation en France; on ne voulut pas croire que la force des armes eût seule décidé la prise de ce boulevard formidable, et la méfiance républicaine fut portée au point de soupçonner le général Latour-Foissac de trahison. Cette fâcheuse prévention contre le commandant de Mantoue subsista même après la révolution du 18 brumaire, puisqu'un arrêté des consuls lui défendit de porter l'habit militaire.

France.

RELATION des principaux événemens maritimes, jusque vers le milieu de 1799. *Combat de la frégate* la Seine *contre trois frégates anglaises. Prise du vaisseau anglais* le Leander. *Seconde expédition d'Irlande. Belle défense du* Hoche, *de* la Bellone *et de* la Loire. *Prise à l'abordage de la frégate anglaise* l'Ambuscade *par la corvette* la Baïonnaise. — *Siége et prise de Corfou, etc.*[1] — La

[1] Journaux du temps, français et étrangers, — Relations manuscrites, —

1799-an VII. France. marche que nous avons adoptée pour le récit des événem maritimes, et dont nous ne nous sommes écartés que p le combat d'Aboukir, nous oblige à nous reporter, en c mençant ce paragraphe, à la fin de juin 1798 : ce sera n point de départ. Toutefois, avant d'entrer dans le dé d'aucune opération, nous ne croyons pouvoir mieux me les lecteurs à même de juger de ce qui a été fait pour pou la guerre maritime pendant la période que nous embras aujourd'hui, qu'en leur offrant le tableau de ce qu'on eût faire. Un mois environ avant de se rendre à Toulon et de embarquer pour l'expédition d'Égypte, Bonaparte adr au directoire la note suivante [1], qui est restée secrète jusq présent.

« Dans notre position, nous devons faire à l'Anglet une guerre sûre, et nous le pouvons.

« Que nous soyons en paix ou en guerre, il nous faut q rante ou cinquante millions pour réorganiser notre mar

« Notre armée de terre n'en sera ni plus ni moins fo au lieu que la guerre oblige l'Angleterre à faire des pré ratifs immenses qui ruinent ses finances, détruisent l'es du commerce, et changent absolument la constitution et mœurs de ce peuple.

« Nous devons employer tout l'été à armer notre esc de Brest, à faire exercer nos matelots dans la rade, à ach les vaisseaux qui sont en construction à Rochefort, à Lor et à Brest.

« Si l'on met quelque activité dans ces travaux, nous p vons espérer d'avoir, au mois de septembre, trente-cinq v seaux à Brest, y compris les quatre ou cinq nouveaux l'on peut construire à Lorient et à Rochefort.

Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Life of Nelson, — Journaux tiques, — Mémoires et Notes manuscrits, communiqués, etc.

[1] C'est celle dont il est question, tome IX, page 75.

« Nous aurons vers la fin du mois, dans les différens ports de la Manche, près de deux cents chaloupes canonnières : il faut les placer à Cherbourg, au Hâvre, à Boulogne, à Dunkerque et à Ostende, et employer tout l'été à amariner nos soldats. 1799-an VII. France.

« En continuant à donner à la commission des côtes de la Manche trois cent mille francs par décade, nous pouvons faire construire deux cents autres chaloupes d'une dimension plus forte et propres à transporter des chevaux.

« Nous aurions donc au mois de septembre quatre cents chaloupes canonnières à Boulogne, et vingt-cinq vaisseaux de guerre à Brest.

« Les Hollandais peuvent avoir également dans cet intervalle douze vaisseaux de guerre au Texel.

« Nous avons dans la Méditerranée deux espèces de vaisseaux :

« Douze vaisseaux de construction française, qui peuvent, ici au mois de septembre, être augmentés de deux nouveaux ; neuf de construction vénitienne.

« Il serait possible, après l'expédition que le gouvernement projette dans la Méditerranée, de faire passer les quatorze vaisseaux à Brest, et de garder dans la Méditerranée simplement les neuf vaisseaux vénitiens, ce qui nous ferait, dans le courant du mois d'octobre ou de novembre, cinquante vaisseaux de guerre français à Brest, et presque autant de frégates.

« Il serait possible alors de transporter quarante mille hommes sur le point de l'Angleterre que l'on voudrait, en évitant même un combat naval, si l'ennemi était plus fort, dans le temps que quarante mille hommes menaceraient de partir sur les quatre cents chaloupes canonnières et autant de bateaux-pêcheurs de Boulogne, et que l'escadre hollandaise et dix mille hommes de transport menaceraient de se porter en Écosse.

1799—an VII France.

« L'invasion en Angleterre, exécutée de cette manii dans les mois de novembre et de décembre, serait pı certaine.

« L'Angleterre s'épuiserait par un effort immense, ne la garantirait pas de notre invasion.

« En effet, l'expédition dans l'Orient obligera l'e d'envoyer six vaisseaux de guerre de plus dans l'Inc peut être le double de frégates à l'embouchure de l Rouge : elle serait obligée d'avoir de vingt-deux à ı cinq vaisseaux à l'embouchure de la Méditerranée ; soi vaisseaux devant Brest et douze devant le Texel ; c formerait un total de cent trois vaisseaux de guerre. compter ceux qu'elle a aujourd'hui en Amérique e Indes, sans compter les dix ou douze vaisseaux de 50 c avec une vingtaine de frégates, qu'elle serait obligée c pour s'opposer à l'invasion de Boulogne.

« Nous nous conserverions toujours maîtres de la Mé ranée, puisque nous y aurions neuf vaisseaux de constr vénitienne.

« Il y aurait encore un moyen d'augmenter nos force cette mer : ce serait de faire céder par l'Espagne troi seaux de guerre et trois frégates à la république ligu Cette république ne peut plus être aujourd'hui qu'un tement de la France [1] : elle a plus de vingt mille ex marins.

« Il est d'une très-bonne politique de la part de la l de favoriser la république ligurienne, et d'exiger qu'elle ait quelques vaisseaux de guerre.

« Si l'on prévoit des difficultés à ce que l'Espagne nous ou à la république ligurienne trois vaisseaux de g je croirais utile que nous-mêmes nous vendissions à la blique ligurienne trois des neuf vaisseaux que nous

[1] Tel fut en effet son sort six ou sept ans plus tard.

pris aux Vénitiens, et que nous exigeassions qu'ils en construisissent trois autres : c'est une bonne escadre, montée par de bons marins, que nous trouverons avoir gagnée. Avec l'argent que nous aurons des Liguriens, nous ferons faire à Toulon trois bons vaisseaux de notre construction : car les vaisseaux de construction vénitienne exigent autant de matelots qu'un bon vaisseau de 74 ; et des matelots, voilà notre partie faible. 1799-an VII. France.

« Dans les événemens futurs qui peuvent arriver, il nous est extrêmement avantageux que les trois républiques d'Italie, qui doivent balancer les forces du roi de Naples et du grand-duc de Toscane, aient une marine plus forte que celle du roi de Naples. »

Nous ne prétendons pas qu'on n'eût pu présenter quelques objections fondées à ce vaste plan de Bonaparte ; mais comme il nous paraît qu'il était exécutable dans presque toutes ses parties, il n'en montre pas moins combien, dans les affaires maritimes de la république, il y eut toujours de différence entre la conception et l'exécution. Les plans de Truguet et celui-ci, auquel il ne fut pas étranger, ne pouvaient manquer de changer la face de la guerre avec l'Angleterre. Quand on considère que leur défaut de succès fut constamment dû à ceux qui étaient chargés de les exécuter, ou à ce qu'on ne les exécutait que partiellement, et à des époques peu favorables, on ne peut plus guère douter qu'à toutes les causes visibles, déjà suffisantes pour produire les revers de la marine française, il ne se soit joint encore quelque cause secrète qu'il ne serait pas permis à l'historien contemporain de dévoiler s'il l'avait pénétrée.

Nous avons rapporté, dans le huitième volume, le départ de l'Ile-de-France de la frégate *la Seine*, l'une de celles qui composaient la petite escadre de l'amiral Sercey. Cette frégate, chargée d'une grande partie des soldats des cent septième Côtes de France.

1799-an VII. Côtes de France.

et cent huitième régimens, expulsés par l'assemblée coloniale, et de plusieurs autres déportés (ce qui, joint à son équipage, formait six cent dix hommes à bord), avait fait une heureuse traversée jusqu'aux atterrages de France. Le 29 juin, à la pointe du jour, les vigies découvrirent la terre, qui fut bientôt reconnue pour la côte de Bretagne aux environs de Lorient. Peu de temps après, on aperçut trois grands bâtimens qui s'avançaient couverts de voiles sur la frégate. Malgré tous les efforts que fit *la Seine* pour s'en éloigner, ils furent, au bout de quelques heures, assez près pour qu'on pût distinguer leurs signaux et les reconnaître pour une division ennemie : c'était celle du commodore Stirling, composée des frégates *le Jason*, *la Pique* et *la Mermaid*. Le lieutenant de vaisseau Bigot, commandant de *la Seine*, voyant que, par leur position, les bâtimens anglais pouvaient lui couper la route et l'empêcher de gagner le port de Lorient, se décida à laisser arriver pour Rochefort, et prit chasse, en se dirigeant au sud-sud-est, pour tâcher d'atteindre le pertuis breton.

La chasse dura toute la journée. Des trois frégates qui la poursuivaient, deux seulement avaient quelque avantage de marche sur *la Seine* ; cependant le capitaine Bigot ne désespérait pas d'embouquer le pertuis avant la nuit close. Arrivé à la hauteur de l'Isle-Dieu, il vit une autre division ennemie mouillée entre cette île et la côte, et composée d'un vaisseau rase et de deux frégates, sous les ordres du commodore Stopford, appareiller pour lui couper la terre : cette circonstance l'obligea à tenir le large et prolongea la chasse ; enfin, sur le soir, il fut joint par l'un des bâtimens ennemis, *le Jason*.

Cette frégate envoya d'abord à *la Seine* quelques volées sans effet ; ce ne fut que vers dix heures que l'action s'engagea sérieusement. Le commencement du combat fut favorable à la frégate française ; elle mit un moment le feu à la du *Jason*, qui fut obligé de céder sa place à *la Pique*.

Celle-ci, foudroyée par le feu de *la Seine*, éprouva en peu d'instans de grands dommages, et dès la seconde bordée son grand mât de hune tomba, ce qui la contraignit à se retirer. *Le Jason*, qui avait éteint l'incendie causé par le feu de la frégate française, et dont l'équipage avait repris haleine, se présenta une seconde fois pour combattre *la Seine* : il en fut reçu aussi vigoureusement que la première ; et bientôt la valeur républicaine eût décidé de son sort, si *la Pique* ne fût venue à son tour le soutenir. 1799-an VII. Côtes de France.

Attaquée vigoureusement par deux frégates de même force qu'elle, *la Seine* ne pouvait espérer de leur échapper qu'en se jetant à la côte. Tout dangereux que fût ce parti, c'est celui auquel s'arrêta le capitaine Bigot, surtout quand il vit *la Mermaid* s'approcher pour prendre part à un combat déjà si inégal. Il espérait en s'échouant, non seulement empêcher son équipage de tomber au pouvoir de l'ennemi, mais encore faire échouer les frégates anglaises, si elles s'acharnaient à le poursuivre ; il comptait qu'alors le feu des forts contribuerait avec le sien à en contraindre quelqu'une à se rendre. Il dirigea donc sa route en conséquence, et, toujours combattant, il vint prendre terre sur les côtes de la Vendée, près d'un lieu nommé le *Civrain de la Tranche*, vers une heure et demie du matin le 30.

La frégate *la Pique*, qui suivait *la Seine* à portée de pistolet, s'échoua presque aussitôt qu'elle ; *le Jason* ne tarda pas à s'échouer de même ; et *la Mermaid*, qui, voyant les trois bâtimens continuer leur feu, ne soupçonnait pas qu'ils fussent à la côte, s'échoua aussi. Dans cette position, le combat ne cessa pas, et la terre voisine n'offrant aucun fort qui pût protéger *la Seine*, son sort n'avait pas changé. Pour achever de l'accabler, la division anglaise partie de l'Isle-Dieu, vint la canonner ; mais la crainte d'échouer aussi faisant tenir ces bâtimens au large, leur feu ne fut ni vif ni long. Celui

1799-an VII. Côtes de France.

de *la Seine* ne diminua qu'à mesure que ses pièces furent démontées, et il ne cessa tout-à-fait que lorsqu'il ne restait plus que trois canons seuls en état de tirer. Il était trois heures : déjà *la Pique*, entièrement écrasée, ne tirait plus. La frégate française, démâtée de tous mâts, avait neuf pieds d'eau dans la cale; toutes ses poudres étaient submergées; la moitié de son monde était hors de combat; il fallut céder, et le capitaine Bigot se rendit au *Jason*, pour conserver la vie au reste de son équipage, qu'il n'avait pas les moyens de faire sauver à terre.

Au jour, la division Stopford se porta au secours des quatre frégates échouées. *La Mermaid* s'était relevée seule; mais ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on parvint à relever *le Jason* : quant à *la Pique*, on fut obligé d'y mettre le feu, et son équipage passa sur *la Seine*. Le désir seul d'emmener à Plymouth un trophée de leur victoire, a pu empêcher les Anglais de brûler également cette frégate : pour la remettre à flot, il fallut jeter tous ses canons à la mer, et elle était si criblée de boulets à fleur d'eau, qu'elle menaça de couler à fond pendant tout le trajet. *Le Jason* était aussi dans un piteux état; il n'avait pas un mât ni une vergue qui ne fussent endommagés; toutes ses manœuvres courantes et dormantes étaient hachées, et toutes ses voiles étaient en lambeaux [1]. Les pertes de *la Seine* se montèrent à cent soixante-dix tués et cent blessés, les Anglais ne portèrent les leurs qu'à une trentaine d'hommes hors de combat. S'il est vrai que

[1] La frégate *le Jason* se perdit sur des rochers, au large de Brest, deux ou trois mois après le combat que nous venons de raconter, et tout son équipage fut fait prisonnier. Si les avaries qu'elle reçut alors contribuèrent à la mettre hors d'état de résister à la tempête qui la jeta ensuite à la côte, on peut dire que *la Seine*, par sa résistance opiniâtre, causa la perte de deux frégates ennemies, et que l'avantage matériel du combat, aussi bien que la gloire, est demeuré aux Français.

les vaisseaux britanniques aient toujours perdu si peu d'hommes, à proportion de ceux tués ou blessés à bord des bâtimens républicains, il faut en conclure que les canonniers français commettaient une grave erreur dans la manière de pointer leurs coups : l'état des voiles et des manœuvres de leurs ennemis après un combat, tout en témoignant en faveur de leur adresse, indique assez cette erreur. 1799-an VII. Côtes de France.

Toute l'attention des Anglais s'étant portée sur les travaux nécessaires pour remettre à flot leurs bâtimens, et surtout la prise, les blessés français demeurèrent sans secours depuis la fin du combat jusque vers le soir, malgré les vives représentations de l'officier de santé de *la Seine*. Enfin, avant la nuit on les débarqua près du village de la Tranche, ainsi que le reste de l'équipage, les capteurs n'ayant voulu garder que le capitaine français, quelques officiers de marine et d'infanterie, ainsi qu'un petit nombre de marins et de soldats pour constater la prise.

Le capitaine Bigot conduit en Angleterre, y fut traité avec tous les égards dus au courage malheureux. Nous ne nous étendrons pas en éloges sur la bravoure qu'il déploya dans son combat ; nous nous bornerons à dire qu'il en reçut même de ses ennemis. Les Anglais, qui plus d'une fois rendirent hommage à la valeur des officiers de la marine française, ne furent point injustes envers lui. On fit graver à Londres une estampe représentant *la Seine* aux prises avec *le Jason* et *la Pique*, et la lettre de cette gravure se terminait ainsi : « Les trois bâtimens échouèrent sur la côte de France, vers minuit. *La Seine*, se défendant toujours avec une intrépidité inouïe, ne se rendit que lorsqu'elle fut totalement démâtée, et après avoir eu près de la moitié de son équipage et des soldats passagers tués ou blessés. » Par une marque d'estime particulière, le gouvernement britannique consentit à comprendre le capitaine Bigot dans le premier échange qui

1799-an VII. Côtes de France.

aurait lieu, et, au bout de quelques mois, il eut la satisfaction de rentrer dans sa patrie et d'y recevoir les récompenses dues à sa brillante défense du pavillon national.

De lieutenant de vaisseau, le brave Bigot fut élevé au rang de capitaine de vaisseau, sans passer par le grade intermédiaire de capitaine de frégate. Le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, qui avait obtenu du directoire que tous les traits de bravoure et de patriotisme fussent consignés dans des annales et proclamés dans une cérémonie imposante, écrivit, au ci-devant capitaine de *la Seine*, une lettre flatteuse finissant en ces termes : « Le président du directoire exécutif a déclaré solennellement, le jour de l'anniversaire de la fondation de la république, que vous avez bien mérité de la patrie, et c'est avec une véritable satisfaction que je vous adresse les annales glorieuses dans lesquelles votre mémorable action a été justement consignée. » Le ministre de la guerre lui écrivit aussi, peu de temps après, pour lui annoncer qu'il avait donné ordre au directeur de la manufacture de Versailles, de tenir à sa disposition une armure complète, destinée à remplacer les armes qu'il avait perdues si glorieusement au service de la république [1].

Méditerranée.

En terminant, dans le volume précédent, le paragraphe de la prise de Malte, nous avons dit que le bâtiment sur lequel le général Baraguey d'Hilliers retournait en France avec les dépouilles de l'ordre, tomba au pouvoir des Anglais : c'était la frégate *la Sensible*, et on y avait embarqué en effet les drapeaux enlevés aux chevaliers, la grande couleuvrine de Soliman et d'autres objets précieux. Arrivée à la hauteur de la Sardaigne, elle fut rencontrée et prise par *le Sea-Horse*, l'une des frégates qui s'étaient séparées de Nelson, lors de la tempête qu'il essuya dans le golfe de Lyon, et qui le con-

[1] Expressions de la lettre.

traignit à relâcher à Saint-Pierre [1]. Le combat qui précéda la reddition de *la Sensible* est encore une de ces affaires sur lesquelles il est difficile de porter un jugement. 1799—an VII. Méditerranée

Irrité, peut-être, de la perte des trophées et des trésors conquis par l'armée d'Orient dès le début de l'expédition, le directoire, à la nouvelle de la capture de *la Sensible*, prit l'arrêté suivant :

« Le directoire exécutif, informé de la conduite que le capitaine de frégate Bourdet a tenue lors de la rencontre de la frégate de la république *la Sensible*, avec la frégate anglaise *le Sea Horse* ;

Considérant que cet officier s'est rendu à l'ennemi aussitôt après les premières volées ;

« Ouï le rapport du ministre de la marine et des colonies,

Arrête :

« Art. Ier. Le capitaine de frégate Bourdet cessera, sur-le-champ, toutes fonctions.

« II. Le ministre de la marine prendra des renseignements sur la conduite que les officiers et marins ont tenue dans le combat de la frégate *la Sensible*, et provoquera la punition de ceux qui n'auraient pas rempli leur devoir.

« III. Les tribunaux à ce compétens maintiennent la procédure ordonnée par les lois, à l'occasion de la prise de ce bâtiment, etc., etc. »

Cet arrêté fut pris le 13 thermidor an 6, et, chose étonnante, le gouvernement laissa publier le 29 du même mois, dans le Moniteur, un article où, en annonçant l'arrivée à Paris du général Baraguey d'Hilliers [2], on ajoutait : « La frégate *la Sensible*, sur laquelle il était monté, ne s'est point rendue, comme on l'a dit, à la première bordée des Anglais. On

[1] *Voyez* tome IX, page 81.

[2] L'auteur de *Germanicus*, Arnault, était passager sur *la Sensible*, et arriva à Paris presque en même temps que le général

1799-an VII. Méditerranée. ne peut refuser du courage au capitaine ; mais on pourrait peut-être croire qu'il n'a pas l'expérience nécessaire à un officier de mer. » A la suite de ce passage se trouve une courte relation du combat que l'on supposa avoir été rédigée par le général Baraguey d'Hilliers lui même ; cette circonstance lui ôta le crédit qu'elle méritait peut-être, parce que l'on pensa que ce général, destitué par le directoire en même temps que le capitaine Bourdet, avait intérêt à présenter le combat sous un jour favorable aux défenseurs de *la Sensible*.

Suivant cette relation, l'affaire aurait eu lieu à si petite portée, que les Anglais auraient mis le feu dans le gréement de la frégate française avec les bourres de leurs canons ; dès les premières bordées il y aurait eu vingt-neuf hommes de tués et cinquante-cinq blessés, et la frégate, entièrement désemparée, se serait trouvée percée de trente-six boulets à la flottaison; des Maltais qu'on voulut mettre aux canons pour remplacer les marins français qui venaient d'être tués, auraient refusé de se battre ; le capitaine ayant reçu plusieurs blessures, aurait, pour tenter un dernier effort, donné l'ordre d'aller à l'abordage, et le général Baraguey, voulant montrer l'exemple, aurait été renversé par un éclat de bois dans la poitrine, après avoir eu son chapeau criblé de mitraille.

Toutes ces circonstances sont vraisemblables ; mais il en est une dont on ne peut contester la réalité, c'est que *la Sensible* ne portait que du 12 en batterie, tandis que *le Sea-Horse* était armé avec des canons de 18 et des caronnades de 32. De la sorte, la frégate anglaise pouvait envoyer à la frégate française plus de fer, en deux bordées, que celle-ci ne pouvait lui en rendre en trois : cette supériorité de forces du bâtiment ennemi suffirait seule pour expliquer le résultat du combat, résultat que, toutefois, il eût peut-être été possible de retarder davantage.

Quoi qu'il en soit, un premier conseil de guerre confirma

arrêté du directoire, en cassant le capitaine Bouvet. Plus tard, un second conseil, devant lequel il avait demandé que son affaire fût renvoyée, le réintégra dans son grade. Cette affaire est une de celles qui ont donné lieu à l'auteur des *Principes organiques de la marine militaire* de dire : « La révision des procès, à diverses époques, sauvait d'ailleurs les prévenus qui se trouvaient tour à tour condamnés, absous, loués, blâmés, récompensés, selon l'esprit du jour et le caractère du nouveau ministre. »

Quelques-uns Bâtiments.

Le même jour que le directoire destituait par un arrêté le capitaine Bouvet, il élevait par un autre, au grade de capitaine de frégate, le lieutenant de vaisseau Sennequier, commandant du brick de la république *le Vulcain*.

Ce bâtiment, qui portait des dépêches et quelques passagers en Égypte, était sorti du port de Livourne le 5 juillet au matin, et, poussé par un bon vent, avait couru toute la journée sans apercevoir d'ennemis. A neuf heures trois quarts du soir, il se trouva tout d'un coup à portée de voix d'un bâtiment qui le hèla : c'était *l'Aigle*, brick anglais d'une force bien supérieure à la sienne. *Le Vulcain* amena toutes ses menues voiles et manœuvra pour présenter le travers au bâtiment ennemi qui continuait de s'avancer sur lui. Bientôt le feu, qui n'avait commencé que par quelques coups tirés de part et d'autre, devint très vif.

L'Aigle, comptant sur la supériorité de son artillerie, serrait de près le brick français et s'en approcha jusqu'à engager son beaupré dans la brigantine de celui-ci, au moment où le capitaine Sennequier lui faisait faire un mouvement pour prendre son adversaire d'enfilade par l'avant. Alors commença des deux côtés un feu roulant de mousqueterie ; celui des Français devint bientôt supérieur, tous les officiers passagers s'étant armés d'fusils dont ils se servirent avec autant d'adresse que de vivacité. L'Anglais, qui semblait vouloir ménager un

1799—an VII. Mediterranée. bâtiment qu'il considérait comme une capture assurée, ne s'attachait qu'à lui tuer des hommes, et ne tirait presque ses canons qu'à mitraille. Les biscaïens et les balles tombaient comme la grêle à bord du *Lodi*, plusieurs officiers, marins et soldats furent blessés en très-peu d'instans.

Les deux bâtimens restèrent pendant presque toute l'action bord à bord, et l'acharnement avec lequel leurs équipages se battaient ne diminuant pas, le combat ne paraissait devoir finir que par l'enlèvement de l'un ou de l'autre à l'abordage. Deux fois *l'Aigle* tenta de jeter du monde à bord du *Lodi*, deux fois la fusillade la plus vive fit tomber à la mer une partie des assaillans et força l'autre à se réfugier à l'abri de ses bastingages. L'abordage ordonné par le capitaine Sennequier, malgré l'ardeur de son équipage, des officiers et des soldats passagers, n'eut pas plus de succès : l'élévation de *l'Aigle* au-dessus du *Lodi* rendait sa défense plus facile, et les républicains ne purent parvenir à pénétrer sur son pont.

Après ces tentatives infructueuses pour en venir à un combat corps à corps, les deux bricks demeurèrent acostés tirant toujours ; mais à deux heures du matin, le feu de *l'Aigle* qui avait diminué progressivement, cessa tout à fait. Le capitaine Sennequier cria alors aux Anglais de se rendre, en leur promettant qu'ils seraient traités comme le méritaient de braves gens. A cette sommation l'équipage de *l'Aigle* répondit en recommençant un feu assez vif de mousqueterie accompagné de quelque coups de canon ; mais en même temps il chercha à gagner le large et à s'éloigner du *Lodi*. Le brick français lui envoya dans ce moment une volée qui fit tomber son mât de misaine et son grand mât de hune. Privé par là de la plus grande partie de ses voiles, le capitaine de *l'Aigle*, pour s'échapper, fut obligé d'avoir recours à la rame ; il cessa entièrement de tirer et mit tout son monde aux avirons. Malgré le délabrement de ses manœuvres, *le Lodi* fit tous ses efforts

sur le poursuivre. Le brick ennemi n'eut plus alors d'autre ressource que de chercher un abri sur la côte neutre de Toscane vers laquelle il se dirigea en faisant des signaux de détresse. Le capitaine Sennequier fut obligé de l'abandonner quand il le vit réfugié sous le canon d'un fort où les lois de la guerre lui défendaient d'aller l'attaquer. Il reprit le large, s'occupa de réparer ses avaries, et se remit en route pour remplir la mission dont il était chargé. 1799—an VII. Méditerranée.

Dans ce combat de plus de quatre heures et presque toujours bord à bord, les officiers de terre et de mer, les marins et les soldats rivalisèrent d'audace et de bravoure. Le capitaine Sennequier fut blessé, ainsi que deux officiers de marine et quelques officiers de terre ; deux marins furent tués et vingt-cinq hommes tant soldats que matelots, blessés. De son côté, l'équipage du brick anglais se battit avec courage ; mais sa capture fut devenue inévitable sans la circonstance de la neutralité de la Toscane à laquelle il dut son salut.

Peu de temps après le combat d'Aboukir, le vaisseau *le Généreux*, l'un des deux seuls échappés à ce désastre, vint mouiller dans la rade de Corfou, amenant avec lui le vaisseau *le Leander*, de cinquante canons, dont il s'était emparé en route après un combat de quatre heures, dans lequel le capitaine anglais avait été blessé. Sur ce vaisseau se trouvait le capitaine Berry, commandant du vaisseau portant le pavillon de Nelson, expédié en Angleterre par cet amiral avec ses dépêches. Les Français se réjouirent de ce succès, parce que la prise d'un vaisseau anglais fut pendant toute la guerre un événement peu commun ; mais ils n'exaltèrent pas un triomphe que l'extrême différence de force entre *le Généreux* et *le Leander* rendait moins éclatant [1]. Toutefois, en se rappelant avec quelle audace

[1] Le poids des boulets d'une bordée du vaisseau français était double de celui des boulets d'une bordée du *Leander*, et la coque de ce vaisseau offrait infini-

1799-an VII. Méditerranée.

le brave Lejoille, commandant du *Généreux*, enga le 7 mars 1795, le vaisseau anglais *le Berwick* sur sa fré *l'Alceste*, qui ne portait que du 12 en batterie [1], on ne p douter, qu'en cette dernière occasion, il ne fût également sorti vainqueur d'un combat livré à un adversaire plus midable que *le Leander*. Le peu de part que prit au con d'Aboukir cet officier distingué, vint du poste qu'il occu dans la ligne, et dont (quel qu'en eût été son désir) i pouvait sortir sans l'ordre du commandant de l'arrière-ga Lejoille acquit encore de nouveaux droits à l'estime de ennemis par la manière dont il traita les deux capitaines glais que le sort des armes avait fait tomber en son pou Après avoir eu pour eux toutes les attentions imaginable les renvoya sur parole en Angleterre, aussitôt que le com dant du *Leander* fut assez bien rétabli de ses blessures supporter le voyage.

Côtes d'Irlande.

Deux ans s'étaient presque écoulés depuis la premièr pédition d'Irlande, lorsque le directoire en fit tenter un conde [2]. Un coup d'œil rapide jeté sur la situation intér de l'île fera voir si cette nouvelle expédition fut entrep propos.

Après que les Français eurent échoué dans leur tent à Bantry, la tranquillité parut se rétablir en Irlande; sous cette apparence de calme, l'esprit d'insurrection f chaque jour de nouveaux progrès: la société des *Irlan Unis* s'accroissait, s'organisait militairement, et, dans

ment moins de résistance. Notre impartialité nous fait un devoir de men cette circonstance, qui devient honorable pour les défenseurs du vaisseau e

[1] *Voyez* tome v, page 287.

[2] Dans cet intervalle, une descente fut effectuée sur la côte occiden l'Angleterre par un petit corps de mille à deux cents hommes; mais l' composition de cette troupe, qui nous défend de la nommer française, a pas permis de consigner les détails d'une pareille expédition dans un entreprise pour élever un monument à la gloire nationale, bien qu'il n'

l'une à Rochefort et l'autre à Brest, mais la lenteur des formes administratives en usage dans la marine, retarda leur armement, et fit cause qu'elles ne partirent pas en même temps. « La première fut vaincue avec une misérable somme de quarante-sept mille francs que le payeur de Rochefort venait bien lui avancer, sans attendre les ordonnances de la trésorerie. La division de Brest resta quinze jours dans la rade en attendant qu'on lui comptât cent trente-cinq mille francs ordonnances depuis trois semaines par le directoire[1]. » Malheureusement ce retard ne fut pas le seul qu'elle éprouva.

Conséquences de l'expédition d'Irlande.

Le commandement de la division de Rochefort fut confié au chef de division Savary[2], officier qui n'avait cessé de donner les plus grandes preuves d'habileté et de bravoure dans le cours de la guerre de 1778, et depuis le commencement de celle de la révolution, notamment au combat du 14 mars 1795, où, sur son vaisseau *le Téméraire*, il fit des prodiges de valeur et combattit seul une partie de l'armée anglaise. On le composa de trois frégates et une corvette, savoir : *la Concorde*, capitaine Papin ; *la Résistance*, capitaine Guillotin ; *la Médée*, capitaine Coudein[3], et *la Vénus*, capitaine Senez. Sur cette division s'embarquèrent le général Humbert et les

[1] L'auteur dont nous empruntons les paroles ne fait à l'appui de l'assertion suivante, dont il ne produit aucune preuve, « l'intervalle qu'on peut juger naturellement entre la délivrance d'un mandat payable de la part du trésor des fonds, et le paiement par le caissier de la marine à la trésorerie, rendait les mandats ; il occasionna parfois les plus funestes événements ; ainsi le succès des opérations se trouve compromis. » (*Principes organiques de la marine moderne*, par Dupès.)

[2] Maître amiral, commandant de la Légion d'Honneur, en 1848, âgé de soixante-cinq ans, comptant plus de cinquante années de service, et plus de trente combats sans avoir jamais baissé le pavillon français devant l'ennemi.

[3] Aujourd'hui capitaine de vaisseau en retraite. C'est le illustre et estimable capitaine qui commandait le radeau de *la Méduse*, et qui, dans ce terrible naufrage, vient de se signaler par un courage et une persévérance qu'on pourrait trouver surhumains de son âge, s'il n'était l'ami et mari

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

adjudans-généraux Fontaine et Sarrazin, avec onze cents cinquante officiers et soldats, presque tous d'infanterie et trois pièces de campagne. Les bâtimens avaient à bord de la poudre et des fusils destinés aux Irlandais.

Le 6 août la division Savary appareilla de la rade de l'île d'Aix. Sa traversée se fit sans événement remarquable. Le 21, on découvrit la terre, et le général Humbert donna à sa petite troupe le nom d'armée d'Irlande, à la vue des côtes de cette île. Les vents contraires ne permirent pas de gagner la terre le jour même; mais le lendemain, la division, après avoir lutté douze heures contre ces vents et les courans, vint mouiller à trois heures après midi dans la baie de Killala, située dans le golfe de Sligo. Le débarquement ordonné à quatre heures fut effectué, et l'adjudant-général Sarrazin marcha aussitôt, à la tête des grenadiers, pour attaquer Killala: ce poste fut enlevé à la baïonnette. De deux cents hommes qui le gardaient, une vingtaine seulement parvinrent à s'échapper à travers les marais; le reste fut tué ou pris. La plupart des prisonniers demandèrent à passer sous les drapeaux français; le général y consentit et les incorpora. A dix heures du soir tous les affûts et munitions ayant été mis à terre, le chef de division Savary se disposa à repartir avec ses bâtimens. Le lendemain matin, il les fit mettre à la voile et se dirigea vers Rochefort, où il rentra après une traversée aussi heureuse que la première.

Le jour même qui suivit la descente et la prise de Killala, l'adjudant-général Sarrazin reçut ordre de pousser une reconnaissance à quelques lieues dans l'intérieur vers Balayna. Il atteignit, dans sa course, un parti de cavalerie ennemie qui, après une légère escarmouche, s'enfuit au grand galop. Le général Humbert s'avança, le lendemain 24, sur Balayna avec toute sa petite armée. Il trouva des troupes anglaises postées sur la route; elles furent culbutées par l'adjudant-

Cette mesure fut sans doute nécessitée par les avis reçus de la force et de la position des troupes britanniques rassemblées par le vice-roi d'Irlande, lord Cornwallis, et dont le corps, battu à Castlebar, ne formait qu'une très petite partie. L'armée anglaise manœuvra pour disputer le passage de la rivière aux Français; mais Humbert l'ayant gagné de vitesse, la Shannon fut passée par son petit corps à Balintra. Dans sa marche, qu'il poursuivit pendant huit jours depuis son départ de Castlebar, il soutint plusieurs combats, dont les relations ont échappé à nos recherches. Les champs de Cloone et de Granard, entre autres, furent témoins de nouveaux prodiges de la valeur française; mais enfin elle dut céder au nombre. Entourée le 8 septembre, à Ballinamuck, par vingt-cinq à trente mille hommes de troupes réglées, soutenus par près de cent pièces d'artillerie, la petite armée de Humbert fut forcée de se rendre prisonnière de guerre. Sa force effective alors, suivant l'état remis au général anglais par le chef d'état-major, était de huit cent quarante-quatre officiers, sous-officiers et soldats français; les insurgés jetèrent leurs armes et se dispersèrent: il n'en fut pris qu'un petit nombre.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Les Anglais traitèrent le général Humbert avec distinction. L'adjudant-général Sarrazin obtint d'être échangé sur-le-champ contre un des colonels anglais pris à la bataille de Castlebar, et vint présenter au directoire un étendard qu'il avait enlevé à la cavalerie ennemie dans cette même bataille, en chargeant à la tête des officiers de l'état-major et des chasseurs à cheval du troisième régiment. Cette campagne de seize jours fut extrêmement brillante pour les armes républicaines. Lord Cornwallis, dans son rapport au gouvernement britannique, ne dissimule pas que, malgré l'immense supériorité de ses forces, il eut de grandes difficultés à vaincre pour réduire la petite armée française. « Quelque nombreuses que fussent nos troupes, dit-il, une grande persévérance et

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

des marches extraordinaires étaient nécessaires pour s'opposer aux progrès d'un ennemi extrêmement actif. »

Le débarquement de Humbert et les avantages qu'il obtint au début de la campagne, causèrent une vive inquiétude au gouvernement et au peuple anglais [1]; mais l'excessive faiblesse numérique de sa troupe eut, entre autres désavantages, celui d'empêcher l'insurrection d'être complète, les Irlandais ne la considérant pas comme un point d'appui assez fort. On peut au reste regarder comme certain, d'après ce que fit un millier de Français, faiblement secondés par les habitans du pays, que, si les deux divisions de Brest et de Rochefort eussent débarqué leurs troupes en même temps et sur un même point, l'armée anglaise, toute nombreuse qu'elle était, eût fini par succomber sous les efforts réunis du corps français (alors de plus de quatre mille hommes) et des insurgés irlandais, qui se fussent ralliés en plus grand nombre et avec plus de confiance autour de cette formidable élite.

Huit jours après la reddition du général Humbert et de ses intrépides compagnons, le brick *l'Anacréon* se présenta sur la côte d'Irlande, près de l'île de Rutland, à l'ouest du comté de Donnegal. Ce bâtiment était monté par le général Rey et Napper-Tandy, l'un des chefs des Irlandais-Unis, alors chef de brigade au service de la république, outre plusieurs officiers et un détachement d'artillerie légère; il était chargé d'armes, de munitions et d'habillemens pour les Irlandais qui auraient rejoint l'armée française. Le général Rey communiqua avec la terre, et son premier soin fut de demander des nouvelles des troupes qui avaient dû débarquer à Killala : il apprit avec chagrin qu'elles avaient été obligées de se

[1] Un journal de Londres, qui croyait les Français débarqués à Killala un peu plus nombreux qu'ils ne l'étaient, s'exprimait ainsi : « Quinze cents républicains ébranlent cet empire jusque dans ses fondemens ! que serait-ce donc si une armée française effectuait la descente en Angleterre?

rendre prisonnières. Après s'être assuré qu'il ne pouvait rien faire dans ces parages, le général Rey se décida à retourner à Dunkerque, en faisant le tour par le nord de l'Angleterre. Dans sa route, l'*Anacréon* rencontra près des Orcades deux lettres de marques anglaises fortement armées : ces bâtimens revenaient de la Baltique, et étaient chargés d'objets propres à la marine. Le brick français les attaqua, et après un combat où la supériorité de leur calibre devait leur donner l'avantage, il s'en empara et les expédia pour France, où il arriva lui-même sans fâcheuse rencontre.

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

La division de Brest, retardée par une foule de circonstances, mit enfin à la voile le 16 septembre : elle était composée d'un vaisseau de ligne, huit frégates et un aviso[1], et portait environ trois mille hommes de troupes de débarquement, commandés par les généraux Hardy[2] et Ménage, un train considérable d'artillerie, des objets du génie, et quelques troupes de ces deux armes, commandées par le chef de bataillon Pernetty et le capitaine Kirgener[3]. On avait choisi pour commander les forces navales le chef de division Bompard[4].

[1] Savoir :

BATIMENS	CANONS.	CAPITAINES.
Le Hoche.	74.	Bompard, chef de division.
La Romaine.	44.	Bergevin, capitaine de vaisseau.
L'Immortalité	44.	Legraud, capitaine de vaisseau.
La Loire	40.	Segond, capitaine de frégate.
L'Embuscade.	36.	Clement de la Roncière, cap. de vaiss.
La Coquille.	36.	Depéronne, capitaine de vaisseau.
La Bellone.	36.	Jacob, capitaine de frégate.
La Resolue.	36.	Raigeau, capitaine de frégate.
La Scmillante.	36.	Lacouture, capitaine de frégate.
La Biche (aviso).		

[2] Mort général de division, à Saint-Domingue, en 1802.

[3] Parvenu au grade de général de division dans son arme, il fut emporté par le même boulet qui tua le duc de Frioul, après la bataille de Wurtchen, en 1813.

[4] Aujourd'hui chef de division en retraite, officier de la Legion-d'Honneur.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Sous le rapport de la bravoure, on ne pouvait faire un meilleur choix; mais l'expérience a prouvé qu'il eût pu l'être sous le rapport de plusieurs autres qualités non moins indispensables à un chef que l'intrépidité dont Bompard avait donné des preuves brillantes[1]. La sortie eut lieu le soir, et la division prit le passage du Raz, pour éviter la rencontre des croiseurs ennemis. Le calme rendit ce mouvement long. Le lendemain, à la pointe du jour, les bâtimens français n'étaient encore qu'à trois ou quatre lieues au large. On découvrit bientôt un vaisseau rasé et une frégate, *l'Anson* et *l'Ethalion*, faisant partie de la croisière ennemie. Malgré la supériorité de forces de la division française, elle ne dut point attaquer ces deux bâtimens, pour ne pas attirer sur elle toute la station anglaise, avertie par le bruit du canon; elle prit chasse devant eux, et ils la suivirent. Le surlendemain, une frégate, *l'Amelia*, rallia les deux bâtimens ennemis, et, après avoir communiqué avec *l'Anson*, elle vira de bord, se couvrit de voiles, et parut prendre la route de l'Angleterre[2].

Le commandant Bompard avait fait gouverner au sud-ouest, pour tromper l'ennemi sur sa destination, et pour éviter les nombreux bâtimens anglais qui croisaient vers l'entrée de la Manche. Lorsque, au bout de deux jours, il ne se vit suivi que par deux seuls navires, il devait les faire chasser de manière à pouvoir les combattre et les prendre, ou les écar-

[1] La première faute que les marins reprochèrent à ce commandant fut d'avoir accepté sans représentations le vaisseau que le ministre lui désigna. *Le Hoche*, demeuré long-temps sur la rade de Brest comme *stationnaire*, n'était ni armé ni équipé comme doit l'être un vaisseau destiné à tenir la mer et à résister aux tempêtes et à l'ennemi. Cet état de son vaisseau fut cause des avaries qu'il éprouva en essayant de sortir de la rade, et dont les réparations retardèrent encore le départ de la division.

[2] C'est sur l'avis donné par *l'Amélia* de la sortie de la division française, qu'on expédia une escadre, sous le commandement de sir John Borlase Warren, pour l'attendre aux atterrages d'Irlande.

se tellement du gros de la division, qu'il leur fût devenu presque impossible de la retrouver après la chasse levée. En effet, dans le cas où les chasseurs français eussent dû se borner à éloigner les deux bâtimens ennemis, ils eussent été à même, en prolongeant la chasse jusqu'à la nuit, et la levant alors, de rallier la division sur une fausse route qui leur aurait été signalée d'avance, et sur laquelle les Anglais n'eussent pu se porter que par hasard. La chasse eut lieu : deux frégates seules approchèrent l'ennemi, savoir, *la Poire* et *l'Immortalité*. Le capitaine Segond[1] demanda par signal à commencer l'attaque; mais le commandant y répondit par celui de ralliement, et se remit en route. Les bâtimens anglais vinrent de bord peu après les chasseurs, et continuèrent à suivre et à observer la division. Voyant qu'il ne pouvait se dérober à la vue des ennemis acharnés après lui, le commandant français continua sa route au sud ouest, afin de leur donner le change sur sa mission : cette manœuvre maladroite entraîna la division jusque vers le cap Finistère. Pour mieux persuader aux Anglais qu'il allait aux Antilles, Bompard résolut de pousser jusqu'aux Açores, espérant se faire abandonner là, et reprendre sa route en faisant le tour de ces îles : une saute de vent vint contrarier ce projet, et le força de remonter au nord.

Cap d'Irlande.

Pendant que la division française faisait ce grand détour, elle se trouva un matin au milieu d'un convoi anglais de plus de cent voiles. Ce convoi, parti d'Angleterre, n'était escorté que par un vaisseau rasé et quelques vaisseaux de la compagnie des Indes, bâtimens mal armés. Le désordre que la présence subite des bâtimens français mit dans le convoi prouvait de la manière la plus évidente que son escorte était trop faible pour leur résister. Cependant, Bompard ne cher-

[1] Mort, il y a quelques années, capitaine de vaisseau, officier de la Légion-d'Honneur.

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

cha nullement à s'emparer des bâtimens de ce convoi, pour ne pas désobéir à ses instructions, qui lui prescrivaient d'éviter tout ce qui pourrait ralentir sa marche et retarder son arrivée au point fixé pour le débarquement de ses troupes. Le petit retard qu'eût éprouvé sa mission par l'attaque d'un convoi aussi précieux pour l'Angleterre, n'eût pourtant été rien en comparaison de celui qu'il y avait apporté en fuyant pendant plus de dix jours devant deux seuls bâtimens ennemis, et sur une route presque diamétralement opposée à celle qu'il avait à tenir. La destruction de ce convoi aurait peut-être porté à l'Angleterre un coup aussi sensible que le débarquement trop tardif des trois mille hommes qu'emmenait la division : toutefois, l'une et l'autre opérations eussent pu réussir.

Souvent de semblables bonnes fortunes se sont offertes aux marins français pendant la guerre de la révolution, et ils ont été obligés de renoncer à en profiter. La manie qu'on eut presque toujours de transformer des bâtimens de guerre en transports, en les encombrant de troupes et de munitions, avait le double désavantage de leur ôter leur marche, soit pour chasser l'ennemi, soit pour fuir devant des forces supérieures, et de les rendre moins dégagés pour le combat [1] : ils

[1] Ce que nous avons dit au sujet de la première expédition d'Irlande (tome VII, page 278), pourrait paraître en contradiction avec ce que nous disons maintenant ; mais il faut remarquer qu'il s'agissait d'un corps d'armée de plus de quinze mille hommes, et d'une traversée de six jours seulement. L'avantage que nous trouvions à la répartition d'une grande partie de l'armée expéditionnaire sur les vaisseaux et frégates, était principalement sous le rapport de l'économie, en ce qu'elle épargnait la dépense d'un nombre considérable de bâtimens de transports loués au commerce, marchant ordinairement mal, ne naviguant pas en bon ordre, et capables de compromettre l'armée en la retardant, lorsque le succès dépendait surtout de la célérité et de l'habileté à profiter de l'absence de la station ennemie, obligée par quelque coup de vent de relâcher dans un port de la Manche. Nous ne laissions pas de penser que, chargée de troupes comme elle l'était, la flotte de Morard de Galles n'eût été bien moins en état de combattre

devenaient ainsi plus faciles à joindre, et moins capables de résister après avoir été joints. Dans le cas dont nous parlons, la destruction du convoi rencontré et le débarquement en Irlande eussent pu être effectués avec la plus grande facilité, si la division eût été composée des huit mêmes frégates armées en flûte (portant seules toutes les troupes, les attirails et munitions), et de trois ou quatre vaisseaux de ligne bien armés et dégagés de toute espèce d'encombrement. 1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Après cette rencontre infructueuse, et lorsque la division eut pris la route qui la portait le plus directement vers l'Irlande, *l'Anson* et *l'Ethalion* continuèrent de la suivre comme auparavant. Un jour, ils s'en trouvèrent si proches, que le commandant Bompard se décida enfin à ordonner une chasse générale : *la Loire* et *l'Immortalité* furent encore les premières à les joindre. Le capitaine Segond demanda, comme la première fois, à combattre, et appuya son signal de quelques coups tirés sur le bâtiment ennemi le plus éloigné, pour faire voir qu'il était à portée. Le commandant répondit de même que lors de la chasse précédente, par le signal de ralliement général, et ensuite par un autre qui particularisa cet ordre à *la Loire*.

Les manœuvres peu décidées du chef de division Bompard, et surtout le circuit considérable qu'il fit faire à ses bâtimens, nuisirent au succès d'une expédition partie déjà plus d'un mois trop tard, et il mit vingt-cinq jours pour se rendre à sa destination, tandis que dix ou douze étaient suffisans. Les premières instructions de Bompard avaient fixé pour point de débarquement la baie de Killala ; mais le long délai

la flotte anglaise, si elle l'eût rencontrée ; mais, d'après le plan de Truguet, cette rencontre était presque impossible en allant, puisque, pendant le temps qu'il fallait aux Anglais pour revenir de Tinbay devant Brest y apprendre la sortie de l'expédition, Morard de Galles se fût trouvé assez loin, pour ne pouvoir plus être joint qu'après le débarquement.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

qui retarda son départ fit changer ces dispositions, et il lui fut ordonné de débarquer au lac de Lough-Swilly, sur la côte septentrionale d'Irlande, dans la supposition que Humbert aurait pu se porter vers le nord de cette île, et se trouverait en mesure de faire sa jonction avec le corps du général Hardy.

Le 10 octobre au soir, la division, toujours suivie par les bâtimens anglais, qui ne l'avaient pas perdue de vue depuis le départ, eut connaissance de la côte. Bompard fit alors changer la route, et se dirigea comme s'il eût eu dessein d'aller chercher la baie de Killala : cette manœuvre mérite des éloges. A minuit, il fit virer de bord et reprendre la route du nord; par ce moyen il trompa l'ennemi et s'en fit abandonner. Au point du jour, le vent étant au N.-N.-O., le commandant laissa arriver avec tous ses bâtimens, pour s'approcher de la terre et la reconnaître.

A midi, *l'Immortalité*, qui avait chassé en avant, signala une escadre ennemie. Bientôt elle fut en vue de la division, et l'on put compter huit gros bâtimens qui la composaient : c'était celle de sir John Borlase-Warren, que *l'Anson* et *l'Ethalion* avaient ralliée et dirigeaient vers la division française. Le commandant Bompard fit alors signal à toute la division de serrer le vent. Ce mouvement, exécuté sans précaution à bord du *Hoche*, causa la rupture de son grand mât de hune, qui, dans sa chute, entraîna le mât de petit perroquet, celui de perruche, et défonça la grande voile, de sorte que ce vaisseau se trouva avoir des avaries à ses trois mâts et désemparé de deux de ses voiles majeures. Cet événement ralentit considérablement sa marche et par conséquent celle de toute la division. Les ennemis gagnèrent sur elle beaucoup de chemin. A cinq heures, ils se trouvaient dans ses eaux, à environ deux lieues. Bompard résolut, pour se dérober à leur poursuite pendant la nuit, de faire arriver vent arrière sa divi-

sion toute à la fois, et de se diriger sous toutes voiles vers la côte, pour y jeter à la hâte les troupes de débarquement, et remplir au moins cette partie la plus importante de sa mission, avant de courir les chances d'un combat contre des forces qu'il avait jugées bien supérieures aux siennes. En conséquence il fit le signal de virer lof pour lof à huit heures du soir. 1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Cette manœuvre était bien conçue et pouvait avoir du succès : on ignore pourquoi elle ne fut pas exécutée. La division continua sa bordée pour tâcher de gagner dans le vent, chose difficile, en ce qu'elle devait se régler sur *le Hoche*, retardé par ses avaries, tandis que l'escadre ennemie, dont les bâtimens étaient en bon état, pouvait le faire avec facilité et parvenir à l'environner. Une circonstance cependant paraissait devoir favoriser la fuite de la division française sur la fausse route que Bompard avait dessein de lui faire faire. Vers le soir, *la Résolue* signala une voie d'eau impossible à étancher; le commandant fit donner ordre au commandant de cette frégate, par le capitaine de l'aviso, de tâcher d'attirer l'ennemi de son côté, en mettant des feux ou en lançant des fusées de signaux, manœuvre qui devait le faire prendre, mais par laquelle il se dévouait au salut du reste des bâtimens français : cet ordre ne reçut point d'exécution. Serait-ce là la cause qui empêcha Bompard de fuir vent arrière, à huit heures, comme il en avait fait le signal? Cela n'est guère probable.

Le lendemain, 12 octobre, au point du jour, la division se trouva, comme on l'avait prévu, presque entourée par l'escadre anglaise. Depuis la veille, *le Hoche* n'était pas encore parvenu à réparer ses avaries; tout ce qu'il avait pu faire avait été de remplacer sa grande voile, et il se trouvait dans la nécessité de se présenter au combat sans son grand hunier. Cette circonstance, fruit de la lenteur avec laquelle

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

furent poussés les travaux nécessaires pour repasser un nouveau mât de hune, eut la plus grande influence, non-seulement sur le sort de ce vaisseau, mais sur celui de la division entière [1].

La terre avait été aperçue le matin, en même temps que l'ennemi. Le commandant de la division française se décida à faire un nouvel effort pour tâcher de la joindre, afin de s'y échouer, s'il ne lui était pas possible de s'y embosser. Dans cette intention, il fit le signal de former l'ordre de retraite convenu, accompagné de celui de se préparer à mouiller une grosse ancre. L'ordre de retraite se forma, les bâtimens sur deux lignes de front, *le Hoche* occupant le milieu de la seconde ligne, les bâtimens bien ralliés, mais peu alignés, à cause de la difficulté de se maintenir de la sorte vent arrière. La force de l'escadre anglaise était alors parfaitement reconnue [2]: voici quelle était sa position : Un vaisseau de 74, un

[1] C'est probablement à cette faute et aux autres, commises par le commandant Bompard, que l'auteur des *Principes organiques de la marine militaire* a fait allusion lorsqu'il a dit : « L'officier militaire historiographe, en traçant le combat honorable de tel vaisseau français contre une escadre anglaise, ne pourrait se taire sur les moyens, qui furent méconnus ou négligés, d'éviter un engagement auquel la marine française impute des pertes sensibles. »

[2] Cette escadre se composait de trois vaisseaux de ligne, deux vaisseaux rasés et trois fortes frégates ; savoir, *le Foudroyant*, de 80 canons ; *le Canada*, de 74 (vaisseau du commodore Warren) ; *le Robust*, de 74 ; *le Magnanime* et *l'Anson*, vaisseaux rasés ; *l'Amélia*, *le Melampus* et *l'Ethalion*, frégates du premier rang. Elle était conséquemment bien supérieure en force à la division française ; celle-ci ne montant que 400 bouches à feu, tandis que les bâtimens anglais en portaient 520 de plus fort calibre ; ce qui leur donnait le moyen de lancer cinq mille quatre cents livres de fer, lorsque les bâtimens français n'en pouvaient lancer que quatre mille. On peut encore établir cette différence de forces d'une manière plus évidente : *le Foudroyant*, de 80, était plus fort que *le Hoche*, de 74 ; les deux vaisseaux anglais de 74 l'étaient plus, matériellement parlant, que les cinq frégates françaises portant du 12, plus *la Loire* portant du 18 (mais la manœuvre pouvait établir l'équilibre) ; les deux vaisseaux rasés étaient de beaucoup plus forts que les deux frégates françaises portant

vaisseau rasé et une frégate (*le Robust*, *le Magnanime* et *l'Amelia*) en arrière de la division, chassant en ligne pour la joindre et la combattre; le vaisseau de 80 et une frégate (*le Foudroyant* et *le Melampus*) par le travers à babord; le vaisseau du commodore et la troisième frégate (*le Canada* et *l'Ethalion*) du même côté, mais sur l'avant de la division; enfin, à une grande distance sur l'avant, le second vaisseau rasé (*l'Anson*), qui avait rompu son mât d'artimon dans la chasse de la veille.

1799-an VIII. Côtes d'Irlande.

Le vent était au N.-O., et la division française le recevait à tribord. L'escadre ennemie, en se plaçant sous le vent, coupait la terre aux bâtimens français, et rendait ainsi impraticable le dessein qu'avait eu Bompard de gagner la côte avant d'en venir aux mains. D'un autre côté, dans cette situation, la division française ne pouvait fuir au large qu'en se mettant au plus près du vent; mais les ennemis, qui l'avaient gagné si facilement la veille sous cette allure, dans une chasse qui n'avait duré qu'une partie de la journée, ne pouvaient manquer de la joindre ce jour-là, si elle continuait à régler sa voilure sur *le Hoche* : dans le cas contraire, ce bâtiment, le plus fort et le plus précieux de la division, devenait une proie assurée et facile.

Bompard vit que le moment critique était arrivé. Il se prépara au combat avec un sang-froid qui ne démentait pas celui qu'il avait montré le jour précédent, lorsqu'à toutes les observations que lui faisaient ses officiers, il répondait : « Eh bien! mes amis, nous nous battrons. » Pour lui, se bien battre était tout. Vers sept heures, les bâtimens ennemis qui étaient en arrière de la division, l'avaient considérablement approchée, et quelques frégates tirèrent sur eux de leurs canons de

du 4[]. Ainsi, en supposant les deux escadres engagées de cette manière, déjà avantageuse pour les Anglais, il leur restait encore trois frégates de premier rang, disponibles.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

retraite, et quelquefois de toute leur batterie en lançant au vent. Le commandant fit quelque temps après le signal de former une prompte ligne de bataille sans égard au poste. Cet ordre fut exécuté de manière que presque toutes les frégates furent se placer en avant du *Hoche*; *la Loire*, *l'Immortalité* et *la Bellone* en étaient les plus rapprochées. Tous les efforts des ennemis parurent alors se diriger vers ce vaisseau resté à la queue de la ligne. Bientôt *le Robust*, *le Magnanime* et *l'Amelia* l'engagèrent, le premier vaisseau ayant pris poste par son travers à babord, et *le Magnanime* le canonnant en hanche et en poupe; pendant ce temps les autres bâtimens anglais forçaient de voiles pour venir se joindre à ceux qui se trouvaient déjà engagés.

La Hoche résista vaillamment à ses premiers adversaires. Quelques frégates placées en avant de ce vaisseau tiraient de temps à autre leurs canons de retraite sur *le Robust*: toutes, au reste, se tenaient au poste qu'elles avaient pris dans la ligne de bataille, sans faire aucun mouvement pour dégager leur commandant, qui, il est juste de le dire, ne leur fit pas de signal pendant plus de trois heures. Enfin, vers onze heures, le chef de division Bompard signala à ses bâtimens de serrer l'ennemi au feu. *La Loire* et *l'Immortalité* firent alors des *arrivées* qui leur permirent de tirer quelques bordées sur l'avant du *Robust*; *la Bellone*, couverte par ces deux frégates, ne put le faire que rarement. C'est alors que le capitaine Segond conçut le projet d'aller aborder ce vaisseau, de concert avec *l'Immortalité*, dont le commandant lui promit de partager les dangers et la gloire de cette entreprise hardie. *La Loire* força de voiles et se porta audacieusement sur *le Robust*; mais comme *l'Immortalité* tardait à la suivre, le capitaine Segond se vit contraint de renoncer à une tentative alors par trop téméraire. Toutefois la belle manœuvre de *la Loire* força le vaisseau ennemi à faire une arrivée pour

lui présenter le travers, mouvement dont *le Hoche* eût pu profiter pour enfiler *le Robust* par l'arrière, si à cette époque il n'eût pas été déjà presque entièrement écrasé; dans cette position la partie devenait trop inégale, et *le Louis* reprit son poste, après avoir reçu du *Robust* une volée tirée en salut qui lui fit beaucoup de mal.

1799 — an VII. Côtes d'Irlande.

Un ce moment le reste de l'escadre anglaise s'était approché de manière à pouvoir prendre part au combat. *Le Dix-décembre* se plaça sur l'avant du *Robust* pour combattre les frégates voisines du *Hoche*, et contribua, s'il était nécessaire, à la réduction de ce vaisseau, auquel il envoya quelques volées par intervalles. Sir John Borlase Warren avec *le Canada* vint prendre poste à l'autre extrémité de la ligne courbe formée par les vaisseaux qui combattaient *le Hoche*, et se mit à le canonner par la hanche de tribord. Les frégates anglaises s'étaient élevées au vent et manœuvraient de manière à couper la retraite à celles de la division française qui tenteraient de s'échapper. Entouré de la sorte, *le Hoche* ne pouvait prolonger long temps une résistance qui durait déjà depuis quatre heures. A onze heures et demie le commandant Humpard fit amener son pavillon, ayant toutes ses manœuvres dormantes et courantes coupées, ses mâts criblés et près de tomber, vingt-cinq pièces de canon démontées, quantité de boulets à la flottaison et cinq pieds d'eau dans la cale: le carnage avait été effroyable, et le faux pont n'offrait plus place pour recevoir les blessés.

Cette vaillante résistance fit le plus grand honneur au commandant Humpard. L'équipage et les troupes passagères rivalisèrent de courage, de même que les officiers de terre et de mer se distinguèrent à l'envi les uns des autres; parmi les derniers on remarqua surtout le capitaine de frégate Maistral cadet [1],

[1] Aujourd'hui capitaine de vaisseau en retraite, chevalier de Saint-Louis, et officier de la Légion d'Honneur.

1799-an VII
Côtes d'Irlande.

commandant en second du vaisseau, digne émule de son chef pour la bravoure, et dont les talens comme marin furent du plus grand secours à ses compagnons d'infortune [1].

Aussitôt après la reddition du *Hoche*, le capitaine de *la Romaine*, à qui le commandement venait d'échoir, fit signal à la division de forcer de voiles. Les frégates françaises se mirent alors à fuir dans différentes directions (l'aviso *la Biche* s'était sauvé dès le commencement du combat). *La Coquille* et *l'Embuscade* se trouvèrent dans l'impossibilité de quitter le champ de bataille, et elles se rendirent après une courte résistance que leur mauvaise marche, le nombre et la position des ennemis peuvent justifier.

[1] Lorsque les Anglais prirent possession du vaisseau *le Hoche*, ils en retirèrent seulement une portion de l'équipage et des troupes passagères; le reste y demeura entassé, avec les blessés et quelques marins anglais chargés de manœuvrer la prise. Après avoir été amarré de la sorte et mis à la remorque d'une frégate, *le Hoche* essuya une tempête effroyable. Dans la nuit, la remorque cassa, les bas mâts rompirent, deux tombèrent à la mer, où les lames les lançaient avec violence contre les flancs du vaisseau, dont ils menaçaient de défoncer les sabords, le troisième s'abattit sur le pont, où, dans sa chute, il écrasa les embarcations, dernière ressource en cas de malheur, le vaisseau faisant tant d'eau, que toutes les pompes pouvaient à peine suffire à la rejeter; le feu enfin prit à bord. Les Anglais, pour se dérober l'horreur du péril qui les entourait, avaient défoncé la cambuse et étaient tous ivres morts. La rapine du vaisseau eût été facile, s'il eût été capable de tenir la mer; mais le premier de tous les besoins, celui de veiller à la conservation de leur existence, ne faisait seul sentir à ceux des Français que l'idée de leur cruelle situation n'avait pas réduits au plus accablant désespoir. Le capitaine Maistral, quoique blessé, fit tout pour arracher ses malheureux compagnons à une mort que leur funeste apathie rendait inévitable : il parvint à réveiller leur courage. Animés par son exemple, ils se réunirent à pomper, ils éteignirent le feu, ils contrèrent les batteries, dont les canons, ébranlés par le plus violent roulis, rompaient boucles et coulages, et, en se démarrant, pouvaient occasioner les plus grands malheurs, ils firent enfin tout ce qu'on pouvait attendre d'hommes habitués à braver tous les dangers, et qui n'avaient cédé qu'un instant à un mouvement de terreur, que la circonstance rendait bien excusable. Leur salut fut le prix de ces efforts. Cependant un affreux ponton les attendait, leur morne désespoir, leur indifférence pour la vie, deviennent concevables.

Pendant que les vaisseaux anglais qui avaient combattu *le Pluvier* s'occupaient d'amariner ce vaisseau, ainsi que les deux frégates dont nous venons de parler, le reste de l'escadre ennemie s'efforçait d'empêcher les six autres frégates françaises de s'échapper. *Le Pluvier* avait leur barrait le chemin à gauche, *l'Amelie*, *le Melampus* et *l'Hebrus*, en arrière et à droite, et *l'Iris* en avant. Cependant cinq d'entre elles parvinrent à s'éloigner, à la faveur de leur marche avantageuse, en passant toutefois les unes sous la volée du *Pluvier*, et les autres sous celle des frégates anglaises. *L'Hebrus* dont la marche était inférieure à celle de ces cinq frégates, ne pouvait guère espérer d'échapper comme elles. Le capitaine Jacob[1], certain du sort qui l'attendait, n'en résolut pas moins d'opposer aux ennemis une résistance qui, toute vaine qu'elle devait être pour lui, pouvait devenir utile aux frégates qui fuyaient. Plus il prolongeait cette résistance, plus tard les ennemis qu'il forçait à le combattre pouvaient se mettre à la poursuite de ces frégates, et plus, par conséquent, il leur restait de chances de salut. Le commandant de *la Bellone* voulut néanmoins, bien qu'il crût impossible d'y parvenir, tenter de se soustraire aux bâtiments ennemis dont il était entouré. Il fit d'abord la même route que *le Pluvier*, *la Romaine* et *l'Immortalité*, mais son défaut de marche sur le largue l'empêchant de doubler comme elles *le Pluvier* sur l'avant, il fut obligé de renoncer à suivre ces frégates et de faire serrer le vent à son bâtiment, dont la marche était plus avantageuse sous l'allure du plus près.

Le Pluvier avait compté sans doute faire amener *la Bellone* aussitôt qu'il l'aurait jointe et sans compter... Lorsqu'il s'aperçut, au mouvement de cette frégate, qu'elle allait peut-être lui échapper, il dirigea sur elle un feu terrible. Le

[1] Aujourd'hui contre-amiral, commandant de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

Capitaine d'Hebrus.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

capitaine Jacob fit riposter vigoureusement, non qu'il eût l'intention de prêter le côté à un si formidable adversaire, mais pour tâcher, en le dégréant, de l'empêcher de poursuivre *la Bellone*; il y réussit en partie, et mit quelques voiles du *Foudroyant* en désordre. Il allait profiter de cette circonstance pour s'éloigner, lorsqu'un boulet du vaisseau ennemi, venant à passer dans la hune d'artimon de sa frégate, mit le feu aux grenades qui s'y trouvaient déposées. Il se communiqua rapidement aux cordages et aux voiles, et menaçait le bâtiment d'un embrasement total. L'enseigne de vaisseau Cotelle et un officier de terre, nommé Barbier, s'élancèrent aussitôt dans la hune, suivis de quelques matelots intrépides, et, par leurs courageux efforts, parvinrent à étouffer l'incendie.

Cet accident, qui pouvait avoir des suites plus funestes, eut toutefois un résultat fâcheux, ce fut de faire perdre à *la Bellone* une partie du chemin qu'elle avait gagné à l'ennemi. D'un autre côté, le feu que *le Foudroyant* avait redoublé sur elle, pendant que son équipage était uniquement occupé à l'arracher aux flammes, avait fait à son gréement des avaries qui rendaient sa fuite plus difficile. Sa position était d'autant plus critique dans ce moment, qu'outre le vaisseau de 80 qu'elle avait à combattre par le travers, elle était obligée de tirer ses canons de retraite sur une frégate (*le Melampus*), qui l'approchait considérablement, et qui lui envoyait de temps en temps des volées en poupe. Cependant, grâce à l'intrépidité de ses matelots, qui surent réparer ses manœuvres au milieu d'une grêle de boulets, ses voiles se trouvèrent en état d'être orientées, et, par l'attention qu'eut le capitaine de l'alléger, en faisant jeter à la mer vingt-cinq à trente tonneaux d'objets qui l'encombraient, elle parvint à gagner au large, et à terminer ainsi un engagement qui durait depuis trois quarts d'heure contre un ennemi si supérieur.

Débarrassée du *Kindersant*, *la Bellone* avait toujours dans ses eaux *le Melampus* sur qui, depuis long temps, elle tirait ses canons de retraite. Cette frégate s'efforçait de la joindre, mais elle en retardait le moment par les embarras qu'elle faisait pour envoyer à la frégate française des volées en poupe; celle-ci, pour ne point calculer sa course, se bornait à tirer en retraite. Cependant, quoique de cette manière elle ne pût opposer au *Melampus* que quatre canons, ils furent si bien pointés qu'ils firent à cette frégate des avaries qui l'arrêtèrent encore, et la mirent dans l'impossibilité d'attendre *la Bellone*.

Combat entre la Bellone et l'Athalante d'Irlande.

Tant d'efforts ne pouvaient sauver la frégate française, et ne devaient avoir d'autre résultat que de retarder sa défaite. Au *Melampus* succéda *l'Athalante* * : ce bâtiment, d'une marche supérieure, ne fit point la même faute que *le Melampus*, en perdant du temps et du chemin à tirer quelques volées à *la Bellone*; il courut dessus, sans brûler une amorce. Le capitaine anglais voulait d'abord engager la frégate française au vent, mais celle-ci portant plus près que *l'Athalante*, il fut obligé de manœuvrer pour l'attaquer par dessous le vent. Bientôt il parvint à s'établir par le travers de *la Bellone* à portée de fusil : il était environ deux heures. Alors commença un combat terrible et soutenu avec une vigueur que la disproportion de force des deux frégates rendit d'autant plus honorable pour les défenseurs du pavillon français. Il dura deux heures, avec un acharnement égal de part et d'autre, mais enfin, à quatre heures le capitaine Jacob se vit dans la cruelle nécessité d'amener. Les avaries de sa frégate étaient telles, dans ce moment, que lors même qu'il fût parvenu à

* Cette frégate, l'une des plus fortes de la marine anglaise, portait cinquante bouches à feu, savoir : vingt huit canons de 18, douze de 12, et dix caronnades de 42. *La Bellone*, affaiblie par plusieurs engagements successifs, ne portait que trente six bouches à feu, et son plus fort calibre était du 12.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

se faire abandonner par *l'Ethalion*, il eût été infailliblement pris une demi-heure après par les autres batimens qui le chassaient et qui n'étaient plus qu'à une demi-lieue de lui : dans ce triste état, une résistance plus prolongée devenait sans objet. *La Bellone* avait trente-cinq hommes hors de combat, tous ses mâts criblés de boulets et ne tenant plus [1], quantité de coups au dessous de la flottaison, et déjà cinq pieds d'eau dans la cale. Tout le monde, à bord de *la Bellone*, imitant l'exemple du brave Jacob, se battit avec ce courage héroïque par lequel les officiers et matelots républicains surent si souvent honorer leurs défaites [2].

Le principal but du capitaine Jacob fut atteint ; et son opiniâtre résistance, lorsque la prise de son bâtiment était inévitable, favorisa, dans le premier moment, la fuite des cinq frégates qui avaient quitté le champ de bataille en même temps que lui, mais qu'il n'avait pu suivre. En effet, jusqu'à l'instant de sa reddition, c'est-à-dire, environ cinq heures

[1] Le lendemain, tous les mâts de *la Bellone*, excepté le beaupré, tombèrent, rompus aux endroits où les boulets ennemis les avaient traversés.

[2] Un burin patriote s'est plu à retracer le combat de *la Bellone*, dans deux belles estampes, dont l'une représente cette frégate aux prises avec le vaisseau de 80 *le Foudroyant*, et l'autre la montre au moment où, écrasée par l'artillerie bien supérieure de *l'Ethalion*, totalement dégréée, démâtée en partie, et serrée de près par plusieurs autres bâtimens ennemis, elle a dû se rendre.

Nous terminerons ce qui concerne *la Bellone* par une remarque assez importante. Chaque fois que nous avons eu occasion de consulter les relations officielles anglaises, il nous a été impossible de ne pas penser que le gouvernement britannique met, comme les autres, quelque soin à dissimuler ses pertes. Aujourd'hui nous sommes plus fondés encore à croire qu'il s'attache à exagérer celles des ennemis : par exemple, il porta les pertes de la frégate *la Bellone* à soixante-cinq hommes hors de combat ; cela fait presque le double de celles que mentionne le rapport du capitaine Jacob ; et il est à propos d'observer qu'un officier, dans le cas où se trouvait ce capitaine, n'est point intéressé à cacher une partie de ses pertes, puisque souvent elles offrent une preuve de l'opiniâtreté de la résistance qu'il a opposée à l'ennemi. C'est ici le cas de rappeler ce que nous avons dit des bulletins anglais, tome IX, page 91.

après que *la Romaine* eut donné le signal de la fuite, aucun des bâtimens ennemis n'avait dépassé *la Bellone*, et ils ne se mirent qu'ensuite à chasser sérieusement les autres frégates : ainsi il n'y avait eu jusqu'alors pour s'opposer à leur retraite, que le vaisseau rasé *l'Anson*, dont nous avons indiqué plus haut la position. Il paraît qu'elles ne profitèrent pas toutes de cet avantage. 1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Dans la nuit *le Melampus*, l'une des frégates qui avaient combattu *la Bellone*, atteignit deux frégates françaises, *la Résolue* et *l'Immortalité*. Elle s'attacha à la première, comme la plus faible, et s'en empara après un combat de vingt-cinq minutes ; le mauvais état de *la Résolue* ne lui permettait pas d'opposer une résistance bien vigoureuse, depuis plusieurs jours elle menaçait de couler bas. *L'Immortalité* s'enfuit sans chercher à défendre sa conserve. Les Anglais blâmèrent hautement la conduite du capitaine Legrand. Cette conduite, déshonorante dans toute autre circonstance, était peut-être excusable dans celle-ci. Le commandant de *l'Immortalité* persuadé que *le Melampus* n'était pas le seul bâtiment ennemi qui lui appuyait la chasse, ne vit dans un combat, même avantageux, contre cette frégate, que le moyen de rendre infaillible la prise de la sienne, par les avaries qu'elle y devait recevoir, et qui l'eussent rendue plus facile à atteindre. Au reste, le parti que prit alors le capitaine Legrand n'empêcha pas sa frégate d'être prise quelques jours après, comme nous le dirons plus loin ; et il eût peut-être mieux fait d'écraser *le Melampus*, de concert avec *la Résolue*, au risque d'être pris ensuite par les autres bâtimens anglais, à qui il eût pu encore faire payer cher leur victoire : c'eût été autant de mal fait à l'ennemi.

Nous avons fait connaître quelle part honorable prit la frégate *la Loire* au combat dans lequel succomba *le Hoche*, et la manœuvre hardie par laquelle le capitaine Segond essaya

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

de secourir son commandant : nous allons maintenant montrer cet habile et vaillant officier achevant de se couvrir de gloire dans quatre nouveaux combats livrés dans l'espace de quelques jours [1]. *La Loire* était une des frégates qui durent passer sous la volée du vaisseau de 80 canons *le Foudroyant*. Le feu qu'il dirigea sur elle lui fit beaucoup de mal ; mais la supériorité de sa marche l'eut bientôt dérobée aux coups de ce terrible ennemi. La position de l'*Anson* [2] ne permettait guère aux frégates qui venaient d'échapper au *Foudroyant* de continuer la route qu'elles avaient prise, sans en venir aux mains avec lui ; mais leur nombre les mettait à même de forcer le passage et d'écraser ce vaisseau rasé, avant l'arrivée des autres bâtimens ennemis, que la belle résistance de *la Bellone* avait retenus en arrière. Le capitaine Segond crut que c'était là l'intention de ses camarades, et il fit diminuer de voiles à sa frégate, qui marchait mieux que les

[1] Immédiatement avant de faire partie de la division Bompard, le capitaine Segond avait été investi du commandement d'une expédition secrète. Il avait lui-même donné le plan de cette expédition au directoire, qui lui en avait confié l'exécution avec le grade provisoire de capitaine de vaisseau, lui laissant carte blanche pour l'armement et l'équipement des bâtimens qui devaient y être employés ; savoir, les frégates *la Fraternité* et *la Bellone*, et le cutter *l'Aiguille*. Les états-majors de ces bâtimens furent doubles et composés d'officiers choisis par Segond lui-même, et les équipages, au grand complet, formés de l'élite des marins du port de Brest ; on y ajouta quatre cents hommes d'artillerie de marine, les plus braves, les plus vigoureux et les mieux exercés. D'après les conjectures les plus générales sur le but de cette expédition, il paraîtrait que Segond avait proposé d'aller enlever le roi d'Angleterre au lieu où il prenait alors des bains de mer. Ce but, au reste, était très important, si l'on en juge par le passage suivant d'une lettre du ministre Bruix à l'officier chargé du commandement des troupes d'artillerie et de marine : « *Songez que de cette expédition dépend le bonheur de la France et la gloire de la marine.* » Tout était prêt pour le départ, lorsque le gouvernement donna contre ordre. Ce résultat fut attribué par Segond à l'indiscrétion d'un officier supérieur qui avait brigué l'honneur de servir en second sous lui, et qu'il accusa hautement d'avoir trahi sa confiance.

[2] Voyez pag. 409.

autres et les devançait, pour les attendre et engager *l'Anson* toutes ensemble. A son grand étonnement, il vit ces frégates changer de route et se séparer. *L'Anson* avait tellement approché *la Loire* dans ce moment, qu'il lui était impossible, quelque manœuvre qu'elle entreprît de faire, d'éviter d'en recevoir le feu. Dans cette circonstance, Segond ne vit d'autre ressource que de chercher à tromper le vaisseau par une ruse à la faveur de laquelle il espérait ou qu'on le laisserait passer sans l'inquiéter nullement, ou bien qu'on lui donnerait le temps de s'éloigner assez pour avoir moins à redouter l'effet des coups qui lui seraient tirés. En conséquence il fit changer de route et tenir le vent à sa frégate ; il hissa en même temps un pavillon anglais au-dessus du pavillon de la république, pour faire croire que son bâtiment était une prise qui venait d'être amarinée. Cette ruse réussit parfaitement, et le vaisseau ennemi se laissa croiser à portée de voix par *la Loire* sans brûler une amorce. Cependant, lorsque le capitaine anglais, qui avait demandé à parler à l'officier commandant cette prétendue prise, vit que la frégate ne diminuait pas de voiles, il lui tira un coup de canon, qui mit plusieurs hommes hors de combat. A l'instant le pavillon national et la flamme remplacèrent ceux qu'avait arborés *la Loire*, et elle lâcha toute sa bordée à *l'Anson*. Celui-ci riposta par une bordée tirée en salut, qui fit un mal effroyable à la frégate française : elle fut désemparée de plusieurs voiles à la fois, et les *hourras* de l'équipage anglais marquèrent sa joie d'un accident qui semblait lui promettre une capture certaine. Le premier soin du capitaine Segond fut de faire repasser les manœuvres qu'on venait de lui couper : ses matelots exécutèrent cette opération périlleuse avec une bravoure et un sang-froid admirables. *La Loire*, pendant ce temps, canonnait vigoureusement son adversaire ; elle hachait son gréement et coupait ses manœuvres courantes les plus essen-

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

tielles. Lorsqu'elle eut réparé le premier dommage qu'elle venait d'éprouver, elle rehissa les voiles dont on l'avait désemparée, et se mit à tenir le plus près du vent. *L'Anson* voulut serrer le vent comme elle ; mais ses manœuvres n'ayant pas été repassées aussi promptement, plusieurs de ses voiles furent déventées, le vent même prit sur quelques-unes, et il cula considérablement. La frégate française profita de ce moment pour le couper sur l'avant ; elle lui lâcha une bordée d'enfilade, se couvrit de voiles et lui échappa.

Le lendemain 13, à la pointe du jour, *la Loire* eut connaissance d'un bâtiment ; elle s'en approcha, et l'ayant reconnu pour la frégate *la Sémillante*, Segond se rangea sous les ordres du capitaine qui la commandait. Ne perdant pas de vue le premier objet de sa mission, il proposa à cet officier d'aller débarquer sur la côte voisine les troupes que portaient les deux frégates : l'apparition de trois bâtimens ennemis s'opposa à l'exécution de ce dessein. *La Loire* et *la Sémillante* naviguèrent encore de conserve le 14 et une partie de la journée du 15, ayant presque toujours des bâtimens de guerre ennemis à vue. Ce dernier jour, ils essuyèrent une chasse, dans laquelle le gréement de *la Loire*, mis en pièces dans les deux combats qu'elle avait soutenus, et réparé à la hâte, cassait à chaque instant. Ces avaries retardaient la marche des deux frégates, et les ennemis les approchaient considérablement. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une portée et demie de canon, le capitaine de *la Sémillante*, dont la frégate était en bon état et ne devait courir aucun risque d'être jointe aussitôt qu'elle ne réglerait plus sa marche sur *la Loire*, fit à cette frégate le signal de liberté de manœuvre et l'abandonna.

De fausses routes que fit *la Loire* pendant la nuit l'écartèrent de l'ennemi, et le 16 au matin, elle n'aperçut plus aucun bâtiment. Cependant la matinée ne se passa pas sans

qu'elle eût de nouveau connaissance de deux des trois navires qui l'avaient chassée la veille (*la Mermaid*, frégate de sa force, et *le Kangaroo*, corvette portant vingt caronnades de 32). Elle prit chasse devant eux, et ils la gagnaient peu; mais, dans l'après-midi, le troisième bâtiment ennemi (la frégate *la Révolutionnaire*) reparut, et dans une direction qui le mettait à même de gêner la retraite de *la Loire*. Pour comble de disgrâce, la frégate française démâta presqu'à la fois de ses deux mâts de perroquet. Privée ainsi d'une partie de ses voiles, elle devint plus facile à atteindre. A quatre heures et demie, elle fut jointe par *le Kangaroo*. Cette corvette commença le feu à demi-portée de canon. Le capitaine Segond, pour mieux assurer ses coups, se décida à ne tirer que quand l'ennemi serait à portée de fusil. *Le Kangaroo*, qui vit qu'on ne lui ripostait pas, crut que *la Loire* ne pouvait pas établir de canons en retraite, comme il arrive à quelques frégates; il s'approcha avec confiance, dans l'intention de lui envoyer une bordée en poupe. Lorsque le capitaine Segond vit la corvette à la distance qu'il souhaitait, il fit une arrivée pour lui présenter le travers, et lui lâcha toute sa bordée. L'un des mâts de hune du *Kangaroo* tomba, et, cette avarie l'empêchant de suivre *la Loire*, Segond en profita pour s'éloigner, ne voulant pas, en achevant d'écraser la corvette ennemie, donner aux autres bâtimens le temps de rallier. Ils approchaient cependant, et l'un d'eux n'était plus qu'à une portée et demie de la frégate française; mais la nuit ne tarda pas à arriver, et *la Loire*, à la faveur de l'obscurité, fit fausse route, mettant le temps à profit pour réparer son gréement et donner un peu de repos à son équipage, afin qu'il fût plus en état de combattre le lendemain.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Le 17, aussitôt qu'il commença à faire clair, on revit *la Mermaid*: elle se couvrit de voiles et se dirigea sur *la Loire*. Celle-ci, qui n'avait plus de mâts de perroquet, était ré-

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

duite à ses basses voiles et à ses huniers; elle ne pouvait espérer de s'échapper. Segond se prépara au combat, et fit clouer le pavillon national au mât d'artimon. Il harangua son équipage, rappela aux marins et aux soldats leur brillante conduite dans les trois affaires précédentes, et leur témoigna la confiance de les voir triompher sans peine d'une frégate dont la force n'était pas supérieure à celle de *la Loire*. Toutes ses dispositions prises, il établit sa frégate au plus près du vent, et fit carguer la grande voile pour attendre l'ennemi. Cette contenance ferme dut donner aux Anglais une idée de la résistance qu'ils allaient éprouver, et ce qui ajouta sans doute à leur étonnement, fut qu'on les laissa approcher sans tirer un seul coup de canon. Segond savait que chez eux c'est une espèce de point d'honneur de ne pas tirer les premiers, il résolut de ne faire feu que lorsque son adversaire se jugerait lui-même assez proche. Il était près de huit heures. *La Mermaid* avait cargué ses basses voiles et s'avançait sous une voilure commode pour le combat. Parvenue à portée de pistolet, elle vint au vent pour prendre position et présenter le travers à *la Loire*. Celle-ci, profitant de ce moment, lui lâcha toute sa bordée, accompagnée d'une décharge de mousqueterie. *La Mermaid* riposta vivement; mais, au lieu de demeurer par le travers de la frégate française, elle voulut profiter de l'avantage que lui donnait le bon état de sa mâture et de ses voiles, pour la contourner et tâcher de l'enfiler, soit par l'avant, soit par l'arrière. Excellent manœuvrier lui-même, Segond rendit vaines toutes les tentatives du capitaine anglais, et le força à reprendre sa première position. Les deux frégates se canonnèrent alors avec le plus grand acharnement; mais, comme *la Mermaid* s'était replacée un peu plus au large, l'avantage n'était pas pour les canonniers de *la Loire*, qui, faute d'adresse, ou, ce qui est plus croyable, par trop de précipitation, n'ajustaient pas aussi bien leurs

coups que les Anglais. Au bout de quelques heures, *la Loire* avait perdu ses trois mâts de hune, et ne conservait plus que ses deux basses voiles, tandis que la frégate ennemie n'avait pas le plus petit morceau de bois coupé. Le capitaine français résolut alors de tenter à son tour une manœuvre qui pût changer la face du combat : il fait cesser le feu partout, donne l'ordre de mettre deux boulets ronds dans chaque canon, et de réserver la bordée pour le moment où il jugerait à propos de l'envoyer. Lorsque toutes les pièces sont chargées comme il l'a ordonné, il fait mettre la barre au vent et donne une grande *arrivée*, pour persuader à son ennemi qu'il ne peut plus soutenir son feu. Celui-ci, trompé par ce mouvement, laisse arriver à son tour, afin de suivre *la Loire* et de lui envoyer une bordée qu'il regarde comme devant mettre fin au combat; mais tout à coup Segond lance sa frégate dans le vent, et, par cette évolution, fait croire à l'Anglais qu'il veut l'aborder. *La Mermaid*, qui redoute d'autant plus l'abordage qu'elle sait que *la Loire* est chargée de troupes, revient au vent elle-même avec promptitude et perd presque toute sa vitesse. Segond, qui dans ces différentes manœuvres a l'avantage de primer son ennemi, reprend la sienne avant lui, et, par un nouveau mouvement, vient le ranger à poupe et lui lâcher la double bordée qu'il a réservée. L'effet en est terrible! le mât d'artimon et le grand mât de hune de *la Mermaid* tombent en même temps, et les cris de l'équipage anglais annoncent le carnage qui vient d'avoir lieu. Pendant quelques minutes, on semble avoir perdu la tête à bord de cette frégate, et Segond lui hèle d'amener ce qui lui reste de voiles; mais la position de ces voiles sur l'avant, et la perte de celles de l'arrière, la font arriver toute seule : elle reprend de la vitesse et s'éloigne d'autant plus facilement de la *Loire*, que les voiles hautes qu'elle conserve au mât de misaine sont plus favorables, par le faible vent qui règne, que les basses

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

voiles de la frégate française[1]. L'équipage anglais revient alors de sa stupeur, et profite de cette circonstance heureuse pour fuir[2] et abandonner la victoire aux républicains. En vain Segond, qui désespère d'atteindre *la Mermaid* dans sa fuite, dirige sur elle un feu bien nourri, pour tâcher de la désemparer de quelqu'une de ses voiles, il n'a pas le bonheur d'y réussir, et elle lui échappe.

Ce beau combat était le quatrième que *la Loire* avait eu à soutenir depuis cinq jours, et, quoiqu'elle fût sortie avec gloire de toutes ces affaires, elle était réduite à l'état le plus déplorable. Elle ne possédait plus que ses deux basses voiles en lambeaux, et il était impossible d'en établir d'autres. Il n'y avait plus à bord ni bois, ni cordages, pour essayer d'installer des mâts supérieurs; les bas mâts eux-mêmes, criblés de boulets, menaçaient de tomber. Tout ce que le capitaine put faire pour réparer sa frégate, fut de boucher le mieux possible les trous des boulets reçus à la flottaison, de jumeller ses bas mâts, et de bosser les ralingues[3] des basses voiles, qui étaient coupées en plusieurs endroits. Dans cette triste situation, c'eût été un miracle que *la Loire* pût atteindre un port de France.

Pendant la nuit du 17 au 18, elle n'eut connaissance d'aucun ennemi; mais à peine le jour commença-t-il à paraître, qu'elle découvrit deux bâtimens, qui la chassèrent aussitôt. A

[1] Quand le vent est faible, la brise se fait beaucoup plus sentir à une certaine élévation que vers la surface de la mer.

[2] Dans une lettre du premier lieutenant de *la Mermaid*, publiée à Londres, on trouve cette phrase : « Nous prîmes la fuite, et nous fîmes bien ; car, si nous eussions encore attendu quelques instans, notre passage pour France nous eût été fourni à bon marché. »

[3] (Cordages fixés tout autour des voiles pour les empêcher de déchirer). On bosse un cordage rompu en amarrant sur les deux fragmens, rapprochés autant que possible, un autre morceau de cordage appelé *bosse*, d'une grosseur à peu près égale et long de quelques pieds.

neuf heures, ils furent reconnus pour le vaisseau rasé *l'Anson* et la corvette *le Kangaroo*. Tout espoir de leur échapper eût été vain, et il n'y avait plus à combattre que pour l'honneur du pavillon : Segond et son équipage se disposèrent à l'honorer par une vigoureuse résistance. A neuf heures et demie, le vaisseau rasé, parvenu à demi-portée de canon de *la Loire*, n'avait pas encore commencé le feu ; il continuait sa route, toutes voiles hautes, pour s'en approcher davantage. Lorsqu'il fut tout à fait proche, le capitaine de *la Loire* la lança tout d'un coup au vent, comme s'il eût voulu aborder le vaisseau par l'avant, et profita de ce moment pour lui envoyer une bordée d'enfilade ; *l'Anson* masqua une partie de ses voiles pour éviter l'abordage, et cette manœuvre permit à la frégate française de lui lâcher, dans une position avantageuse, deux autres bordées qui, eussent été très-meurtrières, si la mer avait été moins grosse. Le vaisseau remit bientôt le vent dans ses voiles, et vint engager *la Loire* à portée de pistolet par le travers au vent, pendant que la corvette la combattait en poupe : le combat dura une heure dans cette position, et l'équipage français y déploya une bravoure au-dessus de tout éloge ; enfin, le grand mât et le mât d'artimon de la frégate ayant été abattus, et le mât de misaine ne tenant presque plus à rien, le commandant du vaisseau anglais cria au capitaine Segond qu'il était inouï qu'il persistât encore à se défendre dans une pareille situation, et qu'il avait assez combattu pour sa gloire. Sur le refus que fit celui-ci de se rendre, le combat continua encore un quart d'heure ; mais le vaisseau ennemi ne pointa plus qu'à couler bas. Bientôt l'eau remplit la cale de *la Loire ;* lorsqu'il y en eut six pieds, et que le capitaine Segond crut d'ailleurs sa frégate dans un délabrement tel, qu'il paraissait douteux qu'elle pût servir aux ennemis, il amena son pavillon.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Cette brillante défense, qui termina une *série presque*

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

non interrompue de combats (qu'on pourrait considérer comme une même action, glorieusement continuée pendant six jours [1]), coûta la vie à quarante-six marins ou soldats ; soixante-onze furent plus ou moins grièvement blessés. Il n'y eut pas un homme à bord de *la Loire* qui ne se montrât animé du même courage que le capitaine Segond, ses officiers surtout le secondèrent dignement. Nous voudrions être à même de les citer tous ; nous nous bornerons à deux, MM. Mallet [2] et Drouault [3], qui servent encore avec distinction dans l'armée navale française. Quoique le résultat des efforts héroïques des défenseurs de *la Loire* ait été la perte d'une frégate pour la république, eux et leurs concitoyens n'ont pas moins le droit de s'en énorgueillir : de pareilles défaites égalent des succès [4].

Après s'être séparée de la frégate *la Résolue*, *l'Immortalité* avait été quelques jours sans rencontrer de bâtimens ennemis. Enfin, le 20 octobre, elle fut chassée et jointe par la frégate anglaise *le Fish-Guard*. Le combat s'engagea à portée de pistolet : la supériorité du calibre de la frégate française et la vivacité du feu de mousqueterie fait par les troupes dont elle était chargée lui donnèrent d'abord le plus grand avantage sur son adversaire. Au bout d'une demi-heure *le Fish-Guard* écrasé fut obligé de plier et de se retirer au large pour réparer ses avaries. Le capitaine Legrand voulut profiter de cette circonstance pour se porter sur la

[1] Expressions du chef de division d'Augier, rapporteur du conseil de guerre qui fut chargé de l'examen de la conduite du capitaine Segond, relativement à la prise de *la Loire*.

[2] Capitaine de vaisseau en activité au port de Brest.

[3] Capitaine de frégate, adjudant de la marine au port de Rochefort.

[4] Les quatrième et cinquième combats de *la Loire* ont fourni le sujet de deux estampes qui ornent encore les murs de la capitale, où elles ne sont pas déplacées au milieu des nombreux dessins lithographiés qui représentent les beaux faits d'armes d'une époque si féconde en ce genre.

frégate ennemie, afin d'achever de l'accabler par une bordée tirée à bout touchant, et même de l'aborder s'il était possible. Au moment où il exécutait cette manœuvre décisive, il fut tué, ainsi que le général Ménage. La mort de ces deux chefs jeta quelque découragement parmi l'équipage et les troupes passagères, et le mouvement qui devait faire triompher les Français ne fut point achevé. A l'hésitation subite dans la manœuvre, au ralentissement du feu à bord de *l'Immortalité*, le capitaine du *Fish-Guard* soupçonna quelque événement extraordinaire; il ranima l'ardeur abattue de ses marins, qui n'aspiraient qu'à se dérober à un ennemi dont le premier choc avait été si terrible; il revint à la charge avec résolution, écrasa à son tour la frégate française, et finit par s'en rendre maître. Dans ce combat si malheureusement terminé, cinquante marins ou soldats français furent tués, et plus de soixante blessés; la frégate anglaise eut trente-six hommes hors de combat, la plupart atteints au commencement de l'action. Cette perte, qui n'est rien en comparaison de celles que supportaient à cette époque les bâtimens français avant de se rendre, contribua, beaucoup plus que l'état du bâtiment, à faire lâcher pied au *Fish-Guard*, et eût peut-être déterminé sa prise, sans les malheurs arrivés ensuite à bord de *l'Immortalité*. La plupart des officiers qui commandèrent les bâtimens de la république paraissent n'avoir pas fait assez d'attention à ces sortes de résultats. Il est infiniment plus avantageux de tuer quelques hommes aux bâtimens anglais, que de les désemparer de quelques voiles: en général, trop de boulets français se perdent en l'air. On peut citer pour exemple de la manière de serrer l'ennemi au feu, de charger et de pointer les canons, un des combats que nous venons de raconter, celui de *la Loire* contre *la Mermaid*.

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

La prise de *l'Immortalité* fut le dernier des événemens

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

malheureux arrivés à la division Bompard. De dix bâtimens qui la composaient, sept furent pris, comme on l'a vu, trois seulement s'échappèrent : la frégate *la Sémillante* parvint à gagner le port de Lorient, *la Romaine* et l'aviso *la Biche* rentrèrent à Brest. La défaite de cette division fut célébrée en Angleterre comme un triomphe éclatant, disons mieux, comme un événement heureux, à cause des craintes qu'elle dissipait. Le commodore Warren fut peu de temps après promu au grade de contre-amiral ; récompense plus proportionnée à l'importance du service qu'il venait de rendre à son pays qu'aux difficultés de l'entreprise qu'il avait achevée avec tant de succès. Il est impossible de lui attribuer une grande portion de gloire, quand on considère combien son escadre était supérieure aux forces françaises, et de quelle manière les bâtimens républicains se sont laissé battre et prendre en détail.

Avant que ces désastres fussent connus en France, le gouvernement expédia de nouveau le chef de division Savary, avec quelques troupes, pour l'Irlande. Il partit de Rochefort le 12 octobre, le jour même où Bompard était attaqué par Warren. Ses instructions portaient de s'assurer, avant de débarquer ses troupes, du sort de la division partie de Brest et de celui de la petite armée de Humbert. Cette dernière partie des ordres du gouvernement doit étonner lorsqu'on se rapelle que, onze jours avant le départ de Savary, la nouvelle de la reddition de Humbert avait été insérée dans le *Moniteur* : certainement, ces ordres eussent dû être changés, et la distance de Paris à Rochefort en laissait le temps. Pourquoi ne les changea-t-on pas ? C'est ce qu'on a ignoré jusqu'à présent. Quel qu'en ait été le motif, ils furent maintenus, et la division se dirigea encore vers la baie de Killala.

Savary fit sa traversée et pénétra dans cette baie avec autant de bonheur que la première fois. Il communiqua avec la terre ; mais les avis qu'il reçut de la prise de Humbert et

de la défaite de Bompard le déterminèrent à repartir, conformément à ses instructions, sans tenter un débarquement, qui eût réussi avec autant de facilité que le premier : il remit à la voile le soir même du jour de son arrivée. Le lendemain à 6 heures du matin, on découvrit une portion de l'escadre de sir John Borlase Warren, composée de trois vaisseaux de ligne et une frégate. Ces bâtimens chassèrent la division française aussitôt qu'ils l'aperçurent. Comme elle n'était pas encore sortie du golfe de Sligo, qu'il fallait louvoyer pour en sortir, et que les ennemis avaient l'avantage du vent, sa position était très-critique, et il semblait ne lui rester que l'alternative d'être prise ou de se jeter à la côte. Savary manœuvra de manière à faire durer la chasse toute la journée, et pouvoir attendre à la nuit pour prendre un parti. Celui auquel il s'arrêta fut de payer d'audace, de revirer sur l'ennemi au moment où il y compterait le moins, et de lui gagner le vent par cette manœuvre aussi hardie qu'imprévue. Aussitôt qu'il fit obscur, et avant que la lune se levât, la division, formée en ligne très-serrée, vira de bord : les bâtimens ennemis, qui venaient toutes voiles dehors, ne s'en aperçurent pas. Bientôt la frégate du commandant Savary, qui s'avança la première, se trouva à portée de pistolet du premier vaisseau anglais, et dès que ses canonniers purent le découvrir, il fit tirer dessus. Ce vaisseau ne s'y attendait pas, sans doute, car, au tumulte des voix, il fut facile de juger que les matelots n'étaient pas à leur poste aux batteries. Tous les bâtimens de la division eurent le temps de défiler à contre-bord, et de lui envoyer chacun deux bordées avant qu'il fût prêt à riposter ; il ne tira que quelques coups sur la frégate serre-file ; ceux qu'il reçut lui firent beaucoup de mal, et l'on vit tomber son petit mât de hune et sa vergue d'artimon. Il ventait bon frais ; avant que les autres vaisseaux, obligés de se débarasser d'une partie de leurs voiles, pour se remettre au plus près, fus-

1799-an VII. Côtes d'Irlande.

1799—an VII. Côtes d'Irlande.

sent parvenus à s'y établir, la division française leur gagna le vent et continua de courir son bord avec toutes les voiles que le temps permettait de porter; elle perdit bientôt l'ennemi de vue. Le commandant Savary espérait en être débarrassé; mais, dans la nuit, il fut joint par les deux derniers vaisseaux anglais (le premier était hors d'état de chasser). Ce qui retardait la fuite de la division était le défaut de marche de la corvette, qu'il avait presque toujours fallu remorquer; on lui signala de prendre une route différente; ce qu'elle fit sans être inquiétée. La division alors put forcer de voiles, et rendre vains les efforts des chasseurs, qui furent contraints à l'abandonner. Savary, vingt-deux jours après son départ de Rochefort, y rentra avec tous ses bâtimens, trompant ainsi pour la quatrième fois la vigilance de la station anglaise qui bloquait ce port.

Les événemens que nous venons de raconter complètent la relation de la seconde et dernière expédition d'Irlande: expédition qui ne fut pas combinée sur une assez grande échelle, et dont l'exécution laissa encore plus à désirer. Peu de temps après cette tentative infructueuse, et qui laissa aux Irlandais des doutes sur la sincérité du directoire, le gouvernement anglais publia en Irlande deux bills portant amnistie pour les insurgés; mais, semblable à la plupart des amnisties accordées en pareille circonstance, les nombreuses exceptions qui l'accompagnèrent en détruisirent tout l'effet[1], et la clémence n'eut son cours que quand la vengeance fut satisfaite. On eut le tort de croire que, par ces rigueurs intempestives, on parviendrait à étouffer l'esprit d'insurrection parmi la nation ir-

[1] Tous les officiers de l'armée insurgée, depuis le grade le plus élevé jusqu'à celui de capitaine inclusivement, étaient exceptés de cette *amnistie générale*, ainsi que tous les soldats qui avaient passé des drapeaux du roi sous ceux de l'insurrection. Nous ne citerons pas d'autres exemples.

landaise : il ne fait encore que sommeiller. Pitt jugea au reste cette époque favorable pour l'exécution d'un projet qu'il avait conçu depuis quelques années ; et, dans l'intention d'attacher plus fortement l'Irlande à l'Angleterre, il fit rendre le fameux *acte d'union* : transaction de la plus haute importance, mais dont il n'est pas de notre objet d'examiner les conséquences politiques. 1799-an VII. Côtes d'Irlande.

Réduits trop souvent à ne raconter que des revers éprouvés par l'armée navale française, nous sommes heureux quand l'occasion se présente de rappeler quelqu'un des ses succès : succès rares, il est vrai, mais suffisans pour prouver ce qu'on pouvait attendre de la bravoure et du patriotisme des matelots républicains, si l'on eût su tirer un meilleur parti de ces deux nobles sentimens, sources féconds des plus étonnans exploits. C'est par conséquent avec une vive satisfaction que nous nous voyons arrivés au moment de tracer le récit du fait d'armes le plus brillant de toute la guerre maritime de la révolution, la prise d'une frégate anglaise par une simple corvette de la république. Océan atlant.

La corvette *la Bayonnaise*, de vingt canons de 8, commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond Richer, faisait son retour de Cayenne, où elle avait été expédiée par le gouvernement. Le 14 décembre, n'étant plus qu'à une trentaine de lieues des côtes de France, elle fut aperçue et chassée par la frégate anglaise *l'Ambuscade*, portant quarante-deux bouches à feu de 18, 24 et 6. Après avoir fait de vains efforts pour se dérober à un ennemi aussi supérieur, elle en fut jointe, et le combat commença à petite portée. Malgré la grande disproportion de forces qui existait entre les deux bâtimens, l'action dura trois heures sans qu'aucun des deux obtînt un avantage marqué sur son adversaire. Pour décider l'affaire, la frégate ennemie força de voiles, et se rapprocha jusqu'à portée de pistolet de *la Bayonnaise*, qu'elle chercha

1799—an VII. Océan atlant. à tourner tantôt par l'avant, tantôt par l'arrière. Un détachement de soldats qui repassait de Cayenne en France, incommodait beaucoup *l'Ambuscade* par un feu très-vif de mousqueterie ; mais la supériorité de son artillerie se faisant mieux sentir depuis qu'elle s'était rapprochée, il devenait impossible, à bord de *la Baïonnaise*, de soutenir plus longtemps une lutte si terrible : il fallait ou succomber ou terminer un combat trop inégal par un de ces coups hardis, tentés aujourd'hui trop rarement, et qui couvrirent de gloire les marins du siècle de Louis XIV. Tout l'équipage français est pénétré de cette nécessité, et bientôt la corvette retentit du cri : *à l'abordage ! à l'abordage !* Richer hésite un moment; mais enfin il adresse ces paroles aux marins et aux soldats irrités de son hésitation [1] : « *Mes amis, je compte assez sur votre bravoure et sur votre attachement à la patrie pour me rendre à vos désirs.* » Elles sont couvertes des plus vives acclamations, et chacun se jette sur les haches, sabres, pistolets, piques, etc., toujours préparés, lors du branlebas, pour les hommes désignés par le rôle de combat à monter à l'abordage. Ici, le rôle est inutile, tout l'équipage se dispute ces armes, et se montre jaloux de sauter à bord de la frégate ennemie. Cependant Richer lance sa corvette contre elle, et, malgré les efforts du capitaine anglais pour éviter l'abordage, les deux bâtimens se heurtent. Le choc ébranle la mâture déjà criblée de *la Baïonnaise*, et son mât de misaine tombe sur le gaillard d'arrière de *l'Ambuscade* : c'est un pont qui s'offre aux braves Français pour passer à bord du bâtiment ennemi. Ils s'y

[1] L'auteur des *Principes organiques de la marine militaire*, en parlant des devoirs d'un historiographe de la marine, s'exprime ainsi sur cette circonstance du combat de *la Baïonnaise* : « Au sujet de tel bâtiment dont le nom est illustré, il aurait à apprécier jusqu'à l'insubordination de quelques subalternes qui *prescrivirent* la manœuvre la plus hardie à leur capitaine, *poltron de tête et non de cœur* (pour nous servir de l'expression de Seignelai à l'égard de Tourville), et triomphèrent d'un ennemi très-supérieur en forces. »

élancent, et le franchissent malgré une grêle de balles de fusil et de pistolet qu'on fait pleuvoir sur eux. Ils atteignent le bord : là une haie de piques leur barre l'entrée de la frégate; mais rien ne peut arrêter l'ardeur des républicains; ce nouvel obstacle cède à leur intrépidité, et dans un instant ils sont maîtres du gaillard d'arrière de *l'Ambuscade*, baigné du sang et couvert des cadavres de ses plus braves défenseurs. Chassés de ce poste important, les Anglais se retranchent sur les pussavans et sur le gaillard d'avant. De là ils recommencent sur les Français une vive fusillade; ceux-ci font les plus vaillans efforts afin de pénétrer dans ce dernier retranchement et de renouveler un combat corps à corps si avantageux à leur impétuosité nationale. Pour y arriver, deux passages très-étroits se présentent seuls; mais ils sont barricadés et défendus avec toute la bravoure que peut inspirer le désespoir; plusieurs tentatives pour les forcer sont infructueuses, et pendant près d'une demi-heure les assaillans sont alternativement repoussés, et reviennent à la charge avec une fureur nouvelle; le carnage est terrible. Enfin la valeur française triomphe, le gaillard est emporté aux cris de *vive la république!* et les Anglais mettent bas les armes. Aux acclamations des vainqueurs répondent celles de leurs camarades demeurés sur la *Baïonnaise*, et l'enthousiasme est à son comble en voyant sur la frégate conquise le pavillon national s'élever et se déployer majestueusement dans les airs.

1799-an VII. Océan atlant.

Au nombre des braves qui se signalèrent le plus dans l'abordage, furent Ledanseur, enseigne de vaisseau, et Lerch, chef de bataillon d'infanterie. Destitués par l'agent du directoire à Cayenne, et revenant en France comme passagers, la conformité de leur sort avait établi une liaison intime entre ces deux officiers, et ils avaient résolu de reconquérir leurs grades par quelque action d'éclat, si l'occasion se présentait de combattre pendant la traversée. Pour mieux

1799—an VII. Océan atlant. réussir dans leur dessein, et se faire dignement seconder lorsqu'il en serait temps, par les matelots et les soldats, ils se mêlèrent et s'entretinrent souvent avec eux; ils gagnèrent leur confiance, et leur firent partager l'ardeur belliqueuse qui les animait. Enfin le jour du combat, tant desiré par eux, arrive : les voix de Ledanseur et de Lerch se font entendre; elles enflamment les cœurs de leurs compagnons d'armes, et deviennent le signal d'un mouvement général de l'équipage et de la garnison, qui, devançant les ordres du capitaine, demandent avec fureur qu'on les conduise à l'abordage. Les deux moteurs de cette insurrection singulière ne se bornent pas à de vaines paroles : les premiers, ils s'arment; les premiers, ils sont à bord de l'ennemi. Lerch eut le bonheur de survivre à une victoire à laquelle il avait si fort contribué; Ledanseur, moins heureux, fut tué sur le gaillard de *l'Ambuscade*, et sa mort donna lieu à un beau trait de la part d'un enfant. Marie Richard, jeune mousse attaché au service de cet officier, l'avait suivi à l'abordage; au moment où il le vit tomber, il se saisit d'un de ses pistolets, et le déchargea sur l'Anglais qui lui avait porté le coup mortel, en s'écriant : *Coquin, tu n'en tueras pas d'autres.*

A peine les Français avaient-ils amariné *l'Ambuscade*, que les mâts restans de *la Baïonnaise* tombèrent à la mer. On fut obligé de la faire remorquer par la frégate anglaise, sur laquelle passa la plus grande partie de l'équipage français; et c'est de la sorte qu'elle fit son entrée en rade de Rochefort, traînant son vainqueur après elle. Les blessés des deux équipages, mis à terre dans ce port, y furent traités avec un égal soin. Parmi eux se trouvaient le capitaine français et le capitaine anglais, le premier, blessé à la main droite, dont il est demeuré estropié, et l'autre, blessé grièvement à une cuisse [1].

[1] A son retour en Angleterre, ce capitaine fut acquitté par une cour mar-

La nouvelle du glorieux combat de *la Bienaimée* fut reçue avec transport à Paris et dans toute la France. Le directoire prit plusieurs arrêtés en faveur des braves qui montaient cette corvette : il ordonna qu'en exécution de la loi du premier octobre 1791 (jusqu'alors peu observée), on payât sur-le-champ aux capteurs 35000 francs pour chacun des canons et caronnades de la frégate anglaise. Le lieutenant de vaisseau Richer fut élevé au grade de capitaine de vaisseau sans passer par le grade intermédiaire de capitaine de frégate ; les quatre enseignes Corbie, Guigner, Fromin et Potier de la Houssaie, furent promus au grade de lieutenant de vaisseau [1] ; Lerch fut réintégré dans son grade de chef de bataillon ; le lieutenant Aimé fut fait capitaine, et le sergent Kinaelbach sous-lieutenant ; enfin une somme de 200 francs, à titre de secours provisoire, fut payée aux familles de chacun des marins et soldats tués dans le combat, en attendant les pensions auxquelles elles avaient droit de prétendre. Les peintres et les

1799-an VI

Océan atlan

tale, tenue à Portsmouth, en considération de ce que la prise de sa frégate avait été occasionée (disait-on dans le jugement) par une succession rapide d'événemens malheureux ; savoir, la chute du mât d'artimon, la rupture de la roue du gouvernail et de ses drisses, l'explosion d'un canon qui blessa quelques hommes, et un commencement d'incendie causé par celle d'une caisse à cartouches, la blessure grave du capitaine, la mort de deux autres officiers et d'un certain nombre de marins, etc. Tous ces événemens ne sont pas des accidens imprévus, mais les résultats ordinaires d'un combat. Pourquoi le capitaine de *l'Ambuscade* se laisse-t-il maltraiter ainsi par un bâtiment ennemi aussi faible, par rapport au sien ? Voilà ce qui fut peut-être honteux pour lui, et ce dont le jugement de la cour martiale n'a pu le laver. Quoique pris hors de notre pays, l'exemple de ce jugement peut servir à justifier l'opinion que nous avons déjà manifestée, et que nous serons souvent dans le cas de manifester encore sur l'absurdité de certaines décisions des juris maritimes : un arrêt de ces tribunaux n'a pas toujours rétabli la réputation de ceux qu'il acquittait.

[1] Pas un seul des officiers qui composaient l'état-major de la corvette *la Bienaimée* ne se trouve aujourd'hui en activité de service dans la marine.... Ne devrait-il pas être permis de monter sous le pavillon après l'avoir autant honoré ?

1799-an VII. Océan. atlant. graveurs se sont exercés à l'envi sur le brillant sujet que leur offrait la prise de *l'Ambuscade*. Il a aussi inspiré quelques poètes républicains ; mais leurs vers ne sont restés dans la mémoire de personne, tandis que les tableaux qui représentent cette action mémorable reçoivent encore les éloges des connaisseurs [1], et que les gravures n'ont pas cessé d'attirer les regards des Français amis de leur pays, en leur faisant regretter qu'un tel exploit n'ait pas été plus souvent répété.

Nous n'avons rempli qu'une partie de notre tâche en racontant le beau combat de *la Baïonnaise*, il nous reste encore à repousser une accusation grave dont il fut l'objet. Les Anglais ont taxé le directoire d'imposture, en publiant que *la Baïonnaise* n'était qu'une simple corvette, et *l'Ambuscade* une frégate portant quarante-deux bouches à feu. Ces deux bâtimens n'existent plus, et il n'est pas possible de vérifier la chose actuellement : on ne peut s'en rapporter qu'au témoignage des marins qui les ont vus. En Angleterre, on soutient encore aujourd'hui que *la Baïonnaise* était une frégate. Voici le fait : elle avait, il est vrai, comme cette espèce de bâtiment, sa batterie couverte par des gaillards, mais ils n'étaient pas assez solides pour supporter de l'artillerie : on y placerait aujourd'hui dix à douze caronnades de 12, dont le poids n'est guère que la moitié de celui d'un canon de 4; mais cette arme n'était point encore en usage dans la marine française. Il paraît qu'on avait, dans le principe, armé ces gaillards de quatre ou six canons de 4; ils en furent, à ce qu'on assure, retirés ensuite et remplacés par une ligne de pierriers d'une livre de balle, établis sur le plat-bord de la corvette, qui, par conséquent, ne portait réellement que vingt canons de 8. Quant à *l'Ambuscade*, on a dit que c'était une frégate por-

[1] Celui surtout de M. Crépin, artiste attaché au ministère de la marine, et dont le pinceau facile a déjà retracé plusieurs combats de mer honorables pour la France.

tant quarante-deux bouches à feu, tandis que les Anglais la désignent comme une de leurs anciennes frégates de trente-deux canons, portant vingt-six canons de 12 en batterie, et six de 6 sur les gaillards. La première assertion nous semble fondée : d'abord, depuis un certain nombre d'années, les Anglais avaient remplacé, sur leurs frégates, les canons de 12 par des canons de 18 courts; quarante-deux bouches à feu sont d'ailleurs précisément ce que portent les frégates anglaises dites de trente-deux canons, savoir : vingt-six de 18, six de 6, et dix caronnades de 24. Tout s'accorde à faire croire que telle était la force de *l'Ambuscade*. Ainsi le combat eut lieu entre un bâtiment portant vingt canons de 8 et un autre qui en portait quarante-deux du calibre moyen de 18, c'est-à-dire, qui lançait au premier trois cent soixante-dix-huit livres de fer, quand celui-ci n'en pouvait lancer que quatre-vingts livres. Qu'on ajoute à cette force matérielle plus que quadruple l'élévation du bâtiment anglais, dominant de plusieurs pieds son adversaire, et l'épaisseur plus considérable de sa muraille, on ne pourra s'empêcher de convenir combien ce combat fut glorieux pour les braves Français qui montaient *la Baïonnaise*, et qui n'allèrent à l'abordage qu'après avoir soutenu pendant plus de trois heures le feu d'un ennemi aussi formidable [1].

1799-an VII. Océan atlant.

[1] La mauvaise foi, comme on le voit évidemment, est ici du côté des Anglais; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, dans tous les cas, ils en agissent de même. Leur habitude constante est de désigner les bâtimens français par le nombre total des bouches à feu qu'ils portent, et de ne donner aux leurs que le nombre de canons par lequel ils sont désignés dans leur réglement, et qui est toujours de beaucoup inférieur à celui des bouches à feu qu'ils portent réellement. Par exemple, les plus fortes frégates anglaises sont dites frégates de trente-huit canons, mais elles portent au moins cinquante-deux bouches à feu; les plus fortes frégates françaises, au contraire, n'en portent que quarante-quatre. Que deux bâtimens semblables aient eu un combat entre eux, c'est toujours, au dire des Anglais, une frégate anglaise de trente-huit canons qui a pris

1799-an VII. Iles ioniennes.

Il n'y avait guère qu'un an que les Français étaient en possession des îles Ioniennes, lorsque la nouvelle de l'alliance de la Russie avec la Porte-Ottomane, et celle qui parvint presque en même temps de l'arrivée, aux Dardanelles, d'une flotte composée de deux fortes escadres, l'une turque, et l'autre russe, qui n'attendait qu'un vent favorable pour entrer dans la Méditerranée, donnèrent lieu de penser au général commandant la division française du Levant, que l'attaque des îles dont la défense lui était confiée, serait la première opération des nouveaux alliés. Il se hâta de prendre les mesures qu'il jugea les plus convenables pour repousser l'invasion dont il était menacé.

Malgré tous les efforts du général Chabot, qui avait succédé à Gentili dans le gouvernement des îles Ioniennes, elles se trouvaient dans un très-mauvais état de défense, tant pour le matériel que pour le personnel. Le défaut de communications promptes et fréquentes avec l'armée d'Italie en était cause, et Chabot ne recevait pas de réponse aux demandes réitérées de troupes, de vivres, de munitions et d'argent qu'il avait adressées au général en chef de cette armée. Depuis que l'on s'était occupé de préparer l'expédition d'Egypte, presque tous les bâtimens de guerre français avaient quitté la mer Adriatique, et la correspondance de Corfou avec Ancône et Venise étant devenue extrêmement difficile, la première de ces villes était demeurée dans un état d'oubli qui eut les suites les plus fâcheuses. La division était réduite à

une frégate française de quarante-quatre, ou qui a été prise par elle. Avec cette manière de présenter les choses, quelle que soit l'issue du combat, ils peuvent toujours prétendre qu'il en est rejailli quelque gloire sur le nom britannique. De pareilles ruses sont bien peu loyales, et si l'on nous prouvait que le gouvernement français les a employées quelquefois, nous ne le trouverions pas justifié par la contagion de l'exemple et la nécessité d'une espèce de représailles : on doit signaler ces ruses au mépris des nations, et non pas les imiter.

environ trois mille cinq cents hommes, dont trois mille deux cent quatre-vingt-dix Français. 1799-an VII. Iles ioniennes.

Quoi qu'il en soit, aussitôt l'arrivée des nouvelles dont nous venons de parler, le général Chabot entreprit de visiter les îles et les arrondissemens continentaux [1] compris dans sa division; il partit pour cette tournée, le 13 septembre 1798, accompagné du général Verrières, commandant l'artillerie de la division, et de plusieurs officiers d'état-major. La presqu'île de Preveza fut le premier endroit où il s'arrêta. De toutes les possessions que les Vénitiens avaient conservées en Basse-Albanie, c'était la plus intéressante comme point militaire, et sous le rapport du commerce que favorise le voisinage du golfe de l'Arta.

Toute la défense de l'arrondissement de Preveza consistait alors en une grande redoute à demi-revêtement située au milieu du bourg de ce nom, dont les maisons la dominaient de tous côtés. Cet ouvrage était en très-mauvais état, et les bâtimens militaires qu'il renfermait ne se trouvaient plus susceptibles d'être réparés. Ali, pacha de Janina, ayant déjà fait quelques démonstrations contre Preveza, le général Chabot résolut de mettre ce point à l'abri de ses attaques. En conséquence, il fut reconnaître sur l'isthme une position qu'on pût fortifier, il la choisit auprès de Nicopolis [2]. Il ordonna de construire une ligne de petits postes retranchés, terminée par deux fortes redoutes dont les feux pussent se croiser sur le terrain par lequel devaient déboucher les Turco-Albanais pour pénétrer dans la presqu'île, en même temps que leur flanc extérieur battrait la mer d'un côté et le petit golfe de Preveza de l'autre. Une bombarde embossée à la mer devait prendre l'ennemi en flanc, et sur le golfe, un brigantin armé de gros

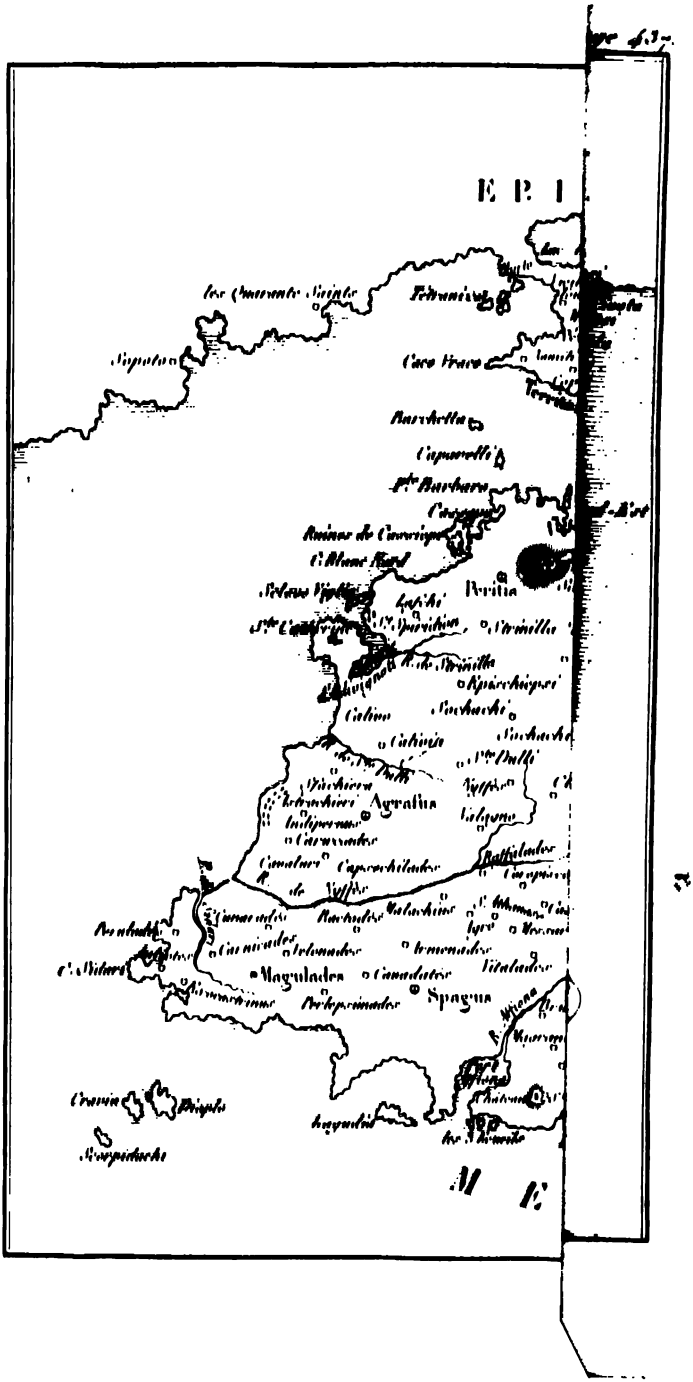
[1] Ceux de Butrinto, de Parga, de Preveza et de Vonissa, qui avaient appartenu aux Vénitiens et qui étaient échus aux Français avec les îles dont ils dépendaient.

[2] *Ville de la victoire.* Elle fut bâtie, l'an 723 de Rome, par Auguste, en mémoire de la bataille d'Actium.

1799-an VII. Iles ioniennes.

canons, devait remplir le même objet. Ces travaux furent commencés sur-le-champ, et quatre compagnies de la soixante-dix-neuvième demi-brigade détachées de Corfou pour soutenir les travailleurs. Ces dispositions prises, le général partit pour continuer son inspection. Il poussa jusqu'à Céphalonie; mais, le 3 octobre, se trouvant à Lixuri, l'une des deux villes principales de cette île, un bâtiment lui apporta des dépêches qui lui annonçaient officiellement la déclaration de guerre de la Porte à la république francaise; il apprit en même temps qu'Ali-Pacha se disposait à attaquer les arrondissemens continentaux de la division: ces avis le déterminèrent à retourner immédiatement à Corfou. Il visita, en repassant, les ouvrages du camp retranché de Nicopolis, auxquels travaillaient sans relâche plus de trois cents Français et cinq à six cents Prévéziens. Il fit venir alors de Sainte-Maure les grenadiers de la sixième demi-brigade, et le chef de brigade Hotte, commandant de ce corps, auquel il confia le commandement du camp.

Pendant le voyage du général Chabot, il s'était passé des événemens importans, et déjà il était menacé aux deux extrémités et au centre de son gouvernement. Vers la fin de septembre, Ali avait ordonné à ses lieutenans de rassembler les bandes turques et albanaises, et de se préparer à marcher contre les Français. Ces ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que dès les premiers jours d'octobre un grand nombre de Turco-Albanais se cantonnèrent dans les villages voisins du fort de Butrinto, et envoyèrent des patrouilles sur le territoire français. Sur ces entrefaites, Ali écrivit à l'adjudant-général Roze, commandant à Corfou, en l'absence du général Chabot, pour l'inviter à une conférence au bourg de Filiatès en Basse-Albanie. L'officier français s'y rendit sans défiance; mais aussitôt qu'il parut, le pacha le fit saisir, garotter sur un cheval et conduire à Ianina, où il fut plongé



Fano

dans un cachot infect [1]. Deux jours après Ali employa la même ruse vis-à-vis du commandant du fort de Butrinto. Celui-ci crut devoir se borner à envoyer au lieu fixé le sous-lieutenant Steil de la soixante-dix neuvième, accompagné du chapelain grec du fort : ils éprouvèrent tous deux le sort de l'adjudant-général Roze. 1799 an VII. Ilesioniennes.

Ces actes de trahison ne tardèrent pas à être suivis de dispositions pour l'attaque du fort de Butrinto, et le jour même du retour du général Chabot à Corfou, le 17 octobre, ce fort était presque entièrement investi par les Turcs Albanais. Le général y fit passer immédiatement le chef de bataillon Petit, de la soixante-dix neuvième demi-brigade, avec les deux compagnies de grenadiers du même corps, et un détachement de sapeurs. Le lendemain matin, cet officier supérieur, conformément aux ordres qu'il avait reçus, attaqua l'ennemi; mais, outre qu'il ne put parvenir à le chasser de toutes ses positions, il ne se trouva pas avoir assez de monde pour garder celles qu'il lui avait prises : il demanda en conséquence un renfort de trois cents hommes avec de l'artillerie de bataille. Le général Chabot passa à Butrinto en même temps que ce renfort, et se fit accompagner par le général Verrières. Les deux généraux manquèrent d'être pris dans une reconnaissance qu'ils firent aussitôt leur arrivée. Enveloppé subitement par des cavaliers albanais, le général Chabot était décidé à combattre jusqu'à la mort, et à se tuer lui-même plutôt que de tomber vif entre les mains des ennemis, lorsqu'un officier de l'état major étant parvenu à former à la hâte

[1] L'impudence de l'adjudant-général Roze fut regardée comme une trahison par quelques personnes qui se rappelaient les liaisons de cet officier avec Ali, dans le temps qu'il paraissait être l'ami des Français, et qui fondaient leurs conjectures sur ce qu'il avait épousé la fille d'un des principaux officiers du pacha (on avait même dit dans le temps sa propre fille); mais le traitement affreux éprouvé par M. Roze a dû suffire pour détruire ces injustes soupçons.

1799-an VII. Iles ioniennes

un peloton de grenadiers, s'avança sur l'ennemi, le mit en fuite, et délivra son général. Le général Verrières était sur un autre point de la ligne au moment d'être surpris; un grenadier français accourut à lui et lui dit : « Général, je viens de voir trancher la tête à un de mes camarades blessé.... Les barbares ne sont qu'à deux pas d'ici ; retirez-vous avec moi ; je vous sauverai ou je périrai en vous défendant. » Ils furent assez heureux pour rejoindre sains et saufs le général Chabot et son escorte. Ce général, persistant à vouloir chasser l'ennemi de positions qui le mettaient à même de gêner la communication entre le fort de Butrinto et Corfou, fit venir de cette dernière place de nouveaux renforts en hommes et en artillerie. On y remarquait un détachement de l'équipage du *Généreux*, commandé par le brave Lejoille en personne. Malgré des prodiges d'intrépidité, la nouvelle attaque qui suivit l'arrivée de ses renforts fut aussi infructueuse que les précédentes, et les Français furent même sur le point de perdre un obusier. La conservation de cette pièce d'artillerie fut due au dévouement du général Verrières, qui, voyant presque tous les canonniers tués, servit la pièce lui-même, aidé de quelques grenadiers, et la tira à mitraille avec tant de promptitude et de précision, qu'il fit rétrograder les Turco-Albanais qui s'avançaient pour s'en emparer. Les combats de Butrinto coûtèrent la vie à une cinquantaine de soldats et à deux officiers français. Après ces tentatives inutiles, les généraux repassèrent à Corfou, et le conseil de défense décida qu'on évacuerait et qu'on ferait sauter le fort de Butrinto ; ce qui fut exécuté aussitôt. Vers ce temps, la corvette *la Brune* fut expédiée à Ancône pour instruire le général en chef de l'armée d'Italie, de la situation de la division du Levant et réclamer des secours.

Les îles Ioniennes, qui avaient été partagées pour l'administration civile en trois départemens : 1°. de Corcyre, 2°. d'I-

thaque, 3°. de la mer Egée, l'avaient été, pour le régime militaire, en deux subdivisions : la première, dont le général Chabot, commandant en chef la division, s'était réservé le commandement particulier, avait son quartier-général à Corfou, et n'était composée que du seul département de Corcyre; la seconde, composée des deux autres départemens, avait pour commandant le général la Salcette, et son quartier-général était placé dans la ville de Zante; cependant pour être plus à portée de surveiller les travaux du camp de Nicopolis, le général la Salcette était venu s'établir à Sainte-Maure. 1799-an VII. Iles ioniennes.

Ali n'avait pas vu d'un œil tranquille ces travaux, et son projet était d'attaquer les Français avant qu'ils ne les eussent achevés. En attendant le moment favorable, il parvint, à force d'intrigues, à entraver la construction du camp retranché. Plusieurs capitaines de la garde nationale prevezienne, corrompus par lui, insinuèrent à leurs compatriotes que le meilleur moyen de s'opposer à l'irruption des Turco-Albanais était de couper l'isthme par un fossé large et profond, dans lequel on introduirait l'eau de la mer. Soudain la canaille prevezienne adopte cette idée sans réfléchir que l'isthme ayant plus de mille toises de largeur, c'était entreprendre un travail immense. Les représentations des Français sont vaines, et la confection des redoutes et des lignes du camp est abandonnée pour s'occuper à creuser le fossé. En même temps, les plus riches habitans du bourg, intimidés par les menaces d'Ali, s'enfuirent à Sainte-Maure et à Corfou, avec leurs familles et leurs effets les plus précieux.

Le général la Salcette, instruit de ces événemens et des préparatifs du pacha, vint se fixer à Nicopolis, et fit reprendre et pousser les travaux du camp avec la plus grande activité; cependant il y avait à peine une redoute et quelques parties de retranchemens d'achevés, le 22 octobre, lorsqu'on apprit que

1799—an VII. Iles ioniennes. l'armée turco-albanaise s'avançait, commandée par Ali en personne, accompagné de son fils aîné Mouktar, qui avait la réputation de le surpasser en cruauté.

La Salcette ne comptait alors sous ses ordres que sept cents hommes, dont environ quatre cents Français. C'est avec cette petite troupe qu'il devait résister à une armée forte de onze mille hommes, presque tous de cavalerie albanaise, la meilleure de tout l'empire turc. Devant lui était ce formidable ennemi; derrière, il n'avait que la mer et une peuplade perfide, prête à le seconder s'il était vainqueur, ou à l'égorger s'il était vaincu. Dans cette situation périlleuse, il fit un appel énergique au courage de ses compagnons d'armes : cet appel ne fut pas vain. Après avoir établi au bourg de Prevesa le capitaine adjudant-major Tissot, avec cinquante hommes, pour contenir les habitans et garder quelques bateaux disposés pour le cas où la retraite sur l'île de Sainte-Maure deviendrait indispensable, le général établit ses troupes sur la ligne des retranchemens, qui n'étaient encore la plupart qu'ébauchés.

Vers le milieu de la nuit, l'avant-garde de l'armée du pacha, composée de cinq cents Albanais d'élite, et ayant à sa tête Mouktar lui-même, vint attaquer la tête du camp; elle fut reçue vigoureusement, et repoussée avec une perte considérable jusque dans l'ancien théâtre de Nicopolis. Au point du jour, on aperçut l'armée entière d'Ali, qui descendait des hauteurs situées en face du camp, en poussant d'horribles cris. Elle traverse rapidement le vallon, et, malgré une grêle de boulets, elle arrive et fond sur la ligne française avec une impétuosité égale à la bravoure et au sang-froid avec lequel les troupes gallo-grecques reçoivent son choc. Placées sur deux rangs, et soutenues par plusieurs bouches à feu tirant à mitraille, ces troupes jonchèrent en un instant la terre des cadavres de leurs ennemis : les Turcs, effrayés, reculent. A ce

mouvement de terreur succède bientôt une fureur aveugle, et les barbares reviennent plus terribles à la charge; ils sont encore repoussés, et les morts qu'ils laissent sur la place forment une espèce de parapet devant les troupes françaises. Mouktar s'irrite de ces échecs, et déjà il est prêt à faire tomber sur les siens tout le poids de la rage qu'il brûlait d'exercer sur les Français : il va se baigner dans le sang de ses propres soldats. En ce moment, plusieurs capitaines provéziens placés au centre de la ligne prennent la fuite, et entraînent avec eux les soldats qu'ils commandent. Le général français, pour prévenir les suites de cette lâche défection, veut faire serrer les ailes sur le centre; il n'en a pas le temps : Mouktar se précipite à la tête de sa cavalerie dans l'espace laissé vide par les Provéziens, une grande partie de l'armée turque pénètre après lui par cette trouée, et les deux ailes de la ligne française se trouvent enveloppées à la fois par des milliers d'ennemis. Alors tout espoir de salut s'évanouit : il ne reste plus aux guerriers républicains qu'à vendre chèrement leur vie, dont la perte en combattant leur paraît un sort moins affreux que de tomber entre les mains de leurs féroces ennemis.

1799—an VII. Les Ottomans.

Cette glorieuse agonie de quatre cents braves, dont chacun avait à faire tête à vingt ennemis, fut marquée par une foule de ces traits d'héroïsme qui, durant l'orage révolutionnaire, répandirent tant d'éclat sur le nom français, et jamais peut-être on ne fit plus de prodiges de valeur que dans cette triste et mémorable circonstance. Le chef de brigade Hotte, entouré de cavaliers albanais, se défendit comme un lion, et, après en avoir terrassé trois, parvint à gagner une redoute où le général la Salcette s'était réfugié avec un petit nombre de soldats. Le chef de bataillon Galbory, aussi remarquable par son courage que par sa haute stature et sa force extraordinaire, avait fait mordre la poussière à plusieurs ennemis;

1799-an VII. Iles ioniennes. personne n'osait plus l'approcher : il tomba enfin percé de balles et eut aussitôt la tête tranchée. Richemont, capitaine du génie, aussi brave, fut moins malheureux ; après avoir tué plusieurs Albanais avec un fusil dont il s'était armé, il ramasse un sabre, et, adossé contre un pan de muraille resté debout au milieu des ruines de la ville d'Auguste, il combat avec la plus grande valeur ; déjà il a mis hors de combat trois de ses nouveaux adversaires, lorsqu'une balle l'atteint au bras gauche, une seconde à l'épaule, une autre lui déchire l'oreille, et presque en même temps un coup de sabre lui fend le bras déjà blessé ; désormais il ne peut plus se défendre, et quatre cimeterres sont levés sur lui, quand Mouktar commande qu'on l'épargne. Sous-officiers, soldats, tambours, tous imitèrent ces nobles exemples, et pour rendre justice à tous ces braves il faudrait citer quatre cents noms.

Cependant le général la Salcette et le chef de brigade Hotte, avec vingt-cinq hommes de divers grades et de différens corps, tenaient ferme dans la redoute où ils s'étaient réfugiés. Tout leur espoir se fondait sur l'arrivée d'une bombarde qui devait être mouillée devant Preveza, et à qui deux intrépides soldats de la soixante-dix-neuvième étaient allés à la nage donner l'ordre d'avancer. Un d'eux se noya, et l'autre n'ayant pas trouvé la bombarde au lieu désigné, se dirigea vers l'île de Sainte-Maure. Quand le général vit que la bombarde ne paraissait pas, que ses compagnons avaient brûlé toutes leurs cartouches, et que les Turco-Albanais étaient déjà parvenus à la gorge de la redoute qu'ils allaient forcer, il consentit à se rendre, espérant ainsi sauver la vie au petit nombre de Français qu'il avait avec lui, et dont la plupart étaient blessés. Il arbora un mouchoir blanc au bout de son sabre. A ce signal, les Turcs entrèrent dans la redoute, et il remit ses armes à l'un des lieutenans d'Ali ; le reste des siens fit de même, à l'exception du sous-lieutenant Giroux, de la

soixante-dix-neuvième demi-brigade, de deux grenadiers de la sixième, et de deux canonniers de la septième compagnie sédentaire, qui préférèrent périr les armes à la main, et qui furent massacrés sur-le-champ. 1799-an VII Iles Ioniennes

Durant le combat de Nicopolis, le capitaine Tissot ne put consentir à demeurer oisif. Après avoir posté une partie de son détachement de la manière la plus avantageuse pour défendre le bourg de Preveza, il se porte avec le reste vers le champ de bataille ; mais il n'arrive que pour être témoin du massacre de ses compagnons d'armes. Quelques grenadiers et sapeurs qui parviennent à se rallier autour de lui font monter sa petite troupe à quatre-vingts hommes. Avec cette poignée de braves, il ose se jeter sur l'ennemi et tenter de délivrer son général des mains des barbares qui l'entraînent ; mais ses efforts sont vains, et il est obligé de se retirer vers Preveza. Il fit sa retraite lentement et en bon ordre, et il repoussa tous les partis de cavalerie qui se présentèrent pour charger sa faible colonne. Toutefois, les Albanais eurent le temps de se porter par une autre route sur le bourg : en vain le capitaine Tissot presse sa marche, il n'atteint Preveza qu'après que les ennemis ont accablé le petit nombre d'hommes qu'il y avait laissés. Ce brave officier pénètre néanmoins dans le bourg, et parvient à gagner, en combattant, l'endroit du port où il avait placé ses barques : elles ont disparu !

Cependant la bombarde se trouvait alors vers l'entrée du canal de Preveza avec quelques barques chargées de troupes, que le commandant de Sainte-Maure envoyait au secours des Français. Tissot croit, par des signaux répétés, avoir attiré l'attention du capitaine de la bombarde ; mais un de ses soldats, qu'il envoie dans une petite barque presser l'arrivée de ce bâtiment, trahit à la fois la confiance de son chef et l'honneur : parvenu à bord, il affirme avoir vu massacrer jusqu'au dernier des Français ; alors la bombarde et les bar-

799-an VII. les ioniennes.

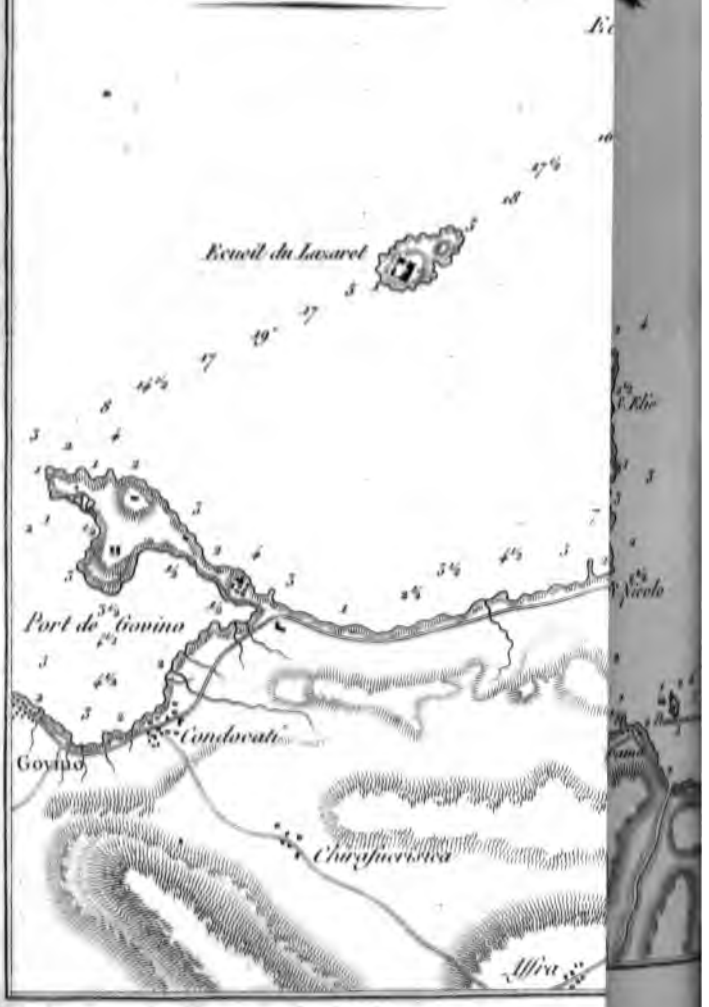
ques de Sainte-Maure s'éloignent. A cette vue, Tissot et ses compagnons sentent toute l'horreur de leur situation, mais leur courage n'en est point abattu : ils ne reculent pas devant une mort désormais inévitable; ils veulent seulement la rendre aussi glorieuse pour eux que fatale aux ennemis : *Mourons en républicains !* s'écrient-ils d'une voix unanime. En même temps, ils se précipitent dans les rues de Preveza, et fondent sur les Turcs comme des lions furieux. Au bout d'une heure, leurs munitions sont épuisées; mais réduits à combattre à l'arme blanche, ils n'en deviennent que plus redoutables : dix ennemis perdent la vie contre un Français, et plus le nombre de ces intrépides guerriers diminue, plus semble s'accroître la bravoure de ceux qui survivent. Enfin, après avoir résisté pendant près de six heures à plusieurs milliers de Turco-Albanais, réduits à neuf, exténués de fatigue et conservant à peine assez de force pour soulever leurs armes, ils sont saisis et désarmés : presque tous sont couverts de blessures; mais, par une espèce de miracle, le brave Tissot est encore intact.

Une centaine de Français faits prisonniers furent tout ce qui échappa aux désastres de Nicopolis et de Preveza. Le tableau des tourmens qu'ils éprouvèrent fait frémir, nous n'en citerons que quelques traits. Conduits d'abord vers un monceau hideux qui n'offrait aux regards que des chevaux et du sang, ils reconnurent les têtes de leurs infortunés compagnons d'armes. On les contraignit, à force de coups de bâton, à dépouiller ces têtes, à en saler les peaux et à les transporter eux-mêmes à Iania. Les outrages les plus sanglans, les traitemens les plus odieux les attendaient dans cette ville : ils en partirent ensuite pour Constantinople, ayant à traverser tout le nord de la Grèce par un hiver rigoureux. Beaucoup de ces infortunés périrent de froid, de faim et de fatigue : dès que l'un d'eux paraissait se traîner avec peine,

PLAN

DE LA VILLE ET DU PORT

DE CORFOU



ec Albanais le terrassait, lui tranchait la tête, et la 1799—an VII.
t à porter à ses compagnons. Le général la Salcette, Iles ioniennes.
lant-général Roze et le chef de brigade Hotte, furent
és au château des Sept-Tours : tous les autres officiers
jetés au bagne avec les soldats.

énement de Preveza détermina l'évacuation des deux
issemens continentaux de Parga et de Vonizza, dont
nisons rentrèrent l'une à Corfou et l'autre à Sainte-
. Avant cet événement, l'attaque des îles ioniennes était
mmencée par la flotte russo-turque. Cette flotte parut
. Cerigo le 6 octobre ; elle s'en empara après une dé-
on ne peut plus honorable pour une cinquantaine de
is qui en composaient la garnison. Elle se porta ensuite
ivement sur les autres îles, qui, à l'exception de
-Maure, n'opposèrent qu'une faible résistance. Il faut
ne, outre le mauvais état des forteresses et le petit
e d'hommes chargés de les défendre, dans toutes ces
Ithaque exceptée), les habitans des campagnes, soulevés
nobles, se révoltèrent contre les Français, et secon-
puissamment les ennemis. Quoi qu'il en soit, cette
te, toute facile qu'elle fût, leur demanda encore qua-
ours [1].

temps que la flotte russo-turque employa à réduire les
places qui défendaient les autres îles de la division,
s à profit à Corfou pour préparer et organiser tout ce
ait nécessaire afin de résister à un long siége. Les fortifi-
s de cette ville étaient les mêmes, quant au corps de la
, que du temps du siége soutenu avec tant de gloire par
nte de Schulemburgh ; mais elles avaient été augmen-
l'extérieur, par la construction de deux forts sur les

[1] Les Français composant les garnisons de Zante, Céphalonie et Sainte-
, remises entre les mains des Turcs, furent dirigés sur Constantinople ;
partagèrent le sort de leurs compatriotes, pris à Nicopolis.

1799-an VII. Ilesioniennes. hauteurs d'Abraham et de Saint-Sauveur, et celle de quelques ouvrages destinés à lier ces forts avec la place. Dans l'état où elle se trouvait, la place de Corfou eût exigé, pour être bien défendue, un armement de quatre cent cinquante bouches à feu, et une garnison d'au moins sept mille hommes, dont environ six mille d'infanterie, et le reste composé d'artilleurs, de sapeurs et d'ouvriers d'artillerie et du génie. Elle était loin de compter autant de défenseurs, puisque nous avons vu plus haut que toutes les forces de la division ne s'élevaient pas à la moitié de ce nombre.

A cet égard, on a reproché au général Chabot d'avoir encore affaibli ses moyens de défense, en disséminant ses troupes dans toutes les îles et dans les quatre arrondissemens continentaux. Cette mesure était bonne, tant qu'on n'avait à craindre que des attaques partielles, soit des Albanais, soit des Anglais assez occupés sur d'autres points; mais dès l'instant que la division était menacée par des forces aussi considérables que celles des Russes et des Turcs réunis, le général français devait nécessairement concentrer les siennes. Les places de Corfou et de Sainte-Maure devaient seules être gardées, et peut-être même la première seulement; toutes les autres devaient être évacuées : c'était abandonner de mauvais postes pour se renfermer dans une bonne citadelle. Le général Chabot, que sa position isolée et le silence du directoire autorisaient à prendre beaucoup sur lui, craignit qu'on ne lui fît un crime capital d'avoir évacué des portions de territoire qui étaient censées faire partie intégrante de celui de la république. Cette faute, comme nous venons de le voir, lui fit perdre environ quinze cents hommes, qui lui eussent été bien précieux pour la défense de Corfou : un tiers de ces braves soldats avait péri dans des combats sans utilité, et les deux autres languissaient alors dans le plus cruel esclavage.

D'après la manière dont les forces de la division avaient

été réparties, et les événemens racontés plus haut, la garnison de Corfou ne comptait guère que quinze cents hommes d'infanterie et environ trois cents artilleurs, sapeurs et ouvriers, à peu près dix-huit cents hommes en tout, c'est-à-dire, le quart du nombre auquel elle eût dû être portée. Les forces maritimes étaient composées : du vaisseau *le Généreux* de 74, d'une corvette, une bombarde, un brick et quatre demi-galères. De tous ces bâtimens, *le Généreux* seul était en état de combattre (*le Léander* n'avait pas la moitié de son équipage, et ne doit pas être compté). La place était approvisionnée en grains pour environ six mois ; mais il n'existait dans les magasins qu'une très-petite quantité de viande salée, de légumes secs, de riz, de vinaigre, de médicamens et surtout de combustibles ; les liquides pouvaient suffire pour six mois, en ne faisant les distributions que de deux jours l'un. Il semble qu'il eût été facile de completter ces approvisionnemens dans une île comme celle de Corcyre. Quoi qu'il en soit, tel était l'état de la place lorsqu'elle fut déclarée en état de siége. 1799 an VII. Iles ioniennes.

Nous avons dit que les nobles mirent tout en usage dans les îles ioniennes pour soulever les habitans des campagnes contre les Français. A Corcyre, outre les personnes de cette classe, beaucoup de négocians désiraient la reddition de la place, pour pouvoir rentrer en jouissance des biens qu'ils possédaient en Albanie, et que les Turcs avaient saisis à la déclaration de guerre ; le peuple de son côté penchait pour les Russes, à cause de la similitude de religion ; ce concours de circonstances rendait la position des Français plus difficile, en les obligeant de se tenir continuellement en garde contre les habitans. Déjà plusieurs nobles corfiotes avaient quitté la ville pour faire insurger les paysans ; non contens d'avoir réussi dans cette entreprise, ils tentèrent de faire révolter les bourgeois de Corfou contre la garnison. Le général se

1799-an VII. Iles ioniennes. vit alors dans la nécessité de les faire désarmer ; cette opération eut lieu sans trouble, le 2 novembre.

La mesure était sage, si on en juge par ce qui se passa le lendemain. L'esprit de révolte qui avait fait les plus grands progrès dans l'intérieur de l'île, s'étendit bientôt jusque dans les faubourgs de Corfou : les habitans de celui de Manduchio levèrent les premiers l'étendard. Réunis à des paysans, ils se postèrent au nombre d'environ douze cents, sur les hauteurs vis-à-vis du fort d'Abraham, et occupèrent toutes les avenues de la place. Les femmes, les vieillards et les enfans s'étaient retirés pendant la nuit au bourg de Potamo. Le général sortit de la place avec huit cents hommes et du canon pour les débusquer ; mais leur position était si forte, qu'il se vit obligé pour ménager ses troupes de faire battre le faubourg par l'artillerie du fort neuf, pendant que *le Généreux*, la bombarde et deux demi-galères le battaient du côté de la mer. Ce feu terrible obligea les rebelles de sortir des maisons où ils s'étaient retranchés et d'évacuer le faubourg ; les soldats y entrèrent alors munis de torches et l'incendièrent. Après cet acte de vigueur, le général fit rentrer la majeure partie des troupes, et envoya le reste sommer les habitans des faubourgs de Saint-Roch et des Castrati de délivrer leurs armes et leurs munitions, ce qu'ils firent sans résistance.

Six bâtimens de guerre ennemis, aperçus le 4 au soir, vinrent mouiller le lendemain à quelque distance de la ville, savoir : un vaisseau et une frégate russes avec deux caravelles turques, en avant de l'île de Vido, et les deux autres bâtimens vis-à-vis du village de Benizze. Le même jour, le général Chabot reçut une première sommation ; après y avoir répondu comme il convenait, il donna un repas splendide aux parlementaires et les conduisit ensuite au spectacle, où il les fit assister à un ballet qui représentait l'entrée des Français au Kaire. Le lendemain, *la Brune* revint d'Ancône et annonça

1798. 20 avril.

la prochaine arrivée de trois vaisseaux avec un renfort de trois mille hommes.

Pendant quelques jours les bâtimens ennemis restèrent immobiles, et les préparatifs de défense furent continués dans la place avec la plus grande activité [1]. Une centaine environ d'officiers d'état-major, d'officiers de ligne sans troupe, d'administrateurs et d'employés ayant offert leurs services au général, il en forma deux corps : le premier et le plus nombreux reçut le titre de *canonniers francs auxiliaires* ; le second, celui de *chasseurs francs auxiliaires*. L'armement de chaque volontaire canonnier fut réglé à un sabre d'infanterie, et à un mousqueton armé de sa baïonnette et porté en bandoulière ; les chasseurs destinés au service de guides et d'éclaireurs, furent armés et équipés à l'instar des chasseurs à cheval, et on leur donna les meilleurs chevaux parmi ceux qu'on avait mis en réquisition dans la ville.

Jusqu'au 20, il ne se passa pas d'événement remarquable, seulement *le Généreux* s'appareilla deux ou trois fois, fut canoner les bâtimens ennemis à leur mouillage et échanger des coups de canon avec eux ; mais dans cette journée, quantité de vaisseaux, de caravelles, de frégates et d'autres bâtimens de guerre vinrent rallier les premiers arrivés, et toute la flotte combinée se trouva réunie dans le canal de Corfou [2]. Le len-

[1] L'artillerie de la place, qui n'était composée, dans le principe, que de cent cinquante bouches à feu, fut portée à quatre cent cinquante, par la mise en batterie, pendant le siége, de trois cents pièces. Les ressources en bois et en fer, que devaient la démolition des faubourgs, permirent de construire des affûts et d'exécuter une foule d'autres travaux, qu'on n'avait pu entreprendre plus tôt, faute de matériaux.

[2] Sainte-Maure, la dernière des îles tombées au pouvoir de la flotte russo-turque, avait résisté jusqu'au 16, ce qui avait retardé sa réunion devant Corfou. L'escadre russe, commandée par le vice-amiral Ouchakow, était composée de dix vaisseaux, de quatre frégates, et de plusieurs corvettes et bricks ; elle ne portait qu'un assez petit nombre de troupes. L'escadre turque, aux ordres de Kadir Bey, comptait trente bâtimens, vaisseaux, caravelles, corvettes et bricks ;

1799 — an VII. Iles ioniennes.

demain, les vaisseaux des deux amiraux ennemis avec six frégates et deux bricks russes vinrent se placer près de l'île du Lazaret, que les Français avaient évacuée depuis une semaine; les Russes y établirent leur hôpital. Pendant les deux jours suivans le débarquement des troupes continua sans relâche près de la rivière de Potamo et dans la baie ou pêcherie de Calichiopulo.

Le 23, *le Généreux* appareilla de nouveau; il se dirigea vers la partie du sud-est de la ville pour attaquer deux frégates qui y croisaient. Lorsqu'il les eut combattues et mises en fuite, il poussa sa bordée jusqu'à la hauteur de la rivière de Messongi, et à une distance de trois lieues de la place. Un vaisseau ennemi et trois caravelles mirent sous voiles pour couper la retraite au vaisseau français; mais le brave Lejoille les canonna si vigoureusement, qu'il les contraignit à la retraite. Non content de ces deux engagemens, il se porta ensuite vers l'île du Lazaret pour attaquer le vaisseau amiral russe et deux frégates restés à l'ancre. Après s'être battu pendant plus d'une heure contre ces trois bâtimens et les avoir passablement endommagés, il s'en vint reprendre son mouillage sous le canon de la citadelle.

Depuis ce moment les ennemis s'occupèrent de la construction des batteries destinées à foudroyer la place. Ils en établirent trois, armées de canons de fort calibre, sur le mont Olivetto, et ils les lièrent entre elles par une ligne de retranchemens. Ils en placèrent également plusieurs sur les hauteurs de Saint-Pantaléon, et ils formèrent une ligne de retranchemens très-étendus sur la partie de terrain qui environne le couvent de ce même nom; d'autres batteries furent érigées aux Castrades [1].

elle avait à bord plus de huit mille hommes, tant janissaires, que *galiondgis* et *topidgis*.

[1] C'est le faubourg que nous avons désigné sous le nom de *Castrades*, p. 418.

Ces batteries, placées à une trop grande distance de la place et même des forts extérieurs, pour faire brèche à leur enceinte et les exposer à des assauts, causaient néanmoins un très-grand dégât dans la ville et endommageaient les établissemens militaires. La première raison détermina le général Chabot à ne leur riposter que faiblement, afin de ne pas consommer inutilement ses munitions, et à ne tenter de les détruire que l'épée à la main, chaque fois qu'il en serait par trop incommodé. Ces tentatives donnèrent lieu à huit sorties qui, presque toutes heureuses, couvrirent de gloire la faible garnison de Corfou. Nous regrettons de ne pouvoir pas être à même d'en faire connaître tous les détails. Plusieurs fois, les Français s'emparèrent des batteries des assiégeans, en brisèrent les canons et en renversèrent les épaulemens dans les fossés : d'autres fois ils furent forcés de se retirer au moment où ils les avaient escaladées, et où ils pénétraient déjà par les embrasures. 1799-an VII. Iles ioniennes.

L'armée qui avait commencé le siége était par trop faible pour mettre à fin une pareille entreprise ; mais bientôt elle fut renforcée par quinze mille Albanais fournis par Ali : cet événement rendit la position des assiégés plus critique. Souvent ces barbares sortant à l'improviste de leurs lignes, au nombre de plusieurs milliers, se précipitaient comme un torrent vers les forts avancés, dont il était à craindre qu'ils ne parvinssent à s'emparer par une de ces attaques aussi terribles que soudaines. Le fort Saint-Sauveur fut celui qu'ils insultèrent le plus fréquemment ; pris et repris deux fois, il demeura aux Français jusqu'à la fin du siége. Chaque fois que les assiégeans s'élançaient ainsi de leurs retranchemens pour se porter sur le fort Abraham, *le Généreux*, placé convenablement, les prenant en flanc et à revers, les foudroyait et ne contribuait pas peu à les obliger de regagner leurs positions dans le plus grand désordre. Après avoir rendu d'importans services

1799—an VII. Iles ioniennes.

pendant la majeure partie du siége, ce vaisseau fut renvoyé à Ancône pour presser l'envoi des secours attendus et les escorter; il se trouvait d'ailleurs soustrait par là aux ennemis, en cas d'événement fâcheux. Le général regretta beaucoup que le défaut d'équipage l'empêchât d'expédier également *le Leander*.

Les secours promis depuis long-temps furent enfin expédiés d'Ancône sur les trois vaisseaux vénitiens *le Stengel*, *le La Harpe* et *le Beyrand*; ils consistaient en trois mille hommes de troupes dont une partie était destinée pour Malte, et en munitions de guerre et de bouche chargées sur les mêmes vaisseaux et sur quelques transports. Le convoi devait entrer dans un des ports de l'Ouest de l'île que les troupes eussent traversée pour se réunir à la garnison, qui eût fait une sortie générale pour les seconder. Les vaisseaux atteignirent, vers la fin de décembre, l'île de Fano, située à la pointe septentrionale de celle de Corcyre. Là, un conseil tenu à bord du commandant décida qu'il était impossible d'aller plus loin, et l'on rétrograda sur Ancône.

La manière dont nous avons vu que les Russes plaçaient leurs batteries et conduisaient les opérations d'un siége, n'était guère propre à en abréger la durée, et celui de Corfou, qui durait depuis quatre mois, se fût prolongé aussi long-temps que la garnison eût eu des vivres, sans un événement auquel il avait été impossible de parer. L'île de Vido, sur laquelle, faute d'argent et de matériaux, on n'avait pu construire un fort fermé, n'était défendue que par cinq batteries de côte, présentant un total de quarante canons, et par environ quatre cent cinquante hommes; les points les plus favorables au débarquement n'étaient couverts que par de faibles retranchemens et quelques abattis. Il est difficile de concevoir par quels motifs les assiégeans ne songèrent pas plus tôt à s'emparer de cette île, dont la possession leur devint si avantageuse. Enfin, le 1er mars 1799, à huit heures du

matin, toute la flotte ennemie leva l'ancre; vingt-cinq vaisseaux, caravelles et frégates vinrent s'embosser à demi-portée de canon du rivage de Vido, du côté opposé à celui qui regarde la ville. Pendant ce temps, pour occuper la garnison de Corfou, et l'empêcher de se porter au secours de l'île, les batteries du mont Olivetto, de Saint-Pantaléon et des Castrades foudroyaient les remparts de la place et des forts extérieurs; cependant le général envoya dans l'île quelques renforts, qui portèrent à six cents le nombre de ses défenseurs. Après que plus de huit cents bouches à feu eurent tonné contre Vido pendant trois heures, et démonté tous les canons français, un corps de troupes russes et un autre de Turco-Albanais débarquèrent simultanément sur deux points opposés, et marchèrent vers le centre de l'île. Tous les officiers et soldats que les Turcs atteignirent furent impitoyablement égorgés. Les Russes, au contraire, formèrent un bataillon carré pour servir de refuge aux Français, dont ils préservèrent ainsi un grand nombre du massacre. 1799—an VII. Iles ioniennes.

La fausse attaque dirigée sur Corfou pendant ce temps, devint sérieuse. Des milliers d'Albanais, sortis tout à coup des retranchemens voisins du fort Saint-Sauveur, inondèrent en un instant les glacis de ce fort, y plantèrent leurs drapeaux et cherchèrent à escalader les remparts. Le danger des Français augmenta bientôt par l'arrivée de plusieurs compagnies de grenadiers russes, qui, munis d'échelles, pénétrèrent dans les fossés; mais une pluie de grenades, de mitraille, de pierres, et le feu de file le mieux nourri remplirent ces fossés de leurs cadavres; ils renoncèrent, ainsi que les Albanais, à leurs tentatives, et le fort, cette fois encore, demeura aux Français. Cependant, le général Chabot, craignant de perdre trop d'hommes dans ces attaques, que l'ennemi pouvait renouveler tous les jours, donna ordre d'évacuer le fort Saint-Sauveur et d'en raser les défenses.

Quinze jours environ après la signature de la capitulation, la garnison française s'embarqua sur onze bâtimens qui la transportèrent à Toulon. Les généraux et leurs états-majors furent conduits à Ancône sur un brick de guerre russe expédié pour escorter un navire marchand rempli des blessés et des malades français. 1799-an VII. Iles ioniennes

Une seconde tentative fut faite pour envoyer des secours à Corfou; mais les bâtimens qui les portaient ne partirent d'Ancône qu'environ un mois après la reddition de cette place, dont la nouvelle n'y était pas encore parvenue. Le convoi, escorté par *le Généreux*, était composé de neuf transports qui portaient environ un millier d'hommes avec des vivres et des munitions. Lejoille, craignant que les Français n'eussent capitulé, ne voulut pas s'engager dans le canal de Corfou avant d'avoir obtenu des renseignemens certains sur l'état des choses. Il se servit pour cela d'un bâtiment neutre, et, en attendant son retour, il résolut, de concert avec le général Clément, commandant les troupes, de mettre le vaisseau en sûreté dans le port de Brindes. Il fallait y pénétrer de vive force; mais l'entreprise ne paraissait pas très-difficile. L'entrée était défendue seulement par un fort appelé le Château de mer, occupé par quelques centaines d'hommes des bandes du cardinal Ruffo. Lejoille avait le dessein de passer toutes voiles dehors sous les batteries de ce fort, sans riposter à son feu, et de le prendre ensuite à revers; mais son pilote ayant maladroitement échoué le vaisseau sous le fort, il se vit obligé de l'attaquer de front et avec d'autant plus de désavantage, qu'il ne pouvait tirer sur lui que les canons placés depuis l'arrière jusqu'au grand mât. Malgré cette circonstance, le fort se rendit au bout de deux heures; mais malheureusement, peu

supposaient la garnison forte d'au moins six mille hommes. Rien n'égala leur surprise en apprenant, quand tout fut réglé, que la place renfermait à peine huit cents combattans.

1799-an VII. Iles ioniennes.

La prise de Vido décida du sort de Corfou. Les assiégeans pouvaient établir sur cette île de fortes batteries, qui, croisant leur feu avec celles de Saint-Pantaléon, eussent rendu inhabitable la partie inférieure de la citadelle, achevé de ruiner tous les établissemens militaires et incendié les magasins. Mais le plus grand désavantage de la perte de Vido pour la garnison française fut que le port en était devenu plus accessible aux bâtimens ennemis. Soutenus par les batteries dont nous venons de parler, plusieurs vaisseaux pouvaient venir s'embosser devant la citadelle; et la courtine de Mandrachio, battue en brèche par eux, et renversée en quelques heures, eût offert alors un passage facile aux assiégeans. Leurs généraux, qui pouvaient sacrifier dix mille Albanais, n'eussent pas manqué de saisir cette occasion favorable de donner un assaut, dont le résultat presque inévitable, eût été le massacre du reste de la garnison française, réduite en ce moment à huit cents hommes, par une suite de combats aussi meurtriers que glorieux, et par quatre mois de fatigues et de privations extraordinaires [1].

Ces considérations agirent puissamment sur l'esprit des membres du conseil de défense, et il fut décidé, le 3 mars, qu'on entrerait en pourparlers pour la capitulation : elle fut signée le même jour. Par cette capitulation, la garnison de Corfou obtint d'être renvoyée en France, sur parole de ne point servir contre les puissances coalisées pendant dix-huit mois, et il fut décidé qu'elle serait transportée à Toulon sur des bâtimens fournis par les Russes et les Turcs, et à leurs frais [2].

[1] Nous avons vu que l'approvisionnement en viande salée était très-incomplet; lorsqu'il fut consommé, et que les chevaux, les mulets, et en général tous les animaux domestiques eurent été mangés, on se jeta avec avidité sur les rats, dont l'île de Vido était heureusement infestée; ces animaux dégoûtans se vendirent jusqu'à trois francs la pièce.

[2] Les amiraux ennemis refusèrent d'abord d'accepter cette dernière condition, dont l'exécution leur paraissait aussi difficile que dispendieuse, vu qu'ils

Quinze jours environ après la signature de la capitulation, la garnison française s'embarqua sur onze bâtimens qui la transportèrent à Toulon. Les généraux et leurs états-majors furent conduits à Ancône sur un brick de guerre russe expédié pour escorter un navire marchand rempli des blessés et des malades français. 1799-an VII. Iles ioniennes

Une seconde tentative fut faite pour envoyer des secours à Corfou; mais les bâtimens qui les portaient ne partirent d'Ancône qu'environ un mois après la reddition de cette place, dont la nouvelle n'y était pas encore parvenue. Le convoi, escorté par *le Généreux*, était composé de neuf transports qui portaient environ un millier d'hommes avec des vivres et des munitions. Lejoille, craignant que les Français n'eussent capitulé, ne voulut pas s'engager dans le canal de Corfou avant d'avoir obtenu des renseignemens certains sur l'état des choses. Il se servit pour cela d'un bâtiment neutre, et, en attendant son retour, il résolut, de concert avec le général Clément, commandant les troupes, de mettre le vaisseau en sûreté dans le port de Brindes. Il fallait y pénétrer de vive force; mais l'entreprise ne paraissait pas très-difficile. L'entrée était défendue seulement par un fort appelé le Château de mer, occupé par quelques centaines d'hommes des bandes du cardinal Ruffo. Lejoille avait le dessein de passer toutes voiles dehors sous les batteries de ce fort, sans riposter à son feu, et de le prendre ensuite à revers; mais son pilote ayant maladroitement échoué le vaisseau sous le fort, il se vit obligé de l'attaquer de front et avec d'autant plus de désavantage, qu'il ne pouvait tirer sur lui que les canons placés depuis l'arrière jusqu'au grand mât. Malgré cette circonstance, le fort se rendit au bout de deux heures; mais malheureusement, peu

supposaient la garnison forte d'au moins six mille hommes. Rien n'égala leur surprise en apprenant, quand tout fut réglé, que la place renfermait à peine huit cents combattans.

1799-an VII. Iles ioniennes. d'instans auparavant, le brave Lejoille fut emporté par un boulet de canon qui blessa grièvement le général Clément, et mit plusieurs hommes hors de combat. La reddition de la ville et du Château de terre suivirent immédiatement celle du Château de mer; mais cette conquête, sans fruit pour la république, ne compensa pas la perte qu'elle fit dans la personne d'un officier aussi distingué que le commandant du *Généreux*. Ce vaisseau, remis à flot, demeura devant Brindes jusqu'à l'arrivée des nouvelles de Corfou, et fut ensuite reconduit à Ancône par le lieutenant Touffet, qui fut, un mois après, promu au grade de capitaine de frégate.

L'étendue déjà considérable de ce volume nous force à renvoyer au suivant le paragraphe sur les colonies, qui devait trouver ici sa place.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.